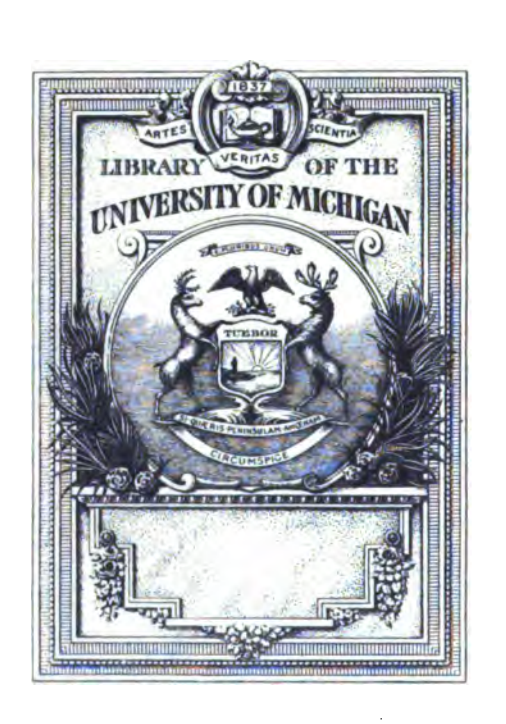
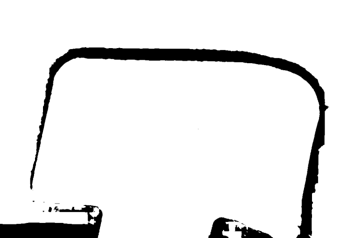

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE





COLLECTION D'AUTEURS CONTEMPORAINS
Propriétés littéraires

HISTOIRE

DES

ARABES ET DES MORES

D'ESPAGNE

PAR

LOUIS VIARDOT

TOME I



PARIS
PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DE SEINE, 18

HISTOIRE

DES

ARABES ET DES MORES

D'ESPAGNE.

SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE PREVOT ET DROUARD.

HISTOIRE

DES

ARABES ET DES MORES

D'ESPAGNE

TRAITANT

DE LA CONSTITUTION DU PEUPLE ARABE-ESPAGNOL
DE SA CIVILISATION, DE SES MOEURS
ET DE SON INFLUENCE SUR LA CIVILISATION MODERNE

PAR

LOUIS VIARDOT / 1800-1883

TOME I



PARIS
PAGNERRE, ÉDITEUR
18, RUE DE SEINE

1851

PRÉFACE.

Dans la préface de l'*Essai sur l'histoire des Arabes et des Mores d'Espagne*, publié en 1833, j'exposais ainsi l'origine et le but de cet ouvrage :

« L'histoire de l'Espagne, jusqu'au règne de Charles-Quint, est si peu connue parmi nous, et les travaux de nos écrivains sur ce pays et sur cette époque sont tellement incomplets, tellement remplis de contradictions et d'erreurs, qu'on peut dire hardiment que cette histoire est encore à faire [1]. Quelques recherches, entreprises d'abord pour un objet spécial, m'ayant conduit aux véritables sources, je conçus la pensée de combler cette

[1] J'avais alors le droit de parler ainsi; M. Charles Romey n'a commencé qu'en 1839 la publication (non terminée) de sa vaste et savante *Histoire d'Espagne*, qui suivait, à deux ans d'intervalle, celle de M. Rossew-Saint-Hilaire.

lacune historique. Je voulais surtout, par l'examen des institutions gothiques, puis des institutions castillanes et aragonaises, encore plus dignes d'intérêt et d'étude que nos franchises communales du moyen âge, ajouter de nouvelles preuves à cet adage, que la liberté est vieille et le despotisme nouveau [1].

« Après avoir décrit les premiers établissements des Phéniciens et des Grecs dans l'Ibérie, la prise de possession des Carthaginois, la conquête définitive des Romains, la forme qu'ils donnèrent à cette province, et les changements successifs qu'elle éprouva sous leur domination; après avoir raconté l'arrivée des barbares par qui fut détruit l'empire, leurs irruptions en Espagne, l'établissement des Goths dans cette contrée, la constitution qu'ils lui donnèrent et les événements de leur règne, j'arrivais à la conquête faite sur eux par les Arabes, disciples de Mahomet. Ici, se présenta un nouveau spectacle, plus curieux, plus animé, plus grand que celui qui m'avait jusqu'alors occupé. Je reconnus bientôt que l'histoire du peuple conquérant et civilisateur, au lieu de n'être qu'un épisode de l'histoire du peuple conquis et civilisé, demandait un cadre à part; je reconnus qu'elle était encore plus ignorée que l'autre, et qu'elle méritait

[1] C'est ce que j'ai tenté de faire ensuite dans les *Etudes sur l'histoire des institutions, de la littérature, du théâtre et des beaux-arts en Espagne*, 1835.

plus d'être connue. Comme ces premiers explorateurs des richesses du Nouveau-Monde, qui, suivant à la surface du sol les traces de quelque mine d'argent, rencontraient à la traverse un filon d'or, et, laissant leur première découverte, poursuivaient l'autre jusque dans les profondeurs de la terre, je me suis aussi détourné, pour pénétrer, à la suite du précieux filon qui coupait mon chemin, dans les révélations d'une histoire intéressante et neuve.

« Pour rappeler à la mémoire des hommes, pour rendre à la vie historique un peuple qui a passé sur la terre sans laisser de successeurs, de traditions, et, pour ainsi dire, de vestiges, un peuple détruit, effacé du monde, et dont une haine ingrate a poursuivi l'anéantissement jusque dans ses œuvres et dans ses souvenirs, il ne suffit pas de renouer le fil des événements de son histoire; il faut retrouver aussi son organisation politique, exposer les causes de sa grandeur et de sa chute, et présenter à notre admiration reconnaissante cette haute civilisation, dont l'influence, qui, seule, lui a survécu, s'est étendue sur l'Europe entière. Il faudrait aussi, évoquant des ombres et relevant des ruines, peindre ses mœurs, ses usages, sa vie domestique et sociale, et jamais peut-être si beau, si poétique sujet ne s'est offert à l'imagination du romancier historique. Quelque nouveau Walter Scott pourra s'en emparer un jour; mes forces n'iraient pas si

loin. Je n'ai qu'un but et qu'une ambition : c'est, en apportant ma pierre à l'édifice des connaissances générales, d'initier les gens du monde à celle d'une histoire ignorée hors d'un petit cercle d'érudits ; c'est de rappeler à notre souvenir, à notre gratitude, le nom et les bienfaits d'un peuple civilisateur ; c'est enfin d'éveiller sur lui la curiosité, l'intérêt, l'étude, et de me faire suivre, ou plutôt dépasser, dans la route où je ne tracerai que les premiers pas.

« Pour donner à ce travail préparatoire autant d'ordre et de clarté que possible, j'ai divisé mon sujet en deux parties principales. La première offrira un précis des événements historiques ; elle sera partagée elle-même en plusieurs chapitres qui serviront à distinguer les diverses époques. La seconde partie, qui contiendra d'abord une dissertation sur la constitution politique des Arabes, sur leur puissance, leur richesse, leur population, et sur les causes de leur décadence, sera aussi consacrée à rechercher jusqu'où s'étendirent les diverses branches de leur civilisation, et quelle influence ils exercèrent sur celle de l'Europe.

« Le récit des faits est principalement emprunté à l'*Histoire de la domination des Arabes en Espagne*, par Joseph Conde [1], ouvrage qui n'est, à vrai dire, que la

[1] *Historia de la dominacion de los Arabes en España*. Trois vol. in-8°. Madrid, 1821.

traduction littérale de plusieurs lambeaux de manuscrits arabes attachés ensemble avec assez peu d'art et de goût, mais qui jette beaucoup de lumière sur toutes les parties de cette histoire, et fournit les plus précieux matériaux ([1]). J'ai d'ailleurs eu soin de donner à la compilation de Conde une sorte de contrôle, en comparant son texte avec celui des historiens espagnols, afin de trouver la vérité entre les exagérations de l'orgueil national et les injures de la haine étrangère. Dans ce but, j'ai consulté de préférence, outre le critique Masdeu, l'histoire générale de Ferreras, moins brillante que celle de Mariana, mais plus exacte et plus fidèlement copiée des anciennes chroniques. Pour l'époque des Morisques, j'avais à choisir entre une foule d'auteurs contemporains, tels que Hurtado de Mendoza, Marmol, Aznar, Bleda. Quant aux documents relatifs à la civilisation arabe, ils m'ont été principalement fournis ou indiqués par l'abbé Juan Andrès, auteur d'une *Histoire générale de la littérature* ([2]), ouvrage peu connu, écrit en italien et en espagnol, et qui n'est point traduit dans notre langue. Enfin je dois à l'obligeante érudition de M. Davezac les orthographes et les étymologies arabes.

([1]) J. Conde mourut pendant l'impression de son premier volume; les autres furent publiés sur des manuscrits encore incorrects, qu'il n'avait pu revoir, et que personne, après lui, ne put ni compléter, ni collationner sur les originaux.

([2]) *Dell'Origine, progressi e stato attuale d'ogni letteratura.*

« Je ne me dissimule pas les inconvénients du plan que je me suis tracé. Suivre une forme didactique ; séparer la partie morale de l'histoire de sa partie matérielle, au lieu de les confondre et de les diversifier l'une par l'autre ; transporter les détails plus intéressants sur la constitution politique et la civilisation générale, après la série ininterrompue des événements, c'était condamner la première partie de cet ouvrage au défaut rarement pardonné d'aridité et de monotonie ; d'autant plus sûrement, qu'en se succédant les faits se ressemblent, et qu'ils n'offrent guère d'autre variété que celle des chances et des vicissitudes d'une guerre éternelle entre deux peuples et deux cultes ennemis, d'une guerre où l'on a compté trois mille sept cents combats. Cependant, le besoin de mettre ordre et clarté dans les détails d'une histoire à peu près inconnue et nouvelle m'a semblé la plus puissante des considérations. J'ai donc conservé ma division des matières. Au reste, il faut le redire encore, je n'ai pas la prétention d'avoir fait autre chose qu'un livre élémentaire ; c'est une étude, non une œuvre d'art, que je publie, et si je désire appeler l'attention, ce n'est pas sur l'historien, mais sur l'histoire. »

Ce vœu n'est pas resté tout à fait stérile. Ainsi, la distinction que je faisais, dans le titre même de mon livre, entre les Arabes et les Mores, jusques-là toujours

confondus, bien que, de ces deux races, l'une ait détruit l'autre, est maintenant acquise à l'histoire. Tous les écrivains, depuis lors, l'ont admise ; tous en ont reconnu la justesse, l'importance, la nécessité. Et s'ils ont omis de rappeler qui l'avait faite avant eux, je me console de leur oubli en les voyant accepter du moins le service que j'avais pu leur rendre.

Cette distinction était nouvelle : les anciennes chroniques comme les histoires plus récentes, les Espagnols comme les Français, Mariana, Ferreras et Masdeu comme Marca, le P. d'Orléans et Voltaire, tous avaient fait des Arabes et des Mores une seule et même nation. Bien plus ; les traducteurs même de l'arabe, ceux qui avaient pu puiser aux sources originales, n'avaient pas évité cette erreur. Ainsi Cardonne, dans tout le cours de sa très-succincte et très-incomplète histoire, prend indifféremment le mot de More ou d'Arabe pour désigner les peuples musulmans d'Afrique ou d'Espagne, et J. Conde lui-même commet en mille endroits la même confusion [1]. Cette distinction était importante, car un homme illustre dans la moderne littérature de l'Espagne, en m'annonçant que j'avais eu l'honneur d'être appelé,

[1] Il dit, par exemple, dans son prologue : «.... De là vient qu'on croit communément que les *Mores*, lorsqu'ils firent leur entrée en Espagne, étaient innombrables, et moins de vaillants guerriers que des barbares cruels, sans culture ni police.»

par une élection unanime, à faire partie de l'académie espagnole, dont il était secrétaire perpétuel, m'écrivait, à propos de mon *Essai* : « Vous avez trouvé la clé de « notre histoire. »

C'est avec le même sentiment de bienveillance que l'éditeur d'une traduction espagnole [1] expose les raisons qui lui ont fait préférer ce simple *Essai* aux autres ouvrages, même de sa nation. « Conde, dit-il, a amassé « des matériaux ; Viardot les a mis en œuvre pour éle- « vér son édifice.... Viardot doit beaucoup à Conde, « mais les amis de l'histoire doivent plus à Viardot..., » ajoutant d'autres éloges que je me garderai bien de transcrire, tant ils étaient peu mérités par une œuvre si imparfaite.

Aujourd'hui, après bientôt vingt années occupées de travaux divers, j'ai refait, arrivé à l'âge mûr, cet ouvrage de jeunesse. L'édition de 1833 était dès longtemps épuisée, et quelques amateurs de livres sérieux, en France ou à l'étranger, demandaient encore des exemplaires qu'on ne pouvait plus leur fournir. Ce n'est pas, toutefois, une autre édition, c'est un autre livre que je leur présente. En conservant la forme et les divisions du précédent *Essai*, comme on conserve le plan d'un édifice abattu, je l'ai reconstruit de fond en comble, pou-

[1] *Tesoro de autores ilustres* — *Obras de Viardot* — Barcelona, 1844.

vant, avec de plus amples matériaux, lui donner de plus amples développements. Voilà pourquoi je l'appelle aujourd'hui : *Histoire des Arabes et des Mores d'Espagne ;* non que je le croie beaucoup moins indigne de ce nom plus ambitieux, mais pour montrer, par le changement du titre, que cette nouvelle édition est vraiment un livre nouveau.

Novembre 1850.

HISTOIRE

DES

ARABES ET DES MORES

D'ESPAGNE.

PREMIÈRE PARTIE.

PRÉCIS DES ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

Mahomet et le Koran. — *Les Arabes et les Espagnols jusqu'à la conquête de l'Espagne en 711.*

On chercherait vainement, dans l'histoire des nations, l'exemple d'un homme qui, seul en quelque sorte au milieu de l'humanité, et ne devant rien qu'à lui-même, ait été sa propre raison d'être, son commencement et sa fin. Les plus grands hommes n'ont été grands qu'à la faveur de circonstances antérieures et contemporaines, qui déterminaient leur vocation, préparaient leurs voies, faisaient leurs complices d'un pays, d'une époque, et d'eux-mêmes les instruments, à la fois puissants et

dociles, des desseins de la Providence. Ceux qui, sous le nom de conquérants, changent si rapidement la face de la terre, qu'on ne voit qu'eux dans leur ouvrage, n'en ont pas moins, d'une part, des ancêtres historiques, des prédécesseurs, des précurseurs; de l'autre, pour auxiliaires, l'opinion d'un peuple et les idées du temps. Le succès leur vient surtout de ce qu'ils arrivent au moment favorable et précis, et leur premier mérite est l'à-propos. Ils ne sont pas tout, ils résument; ils ne font pas tout, ils achèvent. Ainsi, dans notre Occident, Alexandre fut préparé par Philippe et par l'état de la Grèce, César par Marius et par l'état de Rome, Charlemagne par Pépin et par l'état de l'Église, Louis XIV par Richelieu et par l'état de la féodalité défaillante, Napoléon par la République française et par l'état de toute l'Europe.

Mahomet, dont le nom fut prophétique (Mohhammed, *le Glorifié*), Mahomet, fondateur à la fois de religion et d'empire, homme de qui l'œuvre double et prodigieuse fait peut-être le plus prodigieux des hommes, Mahomet n'a point échappé cependant à la loi commune. L'Arabie était prête à se mouvoir lorsqu'il est venu lui donner le mouvement. Ces anciens Arabes, que les Grecs nommèrent *scénites* (de σκηνή, tente) à cause de leurs mœurs nomades, et chez qui se trouvaient les vertus et les vices inhérents à l'enfance des sociétés, n'avaient eu longtemps que deux façons de vivre : les uns étaient pasteurs, et menaient leurs troupeaux errants, dans les pâturages du Hedjaz, de l'Oman et de l'Yémen; les autres étaient guerriers, et exerçaient le brigandage sur leurs frontières, à moins qu'à la faveur de la réputation d'excellents cavaliers et d'excellents archers qu'ils eu-

rent toujours en Orient, ils ne louassent leurs services mercenaires aux princes voisins de la Syrie, de l'Égypte et de la Perse. De temps immémorial, le peuple arabe, peu nombreux, était divisé, comme la nation juive, en grande familles ou tribus, qui, n'ayant de commun que le langage, vivaient dans un état de rivalité et presque d'hostilité perpétuelle, faisant des guerres pour la possession d'une source ou d'un pré [1]. La religion des Arabes était le sabéisme, l'adoration des astres. Cette religion, née chez les Sabéens, peuple primitif de l'Yémen, répandue ensuite dans l'Asie Mineure, la Chaldée, la Perse et l'Egypte, s'était altérée et défigurée chez les Arabes par le mélange d'une foule d'idolâtries. Ainsi, sur les tombeaux, ils sacrifiaient des chevaux et des chameaux, et même des enfants. D'ailleurs, jusque dans la religion, bien qu'elle fût la même, les tribus vivaient séparées et rivales, car chacune d'elles avait dans le ciel un protecteur en propre, objet de son culte particulier : Hhomaÿr adorait le soleil; Kanénah, la lune; Lakhm, la planète Jupiter; Kaÿs, l'étoile Syrius (al-Sharay-al-O'bour); Mysam, l'Œil-du-Taureau (al-Debaran), etc.

Au milieu de nations plus avancées et mêlées aux affaires du monde, les Arabes demeurèrent plusieurs siècles dans cet état d'isolement volontaire, de mœurs primitives, d'ignorance et de liberté patriarcales. Mais, quelque temps avant la venue du Prophète, un grand changement s'était opéré parmi ce peuple, immobile

(1) Ces tribus s'appelaient *Khabyles*, et si l'on donne aujourd'hui ce nom aux indigènes de l'Afrique, c'est en commettant la faute qui faisait nommer, en Espagne, un *guerrilla* (troupes de gens de guerre) ce qui était un *guerrillero*, c'est-à-dire en prenant le tout pour la partie.

jusque-là, et, dans les principales tribus, la civilisation commençait à poindre sous tous ses aspects divers. Déjà ils avaient formé des établissements fixes, et s'adonnaient à la culture de la terre dans la partie fertile de leur territoire, celle que nous nommons l'Arabie-Heureuse ([1]); déjà ils avaient fondé plusieurs villes, non-seulement dans l'intérieur du pays, comme la Mekke et Yathreb, mais aussi sur le littoral des deux bras de mer qui enveloppent leur presqu'île, la mer Rouge et le golfe Persique. De ces comptoirs, ils recevaient quelques petites expéditions de commerce maritime, et, par leurs caravanes de chameaux, ils faisaient un trafic assez considérable entre l'Egypte et les Indes. Le progrès moral, la culture de l'esprit, suivait parallèlement, là comme partout, le progrès matériel, la culture du sol et des arts industriels. L'art de peindre la parole et celui du calcul des nombres, longtemps inconnus des tribus ismaÿlites, venaient de leur être révélés; ils avaient reçu des Syriens, leurs voisins, l'écriture et les chiffres. Ce n'était plus par la simple tradition orale que se perpétuaient chez eux les préceptes fort obscurcis du vieux culte sabéen, les observations des astronomes rustiques, les chants des poëtes que la seule nature avait formés; et l'on voyait, appendues dans le sanctuaire, autour de la sainte *Kaaba*, et tracées en lettres d'or, les œuvres de Schanfara et des autres poëtes excellents, qu'on appelait les sept *suspendus* (*Moallakas*) ou les sept *dorés* (*Modhahébat* ([2]).

([1]) On appelait *Fellah* les Arabes agriculteurs, sédentaires, et *Bedawis*, Bédouins, les Arabes pasteurs, nomades.

([2]) Seth, le plus beau des cent vingt fils d'Adam, avait bâti la *Kaaba*

La puissance du peuple arabe venait aussi de se signaler par quelques actions d'éclat, et, ce qui est plus remarquable, par quelques actions d'ensemble. Ainsi l'aïeul de Mahomet, Abd-el-Motaleb (A'bd-al-Mothleb), nommé chef de toutes les tribus dans un grand danger national, avait repoussé l'attaque du roi des Ethiopiens qui était venu tenter la conquête de l'Arabie. C'est de sa victoire que date l'ère arabe dite de l'*Alfil*, ou de l'éléphant, qui remplaça l'ancienne ère de la fondation de la *Kaaba* par Abraham, et qui fut bientôt après remplacée par l'ère de l'*Hégyre* (*Hédjrah*), ou de la *fuite*, celle qui commence le 16 juin 622, jour où Mahomet, chassé de la Mekke, alla se réfugier à Yathreb, depuis appelée *Médinat-en-Naby* (ville du Prophète), ou simplement Médine. Même cette rivalité, souvent armée, entre la Mekke et Médine, où Mahomet trouva son premier point d'appui, servait à entretenir l'esprit guerrier chez les Arabes, et les préparait aux grandes expéditions qu'ils firent ensuite hors de leurs frontières, suivant la judicieuse observation de Montesquieu, qui, même avant la révolution française, prouvait qu'un peuple n'est jamais plus propre aux conquêtes étrangères qu'au sortir de la guerre civile ([1]).

Il n'entre pas dans notre sujet de raconter en détail

(maison carrée) sur l'endroit où les anges dressèrent une tente pour Adam et Eve, lorsque, chassés du paradis, ces pères du genre humain s'étaient retrouvés après une séparation de cent années. Abraham la rebâtit à la même place, fit l'*ezzann* (appel du *muezzin* à la prière) au genre humain tout entier, et depuis lors la *Kaaba* est le point de direction, le centre de réunion de toutes les prières des hommes.

([1]) Voyez les raisons décisives qu'il donne à ce sujet dans le chap. XI de la *Grandeur et décadence des Romains*.

la vie de cet homme extraordinaire qui changea la face du monde, et prit plus de la moitié de la terre alors connue à la religion qui s'était nommée catholique ou universelle; mais nous en dirons ce qu'il importe de savoir pour comprendre l'œuvre immense à laquelle il donna l'impulsion, et dont le peuple arabe se fit l'exécuteur.

Mohhammed-ben-A'bd-Allah-abou'l-Kassem-al-Koraÿschy, c'est-à-dire Mahomet, fils d'Abdallah, père de Kassem, de la tribu de Koraÿsch [1], était né à la Mekke, dans la seconde moitié du VI[e] siècle [2]. Nous ne mentionnerons ni les prodiges qui accompagnèrent sa naissance, au dire des croyants, ni les signes néfastes qui, suivant les chrétiens, annoncèrent la venue de l'antéchrist; nous ne ferons de lui ni le descendant direct d'Abraham par Ismaël, en trente générations, ce qui est absurde, ni un misérable palefrenier de chameaux au service de la veuve Khadidjah, ce qui est faux; nous ne dirons pas que deux gouttes de sa sueur ont enfanté le riz et la rose, mais nous n'affirmerons pas davantage qu'il était sujet au mal caduc, et que ce fut pour colorer aux yeux de cette Khadidjah, qui le prit pour mari, ses accès épileptiques, qu'il feignit des extases causées par l'approche de l'ange Gabriel. Laissons les louanges de

[1] On sait que les Arabes ajoutaient toujours à leurs noms propres celui de leur père, et souvent de leur aïeul. C'était l'usage des Grecs et de presque tous les peuples anciens, que les Espagnols ont suivi longtemps, que les Russes suivent encore. Les Arabes prenaient aussi quelquefois pour surnom le nom de leur premier-né, fils ou fille, et toujours le nom de leur tribu.

[2] Les uns disent le 1[er] avril 569, d'autres le 10 novembre 570, d'autres encore le 16 juillet 571 ou 572.

la crédulité et les injures de la haine ; laissons les mensonges de toutes sortes. Voici ce qu'on peut tenir pour vrai, parce que c'est vraisemblabe : Lorsque, après une jeunesse austère et réfléchie, qu'agitèrent seulement quelques expéditions guerrières contre les tribus rivales, et quelques voyages de commerce dans les contrées limitrophes de l'Arabie, Mahomet, auquel on avait donné le surnom d'*émin* (loyal, fidèle), commença son apostolat, ayant déjà quarante ans [1], et sans autres disciples que sa femme Khadidjah, son affranchi Zaïd (Seïde), son jeune cousin Aly, son vieil oncle Abou-Thaleb, Warka, le cousin de sa femme, et leurs serviteurs, il ne pensa d'abord qu'à corriger, à réformer la religion de sa patrie, qu'à réunir sous d'anciennes croyances épurées ses compatriotes aussi divisés par le culte que par le sang. En effet, la plupart des tribus étaient plongées dans de grossières idolâtries ; quelques-unes pratiquaient un judaïsme corrompu ; d'autres avaient adopté en partie le christianisme équivoque de certaines sectes orientales. Mahomet, alors sans autre ambition qu'une sainte ardeur du bien, voulut les éclairer de ses lumières, et les rallier sous sa parole, en les ramenant toutes au simple et pur théisme d'Abraham. Mais lorsque, après quatorze années d'une persévérante prédication, il fut contraint par les persécutions des gens de sa propre tribu de se réfugier à Médine ; lorsqu''il trouva dans cette nouvelle patrie des sectateurs et des soldats ; lorsqu'aux *assabs* (disciples) et *mohadjers* (émigrés) qui l'avaient suivi, il ajouta les

(1) « J'avais pourtant habité parmi vous sans le faire (lire et prêcher), jusqu'à l'âge de quarante ans (*Koran*, sourate, x, v. 17). »

ansars (auxiliaires) qui s'enrôlèrent sous son drapeau; lorsqu'il se vit général d'une armée, et que les glorieux combats de Bedr, de Moraïsi, de Kaïbar, lui apprirent le secret de ses forces et de son talent : alors la mission qu'il s'était donnée grandit avec sa fortune; il se fit conquérant, en même temps que législateur et prophète. Il attaqua et prit la Mekke, où il abattit, avec les idoles du temple, un petit sénat de décemvirs; il soumit toutes les tribus par le glaive ou la parole; il vainquit même les Grecs de Syrie; il reçut des ambassades et des présents de tous les princes étrangers voisins de l'Arabie; et lorsque, le 8 juin 632, il mourut à Médine, maître paisible et incontesté de toute la péninsule Arabique, de cette contrée que n'avaient pu vaincre et dompter ni Cyrus, ni Alexandre, ni Rome, ni Constantinople, Mahomet avait fondé ensemble un empire et une religion, qui, moins d'un siècle après sa mort, embrassaient plus de pays que les Romains n'en conquirent en huit cents années, qui s'étendirent un moment des extrémités de la Chine au chœur de la France, et qui couvrent encore aujourd'hui la moitié de l'ancien hémisphère.

Les deux premières sourates, ou chapitres du Koran, qui sont devenues les 96e et 74e, exposent bien l'humble début de la mission du prophète d'Allah; et comme chaque sourate fut composée pour une circonstance quelconque de sa vie, on aurait le secret des changements qui s'opérèrent dans ses idées et dans ses actions, si toutes les sourates du Koran étaient rangées par ordre de dates, par ordre historique, dans le livre sacré. Malheureusement, ces divers chapitres, écrits sur des feuilles de palmier, sur des morceaux d'étoffe ou de cuir, sur

des pierres blanches, sur des omoplates de mouton, étaient pêle-mêle à la mort du Prophète; et son secrétaire, Zaïd-ben-Thabet, chargé par Abou-Bekr d'en former le recueil, mit à ce travail plus de conscience, plus de fanatisme, si l'on peut ainsi dire, que de bon goût et de bon sens. Aux fragments écrits par Mahomet, il ajouta ceux qu'avait retenus la mémoire de ses disciples. Il recueillit tout, même les répétitions et les variantes, appelant sourate chaque fragment, auquel un nom fut donné, et rangeant toutes ces sourates, non par ordre de dates ou de matières, mais suivant leur plus ou moins d'étendue. Il commença par les plus longs chapitres pour finir insensiblement par les plus courts. Cette forme défectueuse, qui altère le vrai sens du livre de Mahomet, qui prête aux interprétations et commentaires, explique aussi la plupart des imperfections qui lui sont reprochées.

Ainsi fait, ce recueil fut nommé *le Koran* [1], c'est-à-dire la Lecture, de même que les chrétiens avaient donné aux deux Testaments réunis le nom de Bible ou Livre. Le Koran, en effet, par son extrême diversité, pouvait être non-seulement la lecture par excellence des fidèles, mais en quelque sorte leur unique lecture. Il renferme un peu de tout, suivant ses parties; et si l'on y trouve quelques menus détails biographiques, même quelques événements de ménage que le compilateur Zaïd aurait pu soustraire sans impiété, rien n'y manque de ce qui

(1) *Al-Kour'an*; on le nomme aussi *Kitâb-Allah*, livre de Dieu; *Kélaf shéryf*, parole sacrée; *Zenzil*, livre d'en haut; *Dhikr*, admonition; *Mos'af*, volume, etc.

forme une loi, un culte, une religion. Le Koran est à la fois un livre de théogonie comme la Genèse, de dogmes et préceptes comme le Lévitique, de réglements civils comme le Deutéronome, d'histoire nationale comme les Juges et les Rois, de poésie sacrée comme les Psaumes, de visions comme l'Apocalypse, et surtout de morale comme l'Évangile. Ce fut le Koran, plus encore que le sabre, qui donna tant de nations à Mahomet d'abord, puis à ses successeurs. Les premiers disciples du Prophète, ceux qu'on appela ses *compagnons*, et qu'on pourrait appeler ses apôtres, Abou-Bekr, Aly, Hamza, Omar, ne furent pas subjugués par son bras, mais séduits par sa parole ou ses écrits. On dit même, et ceci tient du prodige, que le premier poëte des Arabes, Abid (ou Lebid), déchira ses propres vers, appendus à la Kaaba, lorsqu'il lut ceux de Mahomet, et qu'il rendit témoignage à ce rival mieux inspiré.

Toujours humble et modeste à propos de lui-même, Mahomet, qui s'appelle sans cesse le *prophète ignorant, illettré*, qui déclare n'avoir pas le don des miracles, et qui ne se donne que pour le docile instrument de Dieu, chargé de transmettre aux hommes sa parole divine, ne vint pas détruire, mais accomplir les deux grandes lois religieuses qui se partageaient l'Orient, celle de Moïse et celle de Jésus ([1]). Comme Jésus avait laissé Moïse le

([1]) « Nous avons donné le livre de la loi à Moïse, et nous l'avons fait suivre « par d'autres envoyés. Nous avons accordé à Jésus, fils de Marie, des si- « gnes manifestes (de sa mission), et nous l'avons fortifié par l'esprit de la « sainteté (sourate II, verset 81). » Mahomet punit de mort le blasphème contre Moïse et Jésus, aussi bien que le blasphème contre Dieu, son prophète et le Koran. Il rattacha même sa religion au culte primitif d'Abraham.

grand prophète de la loi qu'il venait réformer, Mahomet laissa Jésus le plus grand des prophètes antérieurs à sa mission ([1]), et comme les fondateurs du christianisme avaient, si l'on peut ainsi dire, enté leur jeune culte sur le tronc séculaire du vieux culte des Juifs, Mahomet enta le sien sur les deux Testaments, sur le Pentateuque et l'Evangile. Le Koran paracheva la Bible, et, à la suite d'Adam, de Noé, d'Abraham, de Moïse, de Jésus, qui avaient successivement répandu sur la terre des parcelles de l'éternelle vérité, Mahomet fut le dernier des prophètes de Dieu, et livra aux hommes tous les secrets du Très-Haut ([2]).

Par cette croyance, la théologie musulmane reprit,

Abraham dit au Seigneur, en bâtissant la Kaaba : « Suscite un apôtre au « milieu d'eux (les musulmans), afin qu'il leur lise tes signes, leur enseigne « le Koran et la sagesse (*Ibid.*, v. 123). »

([1]) Voir l'histoire de Jésus, dans la IIIe sourate, versets 37 à 52, et, dans la sour. IV, le verset 156.

([2]) « Nous avons fait descendre le Pentateuque ; il contient la lumière et « la direction.... Sur les pas des autres prophètes, nous avons envoyé Jé- « sus, fils de Marie, pour confirmer le Pentateuque. Nous lui avons donné « l'Evangile, qui contient la lumière et la direction.... Enfin, nous t'avons « envoyé le livre contenant la vérité (sour. V, v. 48, 50, 52). — La « promesse de Dieu est vraie ; il l'a faite dans le Pantateuque, dans l'Évan- « gile, dans le Koran (sour. IX, v. 112). — Jésus, fils de Marie, disait à « son peuple : O enfants d'Israël ! Je suis l'apôtre de Dieu, envoyé vers « vous pour confirmer le Pentateuque qui vous a été donné avant moi, et « pour vous annoncer la venue d'un autre apôtre après moi, dont le nom « sera Ahmed (s. LXI, v. 6). » — « *Ahmed* signifie le glorieux, dit M. Kasimirski, et *Mohammed* le glorifié. Ce mot vient de la même racine, et a le même sens qu'*Ahmed*, qui, à son tour, répond au mot grec *Periclytos*, le glorieux. Les mahométans prétendent que Jésus-Christ a prédit la venue de *Mohammed*, d'*Ahmed*, du *Periclytos* (Evang., Joan XVI, 17), et que le *Paraclet* (*Paracletos*), que l'on sait s'appliquer à la descente du Saint-Esprit, n'est qu'une altération de *Periclytos*, imaginée par la mauvaise foi des chrétiens.»

adopta la grande hérésie d'Arius, qu'avait condamnée le concile œcuménique de Nicée, et la fit triompher à son tour. Prophète élu, apportant le Livre éternel, incréé, Mahomet réalisa le Verbe, créature de Dieu, non Dieu, mais participant à la nature de Dieu, modèle typique de l'homme, contenant la pensée divine. « Arius, « dit M. Pierre Leroux, a mis en avant l'unité de Dieu « avec un prophète, un être particulier, un type de « perfection préconçu, antérieur à l'humanité, créé au « commencement des temps, et tenu en réserve pour « paraître quand le moment serait venu. C'est l'aria- « nisme, c'est aussi le mahométisme. » J'ajoute qu'en effet, ce qui pourrait manquer à Mahomet du verbe d'Arius, qui était aussi le verbe de Platon, se trouve du moins dans le livre transmis de Dieu aux hommes par son intermédiaire.

Sa religion fut nommée *Islam*, ou *Résignation*, parce que l'un de ses principaux dogmes est la soumission aux décrets éternels ; et c'est de ce dogme, pareil à celui de la prédestination dès longtemps adopté par les chrétiens, que ses disciples les moins éclairés, les plus fanatiques, ont fait, par une interprétation forcée, et malgré l'opinion formelle de tous les docteurs, le dogme du fatalisme [1].

Les ennemis de l'Islam, anciens ou modernes, ont accusé la religion de Mahomet d'être uniquement matérielle et sensuelle, en se fondant sur la polygamie qu'elle

[1] Un des disciples de Mahomet lui ayant dit : « Je vais lâcher mon chameau dans le désert, Dieu sans doute me le renverra. » Mahomet répondit : « Commence par l'attacher, puis aie bon espoir. » C'est bien dire : aide-toi, le ciel t'aidera.

autorise et sur l'espèce de félicités qu'elle promet aux élus dans la vie future. Ils n'ont point remarqué, d'abord, que la polygamie fut de tout temps permise en Orient, même chez les Juifs, et sans aucune limite, comme le prouve assez l'exemple de Salomon, tandis que Mahomet réduisit ses sectateurs à ne pas prendre plus de femmes qu'ils n'en pouvaient convenablement entretenir, et jamais plus de quatre vivantes; ensuite, que pour faire comprendre et désirer ces joies du ciel, toutes les religions ont dû les faire semblables aux jouissances de la terre, et que le paradis chrétien lui-même, avec ses concerts, ses spectacles, ses pompes éternelles, n'offre pas moins que l'antique Elysée la satisfaction des sens, ce qu'autorise d'ailleurs, ce qu'exige en quelque sorte l'autre dogme de la résurrection des corps. Mais lorsque le Koran dit : « Ceux qui retournent à Dieu « trouveront un paradis où il y a des jardins sur le cou- « rant des rivières, où ils vivront éternellement avec des « femmes toujours pures; » il ajoute : « Outre ces dé- « lices, ils jouiront du bon plaisir de Dieu, qui les ren- « dra contents. » C'est ce que les Arabes appellent *la complaisance de Dieu*, la communication de la créature avec le Créateur et de l'être fini avec l'être infini; « auprès « de laquelle nul autre bien n'est comparable, ni même « concevable; » ce qui fait dire à d'Herbelot : « Il n'est « donc pas vrai que les musulmans ne reconnaissent « d'autre béatitude dans le ciel que la jouissance des « plaisirs des sens (Bibliot. orient. au mot *Gennah*). »

Tout au contraire, aucune religion n'est plus sévère, plus rigide que celle de Mahomet; et la circoncision, plus douloureuse que le baptême, marque, dès l'entrée

de la vie, son caractère d'austérité. Ceux qui accusent la religion musulmane d'être sensuelle et relâchée ont donc oublié — les cinq prières par jour *(namaz)* avec les cinq ablutions, — le grand jeûne de la lune de Ramazann, et les nombreux jours d'abstinence, — l'année presque sans fêtes et sans repos (1), — la nourriture frugale et rendue difficile par les abstentions (2), — l'austérité des mœurs qui exige la séparation des familles, et la séparation dans les familles, — la sévérité de la législation pénale, qui, étant théocratique, est incommutable, et régit uniformément, depuis douze siècles, toutes les nations musulmanes, — l'obligation du travail personnel (3). — l'interdiction absolue du vin et des liqueurs fermentées, celle de tous les jeux, même les plus

(1) Les musulmans n'ont que deux fêtes dans l'année : l'*Id-Fitr*, ou rupture du jeûne, à la fin du Ramazann, et l'*Id-Ad'hha*, fête des sacrifices, soixante-dix jours après. Ce sont les deux *Beÿram* des Turcs. Quant au vendredi, *djouma*, il ne ressemble pas au dimanche des chrétiens ou au sabbat des juifs. Ce n'est pas une fête; le travail et le commerce ne sont suspendus que pendant la prière publique de midi.

(2) Sont réputés immondes : tout animal carnassier, tout oiseau vorace, le porc, la tortue, l'éléphant, le cheval, le mulet et l'âne; tout animal aquatique, sauf les poissons; le lait des juments et des ânesses. Des animaux mondes, on ne mange ni le sang, ni les reins, ni les entrailles; et pour manger du chameau, du bœuf, du mouton, des poules, il faut les enfermer d'abord, afin qu'ils ne mangent rien d'immonde, le chameau trente jours, le bœuf vingt, le mouton dix, la poule trois.

(3) « Chacun doit vivre de ses œuvres, » dit le Koran. Adam avait été laboureur, Noé charpentier, Abraham tisserand; David avait fait des cottes de maille, Salomon des paniers et des corbeilles. Mahomet fut tailleur : il faisait et raccommodait lui-même ses habits; Abou-Bekr, premier khalyfe, fut tisserand, Omar corroyeur; la plupart des khalyfes furent jardiniers, et plusieurs d'entre eux faisaient de petits ouvrages qu'ils vendaient au profit du temple de la Mekke, ou du tombeau de Mahomet à Médine.

innocents [1], celle de la danse, celle de tous les spectacles profanes, et même, pour comble de sévérité, l'interdiction de presque tous les arts, même des arts agréables, de la musique entre autres, qui ne pouvait cependant, comme la peinture ou la statuaire, donner prétexte, par la représentation d'êtres corporels, à de nouvelles idolâtries.

Au reste, le Koran est un livre d'une telle importance dans l'histoire du monde, et qui a fourni matière à tant de controverses, qu'il est bon de le faire connaître, au début même de cette histoire, autrement que par l'opinion de l'historien. Nous essayerons d'en présenter une analyse succincte, simplement par des citations du texte que nous prendrons éparses dans les divers chapitres, pour les rapprocher suivant l'ordre des sujets [2].

Le Koran ne contient que des idées fort simples, et généralement fort claires, même dans une traduction, malgré la différence des temps, des lieux, des idiomes. La forme et le style de ce livre, évidemment empruntés aux *livres* antérieurs que Mahomet lui-même appelait *sacrés*, le *Pentateuque*, *les Psaumes* et l'Evangile, ont cette beauté mâle, cette grandeur simple, cette force calme que nous appelons bibliques. Telles sont, par exemple, toutes les définitions de Dieu, de sa puissance, de sa miséricorde, répandues dans les différentes sourates ; telle est l'histoire d'Abraham (s. VI), celle de Joseph (s. XII), celle de Moïse (s. XXVIII), le récit de la destruction

(1) « Celui qui joue aux échecs et aux dames est aussi impur que celui qui trempe ses mains dans le sang du porc. » (*Hadyz*, lois orales du Prophète.)

(2) Elles seront empruntées à la récente traduction de M. Kasimirski, acceptée pour très-fidèle par tous les orientalistes.

d'Ad (s. LXIX), etc. Ces beautés de forme devaient séduire un peuple à l'imagination vive et colorée, qui, fier de sa langue riche et pompeuse, cultivait la poésie avec passion, récompensait les poëtes par des honneurs publics, avait pour spectacles des combats littéraires. Néanmoins Mahomet se défend, s'indigne presque d'être pris pour un poëte. « Ce sont les poëtes, dit-il, que suivent les hommes égarés (s. XXVI, v. 224). » « Nous (Dieu) ne lui avons pas enseigné la poésie ; elle ne lui sied pas (s. XXXVI, v. 69). » « Ils disaient (les infidèles) : Abandonnerons-nous nos dieux pour un poëte, pour un fou ? — Non, il vous apporte la vérité (s. XXXVII, v. 35). » « Le Koran n'est pas la parole d'un poëte, c'est la révélation du Maître de l'univers (s. LXIX, v. 41). » Enfin, à plusieurs reprises, il se nomme lui-même le prophète ignorant, le prophète illettré (s. VII. v. 156. — S. LXII, v. 2, etc.).

En parlant de sa mission, Mahomet montre la même humilité qu'en parlant de lui-même. Il n'est rien, il ne peut rien. Dieu parle, Gabriel dicte, Mahomet écrit. « Je n'ai, dit-il, aucun pouvoir, soit pour me procurer ce qui m'est utile, soit pour éloigner ce qui m'est nuisible. Je ne suis qu'un homme chargé d'annoncer les promesses de Dieu et d'avertir le peuple des croyants (s. VII, v. 188). » « Je ne vous dis pas que je possède les trésors de Dieu, que je connais les choses cachées ; je ne vous dis pas que je suis un ange. Je ne fais que suivre ce qui m'est révélé (s. VI, v. 50). » « Et toi, Mahomet, nous t'avons envoyé vers les hommes avec la mission de prophète (s. IV, v. 81). » « Quand tu ne leur apportes pas un verset du Koran, ils te disent : Tu ne l'as donc pas

encore trouvé? Dis-leur : Je ne fais que suivre ce qui m'est revelé par Dieu (s. VII, v. 202). » « Mahomet n'est qu'un apôtre ; s'il mourait, s'il était tué, retourneriez-vous à vos erreurs (s. III, v. 183)? » « Nous t'avons envoyé ce livre pour faire passer les hommes des ténèbres à la lumière (s. XIV, v. I). » « Je suis un homme comme vous, mais j'ai reçu la révélation qu'il n'y a qu'un Dieu (s. XVIII, v. 110). » « J'ai reçu de Dieu l'ordre d'être le premier de ceux qui se résignent à sa volonté (qui se font musulmans) (s. XXXIX. v. 14). » « Je n'ai pas d'autre pouvoir que de vous prêcher ce qui vient de Dieu, et de vous porter ses messages (s. LXXII, v. 24). » « Si Mahomet avait forgé quelque discours..., nous lui aurions coupé la veine du cœur (s. LXIX, v. 44 et suiv.). » Etc.

Sous la dictée de l'ange, Mahomet écrit jusqu'aux reproches que Dieu lui adresse; par exemple, lorsqu'il s'accuse amèrement d'avoir mal accueilli un mendiant aveugle, tandis qu'il était en conférence avec un homme puissant (s. LXXX, v. 1 et suiv.). Simple secrétaire des commandements du Très-Haut, il se garde bien de faire des miracles, ni de prétendre qu'il puisse en faire. « Ils disent : si au moins des miracles lui étaient accordés de la part de son Seigneur! Réponds-leur : les miracles sont au pouvoir de Dieu, et moi je ne suis qu'un envoyé (s. XXIX, v. 49). » « Ce n'est pas à un envoyé qu'il appartient de faire un miracle (s. XL, v. 78) [1]. » Sa

[1] Des paroles si formelles démentent, autant que l'histoire de sa vie, toutes ces anecdotes ridicules répandues sur Mahomet : la lune mise dans sa manche, la montagne qui ne veut pas marcher à lui, etc.

religion n'est pas nouvelle. De même que Jésus était venu accomplir la loi de Moïse, Mahomet vient accomplir la loi juive et la loi chrétienne. Dieu termine en lui la confidence, la révélation commencée aux autres prophètes. « Il (Dieu) t'a envoyé le livre qui confirme les Ecritures. Il a fait descendre le Pentateuque et l'Evangile pour servir de direction aux hommes. Il a fait enfin descendre le livre de la Distinction (entre le bien et le mal) (s. III, v. 2). » « Nous t'avons donné la révélation comme nous l'avions donnée à Noé et aux prophètes qui ont vécu après lui. Nous l'avons donnée à Abraham, à Ismaël, à Isaac, à Jacob, aux douze tribus, à Jésus, Job, Jonas, Aaron, Salomon, et les psaumes à David (s. IV, v, 161). » « Toutes ces religions (celles d'Abraham, de Moïse et de Jésus) n'étaient qu'une religion (s. XXI, v. 92).» « C'est un livre que nous avons envoyé d'en haut, un livre béni, corroborant les Ecritures antérieures (s. VI, v. 92). » L'unique preuve que Mahomet donne de sa mission et de la divine origine du Livre, c'est le Livre lui-même. « Disent-ils : c'est Mahomet qui a inventé ce Koran ? Réponds-leur : Composez donc un discours semblable ; appelez-y même tous ceux que vous pouvez, hormis Dieu (s. X, v. 39) ! »

Ce fier défi n'a rien de présomptueux, car, si défectueux que soit son assemblage, le Koran contient d'admirables parties, et supérieures quelquefois à tout ce que renferment ces « Ecritures antérieures » qu'il est venu confirmer. Cela se conçoit, cela doit être. Qu'une religion imparfaite ait régné avant une religion plus parfaite, que la loi de Moïse ait précédé la loi de Jésus, rien n'est plus simple. Mais comment lui aurait-elle

succédé? Donc, la religion qui, sur une grande partie du monde, a remplacé celle de Moïse et celle de Jésus, ne pouvait pas leur être essentiellement inférieure; et, relativement aux pays qui l'ont adoptée, elle devait même sembler un progrès. Ainsi la date seule de la religion de Mahomet parle en sa faveur, et doit au moins mettre l'homme juste en garde contre les critiques passionnées, les injures, les calomnies, dont elle fut l'objet jusqu'au temps du libre examen. L'idée de Dieu, par exemple, l'idée d'un Dieu unique, tout-puissant, juste et bon, n'est-elle pas plus belle et plus haute dans le Koran que dans aucun des livres religieux qui l'avaient précédé, sans excepter l'Evangile? « Dis : Dieu est un — c'est le Dieu éternel — il n'a point d'égal — il n'a point enfanté, il n'a point été enfanté (ces quatre petits versets forment toute la sourate CXII) » « Ils disent : Dieu a un fils. — Par sa gloire, non. — Unique dans les cieux et sur la terre, dès qu'il a résolu une chose, il dit : Sois, et elle est (s. II, v. II et III). » « Dieu est le seul Dieu, le Vivant, l'Immuable..... Le sommeil n'a point de prise sur lui..... Les hommes n'embrassent de sa science que ce qu'il a voulu leur apprendre (*ib.*, v. 256). » « Abraham avait dit : » « Mon Seigneur est celui qui donne la vie et la mort. — C'est moi, répondit Nemrod, qui donne la vie et la mort. — Dieu, reprit Abraham, amène le soleil d'orient, faites-le venir d'occident. » L'infidèle resta confondu (*ib.*, v. 260). » « Infidèle est celui qui dit : Dieu est un tiers de la Trinité — il n'y a de Dieu que le Dieu unique (s. V. v, 77). » « La vue ne saurait l'atteindre; lui, il atteint la vue (s. VI, v. 105). » « Votre Seigneur est ce Dieu qui créa le ciel

et la terre en six jours, et s'assit ensuite sur le trône pour gouverner l'univers (s. x, v. 3). » « Il n'existe pas un seul être que Dieu ne tienne par le bout de sa chevelure (s. xi, v. 59). » « Le tonnerre célèbre ses louanges ; les anges le glorifient, pénétrés de frayeur... Tout ce qui est dans les cieux et sur la terre rend hommage à l'Eternel. Les ombres mêmes de tous les êtres s'inclinent devant lui les matins et les soirs, etc (s. xiii, v. 12 à 18). » « Si la mer se changeait en encre pour écrire les paroles de Dieu, la mer se tarirait avant les paroles de Dieu (s. xviii, v. 109). » « O hommes, vous êtes tous indigents, Dieu seul est riche (s. xxxv, v. 16). » « Si vous êtes ingrats, Dieu est assez riche pour se passer de vous; mais il lui plairait de vous voir reconnaissants (s. xxxix, v. 9). » « Au nombre de ses miracles sont le jour et la nuit, le soleil et la lune. Ne vous prosternez donc ni devant le soleil ni devant la lune, mais devant ce Dieu qui les a créés (s. xli, v. 37). » « Nous avons créé l'homme, et nous savons ce que son âme lui dit à l'oreille (s. l, v. 15). » « A lui appartient l'empire des cieux et de la terre,... il fait vivre et il fait mourir,... il est le premier et le dernier... En quelque lieu que vous soyez, il voit vos actions (s. lvii, v. 2, 3 et 4). Il est ce Dieu hors lequel il n'y a point de Dieu, le Roi, le Saint, le Sauveur, le Fidèle, le Gardien, le Fort, le Puissant, le Très-Haut. Gloire à Dieu, et loin de lui ce que les hommes lui associent... Il est le Dieu unique, le Producteur, le Formateur, le Créateur. Les plus beaux noms lui appartiennent; il est le Fort, le Sage, il est le Clément, le Miséricordieux (s. lxx, v. 23 et 24). » Etc.

La morale, c'est-à-dire la loi des hommes entre eux,

n'est pas inférieure, dans le Koran, à cette grande idée de l'Être Suprême. Et précisément parce que, de ce côté, le plus important de tous, la religion de Mahomet a été le plus attaquée, il est juste de la défendre. Quelques citations suffiront à cette tâche. On l'accuse d'abord, et surtout, de fonder une justice impitoyable et barbare, de rendre le mal pour le mal, d'adopter en tout la loi du talion, de faire ainsi rétrogader l'humanité de Jésus à Moïse. Cette accusation est fausse; et, bien que Mahomet, législateur guerrier, vivant dans les camps, menant des armées, n'ait pas l'adorable mansuétude de Jésus mourant sur la croix, cependant il recommande aussi, non-seulement de bien faire : « Faites le bien, car Dieu aime ceux qui font le bien (s. II, v. 191), » mais encore de faire le bien à ceux qui nous font le mal : « Rends-leur, dit Dieu à Mahomet, rends-leur le bien pour le mal (s. XXIII, v. 98). » « Rends le bien pour le mal, et tu verras ton ennemi se changer en ami et protecteur (s. XLI, v. 34). » Loin d'accepter le talion de Moïse, Mahomet le corrige et l'efface, et presque dans les mêmes termes que Jésus. L'un avait dit sur la montagne : « Vous avez appris qu'il a été dit : œil pour œil et dent pour dent. — Et moi je vous dis de ne point résister au mal que l'on veut vous faire, etc. (Saint Matthieu, ch. V, v. 38 et 39). L'autre écrit sous la dictée de Dieu : « Dans ce code, nous avons prescrit aux Juifs : âme pour âme, œil pour œil, nez pour nez, dent pour dent. Celui qui, recevant le prix de la peine, le changera en aumône, fera bien (s. V, v. 49). » « Quand vous exercez une vengeance pour des injures reçues, faites qu'elle soit analogue à celles que vous avez souffertes;

mais, si vous préférez les supporter avec patience, cela vous profitera mieux (s. XVI, v. 127). » « Le paradis est à ceux qui, emportés par la colère, savent pardonner (s. XLII, v. 35). » Et l'application répond aux principes; ainsi le meurtrier volontaire est puni de l'enfer éternel, et quant au meurtrier involontaire, il est tenu d'affranchir un esclave et de payer à la famille du mort le prix du sang, à moins qu'elle ne fasse convertir cette somme en aumônes (s. IV, v. 94 et 95). Que reste-t-il après cela de la loi du talion ([1])?

Voici maintenant d'autres préceptes de morale, qui, certes, loin de le déparer, orneraient l'Évangile même : « N'adorez qu'un seul Dieu, tenez une belle conduite envers vos père et mère, envers les orphelins et les pauvres; n'ayez que des paroles de bonté pour tous les hommes, faites la prière, donnez l'aumône... Le bien que vous aurez fait, vous le retrouverez auprès de Dieu (s. II, v. 77 et 104). » — « La vertu ne consiste point en ce que vous tourniez vos visages du côté du levant ou du couchant. Vertueux sont ceux qui croient en Dieu..., au livre et aux prophètes, qui donnent pour l'amour de Dieu des secours à leurs proches, aux orphelins, aux pauvres et aux voyageurs, qui rachètent les captifs, qui observent la prière, qui font l'aumône, remplissent leurs engagements, se montrent patients dans l'adversité, dans les temps durs et dans les temps de violence. Ceux-là sont justes et craignent le Seigneur (s. II. v. 172). » — « Ne trompez personne, remplissez la mesure, pesez avec

([1]) Elle n'existe que pour les blessures faites volontairement. Mais il y a toujours lieu au rachat de la peine.

équité, soyez vrais dans vos discours, dans vos serments, fût-ce contre vous-mêmes... Dieu vous châtiera si vous manquez à un engagement réfléchi. L'infraction commise coûtera la nourriture de dix pauvres, ou leur vêtement, ou l'affranchissement d'un esclave [1]. (s. v, v. 91.) » Dieu veut rendre son joug léger, car l'homme a été créé faible (s. IV, v. 32). » « Quiconque commet une mauvaise action, agit iniquement envers sa propre âme (s. IV, v. 110). » « Toute âme sert d'otage à ses œuvres (s. LII, v. 21). » « O vous qui croyez! que la haine ne vous entraîne pas à commettre une injustice; soyez justes, la justice est la piété (s. V, v. 11). » « Abandonnez le dehors et le dedans du péché (s. VI, v. 120). » « Fais la prière et l'aumône; les bonnes actions éloignent les mauvaises (s. XI, v. 116). » « Abaisse devant tes père et mère l'aile de ton humilité (s. XVIII, v. 35). » « Ne marche pas orgueilleusement sur la terre, tu ne saurais ni la fendre en deux, ni égaler la hauteur des montagnes (*ib.*, v. 39). » « C'est la sagesse de la vie que de supporter avec patience, et de pardonner (s. XLII, v. 41). » « Ne médisez pas les uns des autres; qui de vous voudrait manger la chair de son frère mort (s. XLIX, v. 12)? » Personne ne niera, j'imagine, que tout cela soit beau et saint; mais Mahomet s'élève plus haut encore : « Celui qui aura tué un homme... sera regardé comme le meurtrier du genre humain; celui qui aura rendu la vie à un homme sera regardé comme s'il avait rendu la vie à tout le genre humain (s. V, v. 35). » Jamais encore on n'avait proclamé, avec tant de simplicité et

[1] Cette punition du manque de foi me semble former, à elle seule, un traité de morale.

de grandeur, la fraternité et la solidarité humaines.

Une chose digne de remarque, c'est la grande et large place que Mahomet laisse au repentir. Il en est parlé presque à chaque page du Koran. « Quiconque se sera repenti de ses fautes et se sera corrigé, Dieu accueillera son repentir, car il est indulgent et miséricordieux (s. v, v. 43). » « Il revint aussi à ces trois qui étaient restés [1]. Toute vaste qu'elle est, la terre était devenue étroite pour eux ; ils se croyaient à l'étroit dans leur propre corps, et pensaient que, pour se sauver devant la colère de Dieu, ils n'avaient qu'à chercher un asile en lui. Dieu revint à eux, afin qu'eux aussi revinssent à lui, car il aime à revenir aux pécheurs (s. ix, v. 119). » «... Ceux qui se repentiront, Dieu changera leurs mauvaises actions en bonnes (s. xxv, v. 70). » « Quel excellent serviteur! (parlant de Salomon) il aimait à revenir à Dieu (à se repentir) (s. xxxviii, v. 29). « Dis : O mes serviteurs, vous qui avez agi iniquement envers vous-mêmes, ne désespérez pas de la miséricorde divine, car Dieu pardonne tous les péchés. Il est l'Indulgent, le Miséricordieux (s. xxxix, v. 54). » Etc.

En donnant au repentir sincère cette puissance de mériter toujours le pardon, il était naturel que, parmi les divers attributs de Dieu, Mahomet élevât la miséricorde au-dessus de tous les autres, au-dessus même de la justice. Mais d'abord il met cette justice divine hors de l'atteinte de tout soupçon, de toute controverse : il supprime le péché originel, fondement des dogmes de la chute et de la rédemption, sur lesquels reposent les deux

(1) Qui avaient fui dans l'expédition de Tabouk.

lois antérieures. « N'avons-nous pas ouvert ton cœur, et allégé le fardeau qui accablait tes épaules (s. XCIV, v. 1, 2 et 3) ? » Ces mots renferment une allusion à certaine légende admise sur Mahomet de son vivant même. On disait que, lorsqu'il était encore aux bras de sa nourrice, deux inconnus le saisirent, lui enlevèrent le cœur de la poitrine et lui lavèrent une tache noire. Ces inconnus étaient deux anges, et cette tache noire le péché originel [1]. Il est certain que Mahomet voulut faire à tous ses disciples l'ablution intérieure que les anges lui avaient faite. Il leur ôta cette tache, étendue du premier homme à toute l'humanité. « Aucune âme, dit-il, ne portera le fardeau d'une autre âme (s. VI, v. 164). » « L'âme qui porte sa charge ne portera pas celle d'un autre (s. LIII, v. 39). » Et la justice de Dieu, ainsi rétablie dans toute sa pureté, dans tout son éclat, donne plus de relief à sa bonté, plus de splendeur à sa clémence. « Dieu, dit admirablement Mahomet, Dieu s'imposa à lui-même le devoir de la miséricorde (s. VI, v. 12). » « Celui qui a commis une mauvaise action en recevra un prix équivalent ; celui qui a fait une bonne action, en recevra la récompense décuple (s. V, v. 161). » « A ceux qui feront le mal, leur rétribution sera pareille au mal ; à ceux qui ont fait le bien, le bien et des récompenses en sus (s. X, v. 27 et 28). » « Dieu est enclin à avoir pitié, à pardonner (s. XXXIII, v. 24), il est le Compatissant, l'Indulgent (s. XXXIV, v. 2). » « Dieu soldera leur salaire (des justes), et y ajoutera encore de sa grâce (s. XXXVI, v. 27). » La tradition ajoutée au Koran rapporte que Moïse ayant englouti dans l'abîme

[1] Kasimirski, p. 529, note 1.

l'insolent et séditieux Karoun (le Coré de la Bible), avec tous ses trésors, celui-ci, tandis que la terre entr'ouverte le cachait insensiblement, jusqu'aux genoux, puis jusqu'à la ceinture, puis jusqu'aux épaules, avait quatre fois crié vers Moïse pour qu'il eût pitié de lui, mais sans l'attendrir, et que Dieu reprocha à Moïse sa cruauté : « Karoun, lui dit-il, a quatre fois imploré ton pardon, et tu ne l'as pas écouté ; s'il me l'eût demandé une seule fois, je lui aurais fait grâce (1). »

Cette miséricorde, si vantée dans le Très-Haut, si recommandée aux hommes ici-bas, Mahomet et ses successeurs la pratiquèrent envers leurs ennemis vaincus. Il est généralement accepté que l'islam se répandit par le sabre, par la violence. C'est une erreur qu'on pourrait nommer calomnie, si elle ne s'expliquait par un malentendu. Les khalyfes firent d'immenses conquêtes et imposèrent leur autorité : cela est vrai. Mais jamais ils n'imposèrent violemment la foi musulmane. « Point de contrainte en religion, » avait dit Mahomet (s. II, v. 257). Et loin de répéter après les chrétiens cette cruelle parole « hors l'Eglise point de salut ; » loin de condamner indistinctement au feu éternel tous ceux qui n'entraient pas dans l'islam, il ouvrait libéralement le paradis aux justes des religions qu'il avait continuées, et de toutes les religions. « Certes, dit-il, les juifs, les chrétiens, enfin quiconque croit en Dieu... et aura pratiqué les bonnes œuvres, tous ceux-là recevront une récompense de leur Seigneur. La crainte ne descendra pas sur eux, et ils ne seront point affligés (s. II, v. 59) (2). »

(1) Kasimirski, p. 335, note 1.

(2) Plus tard, il est vrai, les docteurs musulmans ont prétendu que ce

Telle est, dans la doctrine, la tolérance prescrite aux musulmans. On verra, par cette histoire même, s'ils ne l'ont pas constamment et fidèlement mise en pratique.

Les dogmes de la religion de Mahomet, d'après le Koran, qui ne les place jamais avant les bonnes œuvres, ni sans elles, sont peu nombreux, simples et clairs. Les articles de foi se réduisent à quatre objets : 1° L'unité de Dieu ; 2° La prédestination, qui entraîne la complète soumission aux décrets éternels, d'où vient le nom de l'*islam* (résignation), et celui de *musulman* (*mouslim* résigné) ; 3° la vie future (qui commencera par la résurrection de tous les êtres, même des animaux), et le jugement dernier ; 4° la rémunération du bien et du mal par des récompenses et des peines, graduées dans le paradis et dans l'enfer. A ces quatre croyances fondamentales, il suffit d'ajouter, pour compléter les dogmes, — la prière, — l'aumône, — le jeûne, — les ablutions, — le pèlerinage à la Mekke, — l'abstention du vin et de quelques mets que Mahomet avait réduits à trois, les animaux morts, le sang fluide et la chair de porc ; — enfin, par horreur de l'idolâtrie, la prohibition absolue de toute représentation d'être vivants, et par sévérité de mœurs, celle de presque tous les plaisirs profanes, ce qui a rendu les Arabes iconoclastes, et ne leur a

verset avait été abrogé par le verset 79 de la sourate III : « Quiconque désire un autre culte que la résignation à Dieu (l'islam)... sera dans l'autre monde du nombre des malheureux, » et qu'ainsi la croyance en l'islam était indispensable au salut. Mais le mot *désire*, il me semble, indique assez que ce second verset doit s'appliquer seulement aux renégats, à ceux qui avaient déjà connu et pratiqué l'islam. Au reste, Mahomet ne peut pas plus être fait responsable des interprétations du Koran par les imâms et les khalyfes, que Jésus de l'interprétation de l'Evangile par les prêtres et les rois.

permis de cultiver, des beaux-arts, que l'architecture.

Parmi ces dogmes divers se trouve, avec une prescription d'hygiène publique, un avantage assuré à la patrie du Prophète, bien qu'elle l'eût d'abord rejeté, et que Médine, qui l'adopta, eût mieux mérité que la Mekke d'être choisie pour le but du pèlerinage de tous les croyants. Fidèle à sa doctrine, Mahomet pardonna à cette patrie ingrate, et lui rendit le bien pour le mal. Tous les autres dogmes sont plus essentiellement religieux ; mais de ceux-là il en est un que Mahomet recommande avec plus d'instance, qu'il impose avec plus de rigidité : c'est l'aumône. Pour lui, l'aumône n'est pas une vertu facultative, un simple exercice de la charité humaine, comme serait, par exemple, l'hospitalité, si sacrée pour tous les sectateurs de l'islam ; l'aumône est un devoir strict, une étroite obligation, et la *dîme aumônière*, c'est-à-dire le don aux pauvres du dixième des revenus, était aussi exactement payée par tout fidèle musulman que le *charadj* ou le *zakah* au khalyfe (1). « O croyants, donnez l'aumône des biens que nous vous avons départis, avant que le jour vienne où il n'y aura plus ni vente, ni achat..... Faites l'aumône des meilleures choses que vous avez acquises, ne distribuez pas en largesses la partie la plus vile de vos biens..... Ne rendez point vaines vos aumônes par les reproches ou les mauvais procédés... Une parole honnête, l'oubli des offenses, vaut mieux qu'une aumône suivie de mauvais procédés... Quelle que soit l'aumône que vous ferez, Dieu la

(1) Quelques docteurs ayant prétendu, dans la suite, que l'aumône était une vertu libre et volontaire, leur opinion fut condamnée comme hérétique.

connaîtra... Faites-vous l'aumône au grand jour, c'est louable. La faites-vous secrètement, elle vous profitera encore davantage... Ceux qui font l'aumône le jour ou la nuit, en secret ou en public, en recevront la récompense de Dieu... L'aumône touche la main de l'Être miséricordieux avant de passer dans celle du pauvre..... Il anéantit l'usure et multiplie l'aumône (s. II, v. 255, 265, 266, 273, 275, 277). » « Dans leurs biens (des justes), il y avait une part pour le mendiant et pour l'infortuné (s. LI, v. 19). » « Vous n'atteindrez à la vertu parfaite que lorsque vous aurez fait l'aumône de ce que vous chérissez le plus (s. III, v. 86). » « Point de grâce pour celui qui meurt rassasié laissant à côté de lui son voisin affamé (Hadyz). » Etc. Et l'on peut ajouter à ces citations la parabole du jardin de dattiers détruit par la tempête, lorsque les fils refusèrent aux pauvres ce que le père avait coutume de leur donner (s. LXIII, v. 17 et suiv.).

L'assistance mutuelle entre les hommes est tellement *obligatoire* pour les musulmans, que celui qui ne peut faire *l'aumône par lui-même doit* au moins recommander les pauvres à la charité des riches. Aussi lit-on sans surprise, dans le récent ouvrage d'un homme qui avait passé sa vie parmi les nations de l'Orient avant d'écrire son livre en Europe, ces remarquables et solennelles paroles : « Les préceptes du Koran, gravés dans l'esprit et la mémoire de ses sectateurs, les rendent les plus humains et les plus charitables de tous les peuples de la terre. » (Mouradgea d'Ohsson, *Tableau de l'empire Ottoman.*) C'est pour cela que M. Cousin a pu dire avec toute vérité, en morale comme en histoire : « Le Koran est

une seconde édition de l'Evangile.» (*Frag. phil.*, tome II, p. 442).

Il est certain que la religion de Mahomet fut, comme celle du Christ, la religion des pauvres et des faibles, en opposition des riches et des puissants. Les idolâtres arabes, comme les idolâtres romains ou les pharisiens juifs, étaient les patriciens du pays, chefs des villes et des tribus, magistrats et prêtres. Mahomet est le prophète ignorant, illettré, pris parmi les simples, les recherchant de préférence, repoussé par ceux qu'énorgueillit le pouvoir ou la richesse. « Toutes les fois que nous avons envoyé des apôtres pour prêcher quelque ville, ses plus riches habitants leur disaient : Nous avons trouvé nos pères suivant ce culte, et nous marchons sur leurs pas... Ils disent : Si au moins le Koran avait été révélé à l'un des hommes puissants des deux villes (la Mekke et Médine), nous aurions pu y croire (s. XLIII, v. 22 et 30). » « Ce langage, disent les commentateurs, était en effet celui que tenaient les hommes riches et considérables parmi les Arabes, croyant au-dessous d'eux d'embrasser une religion qui comptait parmi ses premiers adeptes des gens humbles, pauvres et obscurs [1]. » Aussi les riches, les puissants sont-ils toujours condamnés par la voix de Dieu dictant à Mahomet : « Nous n'avons pas envoyé un seul apôtre vers une cité, que les hommes opulents n'aient dit : Nous ne croyons pas à sa mission ; nous sommes plus riches en biens et en enfants... Ce n'est point par vos richesses ni par vos enfants que vous vous placerez plus près de nous. Il n'y

[1] Kasimirski, p. 431, note 2.

a que ceux qui croient et pratiquent les bonnes œuvres qui en auront le droit (s. XXXIV, v. 33, 34 et 36). » « Saisissez les méchants, précipitez-les au milieu de l'enfer, et versez sur leur tête le tourment d'eau bouillante, en criant à chacun d'eux : Subis ce tourment, toi qui as été puissant et honoré sur la terre (s. XLIV, v. 47, 48 et 49). »

Une preuve éclatante que l'islam fut la religion des faibles et des opprimés, c'est que Mahomet se fit le vengeur, le protecteur de toute une moitié de l'espèce humaine, jusqu'à lui tyrannisée par l'autre. Les femmes furent relevées du profond abaissement, de la misérable servitude où les tenait l'autorité des hommes. Cela peut sembler un paradoxe, et rien n'est plus vrai cependant. Il faut se rappeler qu'en Arabie, jusqu'à Mahomet, et, même de son temps, parmi les Arabes idolâtres, les femmes étaient à peine considérées comme faisant partie de la race des hommes; elles formaient une classe inférieure, vouée à l'ignorance et la sujétion. La naissance d'une fille était considérée comme une honte et une calamité; souvent même, par un odieux abus de la puissance paternelle, les Arabes tuaient leurs filles ou les enterraient vivantes. La preuve de cet horrible usage se trouve dans le Koran même : « Ils attribuent des filles à Dieu ([1]), et ils n'en désirent pas pour eux-mêmes. Si l'on annonce à quelqu'un d'entre eux la naissance d'une fille, son front se rembrunit, il devient comme suffoqué par la douleur. Il se cache aux siens à cause de la désas-

([1]) Les anges étaient des filles de Dieu, d'après la croyance des Arabes idolâtres.

treuse nouvelle. Doit-il la garder et en subir la honte, ou l'ensevelir dans la poussière?... (s. XVI, v. 59, 60 et 61). » « O prophète! si des femmes fidèles prêtent serment de ne point associer à Dieu, de ne point commettre d'adultère, de ne point tuer leurs filles... accueille leur pacte... (s. LX, v. 12). » « Lorsqu'on demandera à la fille enterrée vivante pour quel crime on l'a fait mourir... (s. LXXXI, v. 8 et 9). » Mahomet, qui aima tendrement sa première femme Khadidjah, qui en eut plusieurs autres, et qui, de ses enfants, ne conserva que quatre filles, entre autres Fatima, sa bien-aimée [1], Mahomet réhabilita la femme autant que le permettaient les idées de son époque et les mœurs de l'Orient. Il dit sans doute: « Les femmes sont votre champ, cultivez-le comme vous voudrez (s. II, v. 223). » Il dit encore : « Les maris sont supérieurs à leurs femmes (*ibid.*, v. 228), » ce que notre Code civil a répété, douze siècles après, en termes plus durs et moins polis. Il dit même : « Vous réprimanderez celles dont vous craindrez la désobéissance; vous les reléguerez dans des lits à part, vous les battrez; » ajoûtant aussitôt : « Et dès qu'elles vous obéissent, ne leur cherchez point querelle (s. IV, v. 38). »

Mais Mahomet dit aussi : « Il ne sera point perdu une seule œuvre d'aucun d'entre vous, ni homme, ni femme. Les femmes sont issues des hommes (s. III, v. 193). » « Hommes ou femmes, ceux qui pratiqueront les bonnes œuvres... entreront dans le paradis et ne seront pas fraudés, sur leur récompense, de ce que peut contenir le creux d'un noyau de datte (s. IV, v. 123). » « Dieu a

[1] Il disait, en embrassant Fatima, qu'*il sentait en elle l'odeur du paradis.*

promis aux croyants, hommes et femmes, les jardins baignés par des rivières (s. IX, v. 73). » « Un jour tu verras les croyants, hommes et femmes; leur lumière courra devant eux (s. LVII, v. 12). » Cette égalité des sexes devant Dieu et dans la vie future est répétée jusqu'à dix fois de suite, comme une loi nouvelle qu'il faut inculquer fortement, dans le long verset 35 de la sourate XXXIII. Celle des sourates (la IVe) qui traite de la famille, des successions, etc., est intitulée *les Femmes*, et commence par ces belles paroles : « Respectez les entrailles qui vous ont portés (v. 1). » Enfin Mahomet recommande instamment et à plusieurs reprises les bons traitements, la concorde, la générosité envers les femmes (par exemple, s. LXV, v. 6). Dans les cas de succession, de mariage, de veuvage, de divorce, de répudiation, il pourvoit à leur droit d'héritage ([1]), à leurs dots, à leurs douaires, à leurs reprises. Il réduit à quatre le nombre des épouses, illimité jusqu'alors (s. IV, v. 3); et ce nombre même n'est permis qu'à celui qui prouve devant le magistrat qu'il peut les entretenir honorablement suivant sa condition. Les mœurs galantes et chevaleresques des Arabes, imitées dans l'Occident, enfin la grande quantité de femmes illustres citées par leurs historiens, prouvent assez combien, grâce au Koran, le sort de la femme fut amélioré et relevé chez les Arabes. Plus tard, les Turcs, les Persans, les Mores, tous ces différents peuples musulmans qui ont détruit l'empire des Arabes, en Asie et en Afrique, ont fait retomber la femme presque jusqu'à

([1]) Les parts des femmes étaient la moitié de celles des hommes (s. IV, v. 12).

la condition inférieure, dégradée et misérable d'où l'avait tirée Mahomet.

Livre pratique et clair, malgré la confusion de ses parties mal agencées, le Koran ne contient à peu près aucune métaphysique. A peine sur un ou deux passages, les sectes mystiques ont-elles trouvé à discourir et à fonder des systèmes. Voici, par exemple, une explication de la vie, de la mort et du sommeil : « Dieu reçoit les âmes au moment de la mort ; il reçoit aussi celles qui sont en sommeil et ne meurent pas ; il garde celles dont il a décrété la mort, et renvoie les autres jusqu'au terme fixe (s. XXXIX, v. 43). » Ailleurs Mahomet dit : « ... Dieu fait émaner la création, et puis il la fait rentrer... (s. X, v. 4). » Les philosophes musulmans, remarque M. Kasimirski, citent fréquemment ce passage, suivant lequel toute la création est une émanation, une manifestation variée et continuelle des attributs de Dieu, unique et invariable dans son essence (p. 175, note 1re). Il serait difficile de rencontrer dans tout le Koran aucune autre trace de métaphysique que ces deux versets, dont le sens se résume à peu près dans la doctrine *in Deo vivimus, et movemur, et sumus*. Cette absence totale de la conception métaphysique en Mahomet explique comment il n'a point compris le sens profond du dogme de la Trinité, que les chrétiens prirent à Platon, qui l'avait pris, par Timée de Locres, aux vieux brames de l'Inde. Ne voyant dans ce dogme mystérieux de la divine Triade que des égaux, des associés ou des enfants donnés à Dieu, il l'a rejeté comme une monstrueuse idolâtrie, avec la Dualité des Persans, lesquels divisaient l'empire du monde entre Ormuzd et Ahriman, avec le polythéisme de ses compa-

triotes, qui est devenu le plus grand des douze grands péchés.

Quant à la physique de Mahomet, on peut croire qu'elle est aussi primitive, aussi enfantine que celle du Pentateuque et de l'Evangile. Pour lui, la terre est une surface plate, hérissée de montagnes, au-dessus de laquelle est bâtie la voûte du ciel, d'où s'échappent les vents, les orages et la pluie. « C'est Dieu qui vôus a donné la terre pour base et le ciel pour édifice (s. XL, v. 66). » « Nous avons étendu la terre comme un tapis (s. LI, v. 48), et nous y avons jeté des montagnes (s. L, v. 7). » « Il a formé les sept cieux superposés. Tu ne trouveras aucune imperfection dans la création du Miséricordieux. Levez les yeux vers le firmament, y voyez-vous une seule fissure (s. LXVII, v. 3)? » « Nous faisons descendre l'eau du ciel en certaine quantité; nous la faisons rester sur la terre, ou nous l'en faisons disparaître (s. XXIII, v. 18), » etc. Sur les jours, les mois, les saisons, les années, Mahomet se borne à les remettre aux mains de Dieu, qui a tracé le cours des deux astres principaux dans ce firmament sans fissures : « Il roule la nuit sur le jour et le jour sur la nuit; il a soumis le soleil et la lune; l'un et l'autre poursuivent leur course jusqu'au terme marqué (s. XXXIX, v. 7). » « Le soleil court jusqu'à sa retraite... Nous avons établi des stations pour la lune... Il n'est point donné au soleil d'atteindre la lune, ni à la nuit de devancer le jour (s. XXXIII, v. 38, 39 et 40). » Quant aux étoiles, reléguées dans le ciel inférieur, elles sont, d'après Mahomet, chargées de la police des demeures de Dieu, et les étoiles filantes sont les armes de cette céleste maréchaussée. « Nous avons orné

le ciel le plus proche de la terre d'un ornement brillant, d'étoiles qui gardent les cieux contre tout démon rebelle, afin que les démons ne viennent pas écouter ce qui se passe dans l'assemblée sublime. Celui qui s'approcherait jusqu'à saisir à la dérobée quelques paroles, est atteint d'un dard flamboyant (s. xxxvii, v. 6, 7, 8 et 10). » C'est dans le septième ciel, le ciel pur, le ciel sans étoiles, qu'est dressé, loin des importuns et des indiscrets, *el Arch*, le trône de la Majesté divine.

Une complète analyse du Koran exigerait des développements beaucoup plus vastes et plus minutieux. Il faudrait expliquer, par exemple, quels sont les êtres que, dans la création, Dieu a placés, non entre lui et l'homme, mais au-dessous de l'homme, les anges, les génies et les démons; il faudrait enfin descendre jusqu'aux lois civiles qui découlent de ce code religieux. Mais tout cela sort de notre sujet; nous faisons de l'histoire, non de la théologie. Il a suffi d'envisager sous les aspects principaux la doctrine du prophète d'Allah.

De tous les fondateurs de religion, Mahomet est le seul qui, joignant la force à la persuasion, ait fait des prosélytes par la conquête. Moïse n'avait donné des lois qu'aux Hébreux, car ceux-ci voulaient être seuls le peuple de Dieu, et, loin d'imposer leurs croyances, ils se gardaient même, dans un égoïsme étroit et jaloux, de les communiquer aux autres peuples. La doctrine du Christ, prêchée aux gentils, devait, au contraire, être universelle, mais par la seule opération de la grâce divine accomplissant la rédemption de tous les hommes. L'islam vint donner une rude atteinte à ce grand argument du catholicisme ou de l'universalité, et, dans le succès des armes

musulmanes, dans les victoires qui répandirent la loi du Prophète, comme une irrésistible inondation, sur l'Asie, l'Afrique et l'Europe, les sectateurs de Mahomet voient précisément une preuve de son apostolat, et la marque éclatante du doigt de Dieu. Il faut, d'ailleurs, à propos des conquêtes de l'islam, faire une remarque importante. Irrité par les persécutions de ses compatriotes les Koraÿschites, réduit à se cacher, à fuir, à mendier des secours étrangers, et trop faible pour laisser vivre ceux qui voulaient détruire avec lui son culte naissant, Mahomet se montra d'abord exigeant et cruel. Même en embrassant sa loi, ses ennemis n'échappaient pas tous à la mort. Mais dès qu'il fut devenu fort et puissant, Mahomet devint clément et magnanime. Aucune vengeance, aucune violence, aucune injustice ne souilla la fin de sa vie, pleine d'actions généreuses, et la dernière fois qu'il monta, presque mourant, dans la chaire, ce fut pour appeler ceux qui avaient à se plaindre de lui, et pour leur offrir réparation de tous les torts qu'il avait causés. Sa religion fut comme lui-même. Impérieuse d'abord et persécutrice, elle s'étendit avec la conquête, et se propagea par la force. Mais dès qu'elle fut victorieuse, dès qu'elle régna sur les nations limitrophes, elle s'adoucit, s'humanisa, devint tolérante et généreuse. A partir d'un quart de siècle après Mahomet, on ne citerait plus chez les Arabes et chez tous les musulmans un seul acte de persécution religieuse. Au prosélytisme armé succéda la plus complète tolérance, et, sous le sceptre des divers khalyfes, en Asie, en Afrique, en Europe, chaque nation, chaque tribu, chaque famille put garder ses croyances et pratiquer son culte librement.

C'était d'une manière diamétralement opposée que le christianisme avait pris naissance, et qu'il avait fondé son empire universel. Jésus n'avait point tiré le glaive, et ne s'était pas attaqué aux puissances de la terre. Il n'avait eu, pour subjuguer les âmes, d'autre force que sa doctrine, d'autre violence que ses paroles, d'autres armes que l'exemple de sa vie et de sa mort. Ses premiers disciples, faibles, pauvres, outragés et martyrs comme lui, grandirent dans les persécutions, renaquirent des supplices, et finirent par gagner à leur cause jusqu'aux maîtres du monde. Mais, depuis Constantin, et à partir du triomphe de la Croix, le christianisme, changeant tout à coup de caractère, de langage et d'action, s'était fait à son tour intolérant et persécuteur. L'Eglise avait pris pour règle l'odieux *compelle intrare*, et l'on ne sait que trop comment elle l'exerça, pendant quatorze siècles, non-seulement contre tous les cultes ennemis, mais, dans le propre sein du christianisme, contre les schismes, les hérésies et les sectes. L'histoire du monde entier, de Constantin à Louis XIV, où se trouve comprise celle que nous allons entreprendre, est là pour démontrer combien, depuis leur antagonisme, diffèrent sur ce point les religions chrétienne et musulmane, combien l'une fut plus que l'autre violente, tyrannique, oppressive des consciences et de la liberté humaine. Sur un second point, non moins capital, analogue d'ailleurs, et qui pourrait même, par une claire induction, servir au premier de preuve justificative, l'avantage reste encore du même côté. Certes, les disciples du Koran ont le droit de rappeler avec orgueil aux disciples de l'Evangile combien plus de chrétiens se sont

faits musulmans que de musulmans chrétiens. En tous les temps, et de tous les pays, on a vu des foules de renégats passer, sans contrainte et sans retour, au service de l'islam, tandis qu'il serait difficile de citer un seul sectateur de l'islam qui ait volontairement renié sa foi pour embrasser la nôtre. Comme fidèles à leurs croyances et comme tolérants envers les croyances d'autrui, les mahométans peuvent se rendre le même témoignage, dans le cours entier de leur histoire, qu'avaient pu se rendre les premiers chrétiens, avant que l'humble religion éclose dans la crèche de Bethléem se fût assise sur le trône du double empire.

Reprocher à l'islam, à la doctrine de Mahomet, la décadence, peut-être irrémédiable, où sont tombées les nations qui la pratiquent aujourd'hui, serait une injustice souveraine. La religion d'un peuple n'a pas avec sa puissance politique de relation directe, absolue et forcée. Autrement, en lisant l'histoire des Romains, il faudrait donner la préférence au paganisme, qui vit s'élever la fortune et la grandeur de Rome, sur le christianisme qui vit, sans les empêcher, sa chute et sa ruine. Le Koran, au contraire, a donné l'impulsion des conquêtes et de la civilisation à des races indolentes, vieillies dans une immobilité séculaire, qu'il fallait retremper et rajeunir. Mais il n'a pas eu le pouvoir de les transformer entièrement, de combattre et de vaincre l'incessant effet du climat, du sang et des mœurs. C'est lui qui avait fait la grandeur, ce n'est pas lui qui a fait la décadence ; et l'unique reproche qu'il doive encourir, c'est de n'avoir pu conjurer plus longtemps la loi fatale des choses humaines (1).

(1) « Tous les maux politiques qui affligent les peuples musulmans déri-

Il faut observer, en outre, que le peuple conquérant et civilisateur de l'islam, le peuple arabe, a dès longtemps disparu du milieu des nations diverses qu'il avait subjuguées et converties, et que, parmi les musulmans, nul autre peuple, pas même les Turcs, n'a recueilli l'héritage de sa mission, n'a continué ou conservé son œuvre. A la chute des Arabes a commencé sans retour la chute de tout l'islam. C'est ce que démontrera, pour une notable partie du vaste empire qu'ils fondèrent sur la parole de Mahomet, cette histoire des Arabes d'Espagne, à laquelle il est temps d'arriver. Nous la prendrons brièvement à ses origines.

La mort du prophète n'arrêta point le mouvement qu'il avait donné. Malgré le défaut d'enfants mâles dans sa descendance, malgré les querelles qui agitèrent immédiatement sa famille, malgré les querelles plus graves encore qui divisèrent presque aussitôt ses sectateurs, parmi lesquels se formèrent les deux grands partis ou schismes d'Aly et d'Omar (les *chyites* et les *sunnites*), l'œuvre de la conquête, qu'il avait poussée seulement aux frontières de l'Arabie, s'étendit, s'élargit en tous sens avec une rapidité merveilleuse, et menaça d'englober toute la terre alors connue dans l'empire d'une religion vraiment universelle. « Faite avec des idées et des passions morales, dit M. Guizot, l'invasion arabe eut sur-le-champ un éclat, une grandeur qui avaient manqué à l'invasion germaine ; elle s'est

vent de leurs préjugés, de leurs fausses opinions, des vices du gouvernement, mais non des vrais principes de la religion et de la loi. » (Mouradgea d'Ohsson.)

déployée avec plus d'énergie et d'enthousiasme ; elle a frappé bien autrement l'esprit des hommes. » (*Histoire de la Civilisation en Europe*, 3e leçon.)

Il faut reconnaître aussi qu'au moment où l'Arabie s'élançait pour frapper autour d'elle, tout l'ancien monde se trouvait ouvert à ses coups, et semblait attendre des maîtres. Mahomet, si peu historique dans la tragédie de Voltaire, y dit néanmoins avec autant de justesse que de grandeur :

... *Chaque peuple, à son tour, a brillé sur la terre,*
Par les lois, par les arts, et surtout par la guerre.
Le temps de l'Arabie est à la fin venu.
Ce peuple généreux, trop longtemps inconnu,
Laissait, dans ses déserts, ensevelir sa gloire :
Voici les jours nouveaux marqués pour sa victoire.
Vois du nord au midi l'univers désolé,
La Perse encor sanglante, et son trône ébranlé;
L'Inde esclave et soumise, et l'Egypte abaissée ;
Des murs de Constantin la splendeur éclipsée ;
Vois l'empire romain tombant de toutes parts,
Ce grand corps déchiré, dont les membres épars
Languissent dispersés, sans honneur et sans vie.
Sur les débris du monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers,
Il faut un nouveau Dieu pour l'aveugle univers.

(*Mahomet, acte II, scène* 5.)

Cousin, gendre et premier disciple de Mahomet, qui l'avait donné pour époux à Fatima, sa fille bien-aimée, Aly semblait devoir être le premier khalyfe, le premier *successeur* ou *vicaire* du Prophète. Mais Ayéscha, la préférée des nombreuses femmes qui avaient remplacé Khadidjah dans la couche de Mahomet, celle qu'il épousa, dit-on, à neuf ans, lorsqu'il en avait cinquante-

quatre, celle qui fut réellement l'un des principaux interprétateurs de son livre, et dont la puissante influence prouva aussitôt que la femme était affranchie, Ayéscha put éloigner Aly du siége suprême, et faire choisir à sa place, par les six électeurs, son propre père, le vieil Abou-Bekr (*père de la vierge*). Dès que celui-ci eut fait rassembler par Zaÿd les feuilles éparses du Koran, dès qu'il eut bien établi le texte de la foi au milieu des versions et des commentaires qui tentaient de la défigurer, il réunit les guerriers des diverses khabyles, et remit à Yézid-Aben-Abi-Sofian, assisté de Khaled-Aben-Wélid et d'Abou-Obeïdah, le soin de répandre l'islam. « Invitez « les peuples à la foi, disait-il à ses généraux, avant de « leur déclarer la guerre. Triomphez de vos ennemis « par la bravoure, jamais par le poison. Gardez votre « parole. Fuyez la cruauté; ne frappez point ceux qui « se rendent; respectez les vieillards, les femmes et les « enfants. Ne coupez pas les arbres fruitiers, ne dévas- « tez pas les champs en culture.» Ses troupes pénétrèrent en Syrie, battirent l'armée que l'empereur grec Héraclius envoyait au secours de cette province, et prirent
634 — Damas le jour même où mourait Abou-Bekr.

Ce fut le second khalyfe, Omar-Aben-al-Khattab, cette espèce de saint Paul musulman, qui, d'abord acharné persécuteur de Mahomet, devint son principal auxiliaire, et fortifia la foi naissante par l'exemple de ses austères vertus [1]; ce fut Omar qui, des quatre khalyfes

[1] Il resta tellement simple au rang suprême, qu'il n'habitait qu'une tente, s'asseyait par terre, écrivait le plus souvent ses ordres sur des briques, et scellait ses dépêches avec de l'argile. Il avait fait graver sur sa monnaie : « Dieu ordonne la justice et la bonne foi. »

qu'on nomma immédiats ou parfaits, porta le plus loin et le plus vite le drapeau victorieux du Prophète. Il entra lui-même dans Jérusalem, la ville sainte de l'Orient, dont l'empereur Héraclius venait d'emporter la croix du Christ, comme s'il eût prévu la perte irrémédiable de ce berceau du christianisme; puis, divisant en deux grands corps ses armées de croyants fanatiques, il envoya Saad-Aben-Abou-Wakkas conquérir l'Orient, et Amroû-Aben-al-Ass conquérir l'Occident. Saad enleva la Perse entière à Iezdedjerd III, le dernier des Sassanides, malgré les armures des Persans et leurs éléphants dressés pour la guerre, plus vite qu'Alexandre ne l'avait prise à Darius. Amroû, de son côté, pénétra dans l'Egypte avec une poignée de cavaliers, et par sa ruse autant que par son audace, commença la conquête de ce puissant pays, alors province de l'empire grec. L'Egypte entière appartenait à l'hérésie des jacobites ou monophysites, qui niaient, comme le Koran, la double nature de Jésus-Christ. Cette circonstance favorisa l'audacieuse entreprise d'Amroû. Alexandrie seule résista, et fut emportée d'assaut.—640 C'est alors que les flammes achevèrent de détruire la fameuse bibliothèque du Sérapion, ce vaste recueil des œuvres de l'antiquité, de toutes les connaissances et de toutes les erreurs des hommes, qu'avait commencé Ptolémée-Soter, et qu'avaient successivement accru tous ses successeurs. Mais l'on ne sait encore si cet incendie déplorable fut causé par un accident, ou s'il fut ordonné par le khalyfe Omar, lequel, à la question de son général, aurait répondu : « Si les livres de la bibliothèque « d'Alexandrie disent la même chose que le Koran, ils

« sont inutiles; s'ils disent autre chose, ils sont nui-« sibles [1]. » Ce qui est plus certain, c'est qu'Amroû, par une habile politique, par un gouvernement sage et ferme, sut étendre sa conquête jusque sur l'esprit des Egyptiens, qui s'attachèrent à lui; c'est que les Arabes, naguère ces nomades indisciplinés, montrèrent dès cette époque le génie de la domination et de l'établissement. Après avoir aboli les sacrifices humains offerts au Nil, Amroû fonda la ville de Fostat (la tente), devenue le Vieux-Caire (*Al-Kahérah*, la victorieuse), et fit creuser un canal qui, par le Nil, joignait la mer Rouge à la Méditerranée, œuvre aussi hardie qu'utile, renouvelée des

[1] Je dis qu'Amroû acheva de détruire la bibliothèque d'Alexandrie, car les chrétiens, dès longtemps, et par haine des lettres payennes, avaient commencé cette œuvre de destruction. Sous Théodose, entre autres, le puissant patriarche Théophile abattit le temple de Sérapis, et vida les armoires des livres. C'est ce que raconte Paul Orose lui-même, dans ses *Hist. adversus paganos* (lib. IV, cap. 15); et Ginguené dit avec toute justice (*Hist. litt. d'Italie*, tome II) : « La barbarie de Théophile, dont on parle peu, ne laissa presque rien à faire, plusieurs siècles après, à celle des Sarrasins, dont on fait tant de bruit. »

Au reste, et en supposant vrai l'ordre donné par Omar, faut-il s'étonner et s'indigner davantage de la conduite du second successeur de Mahomet, au commencement du VIIe siècle, que de celle des Espagnols, qui, sous Isabelle et Ferdinand, à la fin du XVe siècle, brûlaient à Grenade, en grande pompe, tous les livres arabes, qu'ils appelaient tous des *alcorans*, et qu'ils jugeaient ainsi, sans exception, dignes des flammes de l'*auto-da-fé?* — Ne sait-on pas que Léon l'Isaurien, à Constantinople, un siècle après Omar, avait brûlé tout ensemble, dans les bibliothèques de Justinien, livres et lecteurs (« ... *Ædes cum libris, et doctos illos ac venerabiles viros combussit.* — Annales de Zonaras)? Ne sait-on pas aussi que, même après Isabelle, même après Léon X, dont il fut le successeur, Adrien VI appelait toutes les statues antiques des idoles, et tous les livres profanes d'impies vanités? Ne sait-on pas enfin que l'école alexandrine, détruite par les chrétiens, refleurit au contraire sous l'empire des Arabes?



Pharaons, des Ptolémées et de Trajan, et que les Turcs insouciants ont laissé périr.

Omar était mort assassiné; son successeur — 644
Othman eut le même sort, après douze années d'un règne
toujours agité par les rébellions; et Aly, enfin khalyfe
dans sa vieillesse, ne put, ni par ses victoires sur les re-
belles, ni par sa clémence envers leurs chefs, conju-
rer le poignard dont il fut aussi frappé. Pendant ces
déchirements intérieurs, l'œuvre de la conquête arabe,
nécessairement ralentie, ne s'était cependant point ar-
rêtée. Le Khoraçan, après la Perse, avait subi le joug,
et, de l'Egypte, les armes musulmanes avaient pénétré
dans l'ancienne Cyrénaïque (aujourd'hui Barquah), s'ou-
vrant un passage sur tout le littoral africain. Mais lors-
que, de la main d'Amroû, et quoique étranger à la fa-
mille de Mahomet, Moawiah eut reçu la couronne impé-
riale; lorsque, de son vivant, il eut désigné pour — 661
successeur au trône son fils Yézid, et fondé ainsi dans
sa propre famille la dynastie des Omméyades; lorsque en-
fin l'empire eut pris une forme plus fixe et plus stable;
alors, et sans plus d'interruption, les Arabes continuè-
rent, avec des succès prodigieux, avec une incroyable
rapidité, leur œuvre de conquête universelle. Nous ne
les suivrons pas en Asie, jusqu'aux Indes, à la Tatarie,
au Thibet, à la Chine; nous les verrons seulement s'ap-
procher de l'Europe.

Sous Moawiah et sous son fils Yézid, les deux walis (*ouali*, gouverneurs de provinces) Okbah-Aben-Nafé et Mouhégir-Dinar-al-Ansari, tout en se disputant l'Egypte, s'étaient avancés à l'occident. Okbah, resté maître du commandement, prit l'importante ville de Cyrène, an-

cienne colonie grecque, jadis rivale de Carthage, et alors rivale d'Alexandrie ; puis, s'avançant encore, sur l'emplacement d'un camp retranché qu'il avait établi où commence aujourd'hui le beylik de Tunis, il fonda la ville de Kaïrwan ; puis, s'avançant toujours avec une incroyable audace, il côtoya toute la chaîne de l'Atlas sur son versant méridional, pénétra dans l'ancien royaume de Soûs, et parvint, en suivant la rivière de ce nom, jusqu'à l'océan Atlantique, en face des Canaries. On dit qu'alors entrant dans la mer jusqu'aux sangles de son chameau : « Allah, s'écria-t-il, je te prends à témoin que si ces « profondes eaux ne m'arrêtaient, j'irais porter plus « loin la connaissance de ton saint nom. »

Dans cette course aventureuse, les Arabes avaient traversé les plus célèbres contrées de l'ancienne Afrique romaine ; d'abord le pays de Carthage, puis la Numidie, qu'avaient possédée Massinissa, Jugurtha, Juba, puis enfin les deux Mauritanies. Là, ils rencontrèrent la race indigène et belliqueuse des Berbères [1], ces peuples qui devaient être, pour les Arabes de l'Occident, d'abord leurs principaux auxiliaires, ensuite leurs implacables destructeurs. Un soulèvement général de ces Berbères, alors demi-chrétiens, demi-payens, contraignit Okbah à regagner sa ville fortifiée de Kaïrwan. Mais bientôt, reprenant l'offensive, il pénétra dans le pays de
682 — Zab (partie de l'Algérie où se trouve Biscara), avec un simple camp volant. Il y fut enveloppé par une multitude de Berbères, qu'avait réunis leur émyr Aben-Ka-

(1) Leur nom, formé peut-être anciennement de celui de *barbares*, que donnaient les Grecs et les Romains à tous les peuples étrangers, a formé depuis ceux de Barbarie et de Barbaresques.

hina. Alors Okbah fit venir son compétiteur Mouhégir-al-Ansari, qu'il menait enchaîné dans ses expéditions : « Ami, lui dit-il, voici le jour de la délivrance, du mar-« tyre, du plus riche gain que puisse faire un musulman. « Je n'ai pas voulu te priver de cette heureuse fortune. » Les deux chefs, réconciliés, montèrent à cheval, se jetèrent, tête baissée, à travers les escadrons ennemis, et périrent avec toute leur petite armée : trait de mœurs digne d'être rapporté, et qui explique, mieux qu'une longue dissertation, les prodiges des armes arabes.

A la suite d'autres combats meurtriers, les Arabes perdirent jusqu'à leur ville forte de Kaïrwan. Il fallut que le wali d'Egypte, Hassan-aben-Naaman, amenât toute une nouvelle armée. A son tour, il défit les Berbères, prit leur *reine* Kahina [1], et les rejeta jusqu'en Maurita-nie. C'est sous le gouvernement de son successeur Abd-al-Azyz-Aben-Mérouân, frère du khalyfe Abd-al-Malek,
qu'on voit apparaître à la tête des Arabes d'Afrique — 697
le célèbre Mouza (Mouzaÿ ou Moïse) Aben-Nossaïr. Chargé
de reprendre sur les infidèles le pays de *Mâ-* — 702
ghreb, ce nouveau général, l'un des plus grands hommes dont l'islam s'honore, battit la cavalerie des Berbères en plusieurs rencontres, refoula leurs tribus les plus indomptables jusque dans les déserts au sud de l'Atlas, prit des otages aux tribus soumises, et, avec l'aide infatigable de ses deux fils Abd-al-Azyz et Mérouân, il fut,
en peu d'années, maître paisible et reconnu de — 705
toute la province d'*Al-Garb*, ou du couchant, qui s'étendait du golfe de Carthage aux lieux où Okbah,

[1] Veuve sans doute de l'émyr du même nom.

naguères, avait poussé son chameau dans l'Océan.

Mais la conquête militaire n'était point assez pour le génie de Mouza. Ce fût surtout par les moyens et l'exemple d'une civilisation supérieure qu'il subjugua les Berbères. Il sut leur persuader, en appuyant ses discours sur de généreux traitements, qu'ils étaient frères des Arabes (les uns et les autres étant, en effet, de race sémitique), et, comme eux, descendants d'Ismaël ([1]). Sans persécutions, sans violence, l'islam pénétra bientôt parmi ces tribus farouches, chez lesquelles, jusque-là, à peine quelques lueurs de christianisme avaient traversé d'antiques idolâtries. Convertis même par leur défaite, qu'ils tenaient pour surnaturelle, et mêlant à l'ardeur de néophytes une belliqueuse impatience de prendre part aux expéditions de leurs vainqueurs, ils s'enrôlaient en foule sous les drapeaux musulmans. Un petit nombre de chrétiens des villes du littoral, les uns descendants des colonies romaines, les autres venus de l'Espagne gothique, avaient seuls, profitant des capitulations accordées aux vaincus, passé chez leurs frères d'Espagne. Mouza fit des Berbères le gros de son armée, la masse des simples soldats, dont les Arabes restèrent les officiers ; et ces importants renforts, qui décuplaient ses forces, lui permirent de tenter les nouvelles conquê-

([1]) Il est même probable que plusieurs des principales tribus berbères, les Zénètes, les Gomarès, les Mazamoudes, etc., avaient pour ancêtres des Arabes qui s'étaient venus fixer en Afrique, soit lors de l'émigration armée des tribus homéÿrites, vers l'an 1000 avant J.-C., soit lorsque les Arabes kouschites furent chassés, vers les années 1650 et 1580 avant J.-C., de la Basse-Egypte, qu'ils avaient longtemps occupée sous le nom de *pasteurs* (*hycsos*). Il est certain, suivant la remarque de Cardonne, que la langue arabe se parlait en Berbérie avant l'arrivée des Arabes musulmans.

les auxquelles était conviée son ambitieuse activité. En effet, du palais de Tandjah (l'ancienne Tingis, aujourd'hui Tanger), sur le promontoire d'Abyla, il voyait en face de lui Calpé, l'autre colonne d'Hercule, et un étroit bras de mer le séparait seul de cette Europe, promise, comme les deux autres parties du monde, aux enfants du Prophète.

Si les Arabes étaient merveilleusement prêts à conquérir l'Espagne, l'Espagne n'était pas moins disposée à être conquise. Il faut brièvement exposer sa situation.

Découverte, si l'on peut ainsi dire, environ quinze siècles avant J.-C., par les Phéniciens, qui fondèrent, dans la Méditerranée, Abdara (Abdère) et Malacca (Malaga), dans l'Océan, Gaddir (Gadès, Cadix), sur les rives du fleuve Bétis, Isbilia (Hispalis, Séville) et Cartouba (Corduba, Cordoue), et qui donnèrent à toute la contrée le nom de Spania (Hispania, Espagne) [1]; — colonisée sur d'autres points par les Grecs d'Asie, à Rhodope (Rosas), Emporium (Ampurias), Dianium (Denia), et Sagonte; — envahie par les Carthaginois, commerçants guerriers, qui chassèrent tous les colons étrangers, prirent leur place et établirent encore des colonies nouvelles, Barcelone et Carthagène; — l'Espagne, après s'être appelée Ibérie et Hespérie dernière, était échue aux Romains à la suite des guerres puniques, des assassinats de Viriatès et de Sertorius, du grand suicide

[1] On croit que ce nom de *Spania*, le premier et le dernier qu'ait reçu l'Espagne, vient du phénicien *span*, caché (Ch. Romey, t. I, p. 17); comme on dirait terre inconnue, mystérieuse, cachée aux extrémités du monde. Effectivement, les Phéniciens gardèrent longtemps le secret de leurs découvertes et de leurs établissements dans ce pays.

de Numance et des expéditions d'Auguste. Peu à peu, les cinquante peuplades diverses qui se partageaient le sol de la Péninsule, les unes autochtones, comme les Ibères proprements dits, les autres venues du dehors par d'anciennes immigrations, comme les Celtes au nord, et les Turdes ou Turdétains au midi, s'étaient soumises au peuple géant par qui fut subjugué le monde des anciens. Devenue l'une des grandes provinces de l'empire, couverte de colonies militaires, donnant à sa métropole une foule d'hommes illustres dans les armes, le forum, les sciences, les lettres (1), et même plusieurs maîtres à l'univers (2), romaine enfin autant que l'Italie, l'Espagne s'était élevée dans la grandeur de Rome et s'était abaissée dans sa décadence. Quand les barbares, rompant toutes les digues, submergèrent le monde romain, ni son éloignement de la Caspienne et de la Baltique, ni le rempart que les Pyrénées lui font au nord, d'une mer à l'autre, n'avaient pu préserver l'Espagne de la commune inondation. Quittant les Gaules ravagées, des hordes féroces de Vandales, d'Alains et de Suèves étaient venues tour à tour ravager l'Espagne; et lorsque les Vandales, toujours poussés par des flots de peuples nouveaux, après avoir un moment occupé la Bétique (426), passaient le détroit pour s'établir en Afrique jusqu'à ce que Bélisaire vînt les y détruire (553), les Goths de l'ouest (Wisigoths), rejetés par les Huns du vaste empire qu'ils s'étaient fait entre la Vistule et le Borysthène, suivaient

(1) Les deux Cornelius Balbus, les deux Sénèque, Lucain, Martial, Silius Italicus, Portius Latro, Quintillien, Columelle, Florus, Pomponius Mela, etc.

(2) Trajan, Adrien, Marc-Aurèle, Théodose.

les Vandales dans les Gaules, franchissaient les Pyrénées, et formaient, sous Ataulf, un nouvel empire entre la Loire et l'Ebre (412); puis bientôt, refoulés des Gaules par les Francs de Clovis, qui les battit à Vouglé (507), et ne leur laissa que la Septimanie au delà des monts, ils s'étendirent sur l'Espagne entière, exterminèrent les Alains dans la Lusitanie sous Wallia (519), soumirent les Suèves dans la Galice sous Léovigilde (568), chassèrent les derniers restes des Romains-Grecs de l'Andalousie occidentale sous Swinthila (621), et se trouvèrent ainsi maîtres d'un vaste État qui comprenait, outre la péninsule ibérique tout entière, au nord la Gaule gothique (l'ancienne Narbonnaise), au midi la Mauritanie tingitane.

De tous les barbares qui détruisirent l'empire romain, les Goths, depuis plus longtemps en contact avec des peuples civilisés, plutôt émigrants d'abord que conquérants, et ne cherchant des territoires nouveaux que parce qu'ils étaient chassés de leur territoire, étaient les moins stupides, les moins féroces, les moins barbares enfin. Après les horribles calamités que répandit la première invasion des Vandales, des Alains et des Suèves, après une sorte d'extermination générale, la conquête des Goths fut pour l'Espagne une délivrance, et leur règne une résurrection. D'ailleurs, entre les anciens peuples indigènes, Ibères, Celtes, Lusitans ou Turdes, tous devenus Romains, et leurs nouveaux maîtres, il se trouvait un efficace moyen d'union, un véritable lien fraternel : la conformité de croyance. « *Non cum subjectis*, disait Orose des vainqueurs, *sed cum fratribus christianis*. » Les Goths avaient été chrétiens avant tous

les autres barbares, et dès leur établissement dans la Dace, au delà du Danube (378), sous l'empereur Valens, qui leur envoya des missionnaires. Seulement, comme alors la cour impériale et la moitié de l'empire professaient l'hérésie d'Arius, les Goths furent faits ariens. Ils redevinrent catholiques en Espagne, sous Recared, à la fin du VI[e] siècle.

On suit clairement, dans la série des lois gothiques, les traces de la fusion qui peu à peu s'opéra entre la nation conquérante et la nation conquise. Ainsi les mariages entre les deux races gothe et romaine, d'abord prohibés, furent permis et encouragés sous Rech-Swinth (653); ainsi, tandis qu'Alaric II avait fait compiler par le célèbre jurisconsulte Anien un abrégé du code de Théodose pour en faire la loi particulière de ses sujets romains (505), le même Rech-Swinth les soumit à la loi des Goths, et ne voulut plus qu'une seule législation, comme une seule race, dans toute l'étendue de la monarchie. C'était, pour cette œuvre de fusion des deux peuples, joindre le moyen politique au moyen naturel. En promulgant deux lois au jour de la conquête, Alaric avait été juste; en imposant une seule loi, un siècle et demi plus tard, Rech-Swinth fut habile. Au reste, cette loi des Goths (*Lex Visigothorum*), ce code fameux qui, sous le nom de *Fuero Juzgo*, fut la loi de l'Espagne chrétienne jusqu'aux *Siete Partidas* d'Alphonse le Savant, dans la seconde moitié du XIII[e] siècle, cette loi, dis-je, moins imposée qu'étendue d'une race à l'autre, n'était pas seulement l'œuvre successive des rois, mais encore celle des conciles nationaux, où prenaient place tous les chefs du peuple, prélats et guerriers, où se trou-

vait représentée jusqu'à la nation vaincue, et qui furent l'origine des cortès espagnoles ([1]).

En France, la division entre les Francs et les Gaulois fut très-longtemps marquée; elle ne disparut que sous la race des Capétiens. En Espagne, la division entre les Goths et les Ibères s'effaça beaucoup plus vite. Sous un gouvernement doux et sage, sous des règnes paisibles et prospères, comme ceux d'Eurich, de Theudis, de Rech-Swinth, de Wamba, on vit s'accomplir plus rapidement cette espèce de phénomène historique que présenta partout la conquête des barbares ; le peuple vaincu subjugua par ses mœurs le peuple vainqueur qui l'avait subjugué par ses armes. L'un, plus nombreux, plus uni en familles, plus civilisé d'ailleurs, eut, dans cette seconde lutte, un puissant et victorieux auxiliaire, le climat. Ces hommes du Nord, soudainement transplantés au Midi, durent prendre tous les usages des Ibères, pour la culture du sol, pour l'exercice des métiers, pour les habitudes domestiques, pour tout ce qui compose la manière de vivre d'une nation. Ils abandonnèrent aussi, par nécessité, leurs jargons asiatiques pour adopter le latin, d'abord écrit dans tous les actes publics et privés, puis bientôt parlé dans toutes les relations sociales. Ce latin, corrompu par l'introduction de certains éléments étrangers pris aux langues barbares, tels que l'article remplaçant la déclinaison, les verbes auxiliaires remplaçant la conjugaison, etc., fut nommé *romance*, et ce romain bâtard, notre *roman rustique*, se réglant par des changements et progrès successifs, puis

([1]) Voir le premier chapitre (partie 1re, § 2) de mes *Etudes sur l'histoire des institutions, de la littérature, du théâtre et des beaux-arts en Espagne*.

s'altérant encore par l'introduction de quelques éléments arabes, est devenu peu à peu la langue espagnole.

Cette fusion presque accomplie des deux peuples goth et romain, devait être pour la monarchie gothique un puissant gage de force et de stabilité. Mais plusieurs causes d'affaiblissement, au moins devant une invasion étrangère, paralysaient cet heureux résultat d'une politique juste et sage. En premier lieu la nation des hommes libres, Goths ou Romains, ne formait que la moindre partie de la population. La race aborigène, la race ibérienne, était presque tout entière réduite en servitude. Ce n'était pas, il est vrai, l'esclave romain, la *chose* du maître, soumis au droit de vie et de mort; mais le serf de la glèbe, le serf actuel de la Russie, attaché à la terre comme un cheptel de bétail, et transmissible avec elle. Sous les Goths, en Espagne, il y avait une foule de serfs : serfs de naissance (*nati*), et serfs par punition (*mancipii*) ; serfs vils (*viles*), et serfs capables (*idonei*) ; serfs de cour (*curiæ*), serfs d'église (*ecclesiæ*), et serfs de particuliers (*privati*). Ceux de ces serfs à qui l'affranchissement (*manumissio*) donnait une demi-liberté, et qui s'appelaient *liberti* comme les affranchis romains, demeuraient également soumis à la suprématie et à la tutelle de leurs patrons. De cette situation il résultait que la race indigène, transmise, comme un troupeau, des conquérants anciens aux nouveaux conquérants, des Romains aux Goths, n'avait nul intérêt direct et personnel à la défense d'un sol dont elle était déshéritée, et que ses mains cultivaient pour des maîtres étrangers.

En second lieu, et nous bornant à la classe des ingénus, la féodalité, cette formidable institution de la con-

quête, si forte pour l'établissement et pour la défense, pour tenir les vaincus sous le joug et pour repousser les attaques d'autres envahisseurs, manquait presque entièrement à l'Espagne gothique. Je ne dirai point avec Marina (*Teoria de las cortes*) que les Goths ne connurent ni fiefs, ni vassaux, ni tenure ou mouvance, ni juridiction seigneuriale ; le texte du *Fuero Juzgo* répondrait suffisamment. Mais en reconnaissant, comme Montesquieu, que le régime féodal s'introduisit dans toute l'Europe « avec une étonnante uniformité, » j'ajouterai, comme les auteurs de la Constitution de 1812 (Rapport préliminaire), que ce régime existait *très-adouci*, c'est-à-dire très-incomplet, en Espagne, avant l'irruption des Arabes. Il faut remarquer que, dans l'origine, en divisant les terres parmi leurs compagnons, à charge d'assistance et de service militaire, les conquérants ne formèrent rien de plus qu'une sorte de confédération, de ligue armée et permanente, destinée à comprimer les soulèvements des indigènes, et surtout à repousser les entreprises de nouveaux peuples aventuriers. La féodalité n'était pas encore une institution politique, mais seulement une organisation militaire. Ce fut plus tard, et peu à peu, grâce à la conversion presque générale des *alleux* (*allodia*), ou propriétés libres, en *fiefs* (*feuda*), ou propriétés vassales, mieux défendues par l'association et par le suzerain, grâce aux changements que subirent les fiefs, d'abord amovibles, puis viagers, puis héréditaires, que se forgèrent tous les anneaux de la chaîne féodale. En France, il n'est pas question de fiefs avant les Capitulaires de Charlemagne ; or, en Espagne, à l'époque où le grand empereur d'Occident promulguait ses lois, la

monarchie des Goths était déjà renversée et détruite par le sabre de l'islam.

Ce n'était pas seulement la féodalité, née de la guerre et propre à la guerre, qui manquait aux Goths espagnols; c'était la guerre elle-même. Sous les vingt-cinq rois qui, d'Eurich (472) à Rodérich (710), occupèrent le palais de Tolède, les Goths n'eurent plus à faire ni à repousser aucune grande entreprise militaire. Depuis un siècle surtout, depuis l'expulsion, sous Swinthila, de quelques derniers restes des Romains du Bas-Empire, l'Espagne gothique avait joui d'une paix profonde, absolue. Une seule fois, sous Wamba (vers 675), les Goths eurent à repousser, dans la Narbonnaise, quelques incursions des Francs, et à combattre, dans la Méditerranée, la flottille des Sarrasins, lesquels perdirent, disent les vieilles chroniques, deux cent soixante-dix barques qu'elles appellent vaisseaux. Chez eux, pas un combat, pas une prise d'armes; et, dans ce long repos, sous ce climat énervant, avec le croisement des races, il n'avait pas fallu plus de deux ou trois générations pour que les vainqueurs amollis fussent devenus aussi indolents, aussi efféminés que les pacifiques Ibères, qui, sauf Sagonte, Numance et la Lusitanie de Viriatès, s'étaient toujours, et à tout venant, livrés sans résistance avec le sol de leur patrie.

Enfin des discordes intestines, des troubles, des déchirements, paraissaient annoncer la prochaine désorganisation de l'institution gothique. Elle semblait dès lors avoir fait son temps. Nous avons vu, de nos jours, la Pologne périr par les vices de sa constitution. Des vices exactement semblables corrompaient la constitu-

tion politique des Goths, et devaient entraîner également la ruine de l'Etat. La royauté était élective aussi, et le concile des grands (*seniores*, *majores*), comme la diète polonaise, disposait en réalité de la couronne. Bien que la royauté dût être viagère, on avait souvent vu le concile déposer, à tort ou à raison, les rois qu'il avait élus et consacrés, comme Swinthila (631), comme Wamba lui-même (680). C'était livrer l'Etat aux brigues, aux factions, aux mesquines querelles de familles, aux plus mesquines ambitions de personnes. Tandis que les Arabes, victorieux, irrésistibles, s'avançaient le long de l'Atlas, du Nil à l'Océan, les Goths consumaient en dissensions intérieures les faibles restes de leur activité. Monté sur le trône dans l'année 700, Witiza en avait été chassé dix ans après, s'étant attiré par des actes multipliés de tyrannie le ressentiment national; et le même concile par qui fut prononcée sa déchéance, avait élu pour le remplacer Rodérich (ou Rodrigue), chef du parti mécontent. Mais, à peine élevé au rang suprême, Rodérich commit les mêmes excès, et, tout à ses plaisirs, fit regretter bientôt le tyran capricieux dont il avait pris la place. Les fils de Witiza, secondés de leur oncle Oppas, archevêque de Séville, et plus encore du mécontentement public, préparaient dans le midi de l'Espagne une révolte ouverte.

C'est à ce moment que Mouza, maître du Mahgreb,
achevait la soumission des Berbères, et que le — 710
khalyfe Walyd (Oualyd-Abou'l-Abâs), dixième successeur
de Mahomet, montait sur le trône de Damas.

CHAPITRE II.

Conquête de l'Espagne. — Emyrs. — Premier établissement (de 710 à 756).

La règne de ce Walyd (705-715), où les Arabes atteignirent à peu près la dernière limite de leur puissance, montre admirablement avec quel élan général, prodigieux, irrésistible, s'accomplissait l'œuvre du Prophète. Malgré l'*unité du pouvoir* et l'énorme influence qu'elle donnait au prince sur les affaires de la nation, ce fut, non par le prince, mais sans lui, malgré lui, que la nation fit les grandes choses dont ce règne est marqué. Au dire des historiens, Walyd fut avare : cependant, il reconstruisit magnifiquement le vieux temple de Médine, et commença l'édification de la fameuse mosquée de Damas, qui occupa, dit-on, douze mille ouvriers pendant quinze ans, et coûta quarante corbeilles de quatorze mille dinars d'or chacune. Walyd fut cruel : cependant il fonda, le premier, des karavansérails (*kervanseraÿ*) publics et gratuits pour les voyageurs, et des hôpitaux pour

les malades. Walyd fut ignorant, illettré, au point que, n'ayant jamais appris même la grammaire, il parlait très-mal l'arabe : cependant,ce fut lui qui abolit l'usage de la langue grecque pour les actes publics, et la remplaça par la langue arabe dans tout l'empire. Timide, indolent, irrésolu, Walyd ne parut jamais à la tête des armées, et ne quitta point son sérail : cependant, les plus lointaines conquêtes portèrent son nom aux deux extrémités du monde. Tandis que son frère Moslémah prenait aux Grecs l'Arménie, le Cilicie, la Cappadoce, et, s'avançant jusqu'au Pont-Euxin, menaçait Constantinople ; — tandis que l'un de ses généraux, Kotaïbah, franchissait l'Oxus, passait du Khoraçan dans le Turquestan, touchait aux confins de la Chine, et que son émyr des Indes, Mohammed-Ebn-Hassem-al-Takéfi, ajoutait la conquête du Moultan à celle du Sind, — Mouza pénétrait enfin dans l'Europe.

Le Mahgreb étant conquis et pacifié, les Berbères soumis, convertis à l'islam et enrôlés dans ses troupes, le wali Mouza avait écrit au khalife Walyd pour qu'il lui permît de porter les armes et la foi du Prophète dans l'île d'Andalousie [1], contrée pleine de merveilles, admirable par son climat, son territoire, ses fleuves, ses pluies, ses villes et ses monuments. « C'est, disait-il, la « Syrie pour la beauté du ciel et de la terre, l'Yémen

[1] *Djézirah-al-Andalous*, nom que les Arabes donnaient à l'Espagne entière. Il a deux étymologies différentes : les uns disent que l'ancienne Bétique fut appelée *Vandalicia*, lorsque les Vandales s'y établirent vers 410, et que, de ce mot, les Arabes, n'ayant pas de *v* dans leur langue, ont fait *Andalousia*; d'autres (et Casiri, par exemple), que c'est simplement le mot arabe *Handalos*, région du soir, du couchant, *regio vespertina*, répondant à l'Hespérie des Grecs.

« pour la douceur du climat, les Indes pour ses fleurs « et ses parfums, l'Egypte pour ses fruits, la Chine « pour ses métaux précieux. » Et le khalyfe s'était empressé d'envoyer au wali les pouvoirs nécessaires, charmé d'accomplir la prédiction du Prophète qui avait promis à ses disciples l'Orient et l'Occident.

Aussi rusé que brave, aussi prudent qu'ambitieux, le vieux Mouza, en général habile, avait caché quelque temps ses projets, et préparé mystérieusement les moyens de tenter avec succès cette grande entreprise, qui, dans sa pensée, se rattachait à un plan beaucoup plus vaste encore. N'ayant en géographie que des notions confuses, il rêvait, dit-on, dans la prise de l'Espagne la prise de Constantinople, qu'il voulait ensuite aller prendre à revers par la conquête successive de la France, de l'Allemagne et de la Hongrie. Une circonstance heureuse et fortuite le décida brusquement. L'on rapporte que le comte Julien (*comes Julianus*, d'où Julian ou Illan), gouverneur de la Mauritanie, qui défendait encore la ville de Ceuta (l'ancienne Septa, *ad septem montes*) contre les armes musulmanes, ayant reçu du roi Rodéric une grave et personnelle injure [1], livra, par

(1) Voici comment les historiens espagnols, d'après la Chronique générale d'Alphonse le Savant, racontent la trahison du comte Julien : C'était la coutume des rois goths d'élever à leur cour les enfants de leurs principaux officiers pour avoir en quelque sorte des otages. Parmi ces enfants élevés à la cour de Rodéric se trouvait la fille de Julien, Florinde, dont l'extrême beauté inspira à ce roi débauché une passion violente. Sans respect pour les éminents services de Julien, Rodéric abusa de sa fille, et le père, désespéré de cet outrage, appela les Arabes pour se venger. Au reste, la manière tout orientale dont cette histoire est racontée, le nom de *La Cava* (en arabe *meretrix*, femme de mauvaise vie), donné à la fille de Julien, celui d'Alifa,

vengeance, à Mouza, la place forte qu'il commandait, et, l'éclairant sur la faiblesse de la monarchie gothique, le pressa d'accepter la facile conquête que lui offrait la Péninsule. Le général arabe ne résista plus à son propre désir.

Toutefois, avant d'ouvrir la campagne, et pour s'assurer que les rapports du chrétien étaient fidèles, le prudent wali envoya d'abord une reconnaissance sous les ordres de Tharyf-Aben-Mâlek, probablement Berbère, et qui connaissait bien les atterrages de la côte espagnole. Tharyf [1] partit avec cinq cents cavaliers, dans
quatre grandes barques, aborda, sans trouver de — 710
résistance, à l'endroit où s'éleva depuis la ville de Tarifa, puis ramena quelques troupeaux et quelques prisonniers, après avoir reconnu la facilité d'un débarquement. Encouragé par cet heureux essai qu'il tint à bon augure, Mouza résolut d'accomplir son grand dessein. Il rassembla une nombreuse flottille dans les ports de Ceuta et de Tanger; il appela les guerriers des tribus arabes et des tribus berbères; enfin, au printemps de l'année
suivante, un autre chef, le célèbre Thâryk-Aben- — 711

donné à sa suivante, prouvent assez que c'est quelque légende arabe, passée dans la tradition, et recueillie, comme bien d'autres, par les chroniques espagnoles. Ce fut le moine de Silos qui la répandit le premier. Ceux des historiens arabes qu'a traduits don José Conde disent simplement qu'en ce temps-là, des chrétiens de *Djézyrah-al-Andaloûs* (l'île d'Andalousie), offensés par le roi Rudéric, vinrent proposer à Mouza de prendre l'Espagne, lui offrant de l'aider de tous leurs moyens, « tant peut, ajoutent-ils, le désir inconsidéré de la vengeance. » C'étaient, sans doute, des partisans de Witiza, le roi détrôné, dont Julien était proche parent.

[1] Que l'on confond souvent, et Conde lui-même, avec Thâryk-Aben-Zyad.

Zyad, peut-être Berbère aussi, traversa de nouveau le détroit, que les siens nommaient *Bab-al-Zakâk* (Porte des Défilés), à la tête d'un fort détachement de l'armée musulmane. Cette fois, il débarqua dans la petite île, au pied de l'ancienne Calpé (*Djébal-Alfeth*, Mont de l'Entrée), qu'il nomma l'*Ile Verte* (*Al-Djézyrah-al-Hadrah*), nom que cette île et la ville en face (Algésiras) conservent encore.

Averti par l'expédition de l'année précédente, le gouverneur de la province pour les Goths, Théodomir (que les Arabes nomment Tadmir) s'opposa, mais vainement, à la descente des Arabes, et Thâryk alla s'établir et se fortifier sur la montagne voisine que, depuis, Arabes et chrétiens ont appelée de son nom (*Djébal-Thâryk*, Gibraltar). Il y fut bientôt enveloppé par des troupes nombreuses qu'avait réunies Théodomir pour le rejeter en Afrique. Mais Thâryk, loin de revenir sur ses pas, prit, dit-on, l'énergique parti qui fut imité par Fernand Cortez abordant au Mexique ; il fit mettre le feu aux navires qui l'avaient amené, ôtant, de la sorte, à ses soldats tout espoir de retraite. Puis, il fondit sur Tadmir avec cet élan fanatique, cette *furie* désespérée, qui rendait irrésistible le choc des cavaliers arabes. Rompues et dispersées, les bandes chrétiennes s'enfuirent en désordre.

Profitant de cet avantage, avec leur rapidité accoutumée, les Arabes se répandirent aussitôt dans le pays. Ils tournèrent à l'occident, parcoururent tout le littoral jusqu'au fleuve Anas (depuis la Guadiana, *Al-Ouady-Anas*), et enlevèrent la ville phénicienne de Sidonia, dont le nom nouveau (Medina-Sidonia) rappelle encore aujourd'hui la double conquête qui partit du même point de l'Asie, à seize siècles d'intervalle. Cependant

Rodéric, averti, pressé par Théodomir, qui lui mandait les succès rapides de cet ennemi, « venu de la terre d'A-« frique ou tombé du ciel », était enfin sorti de sa léthargie voluptueuse. Il rassembla des troupes de toutes les parties de la vaste monarchie gothique, et bientôt, se mettant à la tête de cette multitude, il vint chercher l'ennemi. Les deux armées se rencontrèrent sur les bords du Léthé (depuis Guadalété, *al-Ouad-al-Léthé*), non loin de Xerez, et la bataille s'engagea. Nous en laisserons faire le récit par les historiens arabes qu'a traduits Conde :

« Rudéric parut dans les champs de Sidonia avec une armée de quatre-vingt-dix mille hommes, où se trouvait toute la noblesse de son royaume. Thâryk ne s'intimida point à la vue de cette armée nombreuse, qui paraissait une mer agitée ; car, bien que ses musulmans fussent très-inférieurs en nombre, ils l'emportaient beaucoup par les armes, l'adresse et la valeur. Les chrétiens venaient armés de cuirasses en fer et en cuir dans les premiers et les derniers rangs ; les autres sans cette défense, mais armés de lances, d'épées et d'écus, et les troupes légères avec des arcs, des flèches, des frondes, et d'autres armes encore, suivant leurs coutumes, des masses ferrées, des haches et des faux tranchantes. Les chefs arabes réunirent leurs bannières, et rappelèrent les troupes de cavalerie qui couraient le pays. Les musulmans rassemblés, Thâryk rangea ses escadrons, les prépara et les remplit de confiance pour livrer bataille aux chrétiens. Les deux armées ennemies apparurent l'une à l'autre dans les champs qu'arrose le Guadalété, un jour de dimanche, le second jour de la lune du Rha-

mazan. Sous leurs pieds, la terre tremblait et frémissait; l'air résonnait du bruit des tambours, des clairons (*añafiles*), des trompes guerrières, et des effroyables clameurs que poussaient l'une et l'autre armée. Elles s'attaquèrent avec une égale bravoure, une égale fureur, quoique bien inégales en nombre, puisqu'il y avait quatre chrétiens contre chaque musulman. La bataille commença au point du jour, se maintint avec une égale constance des deux parts, et le carnage dura sans aucun avantage d'un côté ou de l'autre jusqu'à ce que la nuit mît trêve aux sanglantes horreurs. Les deux armées la passèrent sur le champ de bataille, attendant avec impatience la première aube pour recommencer l'atroce mêlée, Le jour venu, la bataille reprit avec fureur, et la fournaise du combat demeura allumée depuis l'aurore jusqu'à la nuit close. »

« Durant le troisième jour de la sanglante bataille, comme Thâryk vit que les musulmans commençaient à perdre courage et à céder le champ aux chrétiens, il se leva sur ses étriers, et, retenant son cheval, il s'écria : « O musulmans, vainqueurs du Mahgreb, où allez-« vous? où vous mène une fuite inconsidérée? Vous « avez la mer par-derrière et l'ennemi par-devant; il « ne vous reste de ressource qu'en votre valeur et en « l'aide de Dieu. Faites, chevaliers, comme vous verrez « que je fais moi-même. » Cela dit, il s'élança avec son féroce coursier, et, renversant à droite et à gauche tout ceux qui se rencontraient devant lui, il arriva aux bannières des chrétiens; et reconnaissant à ses insignes le roi Rudéric, qui montait un char de guerre orné d'ivoire, et traîné par de robustes mules blanches, et qui

portait une chlamyde de pourpre brodée d'or, et sur la tête un diadème de perles, il l'attaqua et le perça d'un coup de lance. Le triste Rudéric tomba mort, car Dieu le tua par la main de Thâryk, et vint en aide aux musulmans. A l'exemple de leur général, ils rompirent et taillèrent en pièces les chrétiens, qui se débandèrent à la mort de leur roi et de leurs principaux chefs, et s'enfuirent pleins de terreur. Les Arabes les poursuivirent avec leur cavalerie, et l'épée musulmane se rassasia de leur sang de tous côtés. Il en périt tant que Dieu seul, qui les avait créés, en sait le nombre, et cette terre demeura pendant longues années couvertes d'ossements. »

Les Espagnols racontent un peu différemment cette bataille fameuse, dont l'époque, incertaine et controversée, peut être fixée au mois de juillet de l'année 711. Ils la font durer, non trois jours, mais une semaine entière; ils donnent à l'armée de Thâryk trente à quarante mille hommes, presque tous à cheval; enfin, d'après eux, Rodéric ne fut tué, ni par Thâryk, ni par nul autre cavalier. Il échappa au massacre, s'enfuit en Portugal ou en Galice, entra dans un couvent, y fit pénitence, et mourut en odeur de sainteté. Son nom est resté célèbre dans les légendes de chevalerie et les *romances* populaires.

Quoi qu'il en soit, la bataille du Guadalété décida du sort de la monarchie gothique. Elle périt avec le roi, et les Espagnols, frappés de terreur, privés de chef, de direction, de ralliement, n'opposèrent plus aux armes musulmanes que des résistances partielles et infructueuses. Mouza, qui avait envoyé au khalyfe la tête de Rodéric embaumée dans du camphre, avec le récit dé-

taillé de cette bataille « plus terrible que le jour du ju-« gement dernier, » Mouza, jaloux des succès de son lieutenant, voulut prendre une part personnelle à la conquête. Sa flottille était de retour, après avoir exploré les îles de Sardaigne et de Corse. Tandis qu'il débarquait, avec dix-huit mille chevaux des *taïfas* arabes, sur le rivage occidental de l'Andalousie, laissant le gouvernement de l'Afrique à son fils Abd-al-Azyz, il écrivait à Thâryk de s'arrêter à l'endroit même où lui parviendrait son ordre, et d'attendre leur jonction avant de poursuivre l'entreprise. Thâryk et tous ses chefs, déjà loin du Guadalété, déjà précipitant leur course victorieuse, trouvèrent l'ordre inopportun et périlleux. Le comte Julien, dans un conseil de guerre, leur représenta qu'il ne fallait pas laisser aux fuyards le temps de se rallier, et qu'en profitant de la terreur qui volait devant eux pour enlever les villes, pour prendre la capitale même, ils étaient maîtres du pays tout entier. Cet avis prévalut. Thâryk divisa son armée en trois corps, auxquels il enjoignit également de ne commettre aucune violence, aucun dégât, de ne frapper que l'ennemi armé, et de n'enlever de dépouilles que sur le champ de bataille. L'un des trois corps, sous Mouguéyz-al-Roumi [1], s'empara de Cordoue (*Corduba*) par le plus hardi et le plus heureux coup de main. Un autre, sous Zaïdé-Aben-Késady-al-Sekséky, occupa en courant Malaga, Elvira, Écija (*Astigis*). Le troisième, commandé par Thâryk lui-même, qui suivait une ligne centrale, enleva Jaen (Gienna) au passage; puis, les trois corps réunis, chassant devant eux

[1] Le Romain, le Grec, l'étranger. C'était un renégat.

quelques débris des troupes de Rodéric, vinrent mettre le siége devant Tolède (*Toletum*), l'ancienne colonie romaine dont les Goths avaient fait le siége de leur empire, et que les Arabes nommaient Tola ïtola ().

C'était une ville populeuse, fortifiée, défendue par d'épaisses murailles et par le Tage, qui entoure à demi la colline où elle est assise. Mais, avec les fuyards de Xerez, l'effroi avait pénétré dans son enceinte, et, précédé du bruit de ses succès inouïs, de la valeur irrésistible de ses escadrons, Thâryk avait vaincu sans combattre ([2]). Tolède se rendit à discrétion, et fut — 712 traitée avec une modération vraiment magnanime pour le temps et les circonstances, comme l'avait été Jérusalem par Omar, Alexandrie par Amroû, Ceuta et Tanger par Mouza. L'on convint, dans l'acte de capitulation, que les armes et les chevaux seraient remis à l'armée arabe; que ceux des habitants qui ne voudraient pas rester dans la ville en sortiraient librement, mais en perdant leurs biens; que tous les autres demeureraient maîtres paisibles et inviolables de leurs maisons, terres et propriétés de toutes sortes; que tous, également soumis au tribut du *tadyl* ([3]), ils conserveraient le libre exercice de leur religion et l'usage des églises existantes, mais qu'ils ne pourraient, sans autorisation, en construire de nouvelles, ni faire de processions publiques;

([1]) Sans doute du latin *urbs Toletana.*

([2]) En Russie, les invasions des Tatars-Mongols, dans les années 1224 et 1240, ont laissé précisément le même souvenir que celle des Arabes en Espagne, le souvenir d'une telle *furia* dans l'attaque, d'une telle rapidité dans les mouvements, que toute résistance était impossible.

([3]) Nous verrons ailleurs ce qu'était ce tribut.

qu'ils se gouverneraient par leurs lois civiles et religieuses, et seraient jugés par leurs juges, mais que, toutefois, ils ne pourraient punir celui d'entre eux qui embrasserait volontairement la foi musulmane.

Ces conditions publiées et les otages remis, Thâryk entra dans la ville à la tête d'une faible escorte, et monta au palais fortifié des rois goths, qui couronnait une colline au-dessus du fleuve. Là se trouvaient rassemblés leurs trésors, dépouilles de la conquête et fruits d'une longue domination. Mais, parmi tant d'objets précieux, était une collection dont la prise dut vivement flatter l'orgueil du chef musulman. On rapporte qu'à la mort de chacun des rois goths, la coutume était de déposer dans une salle du palais la couronne d'or et de pierres précieuses qu'il avait portée, en y inscrivant son nom, son âge et la durée de son règne. Thâryk mit la main sur les couronnes des vingt-cinq rois de la monarchie qu'il venait d'abattre.

Cependant Mouza, se frayant une route nouvelle à l'occident de celle qu'avaient suivie les colonnes de Thâryk, et bien dirigé par des guides chrétiens, fit capituler, après un court blocus, l'autre grande ville romaine de la Bétique, Hispalis, que les Arabes nommèrent Aschbilia ou Esbilia, d'où, plus tard, par le renversement de la première syllabe, les Espagnols firent Sévilla. Il enleva ensuite Carmona, malgré ses vieux murs et sa forte position, puis tourna brusquement sur la Lusitanie méridionale, qu'il soumit sans combat ni siége, puis revint en Estrémadure, et rencontra devant lui la puissante Mérida, la ville d'Auguste (*Emerita Augusta*) que les Romains, sous Adrien, avaient faite capitale de l'une des

cinq grandes provinces de la péninsule hispanique. « On dirait, » s'écria Mouza, à la vue de cette vaste cité flanquée de hautes tours et ceintes d'épaisses murailles, « que tous les hommes ont réuni leurs efforts et leur sa« voir pour la rendre si grande, si belle et si forte. Heu« reux qui la soumettra ! »

Il la fit vainement sommer de se rendre. Mérida, où s'était refugiée la reine Egilone, veuve de Rodéric, avec quelques nobles Goths, osa fermer ses portes au vainqueur du Mahgreb. Le siége fut long pour l'impatience arabe, et vaillamment disputé. Les assiégeants, soldats de cavalerie, n'avaient point de machines de guerre capables d'entamer des bastions. Bien qu'à la suite de sanglantes et journalières escarmouches, Mouza eût réussi à faire tomber dans une embuscade les plus ardents défenseurs de la place, il crut nécessaire d'appeler Abd-al-Azyz qui lui amena une petite armée de cavaliers et d'archers berbères. Sans espoir d'être secourus, manquant de vivres, menacés du soulèvement des habitants pauvres, les chefs des assiégés, à la vue de ces renforts, se résignèrent à la soumission. Leurs messagers, disent les historiens arabes, trouvèrent Mouza dans sa tente avec une longue barbe blanche, les traits flétris par l'âge et les fatigues. Il leur fit un accueil affable; mais voulant, disait-il, consulter ses officiers, il les remit au lendemain pour traiter des conditions. Pendant la nuit, Mouza raccourcit sa barbe, la teignit de noir, se farda le visage, et le lendemain, les envoyés eurent peine à reconnaître en lui le vieillard de la veille. « Pouvez-vous, dirent-ils à leurs concitoyens, en rentrant dans la ville, combattre plus longtemps contre des hommes qui rajeunissent à

volonté? Nous avons vu leur roi vieux hier et jeune aujourd'hui. » D'ailleurs, malgré l'opiniâtre résistance de Mérida, Mouza lui offrit la même capitulation généreuse que Thâryk à Tolède. Il n'ajouta qu'une clause pour la punir de l'avoir ainsi retenu sous ses murs. Les biens de ceux qui étaient morts, les armes à la main, pendant le siége, furent saisis comme les biens de ceux qui voulurent quitter la ville. Il emmena pour otages la reine veuve et quelques jeunes gens des principales familles.

Tandis que le wali s'avançait vers Tolède, occupant toutes les places sans résistance, et persuadant aux populations que les Arabes ne venaient ni ravager les campagnes, ni piller les habitations, ni faire la guerre autrement qu'à ceux qui s'obstinaient en une vaine résistance, Thâryk, après avoir soumis la Castille entière, vint à sa rencontre jusqu'à Talavera, et s'éxcusa humblement d'avoir, pour le bien de l'islam, transgressé ses ordres. Mais le wali, envieux d'une gloire qui effaçait la sienne, se montra dur et intraitable. On raconte qu'à peine entré dans Tolède, et conduit à l'alcazar (*al kasr*, le château), Mouza réclama pour le khalyfe une table précieuse trouvée dans la ville qui fut depuis nommée Alméïda (la Table). Elle était d'émeraude, dit-on [1], et n'avait pas moins de trois cent soixante pieds. L'on prétendait que c'était la fameuse table de Salomon, apportée en Espagne lorsque le temple de Jérusalem fut détruit par Nabuchodonosor [2]. Thâryk la présenta, mais man-

[1] Sans doute de malachite.

[2] Suivant M. Reinaud (*Monuments arabes, persans et turcs*), c'était plutôt la table des pains de proposition que Titus fit porter à son triomphe, et qui tomba plus tard aux mains des Vandales d'Afrique.

quant d'un pied; et saisissant ce frivole prétexte pour l'accabler de reproches, Mouza ôta le commandement au vainqueur du Guadalété; il le fit même jeter en prison, et, dit-on, battre de verges, malgré les prières de leurs compagnons d'armes. Mais bientôt des ordres sévères du khalyfe, qui ne voulait pas laisser dans l'inaction « l'une des meilleures épées de l'islam, » obligèrent le wali à une réconciliation publique, que toute l'armée salua de ses cris de joie. Cette querelle passagère, à laquelle se rattachaient probablement aussi des jalousies de races et de tribus, fut le prélude des dissensions funestes qui s'allumèrent ensuite parmi les vainqueurs, et devinrent finalement la principale cause de leur ruine totale.

Cependant, après la prise de Mérida, Abd-al-Azyz s'était séparé de son père, d'abord pour reprendre et punir Séville révoltée, ensuite pour occuper l'Andalousie orientale, où le comte Théodomir s'était retiré avec quelques troupes échappées au désastre de Xerez. Habile et persévérant, Théodomir s'efforça de résister aux Arabes, non par des combats en rase campagne, où il ne pouvait soutenir le choc de leur cavalerie, mais par des embuscades et des surprises dans les défilés des montagnes. C'était déjà la guerre de partisans, de *guérillas*. Elle lui réussit quelque temps; mais enfin son armée fut atteinte, battue et dispersée auprès de Lorca. Il se réfugia dans la petite place d'Oribuela (Orcelis) avec une poignée de fuyards. Là, n'espérant plus son salut que d'une capitulation honorable, il imagina, dit-on, pour obtenir des conditions plus douces, un stratagème singulier. Il fit garnir les murailles par des femmes qui s'étaient revêtues de casaques militaires, et qui avaient croisé leurs

cheveux sous le menton pour imiter la barbe des guerriers. Abd-al-Azyz crut, en effet, à la vue de cette nombreuse garnison, qu'il fallait livrer un siége. Mais dans la nuit, se disant envoyé de Théodomir, Théodomir vint lui-même trouver Abd-al-Azyz sous sa tente. Le chef arabe accorda sur-le-champ la capitulation demandée, et charmé du brillant courage, de la présence d'esprit, de la noble confiance du comte goth, il lui laissa le commandement de sept villes formant la province de Murcie, nommée depuis, par les Arabes, *Terre de Tadmir*, sous la seule condition d'un faible tribut annuel en argent et
713 — en denrées [1].

Tranquille de ce côté, Abd-al-Azyz revint alors sur ses pas. Précédé par la renommée de sa bravoure et de sa modération, il traversa au retour l'ancienne Illibéris, que ses Arabes nommèrent Grenade (*Garb-nata*, la *Crème du couchant*) [2], puis Baza et Antequera, qui s'ouvrirent sans résistance.

La plus importante moitié de l'Espagne était soumise; il ne restait plus à occuper que les provinces du nord. Réunis à Tolède, les Arabes se séparèrent de nouveau pour achever leur conquête. Thâryk, remontant aux sources du Tage, traversa les âpres montagnes appelées aujourd'hui *Sierra* de Molina, s'avança jusqu'à l'Ebre, et vint mettre le siége devant Saragosse (*Cæsarea-Augusta*,

[1] Par le traité de paix, conclu entre Abd-al-Azyz-ben-Mouza et Tadmir-ben-Gobdos, dont les historiens arabes ont conservé le texte, et qu'approuva le khalyfe Walyd, chaque noble goth devait payer par an un dinar d'or, avec quatre mesures de blé, d'orge, de moût de vin, de vinaigre, d'huile et de miel ; chaque serf la moitié de ce tribut.

[2] D'autres font dériver le nom moderne de Grenade du mot *Dar Garnathah, Maison fortifiée,* autour de laquelle se serait élevée peu à peu la nouvelle ville.

dont les Arabes firent Sarkosta et les Espagnols Zaragoza), alors la plus importante ville du nord de la Péninsule. Mouza prit sa route plus à l'occident, s'empara de Salamanque, d'Astorga, et, passant du Duero à l'Ebre, il vint joindre Thâryk devant Saragosse, qui se rendit à leurs armées combinées. Cette ville fut traitée plus sévèrement que les autres. Aux conditions ordinaires pour l'avenir, s'ajouta, sous le nom de rachat du sang, une imposition considérable et immédiate; les habitants furent contraints de dépouiller leurs temples pour se racheter. Sans doute, les Arabes voulaient faire un exemple, et présenter aux places qu'ils n'occupaient point encore, ou la générosité pour la soumission, ou la sévérité pour la résistance.

L'armée conquérante se divisa encore sous ses deux chefs. Tandis que Thâryk, descendant l'Ebre, et revenant au sud, prenait Murviedro (*muri veteres*, l'ancienne Sagonte), Valence, Xativa, Denia (*Dianium*), et rejoignait la terre de Tadmir, le wali enlevait successivement Huesca, Tarazone, Tarragone, Barcelone, Géronne (*Gerunda*) et Ampurias, au pied des Pyrénées. On dit même que, pénétrant dans la *terre d'Afrank*, il s'avança jusqu'à Narbonne, dont il rapporta quelques idoles d'argent, c'est-à-dire quelques statues de saints. De retour en Espagne après cette problématique excursion dans la Gaule gothique, il fit encore une rapide promenade militaire, en suivant les Pyrénées et les rivages du golfe de Gascogne, jusqu'aux extrémités de la Galice, jusqu'à l'autre cap Finistère. Les Arabes étaient ainsi maîtres
de toute la Péninsule, et cette vaste conquête ne — 714
leur avait coûté que deux années.

Pour concevoir comment les Arabes purent s'emparer de l'Espagne avec cette même rapidité presque fabuleuse qu'ils avaient mise à conquérir l'Orient, il faut se rappeler d'abord ce que j'ai dit précédemment sur la faiblesse et la décadence de la monarchie gothique. Il faut encore, à ces motifs, joindre une remarque importante. Comme, dans l'histoire, les mêmes effets ne se produisent pas sans les mêmes causes, on trouve, à chaque pas de la vie des peuples, malgré les différences de temps, de climat et de mœurs, des analogies singulières, des similitudes frappantes. J'ai dit que la monarchie élective des Goths était entachée du même vice irremédiable et mortel que la monarchie des Polonais. Je suivrai plus loin cette comparaison. Malgré ses héroïques efforts, la Pologne a péri sous les coups de ses envahisseurs, surtout parce que le peuple polonais, resté serf, n'a point pris une part active et désespérée aux luttes de la noblesse contre l'étranger. Chez les Goths d'Espagne, ce fut aussi la seule noblesse, la seule race des Goths conquérants, qui avaient pris cette contrée sur les Romains, comme les Romains sur les Carthaginois, enfin la seule nation des possesseurs du sol, qui eut à soutenir le choc des Arabes. Quant à la race indigène des Ibères, habituée depuis mille ans à servir des maîtres étrangers, et réduite à la servitude de la glèbe, quel grand intérêt pouvait-elle prendre à la défense d'une terre dont elle était dépossédée? N'avait-elle pas le droit de répondre, comme l'âne de Phèdre : *Clitellas dum portem meas?* Ainsi se fait la justice éternelle; ainsi se prononce la peine du talion; ainsi périssent les peuples par où ils ont péché.

Nul n'échappe à cette juste loi. Punisseurs des Goths, les Arabes commençaient dès lors à tomber dans les fautes qui les perdirent, et dont, plus tard, ils furent punis à leur tour par les chrétiens. Les immenses dépouilles ramassées dans ces courses victorieuses à travers la Péninsule servirent à rallumer la querelle mal éteinte de Mouza et de Thâryk. Le premier, devenu plus avare en veillissant, voulait garder pour lui seul celles qu'il avait rapportées de ses expéditions. L'autre, suivant l'usage, faisait le partage des siennes entre tous les guerriers, après le prélèvement d'un cinquième pour la part du khalyfe; et, chéri de ses troupes, il s'affranchissait entièrement de l'autorité du wali. Instruit de leurs dissensions, Walyd les manda tous deux à Damas. Thâryk s'y rendit aussitôt, et, pour se justifier, rappela ses victoires et montra sa pauvreté. « Mieux encore que les « musulmans, ajouta-t-il, les chrétiens diront si je fus « lâche, si je fus cruel, si je fus avare. » Mouza, qui avait ramassé, chemin faisant, ses trésors déposés à Tolède, à Cordoue, à Séville, et qui traînait après lui quatre cents seigneurs goths pris en otages, n'arriva que plus tard en Syrie. Il comparut devant le khalyfe avec son rival, et l'on vit encore reparaître entre eux cette table d'émeraude, cette table de Salomon, premier objet de leur dispute à Tolède. En présentant alors au khalyfe le pied qu'il en avait adroitement enlevé, Thâryk prouva que c'était lui, et non Mouza, qui avait conquis cette table renommée, destinée en présent au khalyfe. Souleÿman, frère et successeur de Walyd mort sur ces entrefaites (715), fit outrageusement battre de verges le vieux Mouza, lui imposa une amende de cent mille mitkals

d'or, et l'exila à la Mekke, où le conquérant du Mahgreb et de l'Espagne mourut bientôt après de douleur en apprenant la fin tragique de tous ses fils : illustre et triste exemple de l'ingratitude des rois [1]

Abd-al-Azyz, demeuré en Espagne à la place de son père, avec le titre d'émyr (*dux*, *caudillo*, commandant) et gouvernant l'Afrique avec l'Espagne, avait porté de Tolède à Séville sa cour et le divan, c'est-à-dire le conseil des chefs et des vieillards [2]. Il y épousa en grande pompe, peut-être par amour, mais certainement par politique, sa prisonnière, la veuve du dernier roi goth, que les Espagnols appellent Egilone, les Arabes Ayéla, avec le surnom de *Omm-al-Issam*, ou *la Mère des précieux colliers*.

(1) Un historien de Grenade rapporte de curieuses réponses faites par Mouza aux questions de Souleÿman. « Parle-moi, lui dit le khalyfe, des chrétiens d'Andalousie. — Seigneur, répondit Mouza, ce sont des lions dans leurs châteaux, des aigles sur leurs coursiers, des femmes dans la plaine, des chèvres dans les montagnes. — Et ceux d'Afranck ? — Ils sont vifs et intrépides dans l'attaque, timides et poltrons dans la fuite. — Et des Berbères, que me diras-tu ? — Les Berbères ressemblent aux Arabes pour la physionomie, la bravoure, la patience, la sobriété, la manière de combattre et les mœurs hospitalières. Mais ce sont les plus perfides des hommes, ne gardant ni leur parole ni les traités. » Ce passage est une des nombreuses preuves du peu de changement que subissent les caractères nationaux. Ainsi l'on y retrouve encore le portrait des Espagnols et des Français, et la différence que Mouza signale entre ses compatriotes et les Berbères avait existé de tout temps. « Les Arabes, dit Hérodote (Hist. lib. III), gardent leur foi autant que peuple qu'il y ait. » On sait ce qu'étaient, au contraire, la foi punique et la foi numide, ce qu'est aujourd'hui la foi des Bédouins de l'Algérie.

(2) Des *scheïck*, mot qui correspond exactement à celui de *senior*, vieillard et seigneur. Ce conseil se nommait *al-dyouân*, que les Espagnols ont traduit par *Aduana*. Comme on donnait le même nom au bureau de perception des impôts, les Espagnols l'ont conservé dans cette dernière acception, et nous en avons fait le mot *douane*.

Après avoir achevé, par ses lieutenants, la soumission de la Lusitanie, de Pampelune (Pompeiopolis) et des monts Al-Bask (la Biscaye), Abd-al-Azyz fit partir pour Damas dix Arabes de distinction, chargés de porter au khalyfe les revenus de sa province d'Espagne et les plus précieux objets de la conquête. Souleÿman les reçut avec joie ; mais prenant ombrage de la grande puissance qu'avait acquise la famille de Mouza, dont il craignait le ressentiment, il résolut de payer d'une reconnaissance toute royale les services du wali qui avait étendu son empire de Carthage à l'océan Atlantique, et de Soûs aux Pyrénées. Cinq des envoyés d'Abd-al-Azyz furent expédiés en Afrique pour ôter le commandement et la vie à deux autres fils de Mouza qui gouvernaient les provinces de Kaïrwan et de Tanger. Les cinq autres envoyés revinrent en Espagne, chargés de la même mission à l'égard d'Abd-al-Azyz. Comme ils craignaient que l'affection des soldats pour l'émyr ne s'opposât à l'exécution des ordres du khalyfe, ils commencèrent moralement l'assassinat, par la calomnie. Ils accusèrent Abd-al-Azyz d'être gagné par sa femme en faveur des chrétiens, et de vouloir relever à son profit le trône des rois goths. Une conspiration de fanatiques se forma sur ce bruit, et le malheureux époux d'Egilone fut assassiné dans la mosquée de sa maison de campagne pendant la prière du matin. — 715

Faute d'émyr nommé par le khalyfe, Ayoub (Job) ben-Habib al Lakmy, cousin d'Abd-al-Azyz, prit momentanément l'autorité, du consentement des autres chefs ; et, à son tour, transporta le divan de Séville à Cordoue, afin d'être plus au centre du pays, sans trop s'éloigner

pourtant des communications avec l'Afrique. La Péninsule formait alors quatre grandes divisions, nécessairement assez mal délimitées : *Al-Djouf* ou le nord ; *Al-Kéblah* ou le midi ; *Al-Scharkyah* ou le levant ; *Al-Gharb* ou le couchant [1]. Quant à la population, dont nous parlerons plus tard en détail, c'était déjà un mélange de plusieurs races. Parmi les musulmans vainqueurs, venus avec Thâryk et Mouza, il fallait distinguer les Arabes, en petit nombre, et les Berbères, beaucoup plus nombreux. Sous le nom général de chrétiens (*Roumi*), appelés depuis Mozarabes, étaient compris les Romains, les Goths, les Ibères, la masse entière du peuple vaincu. Enfin, dans ce peuple soumis, asservi, mais non esclave ni serf, gardant son culte, ses lois, sa langue, ses usages, se trouvait une population considérable de Juifs, venus en Espagne dès le temps d'Adrien, lorsqu'ils furent chassés de la Palestine après la révolte de Barchochebas et le sac de Jérusalem (136). Malgré quelques édits de persécution portés contre eux par le roi goth Sisebuth (612), les Juifs avaient prospéré en Espagne au point de posséder en propre des villes importantes. Lorsque Abd-al-Azyz prend Grenade, les historiens ajoutent « qui appartenait aux Juifs, » et le nom de Calatayud (*Kalat-al-Yéhoud*, fort des Juifs), donné à l'ancienne Bilbilis, celui de Rotalyud, etc., montrent assez qu'ils étaient nombreux et puissants au nord comme au midi de la Péninsule.

Al-Haour-ben-Abd-al-Rhaman al Kaÿzy, nouvel émyr envoyé de Syrie, vint prendre le commandement des
716 — mains d'Ayoub ; et n'ayant plus rien à conquérir en

(1) L'une des provinces du Portugal a conservé le dernier nom d'Algarve.

Espagne, il passa les *Djébal-al-Bortât* (1), en suivant la route qu'on suppose déjà tracée par Mouza. Il enleva Narbonne (*Arbonah*), Carcassonne, toute la Gaule gothique, s'avança en maraudeur jusqu'aux rives de la Garonne, et ramena de cette expédition d'abondantes dépouilles. Dé- — 718 testé pour ses exactions, son arrogance, sa cruauté, cet Al-Haour fut déposé par ordre du khalyfe, et remplacé par le wali Al-Samah, nommé Zama dans nos vieilles chroniques. Celui-ci, venu de Syrie, s'occupa d'abord à réparer les injustices de son prédécesseur, en ouvrant les prisons qu'il avait remplies, en restituant leurs biens à ceux qu'il en avait dépouillés, en rétablissant sur de plus justes bases la distribution des terres et la répartition des impôts. Puis, zélé musulman et guerrier intrépide, il se rendit dans les Gaules pour en continuer la conquête. De la Narbonnaise (2), il gagna, comme Al-Haour, les plaines de l'Aude et de la Garonne, et, remontant ce fleuve, alla assiéger Toulouse. Réduite aux dernières extrémités, cette place allait tomber dans ses mains, lorsque le *seigneur d'Afrank* (c'était Eudes, ou Odon, duc d'Aquitaine) vint envelopper d'une armée nombreuse la petite armée des Arabes. L'émyr, pourtant, accepta la bataille, disant aux siens : « Ne craignez « pas cette multitude ; si Dieu est avec nous, qui sera « contre nous ? » Les musulmans combattirent avec une

(1) *Monts-des-Portes*. Les Arabes avaient ainsi nommé les Pyrénées du mot *portas*, de la basse latinité, qui signifiait alors, comme aujourd'hui le mot espagnol *puertos*, les cols ou passages.

(2) On ne sait point avec certitude si ce fut Al-Haour ou Al-Samah qui, le premier, prit Narbonne. Al-Haour, sans doute, ne l'occupa qu'un moment ; Al-Samah en fit la place de guerre des Arabes, et leur base d'opérations.

valeur désespérée et soutinrent longtemps l'attaque d'un ennemi qui se renouvelait sans cesse; mais Al-Samah s'étant fait tuer dans le plus épais de la mêlée avec quelques autres chefs, les Arabes, écrasés, durent céder le
721 — champ de bataille aux chrétiens. Ils se retirèrent en bon ordre, et lentement, dans leur place de Narbonne; et le chef qui avait protégé leur retraite par des prodiges de valeur, Abd-al-Rhaman [1] -Ben-Abd-Allah al Gaféky, non-seulement maintint dans l'obéissance les chrétiens de la Gaule gothique, mais réprima aussi ceux des montagnes qui s'étaient soulevés à la nouvelle du désastre de Toulouse. Abdérame s'était fait tellement aimer de ses compagnons, par son courage, son dévouement, sa libéralité, que, pour eux, toujours prêts à le suivre, les *montagnes étaient des plaines*. Mais on l'accusait de corrompre, par cette indiscrète générosité, les mœurs austères et frugales des vieux musulmans.

Il remit, sans résistance et sans plainte, l'autorité aux mains d'Ambisah-ben-Sohim al Kéby, désigné par le khalyfe pour remplacer Al-Samah comme émyr d'Espagne. Cet Ambisah se rendit célèbre par la justice et la sagesse de son administration. Les musulmans, les chrétiens et les juifs étaient *pesés dans sa balance* avec une égale impartialité. Il régularisa la perception des impôts, qu'il fixa au cinquième du revenu pour les places prises de force, et au dixième pour celles qui s'étaient rendues à discrétion. Sans rien enlever aux anciens habitants, il distribua des domaines aux musulmans les plus pauvres,

[1] *Serviteur du Miséricordieux;* ce nom se prononce Abd-er-Rhaman, d'où Abdérame.

en leur répartissant, soit des terres libres *(valdios)*, soit les propriétés d'un grand nombre de juifs qui, dans ce temps, trompés par l'imposteur Zonarias, avaient été le rejoindre en Palestine, où il se donnait pour le Messie. Ensuite, comme ses prédécesseurs, Ambisah se — 722
mit à la tête d'une expédition dans les Gaules. Cette fois, tournant à l'est, il la dirigea sur les deux bords du Rhône ; d'abord en Provence, jusqu'à Nismes ; puis le long des Cevennes, jusqu'à Lyon, que ses Arabes, de *Lugdunum*, nommèrent Loundoun ; puis enfin, en remontant la Saône, jusqu'à Autun *(Augustodunum)*, qu'il pilla et dépassa peut-être. Au retour de cette course aventureuse, il périt dans une escarmouche. — 725

Ses trois successeurs immédiats, Yahyay-[1] ben-Salémah, Hodzaÿfah al Kaÿzy et Othman-ben-Abou-Nézah, n'eurent qu'un moment l'autorité. L'émyr d'Espagne relevait alors du wali d'Afrique et se trouvait à la merci de l'inconstance ou de la vénalité de ce chef plus puissant. Al-Haÿtam, quatrième successeur d'Ambisah, se fit haïr par les excès de son avarice et de sa cruauté. Le khalyfe Hescham, auquel parvinrent les plaintes de quelques victimes d'Al-Haÿtam, envoya l'un de ses familiers, Mouhamad-ben-Abd-Allah, avec de pleins pouvoirs, pour faire justice entre l'émyr et ses dénonciateurs. Mouhamad reconnut bientôt la vérité. Il déposa l'émyr, confisqua ses biens, et, pour châtiment suprême, le fit promener sur un âne, la tête nue, les mains liées, dans les villes qui avaient le plus souffert de sa tyrannie. En retournant à Damas, Mouhamad remit le pou- — 728

[1] C'est le nom arabe de Jean le Précurseur.

voir aux mains d'Abd-al-Rhaman-ben-Abdallah al Gaféky, ce vaillant capitaine, qui avait ramené de Toulouse à Narbonne les débris de l'armée d'Al-Samah.

Comme Al-Samah, Abdérame répara d'abord avec soin et justice les torts de son prédécesseur. Il visita les provinces, écouta les plaintes de chacun, et fit strictement exécuter, en faveur des chrétiens et des juifs, toutes les clauses des capitulations. Mais au milieu de ces travaux administratifs, il réunissait les troupes de l'Espagne, appelait des renforts d'Afrique, d'Egypte même, de Syrie et d'Arabie, disposant tout pour une grande et décisive attaque de la terre d'Afrank. Le chef des forces musulmanes dans la Narbonnaise, Othman-ben-Abou-Nézah, rival d'Abdérame au poste d'émyr, qu'il avait un moment occupé, et son ennemi depuis le choix du khalyfe, avait épousé l'une des filles d'Eudes, le duc d'Aquitaine. Les chroniques françaises le nomment Munuza, et sa femme Lampégie. Prétextant qu'il avait fait trève avec les chrétiens, il refusa d'obéir aux ordres d'Abdérame, qui lui commandait d'entrer en avant-garde sur les domaines de son beau-père. Abdérame irrité fit marcher contre lui quelques troupes qui enveloppèrent le rebelle dans la ville nommée *Al-Bab*, la Porte, qu'on croit être Puycerda. Othman, essayant de fuir avec sa femme, périt dans les rochers, et Lampégie fut amenée à l'émyr. « Par Allah ! s'écria-t-il, jamais chasse si précieuse ne fut faite dans ces montagnes. » Et il envoya la belle captive au harem de Damas.

Bientôt après, à la tête de toutes ses troupes, Abdé-
731— rame passa lui-même les Pyrénées, brûlant de venger la déroute de Toulouse, et d'étendre, avec la foi, l'em-

pire du khalyfe sur les contrées inconnues que ses Arabes nommaient la *Grande-Terre*. Ce ne fut pas toutefois par la Gaule gothique, par la Septimanie, qu'à l'exemple d'Ambisah, Abdérame pénétra dans le pays d'Afrank. Pour frapper sur-le-champ son principal ennemi, le chef des Aquitains, il rassembla son armée sur le haut Ebre, traversa la Navarre, franchit les monts *Al-Bortat* par le col de Roncevaux et la vallée de la Bidassoa, puis tout à coup parut dans la Vasconie surprise. Battant les chrétiens dans toutes les rencontres, il enleva Toulouse au passage, écrasa Eudes sous le murs de Bordeaux, saccagea cette ville, passa sans résistance la Garonne, la Dordogne, la Charente, enleva Poitiers, et s'avança jusqu'à la Loire, jusqu'aux remparts de Tours, où il voulait, en livrant aux flammes la fameuse basilique de Saint-Martin, détruire le *temple de l'idolâtrie*. Les Arabes étaient ainsi parvenus au cœur de la France, non loin de ces champs catalauniques ([1]), où, moins de trois siècles auparavant (en 451), les Francs de Mérovée, les Bourguignons de Gondioc et les Goths de Théodoric, réunis sous le Romain Aétius, avaient exterminé les Huns d'Attila. Ce fut encore la France qui, ayant arrêté cette première invasion de l'Asie par le nord, arrêta la nouvelle invasion de l'Asie par le midi.

Karl ou Charles-Martel, avec le titre de maire du palais, et sous le nom de quelque fantôme de roi, Clotaire IV, Chilpéric II, Thierry II, gouvernait la monarchie des Francs. Il était au delà du Rhin, repoussant les agressions de quelques peuplades germaines, lorsque les Arabes pas-

([1]) La plaine de Châlons-sur-Marne.

sèrent les Pyrénées. Rappelé en France par ce danger pressant, Charles-Martel convoqua, par un ban général, tous les guerriers des divers royaumes réunis précédemment sous le sceptre de Clovis, auxquels vinrent se joindre, malgré la haine qu'ils portaient aux Francs et la crainte de leur domination, les Aquitains chassés de leur patrie. Et comme, en ce grand péril, Charles avait à sauver l'autel en même temps que le trône, pour se procurer de suffisantes ressources, pour rassembler, armer, nourrir la multitude de ses soldats et de ses alliés, il mit la main jusque sur les biens de l'Église. L'innombrable armée du roi Kaldoûs (ainsi le nommaient les Arabes [1]) rencontra celle d'Abdérame sur les bords de la rivière *Ouar*, la Loire sans doute, ou quelqu'un de ses affluents. Les Arabes, d'après leurs historiens, contredits sur ce point par les chroniques françaises, venaient de prendre et de saccager Tours, presque en face de l'ennemi. C'était donc dans le désordre d'une prise d'assaut, d'un pillage de ville, qu'ils se trouvaient pour la première fois en présence des Francs. Abdérame ne put obtenir de ses guerriers qu'ils abandonnassent tout le butin pour ne garder, comme naguère ceux de Thâryk et de Mouza, que leurs armes et leurs chevaux. Quelques escarmouches, quelques marches feintes, ramenèrent les Arabes auprès de Poitiers, où, dans un vaste camp, Abdérame réunissait ses escadrons, dispersés en fourrageurs

[1] On se ferait difficilement une idée de l'altération que subissent les noms propres en passant de l'une à l'autre de ces langues si différentes. Il y a tel historien arabe, dit Conde, qui appelle tous les rois de France Colorio et Lodorio, tous ceux d'Espagne Odron et Lodron. Et les chroniqueurs chrétiens rendent bien la pareille aux Arabes.

jusque dans les plaines de Sens. Charles-Martel le suivait lentement avec toutes ses forces. Ils se trouvèrent en face dans le courant d'octobre. — 732

« Le sort du monde, dit M. Henri Martin [1], allait se jouer entre les Franks et les Arabes. Les barbares d'Austrasie ne soupçonnaient guère quelles destinées étaient confiées à leur épée ; cependant un sentiment confus de la grandeur de la lutte qu'ils allaient engager parut les saisir ; les musulmans, de leur côté, hésitèrent pour la première fois. Durant sept jours, l'Orient et l'Occident s'examinèrent avec haine et terreur ; les deux armées, ou plutôt les deux mondes, s'inspiraient un étonnement réciproque par la différence des physionomies, des armes, des costumes, de la tactique. Les Franks contemplaient d'un œil surpris ces hommes bruns aux turbans blancs, aux burnous blancs, aux boucliers ronds, aux sabres minces, aux légères zagaies, caracolant parmi des tourbillons de poussière sur leurs cavales échevelées ; les cheiks musulmans passaient et repassaient au galop devant les lignes gallo-teutoniques pour mieux voir les géants du nord avec leurs longs cheveux blonds, leurs heaumes brillants, leurs casaques de peaux de buffle, leurs longues épées et leurs énormes haches. Enfin, le septième jour, vers l'aube, les Arabes et les Mores sortirent de leurs tentes, se déployèrent en ordre dans la plaine, et, après la prière du matin, Abd-el-Rhaman donna le signal. »

Confiant dans sa fortune autant que dans sa foi, l'émyr des musulmans espérait une autre bataille du Gua-

[1] *Histoire de France*, tome II, page 275.

dalété. Il comptait livrer encore, et toujours au profit de l'islam, une de ces luttes décisives où se joue le sort des Etats. Mais les Arabes n'étaient plus ces guerriers pauvres, austères, enthousiastes, qui avaient vaincu à Xerez par leur ardeur et leur agilité. Toujours braves, toujours orgueilleux, mais embarrassés d'immenses dépouilles, ils ne purent exécuter avec leur ordinaire élan ces rapides mouvements de cavalerie, ces chocs impétueux, irrésistibles, qui rendaient la victoire aussi prompte que le galop de leurs coursiers; et les Francs, serrés en épais bataillons, les recevaient immobiles, comme des *bancs de glace* (1). Pour protéger, vers le soir, contre une habile attaque des Aquitains, le camp qui renfermait ses richesses, l'armée musulmane se divisa. Le désordre alors se mit dans ses rangs, et, malgré des prodiges de valeur, les Arabes furent enfin rompus, dispersés, exterminés, par des adversaires non moins braves, non moins constants, beaucoup plus nombreux d'ailleurs, et qui combattaient dans leur propre pays *pro aris et focis*. Abdérame périt dans l'action, et les faibles débris de son armée échappés au carnage à la faveur de la nuit, et laissant leur camp vide, furent ramenés jusqu'à Narbonne, que Charles Martel essaya vainement d'emporter d'assaut. Il pilla les contrées voisines, dont les seigneurs, tout chrétiens qu'ils étaient, firent alliance avec les Arabes pour se délivrer de ses déprédations (2).

(1) *Glacialiter manent adstricti*, dit Isidore de Beja.

(2) Sur la bataille de Poitiers, et généralement sur l'invasion de la France par les Arabes, on peut consulter, outre l'historien cité déjà (M. Henri Martin), l'*Histoire de la Gaule méridionale*, par Fauriel, et l'*Histoire des invasions arabes en Gaule*, par M. Reinaud. Dans sa rapide *Histoire de France*, M. Mi-

Cette victoire signalée sauva la France, et peut-être la chrétienté tout entière. Si le drapeau de l'islam, vainqueur des Grecs et menaçant déjà Constantinople, eût flotté sur les tours de Paris ; si la monarchie des Francs fût tombée comme celle des Goths, je ne sais quelle bannière assez puissante restait en Europe pour arrêter le double torrent de l'Arabie, qui, remontant le Rhin et le Danube, eût fait sa jonction au cœur de l'Allemagne. C'était alors la religion de Mahomet qui devenait la religion catholique, l'universelle. On pourrait, sur cette supposition, établir quelque intéressante controverse, se demander, par exemple, si la substitution d'un culte à l'autre eût nécessairement changé le destin du monde moderne, et si le génie de l'Europe se fût trouvé plus gêné dans ses développements, dans son essor, par une religion venue de l'Arabie que par une religion venue de la Palestine. En se rappelant Jean Huss, Galilée, l'inquisition, il est permis d'en douter, et de croire que l'Europe n'eût pas plus manqué à ses destinées sous la loi de Mahomet que sous la loi de Jésus. Mais à quoi bon cette controverse dans le vide? L'histoire dit ce qui est, non ce qui pourrait être, et la Providence a prononcé.

La défaite d'Abdérame entre Tours et Poitiers mit fin aux projets d'agrandissement des Arabes par delà les Py-

chelet commence de la sorte le récit, en quatre lignes, de la rencontre des Francs et des Arabes : « ... La célérité prodigieuse de ces *brigands* semblait les multiplier. On craignait que, *selon leur usage*, après avoir fait un désert d'une partie des contrées du midi, ils ne finissent par s'y établir. » Je regrette profondément que l'illustre historien ait voulu flétrir, par ce mot injuste et dédaigneux, un si grand peuple accomplissant de si grands desseins.

rénées. Jamais plus ils ne furent en état de les reprendre, car déjà leur trop vaste domination pour un centre unique menaçait ruine en divers endroits. Les Berbères, pressurés par des chefs avaricieux venus de Damas pour s'enrichir, comme jadis les proconsuls de Rome, s'étaient soulevés dans tout le Mahgreb, et recommençaient ainsi cette longue querelle de race, si funeste aux Arabes d'Espagne. Ceux-ci étaient abandonnés à leurs seules forces, bien réduites et bien insuffisantes. A peine le wali d'Afrique put-il leur envoyer quelques renforts sous Abd-al-Malek-ben-Kotan al Féhry, nommé provisoirement émyr à la place d'Abdérame. Abd-al-Malek traversa l'Espagne en toute hâte pour porter secours aux provinces gauloises où tenaient encore les armes musulmanes. Mais à son retour des frontières, dans la sai-
736 — son des pluies, il fut atteint et battu, soit par les Aquitains, soit par les Bigorrais et les Basques.

Le khalyfe Hescham envoya pour le remplacer Okbah-ben-al-Hedjadj al Kayzy, qui venait de comprimer la révolte des Berbères. Cet Okbah fut de tous les émyrs d'Espagne celui qui déploya le plus d'efforts et de talents pour ramener un peu d'ordre au milieu de la confusion qui s'accroissait chaque jour. Il se montra juste, humain et sévère. Refusant toute espèce de dons, qu'un long et pernicieux usage lui eût permis d'accepter, il punissait sans pitié les oppresseurs, quels que fussent leur sang, leur rang ou leur fortune, et jamais les opprimés n'invoquèrent vainement sa protection pour leur défense, et sa justice pour la réparation de leurs griefs. C'est l'éloge que firent de lui les chrétiens eux-mêmes. Il signala les commencements de son autorité

en ordonnant une égale distribution des charges publiques, dans laquelle disparurent ces distinctions nées de la conquête, devenues odieuses par leur origine, devenues iniques par la succession des temps et la commune soumission. Il établit, dans les villes et bourgs, auprès de chaque mosquée, des écoles publiques et des tribunaux de *kâdhys*. Enfin il créa un corps de *kaschefs* (*découvreurs*), cavalerie permanente, espèce de maréchaussée, destinée à la poursuite des malfaiteurs, au maintien du bon ordre, à la sûreté des communications. Poursuivant le rêve des précédents émyrs, rêve que les khalyfes d'Orient n'avaient point abandonné, Okbah se préparait à porter de nouveau la guerre dans le *Frandjat*, lorsqu'il apprit à Saragosse que les Berbères s'étaient encore révoltés, après avoir embrassé le schisme des Morabites (*al-morâbethyn*, les *voués à Dieu*), et que, fiers de quelques avantages, ils menaçaient l'émyr arabe dans Tanger. Okbah revint précipitamment à Cordoue, descendit le fleuve avec un corps d'élite, et, passant le détroit, parvint, après de longs efforts, à contenir les rebelles.

Ce ne fut qu'au bout de quatre ans que, trompé par une paix apparente, Okbah revint en Espagne. Il y mourut presque aussitôt. Sa longue absence avait été — 741 funeste. Les gouverneurs de provinces, devenus, loin de leur chef, égaux entre eux, agirent sans union, sans concert, et s'habituèrent à se considérer, chacun dans son gouvernement, comme maîtres et souverains. Cependant les Berbères, profitant à leur tour du départ d'Okbah pour violer la foi jurée, reprirent aussitôt les armes, et rallièrent à leurs taïfas jusqu'aux nègres du désert. Le wali d'Égypte, Hantallah-ben-Séfouân al

Kebby, envoya contre eux quelques troupes arabes, commandées par Baledj-ben-Baschyr et Thaalébah-ben-Salémah, qui allèrent imprudemment chercher les rebelles au delà de l'Atlas. Dans ces plaines de sable, disent les historiens arabes, les noirs combattants de Soûs et de Masamoud ressemblaient à des nuées de sauterelles. Épuisés par la chaleur, dévorés par la soif, les Arabes furent écrasés dans cette lutte inégale où le climat combattait contre eux. Les deux généraux vaincus s'enfuirent jusqu'au détroit, avec les débris de leur armée, au travers de l'insurrection générale, et cherchèrent asile en Andalousie. Leur arrivée y alluma une sanglante guerre civile. J'en dirai brièvement les phases diverses et les résultats.

Ces nouveaux venus, reçus en fugitifs, prétendirent commander dans l'Espagne comme dans l'Afrique. Mais Abd-al-Malek-ben-Kotân, jaloux de ses droits d'émyr que le khalyfe lui avait rendus après la mort du regrettable Okbah, s'opposa justement à leurs prétentions. Il fallut vider la querelle par les armes. Baledj et Thaalébah se divisèrent d'abord pour faire à la fois le siége de Cordoue et celui de Tolède. Abd-al-Malek fit lever l'un et l'autre; mais les rebelles, s'étant réunis, défirent à leur tour Abd-al-Malek, qui leur fut livré par les habitants de Cordoue. Après la victoire, les troupes élurent tumultueusement Baledj pour émyr, et son collègue, jaloux de cette préférence, l'abandonna, suivi des siens, pour s'établir en maître dans l'Estrémadure. Le fils d'Okbah, Abd-al-Rhaman, vint alors attaquer Baledj avec les troupes fidèles, le tua de sa main, et dispersa son ar-
742 — mée.

Tandis que la confusion, l'anarchie et la guerre civile

désolaient ainsi l'Espagne, les Berbères d'Afrique soutenaient avec acharnement leur révolte, que les victoires de l'Arabe Hantallah parvinrent avec peine à comprimer. Enfin la plus sanglante querelle venait aussi de s'allumer en Orient, entre les Omméyades et les Abassydes, pour la possession du trône des khalyfes. Le vaste empire de l'islam paraissait prêt à s'écrouler dans ces dissensions intestines, dans cette universelle conflagration.

Ce fut à la faveur de si heureuses circonstances que commença ce long effort des Espagnols pour reprendre leur patrie à des maîtres étrangers.

On a l'habitude de placer la première apparition du guerrier chrétien appelé *le roi* Pélage, et sa victoire, ou plutôt son heureuse embuscade dans la caverne de Covadunga, peu de temps après la conquête de Thâryk et de Mouza, vers l'année 718. « Il y avait alors dans les montagnes des Asturies, disent d'anciennes légendes, une foule incroyable de peuple fidèle. » C'étaient des chrétiens ibères, romains et goths, qui avaient mieux aimé vivre indépendants, loin des villes, que sous la domination des ennemis du Christ. Ils restèrent, oubliés des vainqueurs, dans ce coin de montagnes, le plus pauvre et le plus âpre de la Péninsule, où vécut le *Cantaber indomitus* d'Horace, où les Romains, malgré la courte expédition faite sous Auguste, ne purent ni maintenir leurs armes, ni faire pénétrer leur langue et leurs mœurs, où la souveraineté des Goths ne fut ni moins contestée, ni plus réelle. Le départ de l'émyr Al-Haour pour les Gaules, justement en cette année 718, les expéditions successives d'Al-Samah (721), d'Ambisah (724),

et d'Abdérame (731), au delà des Pyrénées, enfin celle d'Okbah en Afrique (737), ayant toujours éloigné d'eux le danger d'une attaque, ils purent s'établir et se fortifier dans leur petit territoire. Le chef qu'ils se donnèrent par élection fut Pelagius (don Pelayo), qu'on s'est efforcé de faire descendant des anciens princes goths, quoiqu'il fût plutôt un Ibère-Romain, et auquel on attribue un règne de dix-neuf ans, tout rempli d'aventures miraculeuses. Rien n'est plus obscur, rien n'est plus incertain que ces commencements de la monarchie espagnole, et l'existence même de Pélage a été, comme celle de Romulus ou de Pharamond, vivement controversée. Le fait est qu'Isidore de Béja (*El Pacense*), seul écrivain chrétien de l'époque, ne dit pas un mot de ce roi chrétien, et que les historiens postérieurs qui l'ont mentionné ne sont aucunement d'accord sur l'origine, l'époque, la durée et les événements de son règne. Pour concilier tant de doutes et de contradictions, quelques-uns ont imaginé de confondre en une seule et même personne le roi des Asturies, Pélage, combattant les Arabes, avec le comte de Murcie, Théodomir, vassal des Arabes ; puis, de confondre encore Favila, successeur du premier, avec Athanaïlde, successeur du second. Ce fut le savant Béarnais Marca (1), qui commit le premier cette confusion, et, sous l'autorité de son nom, s'est propagée l'erreur grossière où sont tombés la plupart des historiens étrangers, entre autres, parmi nous, le P. d'Orléans (2), et Voltaire à sa suite, qui appelle ces deux hommes en un Pélage-

(1) Mort archevêque de Paris en 1662, auteur du livre intitulé *Marca Hispanica*, d'une *Histoire du Béarn*, etc.

(2) *Histoire des révolutions d'Espagne*, 1734.

Theudomer. Il est inutile de relever l'absurdité palpable d'une telle supposition qu'aurait dû prévenir, moins encore la différence des noms que celle des situations géographiques et politiques. Théodomir est un personnage trop bien connu, trop bien désigné dans les annales des deux peuples pour qu'on puisse le confondre avec nul autre.

Quant à Pélage, bien que la vaste compilation de don José Conde n'en fasse pas plus mention que la chronique d'Isidore de Béja, il est certain cependant que quelques *historiens* arabes ont parlé de lui, aussi bien que les chroniqueurs espagnols à partir du IXe siècle. Ils le mentionnent comme chef des chrétiens d'*Astourisch* ou de *Djalikia* (des Asturies ou de la Galice) dans les années 97 et 99 de l'Hégire (719 et 721), l'appelant *Belaÿ* (la lettre P manque dans la langue arabe) ou *Bélaÿ-al-Roumy*, Pélage le Romain. Ce qu'on peut croire, en définitive, c'est qu'une poignée d'Ibères et de Goths fugitifs (il faut ainsi réduire la *foule incroyable* de peuples qui vivaient cachés au fond des gorges de montagnes incultes) se réfugia dans les seuls lieux qu'eussent négligés les armes musulmanes, et qu'elle servit de noyau, de ralliement, aux chrétiens mécontents ou zélés qui vinrent accroître peu à peu le petit peuple indépendant. On conçoit que les Arabes, occupés de vastes entreprises toujours dirigées par l'autre extrémité des monts, les aient oubliés dans leur sauvage retraite; on conçoit aussi que des traditions populaires aient orné de fables, entouré de prodiges, le berceau toujours respectable et glorieux de l'indépendance nationale.

Après le mauvais succès de l'expédition d'Abdérame

dans les Gaules, et à la faveur des guerres intestines qui divisèrent continuellement les vainqueurs des Goths, ces réfugiés de l'antique Cantabrie purent faire quelques excursions hors de leur asile. Ils se grossirent d'une foule de chrétiens qui fuyaient, soit les exactions et les pillages, soit la vue même des temples infidèles, et furent bientôt en état d'essayer de petites entreprises, d'abord au nord, pour gagner le rivage de la mer, puis à l'ouest et au midi pour s'étendre dans les vallées voisines et de plus fertiles campagnes. Il est dit, dans Conde, que, pendant l'absence de l'émyr Okbah (vers 738), quelques partis de chrétiens, sortis des montagnes du *Djouf* (du nord), ayant paru dans la plaine, Abd-al-Malek alla donner la chasse à ces bêtes fauves, et les repoussa dans leurs repaires. Cependant Alphonse dit le Catholique, gendre de Pélage, élu pour successeur à Favila son beau-frère, s'étant avancé dans la Galice, puis aux bords du Duero, avait pénétré jusqu'auprès de Salamanque, et se trouvait, vers l'année 750, souverain d'un petit royaume composé des Asturies, de la Galice presque entière et d'une partie de la province de Léon.

Effrayés de l'état de faiblesse et d'anarchie où les tenaient leurs perpétuelles discordes, les Arabes andalous, après la défaite des deux chefs égyptiens, s'adressèrent au wali d'Afrique pour qu'il leur donnât un émyr capable de réprimer les factions et de pacifier le pays. Hantallah leur envoya Houzam-ben-Dhirar al Kélébi, surnommé Abou'l-Khatar, le meilleur de ses officiers, celui qui avait le plus contribué à ses victoires sur les Berbères. Et comme, pour contenir ces obstinés rebelles, il n'avait rien trouvé de mieux que de les enrôler dans ses

propres troupes, comme il désirait en débarrasser son gouvernement d'Afrique, comme enfin il n'avait plus lui-même qu'un petit nombre de guerriers arabes à son service, il fit partir avec Houzam une armée toute composée des Berbères qui s'étaient soumis. Ce fut — 743 alors, pour la première fois, que les Mores proprement dits entrèrent en nombre dans la Péninsule, sans être mêlés aux Arabes, et sans avoir au moins, pour chefs et officiers de leurs *taïfas*, des hommes de la race supérieure.

Avec leur aide, Houzam put arrêter Thaalébah, qui s'était emparé de Mérida et de Cordoue, et les autres gouverneurs de provinces qui s'arrogeaient indûment le titre d'émyrs. Ensuite, pour prévenir de nouvelles discordes, pour attacher au sol les populations mouvantes, il assigna des terres séparées et distinctes aux différentes nations musulmanes nouvellement venues en Espagne, d'Asie et d'Afrique, s'efforçant de régler ce partage de manière que chacun trouvât, autant que possible, dans son domaine, le climat, les productions et les habitudes du pays d'où il était issu (1). Houzam leur

(1) Voici les attributions de territoires citées par Conde. Je les rapporte en avouant qu'elles sont fort peu claires aujourd'hui, faute d'une bonne table géographique que Conde promettait, et qu'il n'a point publiée :

Les Égyptiens et une partie des Arabes Bélédys furent cantonnés dans les districts d'Ocnosoba et de Béja ; le reste des Bélédys dans la terre de Tadmir (Murcie) ; les gens d'Hémesse dans les districts d'Esbilia (Séville) et de Libla (Niebla) ; les gens de la Palestine, dans ceux de Sidonia et d'Algéziras ; les gens d'Alordania (des bords du Jourdain), dans les environs de Rayata et de Malaga ; les gens de Damas, dans le territoire d'Elvira ; les gens de Kinsrin, dans celui de Jaën ; les gens de Ouacita, dans les dépendances de Cabra ; enfin les gens des Iracks et de Kaïrwan, dans les provinces plus éloignées à l'orient.

assigna également un tiers du produit des terres cultivées par les serfs des *agémis (a'djémys*, étrangers, probablement les Goths demeurés sous la domination musulmane), laissant toutefois aux familles des Arabes venus les premiers, au temps de la conquête, les biens qui étaient dès longtemps en leur possession. Dans ce remaniement de territoires, dans cet établissement plus fixe des tribus, disparut le petit royaume de Théodomir, passé d'abord aux mains d'autres seigneurs goths, et toute la Péninsule, sauf les Asturies, n'eut plus que des maîtres arabes.

Les efforts et les réglements d'Houzam ne purent assurer à l'Espagne une bien longue tranquillité. Deux chefs de tribus, Samaÿl-ben-Hatim al Kéléby et Thouéba-ben-Salémah al Djézamy, l'un de Syrie, l'autre d'Égypte, mécontents de leur partage, s'insurgèrent bientôt contre Houzam, qu'ils accusaient de trop favoriser ses compatriotes, les Arabes de l'Yémen. Ligués contre l'émyr, ils le firent tomber dans une embuscade, et l'emprisonnèrent à Cordoue. Houzam parvint à s'échapper avec le secours de quelques amis, mais il fut tué dans un combat livré sous les murs de la ville. Les rebelles, vainqueurs, se partagèrent l'Espagne. Thouéba demeura à Cordoue avec le titre d'émyr; Samaÿl alla gouverner Saragosse 745 — et les provinces du nord.

La faiblesse du pouvoir ainsi divisé, l'insubordination qui naît des dissensions civiles, enfin la nécessité où sont des chefs armés les uns contre les autres de s'assurer l'affection de leurs troupes, même par la licence, amenèrent un tel relâchement dans la discipline militaire, que les soldats se livraient impunément à tous les

excès, n'épargnant pas plus les musulmans que les chrétiens ou les juifs, et que les peuples d'Espagne, jusqu'alors tranquilles et respectés, se trouvaient livrés à tous les maux de la conquête. Ce fut donner de grands renforts aux chrétiens des Asturies qui, justement à cette époque, sous Alphonse le Catholique, accomplirent d'heureuses entreprises autour de leur retraite. Les hommes sages, parmi les musulmans, sentirent qu'un tel état de choses exigeait un prompt remède. N'espérant rien de l'Orient, que désolaient aussi des guerres intestines et plus graves encore, ils convinrent de former une assemblée générale où seraient conviés les chefs des tribus arabes de l'Yémen, de la Syrie et de l'Égypte, pour prendre d'un commun accord toutes les mesures nécessaires au bien public, et spécialement pour faire élection d'un émyr qu'ils investiraient du commandement supérieur. Une telle assemblée était nouvelle parmi les musulmans, et ses actes préparaient à l'Espagne son émancipation du khalyfat de Damas. Elle se réunit, cependant, malgré l'opposition des plus séditieux, et — 746 nomma d'une voix unanime Youzouf-ben-Abd-al-Rhaman al Féhry, arrière-petit-fils de cet Okbah-ben-Nafé qui, le premier, porta les armes arabes du Nil à l'océan Atlantique. C'était un homme de bien, estimé de toutes les factions parce qu'il n'avait pris parti pour aucune d'elles, et que les chrétiens respectaient à l'égal des musulmans. Il avait longtemps et bien gouverné la province arabe des Gaules.

Youzouf se mit à parcourir les provinces de l'Espagne, pour tout voir de ses yeux, pour écouter les plaintes, pour rendre la justice. Il fit partout réparer les routes et

les ponts, il changea la plupart des gouverneurs qui s'étaient habitués, disent les historiens, à considérer les populations comme des troupeaux; il parvint enfin à rétablir pour un moment l'ordre et la paix. Par ses nouvelles dispositions, l'empire arabe d'Europe fut alors divisé en cinq grandes provinces : 1° Korthobah (Cordoue), ou l'Andalousie, comprenant les villes et territoires d'Eschbilia (Séville), Karmouna (Carmona), Estedja (Ecija), Schedzouna (Sidonia), Arkosch (Arcos), Libla (Niebla), Malaca (Malaga), et Djahen (Jaen). — 2° Tolaïtola (Tolède), ou la Castille et l'Andalousie orientale, comprenant Ouad-al- Hakhara (Guadalaxara), Aourioualeth (Orihuela), Balentsia (Valence), Dania (Denia), Locant (Alicante), Karthadjanah (Carthagène), Maoursia (Murcie), Ouad-Aexi (Guadix). — 3° Méréda (Mérida), ou l'Estrémadure et la Lusitanie, comprenant : Batalyos (Badajoz), Barakara (Braga), Leschbouna (Lisbonne), Bortokal (Oporto), Elbora (Evora), et Eschtorka (Astorga). — 4° Sarkosta (Saragosse), ou l'Aragon, la Navarre et la Catalogne, comprenant : Tarkena (Tarragone), Tortoscha (Tortose), Barschalouna (Barcelone), Djerounda (Gironne), Lareda (Lerida), Oueschka (Huesca), Bambalona (Pampelune), et Djaka (Jaca). — 5° Arbounah (Narbonne), ou la Septimanie, entre les monts Al-Bortât et l'Ouad-Némousa (le Gard), comprenant Karkaschouna (Carcassonne), Batieras (Beziers), Agada (Agde), Macalouna (Maguelonne, devenu Montpellier), et Némousa (Nismes).

Les sages mesures de Youzouf donnèrent à l'Espagne un repos de quatre années. Mais bientôt reparurent les rivalités de personnes et les jalousies de races. On disait

de l'émyr que, pour ses partisans, sa coupe était de miel, et, pour ses rivaux, d'absinthe. Au bout de cette espèce de trève entre les factions, Amer-ben-Amroû al Koraÿschy, lequel se piquait d'être le descendant direct de Mokschab, l'enseigne du Prophète au combat de Bedr, mécontent de ce que Youzouf lui eût ôté le titre d'émyr de la mer (*Amyr-al-Bahr*, amiral), et plus mécontent de ce qu'il eût donné les gouvernements de Tolède et de Saragosse à Samaÿl, son ennemi, et au fils de Samaÿl, souleva les tribus syriennes, ameuta les Berbères, et se mit en révolte ouverte au nom des Abbassydes, qui disputaient alors aux Omméyades le trône impérial de Damas. Il attaqua d'abord Samaÿl et son fils dans — 750
Saragosse, prit cette place, après un siége meurtrier, et marcha sur Tolède, où Youzouf, ayant reçu son investiture du dernier khalyfe omméyade, assemblait, pour punir le rebelle, les Yéménides et leurs alliés. La guerre entre eux fut longue, sanglante, acharnée. Cependant, après des succès divers, Youzouf vainqueur avait enfermé son rival dans cette même Saragosse, et Amer-ben-Amroû fut pris à son tour après un mois d'assauts. Ce fut alors que la venue d'un étranger — 755
en Espagne y produisit une révolution complète, et rétablit sur de nouvelles bases, plus stables, plus solides, la puissance arabe qui s'écroulait dans les déchirements d'une interminable anarchie.

CHAPITRE III.

Khalyfat de Cordoue. — Dynastie omméyade. — Second établissement (de 756 à 1001).

Lorsqu'en l'année 41 de l'Hégire (662 de notre ère), Moawiah-ben-Abou-Sofyan fut fait khalyfe dans Koufah par son général Amroû, il imagina, pour se rattacher par le sang à la famille de Mahomet, dont il détrônait le petit-fils, de se dire arrière-petit-fils d'Omméyah, qui avait été cousin d'Abd-al-Mothleb, aïeul du Prophète. De là vint le nom d'omméyade donné à la dynastie qu'il fonda, et qui, de lui à Mérouân II, fournit quatorze khalyfes à l'empire d'Orient. Il n'entre pas dans mon sujet de raconter comment cette dynastie, par ses discordes, ses luttes et ses crimes, indisposa contre elle les nations de l'islam; comment les abbassydes (descendants d'Abbas, oncle de Mahomet), à la faveur de cette désaffection générale, purent réclamer le trône, et le disputer les armes à la main, en suscitant un schisme en même temps qu'une révolte; comment enfin, après les chances

diverses d'une longue guerre civile, qui déchira tout l'empire et l'inonda de sang, Mérouân II fut entièrement défait dans la plaine d'Arbelles, pris et mis à mort par Abd-Allah, oncle du jeune Abou'l-Abbas, avec qui fut intronisée la dynastie des abbassydes [1] (750). Il suffit de rappeler que la très-nombreuse famille des Omméyades fut non-seulement proscrite, mais exterminée. Elle périt presque tout entière dans des supplices raffinés qui firent donner au jeune khalyfe le surnom d'*Al-Ssefah*, ou le Sanguinaire. On rapporte, par exemple, que son oncle Abd-Allah, s'étant fait livrer quatre-vingt-dix jeunes gens de cette famille infortunée, les fit battre de verges jusqu'à ce qu'il tombassent épuisés de douleur, qu'on les couvrit alors de tapis, et que les bourreaux prirent un repas sur les corps palpitants de leurs victimes, dont ils entendaient les gémissements et l'agonie. Ces vengeances atroces s'exercèrent jusque sur les morts, car on déterra les cadavres des derniers khalyfes omméyades pour les brûler et en jeter les cendres au vent.

Mais le premier, l'inévitable châtiment de la cruauté, d'après le constant témoignage de l'histoire, c'est qu'elle manque toujours son but. Malgré l'anathème et l'extermination, un membre de la famille proscrite put échapper au massacre de ses proches. C'était un jeune homme de vingt ans, Abb-al-Rhaman-ben-Ma'ouyah, petit-fils du khalyfe Hescham. Il parvint à s'enfuir de Syrie sous un déguisement, et après avoir erré quelque temps dans

[1] La langue de Mérouân fut jetée à un chat, comme celle d'un impie, parce qu'il avait eu pour précepteur l'imam Djad, qui, le premier, osa nier la divinité du Koran. On l'appelait pour cette raison *Al-Djady*.

l'empire, au milieu de longues aventures et de grands dangers, il vint se réfugier parmi les Berbères de l'Atlas, dans la puissante tribu des Zénètes, où il vécut quelque temps, connu d'eux, mais sous le nom supposé de Djafar-al-Mansour.

C'était pendant le feu de la guerre que se livraient Youzouf al Féhri et Amer-ben-Amroû pour la possession de l'émyrat d'Espagne. A la même époque, des nobles arabes, au nombre d'environ quatre-vingts, pris même dans les tribus belligérantes de Syrie et d'Egypte, se réunirent en secret à Cordoue, chez un certain Tamâm-ben-al-Kamah, Yéménite, pour conférer pacifiquement sur les moyens de délivrer leur pays adoptif du fléau sans cesse renaissant de la guerre civile et de l'anarchie, de lui donner, enfin, un gouvernement stable, fort, respecté. Ils convinrent unanimement que la rivalité des chefs et l'impunité des révoltes, dans l'éloignement du siége de l'empire, était la première cause de tous leurs maux ; qu'il fallait donc, pour les faire cesser, créer en Espagne un empire indépendant, qui ne relevât plus, ni des walis d'Afrique, ni même des khalyfes de Damas. La récente usurpation des Abbassydes devrait servir à colorer d'un prétexte religieux cette efficace résolution aux yeux de ceux que ne toucherait pas suffisamment la nécessité politique. Restait la difficulté d'élever une dynastie au milieu des jalousies de personnes, de familles et de tribus. L'un des convoqués, Wahib-ben-Zahyr, proposa le dernier rejeton de la race vénérée des Omméyades, le jeune Abdérame, dont il connaissait la retraite ; et ce choix, qui devait rallier les musulmans fidèles, qui devait imposer aux rivalités « comme le soleil

paraissant au milieu des étoiles », fut approuvé par tous les membres de l'assemblée. Deux d'entre eux, Tamam-ben-al-Kamah et Wahib-ben-Zahyr, se rendirent secrètement en Afrique pour chercher le jeune proscrit dans sa tribu du désert, et lui offrir, au nom des tribus arabes de l'Yémen, de la Syrie et de l'Égypte, la puissance souveraine en Espagne. Abdérame accepta sa haute destinée. Il partit aussitôt, conduit par les deux envoyés de Cordoue, traversa heureusement la Mauritanie, puis le détroit, évitant les villes et les ports fréquentés, et vint débarquer à Hisn-al-Mounékâb (*fort des Coteaux,* aujourd'hui Almuñecar), avec quelques centaines de cavaliers fournis par la tribu berbère qui lui avait donné asile. Les conjurés de Cordoue avaient déjà répandu son nom dans la province, avec la nouvelle de sa prochaine arrivée, et partout les populations, qui l'attendaient, séduites par sa bonne mine autant que par l'éclat de sa naissance, l'accueillirent avec allégresse et dévoûment. Alméria d'un côté, Malaga de l'autre, lui ouvrirent aussitôt leurs portes, puis Xerez, Arcos, Sidonia, et, son escorte se grossissant toujours, Séville enfin le reçut en triomphe à la tête de vingt mille guerriers. — 755

L'émyr Youzouf, qui venait d'achever heureusement le siége de Saragosse, et ramenait à Tolède son rival enchaîné, apprit les succès d'Abdérame aussitôt que son débarquement sur les côtes d'Andalousie. Plein de fureur à ces nouvelles, il fit périr tous ses prisonniers, « ce qui indisposa sa fortune, » disent avec profondeur et naïveté les historiens arabes; et, remettant à son fils aîné Abd-al-Rhaman toutes les troupes disponibles pour qu'il allât couvrir Cordoue, il s'empressa lui-même, avec

l'aide de ses deux autres fils et de son général Samaÿl, de rassembler toutes celles qui occupaient l'est, le nord et l'ouest de l'Espagne. Cependant, tandis que les partisans du jeune Omméyade répandaient des proclamations qui annonçaient la venue du prince légitime et promettaient la paix, le repos, l'abondance sous son règne, Abdérame poursuivait rapidement sa marche, jaloux de soutenir le prestige d'un nom respecté par l'éclat d'actions glorieuses. Il culbuta le fils de Youzouf, qui était venu à sa rencontre, et l'enferma dans Cordoue. L'émyr s'avançait avec une armée nombreuse pour dégager sa capitale; Abdérame, sans lever le siége, détacha de son camp dix mille cavaliers d'élite, se mit à leur tête, et vint résolument attaquer l'émyr malgré l'extrême disproportion du nombre. Sa témérité, qu'il sut habilement étayer sur d'heureux présages, fut couronnée du plus éclatant succès. Youzouf, complétement défait, s'enfuit jusqu'en Portugal, tandis que Samaÿl gagnait Murcie; et Cordoue, soulevée contre le fils de l'émyr, se rendit 755 — au vainqueur.

Cette victoire signalée de Mouzarah (c'est ainsi que les Arabes nomment le lieu où elle fut livrée, entre Mérida et Cordoue) assura le succès d'Abdérame, en lui livrant le siége de l'empire. Il put dès lors faire tous les actes de souveraineté et confier les plus hauts emplois de l'État à des partisans de sa famille, qui étaient venus de Syrie courir les chances de sa fortune. Mais le nouveau trône des Omméyades, transplanté d'Orient en Occident, n'était pas encore à l'abri des tempêtes. L'émyr déchu essaya de relever son parti, et put, avec les siens, aller joindre Samaÿl dans la terre de Tadmir. Ces

deux alliés, vaincus dans un combat sanglant qu'Abdérame leur livra sur la plage même d'Almuñecar, où il était naguère débarqué d'Afrique, et poursuivis jusqu'aux montagnes d'Elvira, implorèrent la clémence du jeune Omméyade, qui leur laissa la vie, la liberté et les richesses. Mais bientôt, ne pouvant se résoudre à —756
obéir après avoir commandé, Youzouf rompit la foi jurée, et reprit encore les armes. Il fut, cette fois, tué dans une rencontre. Ses fils et ses parents ayant soutenu sa révolte contre celui qu'ils nommaient *Al-Daghel* ou l'Intrus, les uns à Tolède, les autres à Sidonia et Algéziras, furent aussi battus et faits prisonniers. Abdérame, malgré les conseils de ses généraux, leur fit grâce une seconde fois. —759

Un plus grand péril le menaçait. Il venait à peine de soumettre Tolède, où s'étaient retranchés les débris du parti de Youzouf, lorsqu'il apprit que le wali de Kaÿrwan, Aly-ben-Moguéyth, était débarqué sur les côtes d'Al-Garb, avec une nombreuse armée, envoyé par le khalyfe abbassyde Abou-Djafar-Al-Mansour, pour lui ôter le trône et la vie. Cet ennemi puissant, dont les forces s'augmentaient des mécontents, des fanatiques et des partis vaincus, s'efforçait de rallier aussi les peuples à la cause du khalyfe contre un rebelle, un usurpateur, un schismatique, un membre de cette indigne famille vouée à la mort par les malédictions de tous les imâms de l'empire. Aux premiers avis de ses serviteurs fidèles, Abdérame partit pour faire tête à ce nouvel orage; mais, tandis qu'il concentrait ses forces à Cordoue, Tolède se révolta derechef, excitée par les mêmes hommes du parti de Youzouf auxquels il venait de pardonner, et qui se soulevaient cette

fois au nom du khalyfe d'Orient. Ce double péril ne l'intimida point. Il détacha quelques troupes sous les ordres de son affranchi Bedr, devenu son lieutenant, pour contenir la ville rebelle, tandis que lui-même, avec le gros de l'armée, s'avança contre les Africains. Il les rencon-
763—tra près de Séville, leur livra bataille, et remporta sur eux une victoire aussi complète que celle de Mouzarah. Le wali de Kaÿrwân fut tué dans l'action. Une partie de ses troupes s'enferma dans le fort de Sidonia, qui se rendit presque aussitôt; le reste s'enfuit jusqu'en Afrique. Quant aux révoltés de Tolède, que commandait Kasim-ben-Youzouf, ils se défendirent longtemps derrière les fortes murailles de cette place, et ne la livrèrent qu'a-
765—près deux ans d'un siége rigoureux.

Ce n'était pas encore le terme des épreuves et des succès d'Abdérame. Les fugitifs du combat livré au wali de Kaÿrwân ne tardèrent pas à reparaître dans les montagnes d'Elvira et de Ronda, ramenant d'Afrique des bandes berbères, et s'étant choisi pour chef un jeune wali de la tribu de Meknésah, nommé Abd-al-Gafyr al Meknésy, qui passait pour descendant de Fatima, la fille bien-aimée du Prophète. Ces nouvelles bandes, grossies sans cesse de vagabonds, de séditieux et d'aventuriers africains, qui poussaient leurs descentes jusqu'en Catalogne, firent quelques progrès, et parvinrent même à s'emparer, par un coup de main, de Séville, qu'ils dévalisèrent comme des brigands. On avait jusque-là dissuadé le khalyfe de diriger lui-même la guerre contre ce ramas de misérables. Mais, pour délivrer les populations de leurs pillages, Abdérame, que la victoire suivait partout, quitta Cordoue, les atteignit à Ecija, sur les bords

du Génil, et les extermina. On lui présenta, après l'action, cinquante têtes des chefs de ces bandes, entre autres celles du Meknésy. Pour mettre l'Espagne à —772
l'abri de nouvelles entreprises des Africains, qui s'étaient habitués à la considérer comme une proie toujours à leur merci, il chargea Témâm-ben-al-Kamah, devenu son hagib (*hadjeb*, chambellan), ou premier ministre, et qu'il nomma émyr de la mer, de faire construire dans tous les ports de la Catalogne et de l'Andalousie, à Tarragone, Tortose, Carthagène, Almeria, Malaga, Cadix, Lagos, un grand nombre de petits vaisseaux destinés à protéger les côtes. Cette mesure eut un plein succès ; de longtemps les Mores n'osèrent plus tenter d'incursions.

Vainqueur des dissidents d'Espagne, délivré des attaques de l'Orient, Abdérame n'avait plus, pour consolider son trône, qu'à le faire respecter des ennemis de l'islam. En même temps qu'il repoussait les Africains, qu'il mettait ses États à l'abri de leurs descentes, il avait envoyé quelques troupes contre les chrétiens des Asturies, pour les refouler et les contenir dans leurs montagnes. Il fallut arrêter aussi, sur un autre point, les entreprises d'un ennemi plus formidable. Pendant la guerre entre Abdérame et Youzouf, la Gaule narbonnaise, d'où l'émyr avait rappelé les troupes musulmanes, était tombée au pouvoir de Pépin, fondateur de la dynastie carlovingienne. Cette province fut alors réunie une première fois à la couronne de France, après avoir appartenu trois siècles à l'Espagne, et quarante ans aux Arabes [1].

[1] Elle retourna plus tard au comté de Barcelone, puis au royaume d'Aragon, et ce fut seulement après la conquête de Richelieu (1642) et par le

A la suite d'une courte irruption des Franks dans la Catalogne, la paix avait été conclue entre Abdérame et Pépin. Mais, peu d'années après, Charlemagne, appelé, dit-on, par quelques alcaydes des places frontières, qui lui offraient la suzeraineté de leurs petits domaines, et par un des fils de Youzouf, Kasim, qui alla chercher l'empereur frank jusqu'à Paderborn, en Westphalie, 777 — où il tenait diète, Charlemagne dirigea en personne une expédition contre l'Espagne. Ce ne fut point par la Cerdagne, mais par la Navarre, qu'il passa les Pyrénées. Les Franks prirent et rasèrent Pampelune, et s'avancèrent dans l'Aragon jusqu'auprès de Saragosse. Mais, devant les forces qu'avait rassemblées le wali de cette ville, ils furent contraints de battre en retraite et de repasser les monts, abandonnant, suivant le mot arabe, « la prise pour le retour [1]. » C'est pendant cette retraite qu'une partie de leur armée fut écrasée à Roncevaux. Mais ce désastre n'eut pour cause, ni une attaque des musulmans, ni la trahison des chrétiens espagnols, comme on l'a répété d'habitude. Des paysans navarrais et vascons, demeurés, avec leurs seigneurs, fidèles aux Mérovingiens, se réunirent dans le dessein de piller l'armée de Charlemagne, ennemie pour eux, et

traité des Pyrénées (1659), que ces montagnes devinrent, dans toute leur étendue, la limite politique comme la limite naturelle entre les deux peuples.

[1] C'est-à-dire laissant le butin pour une autre fois. — Le wali de Saragosse était alors Abd-al-Malek-ben-Omar. On le nomma, dans les chroniques écrites en mauvais latin, *Omaris filius*, d'où vint le nom du roi Marsilius ou Marsille, tant répété par les légendes chevaleresques. C'est cet Abd-al-Malek, alors wali de Séville, qui, voyant son jeune fils Kasim tourner bride devant les Africains du Meknésy, le perça de sa lance, en lui disant : « Meurs, lâche, tu n'es pas mon fils. »

qui revenait chargée de butin. Ils l'attendirent dans une gorge étroite, et massacrèrent toutes les troupes de l'arrière-garde, en faisant rouler sur elle des éclats de rochers. Le marquis, ou préfet de la marche de Bretagne, le plus célèbre des paladins, Roland (Hruodland), périt en cette rencontre, non pas étouffé dans les bras de Bernard del Carpio, mais enseveli sous les débris des montagnes (1).

Après cette destruction de l'armée de Charlemagne à Roncevaux, Abdérame dût encore une fois tirer le glaive contre les séditieux de l'empire. Un des trois fils de Youzouf-al-Fébry, qu'on tenait enfermé dans une tour à Cordoue, et qu'on appelait Mouhamad-*al-Assouad*, ou l'aveugle, parce qu'il avait eu la patience et l'adresse de feindre cette infirmité, s'échappa de prison, et, rejoignant, dans les montagnes de Jaen, Elvira, Ronda, les débris des bandes du Meknésy, put les rallier à ceux du parti des Féhrites, dont son frère Kasim était resté le chef. Abdérame et ses généraux les délogèrent à grande peine de ces retraites inacccessibles. Il fallut faire comme une battue générale où furent employées toutes les troupes de l'empire. Le prétendu aveugle, abandonné peu à peu de tous les siens, réduit à n'avoir plus un compagnon, plus un esclave, alla se cacher et mourir misérablement dans les bois, « comme un loup — 784 affamé. » Son frère Kasim reçut encore un généreux pardon.

(1) Voir au tome III, chap. 30, de l'*Histoire de la Gaule méridionale*, par Fauriel, la relation d'Eginhart. Voir aussi la monographie de Roland, par M. Francisque Michel, où se trouve l'admirable chant de guerre des paysans pyrénéens.

Ce fut la dernière expédition militaire d'Abdérame. Enfin libre de tout ennemi, au dedans et au dehors, et jouissant, avec l'empire entier, d'une paix si laborieusement conquise, il put donner ses dernières années aux soins et aux devoirs d'un gouvernement qui, pour le peuple sur lequel il vint régner, fut une ère nouvelle.

De ce prince, en effet, date la seconde forme de la conquête, le véritable établissement des Arabes en Espagne, et leur histoire comme peuple civilisateur. Depuis les victoires de Thâryk et de Mouza, l'Espagne musulmane avait relevé non-seulement du khalyfat de Damas, mais du gouvernement d'Afrique, dont elle était une annexe, une dépendance. L'émyr d'Espagne, comme ceux de Tanger, de Kaÿrwân, de Barkah, obéissait, du moins nominalement, au wali d'Afrique, espèce de vice-roi qui n'avait de supérieur que le khalyfe lui-même. C'était d'ordinaire un membre de la famille régnante qui, résidant en Egypte, occupait cette importante place, la seconde de l'empire. En fondant le khalyfat de Cordoue, comme fils d'Omméyah, et par opposition au khalyfat de Syrie, qu'occupaient les fils d'Abbâs, Abdérame, par ce schisme, coupa en deux l'empire de Mahomet, de même que jadis Constantin, en s'établissant sur le Bosphore, avait nécessairement divisé l'empire romain, qui s'était trouvé avoir deux têtes, l'une en Orient, l'autre en Occident. Abdérame affaiblit peut-être ainsi la puissance générale de l'islam, dont toutes les forces, jusque-là, avaient été réunies dans une seule main et conduites par une seule volonté. Mais, certes, en rendant l'Espagne indépendante, il lui donna spécialement une prospérité et une puissance dont elle avait manqué

jusqu'alors. Parmi les avantages importants que lui procura cette forme nouvelle, il en est deux surtout qui frappent par leur évidence et leur grandeur. Délivrée des caprices de maîtres éloignés, de la rapacité de chefs transitoires, des entreprises de tous les séditieux et de tous les ambitieux, elle fut encore affranchie d'un tribut étranger, toujours perdu pour le pays qui le supporte, et n'eut plus à payer d'impôts qu'au gouvernement intérieur, lequel les rend de mille manières à la nation qui les acquitte.

Il est douteux qu'Abdérame ait pris le titre de khalyfe, ni même celui d'*Emyr-al-Mouménym*, chef des croyants, que se donna, deux siècles après, le huitième khalyfe omméyade d'Espagne, Abdérame III. Il se contenta probablement, soit du titre équivalent à celui de roi, *malek*, qui lui est fréquemment donné par les historiens, soit simplement du titre consacré d'émyr, qui reçut un sens nouveau d'une forme nouvelle. Néanmoins, comme rejeton de la dynastie souveraine des Omméyades d'Orient, dont il devint la tige en Occident, Abdérame est bien le vrai fondateur du khalyfat de Cordoue. Il prit sur l'Espagne le pouvoir, unique et absolu, qu'avaient eu sur tout l'empire arabe les successeurs de Mahomet. Il substitua son nom à celui du khalyfe de Bagdad (1) dans la *khotbah*, ou prière publique. Enfin, il fit frapper à Cordoue la même monnaie que les Omméyades faisaient frapper à Damas (2), c'est-à-dire que

(1) Les Abbassydes avaient porté de Damas à Bagdad le siége du khalyfat.

(2) Cette monnaie d'Abdérame portait, au lieu d'une tête et d'une couronne, deux inscriptions : d'un côté : « Il n'y a de Dieu qu'Allah, unique et sans compagnon ; » et au revers : « Dieu est un, Dieu est éternel ; il n'est

son gouvernement fut celui de ses ancêtres, tel qu'ils l'avaient exercé dans l'Orient, tel que l'y exerçaient les Abbassydes, tel que l'avait fondé le Prophète sur le dogme de l'unité. J'en ferai connaître plus tard la nature, la forme et les défauts essentiels. Ce sera l'un des principaux objets de la seconde partie de cet ouvrage.

Appelé comme un sauveur par le vœu du pays (ses victoires mêmes en font foi), et plus grand prince encore que grand guerrier, Abdérame conquit l'empire, plutôt par ses vertus que par ses armes. Il avait pris, à l'école de l'adversité, des leçons de modération dans la fortune, et l'odieux spectacle des cruautés où périt toute sa famille, l'avait rendu doux et clément. Jamais il n'ordonna de supplice, jamais il ne versa le sang qu'avec son épée. Si quelques-uns de ses adversaires périrent, ce fut les armes à la main, ou loin de lui, par ordre de ses généraux. Mais, malgré bien des parjures, bien des ingratitudes, tous ceux qui tombèrent en sa puissance obtinrent leur pardon, et souvent des faveurs. Comme César, pour se défaire d'eux, il voulut se les attacher.

Abdérame régla le sort des nations, diverses par l'origine et le culte, dont se composait la nombreuse population de son empire, les Arabes, les Syriens, les Egyptiens, les Berbères, tous musulmans, les Goths et les Ibères chrétiens, enfin les juifs. L'Espagne fut divisée

ni père, ni fils; il n'a point de semblable. » Un article de foi sur la monnaie d'un prince donne bien l'idée de son double pouvoir : il est pontife et roi.

Cela suffirait à prouver qu'avec ou sans le titre, Abdérame se fit réellement khalyfe en Espagne. Il était Omméyade, et ne pouvait reconnaître les Abbassydes. Or, on ne saurait concevoir une nation musulmane qui n'eût, près ou loin, un chef à la fois spirituel et temporel, un vicaire du Prophète.

en six gouvernements, administrés par des walis (ouâlys), outre celui de la capitale, Cordoue, qui relevait directement du khalyfe, à savoir : Mérida, Tolède, Saragosse, Valence, Murcie et Grenade ; et chaque gouvernement fut divisé en quatre districts administrés par des wazirs (ouézir). Walis et wazirs réunissaient, comme le khalyfe, tous les genres de pouvoirs que nous divisons soigneusement, militaire, civil, judiciaire et financier. Le tribut imposé à tous les chrétiens d'Espagne soumis au khalyfe, fut fixé par Abdérame, de concert avec leurs représentants, à dix mille onces d'or, dix mille livres d'argent, dix mille chevaux, dix mille mulets, mille cuirasses, mille lances et mille épées. Sous la condition du paiement de ces subsides, en cinq années, ou tous les cinq ans, il leur octroya, dit Conde, une *charte de protection et de sécurité* [1], laquelle, adressée « Au nom de Dieu clément et miséricordieux, par le magnifique roi Abdérame, aux patriarches, moines, seigneurs et autres chrétiens d'Espagne, » conserva et ratifia les priviléges que ceux-ci possédaient, aux termes des anciennes capitulations, de s'administrer par leurs lois civiles et religieuses, sous l'autorité de leurs magistrats et de leurs évêques, et d'obtenir du gouvernement impérial liberté pour leurs personnes, sécurité pour leurs biens, tolérance pour leur culte.

Les années et les intervalles de paix qui suivirent l'avénement d'Abdérame au trône furent consacrés à divers travaux d'utilité publique. On construisit des ports sur le littoral, des routes et des canaux dans l'intérieur,

[1] « *Les otorgó una carta de proteccion y seguridad.* »

des bains et des fontaines dans tous les lieux habités. Les villes furent assainies et embellies d'utiles monuments. Le commerce maritime, déjà très-actif entre les Grecs de Constantinople et les Arabes d'Espagne, qui trouvaient leurs frères établis dans la Sardaigne et la Sicile, prit un accroissement prodigieux, tandis que l'agriculture, encouragée, honorée, pratiquée par les plus nobles et les plus grands, devint une science où les Arabes furent sans rivaux. Leurs mains industrieuses eurent bientôt converti en plaines fertiles, en jardins délicieux, des campagnes presque incultes et désertes naguères, qui, plus tard, en reprenant leurs anciens maîtres, ont repris leur ancien aspect.

Abdérame aimait avec passion les sciences, les arts (ceux du moins que permettait le Koran), la poésie, la chasse [1], tous les nobles plaisirs, et il les cultivait avec éclat. Ce fut lui qui commença la construction de cette admirable *Aljama* de Cordoue (*al-Djâmi*, mosquée principale) qui surpassa tous les monuments anciens de l'islam en grandeur et en magnificence, qui est encore aujourd'hui le plus beau reste des monuments arabes, et que j'aurai plus loin l'occasion de décrire avec détail. Les historiens assurent qu'il en traça lui-même le plan,

[1] Il introduisit en Espagne la chasse au vol, la fauconnerie, dès longtemps pratiquée dans l'Orient. Aussi l'appela-t-on *le Faucon Koraÿschyte*. Voici comment un poëte arabe fait parler le faucon : « Enlevé par force du désert, j'ai les yeux couverts d'un chaperon, et mes griffes sont pressées dans des entraves; mais dès que je suis en face de ma proie, je m'élance sur elle, je la saisis de mes serres victorieuses, et la rapporte à celui qui m'a envoyé la prendre. Les rois, les princes, sont mes serviteurs, et je foule leur poing sous mes pieds. »

d'après la forme qu'on supposait à la *Al-Aksah*, le temple de Salomon à Jérusalem, non moins vénéré des musulmans que la *Kaabah* même, le temple d'Abraham à la Mekke. Il consacrait, dit-on, une heure de chaque journée à diriger les travaux de son *Aljama*, de même qu'il attribuait aux dépenses de cette construction une notable partie de ses revenus. Le premier soin des Arabes, en occupant une ville, était d'élever une mosquée, de construire un hôpital, et d'ouvrir une école gratuite. L'hôpital et l'école étaient les annexes nécessaires de la mosquée. Abdérame ne manqua point à cet usage. Il favorisa de tout son pouvoir l'instruction du peuple; il fonda, dans les principales cités de l'empire, des bibliothèques publiques, et, dans sa capitale, dans son palais même, des réunions de savants et de poëtes, qui se nommaient académies, et parmi lesquelles il se plaisait à vivre. On peut juger du soin qu'il apportait à l'éducation générale par le soin qu'il mit à celle de ses fils. Les plus illustres maîtres étaient appelés à leur donner des leçons sous les yeux de leur père, qui les faisait assister régulièrement aux audiences des kadis et aux séances du *meschouar*, ou conseil d'Etat, pour qu'ils apprissent l'art difficile de rendre la justice aux hommes, et l'art plus difficile encore de les gouverner. Comme il n'est permis, en histoire, de rien inventer, de rien supposer même, et comme les historiens du temps qui nous occupe ne mentionnent guère dans leurs récits que les princes et les grands des nations, c'est dans l'histoire de ces élus de la fortune, de ces instruments de la Providence, qu'il faut chercher à découvrir l'histoire des nations elles-mêmes. Par ses aventures, ses qualités, ses

vertus, ses mœurs et ses goûts, Abdérame représente tout le peuple arabe.

Cet illustre fondateur du khalyfat de Cordoue mourut 787 — dans l'année de l'hégire 171, qui était la soixantième de son âge, et après un règne de trente-deux ans. Lorsqu'il sentit approcher sa fin, il convoqua dans son palais les walis des six provinces, leurs vingt-quatre wazirs, le grand kadi, chef de la justice, le hagib, ou premier ministre, et les conseillers du *meschouar*. Il leur déclara, devant toute sa famille assemblée, qu'il choisissait pour successeur Hescham, le plus jeune de ses trois fils, auquel il adressa publiquement à cette occasion ses derniers conseils (1). Aussitôt tous les membres de l'assemblée

(1) « Rappelle-toi, mon fils, lui dit-il, que les royaumes sont à Dieu, qu'il « les donne et les ôte à qui lui plaît. Rendons grâces à sa bonté divine de ce « qu'il a déposé en nos mains l'autorité royale, et faisons sa sainte volonté, « ce qui signifie : faisons le bien à tous les hommes, et particulièrement à « ceux qu'il nous a confiés... Rends une justice égale aux pauvres et aux « riches, car l'injustice est le chemin de la perdition ; mais, en même temps, « sois doux et clément envers ceux qui dépendent de toi, car ils sont tous « créatures de Dieu... Confie le gouvernement des provinces à des hommes « sages et expérimentés; châtie sans pitié les ministres qui oppriment le « peuple... traite tes soldats avec douceur et fermeté; qu'ils soient les dé- « fenseurs de l'État, et non ses dévastateurs... Encourage et protége les « laboureurs; ce sont eux qui nous donnent notre subsistance... Ne cesse « jamais de mériter l'affection de tes peuples ; dans leur bienveillance est la « sûreté de l'État; dans leur frayeur, son danger ; dans leur haine, sa ruine « certaine... Fais enfin que les peuples te bénissent, qu'ils vivent heureux et « tranquilles à l'ombre de ta protection; c'est là qu'est le bonheur et la « gloire d'un roi. »

Que ce discours ait été réellement tenu par Abdérame à son fils, ou qu'il soit l'œuvre des historiens, comme les harangues de Tite-Live; qu'il ait été tenu par Abdérame à Hescham, ou, selon d'autres, par Hescham à son fils Al-Hakem, peu importe. Il donne également la mesure du prince, du peuple et de l'époque. En le lisant, ne croit-on pas lire une page de Fénelon ?

baisèrent la main du jeune prince en signe d'obéissance et de fidélité, et le nom d'Hescham fut joint dès lors à celui d'Abdérame dans la *khotbah*, ou prière publique pour le khalyfe, qui se faisait chaque *djouma* dans toutes les chaires de l'empire, et qui était le premier privilége de la souveraineté. Les belles qualités d'Hescham, peut-être aussi l'amour d'Abdérame pour sa mère Houarâh, qu'il avait épousée, fugitif et proscrit, dans la tribu berbère des Zénètes, peut-être enfin cette circonstance qu'Hescham était né en Espagne et ses frères en Syrie, déterminèrent la préférence qu'il obtint sur ses aînés.

Quels qu'en fussent les motifs, ce choix d'Abdérame fut une faute, et bien funeste. En continuant, comme les khalyfes de Syrie, à livrer au caprice paternel l'ordre de succession dans la famille régnante, au lieu de l'établir sur une règle fixe, invariable et reconnue, comme la primogéniture, il rouvrit l'ère des dissensions intestines, qu'aurait dû fermer pour longtemps l'érection du khalyfat indépendant de Cordoue. Disputée désormais par les héritiers du khalyfe, égaux en droit, la succession au trône devint la cause et le but des guerres civiles, comme l'avait été précédemment, entre les walis de provinces, la possession du titre d'émyr. On ne respecta pas plus la désignation arbitraire du khalyfe entre ses enfants, que l'on n'avait respecté celle du khalyfe entre les walis.

La fatale expérience eut lieu sur-le-champ. A peine Hescham était-il monté sur le trône, que la guerre civile, apaisée pendant les dernières années d'Abdérame, se ralluma sous cette forme nouvelle. Les frères aînés d'Hescham, Souléïman et Abd-Allah, auxquels il avait confié

les gouvernements de Mérida et de Tolède, voulurent d'abord se rendre indépendants chacun dans sa province. Sans consulter le khalyfe, ils faisaient ou défaisaient les wazirs de districts, et les alcaydes (al kaÿd) de forteresses, emprisonnaient ceux qui, demeurés fidèles au prince, résistaient à leurs ordres, et Souléïman fit même empaler, par bravade, le wazir de Tolède, dont Hescham demandait l'élargissement. C'était une déclaration de guerre que les deux frères aînés faisaient à l'élu de la tendresse paternelle. Hescham les défit tous deux dans une sanglante bataille livrée près de la forteresse de Bulche. Assiégé dans Tolède, Abd-Allah lui rendit cette place et reçut le plus généreux pardon. Souléïman, moins traitable, se retira dans le pays de Murcie pour continuer la guerre; mais, battu dans toutes les rencontres, abandonné de tous ses partisans, il fut contraint d'humilier son orgueil aux pieds du vainqueur. Pour toute vengeance, Hescham l'exila d'Espagne, dont sa présence pouvait troubler le repos, et afin d'adoucir encore ce léger châtiment, il lui racheta ses propriétés personnelles moyennant soixante mille mitcâls d'or, et 790 — lui fit présent d'un palais à Tanger.

L'année suivante, après avoir réprimé par ses généraux la révolte d'un puissant wali qui occupait Barcelone et Saragosse, Hescham voulut, à la faveur d'une entreprise nationale, dirigée au dehors, faire cesser les discordes intérieures qui recommençaient à désoler l'empire. Il fit publier l'*algihed* (al-djihêd), ou guerre sainte, la guerre contre les infidèles. Le devoir de tout bon musulman était d'y prendre part, soit en se rangeant sous les drapeaux du khalyfe, soit en fournissant des

armes, des chevaux, des denrées ou de l'argent. Les troupes réunies pour cet objet se divisèrent en deux corps. L'un fut envoyé contre les chrétiens du *Djouf*, des Asturies, sur lesquels régnait alors Alphonse le Chaste (1), successeur de Bermudo Ier, et qui faisaient sans cesse de petites entreprises, de petites conquêtes autour de leur premier établissement. L'armée arabe les resserra dans les montagnes, pénétra jusqu'au cœur de la Galice, fit des prisonniers et du butin. Mais, au retour de l'expédition, elle donna dans une embuscade, où les Espagnols la taillèrent en pièces. C'est le premier avantage important qu'ils aient obtenu sur les Arabes, très-célébré dans les chroniques chrétiennes, un peu dissimulé par les historiens de l'islam. — 796

L'autre corps pénétra dans la Gaule gothique, pilla plusieurs villes, Narbonne entre autres, défit Guillaume de Toulouse entre cette ville et Carcassonne, et revint heureusement, chargé de dépouilles. La part du khalyfe dans ces prises de guerre, qui était le cinquième, s'éleva, dit-on, à quarante-cinq mille mitcâls d'or; il la consacra tout entière à l'achèvement de la grande mosquée de Cordoue, qui fut, en effet, terminée sous son règne.

Dans l'administration intérieure, Hescham suivit re-

(1) Alphonse II fut surnommé le *Chaste* (el *Casto*) parce qu'il vécut dans le célibat, et non parce qu'il affranchit son petit domaine du tribut de cent jeunes filles que ses prédécesseurs envoyaient, dit-on, chaque année au harem de Cordoue. Le payement de ce tribut est une fable absurde de tous points, qu'ont adoptée pourtant les historiens les plus accrédités, en la fondant sur je ne sais quelle coutume de l'Orient conservée par les Arabes en Espagne. J'aurais presque honte de réfuter sérieusement ce conte puéril.

ligieusement les traces de son père. Il fut appelé *Al-Radhy*, ou le Bon, *Al-Adhel*, ou le Juste, et mérita ces titres honorables, traitant tous ses sujets avec une égale impartialité, sans distinction de rang ou de croyance, consacrant ses richesses à secourir les pauvres, à racheter les captifs, à nourrir les veuves et les enfants de ses soldats, à récompenser le mérite et la vertu. Il avait des goûts simples, modestes, retirés, et cultivait lui-même ses jardins. Les chrétiens, à son époque, c'est-à-dire presque un siècle après la conquête musulmane, avaient pris partout l'usage de la langue arabe ; Hescham en commanda l'usage écrit à la place de la langue latine. C'est ce qui explique comment tous les livres manuscrits qu'on trouva plus tard chez les chrétiens mozarabes des Castilles et de l'Andalousie étaient en arabe, même les bibles et les évangiles. Hescham mourut, jeune encore, en 796, après avoir, l'année d'avant, dans une solennelle assemblée, désigné pour successeur son fils Al-Hakem (le sage, ou le savant, *sapiens*).

Al-Hakem mérita ce surnom par ses connaissances étendues, par son goût pour les lettres, qui lui fit choisir pour hagib le poëte Abd-al-Kérim. Mais cette science même qu'il avait acquise augmenta son orgueil naturel, et plus tard, par l'orgueil, ses exigences et sa dureté. En ceignant la couronne, le nouveau *khalyfe* se trouva menacé d'un double péril. Ses oncles renouvelèrent aussitôt leurs prétentions au trône, ou du moins à la souveraineté des provinces dont ils avaient eu le gouvernement. Souléïman quitta l'Afrique, d'où il ramena ces bandes d'aventuriers berbères, toujours prêts à se ruer sur l'Espagne, tandis que son frère Abd-Allah

faisait soulever Tolède, ville pleine de chrétiens, foyer et refuge ordinaire des séditions, depuis qu'à son détriment, Cordoue était devenue capitale de l'empire arabe. Il fallut que le jeune khalyfe prît, comme son père, les armes contre eux. Dans le même temps, les Franks passaient les Pyrénées, sur le bord des deux mers, et se répandaient à la fois dans la Catalogne et la Navarre. Charlemagne, irrité de la récente irruption des Arabes dans la Gaule narbonnaise, avait envoyé les comtes de la frontière pour user de représailles. Al-Hakem marcha d'abord contre ces étrangers, les rejeta de l'autre côté des monts, puis revint attaquer ses oncles, dont le parti s'était fortifié durant son absence, et qui tenaient ses généraux en échec. Il parvint à leur livrer bataille dans les plaines de Murcie. Souléïman périt; Abd-Allah s'enfuit à Tanger. Al-Hakem lui envoya son pardon, qu'il — 800
étendit à tous les rebelles musulmans, croyant encore, comme son aïeul, que la clémence termine vite et bien ce que la force a commencé; mais il exigea pour otages les deux fils de son oncle, qu'il fit élever avec soin, et à l'aîné desquels il accorda même la main de sa sœur Kinzah. Cette double expédition lui valut d'ajouter à son nom de savant celui d'*Al-Modhaffer*, l'heureux vainqueur. Les premiers conquérants arabes n'avaient point reçu de leurs soldats ces titres orgueilleux. On voit que la flatterie s'était glissée parmi les courtisans autour du nouveau trône.

Quant à Tolède, la ville chrétienne et séditieuse, on s'y prit autrement pour la pacifier. Le wali nommé en remplacement d'Abd-Allah était un jeune homme, fils du vieux guerrier Amroû, dont les étourderies et les

cruautés firent soulever le peuple de cette ville, qui l'enferma dans un des forts. Amroû demanda à remplacer son fils, que d'abord il parut blâmer. Mais peu après, à l'occasion du passage d'un prince par Tolède, il invita tous les principaux habitants à une fête donnée dans l'Alcazar, et quatre cents chefs de famille, pris dans ce guet-
803 — apens, furent atrocement décapités. Le *khalyfe*, qui laissa impuni ce crime commis dans son intérêt, en fut accusé justement.

Cependant l'un des fils de Charlemagne, Louis, fait roi d'Aquitaine dès l'âge de trois ans, appelé par le wali de Huesca, qui lui livra passage, était entré de nouveau sur les terres d'Espagne. Il prit Lérida, Gironne et Barcelone enfin, dont le long siége, soutenu par l'Arabe Zeÿd, est le sujet principal du grand poëme ou *carmen* d'Esmoldus Nigellus. De cette heureuse expédition des Franks, date la fondation du comté de Barcelone. Al-Hakem, un peu tardivement, se rendit aux frontières désormais rapprochées ; il repoussa l'ennemi, sans lui reprendre toutefois sa principale conquête. Cette guerre de pillage, cette alternative d'attaque et de défense, continua de la même manière avec des succès divers, qui ne méritent pas de mentions détaillées, pendant plusieurs années de suite, chaque parti se jetant à l'improviste sur les terres de l'ennemi pour y faire du butin, jusqu'à ce qu'un parti plus fort l'en repoussât [1]. Enfin les deux nations, également fatiguées des ravages incessants

[1] Les Arabes appelaient *algarades* (al-garah), les irruptions soudaines et rapides qu'on nomme aujourd'hui *razzias* en Afrique. Le mot algarade est resté dans les langues de l'Europe avec une acception semblable, non au propre, mais au figuré.

qu'elles souffraient tour à tour, convinrent de respecter mutuellement leur territoire. La paix entre l'empereur et le khalyfe fut signée à Aix-la-Chapelle en 812, deux ans avant la mort de Charlemagne.

Peu de temps avant cette époque, et à la suite de quelques engagements sans résultat sérieux, Al-Hakem avait conclu, par ses généraux, une trève avec Alphonse le Chaste, que les Arabes nommaient Anfoûs ou Alanfoûs. Ce traité fallit lui devenir funeste. Les musulmans zélés purent lui faire un crime, le Koran à la main [1], d'avoir pactisé avec les ennemis de la foi, et son caractère altier, dur, impérieux, aigrissant chaque jour le mécontentement des nobles, ils en vinrent à tramer une conspiration contre sa vie. On devait le frapper dans la mosquée pendant la prière du *Djouma*, ou jour saint. Un des conjurés, cousin du khalyfe, lui découvrit la trame, lui nomma ses complices, et trois cents têtes, coupées en une nuit, furent apportées sur les tapis du palais, puis attachées à des crochets sur la grande place avec cette inscription : Traîtres à leur roi. — 806

Une telle sévérité, inouïe parmi les Arabes, et digne pendant de la sanglante embûche de Tolède, laissa dans le peuple de Cordoue une sourde fermentation qui n'attendait que l'occasion d'éclater. Elle se trouva bientôt. Un nouvel impôt, mis sur l'entrée de certains objets de consommation, fit naître des plaintes d'autant plus vives, que le produit de cet impôt était affecté à l'entretien d'une garde particulière, composée de Berbères

[1] « O croyants, ne formez d'alliances qu'entre vous ; les infidèles ne manqueraient pas de vous corrompre... » (Sourate III, v. 114.)

et surtout de Slaves [1], dont le soupçonneux et cruel khalyfe avait rempli son palais. Quelques habitants du grand faubourg d'Al-Kyblah (du midi), qui était séparé de Cordoue par le fleuve, comme l'est, à Séville, le faubourg de Triana, ayant tenté d'introduire par force leurs denrées dans la ville, dix d'entre eux furent pris et condamnés au pal. Les gens du faubourg accoururent en foule pour implorer leur grâce du khalyfe. Mais Al-Hakem, dont la maxime était qu'il faut que le peuple craigne, pour qu'il ne se fasse pas craindre, resta inflexible et commanda le supplice. Alors le peuple s'arme, délivre les condamnés, disperse les troupes de leur escorte, et les poursuit jusqu'au palais impérial. Furieux de cette insulte, Al-Hakem se met à la tête de cette garde intérieure dont il s'entourait, et, malgré les prières de son fils, du hagib, des principaux dignitaires, il fond sur la multitude qui fuyait en désordre. Beaucoup d'hommes périrent sous les coups des cimeterres ou les pieds des chevaux. Ceux qu'on prit vivants furent attachés à des pieux, sur le bord du fleuve. La vengeance de l'impitoyable khalyfe ne s'arrêta pas à cette
817 — sanglante exécution. Il bannit de l'Andalousie tous les habitants du faubourg insurgé, fit raser leurs demeures qu'il livra d'abord au pillage de ses mercenaires, et ordonna que jamais aucune maison ne fût élevée sur cette place maudite.

[1] Ou Esclavons. Conde les appelle *esclavos*. C'étaient des esclaves, en effet, mais des esclaves que les Juifs allaient acheter au fond de l'Adriatique, dans le pays d'où la république de Venise tirait ses milices permanentes (*schiavoni*), et qu'ils vendaient aux souverains arabes de l'Espagne. Faits musulmans, ces Slaves entraient dans la garde du khalyfe. On les nommait *zaklaby*.

Des malheureux proscrits, les uns se réfugièrent à Tolède, d'autres passèrent en Afrique et en Orient, au nombre d'environ vingt mille hommes. Une partie de ceux-ci s'établirent, avec leurs familles, dans le royaume de Fez, qu'une rébellion des Edryzytes avait fondé, en même temps qu'Abdérame érigeait le khalyfat de Cordoue; ils peuplèrent un quartier de la nouvelle ville, qui fut appelé le *côté des Andalous*. Les autres, plus aventureux, eurent une destinée plus singulière. Sous le commandement d'un certain Omar-ben-Schaÿb-Abou-Hafs, que les Grecs appellent Apochaps, ils allèrent piller Alexandrie, qui se racheta de leurs mains, puis s'emparer de l'île de Crète, où ils formèrent un établissement d'où les Grecs ne purent les déloger. On dit que leur ville naissante s'étant appelée *Al-Khandak*, le retranchement, donna à toute l'île le nom moderne de Candie.

Al-Hakem ne survécut pas longtemps à cet acte d'odieuse rigueur. Dévoré de remords, poursuivi par les injures du peuple, qui le nommait *Al-Rabdy* (celui du faubourg) ou *Abou'l-Assy* (Père du mal) [1], et par les fantômes de son imagination, il tomba, pareil à Saül, dans une sombre mélancolie, puis dans une démence furieuse qui le conduisit rapidement au tombeau.—821

Abdérame II était dès longtemps proclamé *successeur* (*Oualy-al-Adhy*) d'Al-Hakem, comme Al-Hakem l'avait été d'Hescham, et Hescham, d'Abdérame Ier. Il gouvernait l'Etat depuis la maladie d'Al-Hakem; il avait bravement et habilement dirigé la guerre contre les chrétiens d'Afrank, en faisant lever le siége de Tortose à Louis le Débonnaire, et contre les chrétiens du Djouf,

[1] D'où les chrétiens l'ont surnommé Abulaz.

au point d'obtenir aussi de ses soldats le surnom d'*Al-Modhaffer*; on vantait son esprit, sa science, sa charité; on l'appelait le père des pauvres; il était pur de toute cruauté, de toute vengeance; il avait enfin l'amour du peuple, augmenté de toute la haine qu'on portait à son père; et pourtant le début de son règne fut aussi agité que celui des règnes précédents. D'abord, le vieil Abdallah, chez qui, disent les historiens, la neige des cheveux blancs n'avait pas éteint le feu d'un cœur ambitieux, revint d'Afrique, amenant des bandes berbères, pour essayer de nouveau la fortune contre son petit-neveu. Il fut encore battu, chassé de proche en proche jusqu'à Valence, enfermé dans cette place, pris et pardonné. Le khalyfe lui laissa même, pour ses vieux jours, le gouvernement de la terre de Tadmir. Abdérame alla repousser ensuite les Franks qui occupaient la Catalogne, et peut-
822 — être leur reprit-il Barcelone pour un moment. Mais de graves embarras intérieurs vinrent promptement l'arrêter dans cette expédition. L'empereur Louis entretenait, par lettres et par émissaires, des relations avec les Mozarabes de Tolède et de Mérida, ville où les musulmans eux-mêmes, surchargés de taxes qu'augmentait sans cesse la prodigalité de leur souverain, se montraient fort mécontents. A cette époque de la guerre con-
822 — tre les Franks de la Catalogne, et à propos du payement de l'*al-zakah*, ou dîme du khalyfe, le peuple de Mérida se soulevait, tuait ou chassait les officiers impériaux, et se donnait pour chef un collecteur d'impôts destitué, homme plein de haine et d'énergie. Il fallut que le wali de Tolède, Abd-al-Rouf, vînt mettre les mutins à la raison. Mais à peine avait-il quitté To-

lède avec ses troupes, que cette ville, toujours inquiète et séditieuse, ayant d'ailleurs à venger les quatre cents assassinats d'Amroû, se mit à son tour en révolte ouverte. Et lorsque Abd-al-Rouf eut quitté Mérida — 826 pour aller châtier Tolède, Mérida se souleva de nouveau. Le khalyfe, déjà rappelé des frontières, dut venir de Cordoue faire en personne la guerre aux révoltés de l'*Al-Garb*. Comme il ordonnait à ses soldats de traiter les rebelles en frères égarés, de ne plus les frapper dès qu'ils tournaient bride, et comme il voulait préserver les villes insurgées de toute ruine et même de tout dégât, les sièges ne furent que des blocus sans assauts. Mérida se rendit la première au khalyfe; mais ses généraux ne purent recouvrer Tolède, plus obstinée, qu'en l'année 835.

Abdérame avait reçu, dans l'intervalle, une ambassade solennelle de l'empereur grec Michel le Bègue, et lui avait, en retour, expédié un ambassadeur à Constantinople pour resserrer leurs alliances de politique et de commerce, qui furent renouvelées avec l'empereur Théophile. Enfin, délivré des séditions intestines par la soumission des villes insurgées, et des attaques étrangères par le démembrement de l'empire de Charlemagne à la mort de Louis le Débonnaire, — 840 Abdérame ordonna une grande expédition maritime, qui, partie de Tarragone et des Baléares, explora militairement la Sardaigne, la Corse, l'île de Candie, ravagea les côtes de Provence, et pénétra même dans Marseille. Mais, pendant que sa flotte s'occupait au pillage dans la Méditerranée, un terrible ennemi fondait sur ses Etats par l'autre mer. Les Normands (*North-Mann*, hommes du Nord), ces hardis pirates venus de la Scandinavie,

qui avaient, comme disent leurs sauvages chansons, « l'ouragan au service de leurs rames, » commençaient à désoler l'Allemagne, l'Angleterre et la France. En l'an 843, ils traversèrent la Manche, explorèrent le golfe de Gascogne, tournèrent la pointe de la Galice, descendirent jusqu'en Portugal, pénétrèrent dans le Tage avec cinquante-quatre vaisseaux, et mirent Lisbonne à feu et à sang. Les Arabes, qui nommaient ces forbans *Madjoudj* ([1]), disent qu'ils brûlaient les villes, ravageaient les campagnes, tuaient les habitants, sans épargner les enfants et les femmes, ni même les animaux domestiques, et que c'étaient les ennemis de tout le genre humain. Ces nouveaux Vandales, non moins terribles que leurs devanciers, suivirent les rivages, le fer et la flamme à la main, gagnèrent la Basse-Andalousie, pillèrent Cadix, Sidonia, et même un faubourg de Séville, qu'ils vinrent attaquer en remontant l'ancien Bétis, devenu le Guadalquivir (*al-Ouad-al-Kébyr*, le *Fleuve-Grand*). Ce ne fut qu'après plusieurs combats meurtriers, que les Arabes parvinrent à chasser et à rejeter sur l'Afrique ces auda-
844 — cieux brigands du Nord.

Leur apparition, qui menaçait aussi bien les chrétiens des Asturies que les musulmans andalous, rendit la guerre languissante pendant le règne d'Abdérame II. Il n'y eut, entre les deux peuples, que des rencontres sans importance où chaque parti s'attribua l'avantage, mais qui n'amenèrent aucun changement notable dans leur situation réciproque. C'est à l'époque de ce prince qu'appartiennent les commencements des royaumes de

([1]) C'est-à-dire fils d'*Yadjoudj* et de *Madjoudj* (Gog et Magog), ces êtres mystérieux et malfaisants, dont le Koran parle aussi bien que la Bible.

Navarre et d'Aragon, et de la principauté de Catalogne. Les Franks, désormais les Français, s'étaient emparés de ces provinces pendant les expéditions dirigées par Charlemagne et Louis le Débonnaire. Deux descendants des ducs de Gascogne, Iñigo Ariza et son frère Aznar, ayant eu quelques démêlés avec Pépin, roi d'Aquitaine, se retirèrent au delà des Pyrénées, et se firent des Etats indépendants, l'un de la Navarre espagnole, l'autre du nord de l'Aragon (vers 831). D'une autre part, c'étaient des *comites* de Louis le Débonnaire et de Charles le Chauve, Béra, Bernhard, Bérenguer, Alédram, qui, sous les titres de ducs de Septimanie, marquis de Gothie, comtes de Barcelone, commencèrent la série des comtes, depuis indépendants et souverains, de la principauté désormais appelée Catalogne [1]. Ainsi, au milieu du IXe siècle, les chrétiens occupaient toute la lisière du nord, d'une mer à l'autre, depuis les bouches du Duero jusqu'à celles de l'Ebre.

Abdérame II mourut en 852. Ce prince, dont — 852 le grand savoir, la droiture, la douceur, la prodigue générosité sont célébrées à l'envi par tous les historiens, occupa les loisirs de son règne à de nombreux travaux d'utilité publique. Il augmenta la flotte, en même temps qu'il augmentait la garde du khalyfe, alors seule troupe permanente. Il fit paver les rues des principales villes, ouvrit de nouveaux chemins, éleva des aqueducs, entre autres celui qui amène à Cordoue l'eau des montagnes, bâtit des châteaux forts (*al-kassr*, d'où

[1] La Gothalania (d'où *Catalonia* et *Cataluña*) fut ainsi nommée, soit des mots *Gothi-Alani*, Goths et Alains, ce qui ferait remonter cette étymologie à l'époque de la conquête des Barbares, soit plutôt du mot frank *Gothland*, terre des Goths.

alcazar), fonda des mosquées, et dota des *médrézah* ou écoles publiques. Il faisait élever à ses frais trois cents orphelins dans celle de la *Aljama* de Cordoue. Abdérame II encouragea les manufactures, surtout les fabriques d'armes de Cordoue et de Tolède, déjà célèbres à l'égal des fabriques de Damas; car c'est par des présents d'épées et de boucliers qu'il répondait aux présents de riches étoffes que lui faisaient les empereurs grecs de Constantinople. Enfin, par la création, dans chaque district, d'un *sahib-al-bérid*, ou chef de courriers à cheval, chargés de transmettre en diligence les ordres et les avis du gouvernement, il donna, plus de six siècles avant Louis XI, le modèle des postes.

Les écrivains espagnols l'accusent d'avoir persécuté les chrétiens de l'empire; d'avoir, par un édit public, permis aux musulmans de tuer tout infidèle qui parlerait mal du Koran. Enfin, ce serait, à les entendre, un autre Domitien. Mais ce reproche, que dément son caractère humain jusqu'à la faiblesse, n'est aucunement fondé. Il est vrai qu'on réprima, sous son règne, quelques enthousiastes qui causaient du désordre en faisant, contre les stipulations expresses, observance publique des cérémonies de leur culte. Mais, pour qu'on ne pût l'accuser d'injustice ou d'intolérance, Abdérame fit assembler à Cordoue un concile d'évêques, qui ordonnèrent eux-mêmes aux chrétiens de modérer leur zèle, et les empêchèrent de troubler l'Etat pour gagner la palme du martyre.

Mouhamad (Mohhammed), l'un des quarante-cinq fils d'Abdérame II, qui avait aussi quarante-une filles, était, depuis deux ans, proclamé *successeur*. Il prit la

couronne sans contestation, et cette fois sans révolte parmi tant de frères. Au règne de ce khalyfe, le cinquième des Omméyades, apparaissent déjà d'une façon claire et distincte l'accroissement des Espagnols et l'affaiblissement des Arabes, progressifs en sens contraire, au point que la lutte commence à s'établir presque égale entre eux. Dans le premier feu de la conquête, alors que les Arabes prenaient l'Espagne à la course de leurs chevaux, et pénétraient au cœur de la France, les fugitifs des Asturies furent oubliés. Trop faibles pour donner de l'ombrage, trop pauvres pour donner de l'envie, ils restèrent paisiblement en possession d'un pays âpre et peu fertile, où jamais les vainqueurs, maîtres des belles campagnes de l'est et du midi, ne songèrent à s'établir. On ne s'aperçut d'eux que lorsqu'ils se mirent à faire des excursions, des algarades, sur les champs voisins de leur retraite. Mais les Arabes se contentèrent de les y refouler sans penser à les détruire. C'étaient, comme avait dit Mouza, des femmes dans la plaine et des chèvres dans les montagnes. On ne leur fit qu'une guerre défensive, comme on la ferait à des pirates qui viennent piller les côtes, et que l'on ne peut atteindre dans leur fuite. Par un usage immémorial, commun à tous les peuples de l'Orient, les Arabes, sans armées fixes et permanentes, n'entreprenaient la guerre que pour s'établir dans des contrées nouvelles, ou pour faire du butin dans celles qu'ils ne voulaient pas conserver. Or, ni les provinces froides et montueuses du pays basque, des Asturies et de la Galice, ni les dépouilles de pauvres et sauvages montagnards, sans industrie, sans commerce, vivant dans les cavernes des rochers, et qu'ils

appelaient des *bêtes fauves*, ne pouvaient tenter les riches possesseurs de l'Andalousie, les voluptueux habitants des palais de Cordoue. Plus tard, quand de continuelles divisions intestines éclatèrent parmi les vainqueurs, les réfugiés des montagnes, qui s'augmentaient incessamment de tous ceux de leurs frères qu'une foi vive ou les maux de l'anarchie portaient à s'expatrier, mirent ces divisions à profit pour se fortifier et s'étendre. Il n'était plus temps de les détruire. Si, dans les moments de paix entre eux, les musulmans s'avançaient en force contre les chrétiens, ceux-ci prudemment se repliaient dans leurs montagnes inaccessibles à la cavalerie, prêts, au départ de l'ennemi, à reparaître dans les plaines, où les habitants, chrétiens comme eux pour la plupart, les recevaient avec empressement. Ce fut par ces manœuvres sans cesse répétées, qu'ils conservèrent et agrandirent le petit domaine de Pélage.

Il venait de se passer, dans les Etats chrétiens, un événement fort simple et qui, dans tout autre siècle, fût resté sans nulle importance, mais qui, dans celui-là, en acquit une véritable. En l'année 808, un tombeau fut découvert par hasard, au milieu d'épaisses broussailles, près de l'ancienne bourgade romaine d'Iria-Flavia en Galice. Comme saint Jacques Zébédée passait, suivant la tradition, pour avoir été l'apôtre de l'Espagne, et pour avoir subi le martyre dans cette bourgade, le vieux tombeau romain fut déclaré tombeau de l'apôtre, et les ossements qu'il contenait, ses saintes reliques. Une église fut aussitôt bâtie sur la place (1) et dotée de vastes do-

(1) *Campus apostoli*, d'où Compostela.

maines; elle devint la métropole du petit royaume de Pélage, et saint Jacques Zébédée (que les Arabes nommèrent *Sanct-Yak*, d'où les Espagnols *Santiago*), le patron, le protecteur du pays. Cette découverte, les miracles qui l'accompagnèrent nécessairement, et l'espèce de nouveau culte qu'elle introduisit, en exaltant l'enthousiasme religieux de ces peuples encore sauvages, en augmentant leur foi, leur zèle, leur confiance, eurent une véritable et puissante influence sur leur œuvre d'affranchissement.

D'une autre part, les événements du règne de Mouhamad aidèrent beaucoup aux succès des Espagnols. Il eut d'abord à calmer une querelle littéraire et canonique qui menaçait de s'envenimer. Le collége des imâms de l'aljama de Cordoue, espèce de Sorbonne musulmane, voulait que l'enseignement public fût défendu à un docteur étranger qu'on nommait le hafyt Baky [1], et qu'ils accusaient d'hérésie sur plusieurs chefs. Les imâms, du rit malékite, disaient que leur interprétation du Koran s'appuyait sur mille trois cents docteurs de renom, tandis que celle du hafyt Baky, du rit hanbalite, ne reposait que sur deux cent quatre-vingt-quatre docteurs, desquels dix à peine faisaient autorité. Le khalyfe dut juger ce grand procès, et écouter les longues disputes des deux parties. En homme sensé, il déclara que la doctrine du hafyt ne différait de la doctrine orthodoxe que par de légères subtilités, et qu'étant d'ailleurs savant et vertueux, il pouvait, sans danger pour la foi, continuer ses cours d'enseignement.

[1] *Hafyt* est le surnom des érudits qui savent par cœur beaucoup d'histoires traditionnelles.

Des querelles plus graves que cette querelle de Bas-
Empire, vinrent bientôt occuper Mouhamad. Mouza-ben-
Zéyad al Djêday, que l'on croit Goth d'origine et chré-
tien renégat, était wali de Saragosse ; son fils, Lobyah-
ben-Mouza, wali de Tolède. Accusé près du khalyfe
d'avoir traîtreusement livré aux Espagnols le fort d'Al-
beïda, Mouza fut déposé de son gouvernement. Il se mit
853 — aussitôt en révolte, et son fils suivit l'exemple
paternel. Pour soutenir la colère du khalyfe, les rebelles
s'allièrent aux chrétiens, soit des Asturies, soit de Bis-
caye et de Navarre, qui leur envoyèrent un puissant ren-
fort à Tolède, dont les murailles abritaient toutes les
séditions. Le siége de cette place et celui de Saragosse,
ou plutôt la guerre entre le khalyfe et les walis rebelles,
dura plusieurs années. Ce ne fut qu'en 870, après la
mort de Mouza, que Mouhamad put reprendre posses-
sion des deux villes révoltées. Alors on lui répéta le con-
seil, déjà plusieurs fois donné, de démanteler Tolède,
et le khalyfe commit encore la faute insigne de rejeter
cet avis si sage. Dans l'intervalle, les armes arabes
avaient été, en outre, occupées à faire tête aux entrepri-
ses des Français sous le comte de Barcelone Wifred II
(Guifredo), et à repousser une nouvelle descente des bar-
bares madjoudjes (les Normands), qui pénétrèrent avec
soixante vaisseaux dans la Méditerranée, pillèrent l'île
Verte, et dévastèrent toutes les côtes de Malaga à Cartha-
860 — gène, « faisant sur cette terre les ravages des ou-
ragans. »

Mais une diversion bien plus puissante, car elle fut plus durable que cette longue révolte des deux walis, vint encore favoriser les chrétiens, en paralysant la puis-

sance musulmane. On vit les querelles de races, un peu comprimées par l'érection du khalyfat de Cordoue, se réveiller de nouveau, et la domination des Arabes fut une première fois sérieusement menacée par les populations étrangères qu'ils avaient vaincues, converties, traînées à leur suite. Il y avait alors, disent leurs historiens, dans les montagnes de Ronda, un chef de bandits nommé Omar-ben-Hafs, connu sous le nom d'Aben-Hafsoun, homme de la plus basse extraction et d'origine païenne ([1]), lequel, étant parvenu à rassembler une troupe nombreuse d'aventuriers vagabonds qu'il conduisait avec audace et habileté, brava longtemps la poursuite des *Kaschefs* de l'empire. On le chassa pourtant de sa retraite. Alors il se retira jusqu'au pied des Pyrénées, où toute sa troupe le rejoignit par différents chemins, et il s'établit dans le fort inexpugnable de Rotalyéhud (Routhat-al-Yéhoud, *Rota des Juifs*). Là, réunissant autour de lui tous ceux que la guerre civile avait habitués au pillage, et qui étaient pour la plupart Berbères, ou juifs d'Afrique, comme l'indique assez le nom de leur asile, Hafsoun se trouva bientôt à la tête d'une véritable armée. Ses déprédations prirent les proportions d'une invasion ennemie, surtout lorsqu'il eut rangé dans son parti le wasir de Lérida, qui lui livra, avec cette ville, un passage sur l'Ebre. Le khalyfe revenait alors d'une expédition contre les chrétiens de Galice, qu'il avait repoussés du Portugal et poursuivis jusqu'à Saint-Jacques-de-Compostelle. Il porta toutes ses forces

([1]) C'est-à-dire qu'il n'était ni musulman, ni chrétien, ni juif, mais probablement de la vieille religion des Sabéens ou Guèbres, adorateurs des astres.

contre le bandit. Mais Hafsoun, pour conjurer ce mena-
çant orage, feignit de s'humilier, et fit croire au confiant
khalyfe qu'il armait pour son service, prêt à com-
battre les chrétiens d'Afrank. On ne reconnut sa ruse
et ses projets que lorsqu'il eut traîtreusement massacré
dans la nuit toute une troupe de cavaliers arabes que le
khalyfe lui envoyait pour auxiliaires sous les ordres de
866 — son neveu. Mouhamad jura de tirer du traître
une vengeance éclatante. Il fit marcher contre lui Al-
Mondhyr, le plus vaillant de ses fils. Hafsoun fut défait,
ses troupes taillées en pièces, et son fort de Rotalyéhud
emporté. Mais il s'échappa à travers les rochers et
867 — gagna la France.

Ces différentes expéditions, où toutes les forces du
khalyfe étaient employées et suffisaient à peine, permi-
rent aux Espagnols une défense plus ferme et des en-
treprises plus étendues. Ils commencèrent à soutenir le
choc de l'ennemi en rase campagne, à livrer des combats
réguliers où l'avantage leur demeura souvent, à se main-
tenir dans des villes où jusqu'alors ils n'avaient fait que
des irruptions. Le ciel même et les éléments parurent
aussi les favoriser et combattre pour eux. Mouhamad
ayant envoyé toute sa flotte de la Méditerranée, avec des
troupes de débarquement, pour descendre en Galice et
pénétrer au cœur de leurs possessions, elle fut assaillie,
à l'embouchure du Minho, par une affreuse tempête
868 — qui jeta tous les vaisseaux à la côte. Ce naufrage,
où périt presque toute l'armée arabe, et qui détruisit la
marine créée par Abdérame, fut plus utile aux chré-
tiens qu'aucune de leurs victoires; et certes ils auraient
pu y découvrir la protection du ciel bien plus que

dans l'apparition miraculeuse, au milieu des batailles, de leur patron saint Jacques le *Tue-Mores* (*Santiago-Matamoros*).

A la mort d'Ordoño Ier (866), et à l'avénement de son fils Alphonse III, qui fut surnommé le Grand (*el Magno*), les Espagnols possédaient, outre les provinces des Asturies, de la Biscaye, de la Galice et de Léon, plusieurs places importantes de la Castille-Vieille, Toro, Zamora, Salamanque et Burgos. Cet Alphonse, après avoir épousé doña Ximena, fille des rois de Navarre, et conclu entre les deux Etats une ligue offensive et défensive, porta ses armes en Portugal, prit Coïmbre et Porto, pénétra jusqu'en Estrémadure, et vint même insulter Mérida. — 876

Chargé des dépouilles de cette heureuse expédition, il revint précipitamment couvrir sa frontière de Castille qu'attaquait Al-Mondhyr. Après quelques engagements très-vifs, mais sans résultats, l'on convint d'une trêve. Elle fut signée à Cordoue, en 883, par un — 883
prélat espagnol, nommé, dans les chroniques, Dulcidius, qu'Alphonse III envoya comme ambassadeur à Mouhamad, et qui lui fut mené par une escorte de cavaliers musulmans. Cette ambassade au khalyfe montre que les chrétiens reconnaissaient toutefois sa supériorité, et ne traitaient pas encore avec lui d'égal à égal. Cependant, leur puissance s'était considérablement accrue, et dans l'héritage toujours grossi de Pélage, qui s'appelait déjà royaume des Asturies et de Léon, de grands fiefs s'élevaient autour du trône. On trouve, dès les premiers temps du règne d'Alphonse, un Froïla, comte de Galice, un Vela-Ximenez, comte d'Alava, un Diégo Rodri-

guez, comte de Castille, vassaux du roi, mais ayant dans leurs terres toute l'indépendance féodale dont jouissaient à la même époque, en France, les grands feudataires de la couronne.

Outre les révoltes et les tempêtes, plusieurs calamités frappèrent le règne de Mouhamad : des années de sécheresse et de famine, la peste, en 873, qui désola l'Andalousie et l'Afrique, un grand tremblement de terre, en 880, qui renversa des villes entières. Cependant Hafsoun, réfugié en France depuis la prise de Rotalyéhud, était parvenu à s'y former un parti nouveau. Ce chef de bandits, qui se donnait le titre de roi, ayant offert au duc d'Aquitaine de lui livrer les places de la frontière, et au roi de Navarre de reconnaître sa suzeraineté, entraîna ces deux princes. Le premier lui confia quelques troupes, l'autre marcha en personne à la tête des siennes. Leur armée pénétra sans obstacle en Espagne, jusqu'à l'Ebre, chassant devant elle les faibles détachements que pouvaient opposer les wazirs et les alkaÿds. Le khalyfe et son fils vinrent à la rencontre de l'ennemi, conduisant une armée complète, une *al-khamis*, ou main symbolique, ayant ses cinq parties, avant-garde, centre, aile droite, aile gauche et arrière-garde. Cet ordre de bataille indiquait une expédition de haute importance. Les chrétiens reculèrent à l'approche du khalyfe; mais son armée les atteignit près du fort d'Aybar, les força d'accepter la bataille, et les écrasa. Le roi de Navarre, Garcia Iñiguez, périt dans la mêlée ; Hafsoun, mortellement blessé, expira en fuyant, et les Arabes firent de 882 — leurs soldats un horrible carnage.

Cette victoire donna quatre ans de repos à l'Espagne.

En paix avec Alphonse III et les chrétiens du *Djouf*, avec Charles le Chauve et les chrétiens d'*Afrank*, Mouhamad mourut en 886, après s'être associé son fils Al-Mondhyr, dans une de ces réunions solennelles, appelées *juras* par les Espagnols, où se prêtait au nouveau souverain le serment de fidélité. Mais il semble qu'aucun règne ne pût commencer, chez les Arabes, sans réveiller d'anciennes révoltes, ou susciter quelque prétention nouvelle, sans produire enfin une espèce de crise où le sort de l'empire était mis en question. Kaleb-ben-Hafsoun et les autres fils du rebelle, pensant qu'Al-Mondhyr, choisi parmi les trente-trois fils survivants de Mouhamad, ne monterait pas sans contestation sur le trône, saisirent cette occasion pour recommencer la guerre. Ils rassemblèrent leurs partisans, non-seulement parmi les chrétiens et les juifs, mais parmi les tribus musulmanes ennemies des Arabes orientaux. Avec dix mille chevaux, sans compter l'infanterie, Kaleb-ben-Hafsoun descendit sur l'Ebre, prit Saragosse et s'avança victorieusement jusqu'à Tolède, qui lui fut livrée par les chrétiens et les juifs dont se composait presque toute la population de cette place importante. Les Hafsoun se trouvaient ainsi maîtres de tout le nord de l'empire, et confinaient aux Espagnols de la Navarre, dont ils pouvaient, comme précédemment, attendre des secours ou un asile. Tandis qu'il réunissait une armée, Al-Mondhyr envoya contre eux les escadrons d'Andalousie sous les ordres du hagib de son père, Hescham-ben-Abd-al-Azyz, renommé pour sa bravoure, sa science et sa vertu. Hescham était loyal aussi, dès lors confiant ; il avait la qualité et le défaut des Arabes. A l'approche des troupes

impériales, Kaleb, comme avait fait son père en pareille occurrence, feignit du repentir et offrit de se soumettre. Il demandait, pour seule condition de la remise de Tolède, qu'on lui fournît des bêtes de somme pour transporter jusqu'à la frontière ses blessés et ses provisions, afin, disait-il, de ne pas être obligé d'en exiger sur son passage. Ravi de terminer la guerre sans effusion de sang, et malgré les lettres du khalyfe qui l'avertissait d'être en garde contre « ce fils de renard, » le hagib accepta les propositions de Kaleb avec joie ; il fournit les mulets demandés, entra dans Tolède, dont les clés lui furent rendues, licencia l'armée, et revint auprès du khalyfe, après avoir en apparence pacifié la contrée. Mais le rusé Kaleb n'avait fait que lui tendre un piége. Une grande partie de ses soldats étaient demeurés à Tolède, cachés dans les maisons des chrétiens et des juifs. Aussitôt que le hagib se fut éloigné, ils sortirent de leurs retraites, et massacrèrent la faible garnison qu'il avait laissée. De son côté, Kaleb se défit des conducteurs de ses mulets, et revint triomphant à Tolède, s'étant, par sa perfide adresse, délivré d'une attaque formidable, et
886 — procuré des transports dont il était dépourvu.

Quand Al-Mondhyr apprit ces nouvelles, furieux de la trahison des Hafsoun, il fit trancher la tête au malheureux ministre qu'ils avaient trompé, rappela ses troupes, et marcha lui-même sur Tolède. Kaleb se garda bien d'accepter une bataille ; tantôt enfermé dans les murs de cette place inexpugnable, tantôt conduisant des partis dans les montagnes d'alentour, il s'efforçait de faire traîner la guerre en longueur. Impatient d'en venir aux mains, et n'écoutant que son bouillant courage, le

khalyfe fondit un jour,.à la tête de quelques cavaliers d'escorte, sur un fort détachement des rebelles, et, dans ce combat inégal, tomba, percé de plusieurs lances, sur un monceau d'ennemis qu'il avait abattus. — 888

La mort de ce prince causa parmi les Arabes un deuil universel. On fondait de grandes espérances sur sa brillante valeur et ses belles qualités, qui ne furent ternies que par un emportement injuste contre un ministre chéri du peuple. Abd-Allah (*serviteur de Dieu*), celui de ses frères qui l'avait suivi au camp, revint à Cordoue, et, faute de désignation par le précédent khalyfe, il fut proclamé par le meschouar, ou conseil d'Etat. Cette forme inusitée, qui rendait encore le droit plus contestable, ne pouvait manquer de produire des désordres. En effet, à l'avénement de ce nouveau khalyfe, la monarchie arabe parut près de s'abîmer, et l'on put voir à quel degré d'affaiblissement l'avaient déjà réduite la désunion de ses parties et les vices de sa constitution.

Abd-Allah se mit en devoir de pousser vivement la guerre contre les Hafsoun, maîtres de la Castille et de l'Aragon. Mais il avait à peine quitté la capitale pour se rendre au camp, que deux de ses frères, qui habitaient l'Andalousie, Al-Kasim et Al-Asbag, méconnaissant la proclamation du meschouar, s'unirent pour lui disputer le trône. Ils s'emparèrent de Sidonia, de Xerez, et attirèrent dans leur parti le propre fils du khalyfe, Mouhamad, qui leur livra Séville, dont il était wali, et qui devint l'âme de cette ligue. En même temps, la ville de Mérida se soulevait; le wali de Lisbonne se déclarait

indépendant; le pays de Jaen, berceau de la révolte des Hafsoun, prenait parti pour le rebelle Kaleb, chassait les officiers impériaux, et étendait son insurrection, d'un côté jusqu'à Grenade, de l'autre jusqu'à Calatrava. Enfin, tandis que le midi comme le nord, l'orient comme l'occident, étaient livrés à la révolte, le peuple même de Cordoue s'agitait et faisait craindre un *soulève*ment au centre de l'empire. Abd-Allah divisa ses forces pour faire face à tant de périls. Tandis que ses ministres calmaient, par leur prudence et leur fermeté, le peuple de Cordoue, il marcha sur Mérida, qu'il fit rentrer dans le devoir, et dirigea sur Lisbonne un de ses généraux qui parvint à prendre le wali rebelle; puis, après avoir resserré les Hafsoun sur la frontière de Castille, il se porta dans les montagnes de Jaen, d'Elvira, de Ronda, d'où il chassa successivement, à grand'peine et après de nombreux combats, les bandes d'insurgés qui s'y étaient fortifiées. Pendant ces expéditions d'Abd-Allah, son jeune fils Abdérame, qui fut encore surnommé Al-Modhaffer, ou le victorieux, essayait vainement de ramener au devoir son frère aîné Mouhamad. Il dut recourir à la force, et s'étant porté contre lui, renforcé par la cavalerie du khalyfe, il le trouva campé près de Séville avec ses oncles. Après quelques escarmouches, les deux partis en vinrent aux mains, et la victoire demeura aux troupes impériales. Mouhamad, pris dans l'action, ainsi que son oncle Al-Kasim, mourut quelques jours après de ses blessures, d'autres disent par ordre de son père ou de son frère. On le sur-
895 — nomma *Al-Maktoul*, ou l'assassiné.

Heureusement que, dans cette lutte contre tant de

désordres et de rébellions, le khalyfe était alors en paix avec les Espagnols. Des dissensions intestines détournaient aussi leurs forces du but ordinaire, et, comme Abd-Allah, Alphonse III était assez occupé d'étouffer les soulèvements dans son royaume. Mais Kaleb-ben-Hafsoun, favorisé par les mouvements d'Andalousie, de Portugal et de Jaen, s'était fortifié dans la Castille. Un des chefs de son parti, bien que parent des Omméyades, le wali Ahmed-ben-Moaviah, surnommé Abou'l-Kâsim, profitant de la trève qui tenait les Espagnols en sécurité, fondit tout à coup dans les campagnes de Léon, menaçant le roi des chrétiens de mettre tous ses Etats à feu et à sang, s'il ne venait lui rendre hommage de vassalité. Alphonse appela ses barons et marcha contre l'ennemi, qui serrait étroitement Zamora. La bataille, dit-on, dura quatre jours; enfin les Espagnols enfoncèrent l'armée d'Abou'l-Kâsim, ramas de Berbères, de juifs, de chrétiens mozarabes, et en firent un horrible massacre. Abou'l-Kâsim périt avec la plupart des chefs. Glorieuse pour les chrétiens des Asturies, cette victoire fut surtout utile au khalyfe. Elle affaiblit beaucoup le parti des Hafsoun, qui furent contraints de se resserrer autour de Tolède. — 901

Dès qu'Abd-Allah, qui mettait sa gloire à garder religieusement la foi des traités, eut connaissance de l'attaque d'Abou'l-Kâsim, il dépêcha l'un de ses généraux, Obéïd-Allah al Gamry, auprès d'Alphonse pour l'assurer qu'il n'avait pris aucune part à cette agression déloyale, et pour renouveler alliance avec lui contre le rebelle devenu leur ennemi commun. Cette démarche d'Abd-Allah fut blâmée avec aigreur par un grand nom-

bre de musulmans rigides, qui voulaient au contraire que, pour venger la défaite de Zamora, le khalyfe s'alliât aux Hafsoun, et publiât l'*Al-Djihed*. Les uns l'accusaient d'avilir la majesté impériale et le nom arabe, les autres l'accusaient d'impiété ; on lui donnait le sobriquet injurieux d'*Al-Himar*, ou le mulet. Les imâms de plusieurs mosquées, notamment à Séville, allèrent jusqu'à *omettre* dans la *khotbah* (1) le nom d'Abd-Allah, qu'ils remplaçaient par celui du khalyfe abbassyde de Bagdad, et jusqu'à conseiller, au prêche, de refuser le payement de l'*al-zakah* ou dîme du khalyfe, puisqu'il cessait de l'employer contre les ennemis de la foi. Abd-Allah fut contraint de bannir les plus audacieux de ces prédicateurs turbulents, et de faire périr son oncle Al-Khâsim, 903 — qui excitait leurs clameurs factieuses. On voit que les prêtres musulmans tentaient d'imiter les prêtres chrétiens qui, alors, excommuniaient les rois et mettaient les États en interdit. Mais comme ceux-là n'avaient point de maître étranger, comme le khalyfe était chef de la religion aussi bien que du gouvernement, il pouvait les châtier sans causer de trouble dans l'empire (2).

(1) Prière pour le khalyfe que récitait publiquement, aux jours de fête, le *khatyb* ou principal prédicateur de chaque mosquée. On sait déjà que c'était le premier privilége de la souveraineté chez les Arabes.

(2) On rapporte que, parmi ces séditieux en paroles, se distinguait un jeune noble appelé Souléïman-ben-Albagah, qu'Abd-Allah avait fait kady de Mérida. Il composa et répandit des vers satiriques très-mordants sur le khalyfe *Al-Himar*, et sur ceux qui le conduisaient. On découvrit qu'il en était l'auteur ; Abd-Allah le fit venir en sa présence : « Par Allah, lui dit-il, ami Souléïman, j'ai semé mes bienfaits sur une terre ingrate, et je devrais maintenant te faire goûter la rigueur de mon juste courroux, puisque avec

La rébellion des Hafsoun, qui était proprement celle de tous les ennemis des Arabes par la race ou le culte, et les désordres qu'elle excitait dans les autres provinces, affligèrent le règne entier d'Abd-Allah, qui mourut, en 913, du chagrin, dit-on, que lui causa la — 913
mort de sa vieille mère. Par une étrange préférence, il avait désigné pour successeur, non pas son fils Abd-al-Rhaman *Al-Modhaffer*, qui avait vaincu les princes rebelles devant Séville, et qui commandait depuis longtemps l'armée contre les Hafsoun, mais son petit-fils Abd-al-Rhaman, seul enfant de ce Mouhamad-*al-Maktoul*, ou l'assassiné, que l'on a vu périr en portant les armes contre le khalyfe son père.

Ce jeune prince, dont la mère était chrétienne et se nommait Marie, avait été pris à quatre ans, et conduit par son oncle à la cour de son aïeul, qui, l'aimant bientôt d'une tendresse extrême, au point de le préférer à ses propres enfants, lui fit donner la plus brillante éducation ([1]). Il avait vingt-deux ans lorsque la mort d'Abd-

toi ma bonté et ma faveur ont si mal réussi; après avoir loué, en d'autres temps, l'excès de ma douceur, je te donnerais occasion pour maudire l'excès de ma sévérité. Mais non, je veux que tu vives, et que tu puisses, quand je le voudrai, me réciter tes vers. Et pour que tu voies combien je les estime, tu paieras pour chacun d'eux mille *doblas* d'or; et il est fâcheux que tu n'aies pas chargé le *mulet* davantage, car sa charge eût été plus chère et plus précieuse. » Souléïman, plein de confusion, se jeta aux pieds du khalyfe, qui lui fit grâce de l'amende comme de la vie.

([1]) « Par ordre de son aïeul, disent les historiens, on le mit aux mains des plus fameux maîtres, qui lui donnèrent dès son enfance les meilleurs enseignements. Il lui lurent le Koran, dont il apprit par cœur les doctrines. Dès qu'il eut huit ans, on lui enseigna la *Sunnah* (tradition orthodoxe des sectateurs d'Omar), la science du *Hadyz* ou histoires traditionnelles, la grammaire, la poésie, les proverbes arabes, les vies des princes, la science

Allah le mit sur le trône. Les agréments singuliers de sa personne, son affabilité constante, l'étendue de son esprit, l'élévation de son caractère, le faisaient chérir et respecter. « Allah, dit un chroniqueur arabe, lui avait donné la main de Moïse, la main puissante qui fait jaillir l'eau des rochers, qui dompte les flots de la mer, qui maîtrise, quand Dieu le veut, les éléments et la nature. » Loin de déplaire ou même d'étonner, son avénement fut salué par une allégresse universelle. A ce nom d'Abd-al-Rhaman, déjà deux fois heureux parmi ses ancêtres, on ajouta le surnom de *Al-Nasser-le-Dyn-Allah* (défenseur de la loi de Dieu). Enfin le prince Al-Modhaffer, qui l'aimait aussi comme un fils, loin de s'irriter de la préférence qu'avait obtenue son neveu, voulut être le premier à lui prêter serment d'obéissance. La plus contestable des successions au trône fut celle que personne ne contesta.

Le jeune Khalyfe comprit qu'il fallait rasseoir l'empire ébranlé, et, pour cela, mettre fin à la révolte des Hafsoun qui le désolait depuis si longtemps, et lui enlevait presque une moitié de son territoire. Il fit donc publier la guerre, et tant de volontaires accoururent à son appel, que, pour ne pas laisser les champs sans culture et les villes sans artisans, on fut obligé de fixer le contingent de chaque province. Abdérame s'avança dans la Castille à la tête d'une *al-khamis* de quarante

du gouvernement et les autres connaissances humaines. Ensuite il apprit à bien conduire et à bien dresser un cheval, à tirer l'arc, à manier la lance et l'épée, à employer toutes les armes et tous les stratagèmes de guerre... » Il est curieux de trouver la science du gouvernement entre la grammaire et l'équitation.

mille hommes d'élite, répartis sous cent vingt-huit bannières. Son oncle Al-Modhaffer commandait l'avant-garde, et lui-même le centre. Désespérant de tenir tête au Khalyfe, Kaleb-ben-Hafsoun laissa son fils Djafar à Tolède avec une forte garnison, et se retira dans le nord de l'Espagne pour y chercher des renforts. Abdérame soumit facilement toute la province, dont les habitants accouraient se ranger sous sa protection; puis, laissant quelques troupes autour de Tolède, il se mit à la poursuite du rebelle, qui, loin de fuir, venait à sa rencontre avec une armée plus nombreuse, sinon supérieure. La bataille fut longue et sanglante. Kaleb, défait, et laissant sept mille morts sur la place, alla cacher dans les gorges des montagnes et les forts escarpés les débris de son armée vaincue. Abdérame — 913
fit recueillir et soigner avec une égale humanité les blessés des deux partis.

Laissant son oncle Al-Modhaffer poursuivre cette entreprise, il revint au midi de l'Espagne pour — 914
détruire les nombreuses bandes d'insurgés qui, retirés dans les âpres montagnes de Jaen, d'Elvira et de Ronda, désolaient incessamment ces provinces par leurs brigandages. Sa générosité fit, pour les soumettre, plus encore que ses victoires; tous les chefs vinrent successivement se livrer à sa merci, et s'engagèrent avec leurs partisans dans l'armée impériale. De retour à — 917
Cordoue, le khalyfe fit réunir sa flotte, et ordonna de construire dans tous les ports et atterrages un grand nombre de vaisseaux ou de barques, tant pour protéger le commerce du Levant, que pour défendre les côtes d'Andalousie contre les fréquentes incursions des Ber-

bères d'Afrique. Après ces mesures de sûreté extérieure, après avoir pourvu à tous les besoins de l'administration et au réglement des finances, Abdérame reprit avec ardeur sa grande œuvre de la pacification générale de l'empire. Il fit d'abord une espèce de promenade armée dans les provinces orientales, dont la fidélité était chancelante, et qui semblaient hésiter entre Cordoue et Tolède. Il traversa Grenade, Murcie, Valence, gagna Tortose en suivant le rivage de la mer, puis revint, en remontant l'Èbre, mettre le siége devant Saragosse, que lui livrèrent les habitants. Kaleb-ben-Hafsoun, retiré dans les Pyrénées, osa pourtant proposer au khalyfe un traité de paix qui, partageant entre eux l'Espagne musulmane, eût fait deux empires et deux dynasties. Abdérame lui donna le terme d'un mois pour venir demander pardon.

Sur ces entrefaites, la nouvelle rébellion, contre ses collecteurs d'impôts, d'un chef des insurgés nommé Al-Somor qu'il avait fait wali d'Alhama, obligea le khalyfe à retourner, par deux fois, dans les montagnes d'Elvira 923 — pour étouffer ce germe de révolte. Dans l'intervalle, Kaleb-ben-Hafsoun était mort, et l'oncle d'Abdérame remportait de fréquents avantages sur les rebelles. Mais la coutume militaire des Arabes s'opposait toujours à ce qu'ils fussent décisifs. Cette coutume, introduite par Aly, le gendre de Mahomet, et qui portait son nom, défendait que, dans la guerre entre musulmans, on poursuivît l'ennemi au delà d'un canton, qu'on le tuât hors du champ de bataille, et qu'enfin on bloquât les places plus longtemps que d'un *djouma* à l'autre (une semaine). De cette manière, les vaincus des troubles civils

pouvaient aisément échapper ou réparer leurs pertes, et la guerre était éternelle. Sur l'avis du divan et des imâms de l'*Aljama*, le khalyfe résolut de violer cette coutume à l'égard de rebelles, traîtres à leur foi, indignes des ménagements que se devaient entre eux les enfants du Prophète, et de poursuivre à outrance ces éternels ennemis de la paix publique. L'histoire des Arabes n'offre pas un autre exemple de la violation autorisée de la coutume d'Aly. Cette circonstance unique prouve quelle était la gravité de l'insurrection des Hafsoun, et prouve aussi que leur parti se recrutait principalement parmi les dissidents de l'islam.

Avec cette liberté d'action, les troupes impériales furent promptement maîtresses de tout le pays ouvert, et il ne resta plus aux révoltés que la ville de Tolède. Mais sa forte position, ses hautes murailles, sa garnison nombreuse et résolue la rendaient imprenable d'assaut. Le khalyfe la fit bloquer étroitement par des troupes sans cesse renouvelées, qui, à défaut d'armée permanente, venaient de chaque province à tour de rôle ; et, pendant deux années, on ravagea toutes les campagnes d'alentour pour que les assiégés ne pussent recueillir aucune provision. La place tenait bon cependant, et ses chefs, trop compromis pour espérer grâce, voulaient s'enterrer sous ses ruines. Abdérame revint au camp, la troisième année, amenant des troupes fraîches, et pressa vivement les travaux du siége. Djafar, le fils de Kaleb-ben-Hafsoun, manquant de vivres, voyant l'ennemi maître de toutes les approches de la place, s'échappa pendant la nuit, en faisant une trouée avec trois ou quatre mille cavaliers, et se réfugia chez les chrétiens

des Asturies. Ouvrant aussitôt leurs portes aux troupes impériales, les habitants se livrèrent à la merci du khalyfe, qui les traita avec sa clémence et sa générosité ha-
927 — bituelles. Ainsi fut étouffée, après plus de soixante ans de combats, la plus opiniâtre révolte qui eût encore menacé l'empire arabe, et qui présageait dès lors par quelles mains il serait détruit.

Pendant cette longue guerre civile, qui avait traversé trois règnes, les Espagnols avaient pu presque impunément poursuivre leur œuvre d'agandissement successif. Le petit domaine de Pélage était devenu un royaume ; à la consécration de la métropole de Saint-Jacques, en 899, on avait vu figurer, à côté d'Alphonse III, les comtes de Léon, de Castille, d'Alava, d'Astorga, de Tuy, d'Orense, de Bragance, de Lugo, de Burgos. En 914, Ordoño II avait quitté Oviédo, vieille capitale du royaume des Asturies, pour transporter le siége du gouvernement à Léon, qui donnait son nom au nouveau royaume agrandi, et il poussait des expéditions jusqu'au fond du Portugal et de l'Estrémadure. De son côté, en 916, le roi de Navarre Sancho Garcès avait ajouté à ses petits états toute la province de la Rioja et quelques places de l'Aragon.

Une trève, conclue à cette époque, suspendit les hostilités pendant quelques années. Dès qu'elle fut expirée, les chrétiens reprirent les armes. Abdérame, alors maître de Saragosse, tenant Tolède bloquée, et délivré des embarras intérieurs, était prêt à la guerre. Il envoya contre les agresseurs son oncle Al-Modhaffer, qui rencontra et battit au val de Junquera l'armée combinée des rois de Navarre et de Léon. L'un s'enferma dans Pam-

pelune, l'autre gagna les monts de Biscaye. Une — 921
autre campagne eut lieu immédiatement après la prise de Tolède. Réfugié chez les chrétiens, Djafar-ben-Kaled les entraîna dans une expédition où ils réussirent à prendre Talavera, qu'ils saccagèrent. Al-Modhaffer vint encore les battre et les rejeter au delà du Duero. Mais, satisfait d'avoir vengé l'honneur du croissant, et de ramener quelques prises, il revint, comme après la campagne précédente, en Andalousie, licencia son armée, et laissa les Espagnols rentrer dans les contrées et dans les places d'où il les avait chassés pour un moment. C'est à peu près l'histoire de toutes les premières guerres entre les deux nations. Un effort passager des Arabes renversait de temps en temps tout l'édifice de succès laborieusement élevé par les chrétiens; mais ceux-ci réparaient insensiblement leurs désastres avec la patience et l'opiniâtreté.

Un de ces événements fréquents parmi les Arabes leur offrit, après quelques années de repos, l'occasion de reprendre les armes. Le wali de Santarem, Aben-Isâhk-ben-Ommeya, voulant venger le supplice de son frère, que le khalyfe avait condamné à mort pour ses exactions, bien qu'il fût du sang omméyade, fit hommage au roi de Léon Ramiro II (que les Arabes nomment Radmir) de sa province, qui s'étendait du Tage au Duero, et lui offrit le secours des troupes qu'il commandait. Encouragés par ce renfort inattendu, les Espagnols recommencèrent aussitôt leurs algarades. Ils pénétrèrent dans le Portugal jusqu'à Lisbonne, enlevèrent Badajoz, puis, repoussés sur ce point par Al-Modhaffer, qui était accouru de Mérida, ils se dirigèrent

à travers la Vieille-Castille, passèrent les monts de Guadarama, et vinrent piller Madrid, simple bourgade alors, 935 — dont l'histoire fait mention pour la première fois.

Le khalyfe, irrité de la trahison de son wali et des audacieuses hostilités des chrétiens, fit publier, l'année suivante, un *al-djihed* général dans le dessein de les anéantir. Plus de cent mille combattants se réunirent sous les bannières impériales. C'était la plus formidable armée qui eût jusqu'alors menacé les enfants de Pélage. Divisant en trois grands corps cette multitude de guerriers, Abdérame s'avança par les campagnes de Salamanque. Sa marche, d'abord rapide, fut bientôt arrêtée; il rencontra la ville de Zamora, tant de fois prise et reprise par les deux peuples, et qu'Alphonse le Grand avait entourée d'un triple rang de fortes murailles avec un double fossé plein d'eau. Les guerriers castillans s'étaient enfermés dans cette place. Ramiro accourait à son secours, menant toutes les forces du royaume, accrues des Navarrais, ses alliés, et des troupes musulmanes du wali de Santarem. A l'approche des chrétiens, Abdérame, laissant une partie de son armée autour de Zamora, marcha à leur rencontre, et les trouva campés sur les bords d'une petite rivière, affluent du Duero. Une éclipse de soleil suspendit l'action deux jours entiers. Enfin, au matin du troisième, on s'aborda de part et d'autre sur une longue ligne d'attaque, et le combat se soutint jusqu'à la nuit avec un égal acharnement, un égal avantage. L'infanterie serrée des Espagnols, et leurs cavaliers bardés de fer, rompaient tout l'effort des Arabes, qui, plus légèrement armés, se jetaient comme d'impétueux tourbillons sur leurs bataillons épais. Chaque officier, chaque

souverain combattait au plus fort de la mêlée, animant ses guerriers de la voix et de l'exemple. Enfin, l'obscurité suspendit cette bataille indécise, et les Espagnols repassèrent le fleuve à gué pendant la nuit, laissant aux Arabes, pour tout trophée, une plaine inondée de sang et jonchée de cadavres. Au lieu de les poursuivre, Abdérame revint sur Zamora, qu'après de nombreuses tentatives et des attaques répétées, il finit par emporter d'assaut. Mais la résistance des assiégés fut telle, que, s'il faut en croire leur propre aveu, les Arabes perdirent, dans la bataille et le siége, près de cinquante mille hommes. Ils appelèrent cette campagne la victoire d'*Al-Khandik*, ou du fossé (de Zamora). Après ce suc- — 938
cès, si chèrement acheté, le khalyfe regagna Cordoue, et licencia ses troupes.

Dès l'année suivante, Ramiro descendit des montagnes, traversa le Duero, dispersa les troupes frontières, et reprit Zamora, dont il massacra toute la garnison. Abd-Allah-al-Koraÿschy, wali de Tolède, fut envoyé contre lui, et les deux armées se livrèrent encore, auprès de Santesteban de Gormaz, un combat meurtrier dont chaque parti se donna la gloire. L'avan- — 940
tage, toutefois, resta bien réellement aux Arabes, car, après l'action, ils recouvrèrent Zamora, et bientôt le wali Aben-Isâhk, l'allié des chrétiens, l'instigateur de la guerre, fit sa soumission au khalyfe, qui le reçut en grâce et lui rendit son gouvernement. Ramiro, de son côté, envoya des ambassadeurs à Cordoue pour négocier la paix. Aldérame les accueillit avec de grands honneurs, et, après avoir accepté les conditions proposées, il les fit accompagner par un de ses wazirs, qui

alla complimenter le roi Ramiro à Medina-Leionis (Léon). La trêve fut conclue pour dix ans, et religieu-
940 — sement gardée des deux parts.

Pendant cet intervalle de paix dont jouit l'Espagne entière, le khalyfe put achever en Afrique une entreprise importante. Deux siècles auparavant, c'est-à-dire à l'époque où le premier Abdérame fondait le *khalyfat* de Cordoue, les fils d'Edryz, célèbre santon du Hedjaz, issu d'Aly, gendre du Prophète, et que le khalyfe de Bagdad avait chassé de la Mekke, vinrent se réfugier dans le Mahgreb, et s'y formèrent un empire, dont Fez, qu'ils fondèrent, fut la capitale, et qui est aujourd'hui l'empire de Maroc. Nous avons vu, sous Al-Hakem Ier, une partie des exilés du faubourg de Cordoue se réfugier dans leur ville nouvelle. Sous le règne d'Abdérame III, les schyëytes, c'est-à-dire ceux de la secte hétérodoxe de Schyayah, avaient renversé du trône de Fez la famille d'Edryz, qui implora les secours du khalyfe de Cordoue. Rétablis par les troupes d'Abdérame, les Edryzytes lui firent hommage de leurs Etats. L'Afrique, ou du moins la Mauritanie, dont l'Espagne, sous les émyrs, avait été une annexe, devint à son tour une annexe de l'empire d'Espagne, et fut enlevée à la domination de l'Orient. Désormais le nom du khalyfe de Cordoue y remplaça, dans les chaires et dans les actes publics, le nom du khalyfe de Bagdad.

A la même époque de paix au nord et d'agrandissement au midi, Abdérame, déjà vieux, s'associa son fils Al-Hakem pour se reposer sur lui du poids de la couronne. Mais un autre de ses fils, Abd-Allah, qui partageait avec Al-Hakem la faveur populaire, poussé par

un ambitieux qui comptait régner sous son nom, tenta de s'assurer en secret des partisans pour une révolte. Le khalyfe, instruit de ses menées, le fit arrêter avec son conseiller, qui s'étrangla dans sa prison, et, pour donner un mémorable exemple, capable de prévenir les querelles si fréquentes de succession, il fit — 949 trancher la tête au jeune prince, malgré les prières de ses autres enfants, et malgré sa propre douleur. « Je pleure amèrement mon fils, dit-il au suppliant Al-Hakem, et je le pleurerai toute ma vie; mais je suis roi, je dois penser à l'avenir, et donner à mes peuples l'exemple d'une inflexible justice. »

En général, si des révoltes et des guerres civiles troublaient chez les Arabes presque tous les commencements de règne, les dernières années de chaque prince étaient d'ordinaire exemptes d'agitations. C'est ce qui explique comment, à l'aide de ce repos, leur empire put durer, leur civilisation grandir et s'étendre. Abdérame III était parvenu non-seulement à dompter les partis, à concilier les races, mais encore à réconcilier des familles ennemies dont les haines séculaires éclataient fréquemment en combats singuliers et en assassinats. Aussi toute la fin de son long règne fut paisible et prospère. Un seul événement de cette période mérite d'être rapporté : Le roi de Léon, Sancho le Gras, qui monta sur le trône en 955, ne trouvant dans ses Etats aucun moyen de guérir, soit d'une hydropisie, soit d'une obésité incommode, dont il était affecté, demanda au khalyfe Abdérame la permission d'aller se faire traiter à Cordoue. Abdérame s'empressa de lui envoyer une escorte, et le roi des chrétiens vint à sa cour, où les médecins

arabes parvinrent à le guérir. Pendant son absence, le puissant comte Fernan-Gonzalez, qui érigea la Castille en Etat indépendant, avait mis son beau-frère, Ordoño le Méchant, sur le trône de Léon. Toujours généreux, Abdérame confia une armée musulmane au prince dépossédé, avec l'aide de laquelle Sancho chassa 960 — l'usurpateur et reprit sa couronne [1].

Cet Abdérame III, que les chrétiens, ses ennemis, ont appelé le Magnanime, mourut en 961, après un règne de cinquante années. Il avait conservé intact son empire d'Espagne et acquis en Afrique un empire nouveau. Ses troupes tenaient garnison à Ceuta, à Tanger, à Tlemcen, à Fez enfin, et les Edryzytes, devenus ses vassaux, envoyèrent des troupes auxiliaires à son armée, lorsqu'il fallut, à l'expiration de la trêve en 950, repousser quelques algarades des chrétiens de Léon. Le commerce était alors très-florissant entre l'Espagne, l'Egypte, la Syrie et la Grèce. En 949, Abdérame reçut une ambassade solennelle de l'empereur de Constantinople (c'était Constantin-Porphyrogénète II), qui lui demandait de renouveler alliance contre les musulmans d'Asie. Il reçut aussi des ambassades du duc de Slavonie, de Hugues, roi d'Italie et de Provence, de la reine de France mère de Louis IV, du comte de Barcelone Suniaire, enfin de

(1) Je dois convenir que le voyage de Sancho à Cordoue, et l'assistance que lui donna le khalyfe pour remonter sur le trône, racontés d'une manière uniforme par toutes les chroniques espagnoles, ne se trouvent pas mentionnés par les historiens arabes qu'a recueillis don J. Conde. Mais une lacune dans des fragments de manuscrits incomplets, se peut expliquer facilement, et l'événement d'ailleurs, curieux et singulier, tient plus à l'histoire des Espagnols qu'à celle des Arabes.

l'empereur d'Allemagne Othon le Grand ([1]). Sa marine, commandée par le hagib Ahmed-ben-Saïd, soutint avec avantage une guerre navale dans les mers du Levant contre celle du sultan (solthân) d'Egypte, lequel avait fait capturer, dans le port d'Alméria, un grand vaisseau andalous qui amenait au khalyfe des chanteuses de l'Orient. On construisit par ses ordres un grand nombre d'édifices publics pour l'embellissement des villes ou l'utilité des habitants. C'est lui qui orna de fontaines sculptées l'admirable *patio* ou cour intérieure de la mosquée de Cordoue; c'est à lui, enfin, qu'est dû le plus célèbre monument de la magnificence arabe, le palais de Médynat-al-Zohrah (*ville de la Fleur*, du nom de sa favorite) dont la description sera donnée plus tard, avec celle de la *Al-Djami* de Cordoue. Moins heureux que la mosquée, ce merveilleux palais, que ne protégeait pas un caractère sacré, pillé dans les émeutes des guerres civiles, saccagé dans la conquête ennemie, a disparu complétement, ne laissant de vestiges que parmi les récits des historiens et les chants des poëtes. Abdérame passa la fin de sa vie dans les délices et la paix de ce séjour enchanté, au milieu d'une foule d'écrivains, de savants, de femmes illustres par leurs talents et leur esprit, qu'il attirait à sa cour de tous les pays soumis à l'islam.

Dans l'enivrement de cette calme puissance, il avait pris ou reçu, outre le surnom d'*Al-Nasser-le-Dyn-Allah*, le titre d'*Émyr-al-Mouménym*, chef des croyants, que portaient déjà les khalyfes de Bagdad, que portèrent après

([1]) Voir la curieuse relation de cette dernière ambassade dans l'*Histoire d'Espagne* de M. Ch. Romey, tome IV, p. 214 et suivantes.

lui les autres khalyfes de Cordoue, puis les princes almoravides, puis les princes almohades, puis enfin les souverains de Maroc, et d'où nous avons formé les mots de *miramolin* ou *miramamolin*. Il fit également changer le coin des monnaies de sa famille, qui, d'Abdérame Ier jusqu'à lui, n'avaient subi aucune altération. Sur les *dinars* ou pièces d'or, les *dirhems* ou pièces d'argent, les *félouz* ou pièces de cuivre, on garda bien, d'un côté, l'article de foi : « Il n'y a d'autre Dieu que le Dieu unique et sans compagnons ; » mais, au revers, on écrivit dès lors le nom et les titres du prince régnant : « L'imâm Al-Nassr-le-dyn-Allah Abd-al-Rhaman émyr-al Mouményn (1). »

Son successeur Al-Hakem II, surnommé *Al-Mostansir-Bi'llah* (le confiant dans l'aide de Dieu), avait quarante-sept ans lorsqu'il resta seul maître du trône auquel son 961 — père l'avait dès longtemps associé. Quelques excursions du comte de Castille l'obligèrent, dans les

(1) Sur l'adoption de ce titre nouveau, *Emyr-al-Mouményn*, se fondent ceux qui veulent faire dater seulement d'Abdérame III le khalyfat de Cordoue. Mais que peut un mot contre les choses ? N'y a-t-il pas une dynastie omméyade ? Ne commence-t-elle pas à Abdérame Ier ? Abdérame II ne fut-il pas appelé l'*Abdérame du milieu*, ce qui marque la corrélation et l'égalité des trois Abdérame ? Enfin, le nom de tous les princes omméyades ne remplaça-t-il point, dans la *khotbah*, celui du khalyfe d'Orient ? Je disais précédemment qu'on ne pouvait concevoir une nation musulmane sans un chef à la fois spirituel et temporel ; est-ce qu'avant Abdérame III, Mouhamad n'avait pas porté une décision canonique entre le rit de Malek et le rit de Hanbal, et fait ainsi l'acte qui appartenait au seul vicaire du Prophète ? Certes l'on a raison, en histoire comme en toutes choses, de secouer le joug des préjugés et de rejeter les erreurs, si accréditées qu'elles puissent être. Mais il faut aussi prendre garde que la satisfaction d'établir des théories nouvelles ne porte aux suppositions hasardées, et, par un autre chemin, n'éloigne également de la vérité. Ce serait, comme dit Horace : *De vitio in vitium flecti*.

premières années de son règne, à des représailles où ses armes furent victorieuses. Il dirigea lui-même la campagne, prit Salamanque, puis Zamora, et fit raser les murailles de cette ville, qui était comme une tête de pont ouverte aux Espagnols sur ses Etats. Le roi de Léon Sancho lui demanda, par ses ambassadeurs, une nouvelle trêve, qui fut accordée. Un wazir du khalyfe en porta l'acte au roi chrétien, avec deux chevaux richement harnachés, deux épées, l'une de Cordoue, l'autre de Tolède, et deux faucons de chasse du plus grand vol. C'était un présent d'intime amitié. — 965

Depuis cette trêve, Al-Hakem n'eut plus à prendre les armes que pour réprimer, par ses généraux, quelques rébellions des Berbères, et quelques attaques de ceux qui vivaient dans la partie du Mahgreb soumise aux Fathimytes. Mais l'Espagne, pendant toute sa vie, goûta la paix la plus profonde. Souvent des princes chrétiens, de Léon, de Castille, de Navarre, de France même, lui demandèrent son appui contre leurs ennemis ou rivaux du même culte, et souvent les conseillers d'Al-Hakem l'engagèrent à profiter de ces divisions des infidèles. Il se contentait de répondre par ces paroles du livre de la Foi : « Soyez fidèles à vos conventions; Dieu vous en demandera compte. » Et la paix n'était point troublée.

Sous cet excellent prince, duquel on pourrait dire, en employant une formule surannée, qu'il fut adoré de ses sujets, la prospérité intérieure de l'empire, c'est-à-dire sa vraie grandeur, atteignit le plus haut degré qu'offre l'histoire du peuple arabe en Espagne. Et la meilleure preuve, c'est qu'elle ne rapporte pas une guerre, pas une sédition, pas un trouble, je dirais vo-

lontiers pas un événement, si le bonheur public n'était pas le plus rare et le plus grand des événements de l'histoire.

Al-Hakem changea, disent les écrivains de sa vie, les lances et les épées en bêches et en socs de charrue, et ses indomptables guerriers en paisibles bergers ou en industrieux laboureurs. Pendant le repos d'une longue paix, tous les Arabes, suivant ses avis et son exemple, s'adonnèrent aux professions utiles. Comme le fameux khalyfe Omar, qui, pour obéir à la règle du Koran, « chacun doit vivre de ses œuvres, » continuait, sur le trône de Damas, à exercer son métier de corroyeur, les grands de la cour, les chefs de l'armée, les commandants des provinces et des villes, les kadys, les imâms, cultivaient de leurs mains leurs jardins et leurs champs. Toute la nation les imitait. De ceux que le commerce n'appelait point hors du pays, les uns, habitant d'innombrables villages et labourant la terre, plantaient non-seulement le blé, l'orge, le chanvre, le maïs, la vigne, l'olivier, le mûrier, mais encore le riz, le coton, la canne à sucre; les autres, reprenant la vie errante des pasteurs du Hedjaz et redevenus *scénites*, conduisaient le long des chaînes de montagnes leurs nombreux troupeaux de moutons *mérinos*, qui émigraient, suivant les saisons, des pâturages du nord à ceux du midi (1). Outre la culture des champs, l'élève du bé-

(1) De *moëdyn*, errants, émigrants, est venu sans doute, avec la terminaison espagnole, le nom de mérinos; et des Arabes certainement est venu l'usage, pratiqué jusqu'à nos jours, de faire voyager d'un bout à l'autre de l'Espagne, entre la *mésaïfa* ou saison d'été, et la *mesta* ou saison d'hiver, les troupeaux de la corporation puissante qui a conservé ce dernier nom

tail, les fabriques industrielles, et le commerce d'exportation, une autre source abondante était encore ouverte à la fortune publique, et remplissait les caisses de l'Etat sans charger le peuple du poids des impôts. Les Arabes avaient imité les anciens conquérants de l'Espagne, Phéniciens, Carthaginois et Romains ; ils y exploitaient avec succès, du mont de Thâryk aux Pyrénées, des mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de mercure, de pierres précieuses, et pêchaient aussi sur ses côtes les perles et le corail. On verra plus loin, et par des détails plus amples, comment, avec tous ces moyens de vivre,

(*mesta*). Les priviléges de cette corporation s'étendaient jusqu'au droit exorbitant de *vaine pâture* sur tous les lieux du passage de ses troupeaux, jusqu'au droit d'empêcher les propriétaires de clore leurs héritages. Vainement attaqués par Jovellanos et Cabarrus, ces priviléges n'ont été détruits que par les salutaires révolutions qui détruisaient en même temps l'inquisition, les couvents, le droit d'aînesse et l'absolutisme.

On s'étonnera sans doute, après le formel anathème porté contre le vin par le Koran, de voir la vigne comptée parmi les grandes cultures des Arabes espagnols. Mais il est très-vrai qu'au commencement du règne d'Al-Hakem, tous les musulmans d'Espagne, jusqu'aux desservants des mosquées, buvaient, non seulement le *sahbah* ou vin clair et doux, mais aussi le *ghamar* ou vin rouge et fermenté, et même des eaux-de-vie faites avec les dattes, les figues ou les raisins. L'ivresse était devenue fréquente et commune parmi les croyants de l'islam. En rigide observateur de la loi, Al-Hakem réunit, comme en un concile, les principaux imâms et fakys de l'empire, et leur demanda d'où pouvait venir un si général abus. Ils répondirent que, depuis le règne du khalyfe Mouhamad, l'opinion s'était introduite que, les musulmans d'Espagne étant toujours en guerre avec les ennemis de la foi, il était bon qu'ils fissent usage du vin, comme leurs ennemis, parce que cette boisson augmente la force des hommes et le courage des guerriers. Al-Hakem, d'accord avec l'assemblée religieuse, fit arracher dans toute l'Espagne les deux tiers des vignes, et ordonna que, de celles qui restaient, les croyants mangeassent le fruit, frais ou sec, ou qu'on en fît seulement du miel, des sirops et des conserves.

et après toutes ces immigrations de peuples nouveaux, la population s'était démesurément accrue dans l'Espagne des khalyfes.

Impuissant à rien désirer, pour l'agrément *et la* magnificence, au delà du palais d'Al-Zohrah, Al-Hakem n'ordonna guère que des établissements utiles. Il fit, dans toutes les provinces, percer de nouveaux chemins et réparer les anciens. Sur ces chemins, il fit construire des fontaines de distance en distance, et multiplia le nombre des auberges publiques appelées *menzâl,* où les voyageurs étaient hébergés gratuitement. C'est ainsi que le khalyfe exerçait dans tout l'empire l'hospitalité tant recommandée par la loi de Mahomet, et si sacrée parmi les Arabes. Al-Hakem, digne de son nom (*sapiens*), fut aussi le protecteur le plus zélé, le plus généreux, le plus enthousiaste, qu'eussent encore rencontré sur le trône les lettres, les sciences et les arts. Son père Abdérame l'avait entouré de maîtres habiles, et, pour donner au premier des écoliers de l'empire le premier des précepteurs, il avait attiré de l'Orient, par ses générosités délicates, le savant le plus illustre et le plus renommé, Ismaÿl-ben-Kasim-Abou-Aly al Kaly, né dans le Diarbékir, que les khalyfes de Bagdad avaient coutume de consulter « dès qu'une mouche volait sur eux. » C'était Aristote donné pour maître au fils de Philippe. Al-Hakem, dans sa jeunesse, s'était fait l'éditeur d'un poëte de Cordoue, Ahmed-ben-Mouhamad-ben-Abd-Rabihy, célèbre auteur du *Collier unique ;* il avait réuni et classé ses nombreuses compositions poëtiques dans une collection divisée en vingt parties, auxquelles il donna, suivant l'usage introduit dans le Koran même, des titres singuliers : le ciel, les

étoiles, l'aurore, la nue, l'amour, le repentir, la gazelle, etc. Devenu khalyfe, il porta jusqu'à la passion le soin de fomenter et d'étendre toutes les connaissances humaines. Aucune démarche, aucun sacrifice ne lui coûtait pour accroître ses richesses scientifiques et littéraires. Dans tous les pays où se parlait la langue arabe, c'est-à-dire jusqu'aux extrémités de l'Asie, il entretenait des envoyés, assistés de copistes, dont l'unique fonction était de lui transmettre les ouvrages de tout genre qui venaient au jour. Il avait ainsi prodigieusement accru la collection de manuscrits formée par ses ancêtres. Le palais Merwan (Mérouân), à Cordoue, était devenu une vaste bibliothèque, si vaste, que le seul catalogue des ouvrages qui s'y trouvaient rassemblés formait, dit-on, quarante-quatre volumes de cinquante feuilles chacun. C'était à son propre frère, Abd-al-Azyz, qu'Al-Hakem avait confié la garde et la direction de cette bibliothèque, tandis que son autre frère, Al-Mondhyr, exerçait une espèce de présidence sur les diverses académies, de médecine, de mathématiques, d'histoire, de poésie, qui s'étaient formées à Cordoue, soit chez plusieurs doctes patriciens, soit dans le palais même du khalyfe. La somptueuse magnificence et la gracieuse familiarité dont il récompensait le mérite et les talents avaient augmenté, dans une égale proportion, la société d'hommes illustres réunie par son père, et dans laquelle un grand nombre de femmes tenaient un rang distingué. L'époque d'Al-Hakem II est une espèce de siècle d'Auguste, qui marque le plus haut point de la civilisation des Arabes.

Ce fut en 976 qu'ils perdirent ce sage et bienfai- — 976
sant monarque. Son fils unique, Hescham II, surnommé

Al-Mouayad Bi'llah (le protégé de Dieu), n'avait encore que dix ans. Néanmoins, désigné pour successeur, dès sa naissance, il fut, malgré la loi (1), proclamé dans une *jura* solennelle. Sa mère Sobéÿâh (Ssobyhha), qui dirigeait depuis quelques années les affaires publiques par *l'ascendant* qu'elle avait pris sur le vieux khalyfe Al-Hakem, nomma le hagib, ou premier ministre du jeune prince. A Cordoue, cette charge du hagib (*Hhadjeb*, portier, chambellan) équivalait à celle du grand-wizir à Bagdad, et depuis à Constantinople. Celui qui en était revêtu devenait, par la minorité d'Hescham, tuteur du khalyfe et régent de l'empire. Au lieu du hagib en place sous Al-Hakem, Djafar-ben-Otman, la sultane (2) Sobéÿâh choisit, pour remplir cette importante fonction, Mohammed-ben-Abd-Allah-ben-Aby-A'mer al Moaféry, devenu si célèbre sous le grand nom d'Almanzor (Al-Mansoûr, l'*invincible*), que lui valurent dans la suite ses nombreux et éclatants triomphes. Il était né au village de Torasch (Torres), dans l'île Verte (Al-Djézira-Al-hadrah), en l'année de l'hégyre 327 (938). Resté orphelin tandis qu'il étudiait aux écoles de Cordoue, il fut admis parmi les pages (*donceles*) du khalyfe Al-Hakem, et bientôt distingué par la sultane Sobéÿâh, qui le fit son secrétaire et son majordôme. C'est de cette espèce de domesticité qu'elle le tira pour l'élever au rang suprême. Dans l'intendant instruit, modeste, prudent et ferme, elle avait deviné le grand homme. Les bons ministres ne sont guère moins

(1) Le khalyfe devait être majeur, et la majorité légale était fixée à quinze ans. Néanmoins, si les signes de puberté précédaient cet âge, l'homme pouvait être majeur à douze ans et la femme à neuf.

(2) *Emiraï-Oumara* la *Validé* des Turcs.

rares que les bons rois. Al-Mansoûr est du petit nombre de ceux que l'on peut citer pour modèles. Il est peut-être le seul homme qui, placé par la faveur au timon de l'Etat, ait consacré sa toute-puissance au bien général, le seul favori qui ait fait respecter et glorifier son nom.

La fin du règne d'Abdérame III et le règne entier d'Al-Hakem II, avaient été une ère de paix et de bonheur public ; le gouvernement d'Al-Mansoûr fut une ère de grandeur et de gloire. Bien que resté jusqu'à trente-huit ans étranger à l'exercice des armes, il avait l'esprit guerrier, le goût des entreprises, la passion des grandes choses et de la célébrité. Poursuivant avec ardeur, avec constance, un but unique, il tenta l'asservissement total des chrétiens de la Péninsule, et peut-être aurait-il réussi, sans la double nature de son pouvoir, qui l'obligeait à être ministre en même temps que général, et sans les vicieuses habitudes militaires des Arabes, qui contrariaient dans l'exécution ses vastes desseins.

Dès la première année de son ministère, Al-Mansoûr mit brusquement fin à la guerre du Mahgreb, en concédant une trève aux tribus révoltées, ce qui lui permit de retirer d'Afrique des troupes aguerries, et même un puissant renfort de cavalerie berbère. En même temps, il parcourait les provinces de l'empire, visitait les places fortes des frontières, et faisait exercer les jeunes troupes réunies pour l'*Al-Djihed*. Enfin, il se mit en campagne. Le trône — 978
de Léon était alors disputé par deux compétiteurs, Ramiro III et Bermudo II ; le comte de Castille se trouva d'abord seul aux prises avec les forces de l'empire. Cette circonstance favorisa l'attaque d'Al-Mansoûr, qui péné-

tra sans peine au cœur des Etats chrétiens. Je ne puis le suivre pas à pas dans le cours de ses succès, ni raconter en détail les innombrables combats qui furent livrés sous son commandement. Il suffit de dire qu'après quatre campagnes, habituellement doubles, car *il faisait*, chaque année, une expédition de printemps et une d'automne, il s'était rendu maître de presque tout le comté de Castille ; qu'il avait pris successivement Salamanque, Zamora, Benavente, Astorga, et Léon enfin, la capitale du royaume chrétien, dont il battit les portes et les murailles avec de puissantes machines de guerre, et qu'il enleva de vive force, montant lui-même à la brèche, l'é-
984 — pée dans une main, la bannière dans l'autre.
Ni les efforts désespérés de Bermudo, demeuré seul roi, ni la force de ces villes toujours reprises et réparées, ni l'opiniâtre défense des assiégés qui s'ensevelissaient sous leurs murs, n'avaient pu arrêter le torrent de ses armes. Il avait vaincu dans toutes les rencontres, emporté d'assaut toutes les places, et ramené chaque année à Cordoue de longues files de captifs, enchaînés par troupes de cinquante hommes, qui précédaient ses entrées triomphales.

Pour conduire avec ensemble, et jusqu'au succès final
985 — son vaste projet de conquête, Al-Mansoûr, au
printemps de 985, tourna ses forces contre les chrétiens d'Afrank, c'est-à-dire sur la Catalogne. C'était déjà, suivant les historiens de sa vie, la vingt-troisième expédition qu'il dirigeait contre les ennemis de la foi. Il prit sa route d'abord au sud-est, par Grenade, Lorca, Murcie, Valence, pour rassembler, chemin faisant, les troupes de ces provinces qui n'avaient encore pris qu'une

faible part aux guerres saintes, tandis que, par son ordre, une flotte sortie de tous les ports de la Méditerranée, se dirigeait sur les côtes de Catalogne. Le comte Borrell, qui gouvernait cette principauté ainsi que la Gaule gothique, essaya de lui en disputer l'entrée au passage de l'Ebre. Mais il fut complétement défait, et rejeté dans les montagnes avec les débris de son armée. Barcelone, attaquée par terre, bloquée par mer, se rendit promptement au vainqueur, et les habitants rachetèrent leur vie en payant cet impôt de capitation qu'on nommait *tribut du sang*. Mais, après le départ d'Al-Mansoûr, Borrell, aidé des secours que lui fournit Hugues-Capet, qui régnait en France sous le nom de Louis IV, reprit bientôt sa capitale, et peu à peu le reste de ses états.

Bien différent des précédents Khalyfes, qui étaient toujours forcés à la guerre par les algarades des chrétiens, Al-Mansoûr prit constamment l'initiative de l'attaque, et ne voulut admettre aucune proposition de paix ou de trêve. Ainsi la guerre continua sans interruption entre les Arabes et les Espagnols jusqu'à la fin du x[e] siècle. Mais il y a, dans les événements dont il me reste à parler, un point obscur, comme il en est beaucoup parmi ceux de cette époque, et qu'il importe d'éclaircir. Les historiens arabes placent au temps où je viens de l'indiquer, c'est-à-dire avant l'année 374 de l'hégire (985) la prise de Salamanque, de Zamora, d'Astorga, de Léon. Les chroniques espagnoles, au contraire, ne placent la perte de ces villes que dans les années 995, 96 et 97, dix à douze ans plus tard. Il est difficile d'expliquer une telle différence dans les dates par une simple erreur chronologique faite d'une part ou de l'autre, car les

Arabes et les Espagnols sont parfaitement d'accord sur le commencement et la durée du gouvernement d'Al-Mansoûr. Je crois qu'il faut chercher ailleurs l'explication de cette contradiction dans les dates. *La coutume* militaire des Arabes, comme on le sait déjà, *était de se* réunir au printemps pour entrer en campagne, et *de* regagner leurs foyers dès qu'approchait la mauvaise saison. Al-Mansoûr, qui devait partager sa vie entre la direction des opérations de la guerre et l'administration civile de l'empire, était obligé, non-seulement de suivre exactement cette coutume, mais encore de couper habituellement, par un repos au milieu de l'été, les deux courtes expéditions du printemps et de l'automne. Aussi le voit-on, après chaque victoire, au lieu de poursuivre ses avantages vivement et à outrance, revenir à Cordoue et licencier ses troupes, ne laissant que des garnisons pour maintenir ses conquêtes, jusqu'à ce que la campagne suivante lui permît d'en continuer le cours. Cet usage, qui laissait aux vaincus le temps de reprendre haleine, et les moyens de réparer leurs pertes, ne pouvait guères s'allier avec le dessein d'une conquête générale. Aussi, tant de revers ne purent vaincre la patience espagnole [1]. Al-Mansoûr retrouvait en ligne, chaque année, l'ennemi qu'il avait défait l'année précédente, et ses triomphes périodiques ne lui procurèrent, avec le pillage des villes, que la possession temporaire du pays. Je crois donc, pour

[1] Lorsque, dans la guerre de l'indépendance, on demandait aux Espagnols, toujours vaincus dans les batailles rangées, quel général ils pouvaient opposer à Napoléon et à ses lieutenants, ils répondaient : « Nous avons un plus grand général que Napoléon, le *général N'importe.* » C'était déjà, au xe siècle, le général *N'importe* qu'ils opposaient à l'*Invincible*.

expliquer la contradiction signalée que, pendant qu'Al-Mansoûr occupait la Catalogne, en 985, les chrétiens des Asturies avaient repris en son absence leurs villes de Castille et de Léon, comme le comte Borrell reprit Barcelone après son départ, de sorte que le général arabe en fit une seconde fois la conquête, à l'époque indiquée par les chroniques espagnoles. Cette supposition me paraît d'autant plus vraisemblable qu'elle explique également comment fut rempli tout ce long intervalle, toute cette longue période d'expéditions guerrières qui seraient, autrement, restées sans résultats précis.

Cette conquête à deux reprises, faite à deux époques, que je suppose pour les villes de Castille et de Léon, peut se supposer aussi pour saint Jacques de Compostelle en Galice. Les historiens arabes suivis par Conde en placent le siége et la prise, d'abord dans l'année 989; puis, et cette fois plus d'accord avec les chrétiens, dans l'année 994. Ce serait encore une double conquête de la même ville. La première, en ce cas, n'avait été qu'un heureux coup de main, une marche aventureuse et rapide à travers les contrées toujours envahies. Mais la seconde fut, de toutes les expéditions d'Al-Mansoûr, la mieux préparée et la mieux conduite, la plus lointaine et la plus glorieuse [1]. Ouvrant, cette fois, la campagne par le Portugal, et marchant du Tage au Duero, presque sur le rivage de l'Océan, il prit Coïmbre, Lamego, Braga, Tuy, Orense, pénétra jusqu'aux extrémités de la Galice, et emporta d'assaut la ville sainte de San- —994

[1] On peut voir dans l'*Histoire d'Espagne* de M. Ch. Romey (t. IV, p. 444 et suivantes), la relation de cette campagne par Al-Makkary, qui la place en l'année 997.

tiago, que les Arabes nommaient Sanct-Yak ou Schant-Yakoub. Les monuments de Cordoue se parèrent des dépouilles de la capitale du royaume chrétien. Les cloches de sa riche métropole, portées jusqu'en Andalousie sur les épaules des prisonniers, furent suspendues, renversées, aux voûtes de la mosquée impériale, et devinrent d'énormes lampes destinées à éclairer les prières de nuit.

L'année suivante, 995, vit s'accomplir une nouvelle campagne, non moins désastreuse pour les chrétiens, non moins glorieuse pour Al-Mansoûr. Ici, je vais me borner à transcrire le récit des historiens arabes tel qu'il est cité par J. Conde ; il présente des détails intéressants et caractéristiques.

« ..... Al-Mansoûr arriva aux frontières avec tant de célérité, qu'avant que les chrétiens eussent appris son départ de Cordoue, il était déjà sur leurs terres. Les chrétiens des monts Al-Baskenz (de la Biscaye et de la Navarre) avaient réuni leurs forces à ceux de Galice (des Asturies et de Léon) ; ils avaient rassemblé une multitude infinie de gens armés, et ils étaient commandés par Garcia-ben-Sancho, qui était bon chevalier et roi des chrétiens des montagnes [1]. Quoique l'intention des chrétiens ne fût, en apparence, que d'arrêter la marche des musulmans et de gagner du temps pour recevoir les renforts qu'ils attendaient, ils furent attaqués par la cavalerie, et de sanglantes escarmouches s'engagèrent, qui, de part et d'autre, étaient soutenues avec grande constance. Et les chrétiens se mirent à l'abri sur des hau-

(1) C'était le comte de Castille Garcia Fernandez. Le roi de Léon Bermudo II, que les Arabes nomment Bermond, assistait également à cette bataille.

teurs où ils gardaient l'avantage. Et Al-Mansoûr fit retirer la cavalerie qui combattait, espérant que les chrétiens descendraient dans la plaine. Pendant la soirée de ce jour-là, le poëte Al-Hassan Saïd-Abbou'l-Olah, de Bagdad, présenta au hagib Al-Mansoûr un cerf garrotté et des vers où il lui présageait la victoire. Il y disait : « Asile de mes frayeurs, abri de mes périls, écoute mon chant avec bonté. Toujours je fus favorisé de ta main bienfaisante, semblable à la pluie qui féconde les vertes herbes des prés. Qu'Allah te couvre de son appui souverain; qu'il te bénisse et te préserve du parti de l'erreur! Si je ne voyais par mes yeux ta valeur et ton intelligence, timide comme je suis, je mourrais d'épouvante. Je vois la poussière que soulèvent, dans le prochain bosquet de tamaris, deux féroces léopards qui s'élancent sur une proie innocente; je serais, moi chétif, cette proie sans ton bras puissant. Ce serviteur, que tu as accueilli dans l'enceinte fortifiée de ta grâce, t'offre, en reconnaissance, un cerf avec une intention singulière. Garcia je l'ai nommé, et, tel que je te l'offre enchaîné, si le ciel exauce mon présage, je verrai demain Garcia-ben-Sancho. Heureuse aurore, hâte-toi de paraître et de nous amener ce grand jour. Si tu acceptes mon présent, Seigneur, je serai bien récompensé, et que de ton carquois, comme d'une nuée, pleuvent les flèches sur les ennemis. »

« Al-Mansoûr reçut le cerf et les vers, et prit plaisir à converser, cette nuit, avec ses officiers, sur la facilité avec laquelle pouvait s'accomplir la prédiction de Saïd-Abou'l-Olah. Il leur communiqua l'ordre de bataille, et régla les dispositions à prendre; et au point du jour, il fit

son *al-zalah* (prière du matin), et ensuite, il parcourut les bannières de son armée, et le signal de l'attaque étant donné par les clairons et les trompettes, la bataille s'engagea avec une égale intrépidité. L'air était obscurci par le tourbillon des flèches et les épais nuages de poussière que soulevaient les combattants. Les chefs de l'avant-garde, suivant l'ordre qu'ils avaient reçu, se mirent à fléchir et à reculer, comme s'ils cédaient malgré eux le champ aux ennemis. Ceux-ci, animés par cet avantage apparent, descendirent de leurs collines, comme des torrents impétueux, poussant d'effroyables clameurs qui résonnaient au loin dans les vallées. Et tandis que l'avant-garde des musulmans paraissait en véritable désordre, et leur centre de bataille vacillant, prêt à fuir, alors la cavalerie de l'arrière-garde et des ailes de l'armée musulmane attaqua les chrétiens sur les deux flancs; et, bien que leurs chefs et chevaliers combattissent avec une grande valeur, à cette attaque inespérée, le cœur fléchit et manqua à la multitude des combattants, qui, dans leur trouble, se débandèrent et s'enfuirent de toutes parts, poursuivis par la cavalerie. Le carnage fut grand, et la prise des captifs plus importante par la qualité des personnes que par la multitude sans nombre du menu peuple. Ce qui sembla le plus extraordinaire, c'est que, comme si Saïd-Abou'l-Olah eût eu la science de deviner ce que le très-haut et tout-puissant Allah avait disposé dans les éternels décrets de sa providence, son présage poétique fut accompli. Parmi les principaux chevaliers captifs, se trouva prisonnier le roi des chrétiens Garcia-ben-Sancho, mais si gravement blessé qu'il mourut peu de jours après, malgré les remèdes et les

soins qu'Al-Mansoûr fit donner à sa guérison. Cette bataille mémorable fut livrée dans la lune de Rébieh seconde de l'année 385 (995). Al-Mansoûr fit déposer le corps du roi Garcia dans une caisse bien ciselée, enveloppé dans une précieuse étoffe d'écarlate et d'or et dans de riches parfums, pour l'envoyer à ses chrétiens; et bientôt quelques chevaliers de son pays vinrent chercher le corps de Garcia, apportant de grandes richesses pour le racheter. Mais Al-Mansoûr ne voulut accepter aucun de leurs riches présents. Dans la lune Schawal de la même année, il vainquit une autre fois les chrétiens, et après la bataille, le roi Bermond de Galice envoya ses lettres et ses messagers pour concerter un traité avec Al-Mansoûr, qui renvoya les messagers chrétiens. Les pluies commencèrent, empêchant qu'Al-Mansoûr continuât l'expédition, et il s'en revint à Cordoue, où il fut reçu avec une grande allégresse. »

Comme le prouve l'humiliation de Bermudo, implorant la paix, les chrétiens, après tant de désastres, étaient épuisés. Rejetés au delà de l'Ebre à l'orient, au delà du Minho à l'occident, dépouillés de tout le comté de Castille, attaqués jusque dans la ville sainte, et resserrés dans les chaînes de montagnes qui prolongent les Pyrénées, le long de l'Océan, du golfe de Gascogne au cap Finistère, ils étaient réduits au berceau de leur indépendance. Un nouvel effort des Arabes, un seul, pouvait achever de les détruire. L'Afrique les sauva, par une diversion, en attirant sur elle les armes victorieuses d'Al-Mansoûr. Il faut reprendre en quelques mots les affaires de cette contrée.

On a vu le hagib, à son avénement au pouvoir, termi-

ner par une trève et des concessions les agitations du Mâhgreb. Bientôt, le sachant si occupé de ses expéditions au nord de l'Espagne, l'émyr édryzyte Al-Hassan-ben-Kénouz, dernier de sa race, refusa de se *soumettre* à la suzeraineté des khalyfes omméyades. Il fit cesser *la* prière et le tribut. Pour le réduire, Al-Mansoûr dut envoyer des troupes d'Andalousie sous les ordres de son fils Abd-al-Malek, qui battit Al-Hassan, l'obligea de se rendre à discrétion, et, par ordre d'Al-Mansoûr, lui fit
986 — trancher la tête. Avec Al-Hassan, s'éteignit la dynastie des Edryzytes, qui, depuis deux siècles, régnait sur le Mâhgreb, d'abord indépendante, puis vassale du khalyfat de Cordoue. Abd-al-Malek, dans cette heureuse expédition, gagna le surnom d'Al-Modhaffer, *le Victorieux*. Un autre général arabe, Zéïry-ben-Atia, fut chargé de soumettre les tribus révoltées et d'achever la pacification du pays. Il réussit dans cette œuvre difficile, et resta à Fez, pour gouverner la province au nom du khalyfe Hescham. Mais, bien qu'Al-Mansoûr lui eût fait à Cordoue une réception triomphale, bien qu'il lui eût donné toute puissance sur le Mâhgreb, avec le titre de *wazir-kébir*, ou *grand-gouverneur*, la jalouse ambition de Zéïry-ben-Atia ne put supporter qu'un autre fût au-dessus de lui dans l'empire. Il cessa bientôt d'obéir aux ordres d'Al-Mansoûr, résista à ses injonctions réitérées, et quand le hagib fit intervenir le khalyfe lui-même dans cette querelle, le *wazir-kébir* se mit en pleine révolte contre le khalyfe. C'était justement à l'époque où s'ouvrait celle des expéditions d'Al-Mansoûr contre les chrétiens qui se termina par ses victoires sur le comte Garcia-Fernandez et le roi Bermudo II. Il envoya l'un

de ses officiers pour réduire le wazir rebelle. Mais celui-ci, opposant sans cesse de nouvelles forces à un ennemi qui ne pouvait grossir les siennes, finit par l'accabler sous le nombre, et l'enferma dans les murs de Ceuta. Toutes les tribus berbères étaient derechef ameutées contre la domination des Arabes, et l'empire d'Afrique allait échapper aux khalyfes omméyades. Al-Mansoûr dut suspendre ses conquêtes au nord pour reprendre les provinces du midi. Il vint s'établir dans l'île Verte, entre l'Europe et l'Afrique, pour être à portée, tout en gouvernant l'empire d'Espagne, de diriger les opérations de l'armée, que son fils Abd-al-Malek commandait dans le Mâhgreb. Ce ne fut qu'après deux sanglantes — 998 campagnes, en 998, qu'Abd-al-Malek rentra dans Fez triomphant, et deux ans plus tard, en l'an 1000, que Zéïry-ben-Atia, retiré dans le désert de Sanhaga, où il résistait encore, mourut de ses blessures.

Ces événements d'Afrique, en occupant ailleurs les forces de l'empire, avaient donné aux Espagnols une trêve de cinq années. Ils surent en tirer parti pour se concerter, se rallier, préparer une commune défense ; et, lorsqu'au printemps de l'année 1001, ayant ramené du Mâhgreb ses troupes victorieuses, Al-Mansoûr commença contre eux sa cinquante-deuxième expédition, ils étaient prêts à le recevoir. Incendiant à l'approche de l'ennemi leurs champs et leurs villages, et faisant derrière eux un désert, les Castillans étaient venus se réunir à ceux des Asturies, de la Galice et de Léon, déjà renforcés des Navarrais et des Basques. Dans tous les Etats chrétiens, tout homme en âge de porter la lance avait dû se rendre au ban de son seigneur, et bientôt

une armée formidable, commandée par le roi de Léon, Alphonse V, et le roi de Navarre, Sancho le Grand, descendit à la rencontre d'Al-Mansoûr. Le général arabe venait de traverser la Castille ravagée, et, sur *les bords* du Duero, près de Medina-Celi, il trouva les chrétiens campés sous les murs de Calatañazor (*Al-Kala't-Al-Nosour*, le Fort des Aigles). Quand ses fourrageurs aperçurent l'armée chrétienne « qui couvrait au loin les campagnes comme des troupes de sauterelles, ils eurent horreur de sa multitude. » Mais l'impétueux hagib, accoutumé à la victoire, donna, dès le lendemain, le signal de l'attaque, et la bataille s'engagea. L'infanterie espagnole, formée en bataillons serrés, en carrés profonds, soutint de pied ferme le choc impétueux de la cavalerie arabe qui revenait sans cesse, comme les flots de la mer, se briser contre ces écueils immobiles. Tout le jour se passa en charges meurtrières et vaines. La terre fut arrosée de sang et jonchée de cadavres, sans que l'une des deux armées eût ralenti son attaque, sans que l'autre eût fléchi dans sa résistance. Quand la nuit vint séparer les combattants, Al-Mansoûr, qui s'était jeté en soldat dans la mêlée, et revenait grièvement blessé, attendit dans sa tente les principaux officiers de l'armée, lesquels avaient coutume de s'y rendre après comme avant l'action, pour le féliciter d'un nouveau triomphe. La plupart étaient restés sur le champ de bataille, les autres faisaient panser leurs blessures ; un très-petit nombre d'entre eux étaient venus, mornes et muets, prendre les ordres du hagib. Effrayé de la perte immense que lui faisait entrevoir cette solitude, désespéré de n'avoir pas vaincu et de n'être plus digne

de son nom, il ordonna la retraite, repassa le Duero, porté dans une litière sur les bras de ses soldats, fit enlever les ponts volants, puis, dès qu'il eut mis l'armée en sûreté, il déchira les appareils qui retenaient son sang, et se laissa mourir ([1]). Ainsi périt, — 1002 à soixante-trois ans, dans l'amertume du premier revers, l'un des plus grands capitaines, l'un des plus grands hommes dont se glorifie la nation arabe. Il avait pris soin de recueillir lui-même, au sortir de chaque bataille, la poussière de ses habits, et dans une caisse précieuse qui le suivait partout comme son plus eher trésor, il conservait cette poudre des combats pour en faire un jour la terre de son tombeau. Ses officiers l'y ensevelirent, en effet, revêtu de l'armure « où il était mort pour le service d'Allah ; » et dans le riche mausolée qui lui fut élevé à Medynat-Zelim (Medina-Celi), le temps mêla sa cendre à la poussière des cinquante victoires qu'il avait remportées.

Il est rare qu'en étudiant l'histoire d'un peuple, on ne rencontre pas quelque grande et saillante figure qui soit, par l'heureux assemblage des traits principaux, comme le type moral de toute la nation. Chez les Arabes d'Espagne, c'est Al-Mansoûr. Vaillant, humain, généreux, éclairé, juste, esclave de sa foi, austère dans ses mœurs, avide de toutes les sciences, de tous les mérites,

([1]) Le souvenir de sa défaite s'est conservé en Espagne dans ce dicton populaire : *A Calatañazor, perdio'Almanzor el atambor* (A Calatañazor, Almanzor perdit le tambour). Cet autre dicton, si fréquemment employé : *No se tòmo Zamora en una hora* (Zamora n'a pas été prise en une heure), vient aussi de ce temps de guerre perpétuelle entre les chrétiens et les musulmans.

de toutes les gloires, il réunit les divers aspects de ce beau caractère qu'on prête aux fils de l'Yémen, portant, après la conquête, la civilisation. Une foule de belles actions honorèrent sa vie, couronnée par une belle mort. Un jour, par d'habiles manœuvres, il enferme dans un défilé une troupe nombreuse d'Espagnols, et les fait sommer par ses hérauts de mettre bas les armes; mais les voyant s'agenouiller, résolus à périr plutôt que de se rendre, il fait ouvrir les rangs de ses soldats, et les laisse rejoindre l'armée chrétienne, aimant mieux envoyer ce renfort à l'ennemi que d'ordonner froidement le massacre de tant d'hommes. Quand il apprend la victoire de l'aîné de ses fils sur son ennemi personnel, le wali révolté d'Afrique, ce n'est point par un vain et stérile éclat qu'il témoigne sa joie de ce triomphe; c'est en affranchissant quinze cents captifs chrétiens et trois cents esclaves chrétiennes, en payant les dettes de pauvres honnêtes, en répandant sur les malheureux d'abondantes aumônes; et quand il célèbre les noces de ce fils bien-aimé avec la fille de sa sœur, c'est en versant ses dons sur les hospices et sur les écoles, en dotant et mariant une foule d'orphelines, qu'il rehausse la pompe de cette union : nobles et touchantes coutumes, qui font, avec l'éloge du tout-puissant ministre, celui des mœurs publiques et de toute la nation qu'il gouvernait.

Les Espagnols eux-mêmes ont rendu justice à la mémoire d'Al-Mansoûr. « Pour un mahométan, dit le naïf Ferreras, il eut de grandes vertus morales.... Les chrétiens qui combattaient sous ses drapeaux recevaient une double paie, et s'il s'élevait quelque contestation entre un chrétien et un musulman, il favorisait toujours le

chrétien. » « Ce fut, ajoute Masdeu, un grand politique et un grand guerrier.... Il calma, dès le principe, les inquiétudes qui agitaient l'empire, et s'attacha à gagner les cœurs de toutes les classes de la nation, en allégeant les charges des pauvres, tandis qu'il honorait les grands et les riches, en assistant lui-même aux leçons des savants, dont il fréquentait les académies et les écoles, et dont il récompensait les travaux.... Il fut supérieur à la plupart des capitaines, par le mélange si difficile de la sévérité et de la clémence. Il détruisait avec le fer et le feu les villes qui résistaient à ses armes, mais il ne permit jamais qu'on fît le moindre mal à celles qui se rendaient volontairement. De tout le butin, il faisait toujours deux parts, cédant l'une à ses soldats, et employant l'autre au bien du public, sans garder jamais pour lui que la gloire, qu'il considérait comme un prix suffisant de ses travaux. »

On a dit d'Al-Mansoûr, comme de Jules-César, que sa mémoire était si grande, qu'il connaissait par leurs noms tous ses soldats. Il se rappelait du moins les noms de ceux qui s'étaient distingués, et les conviait à sa table, dans de grands festins qu'il avait coutume de donner aux troupes après chaque victoire. Quoique éminemment guerrier, Al-Mansoûr protégea, honora les sciences et les lettres, auxquelles il avait, avant son élévation, destiné sa vie. « Souvent il visitait, disent les historiens, les *madrézas* (écoles publiques) et les colléges des mosquées; il s'asseyait parmi les écoliers, sans permettre qu'on interrompît la leçon à son entrée ni à sa sortie, et donnait des prix aux meilleurs élèves. Par ce moyen, il réussissait dans le choix des *mokris* et des *khâtybs* (lecteurs et

prédicateurs) pour les mosquées, et de savants kadys pour les *aljamas* de l'empire. » Il avait fondé à Cordoue une académie d'humanités ou d'études classiques, et son propre palais était une véritable académie que fréquentaient tous les hommes illustres dans les travaux de l'intelligence. Plusieurs savants fameux, appelés par sa renommée et retenus par ses bienfaits, vinrent de tous les pays de l'islam, et de la Grèce même, se fixer à sa cour. Il se plaisait tellement en leur compagnie, il avait si besoin des délassements de l'esprit, que toujours quelques-uns d'entre eux le suivaient dans ses expéditions militaires, qu'il cultivait les lettres jusque sous la tente, et qu'il écoutait réciter des vers jusque dans le feu des batailles.

Al-Mansoûr n'avait qu'un défaut : c'était une extrême jalousie de son autorité. Cette passion lui fit, dès son avénement, commettre une faute grave, un crime peut-être. Sous un vain prétexte de trahison, il fit arrêter son compétiteur, le précédent hagib, qui bientôt mourut en prison, et probablement par son ordre. Une seconde faute, effet de la même cause, mais bien plus longue dans sa durée et bien plus fatale dans ses résultats, ce fut de réduire le jeune khalyfe à la plus complète nullité. Enfermé dans le sérail dès l'âge de dix ans, Hescham resta livré aux femmes et aux esclaves, éloigné des affaires et séparé du monde. Nul ne pouvait l'approcher sans la permission de sa mère ou de son hagib. Il n'allait qu'à la grande mosquée, les jours de fête, et ne sortait point de la *maksoura*, ou tribune fermée, réservée au khalyfe. Son nom n'était prononcé que dans la *khotbah* (prière publique), et n'était lu que sur les monnaies.

Parvenu à l'âge mûr, il était encore occupé des jeux et des plaisirs du premier âge, et sa vie se passa dans une continuelle enfance. Ce fut un roi fainéant duquel Al-Mansoûr s'était fait le maire du palais. Mais ce ministre absolu ne voulut pas du moins se rendre usurpateur. Adoré de l'armée et de tout l'empire, il pouvait aisément saisir la couronne; elle lui fut même offerte à plusieurs reprises. Il refusa de la recevoir, comme de la prendre. C'est une modération rare et digne d'éloge. La puissance souveraine, il est vrai, reposait en ses mains; mais le titre lui manquait pour l'exercer, pour la transmettre, et l'ambition humaine, jamais rassasiée, veut encore le nom quand elle a la chose, veut étendre ses conquêtes au delà des bornes de la vie. Simple hagib, Al-Mansoûr dirigea d'une main habile et ferme tous les ressorts du gouvernement. On ne vit pas, sous son ministère, s'allumer la moindre étincelle de sédition, du moins en Espagne, ni s'élever le moindre désordre; et, pendant vingt-cinq années, l'État lui dut la paix au dedans comme la gloire au dehors.

Sa mort répandit un deuil universel, et ce fut sur eux-mêmes que pleurèrent les Arabes, en pleurant sur lui. Son règne (c'est le nom qui convient au ministère d'Al-Mansoûr) avait marqué le plus haut point de leur grandeur. Il en fut aussi le terme, et l'empire, échappé de ses mains, tomba, sans intervalle, à sa décadence, à sa ruine. « Dieu seul est éternel, et éternelle sa souveraineté. »

CHAPITRE IV.

Déchirement de l'empire. — Chute des Omméyades et du khalyfat de Cordoue. — Conquête des Almoravides. — Troisième établissement. — Fin de l'histoire des Arabes et commencement de celle des Mores (de 1002 à 1094).

La mère du khalyfe Hescham II, la vieille sultane Sobéyah, qui avait survécu au hagib Al-Mansoûr, put faire passer cette charge, c'est-à-dire l'autorité souve-
1002— raine, au fils aîné de son ancien intendant. Héritier de la valeur et de la prudence de son père, aidé par le souvenir de ce grand nom, Abd-al-Malek, avec moins de gloire et plus de prospérité peut-être, continua le gouvernement d'Al-Mansoûr. Il pacifia le Mâhgreb en faisant émyr de cette importante province le fils de ce wali révolté, Zéïry-ben-Atia, qu'il avait vaincu. Les pères avaient été rivaux, ennemis; les fils restèrent unis dans une fidèle alliance. Abd-al-Malek envoya, en 1005, une expédition maritime sur les côtes d'Italie, et dirigea lui-même, entre 1002 et 1008, quelques algarades au nord de l'Espagne, « détruisant pendant l'été, disent les his-

toriens, les villes et forteresses que les chrétiens réparaient pendant l'hiver. » Toutefois, les Arabes et les Espagnols, également fatigués de vingt années de guerre, ne tentèrent aucune entreprise considérable. L'empire fut en paix, et les chrétiens attendirent de meilleures circonstances pour prendre la revanche des longs désastres qu'ils avaient éprouvés.

Au retour d'une expédition militaire, en 1008,
Abd-al-Malek mourut subitement, peut-être — 1008
empoisonné. Privé de son hagib et de sa mère, le khalyfe Heschaam, toujours endormi dans sa longue enfance, toujours incapable de tenir le sceptre de ses propres mains, remit l'autorité d'Abd-al-Malek à son frère Abd-al-Rhaman, qui était capitaine de la garde du palais. Ce jeune homme, livré aux plaisirs, vain, léger, prodigue, vaniteux, ne ressemblait au grand Al-Mansoûr que par les traits du visage, et dans la place éminente où l'avait élevé la mémoire de son père, il n'écouta que les conseils de la plus folle présomption. A peine élu premier ministre, il se donna le surnom d'*Al-Nasser-le-dyn-Allah* (défenseur de la loi de Dieu), qu'avait porté le grand Abdérame III; et sans avoir fait aucune action d'éclat, aucun acte d'utilité, il porta ses vues ambitieuses jusqu'où son père, dans toute sa gloire, n'avait osé prétendre. Hescham était sans enfants; Abd-al-Rhaman obtint, par ses obsessions sur un esprit faible, d'être choisi pour succéder au trône. Cette élection, quoique faite dans l'ombre du sérail, ne tarda point à se divulguer, et parvint aux oreilles des membres de la famille d'Omméyah. Celui d'entre eux que l'opinion publique désignait pour successeur d'Hescham

était Mouhamad-Aben-Abd-al-Djabar, cousin du khalyfe, et comme lui petit-fils d'Abdérame III. Mouhamad sortit aussitôt de Cordoue, se rendit aux frontières de Castille, gagna facilement à sa cause les *seules troupes* qui fussent sous les drapeaux, et revint soutenir, à la tête de l'armée arabe, les droits que lui donnait le sang sur un compétiteur étranger à la famille impériale. Dès qu'Abd-al-Rhaman eut avis de son approche, au lieu de l'attendre dans la capitale, il marcha au-devant de lui avec la garde africaine des palais de Cordoue et d'Al-Zohrah. Mais Mouhamad, averti par ses partisans des mouvements du hagib, eut l'adresse d'éviter sa rencontre; et, tandis que celui-ci l'attendait, campé sur la route, il gagna, par des chemins détournés et des marches forcées, la capitale dégarnie, qu'il enleva sans peine, car elle se déclara pour sa cause. Maître de la personne du khalyfe, Mouhamad le contraignit à déposer son hagib, et se fit revêtir de cette dignité. Abd-al-Rhaman, furieux à ces nouvelles, revint précipitamment sur ses pas, et livra bataille à son rival dans les murs mêmes de Cordoue. Il avait compté sur l'assistance des habitants; mais le peuple, si facilement volage dans ses affections, prit au contraire le parti du nouveau hagib, et les troupes d'Abd-al-Rhaman furent repoussées par la multitude. Lui-même tomba de cheval, couvert de blessures, et fut livré vivant à Mouhamad, qui le fit crucifier. Ce fut sur un gibet, après quatre mois de gou-
1009 — vernement, que périt le frère d'Abd-al-Malek, le fils d'Al-Mansoûr. « Dieu seul est stable. »

Le vainqueur, prenant aussitôt les rênes de l'Etat, entoura le khalyfe de ses créatures, déposa la plupart

des walis et des hauts dignitaires de l'empire pour donner leurs emplois à ses partisans, et pensa bientôt à occuper lui-même la première place. Pour sonder les dispositions du peuple, il fit courir le bruit que le khalyfe était tombé gravement malade, et voyant que cette nouvelle était reçue avec indifférence, il résolut de lui ôter la vie. Cependant, cédant aux prières d'un fidèle serviteur d'Heschâm, Wadha al Alaméri, il se contenta de l'enfermer dans un lieu secret, sous une garde sûre, puis il fit étrangler un homme qui avait le malheur de lui ressembler, et auquel on fit de magnifiques funérailles, après l'avoir exposé sur le lit de parade. Mouhamad fut aussitôt proclamé sous le nom de *Mohdi-bi-'llah* (Tranquillisateur par Allah). — 1008

Les événements furent loin de répondre au surnom qu'il avait choisi. Imbu des aversions de races qui divisaient les deux principales nations de l'empire, il commença son règne par ordonner le licenciement et l'expulsion de la garde africaine, de la garde des Zenètes, à laquelle, depuis le premier Abdérame, était confié le service du palais des khalyfes, et que les Arabes voyaient d'un œil jaloux à ce poste d'honneur. Les chefs berbères, offensés de cet ordre, et surtout de la rigueur qu'on déployait dans son exécution, résolurent de résister les armes à la main. Commandés par Heschâm-Raschid-ben-Souléïman, ils vinrent attaquer, jusque dans son palais, celui qu'ils appelaient l'usurpateur du trône et l'assassin de leur roi. Mouhamad, avec l'aide des troupes andalouses et du peuple entier de Cordoue, parvint, après un combat sanglant, à chasser les Africains des murs de sa capitale, et leur jeta insolemment du haut

des remparts la tête de leur commandant pris dans
1009 — l'action. Trop faibles pour former le siége de Cordoue, les Berbères se retirèrent pleins de rage aux environs de Tolède. Le cousin de leur *chef décapité*, Souléïman-ben-Al-Hakem, qu'ils avaient choisi pour général et pour vengeur, rechercha sans scrupule l'alliance de Sancho, comte de Castille, auquel il promit de grands avantages s'il parvenait, avec son secours, à laver l'injure qu'avait reçue sa nation, et à chasser l'usurpateur. Sancho n'hésita point à accepter les offres du Berbère, et lui mena l'élite de ses chevaliers. Instruit de cette ligue menaçante, Mouhamad assembla ses troupes et vint à leur rencontre. Une bataille terrible et meurtrière s'engagea près du fort de Kantisch (Quintos). L'armée du khalyfe fut enfoncée par les Mores et les chrétiens réunis ; vingt mille des siens, dit-on, restèrent sur la place, morts ou blessés. Mouhamad s'enfuit à travers les montagnes, du côté de Calatrava, avec les débris des troupes arabes ; et Souléïman, sans trouver plus de résistance, vint occuper Cordoue avec ses Berbères, toujours accompagné des Castillans, lesquels cependant ne tardèrent pas à regagner leur pays, emportant de grandes richesses, et, disent les Arabes, des promesses encore plus grandes. Souléïman se fit proclamer khalyfe, avec le surnom d'*Al-Mostaïn-bi'llah*
1009 — (le Protégé de Dieu).

Le fugitif Mouhamad n'eut rien de mieux à faire que d'imiter son vainqueur. Il s'allia aux deux fils de Borrell, Raymond, comte de Barcelone, et Ermengaud, comte d'Urgel, qui vinrent en personne servir dans ses troupes. Aussitôt que huit à dix mille Catalans se furent réunis

aux trente mille soldats arabes que Mouhamad avait rassemblés dans les provinces de Tolède, Saragosse, Valence et Murcie, il marcha sur Cordoue à la tête de sa nouvelle armée. Souléïman ne l'attendit point dans les murs de cette ville, qu'il ne maintenait sous le joug que par de fréquents actes de sévérité. Il courut attaquer Mouhamad avec ses Africains. Mais, trop inférieur en nombre, il fut contraint de lui céder le champ de bataille après un combat longtemps disputé. Le général berbère, échappant aux troupes victorieuses à la faveur de la nuit, s'enfuit jusqu'au palais d'Al-Zohrah, dévasta et pilla cette royale demeure, sans épargner même la mosquée, et s'achemina sur le détroit de Djébal-Thâryk dans l'intention de passer en Afrique avec les riches dépouilles qu'il avait enlevées au palais d'Abdérame. Mais Mouhamad, salué de nouveau par les acclamations du peuple de Cordoue, ne fit que traverser sa capitale reconquise, et se mit à la poursuite des pillards d'Al-Zohrah qu'il atteignit sur les bords du Guadiar, près d'Algesiras. Ceux-ci, arrêtés dans leur retraite, mais ayant pris du repos pour attendre un ennemi épuisé de fatigue, se défendirent avec le courage du désespoir, et mirent en déroute les troupes plus nombreuses du khalyfe, qui revint précipitamment s'enfermer dans Cordoue. Ce fut le terme de cette alternative de succès et de revers dont la carrière de l'ambitieux Mouhamad avait été semée, et qui remplirent l'année 400 de l'hégire (1009 et 1010) que les Arabes nommèrent *l'année des Franks*. Les Catalans, qui faisaient sa principale force, avaient perdu l'un de leurs chefs, Ermengaud, et la plupart de leurs capitaines au combat du Guadiar. Ils abandonnèrent Mouhamad, soit parce

qu'il ne pouvait remplir les promesses qu'il leur avait faites au moment du besoin, pour les attacher à sa cause, soit parce qu'ils l'accusaient d'ameuter contre eux le peuple de Cordoue. Ce peuple, d'un autre côté, maudissant l'idole qu'il avait adorée la veille, et reprochant à Mouhamad le crime d'une alliance avec les infidèles, quitta brusquement le travail des fortifications auquel on le tenait occupé, et voulut ouvrir les portes à l'ennemi. Dans cette situation désespérée, Wadha, qui était devenu le hagib de Mouhamad, tenta la dernière ressource. Il alla tirer de sa prison l'imbécille Hescham, qu'il avait sauvé de la mort, et offrit tout à coup à la vue de la foule réunie dans la grande mosquée, le souverain légitime que l'on croyait depuis deux ans au cercueil. Cette apparition inattendue excita l'enthousiasme autant que la surprise, et le khalyfe dépossédé remonta sur le trône aux acclamations de la multitude. Mouhamad, qui l'en avait précipité, s'efforça de conjurer son courroux par d'humbles prières; mais Hescham, retrouvant quelque énergie pour lui reprocher ses crimes, le fit sur-le-champ mettre à mort. Le corps de l'usurpateur fut livré aux insultes du peuple, et sa tête portée au bout d'une lance au berbère Souléïman, pour que cet exemple de la pu-
1011 — nition d'un traître le fît rentrer dans le devoir.

Souléïman, peu intimidé de cette menace, la fit tourner à son profit. Il savait qu'Obéïd-Allah, fils de Mouhamad et wali de Tolède, faisait des préparatifs dans sa province pour marcher contre lui, et servir ainsi son père par une utile diversion. Il lui envoya la tête de Mouhamad, embaumée dans du camphre, avec un présent de dix mille mitcâls d'or, et ce peu de mots : « Cette

« tête est celle de ton père Mouhamad. Tu vois quelle « récompense l'ingrat et cruel Hescham réserve à ceux « qui lui rendent le trône. Si tu veux sécurité et ven- « geance, tu auras pour compagnon Souléïman. » Obéïd-Allah, plein de douleur et d'indignation, lui répondit par un traité d'alliance perpétuelle contre le khalyfe.

Afin de conjurer cette ligue nouvelle, l'affranchi Wadhâ, auquel Hescham avait conservé la charge de hagib, sortit de Cordoue avec une partie de l'armée arabe, et gagna les frontières de Castille pour lever chez les chrétiens des troupes auxiliaires. « Je reçois de Souléïman, lui dit le rusé comte Sancho, six forteresses des frontières pour soutenir sa cause; mais, si vous m'en donnez autant, j'aimerai mieux servir le khalyfe que le rebelle. » Avec l'aide de ces alliés, payés si chèrement, Wadha défit Obéïd-Allah, qui fut pris, conduit à Cordoue, et mis en croix par ordre d'Hescham. — 1012

Ce succès ne releva que pour un moment les affaires du khalyfe, toujours jouet de la fortune comme de ses serviteurs. Souléïman et les Berbères s'étaient cantonnés sur les bords du Guadalquivir, dans le midi de l'Andalousie, qu'ils ravageaient comme un pays conquis, et, maîtres des riches provinces qui alimentaient la capitale, ils réduisirent cette grande ville à la plus horrible disette. La peste succéda bientôt à la famine, dont elle accrut les ravages. Pour échapper à ce double fléau, les principaux habitants quittaient la ville en foule, et se dispersaient dans les villages d'alentour. Tous ces malheurs publics étaient attribués au crime d'une alliance avec les infidèles. O honte! en effet, ô profanation! des auxiliaires chrétiens avaient par trois fois disposé des

destinées de l'empire arabe. Hescham, qui n'avait appris dans ses malheurs qu'à se défier de tous les hommes, éloignait par d'injustes soupçons ses plus fidèles serviteurs, et devenait cruel par lâcheté. Il *prêta même* l'oreille à de mensongères suggestions contre son *hagib,* le loyal Wadha, et fit périr du supplice des traîtres *le* seul homme capable de soutenir son trône chancelant. Souléïman connaissait l'état des choses; il saisit le moment favorable, et après s'être assuré au moins de l'inaction des walis de plusieurs provinces du nord, en leur promettant l'hérédité de leurs emplois s'il parvenait à l'empire, il vint, avec toutes ses forces, mettre le siége devant Cordoue. Cette malheureuse cité, dépeuplée, affamée, abandonnée de tous ses défenseurs et s'abandonnant elle-même, ne pouvait opposer une longue résistance; elle fut emportée au premier assaut. La garde du khalyfe, commandée par le nouveau hagib, Haïran al Améri, défendit seule avec une héroïque valeur le poste qui lui était confié, et périt tout entière sur les marches du palais. Couvert de blessures, Haïran tomba sur les cadavres de ses soldats; mais il fut sauvé pendant la nuit par un pauvre habitant qui le cacha dans sa maison. Pour Hescham, il disparut dans le désordre de ce combat, sans qu'on sache comment il termina sa vie, « ne laissant d'autre succession que les discordes et les calamités. » Maîtres de la ville, des forts et de l'Alcazar, Souléïman livra Cordoue au pillage, et, pendant trois jours, ses Berbères s'y rassasièrent de rapines et de cruautés. Les maisons des nobles arabes furent saccagées comme l'avait été le palais des khalyfes; leurs harems mêmes furent livrés aux brutalités des

soldats. Les chefs des principales familles périrent dans ce massacre, et avec eux un grand nombre des savants, des poëtes, des artistes que la généreuse hospitalité d'Abdérame III, d'Al-Hakem II et d'Al-Mansoûr avait rassemblés dans les académies de Cordoue. — 1013

Après s'être fait de nouveau proclamer khalyfe avec le titre d'*Al-Dhafer-bi'lloul-Allah* (le Vainqueur par la main de Dieu), Souléïman déposa la plupart des gouverneurs de provinces et des commandants de forteresses, pour donner leurs emplois à ses officiers. Il distribua également des villes et des domaines aux chefs de famille des six principales tribus berbères qui s'étaient réunies pour le triomphe de sa cause. Ces aliénations du domaine public furent faites sous condition d'hommage et de fidélité; c'est-à-dire que Souléïman, semblable aux conquérants du Nord, créa dans l'Espagne musulmane de véritables fiefs comme ceux qui existaient alors dans toute l'Europe chrétienne et féodale. De telles dispositions mettaient toute la puissance et toute la richesse aux mains de ses Africains; elles aigrirent encore la haine que lui portaient les Arabes, obligés d'obéir à leur tour à des mercenaires étrangers. Tandis que Souléïman s'aliénait ainsi de plus en plus la nation arabe, le hagib Haïran, guéri de ses blessures, parvint à s'échapper de Cordoue, réunit quelques partisans, et enleva d'un coup de main la ville d'Alméria, dont il avait été gouverneur. De ce port, il se rendit auprès de son parent Aly-ben-Hamoud, wali de Ceuta et de Tanger en Afrique. Il lui fit part du mécontentement général que les Berbères avaient soulevé contre eux, et le conjura de venir à la fois délivrer le peuple arabe

d'un joug insupportable, et briser les fers du khalyfe Hescham, qu'on croyait encore vivant dans les cachots de l'Alcazar. Aly se laissa facilement persuader. Il réunit les troupes du Mâhgred, alla débarquer *sur les côtes* de l'Andalousie, et prit Malaga, où le hagib Haïran *s'était* ménagé des intelligences. A la nouvelle de son arrivée, de son dessein et de ses premiers succès, plusieurs autres places lui ouvrirent leurs portes, et une foule de volontaires arabes accoururent sous ses drapeaux.

Souléïman ne voulut point attendre, dans les murs d'une ville qui couvait sourdement la haine et la vengeance, l'approche d'un ennemi que la faveur publique rendait si redoutable. Il sortit de Cordoue à la tête de ses Africains, et alla porter le siége de la guerre en Andalousie. Il espérait parvenir, en temporisant, à jeter la discorde entre les deux chefs ennemis, pour les vaincre ensuite séparément. Son attente fut trompée. Toujours unis, Aly et Haïran conduisirent avec habileté, avec vigueur, les opérations de leur double armée. Des *taïfas* entières venaient à eux du camp de l'ennemi. Bientôt Souléïman, réduit à la défensive, fut contraint d'éviter toute espèce de rencontre ; mais les alliés l'atteignirent enfin près de Séville, et le forcèrent au combat. Vaincus dès le commencement de l'action, par la défection des Andalous de leur armée qui se tournèrent contre eux, les Berbères se défendirent avec la plus opiniâtre constance, et furent écrasés. Aly marcha aussitôt sur Cordoue, qui lui ouvrit ses portes, et le reçut en libérateur. Le Berbère Souléïman, qui, abattu de cheval et mortellement blessé, avait été pris dans la mêlée, lui fut amené à l'Alcazar, avec son frère, blessé et mourant

aussi, et son vieux père, qu'il avait laissé pour gouverneur de Cordoue. « Vieillard, lui dit Aly, en tirant son épée, qu'as-tu fait du khalyfe Hescham ? Tu l'as tué, sans doute. Je vais offrir ces têtes à sa vengeance. » Alors Souléïman, entr'ouvant les yeux : « Frappe-moi seul, dit-il, ceux-là ne sont pas coupables. » Mais Aly, de trois coups d'épée, fit voler de sa main les têtes du père et des deux fils. Souléïman mort, Hescham disparu, Aly-ben-Hamoud fut proclamé khalyfe avec le titre de *Motouakyl-bi'llah* (Confiant en Dieu). — 1017

L'intérêt, qui rapproche les hommes tant que dure le péril, les divise aussitôt que le péril est passé, et la plus intime union pendant l'entreprise survit rarement au succès. Aly devait la couronne impériale au hagib Haïran ; mais il craignait l'influence de ce ministre sur le peuple de Cordoue, et suspectait ses relations avec les gouverneurs de provinces, qui n'avaient pas tous reconnu le nouvel émyr des croyants. L'un des premiers actes de son règne fut de reléguer le hagib dans son ancien gouvernement d'Alméria. Indigné de sa disgrâce et de l'ingratitude du khalyfe parvenu, Haïran se ligua contre lui avec d'autres chefs mécontents, lesquels, désireux au fond d'ériger leurs emplois en fiefs perpétuels et héréditaires, annoncèrent, pour colorer leurs desseins et s'assurer la faveur du peuple, qu'ils voulaient rendre aux Omméyades le trône qui leur appartenait légitimement. Ils proclamèrent, en effet, à Jaen, un arrière-petit-fils du magnanime Abdérame III, qui était wali de la province. Il se nommait Abd-al-Rhaman-ben-Mouhamad al-Mortady, et fut Abdérame IV dans la dynastie des Omméyades. Le nom seul du nou- — 1017

veau khalyfe lui fit un parti puissant, et la plupart des villes du sud-est de l'Espagne le reconnurent d'un commun accord. Cependant Aly-ben-Hamoud, maître des troupes régulières, qu'il s'attachait par ses *largesses*, sortit de Cordoue, et commença la guerre avec succès. Tandis que son général Djilfeyah contenait Abdérame dans les Alpuxares [1], il attaqua lui-même le hagib Haïran, le défit, l'enferma blessé dans Alméria, prit cette ville, et traita son ancien allié, fait prisonnier dans l'assaut, comme il avait traité Souléïman le Berbère; il le tua de sa main. Mais cette victoire et ce meurtre ne purent le sauver de l'enthousiasme qu'avait réveillé le nom d'Omméyah. De retour à Cordoue, il fut étouffé dans un bain par quelques compagnons de l'affranchi Haïran, comme lui anciens serviteurs du der-
1018 — nier khalyfe.

Ses soldats proclamèrent aussitôt son frère Al-Kasim-ben-Hamoud, wali d'Algesiras, qui vint en toute hâte occuper le palais de Cordoue. Il commença par faire périr dans des supplices raffinés les meurtriers d'Aly, et sa vengeance calculée s'étendit sur tous ceux qui furent soupçonnés d'avoir pris part au crime, c'est-à-dire sur les chefs des plus illustres familles, dont les biens furent confisqués. Cette procription, aussi contraire à la politique qu'à la justice, lui aliéna tous les grands, qui sortirent en foule de Cordoue pour se joindre au khalyfe Abdérame al-Mortady, dont le parti s'accroissait et de l'affection qu'on portait à sa personne, et de la haine qu'on portait à ses rivaux.

[1] Le nom de ces montagnes, *Alpujarras*, vient, d'après Conde, de *Al-Bug-Scharra*, collines de prairies, de pâturages.

Une nouvelle circonstance vint encore compliquer les embarras publics et accroître le désordre où périssait l'empire. En partant d'Afrique pour renverser du trône le Berbère Souléïman, Aly-ben-Hamoud avait laissé le gouvernement du Mâhgreb à son fils Yahyah. Dès que celui-ci eut appris la mort tragique de son père, il passa en Espagne, pour réclamer son héritage, avec toutes les forces qu'il put rassembler sur les deux pentes de l'Atlas. Il amenait jusqu'à des nègres de Soûs. Al-Kasim, dont les troupes avaient essuyé plusieurs échecs dans les Alpuxares, ne fut pas longtemps en état de résister à l'armée africaine d'Yahyah. Battu en plusieurs rencontres, il lui proposa un traité, qui fut conclu, non sans duplicité de part et d'autre. L'oncle et le neveu convinrent qu'Yahyah gouvernerait à Cordoue, tandis qu'Al-Kasim, avec leurs forces réunies, ferait la guerre au prétendant Abdérame, et qu'après la victoire, ils se diviseraient l'empire. En vertu de cet accord, Yahyah vint occuper la capitale. Son oncle y était si abhorré, que les habitants le reçurent avec les démonstrations de la plus vive allégresse, et pour répondre à cet accueil qui lui rendait ses premières prétentions, il déclara publiquement qu'il ne partagerait point le trône que lui avait légué son père.

Al-Kasim se trouvait à la tête des troupes, même de celles qu'Yahyah avait amenées d'Afrique. Dès qu'il apprit que son neveu rompait ainsi leur traité, il revint sur Cordoue, qu'il occupa militairement, tandis qu'Yahyah, contraint d'abandonner cette ville à son approche, alla s'enfermer dans Algesiras pour attendre du Mâhgreb de nouveaux renforts. Le vainqueur crut pacifier

sa capitale par quelques supplices, et, prenant pour de la soumission le premier silence de l'effroi, il fit marcher contre Abdérame, qui se fortifiait à Jaen, toute l'armée qu'il avait sous ses ordres. Mais le *peuple de* Cordoue ne vit pas plutôt ce prince détesté réduit à une faible garde, qu'il se souleva contre lui, l'assiégea dans l'Alcazar, et l'y tint cinquante jours étroitement bloqué. Dans une sortie désespérée, où périt presque toute sa garde, Al-Kasim parvint à s'échapper par le dévouement
1022 — de quelques soldats. Mais il fut livré à son neveu qui le fit enfermer dans un fort d'Afrique, où il demeura prisonnier le reste de sa vie.

Tandis que la vengeance populaire précipitait du trône un prince indigne de l'occuper, ses troupes s'avançaient contre Abdérame al-Mortady, qu'appelaient à ce trône les vœux de la nation tout entière. Le khalyfe cherchait lui-même l'occasion de finir la guerre d'un seul coup, et les deux armées se trouvèrent bientôt en présence sur les bords du Génil. Celle d'Al-Kasim, attaquée avec ardeur, fut mise en complète déroute. Mais, à la fin de l'action, une flèche lancée au hasard, « lancée par le destin ennemi des Omméyades, » atteignit Abdérame, qui combattait aux premiers rangs, et ce prince, sur qui reposait l'espoir de la paix publique, expira au milieu des chants de victoire de ses soldats. Sa mort jeta la consternation parmi tous les hommes ennemis du trouble. A Cordoue, où déjà se dressaient les arcs de triomphe pour fêter le vainqueur, on essaya de
1023 — réparer sa perte en élisant un autre Omméyade, également petit-fils d'Abdérame III, également nommé Abdérame, et qui reçut le titre d'*Al-Mostadhir-bi'llah* (Con-

fiant dans l'aide de Dieu). Il était frère de ce Mouhamad, surnommé *Mohdy-bi'llah*, que l'on a vu disputer le trône à Hescham II et à Souléïman. Le premier soin du nouveau khalyfe, jeune homme instruit, ferme, et de grande espérance, fut de réprimer, par des édits sévères, la licence des soldats, et de protéger les citoyens contre leurs excès. Les gardes du palais, Andalous et Berbères, qui, durant cette époque d'anarchie, jouissaient, plus encore que les troupes irrégulières, d'une impunité complète, s'offensèrent d'être rappelés à la discipline. « Al-Mortadhir, disaient-ils, aurait dû plutôt se faire scheïk des anachorètes du désert que khalyfe de Cordoue. » Et ils jurèrent la mort du prince auquel ils venaient de jurer fidélité. Une bande de conjurés, ayant à leur tête un Mouhamad-ben-Abd-al-Rhaman, propre cousin du khalyfe, pénétra dans son appartement, au lever du soleil, après avoir massacré les esclaves qui en gardaient l'entrée. Abdérame se défendit seul quelques moments avec son épée, et tomba sous les coups des conjurés, après un court règne de quarante-sept jours, qui promettait à l'empire de meilleures destinées. Ses meurtriers se répandirent aussitôt dans Cordoue, leurs armes sanglantes à la main, et proclamèrent — 1023
tumultueusement l'assassin Mouhamad, appelé *Al-Mostakfy-bi'llah* (à qui Dieu suffit), dont ils célébrèrent l'avénement par le meurtre de quelques riches et le pillage de leurs maisons.

La sédition et la violence avaient élevé Mouhamad sur le trône; il ne pouvait s'y maintenir qu'à l'aide de ses complices. Il essaya donc de s'attacher, par d'immenses largesses, ces nouveaux gardes prétoriens, de-

venus aussi avides, aussi insolents, aussi parjures, que ceux qui mettaient jadis à l'enchère la couronne impériale de Rome. On leur donna de plus riches vêtements, de plus belles armes, de plus splendides festins. Et Mouhamad, croyant ainsi les avoir gagnés, ne s'occupa qu'à réparer les palais et les jardins d'Al-Zohrah, où il passait une vie nonchalante au milieu des poëtes et des femmes de son harem. Les prétentions des soldats croissaient avec la facilité d'être satisfaites. On prodigua d'abord, en folles libéralités, le trésor du divan réservé pour les récompenses nationales; et, comme les commandants des provinces et des districts éloignés, devenus tout-puissants par la faiblesse du gouvernement central, cessaient d'envoyer le produit des impôts levés dans leurs domaines, l'appliquant à leurs propres besoins, le trésor public lui-même fut bientôt épuisé. Pour suppléer aux ressources taries, on chargea les peuples d'Andalousie d'exactions nouvelles, inconnues jusque-là, tout en augmentant sans cesse les taxes anciennes. Cependant les gardes de Mouhamad, insatiables dans leurs exigences, accusaient le khalyfe d'avarice et d'ingratitude, tandis que le peuple opprimé l'accusait, avec plus de raison, de se montrer trop généreux et trop prodigue. Le mécontentement devint extrême des deux côtés; mais les soldats, habitués à la sédition, éclatèrent plus tôt que le peuple, moins impatient dans ses maux. Ils demandèrent d'abord la tête des ministres, et bientôt celle du khalyfe lui-même. Mouhamad, sans défense contre leur fureur, s'enfuit d'Al-Zohrah pendant la nuit, et se réfugia dans le fort d'Uclès, près de Tolède, où il mou-
1024 — rut empoisonné, après un règne de seize mois.

plus nombreuses, les battit complétement sous les murs
de Murcie, qui se rendit au vainqueur. Aben-Abêd s'était
avancé trop tard pour prendre part à l'action. Tandis
qu'il rassemblait dans les Alpuxarres ses troupes disper-
sées, Al-Mamoun pénétrait sans obstacle dans la province
de Cordoue. Son général Hariz-ben-Hakem, à la tête
de la cavalerie arabe et castillane, enleva cette capitale
par un heureux coup de main, prit au passage le pa-
lais d'Al-Zohrah, et, faisant une incroyable diligence, ar-
riva dans les murs de Séville avant que les habitants
fussent même avertis de son approche. Al-Mamoun l'y
suivit, descendit à l'Alcazar, et se trouva, — 1074
presque sans coup férir, maître des deux capitales d'A-
ben-Abêd, et, pour ainsi dire, de tous ses états.

Celui-ci, cependant, rassemblait à Jaen son armée et
ses alliés. Il reprit bientôt l'avantage contre l'émyr
de Tolède, dont les troupes s'étaient dispersées pour
garder tous les points de sa rapide conquête. Al-Mamoun,
d'ailleurs, le vieil Al-Mamoun était tombé malade à Sé-
ville, et il mourut le jour même qu'Aben-Abêd vint l'y
assiéger. Ses soldats s'échappèrent en faisant une sortie,
et s'enfuirent jusqu'à Tolède, où fut proclamé émyr le
jeune Yahyah, que son père Al-Mamoun avait — 1075
désigné pour successeur, en le confiant à la protection de
son hôte et allié le roi de Castille. En vain Hariz essaya
de résister dans Cordoue, qu'il gouvernait pour Al-Ma-
moun. Aben-Abêd l'en chassa, l'atteignit dans sa fuite, le
tua d'un coup de lance, et fit empaler son corps avec
celui d'un chien sur le pont de Cordoue. Ces succès d'A-
ben-Abêd, aussi rapides que l'avaient été ses désastres,
lui rendirent plus qu'il n'avait perdu. Délivré d'Al-Ma-

moun, son mortel ennemi, et tournant contre ses autres rivaux toutes les forces que donne la victoire, il éleva, « les hautes tours de sa vaniteuse ambition » sur les ruines des autres princes musulmans. En peu d'années, il s'empara de la province de Murcie, puis de celle de Malaga, dont l'émyr fut contraint de se retirer en Afrique 1079—après avoir perdu son petit royaume pièce à pièce.

Maître absolu d'une grande partie de l'Espagne musulmane, et dominant sur le reste des provinces, dont les émyrs, qui se nommaient ses alliés, n'étaient guère que ses vassaux, Aben-Abêd ne trouvait plus d'autre obstacle sérieux à la souveraineté générale, à la reconstitution du khalyfat par lui et pour lui, que dans le seul royaume de Tolède. Il en jura la ruine. Pour la consommer plus sûrement, il expédia d'abord son ministre Aben-Omar auprès des rois chrétiens dont l'alliance était nécessaire à ses projets. Cet Aben-Omar, le plus adroit des politiques de ce temps, en semant la division parmi les princes arabes qui pouvaient s'unir contre son maître, lui avait rendu plus de services que l'armée même qui les avait vaincus séparément. Il passa d'abord à la cour de Barcelone, pour resserrer les nœuds de son ancienne liaison avec les Catalans ; puis, malgré les murmures des bons musulmans qui maudissaient ces pactes offerts aux infidèles, il se rendit à la cour d'Alphonse VI, qu'il détermina sans peine, par le sentiment de son propre intérêt, à se liguer secrètement avec Aben-Abêd pour la destruction de l'émyrat de Tolède.

A peine ce traité impie fut-il conclu, qu'oubliant les bienfaits d'Al-Mamoun et la protection promise à son fils, Alphonse, l'ingrat et perfide Alphonse, se jette, sans dé-

claration de guerre, dans les campagnes de Tolède, portant le ravage et la désolation sur cette terre qui lui avait servi d'asile. Le jeune Yahyah-ben-al-Mamoun, sans talents, sans énergie, livré seul aux coups des chrétiens, ne pouvait leur opposer une longue résistance. Pendant quatre années de continuelles incursions à travers la Castille-Neuve, Alphonse désola cette province, et s'empara de toutes les places fortes qui avoisinaient la capitale. Enfin, au commencement de l'année 1085, déjà maître de Guadalajara, d'Olmos et de Madrid, où il avait laissé des garnisons, Alphonse arriva jusqu'aux murs de Tolède, et forma le siége de cette ville. Yahyah ne pouvait plus espérer de secours. Son unique défenseur, l'émyr de Badajoz, qui avait une première fois repoussé les chrétiens, avait été finalement écrasé par eux, et l'émyr de Saragosse défendait avec peine ses frontières, pressé par les Aragonais et les Catalans. Réduit à lui seul, Yahyah offrit au roi de Castille la suzeraineté de ses états et le paiement d'un tribut annuel. L'impitoyable Alphonse rejeta cet offre avec hauteur, et exigea que la place lui fût livrée sans conditions. Alors le petit nombre de guerriers qu'elle renfermait résolurent de s'y défendre jusqu'à la mort. Pendant plusieurs mois d'un siége opiniâtre, ils repoussèrent avec une héroïque valeur les nombreux assauts que leur livra l'armée chrétienne. Alphonse fit cesser ces attaques infructueuses, et se contenta de serrer étroitement la place pour la réduire par le manque de provisions.

La famine, en effet, se fit bientôt sentir avec toutes ses horreurs dans l'étroite enceinte où s'était amoncelée jusqu'à la population des campagnes. Les murmu-

res d'un peuple réduit à périr de faim, l'abandon de tous les autres peuples arabes, enfin la crainte du soulèvement des chrétiens qui formaient la masse des habitants de Tolède, ôtèrent à ses défenseurs *tout* espoir d'une utile résistance. Une capitulation fut proposée : on offrit de rendre la ville aux Espagnols, sous la condition que tous les musulmans auraient le droit, soit d'en sortir pour se retirer où bon leur semblerait, avec ce qu'ils pourraient emporter, soit d'y rester en conservant leurs propriétés immobilières ; que ceux d'entre eux qui prendraient ce dernier parti conserveraient en outre le libre exercice de leur religion, l'usage de leurs mosquées, la faculté de nommer leurs kadys et d'être jugés par eux seuls ; qu'enfin ils ne seraient soumis qu'aux tributs qu'ils avaient payés jusqu'alors à leur propre souverain. Alphonse souscrivit à ces conventions, qui furent mises par écrit dans les deux langues arabe et latine, et solennellement jurées de part et d'autre. En conséquence, l'émyr, ses troupes et beaucoup d'habitants se retirèrent dans la province de Valence, tandis
1085 — que le roi de Castille prenait possession de Tolède, dont il fit aussitôt la capitale de ses états. Comme on le voit, les conditions obtenues par les Arabes étaient absolument les mêmes que celles qu'ils avaient accordées aux populations de l'Espagne quand ils en firent la conquête. Ce qui prouve avec quelle fidélité religieuse ils les avaient observées, c'est qu'Alphonse trouva la grande moitié de la population de Tolède composée de chrétiens et de juifs qui, depuis la prise de cette ville par Thâryk, vivaient librement dans le culte de leurs pères, dont ils avaient conservé les

églises et la synagogue. On verra bientôt comment les Espagnols, vainqueurs des Arabes, imitèrent la bonne foi et la tolérance des Arabes conquérants de l'Espagne.

La prise de Tolède, cette ancienne capitale des Goths, le centre et la plus forte place de la Péninsule, était un événement de la plus haute importance dans la lutte mortelle que se livraient les deux peuples. Elle assurait aux chrétiens une supériorité décidée, et la nouvelle de leur victoire répandit la consternation parmi tous les musulmans. Aben-Abêd lui-même reconnut bientôt la faute où l'avait entraîné une ambition déloyale, lorsqu'il vit Alphonse, plus déloyal encore, s'emparer, au mépris de leur traité, et sans l'appeler au partage, non de la seule ville de Tolède, mais de toute la province ; lorsque enfin cet allié sans foi, se déclarant ennemi, fut devenu son voisin immédiat. La colère publique, premier effet du réveil des musulmans, tomba sur le conseiller perfide dont les longues intrigues avaient divisé les princes arabes et livré le boulevart de l'empire aux chrétiens. Aben-Omar, qui s'était enfui à Valence, à Tolède, puis à Saragosse, y fut pris dans un piége par les émissaires de l'émyr de Séville, et ramené dans cette capitale au milieu des insultes du peuple. Aben-Abêd le fit jeter en prison ; puis, bien qu'Aben-Omar rappelât ses services passés (1), et pour donner

(1) Aben-Omar écrivit, en quatre vers élégants : « Je connais, Seigneur, « le droit que tu as sur mon sang ; mais je me confie en l'amour qui me « reste dans ton cœur. Personne mieux que toi ne sait ma loyauté et le zèle « avec lequel je t'ai servi. » Aben-Abêd répondit, sur le revers du papier, et en vers égaux : « Le destin annonce mauvais temps à Oschonoba et à

plus d'éclat au désaveu qu'il publiait des actes de son ministre, il exécuta de sa main l'arrêt de mort porté contre lui.

Le danger commun fit sentir pour un moment aux Arabes le besoin si longtemps méconnu de la concorde et de l'union. Ils convinrent de réunir une sorte d'assemblée nationale, où chaque émyr, s'il ne pouvait s'y rendre en personne, enverrait un kady pour le représenter, et qui tiendrait un conseil général sur les moyens de sauver la patrie et la loi. Ce divan s'ouvrit à Séville, sous la présidence d'Aben-Abêd, qui l'avait convoqué. On y proposa d'appeler les Almoravides d'Afrique au secours des Arabes d'Espagne menacés de destruction par les armes chrétiennes, et cet avis fut accueilli par acclamation. Un seul membre de l'assemblée, Abd-Allah-ben-Zagout, wali de Malaga, eut la prudence et la fermeté de s'opposer au sentiment général. « Soyons unis, disait-il, et nous serons assez forts pour vaincre seuls les chrétiens. Mais n'appelons pas dans les délicieuses campagnes de notre Andalousie les lions et les tigres des sables brûlants du Mâhgreb. Ils briseront les chaînes d'Alphonse pour nous donner des chaînes que nous ne pourrons plus briser. » Zagout ne fut écouté de personne ; on le traita de mauvais musulman, d'ennemi de la foi, vendu aux chrétiens ; on le frappa d'excommunication, et l'émyr de Badajoz, chargé de l'ambassade commune auprès de Youzef-ben-Taschfyn, prince des Almoravides, alla lui demander sa protection contre l'orgueil d'Alphonse,

« Xelb (patrie d'Aben-Omar) ; d'amères larmes et de tristes sanglots héri-
« tera Semsah ta pauvre mère. »

« dont le tonnerre et les éclairs menaçaient de ruine tout l'islam. »

Il faut ici faire connaître en peu de mots ces étrangers puissants que les Arabes d'Espagne appelaient à leur secours.

La tribu Lamtounah, qui fut le noyau primitif de cette grande secte des Almoravides, se vantait d'être originaire de l'Yémen, ou Arabie heureuse. Chassée de ce pays par des tribus rivales, elle avait quitté le continent d'Asie, puis, après plusieurs émigrations, était venue s'établir dans le désert de l'Afrique occidentale, entre l'Atlas et la Sénégambie, où elle menait une vie nomade à la manière de ses aïeux les anciens Scénites. Vers le milieu du XI[e] siècle, un imâm de Fez, nommé Abd-Allah-ben-Yasim, amené par un pèlerin de la Mekke, vint en missionnaire au milieu de cette tribu demi-sauvage des Lamtounis, pour y prêcher la loi de Mahomet, défigurée par leur ignorance, et les ramener de l'idolâtrie au culte orthodoxe du Koran. Cet imâm, qui avait passé sa jeunesse dans les écoles de l'Andalousie, devint bientôt, par la supériorité de ses lumières, par l'autorité de ses doctrines, l'arbitre du prince et de la nation. La parole d'Abd-Allah était écoutée comme un oracle, ses avis reçus comme des ordres divins. Il n'eut pas de peine à convertir en conquérants des hommes belliqueux qu'il avait rendus enthousiastes. Ce nouveau Mahomet leur donna le nom d'Almoravides (ou Morabites, *al-Morabéthyn*, les *voués* à Dieu, d'où *marabouts*). Il se mit à leur tête, et tout le pays de Darah fut en un moment réduit sous son obéissance. Abd-Allah périt lorsqu'il passait les monts pour entrer en Mauri-

tanie. Mais le mouvement était donné; la mort du prophète n'arrêta point ses disciples. Tandis qu'Abou-Bekr, devenu chef de la tribu de Lamtounah, retournait dans le désert pour y réprimer quelques *tribus* insoumises, il chargeait son cousin Youzef-ben-Taschfyn de poursuivre au nord de l'Atlas les conquêtes commencées.

Agé déjà de soixante ans passés, ce Youzef avait toutes les qualités d'un homme réservé aux grandes destinées : le corps robuste et l'âme indomptable, le maintien grave avec un esprit vif et pénétrant, des mœurs austères, une inaltérable équité, beaucoup de libéralité pour les autres et de parcimonie pour lui-même, une grande bravoure, une prudence égale, enfin la dignité qui impose et l'affabilité qui séduit. On faisait de Youzef ce bel éloge : qu'il avait toutes les vertus, et qu'en lui, chacune d'elles disputait à toutes les autres la prééminence.

Youzef força les Berbères du Mâhgreb à lui concéder un vaste territoire, sur les bords du Tensif, au centre duquel il fonda, en 1070, la ville de Marrakasch, que les Espagnols ont nommée Marruecos et nous Maroc. Tout en fortifiant et embellissant la naissante cité, tout en pétrissant de ses mains l'argile des briques dont se bâtissait la mosquée d'*Al-Katébyn* (de la Prédication), il accrut son armée, élargit peu à peu les frontières de son petit empire, et, de khabyle en khabyle, de province en province, il finit par conquérir tous les États voisins. Choisi, vers 1069, pour *naïb* ou lieutenant par son cousin Abou-Bekr, qui, peu d'années après, lui fit cession solennelle de tous ses droits sur les pays conquis, il était, au bout

de dix ans, et malgré la résistance opiniâtre des Berbères, maître des villes de Meknésah, Fès, Tandjah, Sebtah, Al-Djézaïr, Tounis, (Mequinez, Fez, Tanger, Ceuta, Alger, Tunis), et chef absolu de toute cette partie de l'Afrique, longtemps appelée les Barbaresques, comprise entre l'embouchure du Sénégal, sur l'Atlantique, et le rivage de l'ancienne Carthage, sur la Méditerranée. Youzef se délassait de ses victoires dans le palais de Fez, lorsque l'ambassadeur arabe vint lui apporter la lettre d'Aben-Abêd et la dépêche commune où les treize émyrs d'Espagne imploraient le secours de ses armes, pour protéger et venger le croissant.

Le vainqueur de l'Afrique accueillit avec joie ces demandes, dont les termes humbles et suppliants semblaient l'inviter à une nouvelle conquête, et lui livrer tout l'empire des Omméyades (1). Il promit de marcher

(1) « Au très-puissant émyr, par la faveur de Dieu imâm des musulmans, prince des Almoravides, Youzef-ben-Taschfyn, avec la lumière et l'éclat duquel Dieu illumine toutes les parties de la terre, avec la perfection duquel Dieu orne et embellit toutes les créatures... Nous autres, les Arabes d'Andalousie, nous n'avons pas conservé distinctes en Espagne nos illustres tribus; nous les avons dispersées et mêlées les unes aux autres, de manière que, depuis longtemps, nous n'avons plus aucune communication avec nos tribus ou familles qui résident en Afrique. Ce manque d'union a divisé aussi nos intérêts, et de la désunion a procédé la discorde, et la force de l'État s'est affaiblie, et nos ennemis naturels prévalent contre nous... Chaque jour devient plus insupportable la fureur du roi Alphonse, qui, comme un chien enragé, entre sur nos terres avec ses gens, enlève les forteresses, captive les musulmans, et veut nous fouler tous sous ses pieds, sans qu'un émyr d'Espagne se soit levé pour défendre les opprimés, regardant avec indifférence la ruine de leurs parents, amis et voisins, et même de la loi... Ils ne sont plus ce qu'ils ont été. Les plaisirs, les divertissements, le doux climat d'Andalousie, les bains délicats d'eaux odorantes, les fraîches fontaines et

à la défense de ses frères les musulmans d'Espagne, à la condition cependant qu'on lui remettrait d'abord l'île Verte (*Al-Djézira-al-Hadrah*, Algesiras) pour assurer son entrée et sa sortie. C'était demander la clé de la Péninsule. Mais les princes arabes, uniquement préoccupés de l'effroi des chrétiens et de l'espoir de son assistance, consentirent, en feignant de ne pas voir le péril, à la lui livrer. Une fois ce gage dans ses mains, Youzef rassembla, pour la guerre sainte, les nombreuses cohortes d'Almoravides, de Berbères et de Nègres qui suivaient ses drapeaux; puis il franchit le détroit, fortifia au passage Algesiras, qu'il pourvut d'une nombreuse garnison, fut reçu par Aben-Abêd sur la plage d'Andalousie, et vint cam-

les mets recherchés, les ont efféminés à ce point qu'ils n'osent plus entrer en campagne et supporter les fatigues de la guerre... Nous n'osons donc plus lever la tête, et puisque vous, Seigneur, vous êtes le descendant d'Homaÿr, notre ancêtre, nous recourons à vous avec pleine espérance, demandant à Dieu et à vous du secours, vous suppliant de passer sans retard en Espagne pour combattre contre cet infidèle et perfide ennemi qui veut détruire notre loi. Il vient de nous envoyer une lettre remplie de tonnerres et d'éclairs, pour que nous lui cédions les forteresses et les villes, pour que nous abandonnions nos mosquées, qu'il remplirait de ses moines, pour qu'il arbore sur leurs minarets ses croix adorées, pour qu'on chante la messe et le *requiem* où se faisait l'*al-zala* (prière)... Dieu a formé en toi, ô roi des musulmans, un empire dont il bénit l'agrandissement. Il t'a fait son ministre et envoyé, pour que, d'un ferme et vertueux propos, tu soutiennes la tour de sa loi, pour qu'à cette occasion tu participes à l'éclat de sa divine lumière... Si tu es mu par le désir des biens terrestres, ici ne te manqueront ni les riches tapis, les joyaux, l'or, l'argent, les vêtements précieux, ni les délicieux jardins, les claires et abondantes sources d'eau courante. Mais si ton cœur seul et le désir de gagner la vie éternelle te poussent au service de Dieu, ici se présente la plus belle occasion, car jamais ne manquent les sanglantes batailles, les combats, les escarmouches. C'est ici que Dieu a placé ce paradis, pour que, de l'ombre des armes, vous passiez à l'ombre éternelle où il récompensera vos mérites... »

per autour des murs de Séville, avec une telle — 1086
multitude de gens, disent les Arabes, que leur seul Créateur pouvait les compter.

Il était temps que ce secours arrivât aux Arabes. Ivre de ses succès, Alphonse, depuis la prise de Tolède, avait ouvertement rompu avec son allié d'un jour, l'émyr de Séville ([1]); et, divisant ses légions victorieuses, il menaçait l'Estrémadure par le Portugal, en même temps qu'il resserrait les musulmans d'Aragon dans les murs de Saragosse, dont il commençait à faire étroitement le siége. Ce fut devant cette ville qu'il apprit l'arrivée de Youzef en Espagne, et les apprêts que faisaient de tous côtés les autres émyrs pour venir ajouter leurs contingents à l'armée africaine. Alphonse leva aussitôt le siége de Saragosse, appela ses alliés de Navarre et d'Aragon, rassembla tous les guerriers de ses propres états, même les musulmans de la Castille-Neuve devenus ses sujets par la capitulation de Tolède, et vint réunir ces forces nouvelles à son armée de Portugal. Youzef, auquel s'étaient joints les émyrs arabes sous les murs de Séville, marcha du même côté, et rencontra les chrétiens dans la plaine de Zalaca (Al-Zalakâh, l'*endroit glissant*), près de Badajoz. Il semblait, à voir de part et d'autre cette multitude de combattants, que tous les champions des deux cultes qui se disputaient la possession de l'Espagne se fussent donné rendez-vous en cet endroit pour vider leur querelle, et qu'un grand duel allait décider de l'empire entre la croix et le crois-

([1]) On trouvera dans les notes finales les lettres d'Alphonse VI et d'Aben-Abêd relatives à la rupture de leur traité. C'est un curieux échantillon des notes diplomatiques du temps.

sant. Laissons les Arabes raconter eux-mêmes les événements et les résultats de la bataille :

« ..... Entre les chrétiens et les musulmans coulait la rivière de Badajoz, et les deux armées buvaient de ses eaux. On dit qu'alors le roi Youzef écrivit une lettre au roi Alphonse, pour lui proposer une de ces trois choses : ou de se faire musulman en abandonnant la foi du Christ, ou de se faire son vassal en lui payant un tribut annuel, ou de se disposer à la bataille. Il ajoutait : « J'ai ouï dire, roi Alphonse, que tu désirais avoir des vaisseaux pour venir me chercher dans mes terres ; tu vois que je t'ai épargné cette peine, et que je viens en personne te chercher dans les tiennes. Dieu nous a réunis sur ce champ de bataille pour que tu trouves le terme de ta présomption. » Lorsque cette lettre arriva aux mains d'Alphonse, à ce que raconta l'envoyé, il la jeta par terre, la foula aux pieds, et dit au messager avec hauteur et colère : « Va dire à ton émyr qu'il ne se cache pas ; c'est dans la bataille que nous nous verrons. » Il y eut ensuite, entre les deux armées et leurs chefs, plusieurs pourparlers sur l'ordre et le jour de la bataille. On dit, à cette occasion, que le roi Alphonse écrivit une lettre cauteleuse au roi Youzef, où il lui disait que le lendemain étant vendredi, et fête pour les musulmans, il serait bien de ne pas engager la bataille ce jour-là ; que le jour suivant étant samedi, fête aussi pour les juifs, fort nombreux dans les deux armées, il n'était pas juste qu'on bouleversât leur fête, et par conséquent qu'il ne fallait pas non plus livrer ce jour-là le combat ; que le jour ensuite étant le dimanche, fête des chrétiens, il ne convenait pas davantage, par le même mo-

tif, de combattre ce jour-là, qu'ainsi il valait mieux attendre qu'arrivât le lundi, jour où, d'un commun accord, on pourrait livrer bataille et combattre de puissance à puissance sans aucun scrupule. Il disait cela, parce qu'il espérait tromper les musulmans et tomber sur eux à l'improviste quand ils y penseraient le moins. Le roi Youzef, d'accord avec les émyrs d'Andalousie, répondit qu'il fût fait comme le roi Alphonse désirait, et que la bataille se donnât le lundi 17 de la lune de
Regheb de l'année 479. L'émyr de Séville dit — 1086
au roi Youzef de se tenir sur ses gardes et prêt au combat, car l'ennemi était très-perfide, très-rusé, et habile en stratagèmes de guerre. La nuit venue, Aben-Abêd répéta ses conseils, pour que tout le monde se tînt prêt, et il envoya des espions et des maraudeurs à cheval vers le camp ennemi, pour en surveiller les mouvements et avertir en diligence de ce qu'ils observeraient. A l'aube du *Djouma* (jour saint), et tandis qu'Aben-Abêd faisait la *al-zala al-sobbi* (prière du matin), car le jour commençait à poindre, il vit venir en courant un des espions qui surveillait le camp des chrétiens, et qui lui dit : « Muley, l'ennemi commence à s'ébranler contre les musulmans, avec une foule innombrable comme d'épaisses troupes de sauterelles. » Aben-Abêd s'empressa d'envoyer cet avis au roi Youzef; et l'on dit qu'à ce moment il consulta l'un de ses astrologues, qui dressa une figure magique (*levantó figura*), et lui dit : « Muley, ce jour sera néfaste, si les musulmans entrent à cette heure en bataille. » Mais Aben-Abêd ne voulut point dire cela au roi et aux autres émyrs, crainte de les effrayer et d'être pris pour un poltron qui regardait aux choses des étoiles.

L'avis d'Aben-Abêd trouva le roi Youzef debout dans sa tente, et prêt à la bataille, car, de la nuit, personne n'avait dormi dans son camp. Il envoya ausitôt son général Davoud-ben-Aïscha, avec une grande troupe d'*archers* et son avant-garde de cavalerie, choisie parmi les *Almoravides*. Ce Davoud-ben-Aïscha, était un très-vaillant chevalier, qui n'avait point d'égal en bravoure parmi les musulmans, et très-exercé aux transes périlleuses des batailles.

« L'ennemi d'Allah, le tyran Alphonse, avait divisé son armée en deux corps, et envoyé son avant-garde contre les musulmans, pensant les surprendre. Ses plus vaillants *campeadores* s'avancèrent et engagèrent une escarmouche avec ceux de Ben-Aïscha, qui ne furent point heureux, et se retirèrent fort maltraités. Les uns et les autres étant retournés à leur ordre de bataille, on entendit, peu d'heures après, un nouveau signal de cris et de trompettes, et l'émyr de Séville commanda à son astrologue de faire une seconde fois l'observation des astres, et celui-ci trouva que la conjoncture était heureuse, et promettait une glorieuse victoire aux musulmans. Aben-Abêd envoya aussitôt cette annonce au roi Youzef en quatre vers, car il était excellent poëte : « La colère de Dieu fait tomber sur les chrétiens une cruelle boucherie par ton épée ; le ciel donne l'augure de la victoire, et promet un heureux jour aux musulmans. » Alors le roi Youzef, qui s'était fort affligé du résultat de l'escarmouche, reprit courage à cette nouvelle, monta à cheval, passa toutes ses troupes en revue, et se réjouit de les voir si désireuses de combattre. Le roi Alphonse mit en mouvement son avant-garde, la

lança contre le corps musulman que commandait Davoud-ben-Aïscha, et une sanglante et atroce mêlée s'engagea aussitôt. Les musulmans reçurent ce terrible choc avec un cœur intrépide, et l'ennemi de Dieu les chargeait et les roulait avec la multitude de ses gens, comme eût fait une crue d'eau ; et ils étaient si rapprochés, si confondus, qu'ils se frappaient et se déchiraient avec les épées, car les lances brisées ne servaient plus à rien.

« La seconde armée d'Alphonse était commandée par Al-Barhanis ([1]) et Garcia-ben-Radmir ([2]), qui la conduisirent et la firent tomber impétueusement sur le camp d'Aben-Abêd et des autres émyrs d'Andalousie. Ils les enveloppèrent et les couvrirent comme les ombres de la nuit couvrent les objets ; les musulmans se crurent perdus, et commencèrent à reculer, et les chrétiens enfin les mirent en pleine fuite du côté de Badajoz. Les seuls chevaliers de Séville, que commandait le vaillant Aben-Abêd, leur émyr, soutenaient le combat sans tourner la tête, et combattaient comme des lions blessés, entourés de la multitude qui fondait sur eux... Youzef-ben-Taschfyn reçut avis de la déroute des Andalous, de leur fuite en désordre, et comment Aben-Abêd et Aben-Aïscha maintenaient seuls, avec leurs vaillants escadrons, le plus grand effort de la bataille... Il envoya aussitôt son général Syr-ben-Abi-Bekr avec les tribus berbères qui étaient de réserve dans son camp pour qu'ils volassent au secours de Davoud-ben-Aïscha et du vaillant émyr de Séville ; et Youzef lui-même s'avança, avec sa garde Lamtouna, et les tribus almoravides, zenètes et

([1]) Peut-être le comte de Barcelone Bérenguer.

([2]) Le comte Garcia Ramirez.

sanhagas, vers le camp et les tentes du roi Alphonse, lequel était très-occupé et embarrassé au plus fort de la mêlée, de sorte que le camp avait peu de garde. Ils attaquèrent les tentes qu'ils enlevèrent sans grande résistance, ayant mis en pièces les cavaliers qui les défendaient ; ils entrèrent même dans le pavillon d'Alphonse, mirent le feu au camp dans divers endroits, enlevèrent toutes ses richesses et brûlèrent tout le surplus... Le roi Alphonse, au plus ardent de la bataille, avait déjà vaincu et dispersé les gens d'Aben-Aïscha, lorsque sa cavalerie rencontra les gardiens du camp qui venaient se réfugier auprès d'elle, fuyant les musulmans de Youzef, lequel, avec ses troupes d'arrière-garde, tambours battant et enseignes déployées, les poursuivait à outrance, et les vaillants Almoravides, altérés du sang des chrétiens, abreuvaient leurs épées dans les lacs qu'ils en faisaient couler. Alors Alphonse ramena son avant-garde contre eux en terrible ordre de bataille ; ses troupes attaquèrent impétueusement celles de Youzef, et la plus opiniâtre, la plus sanglante mêlée se renouvela entre les deux armées, avec tant de rage et une si atroce tuerie, que jamais on ne vit ni ouït rien de semblable. L'émyr Youzef allait à travers les escadrons musulmans, les exhortant à la constance dans le chemin de Dieu. « O musulmans ! leur disait-il, bon courage dans la guerre sainte ! Dieu a déjà compté et diminué les infidèles. Le prix de votre martyre est le paradis, et ceux qui sont morts dans le combat jouissent déjà, dans le séjour des bienheureux, de récompenses éternelles. » En même temps, il payait bravement de sa personne, et montait déjà le troisième cheval, car il n'évitait pas les plus grands périls. Tous

Cependant le fils d'Aly-ben-Hamoud, Yahyah, depuis sa retraite sur le rivage de la mer, s'était formé, des provinces de Ceuta, Tanger, Algesiras et Malaga, un petit royaume qu'il gouvernait avec justice et modération. Le peuple de ces contrées lui portait une affection sincère, et quand on apprit les nouveaux troubles qui agitaient la capitale, ses courtisans le pressèrent de reprendre la couronne qu'il avait portée un moment. Poussé par leur ambition, plus que par la sienne propre, Yahyah s'avança sur Cordoue, et cette grande ville, livrée à la plus horrible anarchie depuis la fuite de Mouhamad, l'accueillit comme sa délivrance. Après avoir rétabli l'ordre dans la capitale, Yahyah s'occupa de rendre quelque consistance à l'empire, en resserrant sous le sceptre du khalyfe ses parties désunies, si ce n'est violemment déchirées. A cet effet, il convoqua les walis des provinces et les wazirs des districts, pour que, suivant l'ancien usage, ils vinssent lui jurer obéissance et fidélité à la cérémonie du couronnement. Un très-petit nombre d'entre eux se rendirent à cet appel; la plupart s'excusèrent sous différents prétextes, et plusieurs ne daignèrent pas même répondre aux lettres du khalyfe. De ce nombre était le wali de Séville, Mouhamad-ben-Ismaïl-ben-Abêd al Lahmy, plus connu sous le nom de Mouhamad Aben-Abêd, homme d'une grande naissance et d'une immense fortune, qui, parvenu pendant les troubles au gouvernement de sa province, affectait une indépendance absolue, et tranchait du monarque. Yahyah résolut de faire un exemple en châtiant le rebelle orgueilleux, et marcha contre lui à la tête de ses troupes. Le wali, de son côté, rassembla les siennes; mais, dans

l'impuissance de tenir ouvertement la campagne contre le khalyfe, il prépara une embuscade où il eut l'adresse de l'attirer, en feignant de fuir devant lui. Emporté par son ardeur, Yahyah donna dans le piége, et, bientôt enveloppé, périt avec les chevaliers qui l'avaient suivi. 1026 —

Il semblait qu'un destin fatal précipitât du trône, aussitôt qu'ils y étaient montés, tous ceux dont les talents et les vertus pouvaient apporter quelque remède aux calamités qui déchiraient l'empire. Comme les deux derniers Abdérame, Yahyah emporta les regrets universels. A la nouvelle de sa mort, le divan s'assembla pour lui donner un successeur, et les choix se réunirent sur l'Omméyade Hescham, fils de Mouhamad Modhy bi'llah, et frère aîné d'Abdérame al-Mortady. Cet Hescham, qui fut surnommé Al-Motad bi-llah ([1]), avait fui les discordes civiles, après la triste fin de son père, et vivait presque ignoré dans un château de la Castille. Quand les envoyés de Cordoue vinrent lui annoncer l'élection du conseil et l'acclamation du peuple, loin d'en témoigner de la joie, il refusa d'abord cette couronne, objet de tant d'envie, et ne consentit qu'après une longue résistance à échanger la paix de sa retraite contre l'éclat et le tumulte du pouvoir souverain. Les appréhensions que lui causait le séjour du palais étaient si grandes, qu'il demeura près de trois ans sur les confins de la Castille, au milieu des Rabits (Râbyth) ou

([1]) D'après J. Conde (*parte II, cap.* 117). Mais ce nom n'a point de sens en arabe. C'est peut-être *Al-Mostadhi bi'llah* (qui cherche sa lumière en Dieu), ou *Al-Moktadi bi'llah* (qui suit les ordres de Dieu).

gardiens des frontières [1], pour contenir les Espagnols, qui pénétraient de ce côté dans l'empire par fréquentes algarades. Enfin, les prières du divan et les instances de son ministre Abou'l-Housam-Djéouar décidèrent Hescham à se rendre dans la capitale, où l'absence prolongée du monarque laissait fermenter de nou- — 1029
velles séditions. Par sa présence et par ses actes, il rendit le calme à cette ville agitée. Sa justice, sa douceur, son affabilité, les soins paternels qu'il prenait des malades, des orphelins, de tous les malheureux, lui concilièrent l'affection générale. Mais la bonté, cette vertu suffisante pour un roi dans les temps paisibles, ne suffisait plus à ce moment de crise, où la vigueur du gouvernement pouvait seule prévenir sa chute. Les walis se rendaient chaque jour plus indépendants de la couronne. Ils méconnaissaient ouvertement l'autorité du khalyfe, s'arrogeaient dans leurs gouvernements tous les droits régaliens, et l'exemple contagieux donné par les chefs des grandes provinces gagna bientôt jusqu'aux wazirs des villes, jusqu'aux alcaÿdes des forteresses. La chaîne hiérarchique était partout rompue ; chacun d'eux se faisait maître chez soi. Hescham tenta de les ramener au devoir, d'abord par la persuasion et la douceur. Il écrivit aux plus influents pour leur représenter que la force n'était que dans l'union, et que la concorde entre les chefs, sous l'autorité du khalyfe, pouvait seule assurer le repos de l'empire, préserver les provinces musulmanes de l'attaque des chrétiens, « et soutenir l'édifice ébranlé de la félicité publique. » Mais, sans déclarer ou-

[1] C'était un institut religieux et militaire dont je parlerai plus loin.

vertement leur désobéissance, leur scission, les walis n'en continuèrent pas moins, sous différents prétextes, à refuser le service de guerre et le versement des impôts.

Après une longue patience, Heschan comprit qu'il ne restait plus à employer que des remèdes violents, et qu'il fallait appeler la force au secours du droit. Il donna une armée à son général Obéïd-Allah-ben-Abd-al-Azyz al Yahséby, avec l'ordre de réduire tous les rebelles. Obéïd-Allah prit bien quelques petites places des Algarves. Mais il éprouva constamment des revers quand il voulut s'attaquer aux walis des grandes provinces, plus puissants pour la plupart, et même isolés, que le khalyfe lui-même, qui les avait tous contre lui. Le mauvais succès de ses armes ramenant alors Heschan à ses premières idées, il tenta de nouveau la voie des négociations, qui n'était plus que celle des conseils et des prières. Cette modération déplut au peuple de Cordoue, indisposé déjà par les défaites du débonnaire khalyfe. On imputa à sa faiblesse et les revers de l'armée et les maux de la nation. Ces plaintes devinrent bientôt arrogantes et tumultueuses. Enfin, tandis que son ministre dévoué pressait Heschan de conjurer l'orage populaire en se retirant au palais fortifié d'Al-Zohrah, le peuple attroupé demanda la déposition du khalyfe. Sans résistance, sans regrets, et d'un cœur résigné, Heschan se dépouilla des ornements impériaux, rendit grâces au ciel et quitta sur-le-champ le palais avec sa famille et quelques amis pour
1031 — regagner la retraite qu'il avait quittée à regret.

Un historien rapporte qu'après la déposition d'Heschan, un jeune homme du sang d'Omméyah s'offrit pour occuper le trône; et, comme les vieillards du di-

van, par pitié pour sa jeunesse, refusaient de lui donner un titre qui lui eût coûté la vie : « Faites-moi khalyfe aujourd'hui, leur dit-il, et tuez-moi demain. » On n'écouta point cette prière insensée. Ce fut avec Hescham III que s'éteignit la dynastie des Omméyades, qui régnait, depuis près de trois siècles, sur l'Espagne musulmane. Mais leur empire, autrefois rival de celui de Charlemagne, et qui avait compris, outre la Péninsule presque entière, une grande province des Gaules et plusieurs provinces d'Afrique, était réduit alors à une capitale sans Etats. Cet empire s'était déchiré avec effort dans les convulsions d'une sanglante anarchie. La révolution avait été complète aussi bien que rapide ; elle avait pénétré dans la société comme dans le gouvernement ; elle avait atteint les coutumes privées comme les formes politiques. Le respect religieux pour la personne du prince, l'obéissance aux lois, la justice dans les chefs, la soumission dans le peuple, la fidélité aux engagements, l'austérité des mœurs, la bonne foi, l'humanité, la tolérance, toutes ces vertus si vantées des anciens Arabes s'étaient relâchées et corrompues dans les discordes perpétuelles, dans la confusion générale. Comme toutes les habitudes, celle de la révolte et du désordre se contracte aisément et se perd avec peine. Elle plaît à la partie du peuple la plus pauvre et la moins éclairée, qui est toujours la plus nombreuse, et qui, d'abord instrument des chefs de parti qu'une aveugle ambition porte à la soulever, en fait bientôt à son tour ses instruments et ses jouets. Les bons et les mauvais citoyens semblaient également coupables, ceux-ci par l'audace et l'activité de leurs entreprises, ceux-là par

leur indolence et leur timidité; ce qui faisait dire au dernier Heschám que, « dans cette génération, il ne se trouvait plus personne, ni pour gouverner, ni pour être gouverné. » Aussi la nation arabe était-elle *rapidement* descendue au dernier degré de la décadence, celui où le pouvoir tombe aux mains des soldats et de la populace.

Tandis que le trône naguère si révéré des khalyfes était livré, comme jadis celui des empereurs, à cette vile puissance, les chefs des provinces, forts de la faiblesse du gouvernement, sûrs de l'impunité, favorisés par le désordre général, excusés même par cette rapide succession de souverains et de dynasties, s'élevaient sur les ruines de l'empire, et une foule de petits royaumes sortaient de ses débris.

Je vais tâcher d'indiquer aussi clairement que possible quel était l'état des provinces à la chute du dernier Omméyade. Dans le midi, le wali Mouhamad-Aben-Abêd, depuis sa victoire sur le khalyfe Yahyah, était resté maître absolu de Séville. A son exemple, les walis de Carmona et de Médina-Sidonia s'étaient fait de ces districts deux Etats indépendants, et un quatrième Etat, plus considérable, formé des provinces d'Algesiras, de Malaga et de Ceuta, par Yahyah, avant son second avénement au trône de Cordoue, était passé paisiblement aux mains d'Edryz, son frère ou son fils. A l'orient, s'était élevée l'importante principauté de Grenade et d'Elvira, alors possédée par le Berbère Habous-ben-Maksan al Shanadjy, et toutes les provinces maritimes de cette contrée appartenaient, depuis le gouvernement d'Al-Mansoûr, à la famille des Al-Amérys dont il était membre. L'un d'eux, Zohaÿr-al-Mou-

ghéhid, wali de Denia, s'était emparé d'Alméria et de Murcie, qu'il gouvernait par des lieutenants, tandis qu'il résidait dans les îles Baléares, dont il avait aussi fait la conquête, ayant poussé ses expéditions navales jusqu'en Sardaigne. Un autre Al-Améry, Abd-al-Azyz, régnait à Valence, et il finit par hériter de tous les domaines du ou-ghéhid, qui, réunis aux siens, formèrent comme un petit royaume. Au nord, le wali de Saragosse, Abou-al-Hakem-al-Mondhyr, et le wali de Tolède, Ismaÿl-ben-Dylnoun, s'étaient naturellement emparés de la souveraine puissance dans ces deux grandes provinces. Enfin, au couchant, le wali de Badajoz, Abd-Allah-ben-Moslemah, gouvernait les deux Estrémadures et les Algarves. Voilà donc au moins dix Etats formés des fragments de l'empire, autour de ce qu'on nommait encore le khalyfat de Cordoue. Ces divers petits souverains, tout à fait indépendants du khalyfe, avaient leurs cours et leurs armées, levaient les impôts, faisaient battre monnaie, et prenaient le titre d'émyrs, égal à celui de rois. Ils avaient, en outre, de véritables vassaux relevant de leur couronne, car une foule d'autres chefs, d'autres petits princes, qui ne possédaient pour Etats qu'un canton, une ville, un fort, cherchaient leur sûreté sous l'abri des grands rebelles. Ainsi l'empire arabe, si fortement constitué sous le sceptre d'Abdérame et sous l'épée d'Al-Mansoûr, était morcelé, coupé en lambeaux, sans union, sans lien, étrangers l'un à l'autre, sinon même ennemis. Cette division fatale, et les crises qui l'avaient produite, atteignaient, il est vrai, le corps politique plutôt que les individus; car, hors de l'enceinte de Cordoue, théâtre des discordes, arène des

factions, la tranquillité régnait encore, comme jadis, hors de la Rome impériale, une apparente tranquillité régna jusqu'à l'invasion des barbares. Chaque nouveau souverain, monté sans effort sur son trône, puisqu'il n'avait fait que changer le nom de sa dignité, sentait le besoin de gagner l'affection de ses sujets, et s'attachait à l'acquérir. Mais le mal, encore inaperçu pour les particuliers, était déjà sans remède pour la nation; alle avait cessé d'être.

Pour démontrer qu'elle n'existait plus, il ne fallait qu'une attaque étrangère. Si les Espagnols, après la faute irréparable qu'avaient faite les Arabes de rechercher, d'acheter leurs services, et de leur montrer deux fois le chemin de la capitale; si les Espagnols eussent su profiter de l'immense avantage que leur offrait la situation de l'ennemi commun, peut-être auraient-ils avancé de plusieurs siècles l'affranchissement de leur pays. C'est une chose digne d'étonnement que la facilité avec laquelle les chrétiens de Castille et de Catalogne s'enrôlèrent sous les drapeaux arabes, malgré la double horreur que leur inspiraient les conquérants de l'islam; mais une chose non moins surprenante est l'inaction qu'ils gardèrent ensuite. Après avoir tenu les armes avec une invincible constance pendant les règnes des puissants Omméyades, ils les déposent dans un moment où la victoire est facile et certaine. Un homme manquait à la nation espagnole pour l'éveiller, pour la conduire. Il fallait un saint Ferdinand sur le trône, ou un Cid à la tête des guerriers; ni l'un ni l'autre ne se trouva. Pendant la longue crise du démembrement de l'empire, la Castille et la Navarre mirent seules à

profit la faveur des circonstances pour élargir un peu leurs frontières. Mais aucune entreprise considérable ne fut tentée par aucune des nations chrétiennes. Lorsque Alphonse V, roi de Léon, mourut après vingt-huit années d'un règne obscur, passé en fondations d'églises et de monastères (1027), loin de tourner leur épée contre les Arabes, les princes chrétiens commencèrent à la tirer les uns contre les autres. Le résultat final de leurs querelles fut l'avénement de la maison française de Navarre aux trônes de Castille et d'Aragon. Le royaume de Castille, composé du comté de ce nom et de l'ancien royaume de Léon, comprenant la Galice et les Asturies, se forma entre les mains de Ferdinand Ier, gendre d'Alphonse V, tandis que son frère Ramiro Ier fondait le royaume d'Aragon, comprenant la Catalogne (1038). L'Espagne chrétienne ne se composa plus alors que de trois Etats : Castille, Navarre et Aragon, possédés par les trois frères de la maison de Navarre, fils de Sancho le Grand (Sancho el Mayor). Cette réunion fraternelle des provinces chrétiennes, tandis que l'empire musulman se démembrait, se coupait en lambeaux, doit être considérée comme la première cause des grands succès que les Espagnols remportèrent depuis cette époque sur les Arabes ([1]).

([1]) On peut faire, sur l'histoire de l'Espagne, une remarque générale fort curieuse : c'est que ce pays a toujours appartenu à des maîtres d'origine étrangère. Aux Carthaginois ont succédé les Romains ; aux Romains les Goths ; aux Goths les Arabes. Pélage et ses successeurs immédiats étaient probablement de race gothique, et lorsque, après les premiers efforts de ces réfugiés des Asturies, des royaumes chrétiens se forment dans l'Espagne reconquise, ce sont des souverains de race française qui fondent des dynasties, en Navarre, en Aragon, en Catalogne, en Castille, en Portugal. Leurs

Reprenons le récit des événements.

A cette époque, et sous l'empire d'une constitution politique qui remettait toute puissance et toute action aux mains d'un seul homme, rien n'était plus important que l'érection d'un khalyfe. Après la retraite d'Heschan III, le divan s'était assemblé pour lui donner un successeur. Comme il ne restait plus aucun autre descendant d'Omméyah capable de ramener l'inconstance populaire, désormais tournée contre cette illustre famille, le choix général 1031 — se fixa sur le hagib Djéhwar-ben-Mouhamad, homme d'une vertu rigide, d'une expérience consommée, et dont la conduite, toujours sage au milieu des circonstances les plus difficiles, lui avait mérité l'affection du dernier monarque et l'estime de tous les partis. Djéhwar comprit sa position, et ne vit de salut, pour l'Etat et pour lui-même, que dans un remède extrême comme elle. A peine fut-il proclamé, qu'il appela au divan les principaux citoyens de Cordoue, les chefs des grandes familles, et, de la toute-puissance attachée au khalyfat, il ne se réserva que la présidence de cette assemblée, en qui résida le gouvernement. Cette forme aristocratique, substituée au pouvoir absolu, lui fit trouver à la fois les deux forces nécessaires pour se soutenir : d'une part, il s'attacha tous les hommes influents par le partage de l'autorité ; de l'autre, il put résister sans péril aux exigences que ses prédécesseurs n'avaient pu

descendants héritent sans interruption de ces couronnes qui viennent se réunir sur la tête des rois catholiques Isabelle et Ferdinand. Après eux, Charles-Quint, leur petit-fils, met sur le trône la maison d'Autriche, et le testament de Charles II le donne au petit-fils de Louis XIV, dont la famille règne depuis lors en Espagne.



ni satisfaire, ni dominer. « Ce n'est pas moi, répondait-il aux demandes, qui accorde ou refuse; c'est le divan, dont je ne suis qu'un membre. » Cette adroite politique eut tout le succès qu'il en devait espérer, et le reste de sa conduite fut conséquent avec ce début. Il refusa quelque temps d'occuper le palais, puis, quand il dut l'habiter, il en réduisit les énormes dépenses, chassa l'armée de valets qui l'encombrait, et proscrivit toute espèce de faste royal autour de sa personne. Ces réformes privées, utiles surtout par l'exemple, furent suivies d'une foule de réformes publiques. Il bannit les délateurs de la cour et des tribunaux; nomma un petit nombre de procureurs, payés comme les juges, par le trésor public, pour suivre gratuitement les procès; assujétit les percepteurs des impôts à rendre chaque année leurs comptes devant le conseil souverain; pourvut abondamment les greniers publics; facilita l'arrivée des provisions; plaça des inspecteurs aux différents marchés pour régler et surveiller les transactions commerciales; enfin rendit à la capitale la sûreté intérieure en faisant fermer les rues par des portes pour éloigner ou saisir les malfaiteurs nocturnes, et surtout en confiant la police des quartiers à leurs habitants mêmes, auxquels on remit des armes et qu'on enrôla en troupes civiles. Ces sages dispositions rétablirent la tranquillité depuis si longtemps bannie, rappelèrent les étrangers qu'avait éloignés le désordre, et Cordoue fut encore un moment le centre des Etats arabes, la première ville d'Espagne pour le commerce et les arts.

Restait le grand ouvrage de la pacification générale de l'empire, et de sa reconstruction, si l'on peut dire ainsi,

par la soumission des walis indépendants. Djéhwar n'osa pas le tenter par une voie directe; il essaya seulement de s'établir comme médiateur entre les walis des grandes provinces, et de former en quelque sorte une confédération dont Cordoue fût restée le centre. Mais ses conseils et son appel ne furent pas moins méprisés que les ordres des derniers khalyfes. L'émyr de Tolède, Ismaÿl-ben-Dylnoun, lui répondit insolemment qu'il n
reconnaissait de souverain que celui du ciel.

Ce fut l'ambitieux émyr de Séville, Mouhamad-Abe
Abêd, qui ralluma le premier les feux de la guerre civi
en occupant de vive force la province de Carmona. L'
myr dépossédé s'unit à ceux de Grenade et de Mal
pour recouvrer ses domaines, et d'autres chefs prir
part à la querelle suivant leurs intérêts. Ces événeme
détruisant les espérances de paix et de concorde qu'a
conçues Djéhwar, et la voix de la raison ne pouvant
se faire entendre au milieu du bruit des armes,
résolut, de son côté, à soumettre par la force quel
petits rebelles, les plus voisins de Cordoue. Mais au
que les troupes qu'il avait envoyées contre eux e
occupé leurs domaines, l'orgueilleux émyr de T
les prit sous sa protection, et fit marcher à leur s
une armée qui parvint à les rétablir, après avoi
celle du khalyfe. Le sage Djéhwar, que ses sujets
naissants nommaient le père du peuple, mour
1044 — dant cette malheureuse expédition. Il fu
gretté que les jeunes filles elles-mêmes, contre
tume, accompagnèrent son convoi, et mêlère
larmes à celles de toute la population de Cordou
tier des vertus de Djéhwar, son fils Mouhamad,

succéda, n'hérita pas de ses talents, et détruisit par des fautes politiques l'ouvrage de paix et de conciliation que son père avait commencé. Pour tenir tête au puissant Ismaÿl, auquel s'était uni l'émyr de Valence, et qui s'attacha plus tard ceux de Grenade et de Malaga, Mouhamad rechercha l'alliance des émyrs de Séville et de Badajoz. Ils conclurent, en effet, une ligue offensive et défensive; mais, dans cet accord, le khalyfe de Cordoue descendit au niveau des émyrs, ses alliés, puis au-dessous de celui de Séville, qui devint bientôt l'âme et le chef de leur parti. Une conflagration générale — 1051 suivit la formation de ces ligues ennemies, et toutes les parties de l'empire arabe, d'abord violemment séparées, s'occupaient maintenant à s'entre-déchirer. Vainement pour la paix publique, les chefs des deux partis moururent pendant la lutte. Rien ne put la faire cesser. Leurs fils, Aben-Abêd le second, à Séville, et Dylnoun-Al-Mamoun, à Tolède, continuèrent, avec plus d'acharnement encore, à tenir aux prises entre elles toutes les provinces musulmanes, divisées dès lors en deux camps irréconciliables.

Tandis qu'Aben-Abêd guerroyait contre ceux de Grenade et de Malaga, Al-Mamoun, après quelques succès importants, pénétra jusqu'aux campagnes de Cordoue, et défit les troupes du khalyfe dans une grande bataille. Effrayé du péril imminent qu'il courait après cette défaite, et gravement malade, Mouhamad envoya son fils Abd-al-Malek implorer le secours de l'émyr de Séville, en qui résidait son dernier espoir. L'adroit Aben-Abêd amusa quelque temps le jeune prince par des fêtes et des promesses, laissant de plus en plus accabler le khalyfe, et

quand il s'avança au secours de Cordoue, cette ville, comme il l'avait prévu, était déjà assiégée par l'armé victorieuse d'Al-Mamoun. Aben-Abêd attaqua sur-le champ, dans ses lignes étendues, l'émyr de Tolède, et favorisé par une sortie que firent à propos les guerrie de Cordoue, il le mit en pleine déroute. Mais, tandis qu les troupes du khalyfe s'occupaient à piller le camp e nemi, Aben-Abêd entra furtivement dans Cordoue, fer les portes, fit occuper par ses soldats les tours et les n railles, saisit Mouhamad, qui gisait mourant dans l' cazar, et se trouva maître de la capitale. Vainem Abd-al-Malek, au retour du combat, voulut chasse Cordoue l'infidèle allié de son père; ce jeune princ tué devant une des portes par laquelle il s'efforçai s'ouvrir passage, et les habitants se soumirent au veau maître, qui leur fit oublier dans de somptueus jouissances, dans des combats de bêtes féroces et de gesses au menu peuple, sa perfidie et leur dégrad Telle fut la fin du khalyfat de Cordoue. De ce gl empire, écroulé dans les discordes civiles, il ne rest 1060 — le nom; une noire trahison emporta ce d débris.

Pendant cette triste époque de luttes intesti Espagnols avaient pu poursuivre avec succès nationale, interrompue quelquefois, jamais a née, de la reprise du pays de leurs pères. Ferdi après la réunion sur sa tête des couronnes de C de Léon, et à la suite de plusieurs expéditic reuses, avait étendu ses frontières jusqu'à l'eml du Mondégo, en Portugal, et jusqu'à la chaîne darrama, dans la Castille-Neuve. Les chroniqu

gnols assurent qu'il recevait également un tribut des émyrs de Tolède, de Saragosse et même de Séville. Mais cette circonstance, dont nul historien arabe ne fait mention, manque trop absolument de vraisemblance pour ne pas manquer aussi de vérité. Un tel tribut ne pouvait être que le prix de la paix, et Ferdinand leur fit la guerre jusqu'à sa mort.

Cette mort de Ferdinand Ier (1065), qui, malgré l'opposition des grands vassaux de la couronne, fit le partage de ses Etats entre ses enfants, fut l'origine d'une longue guerre de succession. L'aîné, Sancho le Fort, auquel était échu le royaume de Castille, enleva celui de Léon à son frère Alphonse; et celui-ci, d'abord enfermé dans un cloître, s'enfuit chez l'émyr de Tolède, Al-Mamoun, qui, sans craindre le ressentiment de son redoutable voisin le roi de Castille, lui accorda la plus généreuse hospitalité, et le combla des bienfaits les plus délicats. Il lui fit présent d'un beau château de plaisance, où n'entraient que des chrétiens, pour qu'Alphonse pût se livrer en paix aux exercices de son culte comme aux plaisirs de la chasse. Sancho le Fort périt assassiné devant Zamora, qu'il voulait enlever également aux infantes ses sœurs. Comme il ne laissait point d'enfants, Alphonse, rappelé dans ses Etats de Léon, reçut en outre la couronne de Castille, dépouilla de la Galice son second frère Garcia, et se trouva, en 1073, seul possesseur de tous les domaines de son père Ferdinand Ier. — 1073

Durant ces treize années, écoulées entre la chute du khalyfat de Cordoue et la reconstitution d'un grand royaume chrétien, tandis que l'émyr de Saragosse,

Aben-Houd, qui avait remplacé Al-Mondhyr mort assassiné, luttait presque seul contre les attaques des Espagnols, les émyrs de Tolède et de Séville, toujour rivaux, toujours ennemis, tenaient en perpétuelle dis corde les autres Etats musulmans. Le second Aben Abêd était mort subitement en 1069, désespéré de perte de sa fille chérie, la belle Thaÿra, et son fil Mouhamad-Aben-Abêd, le troisièmc, avait porté to l'élan de la jeunesse et d'un caractère audacieux ju qu'à l'impiété, dans l'accomplissement des ambiti desseins que son aïeul et son père avaient si b poursuivis par la ruse et la force.

L'élévation d'Alphonse VI, en 1073, ôtant à hôte, l'émyr de Tolède, la crainte des armes c tiennes, et lui faisant au contraire d'un ennemi midable un allié puissant, réveilla ses désirs grandissement et de vengeance. Al-Mamoun obt grand prix un fort secours de troupes castillan traversant le royaume de Valence, dont il s'était cédemment emparé sur son propre gendre, il at l'émyr de Murcie, allié d'Aben-Abêd, contre était, par ce circuit, dirigée l'entreprise. Celui-c tenait toujours sa longue querelle avec les ém Grenade et de Malaga. Ne pouvant disposer de ses forces, il envoya au secours du Murcien s ministre Aben-Omar, qui alla d'abord à Ba enrôler des Catalans pour les opposer aux g de Castille. Le comte Raymond, après avoir mille doblas d'or, et pris pour otage le fils même Abêd, amena ses chevaliers au camp d'Aben-On Al-Mamoun, aidé des Castillans et commandant d

les musulmans combattirent ce jour-là comme désirant la couronne du martyre; aussi paraissait-il qu'ils cherchaient la mort avec ardeur. Aben-Abêd et son intrépide cavalerie continuaient à combattre comme désespérés de vivre, ignorant l'état de la bataille, et quand tout à coup ils virent les chrétiens en déroute, frappés dans le dos par les cimeterres musulmans, Aben-Abêd dit aux siens : « A eux, amis! à eux, Dieu les a comptés. » Et... soutenus par les tribus berbères de Syr-ben-Abi-Bekr... ils achevèrent la défaite des armées chrétiennes... Et l'on recouvra les gens qui avaient fui en désordre, au commencement de l'action, du côté de Badajoz, car, dès qu'ils apprirent que l'émyr Youzef avait vaincu et écrasé les infidèles, homme à homme et *taïfa* à *taïfa*, ils revinrent tous au champ de bataille recommencer la lutte contre Alphonse, qui, finalement, demeura vaincu de tout point. L'horrible massacre ne cessa qu'après le coucher du soleil.

« Quand l'ennemi de Dieu, Alphonse, vit, à la nuit venue, toute son armée détruite et morts ses plus vaillants *campeadores*, considérant la valeur des Almoravides et l'intime union des musulmans dans la guerre sainte, il reconnut qu'il ne lui restait d'autre refuge que la fuite... Ainsi, désespéré, sans chemin ni sentier connu, il s'enfuit avec cinq cents cavaliers, que les Almoravides ne cessèrent de poursuivre l'épée dans les reins, par monts et par vaux, jusqu'à ce que la nuit interposât son voile noir et ténébreux. Les musulmans passèrent cette nuit sur les cadavres sanglants des chrétiens, dépouillèrent les captifs, amoncelèrent les dépouilles et les armes des vaincus, en chantant les louanges de Dieu, et restèrent

ainsi jusqu'à l'aube du jour. L'*al-zala* du matin se f
sur le champ de bataille.

« Ce massacre fut le plus horrible, le plus épouva
table que Dieu ait jamais fait de ses ennemis..... Da
1086 — cet heureux jour, vendredi 14 de Regheb
l'année 479, Dieu accorda par anticipation le prix de
foi et du martyre à environ trois mille musulmans
l'émyr Youzef fit couper les têtes des cadavres chrétie
qu'on réunit en sa présence en tas hauts comme
tours. Le faky Abou-Yahyah, qui interrogea plusi
des guerriers présents à cette glorieuse bataille, rac
que l'on réunit tant de têtes des chrétiens morts, qu
tassées autour de la plus grande lance qui se trouva
le camp, plantée en terre, elles la couvraient et su
saient. Abou-Merouân, qui prit part au combat,
aussi que l'émyr Aben-Abêd ayant, par curiosit
compter les têtes des chrétiens, il s'en trouva ving
tre mille. Enfin Abd-al-Halim rapporte, chose qu
incroyable, que, de ces têtes, Youzef en envoya d
à Séville, dix mille à Cordoue, dix mille à Vale
tant à Saragosse et à Murcie, et quarante mille
que, pour qu'elles fussent aussi réparties entre
principales, afin que les gens de ces pays les v
leurs yeux et rendissent grâces à Dieu... Cette b
Zalakâh, ou terrain glissant, rendit à l'islam
en Andalousie, et là où les pieds glissaient a
dans le chemin de Dieu, ils s'affermirent et re
leur stabilité. »

Cette victoire signalée, après laquelle Yo
titre d'*Emyr-al-Moumenyn*, qu'avaient porté
omméyades, lui ouvrait la carrière d'Al-Man

nait aux Arabes l'espoir de réparer tous les désastres qu'ils avaient essuyés depuis la mort de ce grand capitaine. Mais pendant que les confédérés musulmans étaient encore occupés à partager les dépouilles des vaincus, Youzef apprit la mort de son fils, qui gouvernait pour lui l'empire de Maroc, et le commencement de quelques troubles qui pouvaient s'aggraver. Il partit aussitôt pour les apaiser par sa présence, laissant en Espagne une portion de l'armée africaine sous les ordres de son lieutenant Syr-ben-Abi-Bekr. Youzef avait été le centre et l'âme de la ligue formée contre le roi de Castille ; son départ la rompit. La désunion se mit de nouveau entre les alliés ; chaque émyr retourna dans sa province, et les Almoravides restèrent seuls en campagne, pillant les frontières du Portugal et de la Galice, tandis que leur général étudiait, pour les futurs desseins de son maître, la situation des provinces, des villes et des forts. Ainsi fut laissée sans résultat une grande entreprise suivie d'un grand succès, et les Arabes durent encore l'inutilité de leur victoire à la même cause que tous leurs revers passés.

De retour à Tolède avec les débris de la chevalerie espagnole, Alphonse s'était empressé de conjurer les suites de sa défaite en mettant à l'abri d'une invasion son nouveau royaume de la Castille-Neuve. Il avait demandé des secours au roi de France, Philippe I[er], qui lui envoya en même temps une troupe de gens de guerre sous les ordres de Raymond, comte de Bourgogne, auquel Alphonse maria sa fille Urraque, et une troupe de gens d'église pour peupler les temples et les monastères de la province récemment rendue au christia-

nisme. Alphonse chargea son gendre de relever les vill
que la guerre avait détruites, telles que Salamanqu
Avila, Ségovie, et d'y appeler de nouveaux habitar
par la distribution des terres; lui-même se réserva
soin de recruter son armée. Ce fut pendant qu'il pré
rait ainsi paisiblement et à loisir les moyens de rallun
la guerre, qu'il se passa, dans sa capitale, un événem
plus fait que toutes les batailles livrées jusqu'à ce j
pour apprendre aux Arabes qu'ils n'avaient plus ni
ni trêve, ni foi ni justice à espérer des chrétiens.
après la prise de Tolède, en 1085, Alphonse avait
cette ville en siége archiépiscopal [1]. Le nouveau pı
Bernard de Sahagun, qui était un ancien moir
Cluny, mécontent d'officier dans une métropole
rieure à la mosquée principale qu'une clause de la
tulation réservait aux musulmans, se concerta a
reine pour s'emparer du temple arabe. Pendan
nuit, on força, par leurs ordres, les portes de cet
quée; on détruisit tous les objets du culte de l'is
l'on éleva sur leurs débris des autels chrétiens.
ment les Arabes consternés portèrent leurs pla
roi; il feignit un peu de colère, mais, n'osant
prendre à Dieu une église qui venait de lui être
il vint même présider à la consécration solenne
1087 — fut faite quelques jours après. Ainsi,
conde année de la conquête, la capitulation ét
tement violée, et les vaincus dépouillés du dr

[1] Et depuis cette époque, Tolède est demeurée la métropo
L'archevêque de cette ville a le titre de primat des Espag
même n'est qu'une succursale enclavée dans son diocèse.

sacré, du droit que, dans leur temps de gloire, ils avaient toujours respecté chez leurs sujets chrétiens.

Les princes espagnols, bientôt revenus de la terreur que leur avait causée la bataille de Zalakâb, reprenaient sur tous les points l'offensive. Le comte de Catalogne et le roi d'Aragon attaquaient à la fois l'émyr de Saragosse : l'un achevait de prendre la province de Taragone et les bouches de l'Ebre ; l'autre, après un combat victorieux, enlevait la ville forte de Huesca. D'un autre côté, Aben-Abêd s'était vainement opposé aux progrès des Castillans, qui, s'étant avancés jusqu'aux confins du royaume de Murcie, et maîtres du fort inexpugnable d'Alid, près de Lorca, coupaient ainsi la communication de l'Andalousie avec Saragosse et Valence; il avait été défait. Cet échec personnel, la situation désespérée des musulmans d'Aragon, enfin l'inaction, calculée peut-être, des Africains demeurés en Espagne, décidèrent l'émyr de Séville à recourir une seconde fois au protectorat de Youzef. Après plusieurs dépêches pressantes, il alla lui-même le trouver à Maroc, et le vainqueur de Zalakâb, déterminé par ses prières, passa de nouveau le détroit avec quelques troupes. — 1088 Cette seconde entrée des Almoravides resta sans effet. Youzef avait convoqué les chefs arabes sous les murs d'Alid, pour tenir conseil, pendant le siége de ce fort, sur les opérations plus décisives qu'il convenait d'entreprendre. Mais ceux-ci, guidés par leurs intérêts rivaux, se livrèrent, sous ses yeux, aux querelles les plus animées et les plus vaines. Fatigué de leurs disputes, Youzef les congédia brusquement, et à l'approche de l'armée d'Alphonse, qui venait recueillir la garnison du

fort d'Alid, épuisée par la famine et les combats, l'émyr des croyants regagna le Maroc presque en fuyard. Ce n'était pas néanmoins pour abandonner l'Espagne au armes chrétiennes; c'était, au contraire, avec le dessei d'enlever cette belle contrée à des mains qu'il jugeai incapables de la défendre, et de joindre, comme Mouz son premier conquérant, la province d'Espagne à l'er pire d'Afrique. Youzef rassembla donc sur les rivag du Mâghreb les guerriers des principales tribus berbèr les Zénètes, les Masamouds, les Gazouls, les Goma et, toujours possesseur d'Algesiras, il reparut tou coup dans la Péninsule, non plus en allié, appelé les vœux des princes arabes, mais en maître, et se 1090 —ciant aussi peu de leur ressentiment que de soumission. Après avoir refoulé les chrétiens jusq limites du royaume de Tolède, il marcha droit à nade, se saisit de l'émyr Abd-Allah-ben-Balkyn, l' sant de connivence avec l'infidèle Alphonse; puis, avoir fortifié cette ville, qui lui plut, et dont il fi fois sa place d'armes et son château de plaisance, vint s'établir à Ceuta, d'où il dirigea les opérati son armée en Espagne, en même temps qu'il r nait ses possessions d'Afrique.

Par ses ordres, les Almoravides se divisèrent tre corps pour agir simultanément à l'est et à l' Grenade, d'Alméria à Lisbonne. Syr-ben-Abi-Be général, marcha lui-même avec la plus forte contre le plus redoutable ennemi, l'émyr de Quoique très-inférieur en forces, et par les re de son esprit plus que par la puissance de s Aben-Abêd lui opposa une longue et vive ré

Mais il perdit peu à peu toutes les places de son royaume, Jaen, Baeza, Ubeda, Almodovar, Carmona enfin, et se vit réduit aux seules murailles de Séville, où il fut bientôt enfermé par l'armée berbère. Dans cette situation désespérée, il implora le secours de ce même Alphonse VI, contre lequel il avait précédemment appelé d'Afrique Youzef et les Almoravides. Le roi de Castille, déjà veuf d'Aguéda de Normandie, d'Inès de Guienne, de Constance et de Berthe de Bourgogne, venait d'épouser une fille d'Aben-Abêd, Zaïda, qui reçut le baptême sous le nom de Maria-Isabel ([1]). Cette union récente, et plus encore les avantages que promettait l'émyr, décidèrent Alphonse à lui porter secours. Pour opérer une diversion en sa faveur, et débloquer Séville, il envoya, sous les ordres du comte Gomez, une armée espagnole où servait le fameux Cid Campeador, que les Arabes nommaient Rouderik-al-Kambythour. Mais Syr-ben-Abi-Bekr, sans lever le siége, fit marcher une partie de son armée contre les Castillans, qu'elle arrêta, battit et dispersa dans une sanglante rencontre. Après ce revers, qui lui ôtait la dernière espérance, Aben-Abêd ouvrit des négociations, et livra sa capitale au général almoravide. Il avait stipulé, pour ses — 1091 sujets, la conservation de la vie et des biens; lui-même, se livrant à merci, fut conduit avec ses femmes et ses filles, car ses fils étaient morts les armes à la main, au fort d'Agmât, en Afrique, déjà prison de l'émyr dépossédé de Grenade, où il mourut quatre ans après, dans un état misérable, triste jouet des caprices de la fortune.

([1]) Alphonse eut pour sixième femme Béatrix d'Est, qu'il épousa en 1105.

« Telle est la loi de ce monde, qui ne donne que pour ôter, qui n'éclaircit que pour troubler ensuite, qui ne rend doux que pour rendre plus amer. »

Aussitôt que Séville fut rendue, les troupes de Youzef se divisèrent de nouveau pour occuper simul tanément les provinces riveraines des deux mers o les Arabes luttaient encore, et achever ainsi la con quête de l'Espagne musulmane. Davoud-ben-Aïsche marchant à l'est, enleva d'abord Alméria, dont l'ém cherchait à nouer une ligue contre les Almoravid puis Denia, puis Valence, que défendit vainement u troupe de mercenaires chrétiens commandée par le C 1094 — et que livra le kady Ahmed-ben-Djahaf. De lence rendue, les Almoravides expédièrent une flotte p ranger aussi les îles Baléares sous leur obéissance

(1) Dans cette même année 1094, qui les vit maîtres de tous les Ét hométans de la Péninsule, les Almoravides perdirent momentanément leurs récentes et principales conquêtes. Après la reddition de Vale Cid s'était retiré avec ses *campeadores* dans un château fort appelé d Roche du Cid (*la Peña del Cid*) ; et dès que les Almoravides se furent qués pour les Baléares, ne laissant à Valence qu'une faible garnison avec ses alliés arabes fondre sur cette place qu'il réduisit prompt l'extrémité. Le kady Ahmed-ben-Djahaf, qui gouvernait comme Youzef, la rendit par capitulation, à des conditions si douces qu même y conserver son premier emploi. Mais, une fois maître de Rodrigue fit arrêter ce malheureux vieillard pour le contraindre à des trésors imaginaires qu'on disait cachés dans l'Alcazar, et, n'ay de révélations ni par les menaces, ni par les tourments, il le fit br milieu de la place publique. Valence resta au pouvoir du Cid, qui y 1099. Ce paladin célèbre, dont le nom réveille tous les souvenirs valerie, est le héros populaire de plus d'aventures que les Hercu sée, les demi-dieux de l'antiquité. Mais, quelque pénible qu'il pouiller un grand nom d'une partie de l'éclat dont les siècles l'on l'histoire n'est pas tenue de sanctionner par ses jugements les r

Pendant cette marche victorieuse de Davoud-ben-Aïscha le long de la Méditerranée, Syr-ben-Abi-Bekr, tournant à l'ouest, avait attaqué, pris et mis à mort l'émyr de Badajoz, dont les Etats s'étendaient de la pointe des Algarves (le cap Saint-Vincent) au delà des bouches du Tage. Il était donc maître des bords de l'Océan. Une ancienne prophétie, fort répandue chez le peuple arabe, et qui annonçait l'inévitable destruction de l'empire d'Espagne par un prince d'Afrique, avait paralysé l'énergie populaire, tandis que la chute du puissant Aben-Abêd épouvantait le reste des émyrs. Cette prophétie, comme on voit, n'était qu'une juste prévision du sort que réservait aux Arabes, faibles en nombre et portés par la conquête loin de leur pays natal, la longue et constante inimitié des Berbères, qui s'étaient au contraire incessamment fortifiés par les émigrations d'Afrique en Espagne. De tous les petits princes issus des ruines du khalyfat de Cordoue, l'émyr de Saragosse,

manciers et les fictions des poëtes. Rodrigue, ou Ruy Diaz de Vivar n'eut que les vertus d'un soldat. Digne chef d'une bande de *condottieri*, il fut dur, rapace, vindicatif, hardi dans le discours comme dans l'action, plein d'une fierté sauvage, mais se piquant peu de justice et de loyauté. Ce fut contre les chrétiens d'Aragon qu'il fit ses premières armes, et à la solde des musulmans, qui lui donnèrent alors le surnom arabe (*syd*, seigneur) sous lequel il est connu. Plus tard, il loua son épée à Sancho le Fort pour l'aider à dépouiller ses frères et ses sœurs de leurs États ; puis il promena d'alliance en alliance sa valeur vénale ; et, violant ses capitulations à Murviedro et à Valence, donnant ses prisonniers en pâture à ses dogues, ou les faisant torturer et brûler, pour qu'ils découvrissent leurs trésors, il ternit enfin son plus beau triomphe militaire par des traits de perfidie, d'avarice et d'atroce cruauté. Pour justifier cette opinion, que j'émettais dès 1833, je puis invoquer aujourd'hui la nouvelle biographie du Cid, donnée par M. R. P. A. Dozy, dans ses *Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne au moyen âge*. — Tome I. Leyde, 1849.

Ahmed-Abou-Djafar, fut seul épargné. « Mes états, écrivait-il à Youzef, en lui faisant hommage de vassalité, sont le mur qui te sépare des ennemis de notre loi; » et Youzef, en effet, les laissa aux mains de ce vaillant cham pion de l'islam, pour en faire une sorte de barrière entr les chrétiens et lui. Le sabre almoravide jeta de leur trônes tous les autres roitelets qui, nés et vivant de l guerre civile, avaient morcelé le grand empire aral en si misérables parcelles, qu'un poëte du temps dis avec raison : « Chaque bourgade, se faisant royaun appelle son alcalde émyr des croyants. »

Là finit donc, avec leur domination, l'histoire Arabes, ou Asiatiques, et commence l'histoire Mores, ou Africains. C'est une erreur bien comm celle qui confond en un seul peuple les divers peu d'une même religion; et cette erreur devait su s'accréditer pour une époque, déjà lointaine, où, cette longue lutte de races et de croyances, on ne f qu'une grande et générale division de chrétie musulmans. Aussi les chrétiens n'ont-ils jamai la dictinction si nécessaire entre les deux nation sulmanes qui régnèrent successivement sur la Péni *Les Arabes qu'on appela Maures,* dit Voltaire aprè les historiens qui l'ont précédé. Les Mores, en Es ne furent pas plus les Arabes que les Turcs ne le en Syrie; c'est-à-dire pas plus que les Goths, les les Bourguignons et les Lombards, qui embrass religion des Romains, et que les musulmans daient tous sous ce nom (*Roumy*), ne furent les I eux-mêmes. Au contraire, comme l'empire de tin fut détruit par les barbares devenus chrétie

pire temporel de Mahomet, l'empire arabe, fut détruit par les Mores et les Turcs, autres barbares, devenus musulmans ([1]).

([1]) Pour indiquer la grande division des deux races mahométanes qui se disputèrent la possession de l'Espagne, je me suis servi des mots Arabes et Mores, ou Asiâtiques et Africains, employés dans toutes les langues européennes. Chez les musulmans, et dans la langue arabe, on appelait les premiers *Scharakyyn* ou Orientaux (de *Scharkyah*, Levant), et les autres *Mâhgrébyn* ou Occidentaux (de *Mâhgreb*, Couchant). C'est du mot *Scharakyyn* qu'est venu celui de *Sarrasins* (*Sarraceni*), déjà connu des Grecs de Constantinople et passé dans la basse latinité, qu'on a pris pour une injure en le traduisant par voleurs (de *sarak*, voler), mais qui signifie simplement lévantins. On a conservé l'expression *maugrébin* dans son vrai sens, pour indiquer un homme du Mâhgreb, de la Mauritanie.

CHAPITRE V.

Conquête des Almohades. — Nouveau déchirement. — Conquête des Espagnols (1094 à 1266).

Tandis que la puissance des Arabes, dès longtemps ébranlée par leurs discordes intestines, achevait de s'écrouler sous l'envahissement des Mores, et que les hordes africaines, victorieuses de leurs anciens vainqueurs, inondaient l'Espagne musulmane, les rois de la chrétienté se liguaient pour chasser les ennemis de leur foi, non des plus belles campagnes de l'Europe, mais de la plus misérable bourgade de l'Asie. Ce fut dans la même année 1094 que le pape Urbain II convoqua le concile de Clermont, où l'ermite Pierre, secouant les torches de sa belliqueuse éloquence, alluma le délire universel des croisades. L'archevêque primat de Tolède et quelques autres prélats des Etats d'Alphonse VI assistèrent à ce concile fameux ; mais les Espagnols étaient trop occupés à reprendre leur propre pays aux musulmans pour s'occuper encore à leur reprendre la Judée.

Au milieu de cette foule innombrable de guerriers qui, la croix sur l'épaule, se précipitèrent en Orient de toutes les parties de l'Europe, l'Espagne seule n'avait point de bannière. A peine quelques volontaires isolés des Castilles, de la Navarre et de la Catalogne parurent à la prise de Jérusalem, par Godefroy de Bouillon, en 1099.

Au commencement du XIIe siècle, et pendant une assez longue trève entre les deux cultes, Youzef vint visiter ses possessions d'Espagne, et en régler — 1103 l'administration. Ce fut pendant ce voyage, dans une assemblée solennelle tenue à Cordoue, qu'il déclara pour unique héritier de tous ses domaines le jeune Aly, son second fils, né d'une chrétienne, duquel un poëte disait : « Quoique Aly soit le dernier en âge, sa valeur lui donne le premier rang ; de même que l'anneau le plus précieux se met au petit doigt. » Il lui traça, entre autres règles de conduite, celle de remettre les gouvernements de provinces et les commandements de forteresses aux seuls Almoravides de la tribu de Lamtounah, et d'employer de préférence, à la guerre contre les chrétiens, les musulmans andalous, comme plus exercés et plus habiles que les Africains à ces combats d'*algarades*. Du reste, Youzef ne fit aucun changement notable dans les formes du gouvernement, et l'on ne voit pas qu'il ait imposé aux populations arabes aucune charge nouvelle, si ce n'est celle d'entretenir à leurs frais un corps permanent de dix-sept mille cavaliers almoravides, répartis entre Séville, Cordoue, Grenade, et les places frontières d'une mer à l'autre ([1]). Les chré-

([1]) Je suppose qu'il en est de ces *cavaliers* ou *chevaliers* (*cavalleros*)

tiens de ses états conservèrent la situation paisible et respectée dont ils avaient joui constamment. Quant aux juifs, ils étaient alors, en certains endroits, exposés à quelques persécutions, parce qu'on prétendait que leurs ancêtres s'étaient engagés, au temps du Prophète, à ce que leurs descendants embrasseraient l'islam, si, dans l'année 500 de l'hégire (1107 de l'ère chretienne) le Messie n'était point encore venu accomplir leur déli- vrance. Ils implorèrent la protection de Youzef, et ache- tèrent en belles *doblas* d'or le droit de garder la loi mo- saïque au delà de cette année 500.

De retour à Maroc, Youzef s'y éteignit doucemen 1107 — cette même année, à l'âge de cent ans révolu Il dut à une excessive tempérance cette longue et robu vieillesse. Toujours vêtu de laine commune, il ne p nait que de l'eau pour toute boisson, et, pour to nourriture, qu'un peu de pain d'orge et de chair de meau. Quoique chef des sauvages peuplades de l'At il avait pris des Arabes leur goût pour les lettres société des savants. Ainsi le célèbre Aben-Zohar, m cin-poëte, né à Damas, l'accompagnait toujours. dant cette longue vie, pendant quarante années de et d'expéditions guerrières, ce puissant prince, qui des prières publiques étaient récitées chaque d dans deux mille *minbars* de mosquées-cathédral condamna personne à mort. Cela suffit à l'éloge conquérant. Sa mémoire demeura célèbre dans Mâhgreb, et son nom remplit encore les chants

comme de nos anciennes *lances*, et qu'il faut compter, avec chaq à cheval, un nombre proportionné de fantassins.

tionnels des Africains de l'Algérie, qui en ont fait un héros poétique et populaire à la façon d'Alexandre, de Roland, d'Haroum-al-Raschid.

La courte domination des Almoravides en Espagne ne fut marquée par aucun événement de grande importance. Satisfait des immenses domaines que lui laissait son père, en Afrique et en Europe, Aly-ben-Youzef se contenta de veiller à leur conservation, et de les gouverner en paix par la justice. Ses historiens remarquent qu'il employait beaucoup de chrétiens, soit pour la levée des impôts, soit même dans les charges de la cour.

Les premières expéditions qu'il envoya contre les Espagnols n'eurent guère pour objet que de faire ou de repousser des excursions de pillage. En 1108, Témym, frère aîné d'Aly, alla ravager la Catalogne, après avoir remporté, sous les murs d'Uclès, la bataille dite des *Sept Comtes*, parce que tous les chefs des chrétiens y périrent, ainsi que le jeune infant don Sancho, fils unique d'Alphonse VI.

Deux ans après, sur la nouvelle de quelques — 1110
revers, Aly dirigea lui-même une expédition contre la Castille. Il menait, dit-on, cent mille hommes. Avec cette armée formidable, il pilla et saccagea successivement Talavera, Olmos, Guadalajara et Madrid (que les Arabes nomment Magdit); mais il donna vainement l'assaut à Tolède, que défendit avec succès un vieux compagnon du Cid, nommé Alvar-Fañez. En 1114, son vice-roi Al-Mezdély tenta de nouveau le siége de Tolède, fit brèche à quelques forts, occupa même une porte, mais fut également repoussé. Cette ville se défendit seule encore, sans l'assistance des princes dont elle était

la capitale, ni des nations dont elle était le boulevart. Les rois chrétiens d'Espagne se trouvaient alors engagés dans des querelles de famille. A la mort d'Alphonse VI, en 1109, la couronne de Castille s'était de nouveau démembrée. La partie chrétienne du Portugal, léguée à sa fille naturelle Thérèse, femme de Henri de Bourgogne, petit-fils du roi de France Robert l'excommunié, allait devenir un Etat indépendant, gouverné par un autre dynastie également d'origine française. Urraque l'autre fille d'Alphonse VI, héritière des royaum de Castille et de Léon, avait épousé en secondes noc le roi d'Aragon et de Navarre, Alphonse Ier, surnom le *Batailleur* (*el Batallador*) à cause du nombre infini combats qu'il livra dans le cours de sa vie aventureu Ce mariage, tout politique, pouvait avancer presque quatre siècles la réunion des deux monarchies, qui péra sous les rois catholiques, Isabelle et Ferdinand fut, au contraire, l'origine d'une rupture et de lon guerres civiles. D'un caractère altier, turbulent, op tre, Urraque voulut exercer sur son mari l'empir devait lui donner le titre de reine, joint à celui d'é Mais le *Batailleur*, non moins fier, non moins in ble qu'elle, et qui portait comme elle une cou n'était pas d'humeur à souffrir ses caprices, ni frayer de ses emportements. Les querelles pa bientôt de la couche nuptiale dans l'Etat, et le pays furent en guerre ouverte. Enfin un légat c Pascal II vint de Rome pour les pacifier, e tant aperçu que les époux étaient cousins au me degré, il fit prononcer leur divorce par cile, précisément en 1114, lorsque Tolède

sait pour la seconde fois l'assaut des Almoravides.

Privé des Etats de Castille, mais libre de toute entrave, le *Batailleur* tourna désormais son ardeur guerrière à l'agrandissement de l'Aragon. Les musulmans n'y possédaient plus que Saragosse et son district, sans cesse entamé, sans cesse réduit. Objet constant de l'ambition de ses pères, cette province avait toujours été le but des attaques d'Alphonse. A la tête d'une armée nombreuse qu'il avait aguerrie par une foule d'expéditions, et qu'avaient grossie plusieurs volontaires venus du midi de la France pour accomplir leurs vœux de combattre les infidèles sans aller jusqu'en Palestine, il entra sur les terres de l'émyr, et parvint, après plusieurs avantages, à l'enfermer dans sa capitale. Ce n'était plus le vieil et vaillant Aben-Houd, mais son petit-fils Amâd-al-Daoulah, qui avait à soutenir « le mur de l'islam. » De Valence, qu'ils avaient recouvrée à la mort du Cid, les Almoravides accoururent au secours de l'émyr, et obligèrent Alphonse à se retirer jusqu'à sa frontière. Mais ces alliés arrogants, que commandait le vice-roi Al-Mezdély, agirent bientôt en maîtres dans la ville qu'ils avaient défendue. Amâd-al-Daoulah fut obligé de fuir, avec sa famille et ses troupes, dans le fort de Rota-al-Yéhoud (fort des Juifs). Là, pressé entre deux ennemis, « le diable l'aveugla, disent les Arabes, et le jeta dans le pire chemin. » Il sollicita l'alliance d'Alphonse l'infidèle, pour recouvrer ses domaines sur des croyants. L'Aragonais, avec l'aide des Arabes, défit en effet les Almoravides, qui abandonnèrent la place et regagnèrent Valence. Mais à peine le faible émyr était-il rentré dans Saragosse, qu'après la poursuite des Mores, et au

mépris du traité qu'ils avaient conclu, Alphonse vi
le sommer de lui livrer sa capitale, le menaçant
l'emporter d'assaut. Privé du seul secours qu'il pût i
plorer, et deux fois dépouillé par ses défenseurs,
malheureux Amâd-al-Daoulah se soumit aux lois d'
1117 — capitulation. Le *Batailleur* accorda aux
sulmans de Saragosse les mêmes priviléges qu
phonse VI de Castille avait accordés à ceux de Tol
mais la plupart d'entre eux, craignant la même
tion de la foi jurée, se retirèrent à Valence et à M
Alphonse ne conserva guère d'autres habitants q
vieux chrétiens, les Mozarabes (*Mosta'rab*) [1], et
peupler presque entièrement Saragosse. Maître d
ville importante, où sa cour fut aussitôt transfé
vainqueur n'eut point de peine à chasser les mus
du reste de la province. Trois ans après, en 1
régnait sur toute la contrée qu'on nomme aujo
l'Aragon.

A la nouvelle de la perte de Saragosse, Aly-
zef avait quitté précipitamment le Maroc, pou
des troupes en Espagne, et garnir ses frontière
à peine de retour en Afrique, que de nouveaux
1121 — le rappelèrent dans la Péninsule. Les
de Cordoue, fatigués de l'insolence des Al
qui commettaient impunément les excès les p
et traitaient cette ancienne capitale des C
comme une ville prise d'assaut, se révoltèrent

[1] On appelait ainsi les chrétiens qui vivaient sous la
musulmans. La signification de ce mot sera expliquée p
ailleurs.

maîtres étrangers, en massacrèrent un grand nombre, et chassèrent de leurs murs le reste de la garnison. Aly revint aussitôt sur ses pas pour soumettre cette ville insurgée dont l'exemple pouvait entraîner toutes les autres, et allumer un incendie général. Après quelques semaines d'un siége rigoureux, les Arabes déposèrent les armes et se rendirent à discrétion. Aly, qui avait besoin d'en finir et de pacifier l'Espagne, se contenta de faire indemniser ses Almoravides du sac de leurs maisons, et les soumit pour l'avenir à une discipline plus sévère. La paix ainsi rétablie, il retourna promptement en Afrique, où de plus grands dangers réclamaient sa présence, et menaçaient son trône.

Vers l'année 1116, un Berbère de la tribu des Masamouds, nommé Mouhamad-Abou-Ald-Allah-ben-Thoumrout, après avoir passé plusieurs années de sa jeunesse dans les écoles de Cordoue, du Caire, de Damas, de Bagdad, et avoir étudié sous le fameux sectaire Al-Ghazaly, vint s'établir à Maroc, où l'austérité de sa vie, la singularité de ses actions et l'audace de ses paroles ne tardèrent pas à attirer les regards de la multitude. Constamment suivi par une foule curieuse et attentive, il se mit à prêcher dans les carrefours, censurant avec amertume les voluptés des riches, les injustices des grands, les vices des imâms, et jusqu'à leurs doctrines qu'il accusait d'être infidèles au Koran. Quant à la doctrine qu'il enseignait lui-même au peuple, elle était aussi facile à comprendre que sévère à pratiquer, car, pour lui, tous les dogmes se réduisaient à un seul, l'unité de Dieu, et tous les rites à une seule prière : « O Seigneur Allah, disait-il, le plus miséricordieux des miséricor-

dieux, tu connais nos péchés, pardonne-les ; tu connais nos besoins, satisfais-les, tu connais nos ennemis, éloigne le mal qu'ils peuvent nous faire. C'en est assez avec toi, qui es notre Seigneur, notre créateur et notr appui. »

Aly s'était longtemps refusé à le punir, et, l'ayant in terrogé, le prit pour un fou. Mais enfin, pressé par l imâms, il exila de Maroc cet inspiré, qui ameutait la p pulace et troublait même les exercices du culte. Moul mad-Abou-Abd-Allah se retira dans des tombeaux, n loin de la ville, y bâtit une cabane, et recommença prédications devant une foule immense, qui affluai toutes parts à son ermitage. Ce concours prodigieu l'effervescence qu'entretenaient dans le peuple ses cours hardis, effrayèrent enfin l'émyr qui ordonna c le mît à mort. Averti par les affidés qu'il avait ju dans le palais impérial, Abou-Abd-Allah s'enfuit a sert, par delà l'Atlas, avec ses plus chauds partisa réunit à sa parole les tribus sauvages d'où il étai comme il avait assemblé le peuple de Maroc. Sc alors du titre de *mâhdy* ou *méhédy* [1], équivalant de prophète, que lui avaient décerné ses disci s'adjoignit dix compagnons ou apôtres, se form van de cinquante conseillers, et, devenu chef d'une nouvelle secte religieuse, il résolut d'écla pointe de l'épée ceux que n'avait point illumin role. Comme naguère le fondateur des Almora descendit tout à coup des montagnes à la tê 1121 — bande de sauvages fanatiques. Aly ven

[1] Mot à mot *acheminear*-dans la voie de Dieu.

primer l'insurrection de Cordoue, quand il apprit l'apparition du mâhdy dans ses états. Rentré précipitamment à Maroc, il envoya contre lui quelques troupes, qui furent exterminées à la première rencontre. Un second corps, plus considérable, éprouva le même sort, dispersé avant de combattre par une sorte de terreur panique; et enfin, une armée entière, commandée par le propre frère d'Aly, Abou-Tahir-Témym, fut encore battue complétement. Après leur triple victoire, le mâdhy et ses soldats, auxquels il donna le nom d'*Al-Mohades* (*Al-Mouahédyn*, unitaires) s'établirent sur le revers des montagnes de Daren (l'Atlas), et bâtirent une ville forte nommée Tinmâl, au sommet d'un roc inexpugnable, d'où ils faisaient dans la plaine de continuelles irruptions. Au bout de trois années qu'ils employèrent à accroître leurs forces par le prosélytisme et la guerre d'algarades, les Almohades descendirent de Tinmâl, où resta leur prophète, au nombre de trente à quarante mille, commandés par les dix apôtres, et marchèrent droit à Maroc, dans l'intention d'emporter cette place, et de détruire avec elle l'empire des Almoravides. Aly vint à leur rencontre à la tête de toutes ses forces, et, malgré la grande supériorité du nombre, fut encore vaincu par les disciples d'Abou-Abd-Allah, qui l'enfermèrent dans sa capitale. Mais plus braves au combat qu'habiles en stratégie, les Almohades se laissèrent surprendre par une sortie nocturne, et furent taillés en pièces dans leur camp. Des dix apôtres du mâhdy, six périrent, et les faibles débris de son armée, qui ne durent leur salut qu'à la valeur et à la prudence d'Abd-al-Moumen (*Serviteur du Croyant*), l'un des apôtres échappés au

massacre, regagnèrent en fuyant leur fort de Tinmâl.
1125 —

Tandis que les Almoravides se voyaient menacés, en Afrique, par ces redoutables rivaux, nés, comme eux, à la parole d'un réformateur, d'un hérésiarque, leur puissance encore bien nouvelle courait en Espagne d'autres périls. Cette fois ce n'était pas la Castille, effroi des musulmans, qui causait leurs alarmes. Tombé aux mains d'une femme, le sceptre n'y était plus l'épée toujours agissante des successeurs de Pélage. Urraque occupait toute l'activité de son humeur remuante à fomenter des querelles de parti contre les grands vassaux de sa couronne, contre sa sœur naturelle, la reine de Portugal, ou contre son propre fils. C'était l'Aragon, gouverné par un prince belliqueux, qui marchait alors à la tête des États chrétiens. La prise de Saragosse avait étendu dans la Péninsule entière la renommée du *Batailleur*. Il paraît que les chrétiens mozarabes qui habitaient l'Andalousie orientale l'engagèrent par plusieurs messages pressants à tenter la conquête de leur pays, lui promettant des secours efficaces et un succès certain. Alphonse, que les Arabes nomment toujours *Aben-Radmir*, fils de Ramiro, prêta facilement l'oreille à leurs instances, et se jeta, en aventurier, à travers le pays ennemi, avec une troupe d'élite, grossie de plusieurs volontaires français et de quelques milliers de ces chrétiens mozarabes que les musulmans d'Andalousie appelaient, sans doute injurieusement, du même nom que les Almohades (*Mouahédyn*). Les Almoravides se contentèrent de fermer leurs places fortes, de le suivre et de le harceler dans sa marche. Vainement le *Batailleur* essaya d'enlever au passage Valence, Dé-

nia, Murcie, Baza, Grenade enfin. Nulle part il ne put s'établir dans une place, ni même former un siége en règle ; mais il traversa toutes ces provinces, fit quelque butin de village, et alla même, par vœu ou par bravade, pêcher dans la Méditerranée, près de Malaga, en face de l'Afrique. Après quoi les Aragonais durent aussitôt retourner sur leur pas, et regagner en droite ligne les rivages de l'Èbre. L'émyr Aly, pour prévenir — 1125 de nouvelles trahisons des chrétiens mozarabes, fit rétrograder dans le centre de l'Andalousie tous ceux qui habitaient la frontière de ses états; les plus mutins, les plus puissants, ceux qui s'étaient faits les guides et les espions des Aragonais, furent même contraints de vendre leurs biens et déportés en Afrique. Tel fut l'unique résultat de cette expédition aventureuse d'Alphonse, dont l'histoire d'Espagne, même récente, offre tant d'imitations.

Ce prince continua quelque temps encore la vie d'un chevalier errant. Il fit une campagne en France, pour ses alliés les comtes de Bigorre, contre Guillaume, dernier duc d'Aquitaine; puis il repassa les Pyrénées, et reprit ses expéditions contre les Mores. Mais ayant été battu par eux devant Fraga, il alla se cloîtrer dans un monastère, et s'y laissa mourir de tristesse. — 1134.

La mort de la reine Urraque avait précédé de quelques années celle du *Batailleur*, qui ne laissait point d'enfants, et dont les États, Aragon et Navarre, furent de nouveau divisés. Cette circonstance rendit au jeune roi de Castille, Alphonse VIII, la suprématie parmi les autres princes chrétiens. Il fut couronné aux cortès de Léon, en 1133, sous le titre ambitieux d'empereur, *em-*

perador. Les Arabes l'appellent aussi *al Embalatoùr*.

En Afrique, cependant, les Almohades ayant patiemment réparé leur désastre devant Maroc, avaient repris l'offensive, et de nouveau menaçaient l'émyr, qui ne pouvait plus lutter avec succès que derrière les fortes murailles de sa capitale. Le *mâhdy*, dont la mort mystérieuse fut longtemps cachée à ses disciples, avait transmis son pouvoir souverain à l'apôtre Abd-al-Moumen, qui mena dès lors les affaires de la secte nouvelle en politique habile et en capitaine consommé. Tribu à tribu, province à province, il enleva peu à peu tout le Mâhgreb aux Almoravides. L'émyr Aly, forcé, pour sa propre défense, de rappeler ses troupes d'Europe en Afrique, laissait ses provinces d'Espagne ouvertes aux attaques des chrétiens, qui mettaient encore à profit les guerres civiles entre musulmans. Le premier roi de Portugal, Alphonse Henriquez (fils d'Henri
1139 — de Bourgogne), après sa victoire d'Oùribe, si célèbre dans les annales et les légendes portugaises, augmentait ses états de toute la province d'Alentejo, et le roi ou empereur de Castille pouvait renouveler impunément les courses chevaleresques du *Batailleur*. Après avoir fait une ligue avec les républiques de Gènes et de Pise, qui lui prêtèrent leurs vaisseaux, il alla, en traver-
1147 — sant toute l'Espagne, jusqu'à la pointe sud-est de l'Andalousie, prendre et occuper la ville d'Alméria, refuge ordinaire des pirates musulmans qui infestaient la Méditerranée. Il ne restait, dans l'ancien empire arabe, aucune puissance, aucune force, qui pût lui disputer le passage. Les Almoravides luttaient avec peine en Mauritanie contre les belliqueux sectaires du *mâhdy*,

conduits par Abd-al-Moumen, et l'Espagne aussi leur échappait. Taschfyn, fils d'Aly, appelé par son vieux père au partage et au soutien de l'empire chancelant, avait quitté l'Andalousie avec ses meilleurs soldats, musulmans et chrétiens. Ce fut à ce moment qu'un obscur habitant de la province d'Algarve (*Al-Garb*, le couchant), nommé Ahmet-ben-Husseyn-ben-Kossaÿ, qui avait passé quelques années à l'école d'un imâm d'Alméria, revint dans son village et se mit à prêcher la doctrine d'Al-Ghazaly, devenue celle du prophète des Almohades, et condamnée comme hérétique par les imâms d'Andalousie soumis à l'émyr de Maroc. Il ameuta quelques villages d'alentour, prit un fort par surprise, et sa troupe se grossissant des anciennes populations qui détestaient la domination africaine, il fut bientôt en état de chasser les Almoravides de la province entière, et de les rejeter au delà de la Guadiana. La nouvelle de cette heureuse révolte d'Aben-Kossaÿ fit éclater chez les Arabes le désir et l'espoir de secouer le joug des Africains, dont la conduite hautaine et violente avait ulcéré tous les cœurs. Le peuple de Cordoue s'agita le premier, massacra ses chefs, et se donna des magistrats nouveaux. Valence suivit cet exemple, puis Murcie, Grenade, Ronda, Xerez. Ne possédant plus que Séville, où résidait le vice-roi Yahyah-ben-Gania, et retirés dans leurs forteresses, les Almoravides se défendirent obstinément contre les populations insurgées. Une affreuse anarchie succéda au soulèvement général. On voyait, dans chaque ville, dans chaque bourgade, tomber ou s'élever des chefs, chaque jour nouveaux, suivant les caprices ordinaires de la multitude lorsqu'elle n'a plus d'autre autorité qu'elle-

même. Les combats acharnés que se livraient les Arabes et les Almoravides, les attaques des chrétiens de la Castille, de l'Aragon, du Portugal, les ligues formées, les alliances rompues, enfin les guerres civiles qui désolaient provinces, districts et cantons, faisaient de l'antique empire des Omméyades une triste arène de désordres toujours renaissants et de sanglantes calamités.

Les Espagnols eurent encore à ce moment, comme avant la venue de Youzef, l'occasion d'anéantir la puissance du croissant. Une circonstance semblable à l'avénement des Almoravides suspendit et retarda de nouveau l'affranchissement de la Péninsule. Les Almohades triomphaient en Afrique. L'émyr Taschfyn-ben-Aly, après une lutte opiniâtre et de nombreuses défaites, fut enfermé dans le fort d'Ouahrân (Oran), sur le bord de la mer, et, cherchant à fuir pendant la nuit, se brisa sur des rochers. Délivré de tout rival sérieux par la mort de l'émyr almoravide, et ne faisant ni grâce ni quartier, Abd-al-Moumen soumit rapidement tout l'empire épouvanté du Mâhgreb. Tlemcen, Fez, Salé, Méquinez, Tanger, Ceuta, tombèrent en son pouvoir. Maroc, enfin, qui se défendait sous un fantôme d'émyr, le jeune frère de Taschfyn, et dont les habitants chrétiens livrèrent, dit-on, une porte à l'ennemi, fut emporté d'assaut après un long siége, où toute la population de cette grande cité périt dans les horreurs de la famine ou sous le cimeterre 1148 —d'un vainqueur implacable.

Abd-al-Moumen imitait Youzef dans toutes ses expéditions, dans toutes ses conquêtes. A peine maître de l'Afrique, et même avant la prise de Maroc, il avait envoyé en Espagne l'un de ses lieutenants, Aben-Amrou-

Mouza-ben-Zaïd, pour soumettre aux Almohades cette importante province de l'empire almoravide. Ses troupes ayant forcé le passage du détroit et débarqué à Algesiras, où se rallièrent à elles les bandes d'Aben-Kossaÿ, s'emparèrent facilement de Séville, et bientôt de l'Andalousie entière. Sans moyen de défense au milieu d'un peuple en révolte, le chef des Almoravides, Aben-Gania, avait essayé de faire alliance avec les chrétiens contre ces nouveaux conquérants, comme autrefois l'émyr arabe Aben-Abêd contre l'Africain Youzef. Cette alliance ne fut ni plus durable ni plus utile à sa cause. L'empereur Alphonse lui envoya le secours d'une armée, l'aida même à reprendre Cordoue sur les Arabes insurgés, et les rigides musulmans virent avec horreur des guerriers chrétiens souiller de leur présence la mosquée d'Abdérame. Mais Alphonse abandonna son allié à l'approche des Almohades, et dès qu'il eut reçu la ville de Baeza pour prix de ce service. Retirés à Grenade, les Almoravides soutinrent la lutte encore quelque temps contre la secte ennemie, favorisés par les expéditions d'Alphonse, qui divisaient les forces des Almohades. Mais leur chef Aben-Gania ayant péri dans une sortie, et le fils d'Abd-al-Moumen amenant d'Afrique des renforts aux assiégeants, Grenade fut rendue par ses défenseurs. Les Espagnols d'Alméria capitulèrent aussi, satisfaits de pouvoir regagner librement la Castille. Une partie des Almoravides, expulsés de la Péninsule, se réfugièrent dans les îles Baléares ; les autres, démeurés dans les *Sierras* autour de Grenade, se soulevèrent peu de temps après, et furent exterminés. Au milieu de l'année 1157, les Almohades, maîtres de l'Espagne musulmane, possé-

1157 — daient en entier le vaste empire de Youzef.

Ce changement de domination ne changea point le sort des populations arabes ; il ne fit au contraire que l'empirer. Toujours soumises aux races berbères, toujours tributaires de l'Afrique, elles eurent à souffrir les maux d'une seconde conquête, et passèrent sous un joug plus dur et plus avilissant. Les ancêtres de l'Almoravide Youzef étaient venus de l'Yémen, et ses descendants, se rappelant une origine dont ils étaient fiers, conservaient pour les Arabes les égards d'une ancienne fraternité. Plus incultes, plus féroces, les Almohades, Africains purs, les traitèrent sans ménagement et sans pitié. Ces Arabes, ces *Scharakyyn*, si orgueilleux jadis de leur naissance, cachaient avec soin cet ancien titre d'honneur, devenu un titre de proscription. Ils disparurent ainsi peu à peu dans la nation nouvelle, dans celle des *Mâhgrébyn*, et, depuis cette époque, on ne doit plus nommer que *Mores* (1) les habitants de l'Espagne musulmane.

Toujours imitateur de Youzef, Abd-al-Moumen prit aussi le titre oriental d'*Emyr-al-Mouménym*, gardé par ses successeurs, et d'où sont venus les noms de Miramolin, ou Miramamolin, qu'on a longtemps donnés, en France, en Espagne, en Italie, aux souverains de Maroc. Cependant il avait fait frapper une nouvelle monnaie, qui fut carrée, afin de ne point ressembler à celle des Almoravides, et qui portait pour légende : « Allah est

(1) J'ai conservé, pour ce mot, l'orthographe espagnole, qui est aussi celle de l'Académie française. Cependant, si on le fait dériver, soit de l'ancien nom latin du pays, Mauritanie, soit du nom arabe *Mâhgreb*, l'écrire *Maures* serait plus conforme à l'étymologie.



notre Seigneur, Mahomet notre apôtre, et le *Mahdy* notre imâm. » On l'appela, pour cette raison, lui et ses successeurs, le *maître du dirhem carré*. Après avoir étendu ses conquêtes jusqu'à Tunis et Kaÿrvan, après avoir relevé et repeuplé la ville impériale de Maroc, et fortifié Djébal-Tarik (Gibraltar) pour en faire comme une tête de pont sur ses états d'Europe, ce célèbre fondateur de l'empire almohade mourut à Salé, en 1163, presque subitement. Il se disposait alors à passer en Andalousie à la tête de toutes ses troupes, rassemblées sur le rivage, et que les historiens font monter à trois cent mille cavaliers. Le camp, disent-ils, couvrait les plaines, les vallées, les montagnes, et la terre tremblait sous cette multitude armée. Abd-al-Moumen voulait frapper un coup décisif sur les chrétiens du nord de l'Espagne, qui l'avaient irrité en prêtant secours aux Almoravides. Sa mort dissipa cette menaçante tempête. Celui de ses neuf fils qu'il avait désigné pour successeur unique, Syd-Youzef-Abou-Yakoub, abandonna l'entreprise, congédia cette immense armée, et, forcé d'abord de calmer des révoltes, même parmi ses frères, il consacra plusieurs années à l'administration intérieure des nombreux États que la force avait réunis en un seul corps sous le sceptre de son père. Fixé quelque temps à Séville, il y ordonna de nombreuses constructions, des quais en pierre sur les deux bords du fleuve, le grand aqueduc qui subsiste encore, et une mosquée (*djami*) dont il reste la tour appelée aujourd'hui de la *Giralda*.

Cette inaction forcée, et les dissensions prolongées qui accompagnèrent, chez les chrétiens, la minorité d'Alphonse IX, laissèrent subsister comme une espèce

de trève entre les deux peuples. Il est vrai que des irruptions venaient fondre presque annuellement, soit sur les pays soumis à l'islam, du Portugal, de la Castille ou de l'Aragon, soit de l'Andalousie sur les Etats chrétiens; mais, de part ni d'autre, aucune grande entreprise n'était tentée, et le récit de ces mutuelles algarades n'aurait aucun intérêt. Un seule d'entre elles mérit d'être mentionnée. En 1183, ayant pacifié l'Afriqu l'émyr Syd-Youzef vint lui-même en Espagne diriger guerre sainte; il assiégeait Santarem, sur les bords Tage, lorsqu'un ordre, mal compris des chefs de taïfas, lever le camp pendant la nuit, et l'émyr, resté dan tente avec une faible garde, fut surpris et tué par sortie générale des chrétiens. Ses troupes le vengè en massacrant toute l'armée des assiégés, auxquel 1184 — coupèrent le chemin de la ville. Depuis q pouvoir était passé des Arabes aux Mores, la guer surtout la guerre sainte, était souillée par des cru jusqu'alors inouïes.

Le nouvel émyr des croyants, Syd-Yakoub-ben zef, s'occupa d'abord, comme son père, à réprim révoltes. Trois de ses frères furent mis à mort, Almoravides des Baléares tentèrent un soulèvem Afrique contre les Almohades, au nom du kh Bagdad. Les chrétiens, cependant, reprirent l'of et l'archevêque de Tolède, Martin de Pisuerga, d'Alphonse IX, put diriger une expédition à l'Andalousie jusqu'en vue d'Algesiras. Dans son le roi de Castille osa même adresser un défi « Puisque tu ne peux plus venir m'attaquer, l il, envoie moi des barques, et j'irai te cherch

es. » L'émyr répondit par un verset du Koran : « Allah le tout-puissant a dit : Je me retournerai contre eux, je les combattrai par des armées qu'ils n'ont pas vues, qu'ils ne pourront éviter, et je les réduirai en poussière. » Le cartel et la réponse furent lues publiquement dans toutes les mosquées de l'empire, avec la publication de la *Ghazouah*, qu'on pourrait nommer la croisade des musulmans. Peu de temps après, l'émyr franchissait le détroit, suivi d'innombrables bandes africaines « que les ruisseaux et les rivières suffisaient à peine à désaltérer. »

Alphonse IX, que menaçait le premier cet orage, marcha le premier à la rencontre de Yakoub, sans attendre que les rois de Léon et de Navarre eussent réuni leurs forces aux siennes. S'avançant à marches forcées, l'armée des Almohades rencontra celle des Castillans sous les murs du fort d'Alarcos. Les chefs espagnols demandaient avec raison qu'on évitât d'en venir aux mains avant l'arrivée de leurs alliés ; mais l'orgueilleux Alphonse, qui, obstiné dans sa forte position, voulait ne partager avec personne un triomphe qu'il croyait certain, accepta la bataille malgré leurs remontrances. Ses forces étaient trop inférieures à celles de l'ennemi pour que l'issue du combat fût longtemps douteuse. Malgré la valeur et la constance de ses guerriers bardés de fer, malgré l'avantage du premier choc, où périt le général des Almohades, tous ses escadrons furent écrasés à la fin. Ceux qui présentaient le plus de résistance, tels que les corps de chevaliers des ordres religieux, restèrent presque tous sur le champ de bataille, victimes de la présomption de leur roi, qui parvint à fuir. Le

reste tomba dans les mains des cavaliers berbères. Au sortir du combat, et après la prise d'Alarcos, l'on amena plusieurs milliers de captifs chrétiens devant l'émyr, qui, dans l'ivresse de générosité que donne le succès, et malgré les murmures de ses soldats, leur rendit la vie
1195 — et la liberté. Après cette victoire, la plus considérable qu'eussent remportée les musulmans depuis celle de l'Almoravide Youzef à Zalakâh, Yakoub parcourut et ravagea la Manche, où il prit Calatrava, la Castille, où il s'avança presqu'au pied des murs de Tolède, l'Estré madure enfin ; puis, de retour à Séville, pour y achevei avec sa part du butin, et en souvenir de son triomph la magnifique *Aljama* (*al-Djami*, mosquée principal commencée par son père, il accorda aux rois chrétie
1196 — une trève de douze ans. Chaque période cette lutte implacable entre les musulmans et les Es gnols fournit une même observation : c'est que les p miers, en réalité plus puissants, mais aussi plus pa ques, et d'habitude sur la défensive, étaient pre assurés du succès dans les grandes occasions, lors poussés à bout, ils faisaient quelque effort pour se vrer d'un ennemi qui les harcelait sans relâche. les Espagnols, plus actifs, plus patients, plus opini réparant peu à peu leurs désastres, et remportant que année de petits avantages, triomphaient à la l par l'audace et la persévérance.

Au long armistice qui suivit la bataille d'A devait succéder quelque grande rencontre en deux peuples ennemis. En effet, dès que la tr
1208 — expirée, les Espagnols firent leurs pré pour reprendre d'un commun accord la guerre

nale. Ils éteignirent les querelles qui divisaient leurs états, et cette union, si rarement observée, permettait d'ouvrir la campagne sous d'heureux auspices. Ce furent les chevaliers de Calatrava, ordre nouvellement fondé, qui commencèrent les hostilités par une irruption dans le pays de Valence; Alphonse IX y pénétra à leur suite, et ravagea plusieurs cantons de l'Andalousie orientale. A la nouvelle de cette agression, l'émyr des Almohades se mit en devoir de défendre ses possessions d'Espagne, et d'accabler l'ennemi qui le provoquait. Ce n'était plus Yakoub, surnommé *Al-Mansoûr* depuis Alarcos, mais son fils Mouhamad, qui régnait alors sur le Maroc. Ce jeune prince, séquestré dans le sérail, énervé dans les plaisirs, s'était entièrement livré à son hagib et vizir Abou-Saÿd-ben-Ghamea, homme inhabile, faux, cruel, plus détesté encore que redouté, qui, fier d'avoir conquis récemment les îles Baléares, ce dernier refuge des Almoravides, et présomptueux comme tous les favoris des rois, jura la destruction de la puissance chrétienne en Espagne. La *Gazouah* fut de nouveau publiée dans tout l'empire, et Mouhamad, traîné au camp par son tout-puissant ministre, franchit le détroit à la suite de la plus formidable armée que l'Afrique eût jusqu'alors envoyée contre l'Europe. Trois mois suffirent à peine à son passage, et les historiens arabes prétendent qu'elle comptait dans ses rangs, lorsque les guerriers d'Andalousie eurent fait leur jonction, le nombre incroyable de quatre cent soixante mille combattants. — 1210

Cette terrible croisade jeta l'épouvante parmi les rois chrétiens, et leur fit chercher des secours étrangers. Al-

phonse s'adressa d'abord au pape, qui ordonna un jeûne général de trois jours pour appeler la protection du ciel sur la chrétienté menacée, et, ce qui n'était pas moins utile aux intérêts de l'Espagne, recommanda sa cause à tous les princes de l'Europe. En même temps, les cinq rois de la Péninsule s'assemblaient à Tolède pour délibérer sur les moyens de résistance. Cette ville fut indiquée pour le rendez-vous général des troupes chrétiennes, et chaque prince alla rassembler en toute hâte les forces de ses états. Cependant les seuls rois de Navarre et d'Aragon revinrent joindre celui de Castille avec tous leurs barons, et la plupart de leurs évêques ; les rois de Léon et de Portugal demeurèrent en observation sur leurs frontières. L'armée confédérée, qui s'était grossie d'un grand nombre de volontaires étrangers, venus presque tous de la France méridionale, et dans laquelle on comptait environ trente mille lances, se mit alors en mouvement. Elle s'avança d'abord contre la ville de Calatrava, qui était restée aux musulmans depuis la victoire d'Alarcos, et qui, laissée dans l'abandon, traita de sa reddition après quelques mois d'une défense opiniâtre. Cette prise faillit devenir funeste aux vainqueurs : les volontaires étrangers, mécontents d'une capitulation qui les privait du pillage de la ville, quittèrent en grand nombre l'armée espagnole, et reprirent le chemin des Pyrénées. Mais cette défection n'ôta point au reste des troupes la confiance que donne un premier succès ; elles marchèrent à la rencontre de l'ennemi.

Par l'inconcevable inhabileté et le fol entêtement de leur général, les Almohades avaient laissé aux Espagnols le temps de préparer leur résistance, de recevoir des



renforts extérieurs, et même de prendre l'offensive. Au lieu de fondre sur la Castille à l'improviste, avec son immense armée, comme avaient fait Youzef avant Zalakâh et Yakoub avant Alarcos, Mouhamad s'était consumé une année entière devant Saritoût (ou Sarbatar-Salvatierra), forteresse bâtie sur un roc escarpé, qui ne se rendit aux musulmans qu'après que les chrétiens eurent pris Calatrava. Il avait perdu, dans ce siége inutile, tout l'avantage de sa position d'assaillant, en épuisant la première ardeur des troupes, et même en partie l'avantage du nombre, car son immense armée s'était fort affaiblie par le manque de vivres et de fourrages, pendant les rigueurs d'un rude hiver au centre de pays montagneux. Une autre faute acheva sa perte. Le favori Aben-Ghamea fit périr, sous les yeux de son maître, les chefs de la garnison de Calatrava, qui étaient venus rejoindre l'armée de l'émyr après leur capitulation forcée. Cette sévérité féroce excita tellement l'indignation des guerriers de l'Andalousie, auxquels appartenaient les suppliciés, qu'ils s'éloignèrent de l'armée africaine, et firent un camp séparé.

Ce fut dans ces circonstances que, le 15 de la lune Safer de l'année de l'hégyre 609 (12 juillet 1212), les musulmans et les chrétiens se rencontrèrent sur un plateau de la Sierra-Morena, dans un endroit appelé par les Arabes *Hisn-Abakâb* (fort de la Colline), par les chrétiens *Las Navas de Tolosa*, et qui a reçu depuis le nom de *Puerto-Real* [1]. C'est dans les chroniques espagnoles

[1] Port-Royal. En Espagne, on appelle *puertos* les passages des montagnes, qui se nomment également *ports* dans les Pyrénées et *cols* dans les

qu'il faut chercher, cette fois, les détails de la célèbr
bataille de Las Navas ; elles ont conservé jusqu'à l
liste innombrable des guerriers qui s'y distinguèrent
L'armée chrétienne était divisée en trois corps : les Ca
tillans au centre, les Navarrais à droite, les Aragonais
gauche. L'armée des Mores formait cinq divisions pri
cipales : ceux qu'on nommait les volontaires, troupes i
régulières venues de tout l'empire, les tribus berbè
de l'est, celles du Mâhgreb ou de l'ouest, les Andalo
et enfin les Almohades, renforcés de la garde nègre
palais. Cette division des Almohades, où se trouvai
l'émyr et son harem, était disposée en bataillon ca
dont les rangs, unis et serrés par des chaînes, deva
présenter, croyait-on, une masse impénétrable au
de l'ennemi. A peine l'avant-garde espagnole comr
çait-elle à s'ébranler, que les Arabes andalous, q
faisaient face, pleins encore du ressentiment qu'a
excité chez eux les hauteurs et la cruauté du favori,
nèrent bride sans combattre, entraînant dans leu
les corps indisciplinés des volontaires. La terreu
désordre gagnèrent rapidement toute l'armée
mane, qui céda la victoire avant de la disputer.
bataillon des Almohades et des Nègres, que proté
contre l'envie de fuir, les chaînes dont il était e
opposa quelque résistance et soutint le combat.
fut bientôt enfoncé par la chevalerie espagnole,
nétra par plusieurs issues dans les rangs du vaste

Alpes. On voit encore, près du village de Santa-Helena, la col
phale que les chrétiens élevèrent sur le champ de bataille.

(1) Ce furent les Navarrais qui enfoncèrent les premiers le
Almohades. En mémoire de cette action glorieuse, le roi Sanc

La déroute fut alors générale, et l'émyr n'échappa lui-même qu'à force de vitesse aux cavaliers chrétiens qui poursuivirent au loin hors du champ de bataille les débris de l'armée vaincue. Le carnage, dans cette journée, fut horrible, et la perte des musulmans immense. Quelques chartes d'Alphonse IX, où il rappelle minutieusement les circonstances de sa victoire, portent le nombre des morts, du côté des Africains, à deux cent mille, et du côté des Espagnols, seulement à vingt-cinq ([1]). Sans doute l'exagération de l'un et de l'autre calcul est manifeste ; mais si l'on se figure une multitude d'hommes légèrement vêtus, suivant l'usage des Mores, rompus et dispersés sous les lances de guerriers couverts de fer, qui n'accordaient ni quartier ni merci, l'on concevra quel prodigieux nombre de victimes dut joncher le champ de bataille. L'imbécile Mouhamad alla cacher sa honte, après l'avoir cruellement vengée sur les — 1212 chefs andalous, dans le sérail de Maroc, où il mourut l'année suivante, emportant le mépris et les malédictions de tous les peuples de l'islam. Quant aux rois chrétiens, sans profiter de ce grand succès qui leur promettait pourtant de faciles conquêtes, et satisfaits d'une course de pillage poussée jusqu'à Ubeda, ils revinrent goûter l'orgueil du triomphe au milieu des longues ré-

des chaînes autour de son écu. Ces chaînes sont devenues les armes de la Navarre, avec cette devise qui les explique : *Ex hostibus et in hostes.*

([1]) Voici comment s'exprime l'archevêque Rodrigo Ximenez de Rada (*De reb. Hisp., lib.*, 8, *cap.* 10) : *Quibus peractis nostri gratiæ Dei terminum nolentes imponere, per omnes partes usque ad noctem eos infatigabiliter sunt secuti, et secundum æstimationem creduntur circiter bis centum millia interfecta. De nostris autem vix defuêre vigenti quinque.* Cette dernière phrase signifie-t-elle vingt-cinq ou vingt-cinq mille?

jouissances que leur offrit la ville de Tolède, et pour perpétuer le souvenir de leur mémorable victoire, une fête annuelle fut instituée sous le nom pompeux du *Triomphe de la Croix*.

On ne voit pas sans surprise le peu de résultat qu'eu rent pour les Espagnols la défaite et la fuite de l'émy Mouhamad. Le danger les avait réunis; le succès romp leur ligue momentanée. D'ailleurs, la mort presque in médiate d'Alphonse IX, puis celle de Pierre d'Arago qui alla se faire tuer dans le Languedoc, en défendant comte de Toulouse, dont il était suzerain, contre croisés catholiques chargés d'extirper par le fer et le l'hérésie des Albigeois, livrèrent les deux royaumes embarras inséparables des minorités. En Castill jeune Ferdinand III, depuis saint Ferdinand, n'éch qu'avec peine aux mains des Lara et des Haro, fan factieuses qui se disputaient le droit de régner e nom, et les Aragonais eurent besoin d'un décret du pour se faire rendre leur jeune roi Jacques Ier (Jay né en France, et resté prisonnier de Simon de fort. Ce fut seulement en 1224, douze ans après taille de Las Navas, que saint Ferdinand de Ca Jacques Ier d'Aragon, qui fut appelé le Conqué *Conquistador*), affermis tous deux sur leurs trône lurent, pour terminer les guerres civiles, pour s une armée nationale, pour occuper tous les p du théâtre de leurs dissensions, d'attaquer si ment les Mores. Mais, avant d'entamer le récit succès, il convient de jeter un coup d'œil sur se trouvait réduit l'empire musulman.

Mouhamad, comme on l'a vu, n'avait pas

plus d'une année à sa défaite. Son fils unique, Youzef, qui lui succéda à l'âge de onze ans, ne fit que passer sur le trône des Almohades, et finit, encore enfant, une carrière écoulée dans l'ombre du sérail. Pendant la faible et turbulente administration qu'exerçait en son nom le divan, les walis des provinces, et surtout des provinces de l'Espagne plus éloignées du centre de l'empire, s'étaient arrogé l'autorité la plus absolue et la plus indépendante. Après la mort du jeune émyr, au milieu des guerres acharnées que se livraient ses proches parents pour la possession du trône qu'il avait laissé vide, les walis se confirmèrent davantage dans cette indépendance, et l'on vit encore, comme à la chute des Omméyades, l'empire musulman se déchirer en lambeaux. Les principaux chefs qui s'élevèrent en Espagne, à la faveur de l'anarchie, furent les walis de Baeza, de Murcie, de Valence et de Séville. Ce dernier, Syd-al-Mamoun-Abou'l-Olah-ben-Yakoub, l'un des fils du vainqueur d'Alarcos, après s'être affermi dans son gouvernement d'Andalousie, passa en Afrique avec quelques troupes, et les Mores de Maroc, fatigués des combats, des pillages et des meurtres qui ensanglantaient le trône encore inoccupé, mirent fin à cet horrible interrègne en le proclamant émyr. Le premier — 1226
soin d'Al-Mamoun fut de détruire, par le supplice de tous ses membres, le divan ou conseil des cinquante, institué par le *mâhdy*, et qui balançait l'autorité du chef des croyants. Soutenu par le peuple, mais combattu par l'aristocratie des Almohades dont il voulait abattre la tyrannie aux cent têtes en relevant le pouvoir absolu, Al-Mamoun eut à défendre longtemps sa couronne con-

tre un nouveau prétendant, Yahyah-al-Nasser, qui vint l'attaquer jusqu'à Séville, où l'avaient rappelé les progrès des chrétiens. Al-Mamoun le battit, le poursuivit à son tour en Afrique, et détruisit enfin son parti par le supplice de tous les chefs. Quatre mille têtes furent plantées sur des crochets autour des murs intérieurs de Maroc, « répandant, disait l'émyr, une odeur salutaire à la pai
1227 — publique. »

C'était pendant la sanglante anarchie qu'amenèren ces querelles de succession et ces ligues factieuses, pei dant les interminables désordres suscités par l'ambitic du pouvoir dans les plus petites provinces comme da la capitale de l'empire, que les Espagnols, sinon uni du moins en paix les uns avec les autres, forts de le succès passés et de la faiblesse croissante de l'enne commun, avaient ouvert l'attaque générale des prov ces musulmanes. Avant de se mettre en campagne premier soin de saint Ferdinand fut de rappeler à mée un célèbre capitaine, nommé Alvaro Perez de tro, qu'avaient éloigné des brigues de cour, et qui v en Andalousie. C'était alors l'usage, pour tous les tiens mécontents, d'aller servir les Mores, ou du n de se retirer dans leurs domaines. Il fallait même cet usage fût bien fréquent, car on voit, à la époque, un Ferdinand, frère du roi de Léon, un I frère du roi de Portugal, un Gonzalo Nuñez de et d'autres grands vassaux des Etats espagnols, at au service de l'émyr de Maroc; mais on ne voi en retour, de princes ou guerriers mores se r chez les chrétiens et se mettre à leur solde, ce qu nit une nouvelle preuve que, sans être plus rigid

leur foi, les chrétiens n'imitaient pas la tolérance religieuse des musulmans.

Saint Ferdinand partit de Tolède au printemps de l'année 1224, accompagné de cet Alvaro Perez de Castro et de l'archevêque Rodrigo Ximenez de Rada, auteur de la célèbre chronique à laquelle est resté son nom. Il se jeta d'abord, sans projet fixe, à travers l'Andalousie centrale, ravagea les campagnes, et démolit plusieurs places après les avoir pillées. Les pays attaqués ne pouvaient attendre ni secours de l'Afrique, en proie aux guerres intestines, ni assistance des pays voisins, gouvernés par des chefs rivaux, et chaque province était réduite à ses propres forces. Le wali de Baeza, Syd-Mouhamad, exposé seul, et le premier, aux invasions des chrétiens, prit le parti de la soumission. Il offrit au roi de Castille la suzeraineté de ses états, avec le quart des revenus et l'assistance des troupes, et, pour garantie de cet engagement, il lui livra, avec quelques otages, ses villes principales, Andujar et Baeza. En 1226, la province entière était occupée par des garnisons espagnoles. Ainsi dépossédé, Mouhamad se retira à Cordoue, qui, ne s'étant donné nul maître particulier, lui était à peu près soumise. Al-Mamoun venait d'être élevé au trône de Maroc. A la nouvelle de la soumission du wali de Baeza, et de la reddition de ses places fortes, tremblant pour le sort de Cordoue, que Mouhamad pouvait livrer encore aux mains des chrétiens, il se hâta de quitter l'Afrique, et marcha contre lui. Mais les habitants de Cordoue prévinrent sa vengeance, et lui présentèrent la tête de l'infidèle wali quand il parut devant leurs murs. Al-Mamoun mit une forte garnison — 1227

dans cette ville importante, autrefois capitale et centre d'un puissant empire, devenue la frontière d'un empire écroulé.

De leur côté, les Aragonais et les Catalans étaient entrés en vainqueurs dans le royaume de Valence. Abou-Abd-Allah, wali de cette province, imita la prudence de celui de Baeza, et, pour épargner à son pays les ravage: de la conquête, il en fit hommage au roi d'Aragon, don il se reconnut vassal, s'obligeant, par traité, à lui r(
1225 — mettre chaque année le cinquième des revenu Satisfait pour le moment de cet accord avantageu Jacques revint en Aragon pour apaiser quelques troub et se soumettre aux injonctions d'un légat du pape, cassa son mariage avec Léonor de Castille, à cause leur parenté au degré défendu [1]. Mais, libre, en 1: de reprendre le cours des expéditions militaires quelles l'entraînait son esprit entreprenant et l queux, Jacques (que les Espagnols nomment Jayn les Arabes Gaïmis, ou Gakoum, ou Djakoum) tourı armes contre les Baléares. De ces îles sortaient de breux corsaires, qui infestaient toute la Méditerra surtout les côtes voisines de la Catalogne. Le bes se défendre contre leurs entreprises, ainsi que la et le profit des communications commerciales

(1) En voyant, dans l'histoire de cette époque, tous ces mariag demment contractés pour être cassés ensuite, on est frappé de où les lois de l'Église mettaient les divers princes de la Péninsul étrangers au reste de l'Europe, et contraints de resserrer à la liens de famille la paix si fréquemment troublée, ils s'étaient bie tous, par l'effet de ces alliances successives, parents à d'as: degrés, et dans la nécessité d'enfreindre les lois canoniques p d'utiles établissements.

France, la Sardaigne et les républiques d'Italie, avaient fait dès lors de cette province une petite puissance maritime, tandis que les autres États espagnols, relégués dans l'intérieur des terres ou sur les bords de l'Océan, ne possédaient pas, pour ainsi dire, un seul grand vaisseau. Jacques partit de Barcelone à la tête de sa flotte qui portait une armée de débarquement, prit terre sur le rivage de Mayorque, et, en deux campagnes, s'empara des trois Baléares. Les Almohades obtinrent, par capitulation, de se retirer en Afrique, et le reste des populations musulmanes passa sous le sceptre du roi d'Aragon. — 1230

La mort d'Alphonse IX, de Léon, arrivée à la même époque, opéra, pour la seconde fois, la réunion de cette couronne à celle de Castille. Elles ne furent plus désormais séparées. Cette coutume, que les rois avaient conservée jusqu'alors de diviser leurs états comme un patrimoine, cesse à l'avénement de saint Ferdinand. Seul héritier, parmi ses frères, des royaumes de Castille et de Léon, qui comprenaient aussi les Asturies et la Galice, il les transmit sans partage au premier-né de ses six fils, et l'indivisibilité de la couronne s'établit à la fois avec le droit d'aînesse. Tandis que Ferdinand parcourait les provinces de son nouvel état, et que son général Alvaro Perez continuait la guerre des frontières, les musulmans, menacés cependant par une puissance devenue doublement formidable, usaient eux-mêmes le reste de leurs forces dans de nouvelles dissensions. Les Mores de Valence, soulevés par un chef nommé Abou-Zéyan, chassèrent, après plusieurs combats, le wali qui les avait faits tributaires des chrétiens. Celui-ci se réfugia chez le roi

d'Aragon, son suzerain, qui sut plus tard le faire servir à ses projets de conquête. Dans le même temps, le wali de Murcie, Aben-Houd, se révolte contre l'émyr Al-Mamoun, lui résiste avec succès, le défait dans une sanglante rencontre, et s'empare de Grenade, où il se fait proclamer khalyfe. Pour réduire le rebelle, Al-Mamoun se vit obligé de passer en Afrique, dans le dessein d'y lever des troupes, et mourut subitement avant d'arrive 1232 — à Maroc. La mort de ce prince, que les chrétien eux-mêmes, malgré ses sévérités, ont appelé juste et ve tueux, amena la dissolution complète d'un empire do sa main seule avait un instant retardé le démemb ment et la chute. Le trône de Maroc, d'abord occupé p son jeune fils, Abd-al-Ouahed (*Serviteur de l'Uniqu* qui fut presque aussitôt assassiné, devint l'arène s glante où des partis, toujours renaissants, se dét saient l'un l'autre sans pouvoir se vaincre. L'anarchi prolongea si longtemps, que ce ne fut qu'en 1270, a trente-huit années de guerres, de meurtres et d'aff désordres, que la tribu des Bény-Mérines (Bény-M mys), descendue de l'Atlas oriental, finit par chasse autres concurrents, et commença une nouvelle dyn d'*émyr-al-moumenin*. Déjà les Almoravides et l mohades, sortis du désert avec leurs sauvages t avaient successivement détruit les heureux effets domination des Arabes, et ramené les Berbères à mœurs primitives, celle des anciens Numides ; les Mérines, plus sauvages encore que leurs deva achevèrent de replonger l'Afrique dans cet état d barie stationnaire où nous l'avons trouvée, et conquête française essaie laborieusement de la tir

Ainsi arrachée au joug de l'Afrique, l'Espagne musulmane pouvait encore, par son étroite union, former une puissance égale à celle des chrétiens, divisés en plusieurs États rivaux. Mais ses diverses parties, loin de se fondre dans une ligue fraternelle dont l'imminence du péril leur faisait une loi pressante, se séparèrent plus violemment que jamais. Ce ne furent plus des provinces gouvernées isolément par leurs walis devenus chefs absolus; ce furent, comme avant la venue des Almoravides, des villes, des forteresses, de simples bourgades, où le kady, l'alcaÿde, le premier venu, s'il en avait l'audace et le moyen, s'érigeait en maître, et cherchait à fonder, aux dépens de ses voisins, son empire éphémère. Au milieu de ce bouleversement universel, de cette érection de cent petits États sur la ruine de l'État, apparurent seuls trois chefs dignes de ce nom : à Valence, Djomaÿl-ben-Zeyan, qui avait forcé le wali almohade son prédécesseur à se réfugier en Aragon; à Murcie et Grenade, Aben-Houd, l'heureux révolté contre l'émyr Al-Mamoun; à Jaen, Mouhamad-Abou-Abd-Allah-ben-Youzef, surnommé Aben-al-Hamar (Ebn-al-Ahhmar, *fils du Rouge*). Les uns font celui-ci neveu de cet Yahyah-al-Nasser, qui avait été le concurrent d'Al-Mamoun au trône de Maroc; d'autres, le fils d'un simple laboureur, et de race arabe. On disait de lui que, jeune homme, il était prudent et vertueux comme un vieillard, habile et vaillant comme le grand Al-Mansoûr. Mais l'égalité de puissance établissant entre ces trois walis une inévitable rivalité, ils employaient leur voisinage, non point à former une étroite alliance, mais à s'attaquer sans relâche par l'intrigue et par l'épée comme d'irréconciliables ennemis.

Ce fut dans ces circonstances fatales que les rois de Castille et d'Aragon reprirent simultanément les hostilités, un moment suspendues, d'un côté, par la succession à la couronne de Léon, de l'autre par la prise des Baléares. S'étendant à la fois dans la Manche, l'Estrémadure et l'Andalousie, saint Ferdinand (que les Arabes nomment Ferdeland, en ajoutant d'habitude : « Maudit soit-il d'Allah ! ») pénétra, en 1233, jusque sur les bords du Guadalété, où il battit l'armée d'Aben-Houd, qui croyait le tenir enfermé et lui couper toute retraite. De retour dans ses états, en 1235, avec un immense butin, mais peu de prisonniers, car les Arabes l'accusent d'avoir passé au fil de l'épée jusqu'aux femmes et aux enfants qu'il avait faits captifs, saint Ferdinand laissa quelques troupes dans la ville d'Andujar, qui se trouvait le point extrême de sa frontière, tandis qu'il allait prendre ses quartiers d'hiver en Castille. Le commandant de cette place, Domingo Muñoz [1], ayant ouï dire à des prisonniers faits dans les environs, que les habitants de Cordoue comptaient sur l'inaction des Espagnols, après le départ du roi, et négligeaient de veiller à la garde de la ville, tenta un coup de main qui, s'il eût été moins heureux, semblerait d'une folle témérité. Il s'avance en secret, avec sa petite troupe, jusqu'aux approches de cette capitale, et, profitant d'une nuit d'hiver, sombre et pluvieuse, il escalade les murs du faubourg d'*Al-Scharkya* (d'Orient), séparé de la ville par le Guadalquivir, égorge les postes endormis, puis, fermant à la hâte par des bar-

[1] Tige de la famille de Cordova, d'où est sorti Gonsalve de Cordoue, le *Grand Capitaine*.

ricades les rues qui aboutissaient au fleuve, il se fortifie dans ce faubourg, et s'y maintient, malgré les efforts des habitants de Cordoue pour l'en déloger. Alvaro Perez de Castro, qui commandait l'armée des frontières [1], averti par un courrier de Muñoz, accourt avec tout ce qu'il peut rassembler de soldats et de vivres, et s'enferme lui-même dans le faubourg conquis. Un autre courrier rencontre le roi de Castille à Benavente. Ferdinand expédie aussitôt à tous ses vassaux l'ordre de le joindre en Andalousie; puis, sans attendre que les soldats eussent pu se réunir sous leurs bannières, il part avec une trentaine de cavaliers qui lui servaient d'escorte, et, non moins téméraire que ses capitaines, il vient former, sous les murs de Cordoue, le noyau d'un camp où ses troupes se rendaient, par petits détachements, de tous les points du royaume.

Le wali Aben-Houd, averti par les habitants de Cordoue du danger qu'ils couraient, arriva devant cette ville avec son armée, presque aussitôt que le roi de Castille. Mais il ne pouvait croire, malgré les affirmations des assiégés, que ce prince eût entrepris avec une poignée d'hommes le siége d'une grande capitale. Dans cette pensée, et rendu prudent par sa déroute sur les bords du Guadalété, il n'osa se décider à lui livrer bataille sans s'être assuré d'abord de sa force véritable. Un chevalier chrétien nommé Lorenzo Suarez, chassé de Castille pour ses crimes, et qui servait dans l'armée musulmane, s'offrit à remplir cette mission; mais trahissant, pour obtenir sa grâce, les intérêts de son bienfaiteur, il alla se

[1] On donnait alors à ces généraux le titre d'*adelantado*, avancé.

concerter avec Ferdinand, et revint dissuader Aben-Houd d'attaquer les Espagnols, dont il exagéra le nombre, et qu'il sauva, par ce stratagème, d'une perte inévitable. Tandis que le wali de Murcie balançait, intimidé par le faux rapport de son espion, il reçut un messager de Valence que lui envoyait Aben-Zéyan pour implorer son assistance contre les Aragonais, et lui offrir la suzeraineté de cette province, s'il parvenait à la sauver du joug des chrétiens. Ces nouvelles décidèrent Aben-Houd à porter le secours de ses armes au pays le plus voisin de ses propres domaines, et, laissant Cordoue seule aux prises avec les ennemis de l'islam, il gagna le port d'Alméria pour s'y embarquer. Mais là, il fut assassiné, dit-on, par le kaÿd de la place, affidé du wali de Jaen, ennemi d'Aben-Houd, et l'armée qu'il commandait se dispersa, inutile aux deux contrées qu'elle devait secourir.

Cependant, les Espagnols accouraient avec ardeur au camp du roi, et tandis qu'Aben-Houd abandonnait la défense de Cordoue, Ferdinand se trouvait capable d'en ouvrir le siége. Cette grande ville, manquant de vivres, de garnison, et surtout d'un chef, livrée à l'agitation, au désordre, aux souffrances de la faim, ne pouvait tenir longtemps contre une armée dont elle voyait sans cesse accroître la force. Au bout de quelques mois de blocus, car les Espagnols se contentèrent de serrer étroitement la place sans lui livrer d'assaut, une capitulation fut demandée. Ferdinand la dicta, et les conditions qu'imposa ce conquérant béatifié furent d'une excessive rigueur. Il exigea que tous les habitants musulmans quittassent la ville, sans enlever autre chose de leurs propriétés que ce qu'ils porteraient eux-mêmes. La

famine, ne laissant d'autre alternative que la mort ou l'esclavage, fit accepter cette loi cruelle par un peuple dégénéré. Chassés sans pitié de leurs maisons et de leurs champs, les malheureux habitants de Cordoue et de son district abandonnèrent leur patrie pour se répandre dans les pays musulmans les plus voisins, et, à la fin de juin 1236, l'armée espagnole prit possession en grande pompe, mais dans la solitude, de l'ancienne capitale des khalyfes. — 1236

Saint Ferdinand se rendit d'abord à la grande mosquée, et ce magnifique ouvrage du premier Abdérame, consacré désormais au culte chrétien par les mains d'un prêtre guerrier, retentit des actions de grâces et des chants de triomphe qu'entonnait le clergé de l'armée victorieuse. Il eût péri sans cette cérémonie de purification ; une messe et quelques aspersions nous ont conservé ce noble souvenir, cette parlante chronique d'un grand peuple qui n'est plus. Mais les autres monuments que nul caractère sacré ne protégea contre une avidité barbare, contre une haine fanatique, disparurent tous dans les pillages et les dévastations de la conquête. Il ne reste rien, ni des riches abords de la mosquée, ni du palais Mérouân et de sa précieuse bibliothèque, ni du merveilleux palais d'Al-Zohrah, séjour enchanté des khalyfes omméyades. On cherche en vain la place qu'ils occupèrent, et, parmi des édifices tout modernes, tout chrétiens, la mosquée arabe apparaît aujourd'hui comme une de ces colonnes solitaires des steppes de l'Orient, qui sont là, debout, pour attester que des nations civilisées occupaient jadis le vide inculte des déserts.

Dans cette *Aljama*, devenue cathédrale par le droit du

plus fort, le roi de Castille trouva les cloches de Saint-Jacques-de-Compostelle, que le grand Al-Mansoûr y avait suspendues, comme un trophée, parmi les lampes d'argent qui éclairaient les prières de nuit. Triste retour des choses humaines, et fragilité des exploits de la force! Au bout d'un siècle et demi, ces cloches étaient reportées jusque dans le temple de l'apôtre d'Espagne, sur les épaules des prisonniers musulmans.

La prise de Cordoue livra aux chrétiens toutes les places qui dépendaient de son territoire. Almodovar, Estapa, Ecija même, à peine séparée de Séville par trois journées de marche, se rendirent à des détachements de l'armée espagnole. Il faut que les ravages commis par ces vainqueurs farouches dans les belles campagnes du Guadalquivir aient été sans mesure et sans prudence, comme sans miséricorde; il faut que la population des champs ait été partout chassée et balayée comme celle des villes; car, lorsque saint Ferdinand, à son départ, eut laissé quelques troupes pour garder la frontière du pays conquis et protéger les nouveaux colons qu'il y appelait de toutes les parties de l'Espagne chrétienne, par des distributions de terres et un octroi de *fueros* ou priviléges, on fut obligé, pendant plusieurs années, d'envoyer de Castille à Cordoue des vivres de toute espèce, pour apaiser l'horrible disette qu'y souffraient la garnison et les habitants.

A cette époque si fatale au croissant, tandis que les Mores perdaient leur ancienne capitale au centre de l'Andalousie, ils perdaient encore leur plus belle province à l'orient de l'Espagne. On a vu précédemment qu'Abou-Abd-Allah, chassé de Valence par ses propres



sujets, avait cherché un asile chez le roi d'Aragon.
A son retour des Baléares, Jacques reçut les plaintes du
wali détrôné, et saisit avidement ce prétexte pour effec-
tuer la conquête d'une province que les Arabes appe-
laient le « Verger des aménités d'Espagne, » et dont il
convoitait, non l'hommage et le tribut, mais l'entière et
pleine possession. Après avoir préparé un plan de cam-
pagne où brille le talent d'un habile capitaine, dans ce
temps où la force brutale faisait à peu près tout l'art de
la guerre [1], il assembla ses troupes, et, sans s'arrêter à
piller les campagnes, il marcha droit à Buriana, — 1233
alors place forte sur les bords de la mer, non loin de
Segorbe, et la fit capituler après un siége opiniâtre. La
prise de cette ville lui assurait deux grands avantages
pour le succès de son entreprise : il faisait approvision-
ner son armée par sa flotte, et coupait entièrement la
communication des diverses places du nord de la pro-
vince avec leur métropole. Ces places, en effet, de
l'Ebre au Guadalaviar (*al-Ouad-al-Abyad*, la rivière
Blanche, nom arabe de l'ancien Turia), se rendirent
successivement aux Aragonais. — 1234

Un nouveau mariage de Jacques, qui alla, crainte de parenté, chercher une femme jusqu'en Hongrie (il épousa la fille du roi André II), l'éloigna quelque temps du théâtre de la guerre. Mais le bruit de la chute de Cordoue réveilla son émulation de gloire et son ardeur de conquête. Aidé par une foule de volontaires qui étaient venus, au retour de la sixième croisade (1228), non-seu-

[1] On en peut voir les intéressants détails non-seulement dans la Chronique de Desclot, mais aussi dans les propres Commentaires du roi *Jayme el Conquistador*. M. Romey en cite plusieurs fragments, tome VI, chap. 7.

lement de France, mais d'Italie et d'Angleterre, il s'a-
1236 — vança jusqu'aux portes de Valence, y resserra les faibles troupes du wali, fit élever une forteresse pour protéger son camp, et forma le siége régulier de la place. Aben-Zéyan, privé de tout appui en Espagne par l'assassinat d'Aben-Houd, dont il avait imploré le secours, tourna son dernier espoir du côté de l'Afrique. C'était pendant le sanglant interrègne qui, des Almohades aux Bény-Mérines, laissa sans maître le trône de Maroc. Un seul wali, celui de Tunis, envoya quelques vaisseaux pour jeter du renfort et des vivres dans la place assiégée; mais la flotte catalane les empêcha d'aborder au Grao, et ferma l'entrée de ce port de Valence. En se voyant pressé par terre et par mer dans une ville où les vivres manquaient pour la multitude qui s'y était enfermée, et dont le bélier avait ouvert les murailles, Aben-Zéyan fit demander une capitulation. Le roi d'Aragon imposa des conditions moins dures que le roi de Castille ne l'avait fait à Cordoue. Il laissa aux habitants de Valence le choix de se retirer avec ce qu'ils pourraient emporter de leurs biens, ou de rester dans la ville en conservant la liberté de religion, et sans avoir à supporter plus de charges que les habitants chrétiens. Il fut, en outre, convenu qu'Aben-Zéyan se retirerait avec ceux qui voudraient le suivre au delà de la rivière Xucar, et que cette rivière serait désormais la limite entre les deux peuples. On signa de plus une trêve de sept ans. Après
1238 — quoi, le 28 septembre 1238, Jacques entra triomphalement dans la ville que le Cid avait un instant possédée, il y avait un siècle et demi, et dont les champs fertiles, encore arrosés et cultivés à la manière des Ara-

bes, ont reçu du reste de l'Espagne le nom de *Jardin de Valence* (*Huerta de Valencia*). La plupart des mosquées de cette ville furent aussitôt converties en temples chrétiens, et les dépouilles des habitants qui s'éloignèrent furent réparties entre les nouvelles églises, les ordres militaires, les barons aragonais et les volontaires étrangers.

Dans son empressement à occuper Valence, Jacques avait admis avec facilité, et même avec une certaine grandeur d'âme, les conditions proposées par le wali. Mais il se fatigua bientôt de l'inaction gênante où l'enchainaît la trêve, et se repentit de l'avoir jurée. Pour colorer la violation de ses engagements, il feignit d'être appelé dans ses possessions de France, et partit pour Montpellier. Ses généraux passèrent aussitôt le — 1239 Xucar, et fondirent inopinément sur les terres laissées au wali par les traités de partage et de paix. Au retour du roi, les chefs musulmans se plaignirent des violences qu'ils avaient essuyées, et demandèrent réparation de ces griefs. Jacques, en présence des envoyés mores, blâma ses officiers; mais il garda leurs prises, et, l'année suivante, sans chercher même un prétexte, il se mit — 1240 en personne à la tête de ses troupes, s'empara des riches vallées de Bayren et de Villena, et vint assiéger la ville forte de Schatybah (Xativa, aujourd'hui San-Felipe), dont l'alcaÿde fut contraint de se déclarer son vassal. Ce n'était point encore assez pour l'ambitieux monarque. Il envoya quelques escadrons faire du butin jusque sous les murs de la place, puis il fit un crime à l'alcaÿde d'avoir mis ses pillards en fuite, l'accusa de rébellion contre son suzerain, et le somma de lui livrer la ville

qu'il commandait. L'alcayde opposa vainement de bonnes raisons. L'armée aragonaise était prête, et Xativa fut assiégée. Mais ce ne fut qu'après un an de résistance
1244 — et de combats que la famine obligea les habitants à se rendre. Jacques occupa ensuite la ville de Denia (l'ancien Dianium ou Artemisium), et se trouva ainsi, précisément quand la trève expirait, maître de toute la province dont la capitulation de Valence avait
1245 — assuré au wali la paisible possession.

Cette indigne violation de la foi jurée n'était que le prélude d'une iniquité plus grande encore. Lorsque la prise des pays situés au delà du Xucar eut ôté aux musulmans de Valence toute espèce de recours et d'appui,
1248 — un édit royal leur enjoignit de quitter la province dans le délai d'un mois. Ces malheureux bannis, violemment dépouillés des droits et des biens que leur assurait la capitulation, tentèrent en quelques endroits des campagnes de résister à l'ordre inhumain qui les chassait de leurs foyers. Mais, dispersés au milieu d'une armée, sans places fortes, sans moyen de ralliement, ils ne purent donner à ce mouvement l'ordre, l'ensemble et l'unanimité nécessaires. Il fallut partout céder à la force, et la population exilée alla se répandre dans les royaumes de Murcie et de Grenade.

Il ne faudrait pas croire que les détails qui précèdent, et ceux de même nature qui suivront, soient empruntés aux Arabes, et par conséquent empreints de la partialité ou de l'exagération, qui, de leur part, serait possible et naturelle. Comme à partir de saint Ferdinand et de la grande chronique de son archevêque Rodrigo Ximenez de Rada, les historiens espagnols quittent le sec et froid

laconisme des vieilles chroniques latines, pour se faire vraiment narrateurs; comme ils deviennent plus complets et plus explicites, non-seulement que leurs devanciers, mais que les historiens arabes eux-mêmes, c'est désormais par les chrétiens que nous savons leur propre histoire. Ce sont eux qui racontent les événements qu'on vient de lire, sans blâme et sans éloge, comme des choses toutes simples, comme la naissance ou la mort de quelqu'un.

Ces deux provinces de Murcie et de Grenade, où s'était réfugiée la population proscrite par le roi d'Aragon, avaient formé naguère le gouvernement d'Aben-Houd. Elles s'étaient de nouveau divisées à la mort de ce wali; son frère Aly n'avait pu garder que la capitale, Murcie; l'alcayde de Lorca s'était emparé de Carthagène, et le wali de Jaen, Aben-al-Hamar, avait pris Guadix, Loja, Alhama, enfin Grenade. De tous les chefs musulmans, ce wali était alors le seul qui eût conservé quelque puissance et quelque dignité. Les historiens arabes le nomment « l'unique colonne de l'islam. » Tandis que saint Ferdinand laissait un moment reposer ses armes victorieuses, occupé de partager entre ses guerriers et ses prélats les terres de Cordoue, qu'il fallait repeupler d'habitants nouveaux, Aben-al-Hamar, dans le dessein de réunir sous son autorité le reste des provinces que l'épée chrétienne n'avait point encore arrachées au croissant, serrait étroitement dans Murcie le frère d'Aben-Houd, son ancien rival. Celui-ci, près de tomber aux mains de l'ennemi de sa famille, préféra se donner à l'ennemi de sa foi. Il fit hommage de ses états au roi de Castille, et le pressa d'en venir prendre possession.

Aussitôt l'infant Alphonse, fils aîné de saint Ferdinand, traversa la Manche à la tête d'une armée castillane, passa les monts d'Alcaraz, se fit livrer Murcie, prit ensuite Carthagène et Lorca sur l'alcayde révolté, et cou-
1244 — vrit la province entière de garnisons espagnoles. Cette heureuse et facile expédition livrait aux chrétiens toute la partie orientale de la Péninsule, puisque Jacques d'Aragon avait étendu sa conquête jusqu'aux lieux où celle d'Alphonse commençait. Elle mettait ainsi le wali de Grenade dans une position désespérée, l'enfermant de toutes parts entre les domaines du roi de Castille, et l'acculant à la mer. Un des généraux espagnols crut n'avoir plus qu'à l'attaquer pour le détruire; mais Aben-al-Hamar le battit et le rejeta sur le territoire de Cordoue. Ferdinand parut alors à la tête de ses troupes. Il s'avança à travers les campagnes du gouvernement d'Aben-al-Hamar jusqu'à Grenade, où il le tint même quelques jours assiégé. Mais la saison avancée, et surtout l'énergique résistance des Mores, qui venaient à leur tour l'assiéger dans son camp, obligèrent le roi de Castille à rebrousser chemin. Si cette attaque de Grenade eût eu l'heureux succès du coup de main sur Cordoue, elle avançait de deux siècles l'expulsion totale des musulmans, et saint Ferdinand eût ainsi dérobé à la catholique Isabelle l'honneur d'avoir terminé la reprise de l'Espagne.

1245 — L'année suivante, dès que le printemps fut venu, Ferdinand mit le siége devant Jaen, qu'à deux reprises déjà il avait en vain attaquée dans les campagnes précédentes. Ce nouveau siége fut l'un des plus terribles et des plus meurtriers de l'époque. Les habitants,

bien commandés, habitués à se défendre, et secondés par l'armée d'Aben-al-Hamar, qui ne cessait d'inquiéter celle des Castillans, repoussèrent pendant plus d'une année tous les efforts des vainqueurs de Cordoue. Cependant leurs murailles tombaient en ruines, et la faim, plus puissante que les machines de guerre, exerçait déjà ses irrésistibles ravages. Aben-al-Hamar prit alors un parti désespéré comme sa situation, mais capable peut-être de prévenir la ruine totale de l'islam. Il se rendit seul et sans suite au camp des Espagnols, fut conduit comme un parlementaire sous la tente du roi de Castille, se nomma, et lui baisa la main en signe de vassalité. Cette entrevue singulière, où Ferdinand ne voulut pas être en reste de confiance et de courtoisie, amena un arrangement immédiat entre le More et le chrétien : il fut convenu que Jaen serait occupée — 1246 par une garnison espagnole, comme gage perpétuel; qu'Aben-al-Hamar conserverait le royaume de Grenade, sous la suzeraineté et la protection de Ferdinand; qu'il assisterait, comme les grands et *ricos homes* de Castille, aux cortès du royaume (¹); qu'il paierait un tribut annuel de cent cinquante mille *doblas* (²), et qu'il fourni-

(¹) Pour savoir ce qu'étaient alors les cortès de Castille, on peut consulter le premier chapitre de mes *Études sur l'histoire des institutions, de la littérature, du théâtre et des Beaux-Arts en Espagne.*

(²) Les *doblas*, monnaie introduite en Espagne par les Arabes, n'avaient point de valeur propre; elles servaient à exprimer le décuple d'autres monnaies d'or ou d'argent qui variaient presque sous chaque prince, de manière qu'elles avaient, suivant l'époque, une valeur très-différente et très-disproportionnée. Je n'ai pu trouver aucune indication de la valeur des *doblas* sous les khalyfes omméyades. Les *doblas juzefinas*, qui furent introduites par l'Almoravide Youzef, à la fin du XIe siècle, ne passaient, dans

rait, comme les autres vassaux du roi, le contingent de troupes requis par son suzerain.

Cet accord ne fut guère moins avantageux au roi de Castille qu'au wali de Grenade. Si l'un y trouvait son salut personnel, l'autre acquérait un précieux auxiliaire pour la grande entreprise qu'il méditait depuis la reddition de Cordoue, l'attaque de Séville. Aben-al-Hamar ramena ses troupes à Grenade, mit en ordre l'administion de son petit royaume tributaire, et revint, l'année 1247 — suivante, au camp des chrétiens avec cinq cents lances d'élite. Il voulut offrir sur-le-champ un gage de fidélité et de bons services à son seigneur suzerain. Profitant des avantages que lui donnaient sa connaissance du pays, son langage et son costume, il surprit le fort d'Alcala-de-Guadaïra, à deux lieues de Séville, fort qui servait d'avant-poste à cette grande cité, et dont la position, la solidité, l'étendue, en faisaient l'un des points de défense ou d'attaque les plus importants [1]. Cet avantage décida saint Ferdinand à presser son expédition. Il revint en Castille ordonner et diriger de nou-

les États chrétiens, que pour quatre sous royaux (*sueldos reales*, ou *reales de plata*, tombés aujourd'hui à la valeur minime de 52 centimes). Au contraire, les *doblas* prises dans le camp du roi de Fez Abou-al-Hassan, vaincu à Tarifa, en 1340, par Alphonse le Justicier, pesaient, dit-on, presque une livre d'or. Les Almohades ayant créé des monnaies différentes de celles des Almoravides, et que changèrent ensuite les Bény-Merines, il est difficile de préciser la valeur des *doblas* qui avaient cours lors du traité entre Aben-Al-Hamar et saint Ferdinand.

(1) Les ruines de ce fort, encore assez bien conservées, sont, je crois, le plus précieux échantillon que les Arabes nous aient laissé de leurs ouvrages militaires. Il était formé d'un double rang de hautes murailles, flanquées de neuf bastions, ou grosses tours carrées, et ceignait tout le sommet d'une colline qui domine deux vallons et deux routes.

velles levées, puis, pour seconder utilement les opérations des troupes, il fit partir des ports de la Biscaye une flotte que l'on construisait depuis quelques années dans ce pays de forêts et de marins, et qui gagna, par un long circuit le long des côtes de l'Océan, l'embouchure du Guadalquivir. Ces préparatifs achevés, saint Ferdinand rejoignit l'armée, et vint, sans trouver de résistance, camper devant les murs de Séville.

Depuis la chute des Omméyades, pendant le règne des trois Aben-Abêd, et sous la double domination des Africains, Séville était devenue la vraie capitale de l'empire musulman d'Espagne, c'est-à-dire la plus riche, la plus populeuse, la plus importante de ses cités. Les récentes victoires des Castillans avaient encore accru sa population de presque toute celle de Cordoue, et à l'approche de l'ennemi, la plupart des habitants de la campagne s'étaient également réfugiés dans ses murs. Mais cette multitude était plus propre à dévorer les ressources des habitants qu'à contribuer utilement à leur défense. Un chef manquait aussi pour la diriger. Séville obéissait encore à un vieillard de la famille royale des Almohades, Cid Abou-Abd-Allah, qu'avaient respecté les dernières révolutions, mais que son grand âge rendait incapable des fatigues et de l'activité d'un général. Ce fut le wali de Niebla, Abou-Djafar, réfugié dans Séville, qui prit le commandement de la garnison. Il fit distribuer des armes à tous ceux qui pouvaient en faire usage, forma ainsi quelques troupes improvisées, et les guerriers, non des deux cultes (car il y avait des musulmans dans le camp chrétien, et des chrétiens mozarabes dans la ville musulmane), mais des deux partis, commen-

cèrent à se livrer, sous les murs de la place, de fréquentes escarmouches que faisaient naître de mutuels défis et des combats singuliers. Au milieu de ces luttes chevaleresques, un événement de plus haute importance prépara le succès des chrétiens. La flotte espagnole, sous les ordres de l'amiral Ramon Bonifaz, força l'entrée du Guadalquivir, vainement défendue par les vaisseaux de Séville, qui furent tous pris ou coulés bas. Cette victoire navale priva les assiégés de toute communication avec la mer, avec l'Afrique, et porta l'abondance dans le camp des chrétiens. En même temps, un général espagnol détruisait des partis de Mores qui s'étaient réunis en maraudeurs dans les montagnes voisines, et Carmona, laissée sur les derrières, se rendait par capitulation. Séville était réduite à ses seules forces, à ses seules murailles. Ferdinand l'enveloppa tout entière, en établissant sur les deux rives du fleuve un camp retranché, où l'armée passa l'hiver, contre l'habitude générale de cette époque. Chaque jour de nouvelles troupes, parties du nord de l'Espagne, venaient accroître son armée. Tous les seigneurs *de pendon y caldera* (1) accouraient, bannières déployées, prendre part à l'honneur et aux profits de l'entreprise; les évêques aussi quittaient leurs diocèses pour assister à cette croisade, et des communautés entières de moines venaient, à défaut d'ouailles et de vassaux, partager de leurs mains les travaux des soldats.

Séville est située sur la rive gauche du Guadalquivir ;

(1) *De bannière et de chaudière;* c'est-à-dire qui pouvaient lever des vassaux et les entretenir à leurs frais.

mais elle a, sur la rive droite, deux faubourgs importants, celui de Triana (Al-Trayanah) et celui d'Alfarache (Al-Faradj). Les fortifications, coupées par le fleuve, entouraient de leur enceinte les deux parties de la ville, qui communiquaient alors entre elles, comme encore aujourd'hui, par un pont de bateaux. Sur le conseil d'Aben-al-Hamar, l'amiral Ramon Bonifaz fit charger lourdement deux gros vaisseaux de sa flotte, et, dans un jour d'orage, ces masses, poussées par la marée et le vent, furent dirigées contre le pont, que rompit, en effet, la violence du choc. Les communications étant ainsi coupées entre les deux inégales parties de la ville, les Espagnols réunirent toutes leurs forces contre les faubourgs d'Alfarache et de Triana, qu'ils enlevèrent l'épée à la main, malgré la défense la plus meurtrière. Il y avait alors dix-huit mois que durait le siége. La garnison était décimée par une foule de combats, les vivres s'épuisaient, des maladies contagieuses moissonnaient la multitude entassée dans les maisons et sur les places de la ville; il ne restait nul espoir de délivrance ou de secours. La prise des faubourgs vint ajouter à tous les maux qu'on souffrait la crainte d'être emporté d'assaut et livré à la fureur du soldat. Dans l'impatience de son effroi, le peuple s'agita tumultueusement et demanda qu'on rendît la place. Quelques-uns des principaux habitants furent envoyés en parlementaires au camp du roi de Castille, qui, pressé de mettre fin à ce long siége, adoucit quelque peu les dures conditions qu'il avait imposées à Cordoue. Les habitants de Séville eurent un délai convenable pour réaliser leurs biens et quitter le pays; en outre, pendant un mois, les Espagnols durent

leur fournir, soit des vaisseaux, soit des bêtes de somme, pour les transporter où bon leur semblait. Cette capitulation fut signée le 23 novembre 1248. Aussitôt, trois cent mille personnes, peu confiantes en la foi des chrétiens, sortirent de Séville ; les unes, avec le vieux wali almohade, se réfugièrent en Afrique, d'autres dans les Algarves ou le pays de Xérez, le plus grand nombre dans le royaume de Grenade. Tandis que toute cette population proscrite abandonnait ses champs et ses foyers, l'armée espagnole, conduite en procession par ses prélats et ses moines, suivit le roi du camp dans la cité vide, et l'étendard de Castille fut planté sur la haute tour astronomique, devenue clocher de la cathédrale, où tourne 1248 — aujourd'hui la Giralda.

Etabli dans l'Alcazar des rois arabes, saint Ferdinand présida lui-même au partage des terres et des maisons de Séville ; il les répartit entre ses barons, qui furent magnifiquement récompensés, les églises et les monastères de fondation nouvelle, qui reçurent de riches dotations, et les nouveaux habitants qu'on attira, du reste de l'Espagne, par ces largesses et d'amples privilèges [1]. En

[1] Saint Ferdinand donna à Séville les *fueros* de Tolède. Ce mot, qui n'a point d'équivalent complet en français (le mot *for* n'étant usité que dans les provinces pyrénéennes) signifie les immunités, les coutumes, la juridiction, la forme administrative d'une province ou d'une cité. C'est sa constitution particulière. Pendant les conquêtes successives des Espagnols, quand une ville était prise, ou capitulait, ou était repeuplée, les habitants recevaient des *fueros* par charte royale, soit qu'ils les obtinssent, soit qu'ils les exigeassent, pour se rendre ou pour changer de demeures. C'est là ce qui explique le grand nombre et la diversité des *fueros* urbains qui gouvernèrent l'Espagne, indépendamment des *fueros* provinciaux, tels que ceux de l'Aragon, de la Navarre, des provinces basques, etc.

même temps, il continuait à diriger les opérations de son armée. Pendant les années 1249 et 1250, ses fils ou ses généraux occupèrent les villes de Xérez, Arcos, Medina-Sidonia, Rota, San-Lucar et Cadix. Ebloui par tant de gloire, par cette prospérité sans mélange, et n'ayant plus d'ennemis à vaincre autour de lui, Ferdi- — 1250
nand conçut le projet de passer en Afrique pour y poursuivre, pour y détruire, jusque dans le berceau de leur race, les récents dominateurs de l'Espagne. Après une nouvelle victoire navale remportée par son amiral Bonifaz sur la flotte africaine, en 1251, il se disposait à faire une descente au delà du détroit, quand la mort vint le surprendre, et prévint ce menaçant conflit entre l'Europe et l'Afrique. Une hydropisie de poitrine termina, le 30 mai 1252, le plus glorieux règne du moyen âge [1].

Là se termine aussi la première période de l'œuvre nationale commencée par Pélage, cinq siècles auparavant. L'Espagne était reconquise sur les enfants de l'Yémen et du Mâhgreb. Il est vrai que les musulmans habitaient encore, à l'avénement d'Alphonse X, les provinces de Murcie, de Grenade et des Algarves, à l'orient, au midi et à l'occident de l'Andalousie; mais ils étaient partout vassaux et tributaires des chrétiens. Ces débris d'un empire qui s'était naguère étendu de l'Atlas à la Garonne ne restèrent même pas tout entiers en leur possession. A la suite de quelques révoltes partielles, témérairement tentées, et bientôt étouffées dans le sang, les Algarves d'abord furent réunies au Portugal. Ensuite, le roi de Castille incorpora dans ses domaines,

[1] Voir la note II à la fin du volume.

en 1259, le pays de Xérez et le comté de Niebla, dont les habitants, après la prise de ces villes insurgées, furent expulsés comme ceux de Cordoue et de Séville ; puis, en 1266, la province de Murcie, qui, s'étant soumise aux Castillans, quoiqu'elle leur fût disputée par les Aragonais, garda quelque temps un fantôme d'émyr, créature d'Alphonse X, dont il resta tributaire et vassal. Les musulmans se trouvèrent réduits alors aux étroites limites de la province de Grenade, dont le wali, moins aveuglé que les autres chefs sur ses forces et sur celles de l'ennemi, refusa prudemment de prendre part aux révoltes, et se borna à protéger son territoire contre tous les assaillants. En 1264, dans une entrevue au bourg d'Alcala-de-Ben-Zaÿde, il avait conclu, avec le fils de saint Ferdinand, un nouveau traité de paix et d'al-
1264 — liance.

Le petit nombre des musulmans restés, par suite des capitulations, sur le territoire et sous la domination des chrétiens, et qui n'étaient pas prisonniers de guerre, c'est-à-dire esclaves dans toute la rigueur du mot, furent nommés *Moros mudejares*. Ils étaient soumis, malgré les capitulations, à une législation capricieuse, arbitraire et barbare [1]. Exclus de tous les emplois, ne pouvant posséder de biens fonds, chargés d'impôts cependant, gênés et vexés dans l'exercice de leur culte et dans les usages de leur vie domestique, les Mores mudejares furent, c'est tout dire, assimilés aux juifs. Ils étaient également astreints à porter

[1] Voir le chap. 15 au tome I de l'*Histoire des Mores mudejares et des Morisques*, par M. de Circourt.

une marque distinctive, à ne pouvoir prendre des noms chrétiens, à vivre dans des quartiers séparés appelés *aljamias*, où ils étaient exposés sans cesse aux insultes et aux pillages de la population chrétienne : vie misérable, bien différente de l'existence facile, paisible, protégée et presque honorée que menèrent les chrétiens mozarabes sous les émyrs et les khalyfes.

CHAPITRE VI.

Royaume de Grenade [1]. — Quatrième établissement. — Sa fondation, sa durée, sa chute (de 1246 à 1492).

Après la reddition de Séville, et tandis que l'armée espagnole faisait son entrée triomphale dans cette cité vide de ses habitants, Aben-al-Hamar, plus triste que glorieux des succès de son suzerain, avait pris congé de saint Ferdinand pour retourner dans ses Etats. Quoique vassal et tributaire du roi de Castille, ce prince, qui prit le titre de sultan et d'émyr des Fidèles, jeta les fondements du royaume de Grenade, dernier débris et dernière forme de l'empire arabe en Espagne. Les histo-

[1] Je regrette d'avoir à me servir dorénavant des mots *rois* et *royaume* de Grenade, puisque ces mots ne sont pas arabes, ni d'origine, ni d'acception précise. Mais, d'une part, ils sont consacrés ; de l'autre, les mots d'*émyrs* et d'*émyrat*, seuls possibles, prêteraient à l'équivoque, puisque le titre d'émyr appartenait précédemment aux gouverneurs de l'Espagne pour les khalyfes de Damas, et qu'il appartient, pendant la période où nous entrons, aux souverains de Maroc, qui jouent fréquemment un rôle dans cette partie de l'histoire des Mores-Espagnols.

riens s'accordent à louer sa bravoure, sa prudence, sa modération, sa justice, ses mœurs austères, enfin le zèle habile, les efforts constants qu'il déploya pour le salut et la prospérité de son pays. Lorsque des circonstances extrêmes l'obligèrent à prêter aux Castillans le secours de ses armes, il sut faire servir au bien de ses compatriotes cette nécessité cruelle. Pendant la guerre qu'il fit en allié des chrétiens, fort de l'utilité de ses services, il conjurait sans cesse le roi de Castille de réprimer la licence de ses soldats, de respecter les propriétés et les personnes; il lui faisait comprendre qu'une conduite modérée servirait mieux ses projets de conquête que des exactions qui poussaient les vaincus au désespoir. Ce fut par son intervention continuelle entre les Espagnols et les musulmans dont il était le médiateur, que le territoire de Séville fut préservé des affreux ravages qu'avait soufferts celui de Cordoue. Lorsque, plus tard, les Mores de Niebla, de Xerez, de Murcie, tentèrent un soulèvement contre Alphonse X, Aben-al-Hamar sut se tirer avec habileté d'une position critique, alléguant aux walis révoltés son traité d'alliance avec le roi de Castille, qui l'empêchait d'entrer dans leur ligue contre son serment, et au roi de Castille ses scrupules religieux, qui lui défendaient de s'unir aux autres vassaux de la couronne pour châtier les rebelles. Il échappa, de cette manière, par la neutralité, aux vengeances des chrétiens comme aux reproches des musulmans, et profita même de leurs dissensions.

Cette coutume des princes espagnols, si contraire à celle des émyrs, de chasser tous les habitants d'une contrée conquise, n'était pas seulement inhumaine; elle

était tout aussi impolitique. Pour peupler des campagnes et des villes entièrement désertes, il fallait dépeupler d'autres villes et d'autres campagnes où le nombre des habitants ne fut jamais excessif, et les nations vaincues, dont on perdait les bras, ces nations que les vainqueurs auraient aisément pu tenir sous le joug, se recomposaient sur d'autres territoires, et s'y fortifiaient par leur réunion. C'est ainsi que le royaume de Grenade, si médiocre en étendue, acquit de l'importance, de la force et de la durée. Les populations expulsées de Cordoue, de Séville, de Niebla, de Xerez, au nord-ouest, de Valence et de Murcie, au nord-est, s'étaient agglomérées dans ce commun asile, sous la paternelle administration d'Aben-al-Hamar. Il distribua ces nouveaux venus sur toutes les parties d'un territoire étroit, mais prodigieusement fertile, pour qu'ils aidassent à l'agriculture ou à l'industrie, et trouvassent leur subsistance dans le travail de leurs mains. Il mit en pratique de nouvelles méthodes pour la culture et l'irrigation des terres, pour l'élève du bétail et des chevaux ; il institua des récompenses et des exemptions pour les laboureurs, les bergers, les artisans, qui se faisaient distinguer ; il établit de nombreuses manufactures, surtout pour les étoffes de soie, qui devinrent plus communes et plus célèbres à Grenade qu'en Syrie même ; il fonda des hôpitaux pour les malades, des hospices pour les vieillards et les indigents ; il créa partout des écoles publiques ; il pourvut à la défense de ses forteresses, étendit et fortifia l'enceinte de sa capitale, et, joignant l'amour des beaux-arts au goût des établissements utiles, il fit construire, pour la résidence royale, le magnifique Alcazar, ou

palais-fort, de l'Alhamrâ (*al-Kassr-al-Hamrâ*, le *palais Rouge*, ou le *palais du Rouge*) [1]. La paix constante, absolue, dont jouit Grenade jusqu'à sa mort, lui permit de constituer assez solidement le royaume dont il fut fondateur. Ses sujets reconnaissants avaient coutume de le saluer du titre de *ghalib*, vainqueur ; mais, reportant tout à Dieu, suivant le dogme musulman, il n'accepta d'autre surnom que *al-Ghalib-bi'llah* (le Vainqueur par Allah), et, sur sa monnaie comme sur sa bannière, il fit graver ces mots restés la devise des rois de Grenade : *Lé ghalib illeh Allah*, « il n'y a de vainqueur que Dieu. »

On a droit de s'étonner que les rois de Castille et d'Aragon, jusque-là si persévérants dans leur double et parallèle entreprise, devenus maîtres par la victoire des deux flancs du petit royaume de Grenade, au lieu de laisser la paix à ces débris amoncelés des populations musulmanes, n'aient pas réuni leurs forces pour les chasser de leur dernier asile, et en purger tout le sol de l'Espagne. Peut-être l'Aragonais, effrayé ou jaloux de l'immense agrandissement de la Castille, voyait-il avec plaisir subsister un moyen de neutraliser la supériorité de son rival. Peut-être les deux rois furent-ils guidés alors par le désir de se délivrer au plus vite d'un embarras qui contrariait chez eux d'autres projets. A cette époque, en effet, l'Espagne chrétienne semble oublier la présence des Mores, dont l'expulsion l'avait jusqu'alors absorbée, pour se jeter dans les affaires générales de l'Europe. Jacques Ier d'Aragon, déjà surnommé le

[1] On peut consulter un chapitre sur l'Alhamrâ dans le second volume de mes *Musées d'Europe* (Musées d'Espagne, d'Angleterre et de Belgique).

Conquérant (*Jayme el Conquistador*), toujours actif malgré son grand âge, voulut s'enrôler dans la croisade dirigée par saint Louis contre l'Egypte. Mais la tempête qui jeta sa flotte sur les côtes de Provence, lorsqu'il allait se rallier à la flotte française, l'empêcha d'aller aussi mourir de la peste au milieu des ruines de Carthage (1269). Plus tard, son fils Pierre III, surnommé le Grand, ayant accepté la couronne de Sicile que lui offrirent Procida et ses conjurés, après les vêpres siciliennes, engagea l'Aragon (1281) dans cette longue lutte contre Charles d'Anjou, le pape et la France, qui ne se termina que par le traité de Castronuovo (1302).

Quant au roi de Castille, Alphonse X, il se laissait imprudemment entraîner par les caprices de son esprit à des entreprises aventureuses qui l'éloignèrent sans cesse du but constant qu'avait poursuivi son glorieux père. Il imagina d'abord, et dès son avénement, de faire revivre quelques droits douteux qu'il tenait de son bisaïeul Alphonse IX sur la Gascogne, pour essayer de reprendre cette province aux Anglais; mais les comtes de Béarn et de Limoges, auxquels il fournit des troupes et des subsides, furent battus par Henri III d'Angleterre. La querelle se termina, en 1254, par le mariage de l'infante Léonor avec le prince Edouard. Sur ces entrefaites, la mort de Guillaume, comte de Hollande, rendit vacant le trône impérial d'Allemagne. Alphonse aussitôt, malgré l'éloignement des deux pays, et semblant deviner le rôle de Charles-Quint, se mit sur les rangs pour briguer le choix des électeurs. Il envoya des émissaires en Allemagne, répandit d'énormes largesses, et parvint à partager les voix avec Richard de Cornouailles à l'as-

semblée électorale de Francfort, en 1257. Cette double élection, à laquelle succédèrent les efforts mutuels des deux prétendants pour se faire confirmer, mit l'Europe en feu. Il fallut qu'Alphonse plaidât devant le saint-siége, arbitre ordinaire de ces débats, c'est-à-dire qu'il soutînt ses prétentions à la cour de Rome par les mêmes moyens qu'à la diète de Francfort ; puis, quand le pape eut prononcé en faveur de son rival, qu'il achetât l'alliance des chefs Gibelins pour résister à la décision du Vatican. Tant de prodigalités versées hors de l'Espagne réduisirent Alphonse au honteux et funeste expédient de l'altération des monnaies. Ce vol public eut son effet ordinaire : il fit tout enchérir en proportion, et augmenta la misère au lieu de doubler la richesse. Un mécontentement général éclata. Les chefs des principales familles du royaume, les Lara, les Castro, les Haro, les Mendoza, ayant à leur tête un des frères du roi, l'infant don Felipe, formèrent une ligue contre lui, non pour le renverser du trône, mais pour l'obliger à changer de conduite, en le réduisant à l'impuissance par le refus de leurs services. Ils quittèrent la Castille [1]

[1] Il existait alors, dans les Etats chrétiens d'Espagne, une coutume singulière. C'était le *bénéfice de dénaturalisation*, ou droit que possédait tout vassal du roi de sortir librement du royaume, en renonçant à sa naturalité, à sa qualité de Castillan (*desnaturalizandose*). Cette renonciation, qui rendait le roi maître des biens de son sujet, lui ôtait toute espèce de droit sur sa personne. Si je ne me trompe, ce bénéfice dérivait naturellement des lois féodales : en abandonnant le fief au suzerain, le vassal cessait de lui devoir obéissance et fidélité ; il reprenait toute sa liberté naturelle. Cette coutume, qui, je crois, n'a jamais existé qu'en Espagne, prouverait que, pour s'y être introduit plus tard, le droit féodal s'y était conservé plus pur, plus conséquent au principe de son institution, que dans le reste de l'Europe.

et se retirèrent tous ensemble à Grenade, où Aben-al-Hamar les accueillit avec distinction. Cependant, ni l'insuccès de ses tentatives, ni l'abandon de ses grands vassaux, ni même l'élection finale de Rodolphe de Hapsbourg, à la seconde diète de Francfort, en 1273, ne purent faire abandonner au roi de Castille la poursuite de sa chimère. L'année suivante, il se rendit à Lyon, où le pape tenait un concile, après avoir décidé son beau-père, Jacques d'Aragon, à venir appuyer ses prétentions à l'empire. Ce furent ces diverses circonstances qui, en tournant hors de la Péninsule tous les efforts des souverains espagnols, protégèrent l'humble naissance du royaume de Grenade, et laissèrent croître librement ce rejeton poussé sur le tronc abattu de l'empire arabe.

Le bienfaisant et pacifique Mouhamad-Aben-al-Ha-
1273 — mar était mort en 1273[1], alors qu'il marchait contre ses walis de Malaga, Guadix et Comarès, révoltés à l'instigation des chrétiens. Son fils Mouhamad II, dès longtemps reconnu et *juré*, monta paisiblement sur le trône, et battit les walis rebelles avec l'assistance des réfugiés espagnols, qui, rappelés par Alphonse, décidèrent leur hôte, le roi de Grenade, à les accompagner jusqu'à la cour de Castille. Mouhamad, en effet, eut une entrevue à Séville avec Alphonse X, qui l'hébergea dans son palais, lui donna de brillantes fêtes, et voulut l'armer lui-même chevalier. Ils renouvelèrent ensemble le traité d'alliance conclu entre leurs pères. Mais la reine de Castille ayant indiscrètement fait promettre à Mou-

[1] Voir la note II à la fin du volume.

hamad qu'il accorderait une trève d'un an aux walis révoltés, il vit, dans cette exigence, l'envie d'entretenir la guerre civile au sein de son naïssant état, et bientôt l'absence simultanée des deux rois chrétiens, partis pour le concile de Lyon, vint donner au nouveau roi de Grenade l'espoir de s'affranchir du tribut, peut-être même de recouvrer l'Andalousie entière. Néanmoins, cette entreprise lui semblant au-dessus de ses forces, il engagea l'émyr de Maroc à la tenter de concert, lui offrant pour gage et pour facilités les ports d'Algesiras et de Tarifa. Abou-Youzef, chef de la famille des Bény-Mérinys, qui régnait depuis quelques années sur le Mâhgreb, accepta joyeusement l'offre de Mouhamad, et vint le joindre sur le rivage d'Algesiras, à la tête d'une formidable — 1275 armée. Leur plan était de pénétrer dans les Etats d'Alphonse, par la province de Séville et celle de Jaen. L'*adelantado* d'Andalousie, don Nuño de Lara, vint disputer le passage aux Africains, et, trop faible en nombre, périt avec toute sa troupe, enveloppé dans les rangs ennemis. Mais ce combat meurtrier, et l'opiniâtre résistance d'Ecija, que ne put enlever l'armée victorieuse, effrayèrent l'émyr, qui revint sur ses pas. En même temps, un fils de Jacques d'Aragon, archevêque de Grenade *in partibus infidelium* ([1]), s'était aussi jeté au-devant des Mores du côté de Jaen. Mouhamad aussi l'enveloppa et le fit prisonnier ; mais le prélat captif faillit devenir la cause d'un nouveau combat entre les vainqueurs, les uns voulant le conserver à Mouhamad, les autres voulant l'envoyer à Youzef. On allait en venir aux mains,

([1]) Les historiens arabes disent, par erreur, Sancho fils d'Alphonse X.

lorsqu'un chef arabe le perça de sa lance, disant qu'il ne fallait pas que tant de braves guerriers s'entre-tuassent pour un chien.

En apprenant à Lyon l'irruption des Berbères de Maroc et des Mores de Grenade, Alphonse fut *obligé* de renoncer enfin à la couronne impériale pour venir dé-
1276 — fendre la sienne. Il regagna la Castille en toute hâte, et comme son armée était réunie, comme sa flotte croisait dans le détroit, il put honorablement proposer une trève de deux années aux rois mores qui l'acceptèrent avec empressement. Une seconde trève suivit le siége d'Algesiras qu'Alphonse voulut entreprendre, en 1279, pour enlever aux musulmans d'Afrique le point ordinaire de leurs descentes, et à ceux de Grenade la facilité de secours extérieurs, mais qui, mal dirigé, se termina par la complète dispersion de la flotte et de l'armée espagnoles. Cet échec détermina la révolte qui depuis longtemps menaçait Alphonse. Une ligue puissante se forma contre lui, dans laquelle entrèrent la reine, les infants, les hauts barons, le roi de Grenade, et qui eut pour chef son propre fils Sancho, celui même qu'il avait fait récemment déclarer successeur de la couronne, au risque d'une guerre avec la France [1]. Sancho

[1] Sancho, second fils d'Alphonse, fut déclaré héritier du trône de Castille par les cortès de Ségovie, en 1276, à l'exclusion des enfants de son frère aîné, Ferdinand, petits-fils de saint Louis par leur mère Blanche. Les historiens français ont unanimement flétri, comme la sanction d'une usurpation flagrante, cette sentence des cortès espagnoles; ils ont accusé Alphonse d'avoir tyranniquement dépouillé ses petits-fils au profit d'un fils ingrat qui fit le tourment de sa vieillesse. C'est une erreur; la décision d'Alphonse et des cortès était parfaitement conforme à la législation du pays. En effet, c'étaient les lois gothiques, et non les lois romaines, qui gouvernaient alors

eut bientôt pour lui l'armée, ainsi que la plupart des prélats et des nobles (*ricos homes*), et il se fit nommer gouverneur du royaume, par les cortès de Valladodid, en 1282.

Le malheureux Alphonse, abandonné de ses vassaux, de ses soldats, de sa famille entière, sollicita successivement le secours des rois de Portugal, d'Aragon et de France. Tous trois s'excusèrent sous de frivoles prétextes, et le pape, auquel il avait également adressé ses suppliques, se contenta de lui rappeler l'exemple de Job, pour l'exhorter à la patience. Se voyant ainsi repoussé par tous ceux auxquels l'attachaient les liens de la parenté, du voisinage et de la religion, Alphonse, dans son désespoir, implora l'appui de l'émyr de Maroc, et ce chef de barbares donna une grande leçon aux princes de la chrétienté, en leur apprenant le respect qu'on doit à l'infortune. Abou-Youzef s'occupait à rebâtir la ville d'Algesiras sur le terrain qu'elle occupe aujourd'hui, lorsqu'il reçut le message du roi de Castille. Au lieu de profiter des dissensions qui affligeaient le royaume ennemi, pour accomplir ses projets de conquête, il prit sur-le-champ la route de Séville, où se trouvait Alphonse dans le plus complet abandon. On dit qu'en recevant au milieu de son armée le vieux prince détrôné, Abou-Youzef lui céda la place d'honneur, en lui adressant ces paroles remarquables : « Je « vous traite ainsi parce que vous êtes malheureux, et

l'Espagne. Or, la loi des Goths (*Fuero juzgo*, lib. II, tit 9 y 10) admettait, pour l'hérédité au trône, le droit d'*immédiation*, et non celui de *représentation*. Ainsi, Sancho, immédiat à son père, devait être préféré au petit-fils, qui ne venait que par représentation du fils aîné.

« je m'unis à vous pour venger la cause commune de « tous les rois et de tous les pères. » Avec ce puissant
1283 — renfort, Alphonse commença la guerre contre Sancho, que soutenait Mouhamad, et l'on vit encore une fois chrétiens et musulmans contre musulmans et chrétiens. Mais Alphonse et Sancho tombèrent tous deux gravement malades ; le fils, en s'humiliant, obtint le pardon du père, qui mourut dans l'année 1284, emportant le titre, non de *sage*, que l'histoire n'eût point ratifié si l'adulation le lui avait donné pendant sa vie, mais de *savant*, que jamais aucun roi d'aucun pays ni d'aucune époque n'a mérité plus que lui [1].

Les événements qui suivirent sa mort furent encore plus favorables que ceux de sa vie au solide établissement du royaume de Grenade. L'Aragon, en guerre avec la France pour la possession de la Sicile, eut à repousser une invasion de Philippe le Bel, devenu roi de Navarre par son marige avec Jeanne, héritière de cette couronne (1285). Quant à la Castille, elle était entrée, par la révolte de Sancho IV contre son père, dans une longue carrière de révoltes, dont tout le règne de ce prince fut agité, et qui s'étendit bien loin dans les règnes suivants. Les partages de dépouilles et de territoires, résultat des conquêtes de saint Ferdinand, avaient singulièrement accru le pouvoir des grands vassaux de la couronne, pouvoir auquel la faiblesse et l'irrésolution

[1] Les anciens, auxquels il semblait que la sagesse dût toujours accompagner la science, n'avaient qu'une seule expression pour désigner ces deux qualités. Le mot espagnol *el sabio* (*sapiens* dans sa double acception) a trompé les traducteurs étrangers. Alphonse X étant l'élève des Arabes, il sera plus tard question de lui, non plus comme roi, mais comme savant.

d'Alphonse ne surent pas imposer des bornes, et qui grandit de toute la hauteur de ses fautes. La rébellion de Sancho, achevant d'humilier le trône, éleva jusqu'à son niveau d'orgueilleux sujets. Puni par la loi du talion, il fut obligé de lutter sans cesse, les armes à la main, contre ses hauts barons, soulevés, tantôt par les Lara, tantôt par les Haro, tantôt par son propre frère. La mort de Sancho IV (1295), qui ne laissait qu'un enfant en bas âge sous la tutelle de sa mère Marie de Molina, commença une ère de troubles si nombreux, si violents, si prolongés, qu'il sembla que la jeune monarchie castillane allait s'abîmer comme l'empire arabe, sous les dissensions publiques. Les fils du frère aîné de Sancho, qu'on appelait les infants de La Cerda, appuyés par la France et l'Aragon, disputèrent longtemps la couronne à leur neveu. Ce ne fut qu'en 1305 que des arbitres, choisis par l'Aragon et la Castille pour terminer tous les différends, affermirent par leur décision l'autorité du jeune Ferdinand IV.

A la faveur de ces longues querelles intestines des Etats chrétiens, le royaume de Grenade prospérait sous le successeur d'Aben-al-Hamar. Sauf quelques rares et courtes algarades, sauf quelques prises de forteresses à l'occasion, pour délimiter et couvrir leurs frontières, les Mores de Grenade restèrent en paix avec les Espagnols. L'émyr de Maroc, Abou-Yakoub-ben-Youzef, séduit par les instances et les promesses d'un frère révolté de Sancho IV, tenta seul, en 1294, une entreprise un peu considérable. Il voulait au moins reprendre la place importante de Tarifa, dont les Espagnols venaient de s'emparer. Mais voyant ses troupes constamment repous-

sées par la garnison de cette place ([1]), il les rappela brusquement en Afrique, et, dégoûté de ces expéditions lointaines, il vendit même au roi de Grenade, moyennant quelques milliers de mickals d'or, la ville d'Algesiras qui lui restait seule dans la Péninsule. Ce fut le
1298 — terme de la domination des Africains en Espagne. D'une autre part, les walis de Malaga, de Guadix et de Comarès, privés de la protection de l'émyr et de celle du roi de Castille, firent leur soumission à Mouhamad II, qui, mort en 1303, avait réuni sous son autorité tous les pays encore occupés par des populations
1303 — musulmanes. Borné au nord par la Sierra de Comarès, son état s'étendait, le long de la Méditerranée, du détroit de Gibraltar au delà du cap de Gata, entre Alméria et Carthagène.

Depuis la fondation du royaume de Grenade sur les ruines de l'empire arabe, les événements sont mieux détaillés et mieux connus; mais ils n'ont plus la même grandeur, la même importance, la même généralité. Tant que le trône des khalyfes de Cordoue, ou même des émyrs de Maroc, fut debout, l'histoire des musulmans était celle de la Péninsule presque entière; l'histoire des chrétiens était, comme leur puissance, bornée à quel-

([1]) Le siége de Tarifa est célèbre dans les annales espagnoles par une action qui rappelle et surpasse peut-être celle de l'ancien Brutus. L'infant don Juan, qui commandait l'armée musulmane, apprit qu'un jeune fils d'Alonzo Perez de Guzman, l'opiniâtre gouverneur de la ville assiégée, était en nourrice dans un village voisin. Il l'envoya prendre, le porta au pied des murailles, fit appeler Guzman, et le menaça de faire périr son fils à ses yeux s'il n'ouvrait sur-le-champ les portes de la place. Le père, pour toute réponse, détacha son épée et la jeta au prince, qui eut la barbarie d'en percer l'enfant.

ques provinces. Maintenant, les rôles sont renversés : depuis saint Ferdinand et Jacques d'Aragon, l'histoire des royaumes espagnols est devenue celle de la Péninsule ; l'histoire de Grenade n'en est plus qu'un épisode. Il est donc permis, sans rien enlever d'essentiel au sujet, et sans nuire à la vue générale, de resserrer encore ce sommaire des événements.

Dès que le jeune Ferdinand IV fut dégagé des liens de sa tutelle, il dirigea une attaque contre les Mores pour apaiser les querelles intestines, en occupant ses barons à la guerre étrangère. Tandis que le roi d'Aragon, avec qui cette campagne était concertée, venait assiéger par mer Alméria, lui-même attaquait à la fois Algesiras et Gibraltar. Mouhamad III essaya vainement de débloquer ces places. La dernière fut forcée de se rendre, et — 1306
l'autre allait se livrer aussi, lorsque le roi de Grenade acheta, du roi de Castille, la levée du siége, moyennant la remise de quatre forteresses, et le paiement de cinq mille doblas d'or. La perte du mont de Thâryk (*Djébal-Thâryk*) et ce honteux rachat d'Algesiras furent vivement sentis par les Mores de Grenade. Une sédition populaire éclata contre Mouhamad III, qu'on accusait de ne pouvoir diriger le gouvernement parce qu'il était presque aveugle, et qu'on appelait injurieusement *Al-Amasch* (le Chassieux). Les chefs du mouvement lui intimèrent dans son palais « le décret du peuple souverain » (telle est la singulière expression qu'emploie le traducteur de l'arabe), qui l'obligeait à déposer la couronne. Son frère, Al-Nasser (*le Défenseur*), de qui vient le nom de *Nassé-ride* donné à la dynastie d'Aben-al-Hamar, fut — 1306
proclamé. Celui-ci, après avoir vainement sollicité une

trève des rois espagnols ([1]), prit les armes, battit les Aragonais sous les murs d'Alméria, et les força de se rembarquer. Le fameux procès des Templiers, qui s'instruisit alors en Espagne comme dans le reste de l'Europe, préserva Grenade d'une nouvelle coalition. Puis
1312 — la mort de Ferdinand IV, qui ne laissait pour héritier qu'un fils de deux ans (depuis Alphonse XI, le *Justicier*), jeta la Castille dans les débats intérieurs dont elle sortait à peine, la mère, l'aïeule et les oncles du jeune roi se disputant la régence pendant sa minorité. Al-Nasser, d'humeur pacifique, ne chercha point à troubler, par d'imprudentes attaques, le repos où les Espagnols semblaient l'oublier. Mais ses sujets, toujours turbulents et volages, se lassèrent de lui, comme ils s'étaient lassés de son frère, et, dans une nouvelle sédition, demandèrent le supplice du wazir ([2]) dont l'avarice et la hauteur les avait irrités. Ismaÿl-Aboul-Oualyd, neveu du roi, se mit à la tête des mécontents, vint de Malaga assiéger Grenade, et força Al-Nasser, qu'il tint
1314 — quelques jours enfermés dans l'Alhamrâ, à lui résigner la couronne. Al-Nasser éprouva le sort qu'il avait fait éprouver à son frère Mouhamad.

Peu d'années après l'avénement d'Ismaÿl, les infants

([1]) L'historien more fait à ce sujet une réflexion naïve, mais qui prouve une fois de plus combien différaient d'un peuple à l'autre les idées d'honneur et de loyauté. « Les chrétiens, dit-il, étaient très-doux et très-humbles quand ils demandaient la paix, très-altiers et très-exigeants quand elle leur était demandée : condition d'ennemis peu généreux. »

([2]) *Ouézir*. C'est le *wizir* des Turcs. Au premier ministre, appelé précédemment *hadgeb* (chambellan), on donna, à Grenade, le nom de wazir, qui, d'après d'Herbelot, signifie *portefaix*, pour marquer qu'il portait le fardeau du gouvernement.

de Castille don Pedro et don Juan, déboutés de leurs
prétentions à la tutelle d'Alphonse, occupèrent leurs loi-
sirs et leurs troupes à diriger des algarades sur le terri-
toire musulman. Ils s'avancèrent même, après quelques
succès, jusqu'en vue de Grenade, Ismaÿl, alors, atta-
qua et dispersa leur petite armée; les deux — 1319
princes espagnols périrent dans le combat. A cette
agression succéda une trève de trois ans. Quand elle fut
expirée, Ismaÿl prit l'offensive, et s'empara, dans deux
campagnes heureuses, des villes de Baeza et de Martos
qu'il mit à feu et à sang. Parmi le butin, se — 1325
trouvait une captive chrétienne de la plus rare beauté.
Elle était tombée en partage à l'un des cousins du roi;
mais Ismaÿl la fit enlever et conduire à son harem.
Cette violence lui coûta la vie; son cousin le poignarda
dans l'Alhamrâ, au milieu des fêtes qui célé- — 1325
braient ses victoires. Ainsi fut vengée la chute d'Al-Nasser,
comme l'avait été celle de Mouhamad. Mouhamad IV,
fils aîné d'Ismaÿl, n'avait alors que douze ans, et son
wazir Mouhamad-al-Mahrouk régna d'abord pour lui.
Mais l'insolence et les exactions du ministre ayant excité
des plaintes générales, Mouhamad lui fit trancher la
tête au retour d'une expédition mal dirigée sur — 1328
la frontière de Castille, et prit, à quinze ans, les rê-
nes de l'État. Ses premières armes furent heureuses. Il
enleva aux chrétiens la ville de Baeza [1], et leur — 1330

[1] On raconte que, dans un combat livré sous les murs de cette ville, Mouhamad, qui combattait au premier rang, perça de sa lance enrichie d'or et de pierreries un soldat chrétien qui l'emportait en fuyant. Des cavaliers mores voulurent le poursuivre pour reprendre la lance du roi : « Laissez, leur dit Mouhamad, laissez ce malheureux; s'il revient de sa blessure, qu'il ait au moins de quoi se faire panser. »

reprit ensuite Gibraltar. Mais cette place importante tomba presque aussitôt au pouvoir de l'émyr de Fez, Abou'l-Hassan, qui en revendiqua la propriété. Mouhamad, au lieu de disputer sa conquête à ce puissant voisin, aima mieux contracter avec lui une étroite alliance. Les Espagnols étant venus assiéger de nouveau Gibraltar, qu'ils pressaient vivement par terre et par mer, Mouhamad accourut au secours de la garnison africaine, et parvint à la dégager en battant les chrétiens. Entré dans la place, il fit sentir aux chefs berbères, par quelques plaisanteries ironiques, le service qu'il leur avait rendu; ceux-ci l'assassinèrent, lorsqu'il s'embarquait pour aller visiter à Fez l'émyr son allié. « Tant la barbárie, dit l'historien de Grenade, est ingrate et sauvage! » L'armée proclama l'un des frères de Mouhamad, Youzef-Abou'l-Hedjadj, qui alla prendre possession du 1333 — trône vacant.

Moins guerrier que son frère, le nouveau roi entama sur-le-champ des négociations avec la Castille et le Mâhgreb, qui amenèrent la conclusion d'une trève de quatre ans entre Alphonse XI, Abou'l-Hassan et lui. Cette paix passagère fut remplie par des soins d'administration intérieure. Légiste savant, habile, Youzef rendit plusieurs décrets pour fixer le sens des lois et coutumes civiles, obscurcies par les subtilités des imâms, des khatybs (prédicateurs) et des kadys (juges); il rédigea des formules brèves et simples pour les actes publics et privés; il créa diverses distinctions pour récompenser les services rendus à l'Etat, et fit élever plusieurs monuments dont lui même d'habitude était l'architecte. La sévère justice qu'il rendait à tous, aux petits comme

aux grands, aux pauvres comme aux riches, même en réformant les sentences et les ordres de ses wazirs, devait lui mériter, et à plus justre titre, le surnom qu'à cette époque même recevait le roi de Castille, celui de *Justicier*.

Peu après l'expiration de la trève, l'émyr de Fez envoya son fils Abd-al-Malek (nommé Abomelique par les chroniques espagnoles) en algarade sur les — 1339
terres d'Andalousie. Le jeune prince y périt avec une partie de ses maraudeurs. Abou'l-Hassan jura de venger sa mort, et de reprendre sur ses meurtriers l'ancien empire des Almoravides. Il publia la guerre sainte en grande solennité, réunit sur le rivage de Ceuta toutes les forces de son puissant empire, et traversa — 1340
le détroit sur une flotte de deux cents voiles, après avoir écrasé la flotte espagnole qui lui barrait le passage. Le roi de Grenade étant venu le joindre à l'île Verte, leur armée combinée s'avança contre Tarifa, dont elle ouvrit aussitôt le siége. Cette armée comprenait, au dire, fort suspect, à la vérité, des chroniqueurs espagnols, quatre cent mille fantassins et soixante mille chevaux. A sa suite, disent les mêmes historiens, avait émigré une population de six cent mille personnes, qui venaient s'établir en Espagne à la faveur de ses conquêtes.

Ce grand effort de l'Afrique, menaçant de nouveau la Péninsule du joug des Berbères, jeta l'effroi dans les Etats chrétiens. Alphonse XI pressa les rois de Portugal et d'Aragon de venir se joindre à lui pour la défense commune, et il appela sous sa bannière tous ses vassaux de Castille. C'était comme une croisade : les archevêques

de Tolède et de Saint-Jacques, ainsi qu'un grand nombre d'autres prélats, étaient accourus au camp, en même temps que les barons et les chevaliers des divers ordres militaires. Dès que le roi de Portugal, Alphonse IV, eut rallié ses troupes à celles d'Alphonse XI, ils marchèrent tous deux au secours de Tarifa, qu'un chevalier castillan, nommé Juan Alonzo de Benavidès, défendait depuis cinq mois avec autant de constance et de succès que l'avait fait naguère *Guzman el Bueno*. L'armée espagnole comptait, selon les historiens du temps, plus de cent mille hommes de pied et dix-huit mille chevaux. Le 29 octobre 1340, elle rencontra les Mores au passage du Guadacelito (al-Ouad-al-Salato, *el rio Salado*). Après un jour d'observation et d'escarmouches, les chrétiens franchirent la rivière, et la bataille s'engagea. Aussitôt les assiégés dirigèrent habilement une sortie sur le camp de l'émyr, demeuré sans gardiens. C'était précisément la manœuvre de l'Almoravide Youzef à la bataille de Zalakâh. Elle décida aussi la victoire. Les Africains abandonnèrent le champ de bataille pour défendre leur camp, et les Grenadins, restés seuls aux prises avec toute l'armée chrétienne, ne firent qu'une faible résistance. La déroute fut générale, et le massacre horrible. Deux cent mille cadavres musulmans, disent les chroniques, jonchèrent le court intervalle qui sépare le rio Salado du rivage de la mer. Le harem d'Abou'l-Hassan, sa sœur, son fils, un immense butin, tombèrent au pouvoir des Espagnols. L'émyr n'échappa lui-même qu'avec peine, et s'enfuit en Afrique avec les misérables restes de la multitude qui l'avait suivi. Youzef, enfermé dans Algesiras par les vainqueurs, ne

put retourner à Grenade qu'en s'embarquant pour le petit port d'Almuñecar. — 1340

Une autre perte, plus sensible encore aux Mores de Grenade, suivit de près celle de la bataille du rio Salado. Pour empêcher à l'avenir les invasions des Berbères, et fermer l'Europe à l'Afrique, Alphonse résolut de prendre l'île Verte, qui avait toujours été dans leurs mains la clé de l'Espagne. Après une victoire navale que la flotte castillane remporta à son tour sur celle d'Abou'l- — 1341
Hassan, l'armée chrétienne vint assiéger Algesiras par terre et par mer. Cette ville forte, pourvue d'artillerie dont les Mores avaient fait usage, l'année précédente, au siége de Tarifa ([1]), se signala par une longue résistance. Pour la réduire, Alphonse fut contraint de l'entourer d'un camp retranché, presque d'une autre ville, où son armée passa l'hiver. Youzef fit de nombreux efforts pour dégager cette place importante, et le roi de Castille eut souvent à repousser de ses propres retranchements les chevaliers de Grenade. Enfin, après vingt mois de blocus et de combats, Algesiras, manquant de vivres, dut céder à l'opiniâtre persévérance des assiégeants. Youzef offrit de la rendre au roi de Castille, s'il en laissait librement sortir tous les habitants avec leurs richesses, et sous la condition d'une trêve de dix ans. Alphonse accepta. Les chroniques espagnoles — 1343
disent qu'à cette occasion, le roi de Grenade renouvela l'hommage de fidélité et la promesse du tribut annuel de douze mille doblas d'or stipulés entre Aben-al-

([1]) Voir, au second volume (chap. II, section 1re), la dissertation sur l'invention de la poudre.

Hamar et saint Ferdinand ([1]). Bien que les historiens Arabes ne fassent pas mention de cette circonstance, elle est trop probable pour ne pas être admise.

La concession de cette longue trêve le rendant à ses goûts pacifiques, Youzef se voua tout entier aux travaux du gouvernement intérieur, qu'il avait entrepris déjà durant la trêve précédente. Il fonda de nombreuses écoles, en attacha une au moins à chaque mosquée, et fixa pour toutes celles de l'empire une instruction uniforme. Il embellit de fontaines, de bains et de marchés sa ville de Grenade, dont il rendit les habitations plus saines et plus commodes, en faisant imiter, par chaque citoyen, dans sa demeure et selon ses facultés, les améliorations introduites dans l'Alcazar. Enfin, il fit, ou renouvela, sur les divers objets de l'administration religieuse, civile et militaire, une série de réglements qui ont gardé le nom de leur auteur, et qui sont restés, jusqu'à sa chute, le code du royaume de Grenade ([2]).

La guerre civile s'étant allumée en Afrique, vers 1349, entre Abou'l-Hassan, le vaincu de Tarifa, et l'un de ses fils révolté, Alphonse XI résolut, bien que la trêve de dix ans ne fût pas encore expirée, de mettre à profit les circonstances pour s'emparer de Gibraltar, dont il regrettait la perte, et qu'il convoitait encore davantage

([1]) Voir la note 2, à la page 297, sur la valeur des *doblas*.

([2]) Comme les monuments législatifs servent singulièrement à l'étude des mœurs, et comme ceux de la législation arabe sont fort rares, j'ai cru devoir faire connaître sommairement les réglements de Youzef. On les trouvera (note III) à la fin du volume. Il est remarquable qu'ils appartiennent à l'époque où dans toute l'Europe, et par l'étude des lois romaines, commençait à fleurir la science du droit.

depuis la prise d'Algesiras. Il attaqua vivement la place; mais, après quelques assauts repoussés, il se borna à l'enfermer dans un étroit blocus. La peste se mit alors dans son armée; lui-même fut atteint et mourut, n'ayant que trente-neuf ans. Comme la victoire du rio Salado lui avait donné, chez ses amis et ses ennemis, une immense renommée, les musulmans eux-mêmes prirent le deuil en apprenant sa mort, et les troupes du roi de Grenade, qui le harcelaient dans son camp, laissèrent traverser leurs rangs par l'armée chrétienne, lorsque, formée en un vaste convoi, elle emportait à Séville le corps du *Justicier*. — 1350

Quatre ans après, un fou assassina Youzef, lorsqu'il était en prières dans la mosquée. Son fils aîné, Mouhamad, cinquième de ce nom, après avoir re- — 1354
nouvelé le traité de paix avec les chrétiens et l'émyr de Fez, commençait un règne que son caractère doux, juste et studieux, promettait de rendre prospère, lorsque des ambitions de famille vinrent le troubler dès son début. Il avait comblé de bienfaits son frère Ismaÿl, né d'un autre lit, et la sultane, mère de ce prince. Mais celle-ci, non contente d'habiter le délicieux palais du généralife (*Djénéah-al-Aryf*, jardin d'agrément, de plaisance), voulait que son fils occupât l'Alhamrâ et le trône. Une conjuration les lui livra. Mouhamad, attaqué de nuit dans l'Alcazar, où périt son wazir, et qui fut saccagé comme dans une prise d'assaut, ne put échapper aux coups des assassins que sous les vêtements d'une esclave du harem. Ismaÿl fut proclamé. Mais la loi du talion, cette — 1359
justice de l'histoire, ne tarda pas à l'atteindre. Le chef du complot qui lui avait livré cette couronne usurpée,

Abou-Saÿd, non content de régner en son nom, ourdit
bientôt une nouvelle trame. Ismaÿl, chassé du palais,
battu et pris par les conjurés, fut massacré dans la pri-
1361 — son avec son jeune frère, et Abou-Saÿd se fit
proclamer à son tour. Une autre justice attendait cet
autre coupable.

Cependant Mouhamad V, le roi détrôné, après avoir d'abord obtenu de l'émyr de Fez une armée que la mort violente de ce prince retint en Afrique, avait imploré l'appui de son suzerain, le roi de Castille. L'héritier d'Alphonse XI, Pierre, dit le Cruel, lui confia, en effet, un corps de troupes, qui, réunies à ses partisans, mirent Mouhamad en état de disputer sa couronne à l'usurpateur. Il entra aussitôt sur les terres de Grenade ; mais, effrayé des horribles dégâts que ses alliés les Castillans commettaient sur leur passage, ce prince humain prit la noble résolution de renoncer à ses droits et aux succès qui lui étaient promis, plutôt que de porter la désolation dans sa patrie. Il congédia l'armée espagnole, et se retira lui-même à Ronda, avec le dessein d'y vivre dans le repos et l'obscurité. Mais son apparition avait suffi pour donner le mouvement aux populations, fatiguées de la tyrannie d'Abou-Saÿd. La ville de Malaga se souleva au nom de Mouhamad, et d'autres places suivirent cet exemple. Craignant un abandon général, Abou-Saÿd prit le parti d'aller trouver le roi de Castille, auquel il venait de rendre sans rançon un prisonnier illustre, le grand-maître de Calatrava, et qu'il comptait attacher à sa cause par d'autres présents. Il se rendit à Séville, accompagné d'un nombreux cortége, et menant à sa suite des chevaux de noble race, des armes précieuses,

de riches étoffes, des pierreries et de l'or. Pierre le reçut à l'Alcazar, avec toutes les pompeuses cérémonies de l'hospitalité royale. Mais, la nuit même, il s'empara des trésors de son hôte, et le fit arrêter avec tous les siens. Trente-six chevaliers mores, qui l'accompagnaient, furent conduits sur des ânes dans un bois d'oliviers, hors de Séville, attachés aux troncs d'arbres, et tués à coups de lances par les satellites du roi de Castille. Le cruel Pierre se chargea, dit-on, d'être lui-même le bourreau d'Abou-Saÿd, qui lui reprocha son crime, et lui prédit une fin funeste (1). Grenade ouvrit alors ses portes à Mouhamad, qui obtint, sans combats, la soumission de tout le royaume, renvoya libres les prisonniers chrétiens, et signa la paix avec le roi de Castille. — 1362

Ce fut presque à cette époque du retour de Mouhamad V, que commencèrent les longues querelles de Pierre le Cruel et de son frère Henri de Trastamar, fils naturel d'Alphonse XI. Le bâtard avait pour lui la haine que le peuple portait à son frère, l'Aragon, enfin la France, qui lui donna une armée et Duguesclin (2). Pierre était défendu par les Anglais et le prince de Galles. C'était la première fois que la France et l'Angleterre se rencontraient sur les champs de la Péninsule, où elles se sont retrouvées dans la guerre de succession et dans la guerre d'indépendance. Après des

(1) On a récemment (et je crois avec peu de raison) accusé les historiens espagnols et français d'avoir, en embrassant tous la cause d'Henri de Trastamar, assombri et noirci le tableau des crimes de Pierre le Cruel. Cette aventure d'Abou-Saÿd est racontée par les historiens mores, qu'on n'accusera point de partialité vindicative, puisque Pierre était l'allié, le protecteur de leur bon roi Mouhamad V.

(2) Que les Espagnols appellent Beltran Claquin.

chances diverses et des succès longtemps balancés, Pierre fut enfermé dans le château de Montiel par l'armée victorieuse de Henri, et celui-ci, attirant son frère dans un piége sous une fausse promesse, le poignarda
1369 — de sa main. Le trône de Castille, si *souillé* de crimes, fut le prix de ce crime vengeur.

Mouhamad avait fourni quelques secours à Pierre, plus par devoir de vassal que par attachement personnel. Il rappela aussitôt ses troupes, et profitant des agitations qui suivirent la catastrophe de Montiel, il s'empara d'Algesiras, qu'il détruisit de fond en comble, n'espérant point conserver la possession de cette place entre les deux puissants rivaux qui tant de fois se l'é-
1370 — taient disputée. Une trève fut ensuite solennellement conclue avec le roi de Castille, et pendant plus de vingt années, rien ne troubla la paix entre les deux peuples.

Ce long repos dont jouit Grenade sous la sage et paternelle administration du cinquième Mouhamad forme l'époque la plus heureuse et la plus brillante de l'histoire du royaume d'Aben-al-Hamar. C'est comme le règne d'Al-Hakem II à Cordoue. Alors florissaient l'agriculture, l'industrie et les arts; alors un commerce important se faisait entre l'Espagne musulmane et l'Italie, la Syrie, l'Egypte, le Mâhgreb. Les négociants de toutes les nations, de tous les cultes, trouvaient dans le petit empire more protection et sécurité. Les Génois avaient un comptoir à Grenade même, et le port d'Alméria, ouvert à tous les étrangers, était la plus célèbre *échelle* de l'Occident. Des fêtes élégantes, de brillants tournois, une bienveillante et somptueuse hos-

pitalité, attiraient à la cour de Grenade, comme au centre de la chevalerie, toute la noblesse des nations voisines, musulmanes ou chrétiennes. Aux réjouissances qui accompagnèrent le sacre du fils aîné de Mouhamad, Abou-Abd-Allah-Youzef, et son mariage avec la fille de l'émyr de Fez, assistaient une foule de chevaliers, de marchands et de curieux, venus d'Afrique, d'Espagne, de France et d'Italie. Grenade enfin, selon le mot des historiens arabes, semblait la commune patrie de toutes les nations. Cette situation tranquille et florissante dura autant que le règne de Mouhamad, qui mourut en 1391, dans un âge très-avancé. Il avait renouvelé avec le roi de Castille Jean Ier le traité de paix et d'alliance conclu avec Henri de Trastamar. Lorsque ce dernier mourut, en 1379, on accusa Mouhamad de l'avoir fait périr en lui envoyant des brodequins empoisonnés. Cette étrange accusation, recueillie par les chroniques, mais rejetée par tous les historiens graves, n'a pu reposer que sur cette circonstance fortuite, que Henri tomba malade le jour même où il reçut le présent de son allié, trop noble et trop bon pour avoir été traître et assassin. Le peuple inventa cette histoire; dans sa justice instinctive, il ne pouvait croire que le fratricide de Montiel fût mort naturellement.

Aben-Abd-Allah-Youzef voulut continuer le règne tranquille de son père, et reçut du roi de Castille Henri III, dit le Malade (*el Enfermo*), la confirmation de la paix. Cette circonstance et l'accueil bienveillant qu'il faisait aux étrangers, servirent de prétexte à son second fils, Mouhamad, pour l'accuser d'être mauvais

musulman et secret ami des chrétiens. Une sédition
que souleva ce jeune ambitieux contre son père, ne fut
apaisée que grâce à l'intervention de l'ambassadeur de
Fez, qui la calma par un habile discours aux révoltés.
Mais elle obligea Youzef, accusé d'intelligence avec les
chrétiens, à quelques attaques de frontières, qui furent
repoussées et suivies d'une nouvelle trêve. Youzef étant
1396 — mort peu de temps après, ce Mouhamad lui
succéda, avec l'appui tumultueux du peuple de Grenade,
à la place de son frère aîné, Youzef, qu'il fit enfermer
dans le château fort de Schalobanyah (Salobreña). Bien
que Mouhamad fût allé lui-même à Tolède renouveler
le pacte d'alliance avec le roi de Castille, quelques
algarades des commandants des frontières allumèrent
entre eux une guerre assez vive, que continua, après la
1406 — mort d'Henri III, l'infant don Fernando,
premier tuteur du jeune Jean II. Durant une trêve de
quelques mois, convenue en 1406, Mouhamad VI mou-
rut, et son frère aîné, dont il venait d'ordonner le sup-
1408 — plice, fut tiré de sa prison pour monter au
trône [1].

[1] Cette circonstance curieuse mérite d'être rapportée en détail. Lorsque Mouhamad se sentit mourant, voulant assurer la couronne à son fils, il écrivit au commandant de la forteresse où languissait son frère aîné : « Kaÿd de Schalobanyah, mon serviteur, dès que tu recevras cette lettre des mains de mon messager, tu ôteras la vie à Syd Youzef, mon frère, et tu m'enverras sa tête par le porteur. J'espère que tu ne manqueras pas à mon service. » L'alcaÿde reçut cette lettre tandis qu'il jouait aux échecs avec le prince son prisonnier. En le voyant muet et troublé, Youzef prévit son sort : « Qu'ordonne le roi ? dit-il ; il demande ma tête ? » L'alcaÿde lui présenta la dépêche. « Eh bien ! reprit Youzef, finissons du moins notre partie ; je suis sûr de la perdre. » L'alcaÿde, frappé de stupeur, mêlait toutes les pièces ; le

Ce Youzef, troisième du nom, fut pour Grenade un second Mouhamad V. Deux ans après son avénement, le refus qu'il fit de reconnaître la suzeraineté du roi de Castille, et de payer l'ancien tribu, tombé en désuétude, amena la guerre entre eux, et la prise d'Antéquéra par les chrétiens. Mais une trève fut conclue, en 1410, et successivement renouvelée jusqu'à la mort de Youzef, mort dont la date précise ne se trouve dans aucun historien arabe ou espagnol, mais qui doit être placée vers l'an 1425. Jusqu'à cette époque, le petit empire musulman goûta la paix la plus profonde, et Grenade fut encore un asile tranquille, un lieu de fêtes et de plaisirs, que les étrangers fréquentaient à l'envi. Outre la beauté du pays et la tolérance des mœurs, une circonstance singulière les y amenait en grand nombre : non-seulement tous les chevaliers mécontents de la Castille et de l'Aragon allaient se réfugier à la cour de Youzef, mais ceux qui avaient quelque querelle à vider venaient lui demander, ou le champ clos, ou une sentence d'arbitre, car il s'était acquis, par ses jugements comme médiateur, une grande renommée de sagesse et d'équité. La reine-mère de Castille, doña Catalina, régente pour son fils Jean II, entretenait avec lui une correspondance régulière, et le consultait sur tous les sujets importants.

La mort de Youzef troisième, en marquant — 1425 la fin de cette heureuse et brillante période de l'histoire moresque, ouvre une ère de dissensions, de désordres et

prince lui montrait et corrigeait ses fautes. En ce moment, deux chevaliers arrivèrent de Grenade, à toute bride, pour lui annoncer que son frère était mort, et que le trône l'attendait.

de guerres civiles, qui ne se termine plus qu'à la chute de Grenade.

Le fils de Youzef, Mouleÿ-Mouhamad, surnommé *Al-Haÿzari*, ou le Gaucher, ne sut point conserver l'affection populaire que son père s'était acquise. Humble avec les chrétiens et les Africains, qu'il semblait redouter également, il était arrogant et capricieux avec ses sujets, dont il excita les plaintes en leur interdisant sans motif les fêtes et les tournois qu'ils aimaient avec passion, et en leur refusant des mois entiers les audiences personnelles qu'avaient toujours données, comme rois et comme juges, les souverains musulmans. Malgré la prudence et le zèle du wazir, Youzef-Aben-Séradj, chef de la principale famille du royaume (les Abencérages), une émeute éclata, et l'un des cousins du roi, Mouhamad, surnommé Al-Zaquir (Al-Ssaghir, *le Petit*, *le Cadet*), fut proclamé à sa place. Déguisé en pêcheur, Al-Haÿzari put s'échapper de l'Alhamrâ, et se réfugia à la cour du roi de Tunis, son allié.

Pour s'affermir sur le trône, Al-Zaquir crut bon de persécuter tous les hommes qui avaient servi son prédécesseur, entre autres le wazir Youzef-Aben-Séradj et les chefs de sa puissante tribu. Cette politique lui réussit mal. Les proscrits, réfugiés à la cour du roi de Castille, obtinrent du roi Jean II qu'il embrassât la cause d'Al-Haÿzari, et bientôt ce dernier, également soutenu par son hôte, le roi de Tunis, vint débarquer à Alméria, à la tête d'une petite armée africaine. Al-Zaquir voulut vainement lui disputer l'entrée de Grenade ; enfermé dans l'Alhamrâ, il fut livré au vainqueur par ses propres sol-
1429 — dats, et décapité sur-le-champ.

Al-Haÿzari, peu reconnaissant de l'assistance du roi de Castille, et profitant des troubles que commençaient à exciter dans les Etats chrétiens les faiblesses de Jean II pour son favori, le connétable don Alvaro de Luna, refusa l'hommage de vassalité qu'il avait promis étant dans l'exil. Ce refus alluma la guerre, et des irruptions réciproques ensanglantèrent les frontières des deux Etats. Dans ces circonstances, un parent d'Al-Haÿzari, nommé Youzef-Aben-Al-Hamar, fit proposer à Jean II, par l'entremise d'un chevalier mozarabe, de se reconnaître pour vassal de la Castille, s'il voulait lui conférer la souveraineté de Grenade. Jean II accepta l'offre; en qualité de seigneur suzerain, il déclara roi de Grenade Aben-Al-Hamar, qui s'engagea, en retour, à lui payer les anciens tributs, à l'assister, à toute réquisition, d'un secours de quinze cents chevaux, et à se présenter, comme grand vassal de la couronne, aux cortès de Castille, toutes les fois qu'elles s'assembleraient en deçà des montagnes de Tolède. Ayant réuni à ses partisans une troupe espagnole, Youzef-Aben-Al-Hamar défit Al-Haÿzari, et entra victorieux à Grenade, où il mourut après — 1431
un court règne de six mois. Al-Haÿzari, qui s'était retiré et maintenu à Malaga, vint alors reprendre sans coup férir le trône dont il avait été deux fois dépossédé, et qu'il devait perdre encore. — 1432

Après une trêve de deux ans, conclue avec les chrétiens, la guerre s'engagea de nouveau, et continua jusqu'en 1438. Mais c'était simplement un état d'hostilité qui autorisait de part et d'autres des algarades, et qui n'offre d'important, pendant cette période, que la prise de Huesca par les chrétiens, et une victoire signalée rem-

portée par le wazir Abdelbar sur le grand-maître d'Al-
1438 — cantara, qu'il attira dans une embuscade. A cette époque, des troubles violents agitaient la Castille, et les rois de Navarre et d'Aragon, qui soutenaient les mécontents, faisaient à Jean II une guerre opiniâtre. *Loin* de goûter, à la faveur de ces désordres chez l'ennemi, le repos et la sécurité, Grenade était agitée des mêmes désordres. Un grand nombre de chevaliers mores, ayant à leur tête un des neveux du roi, Aben-Ismaÿl, avaient abandonné la cour d'Al-Haÿzari pour se retirer en Castille. Un autre de ses neveux, Aben-Ozmin (Ebn-O'tsmân), quittant le gouvernement d'une province qu'il commandait, se rend secrètement à Grenade, y forme un parti, excite une sédition, enferme son oncle dans
1445 — l'Alhamrâ, et s'empare de la couronne.

Quoique maître du palais dont la possession donnait l'autorité souveraine, le nouveau monarque ne fut pas unanimement reconnu. Sa hauteur, ses violences, ses cruautés, lui aliénèrent jusqu'à ceux de son parti. Plusieurs dissidents, entre autres le wazir Abdelbar, appelèrent à régner le réfugié de Castille, Aben-Ismaÿl, qui vint, avec leur secours, établir à Montefrio, une cour rivale de la cour de Grenade. Il avait pour lui son suzerain, le roi de Castille, auquel Aben-Ozmin, qui s'était allié aux rois de Navarre et d'Aragon, faisait une rude guerre de frontières, du côté de Jaen, et du côté de Murcie. Dès que Jean II, après le supplice de son favori, eut signé la paix avec ces deux princes, il envoya son armée au secours d'Aben-Ismaÿl, qui vainquit facilement Aben-Ozmin, abandonné du peuple, le chassa
1454 — de Grenade, et fut proclamé.

Jean II mourut dans cette même année, laissant le trône de Castille à son fils Henri IV, dit l'Impuissant (*el Impotente*). C'était dans l'année précédente (1453) que le sultan Mahomet II avait enlevé Constantinople à l'empereur grec Constantin Dracosès, et qu'il avait fait une mosquée du temple élevé par Justinien à la Sagesse divine (Sainte-Sophie). Ce succès des Turcs causa un véritable enivrement parmi toutes les nations musulmanes. Abou-Ismaÿl refusa de renouveler avec Henri IV le traité d'alliance et de vassalité que lui avait imposé Jean II, en lui portant secours; et dès lors recommencèrent ces irruptions soudaines et rapides où les chevaliers mores, habitués aux coups de main, trouvaient un attrait irrésistible. Le nouveau roi de Castille, pour protéger ses frontières, rassembla une armée avec laquelle il pénétra facilement sur le territoire et jusqu'aux murailles de Grenade. Mais les Mores sans livrer de bataille rangée, et seulement par d'incessantes escarmouches, genre de combat où ils excellaient, obligèrent l'armée espagnole à rentrer en Castille. De continuelles hostilités succédèrent à cette expédition, et durèrent jusqu'à la prise de Gibraltar, livré aux Espagnols par un — 1462 des chefs de la garnison, qui embrassa le christianisme. Dépouillé de cette place importante, Aben-Ismaÿl demanda la paix, qui fut signée, en 1465, dans une entrevue qu'eurent les deux rois, et qui dura sans interruption jusqu'en 1470. Pendant cette période, les communications entre les deux peuples redevinrent libres, fréquentes et amicales. Tandis que les chevaliers mores étaient admis avec distinction dans les villes chrétiennes, un grand nombre de chevaliers chrétiens ve-

naient visiter Grenade, et plusieurs y faisaient leur séjour habituel. C'était un Espagnol, don Diego de Cordova, qui devint le favori, le conseiller d'Aben-Ismaÿl, et son général contre un wali de Malaga révolté. De grands événements occupaient la Castille, et détournaient ses forces de leur but ordinaire. Alors s'était formée cette fameuse ligue de barons, de prélats, de députés des communes, qui, ayant proclamé la déchéance d'Henri l'Impuissant, aux cortès d'Avila, en 1465, élut à sa place l'infant don Alonzo, son frère, et, plus tard, lorsque ce dernier mourut, proclama pour héritière du trône leur sœur Isabelle, au mépris des droits de l'infante Jeanne Henriquez, qu'on appelait injurieusement la Beltrañeja (1).

Aben-Ismaÿl était mort en 1466, laissant la couronne à l'aîné de ses fils, Mouleÿ-Aboul-Hacen (Abou'l-Hassan) (2). Celui-ci, déjà vieux, avait, à son avénement, un fils en âge d'homme, cet Aboul-Abd-Allah, surnommé depuis Al-Zaquir (Al-Ssaghyr, *le Petit*), que nous appelons, d'après les chroniqueurs espagnols, et par une contraction de son nom arabe, Boabdil. Al-Zaquir avait pour mère la sultane Zorayah (3), née de sang chré-

(1) Parce qu'on la disait fille de Beltran de la Cueva, favori du roi et amant de la reine.

(2) Il paraît que, vers la fin du royaume de Grenade, ce terme honorifique de Mouleÿ était devenu le titre de l'héritier du trône. Ses frères et les autres princes avaient le titre de Syd.

(3) Les auteurs espagnols font, au contraire, de Zorayah une renégate chrétienne qu'Aboul-Hacen épousa dans sa vieillesse. Mais si elle n'eût été que la marâtre du Zaquir, comment expliquer les efforts qu'elle fit pour lui donner le trône et le dévouement qu'elle lui montra toute sa vie? Sa conduite n'est pas seulement d'une ambitieuse, mais aussi d'une mère. La

tien, femme d'un caractère altier et d'une ardente ambition. Les premières années du règne d'Aboul-Hacen, comme les dernières de celui d'Aben-Ismaÿl, furent tranquilles et prospères. En 1470, une nouvelle révolte de l'alcaÿde de Malaga, soutenue par les Castillans, donna au roi de Grenade l'occasion de représailles. Il enleva par escalade le château fort de Zahara, près du Gualdiaro, et la petite guerre de frontières continua jusqu'à la mort d'Henri l'Impuissant, en 1474.

Ce fut alors que s'accomplit, dans les Etats chrétiens, l'événement qui devait décider du sort de Grenade. L'on a vu qu'après les conquêtes de saint Ferdinand et de Jacques Ier, le royame d'Aben-al-Hamar ne put être fondé et se soutenir, deux siècles durant, que par la constante rivalité des deux principaux royaumes chrétiens, la Castille et l'Aragon, qui, loin de s'unir pour achever l'œuvre des vainqueurs de Séville et de Valence, semblèrent voir avec plaisir subsister un ennemi commun, dont ils se faisaient au besoin, et l'un contre l'autre, un allié. Mais à la mort d'Henri l'Impuissant, le sceptre de Castille et celui d'Aragon se réunirent dans les mains des rois catholiques. C'est le nom consacré pour désigner Isabelle et Ferdinand, mariés en 1467 ; l'une héritière de la Castille, comme successeur de son frère Henri, par décision des cortès na-

même confusion règne dans les auteurs arabes compilés par don José Conde. D'après eux, il fait d'abord de cette Zorayah la mère des deux infants, Syd-Yahyah et Syd-Alnayar, qui seraient ainsi fils d'Aboul-Hacen ; puis, il la fait mère d'Abou-Abd-Allah (Boabdil), et donne pour père aux deux infants le prince Syd-Selym, frère cadet d'Aboul-Hacen et d'Abd-Allah-al-Zagal. Il faut s'en tenir au plus vraisemblable.

tionales; l'autre héritier de l'Aragon, comme fils aîné du roi Jean II. Isabelle avait alors dix-huit ans, et Ferdinand, qui portait le titre de roi de Sicile, n'en avait que dix-sept. Ce fut seulement en 1479, à la mort de Jean II d'Aragon, que s'opéra positivement la réunion des deux couronnes sur le front du couple catholique.

Les conséquences inévitables que devait avoir ce mariage de la Castille et de l'Aragon sur le sort du royaume de Grenade, ne se firent pas sentir immédiatement. Des embarras longs et nombreux accompagnèrent d'abord l'avénement d'Isabelle et le réglement des droits de son mari sur ses états héréditaires. Ensuite, la guerre qu'ils eurent à soutenir contre le roi de Portugal Alphonse V, qui défendait, avec l'aide de la France, les droits de sa fiancée Jeanne Henriquez, la Beltrañeja, ne leur permit pas de quelque temps d'autres entreprises extérieures. Aussi, lorsqu'en 1476, à l'expiration d'une trêve, les rois catholiques demandèrent au roi de Grenade l'hommage et le tribut, Aboul-Hacen put impunément répondre aux envoyés castillans : « Dites « à vos maîtres que ceux qui payaient le tribut sont « morts, et qu'on ne fabrique plus à Grenade pour les « chrétiens que des fers de lances et des lames de cime- « terres. » Mais, peu d'années après, les choses avaient bien changé de face. Battu dans plusieurs rencontres, le roi de Portugal était forcé de demander la paix; sa fiancée Jeanne avait pris le voile au couvent de Sainte-Claire, à Coïmbre; enfin l'Aragon appartenait en propre à l'époux d'Isabelle.

Ce fut donc une impardonnable témérité qui mit les

armes aux mains d'Aboul-Hacen, et lui fit provoquer autrement qu'en paroles les puissants monarques de la Péninsule. Ainsi en jugèrent les musulmans eux-mêmes, lorsqu'en 1479, Abou-Hacen, sans l'excuse de représailles, fit une irruption dans l'Adalousie. Les imâms et les alfaquis de Grenade prédirent alors publiquement la chute de ce dernier débris de l'empire arabe. « Le terme est venu, disaient-ils, de notre règne en Espagne, et les ruines de cette cité tomberont sur nos têtes. » Ces funestes pressentiments se répandirent dans le peuple entier, lorsqu'en 1482, une troupe de maraudeurs espagnols, sous les ordres du marquis de Cadiz (Rodrigo Ponce de Léon), enlevèrent, par le plus audacieux coup de main, la forteresse d'Alahma, située seulement à huit lieues de Grenade, entre cette ville et la mer, cette Alhama dont la perte est tant pleurée dans les vieux *romances* moresques (*Ay de mi, Alahma*, etc.). En vain Aboul-Hacen essaya de la reprendre; toutes ses attaques furent repoussées, et les Castillans conservèrent ce poste avancé, cette tête de pont, qui leur donnait accès au cœur des possessions de l'ennemi. De là, ils pouvaient sans cesse troubler ses travaux, ravager ses récoltes, l'inquiéter et le harceler jusqu'aux portes de sa capitale. La perte de cette place, et le siége de Loja, qui la suivit de près, excitèrent, avec l'effroi, le mécontentement général. L'ambitieuse Zorayah ne vit dans l'agitation qui régnait à Grenade qu'une occasion de porter au trône son fils Abou-Abd-Allah-al-Zaquir. Aboul-Hacen fut contraint de quitter l'armée pour déjouer leurs trames, et d'enfermer son fils dans la tour de Comarès. Mais, avec l'aide de sa mère et de leurs nom-

breux partisans qu'elle ameuta, il parvint à s'échapper de cette prison; et la guerre civile, éclatant aussitôt entre le fils et le père, vint ajouter ses dangers aux dangers toujours croissants de l'invasion étrangère. Al-Zaquir s'était établi dans le palais d'Albaÿcin (Kassr-al-Bayezyn, *château des gens de Baeza*), tandis qu'Aboul-Hacen, que la plupart, lui déniant le titre d'émyr, ne nommaient plus que *le jeque* (le chef de tribu), occupait encore l'Alhamrâ. Les rues de Grenade étaient devenues le théâtre des combats continuels que se livraient les deux factions rivales, dont le sang réciproquement versé et les vengeances de familles entretenaient, envenimaient l'inimitié. Enfin la médiation des imâms et la vue du péril commun amenèrent un rapprochement, puis une trêve, pendant laquelle chacun des prétendants au trône, conservant ses prétentions, devait conserver aussi sa situation présente, et se dévouer au salut de l'Etat. Dès que cette trêve fut conclue, le vieil Aboul-Hacen sortit de Grenade avec ses troupes pour secourir la ville de Loja, que les chrétiens serraient étroitement. Il parvint à la débloquer, secondé par une vigoureuse sortie de l'alcaÿde Aly-Atar. Mais lorsque après cette utile expédition, il ramenait ses soldats à Grenade, le *jeque* en trouva les portes fermées. Violant en son absence la foi jurée, son fils s'était emparé de l'Alhamrâ et de l'autorité royale. Aboul-Hacen fut obligé de se retirer à Malaga, où commandait son frère Abd-Allah, 1482 — surnommé Al-Zagal (Al-Ssaghar, *le Jeune*).

L'année suivante, les chrétiens firent une irruption, d'abord heureuse, dans cette province. Mais le Zagal, secondé par un vaillant chevalier more, appelé Rédouan,

enveloppa les maraudeurs dans une sortie bien dirigée, et les tailla en pièces. Cette victoire, après plusieurs défaites, acquit au Zagal une grande renommée, tellement que le Zaquir, pressé par sa mère, se crut dans la nécessité d'illustrer aussi son nom par quelques hauts faits d'armes. Il assembla les plus nobles chevaliers de Grenade, dont il se composa une troupe d'élite, et dirigea une algarade sur la ville de Lucena, qu'il croyait surprendre. Mais les *fronteros*(1) castillans, prévenus à temps de son dessein, le rencontrèrent sous les murs de cette place. Parmi eux se trouvaient les plus célèbres noms de la chevalerie espagnole, l'alcayde de Los Donceles, don Alonzo de Aguilar, don Diego de Córdova, et son fils ou neveu don Gonzalo (Gonsalve de Cordoue), alors adolescent, qui gagna depuis, dans les guerres d'Italie, le surnom de *Grand Capitaine*. Les Mores tentèrent vainement de soutenir le combat ; les plus braves d'entre eux, entre autres le vieil Aly-Atar, périrent en couvrant la retraite de leur jeune roi. Al-Zaquir, des premiers, tourna bride, et, sautant de cheval, essaya de se cacher dans les joncs d'une rivière. Il y fut pris, et ne sauva sa vie qu'en faisant connaître sa dignité.

Cette expédition désastreuse, où avait péri la fleur de la chevalerie musulmane, et qui laissait un roi prisonnier, justifiait bien le surnom d'*Al-Zogoÿbi*, le Mal-Chanceux, qu'avait reçu le fils de Zorayah. Elle répandit dans Grenade le deuil et la consternation. Le vieil Aboul-Hacen revint occuper l'Alhamrâ ; mais sa présence, loin de rendre la confiance ou l'espoir, ne fit qu'attirer de

(1) Gardiens des frontières, qui restaient au camp toute l'année.

nouveaux malheurs sur cette ville infortunée, et précipiter la ruine de l'empire. Toujours dirigé par sa mère, ce mauvais génie de l'islam expirant, Al-Zaquir avait traité de sa rançon avec les rois catholiques. Il offrait de renouveler l'hommage de vassalité à la Castille, de payer l'ancien tribut de douze mille doblas d'or, de délivrer sept cents prisonniers chrétiens détenus à Grenade, et de se mettre désormais au service du roi suzerain, en paix comme en guerre; il proposait enfin de laisser son fils unique en otage pour garantie de ces conditions. Les offres du roi captif furent soumises au conseil de Castille, où les avis se trouvèrent d'abord divisés; mais la simple observation que le retour du Zaquir à Grenade, loin de réunir les partis, ne ferait qu'y rallumer la guerre civile, suffit pour entraîner la décision d'Isabelle et du cauteleux Ferdinand.

Al-Zaquir, après avoir baisé la main du roi, fut reconduit par une escorte de cavaliers chrétiens jusqu'aux approches de Grenade, où sa mère et ses partisans parvinrent à l'introduire en secret. Les rois catholiques avaient bien calculé. En apprenant, par les acclamations de la populace, que son fils était de retour, et occupait le palais fortifié d'Albaÿcin, Aboul-Hacen assembla les chefs des familles nobles qui suivaient son parti, et résolut, d'accord avec eux, de lui livrer immédiatement assaut. Les partisans du Zaquir, réunis par sa mère, s'étaient préparés à la défense en barricadant leurs quartiers; et les habitants de Grenade, divisés entre le père et le fils, ensanglantèrent pendant tout un jour, par mille combats acharnés, les rues et les places de cette malheureuse ville. Après une nuit passée en apprêts

d'attaque et de défense, la bataille, encore indécise, allait s'engager de nouveau, lorsque l'imâm Macer, dont la longue et vertueuse vie commandait le respect aux deux partis, put se faire entendre de leurs chefs, rassemblés par lui dans une conférence. L'histoire a conservé ses paroles : « Pour qui, leur dit-il à peu près, vous combattez-vous ainsi les uns les autres comme de mortels ennemis? Pour qui répandez-vous de vos propres mains un sang fraternel qui ne doit couler que pour la défense de vos femmes, de vos enfants, de votre patrie, de votre Dieu? Vous, pour un vieillard obstiné, incapable de tenir désormais une épée et de vous conduire contre l'ennemi commun; vous, pour un jeune effeminé, sans courage, sans vertus, sans bonheur, pour un mauvais fils, qu'une femme domine, et qui s'est fait l'esclave des chrétiens. Abandonnez l'un et l'autre, et cherchez s'il n'est point, parmi nos guerriers de race royale, quelque héros auquel nous puissions confier, avec le pouvoir souverain, le salut de l'empire. » Alors il nomma Abd-Allah-al-Zagal, et les vivats unanimes qui accueillirent le nom de wali de Malaga annoncèrent que les partis déposaient les armes.

Le vieil Aboul-Hacen se soumit sans résistance, et son frère, averti par lui-même, vint prendre possession du palais de l'Alhamrâ. Mais le Zaquir occupait — 1484 toujours celui de l'Albaycin. Pour que la guerre civile, à peine éteinte, ne se rallumât pas de nouveau, et que toutes les forces musulmanes pussent se réunir contre les chrétiens, qui pénétraient alors sur plusieurs points du territoire, le Zagal proposa au Zaquir le partage de la royauté. Chacun d'eux continuerait à occuper le palais

dont il était maître; les provinces, les revenus, les levées d'hommes, seraient également réparties entre eux, et seraient employés en commun pour la défense du pays. Le fils de Zorayah, faisant parade d'un zèle désintéressé, parut d'abord consentir à cet arrangement; mais c'était pour gagner du temps, et recourir à son suzerain, le roi de Castille, qui s'empressa de lui envoyer du secours, et grossit ce parti de rebelles d'une troupe d'archers espagnols. De son côté, le Zagal s'assura l'alliance armée de Syd-Zélim et de Syd-Yahyah, son beau-frère et son neveu, l'un wali de Guadix, l'autre d'Alméria, et tous deux à peu près indépendants. La guerre civile se ralluma donc entre l'oncle et le neveu, qui se disputaient par de continuels combats la possession de la capitale, comme naguère le père et le fils, laissant les provinces sans gouvernement, sans direction, sans secours, abandonnées aux querelles des chefs subalternes et aux invasions de l'ennemi. Les principales familles de Grenade suivaient généralement le parti du Zagal; la populace, au contraire, gagnée par les largesses de Zorayah, et trouvant mieux son compte au désordre, formait celui du Zaquir; de manière qu'à la querelle politique pour l'occupation du trône se joignait la querelle sociale entre les pauvres et les riches, et que les pillages accompagnaient les combats [1].

[1] Je n'ai point à rapporter ici certaines circonstances qui passent généralement, sinon pour les causes, au moins pour les accessoires de la chute de Grenade, telles que le procès de la reine, femme du Zaquir (Boabdil), la dispute des Zégris (*al-Zeyrys*) et des Abencérages (*Bény-Séradj*), le massacre de ceux-ci dans la cour des Lions, etc. Toutes ces traditions appartiennent au roman, non à l'histoire. Elles ont été recueillies, peut-être inventées, par les auteurs des nombreux *romances moriscos*, et par quelques

Cependant les rois catholiques, délivrés enfin de tout embarras intérieur, bien d'accord entre eux, disposant par eux-mêmes ou par leurs alliances de toutes les forces des Etats chrétiens, avaient résolu la totale destruction de l'islam en Espagne. Réunir le royaume de Grenade à leur vaste monarchie, terminer la grande œuvre commencée depuis sept siècles et demi par Pélage, n'était pas seulement pour eux un objet d'ambition politique et de gloire mondaine; ce sentiment religieux qui poussait naguère aux croisades leur montrait aussi dans la victoire un devoir accompli, une œuvre sainte et méritoire. Avec celle de Grenade, la conquête du ciel leur était promise [1]. On a vu, par leur habile conduite avec le Zaquir, prisonnier d'abord, puis disputant, sous leur protection, la royauté de Grenade à son père et à son oncle, combien leur entreprise était menée avec prudence, avec politique, avec cette lenteur calculée qui compte sur l'avenir et prouve une résolution persévérante. Leurs préparatifs militaires n'annonçaient pas moins qu'il ne s'agissait plus, entre les deux peuples, de ces simples algarades, de ces escarmouches de frontières, où l'audace et la légèreté l'emportaient souvent sur la force véritable; mais qu'une lutte sérieuse, mor-

écrivains du siècle suivant, entre autres Ginès Perez de Hita, dans son *Historia de las guerras civiles de Granada*, ouvrage curieux par ses détails de mœurs et d'usages, mais dont le titre est éminemment mensonger.

(1) Le moine Fernando de Talavera, l'austère confesseur d'Isabelle, était auprès d'elle un vrai prédicateur de croisade. Cette princesse ayant voulu lui donner le siége épiscopal de Salamanque, il lui répondit qu'il ne voulait être évêque que de Grenade (*Señora, no tengo de ser obispo, hasta que lo sea de Granada*). Il fut, en effet, le premier archevêque de cette ville après sa reddition.

telle, allait s'engager, et que le plus puissant devait écra-
1484 — ser le plus faible.

Les rois catholiques avaient obtenu simultanément des cortès de Castille et d'Aragon tous les subsides nécessaires à leur entreprise; une flotte nombreuse, construite dans les ports de Biscaye, croisait devant les côtes de la Méditerranée pour empêcher que les musulmans d'Afrique envoyassent à leurs frères d'Espagne aucun secours de troupes, de vivres et de munitions; enfin l'armée espagnole s'était assemblée sous les ordres de Ferdinand. Tous les hommes importants des deux royaumes s'y trouvaient réunis, et, comme jadis au camp de saint Ferdinand devant Séville, la plupart des prélats espagnols avaient accompagné, dans cette campagne sainte, les hauts barons et les grands-maîtres des ordres militaires. On y comptait aussi les milices soldées des *Hermandades* (1), et de nombreux volontaires étrangers, même des Suisses et des Anglais. A dix mille chevaux et quarante mille fantassins, à une artillerie nombreuse pour le temps, et déjà très-perfectionnée, se joignait un corps de trente mille pionniers ou fourrageurs (*gastadores* ou *taladores*), qui ne servait point seulement à ouvrir le passage, à rassembler des provisions pour l'armée, mais dont l'occupation principale était de détruire systématiquement les villages et les métai-

(1) Les *hermandades* (confréries) étaient des associations locales, formées au commencement du règne des rois catholiques pour la poursuite des malfaiteurs et la sécurité des routes. Elles se fondirent plus tard en une vaste et unique corporation qui fut appelée la Sainte-Confrérie (*la Santa-Hermandad*), laquelle avait sa police et sa juridiction, ses familiers et ses bourreaux, et qui devint la milice de l'Inquisition.

ries, de brûler les moulins, d'enlever les bestiaux, de couper les arbres, d'arracher les oliviers et les vignes, de ravager les moissons, de porter enfin la désolation dans les campagnes et la famine dans les cités.

Il est inutile de suivre pas à pas l'armée chrétienne dans le cours de ses expéditions; j'en indiquerai sommairement les résultats. La campagne s'était ouverte en 1484; mais elle ne pouvait marcher très-rapidement dans un pays montagneux, accidenté, hérissé de forteresses, où chaque ville, chaque bourgade, chaque village était une place de guerre, où la nature et la main des hommes avaient accumulé les moyens de défense. Deux ans après, les Espagnols étaient maîtres d'Alora, de Setenil, de Coïn, de Cartama; ils avaient de plus fait rendre à merci la forte et populeuse place de Ronda, dont tous les habitants s'enfuirent à Grenade ou en Afrique. Partout, aux approches de l'armée chrétienne, disparaissait la population musulmane. Les cultivateurs des champs, les habitants des villes étaient chassés devant elle, les mosquées se convertissaient en églises, et de nouveaux colons, venus de l'Andalousie chrétienne, repeuplaient peu à peu ces provinces désertes. En 1486, les Espagnols, s'avançant toujours, assiégeaient à la fois Loja et Velez-Malaga. Le péril devenait tellement proche, tellement imminent pour Grenade, que les deux partis qui continuaient à s'entre-déchirer dans cette ville infortunée, laissant les autres places du royaume abandonnées à leurs propres forces, convinrent d'un moment de trêve et d'accord. Le Zaquir marcha au secours de Loja, le Zagal au secours de Velez. Ni l'un ni l'autre ne fut heureux. Le Zaquir n'entra dans la ville

qu'il était venu défendre que pour la rendre immédiatement aux chrétiens; puis, il envoya d'humbles excuses au roi de Castille qui lui reprochait de désobéir à son suzerain; et, de retour au palais de sa mère, il laissa prendre encore, sans même un simulacre de résistance, Illora et Moclin, qu'on appelait les *Deux Yeux* de Grenade. Quant au Zagal, après avoir vainement sollicité les secours des émyrs de Tunis et de Fez, et même du sultan d'Egypte, il tenta du moins la fortune des armes. Secondé par le vaillant Rédouân, il attaqua les Espagnols qui assiégeaient Velez, remporta même quelques brillants avantages, mais fut ensuite complétement battu par des forces devenues supérieures. Tandis que Rédouân, réfugié dans la place, obtenait par ses exploits une capitulation honorable, le Zagal ramenait les débris de son armée à Grenade pour s'y enfermer avec eux; mais il trouva les portes fermées. Toujours lâche et sans foi, le Zaquir avait mis à profit l'absence de son compétiteur au trône pour s'emparer de l'Alhamrâ et se déclarer seul roi de Grenade. Le Zagal n'essaya point de punir cette trahison; il se retira à Guadix, et se fit du district de cette ville, et de ceux d'Alméria et de Baza, où commandaient ses parents, un petit Etat particulier.

Cependant, les divers corps de l'armée espagnole s'étaient successivement réunis devant Malaga, et cette cité, la seconde des Etats d'Aben-Al-Hamar, était étroitement serrée par terre et par mer. Son wali, Aben-Mouza, qui prévoyait depuis longtemps l'attaque des chrétiens et ne recevait aucun secours de la métropole, avait pris à sa solde une troupe d'Africains. Ces mercenaires indis-

ciplinés, s'étant bientôt arrogé le pouvoir sans frein que donne la révolte victorieuse, dépouillaient les habitants, et prétendaient étouffer, par la force, les plaintes qu'arrachaient à ceux-ci une détresse et des besoins qu'ils ne partageaient pas. Bien dirigée par leur chef, Ibrahim le Zénète ([1]), leur défense fut opiniâtre ; mais quelques citoyens, des plus nobles et des plus riches, pressés par la faim, s'entendirent pour livrer aux Espagnols la forteresse de Gibalfaro. La ville dut se rendre, et — 1487 fut mise au pillage. A l'occasion de cette conquête, si désastreuse pour les musulmans, le Zaquir envoya de magnifiques présents aux rois catholiques. Ferdinand reçut des chevaux de noble race et des armes précieuses ; Isabelle, des étoffes d'or et de soie et des caisses de parfums. Cette ignominieuse courtoisie donna ouverture à de nouvelles négociations. Le Zaquir s'engagea par un traité, qu'il eut soin de tenir secret, non-seulement à combattre son oncle, le Zagal, qui inquiétait sans cesse l'armée espagnole par des escarmourches dirigées avec habileté et vaillance, mais encore, dès que les rois ses suzerains se seraient rendus maîtres des districts occupés par ce prince, à leur livrer Grenade. Il devait alors

([1]) « Un jour, dans une sortie, Ibrahim rencontra sur son chemin une troupe d'enfants, les fils des plus grands seigneurs espagnols, qui, se croyant en sûreté, jouaient dans la prairie en dehors du camp. « Allez, allez, petits, retrouver vos mères, » leur dit-il en les caressant du bois de sa lance. Comme on lui demandait pourquoi il n'avait pas frappé de la pointe : « C'est, répondit-il, que je n'ai pas vu de barbes. » Ce trait charmant, qui a touché même le fanatique chroniqueur qui le rapporte (*el cura de Los Palacios*), ne fit pourtant pas trouver grâce à Ibrahim devant le roi Ferdinand. » (*Histoire des Mores mudejares*, etc., par M. de Circourt, t. I, p. 312.)

résigner à leur profit la souveraineté, moyennant l'abandon qui lui serait fait d'un fief considérable dans les Alpuxarres.

1488 — Après une année consacrée tout entière à des soins d'administration intérieure, à des convocations de cortès en Aragon et en Castille, les rois catholiques, réunis derechef, ouvrirent, au printemps de 1489, une nouvelle campagne, avec la ferme intention de ne plus déposer les armes qu'après un succès complet. Les Espagnols, qui détruisaient pièce à pièce le royaume d'Al-Hamar, disant : « C'est grain à grain qu'il faut manger la grenade (*grano à grano se ha de comer la granada*), » et dont le plan était de ne l'attaquer au cœur qu'après en avoir enlevé toutes les autres parties, vinrent investir la ville de Baza. C'était une place très-forte, où s'enferma, avec une suffisante garnison, l'infant Syd-Yahyah, neveu du Zagal. Sa résistance fut brillante et longue ; six mois d'investissement et d'assauts n'avaient pu lasser sa constance ; et l'armée chrétienne se montrait si découragée, aux approches de l'hiver, que la reine Isabelle, qui avait assisté précédemment à la prise de Malaga, crut devoir amener elle-même au camp des renforts de troupes fraîches. Les attaques recommencèrent alors plus vives, et Syd-Yahah se résolut en-
1489 — fin à proposer une capitulation. Loin de lui faire payer par des duretés son opiniâtre défense, les rois catholiques, usant encore d'une politique adroite, comblèrent le jeune prince d'honneurs et de caresses. Il fut séduit et gagné, au point qu'on l'accusa d'avoir abjuré l'islam pour plaire à la reine. Ce qui est avéré, du moins, c'est qu'après la remise de la place à d'hono-

rables conditions, Syd-Yahyah se rendit auprès de son oncle, le Zagal, pour l'exhorter à faire également sa soumission au roi de Castille. Il lui représenta l'impossibilité de résister avec succès, les maux infinis d'une lutte sans espoir, et les avantages qu'assurerait à ses sujets, comme à lui-même, non la soumission d'un vaincu qui se livre à merci, mais un traité conclu, avant la défaite, avec des souverains généreux. Le Zagal se laissa convaincre ; il suivit son neveu au camp des chrétiens, où l'attendait le plus brillant accueil, et le traité promis fut aussitôt conclu. On convint que le roi Abd-Allah-al-Zagal ferait remise aux rois catholiques des deux provinces de Guadix et d'Alméria qu'il possédait encore ; que les villes et forteresses seraient ouvertes aux troupes espagnoles ; que les habitants deviendraient sujets de la couronne de Castille, à laquelle ils paieraient les tributs qu'ils avaient précédemment payés à leurs souverains, et qu'à ces conditions, ils conserveraient, avec leur liberté d'action et de croyance, la paisible possession de leurs biens. Le Zagal se réserva la propriété d'une moitié des salines de Maleha et de vingt-trois bourgs ou villages dans les vallées d'Andaraz et d'Alhaurin : « chétif et vil prix d'un royaume vendu. » Ce traité, qui s'exécuta sur-le-champ, et qui entraîna, par l'attrait de conditions avantageuses, la reddition de plusieurs places des autres districts, livrait aux Espagnols tout le littoral du royaume musulman, et complétait, avec la conquête des provinces, l'investissement de la capitale.

Grenade seule était encore debout. Une mul- — 1490 titude immense, composée des populations qu'avait chassées devant elle l'armée espagnole, emplissait les

maisons de cette capitale, et campait dans ses rues. Quand on reçut coup sur coup les nouvelles de la prise de Baza et de la reddition des provinces occupées par le Zagal, quand on vit qu'il ne restait plus aux Espagnols aucune barrière à franchir, l'effroi et les fureurs qui l'accompagnent s'emparèrent de cette multitude emprisonnée. Des plaintes amères, des injures sanglantes étaient poussées contre le Zaquir : on l'accusait tout haut d'avoir vendu aux chrétiens son empire et sa foi. Enfin, le peuple ameuté, que ses chefs et ses imâms retenaient à peine, menaçait l'Alhamrâ d'un assaut. Ce fut au milieu de cette agitation furieuse, que le Zaquir reçut des rois catholiques un message par lequel, lui rappelant leur secret traité, ils le sommaient de remplir sa promesse, c'est-à-dire de résigner le trône, la soumission du Zagal étant accomplie, et de leur livrer immédiatement Grenade. Pressé entre cette sommation impérative et la sédition menaçante, le Zaquir essaya d'obtenir un ajournement, en représentant aux rois catholiques que sa capitale était occupée par des populations nouvelles, insoumises, qui ne souffriraient pas qu'elle fût livrée comme venaient de l'être Guadix et Alméria. Isabelle et son époux ne cherchaient, ne voulaient qu'un prétexte.
1491 — Ils envoyèrent pour réponse, au roi de Grenade, une déclaration de guerre. Telle est la fin certaine des atermoiements que cherchent la faiblesse et la duplicité. La lutte est au bout, non moins inévitable et plus désastreuse.

On était au printemps de l'année 1491. L'armée espagnole, forte de cinquante mille fantassins et douze mille chevaux, pourvue d'une artillerie considérable, et

précédée de nombreuses troupes de *gastadores*, après avoir complétement ravagé la riche et célèbre *Vega* [1] qui s'étend aux pieds de Grenade, était venue asseoir son camp aux sources du Guétar, à deux lieues de cette ville. Saint Ferdinand, dans le XIII[e] siècle, avait été très-utilement secondé au siége de Séville par Aben-Al-Hamar ; les rois catholiques comptaient aussi, dans les rangs de leur armée, un corps auxiliaire musulman. C'était une partie des troupes du Zagal, que leur avait amenées l'infant Syd-Yahyah, après avoir soumis la ville d'Adra pour le compte des chrétiens. Ainsi, jusqu'au moment suprême, les nations de l'islam se détruisirent de leurs propres mains.

Cependant, Grenade se préparait à une résistance désespérée. Entraîné par l'élan populaire et la résolution des chefs qui formaient son conseil, le Zaquir avait appelé aux armes tous les musulmans, en proclamant la *guerre sainte*. On avait fait un recensement général de la population mâle, et tous les hommes valides étaient répartis en deux corps, dont l'un, composé des guerriers de profession, était destiné aux sorties, aux convois, aux combats extérieurs, tandis que l'autre devait uniquement servir à la garde des portes et des murailles. Le wazir Abou'l-Kasem-Abd-al-Malek était chargé des levées d'hommes, des approvisionnements, des distributions d'armes et de vivres ; l'un des plus vaillants chevaliers mores, Mouza-Aben-Abil-Gazan (Mousaÿ-Ebn-Aby'l-Gasan), commandait les opérations militaires. Etrange destinée de quelques noms propres ! Un Auguste (Au-

[1] Plaine cultivée.

gustule) avait été le dernier empereur de Rome ; un Constantin (Dracosès), le dernier empereur de Constantinople. Ce fut un Mouza qui défendit, contre les chrétiens d'Espagne, le dernier rempart de l'islam vaincu.

Pendant les premiers mois du siége, la situation des deux partis se soutint presque égale. Des convois de vivres, expédiés périodiquement de la *Serrania* (pays de montagnes) qui borde au nord, à l'est et au sud le territoire de Grenade, fournissaient à la consommation de la ville assiégée, de même que d'autres convois venus de l'Andalousie, de la Manche et des Castilles, approvisionnaient l'armée chrétienne. Chaque jour des défis étaient portés de la ville au camp, ou du camp à la ville ; les guerriers des deux nations, semblables aux héros de l'Iliade, se livraient des combats singuliers, derniers vestiges des mœurs de cette chevaleresque époque ; et, dans ses sorties fréquentes, chassant à coups de lance les fourrageurs ennemis, l'intrépide Mouza pénétrait souvent, avec sa cavalerie légère, jusqu'au milieu des tentes espagnoles. Pour mettre leurs ouvrages et leurs provisions à l'abri de ces hardis coups de main, les chrétiens élevèrent, non pas un camp retranché, mais une véritable ville, avec ses maisons, ses églises, ses hôpitaux, ses murs, ses fossés et ses tours, à laquelle ils donnèrent le nom de Santa-Fé (Sainte-Foi). La reine Isabelle, accompagnée d'une nombreuse suite de dames espagnoles, vint s'y réunir à son mari, et, dans ce poste militaire, devenu le siége de la double monarchie, les fêtes et les divertissements se succédaient comme à la cour de Tolède. Ces dispositions annonçaient, de la part des

rois chrétiens, une résolution inébranlable; les assiégés virent bien alors qu'il ne s'agissait plus d'un moment de privation, d'efforts et de courage, et que la lutte ne serait pas bornée à l'espace d'une saison. Le découragement augmenta lorsque des partis de troupes espagnoles, jetés dans la *Serrania*, coupèrent les convois de vivres, et détruisirent, par leurs ravages, les dernières ressources qu'offrissent les pays d'alentour. On prit alors une résolution désespérée comme la situation, celle d'attaquer, dans une sortie générale, la ville de Santa-Fé. Mais ce dernier effort d'un courage réduit à la témérité par le désespoir eut la plus fatale issue. Les troupes de hasard qui formaient l'infanterie lâchèrent pied, laissant la cavalerie, trop peu nombreuse, essayer seule l'assaut des retranchements ennemis. Repoussés dans leur attaque, poursuivis dans leur retraite, les Mores abandonnèrent aux chrétiens un grand nombre de prisonniers, toute leur artillerie de campagne, et jusqu'aux tours des *atalayas* (1), qu'occupèrent aussitôt les avant-postes d'archers espagnols. Dès ce moment la ville fut complétement investie, et les chrétiens, parvenus au pied des murailles, commencèrent à les battre en brèche sur tous les points d'attaque.

Quand elle se vit menacée de la famine et d'une prise d'assaut, la multitude enfermée dans Grenade demanda tumultueusement à ses chefs qu'ils la délivrassent de tant de calamités. Le Zaquir assembla de nouveau son conseil. Mouza seul soutint qu'on pou-

(1) *Al-Thalaya'h*. On appelait ainsi des sentinelles, ou guetteurs, placés en avant d'une ville, ou d'une armée, ou d'un district frontière, chargés de faire connaître, par des signaux de feu, les mouvements de l'ennemi.

vait encore se défendre, et qu'il ne fallait chercher de salut que dans le courage de ses guerriers; tout le reste fut d'avis d'implorer une capitulation. Les rois catholiques accordèrent d'abord une suspension d'armes, qu'assurèrent des otages livrés de part et d'autres, et pendant laquelle s'ouvrit, sur un terrain neutre, une conférence pour traiter de la reddition de Grenade. Le wazir Aboul-Kasem fut chargé des négociations pour la ville assiégée; Gonzalo de Cordova, pour la Castille; Fernando de Zafra tenait la plume comme secrétaire interprète. On convint que si, dans l'espace de deux mois, la place n'était pas secourue, le roi Zaquir remettrait aux Espagnols les deux palais ou forteresses, l'Alhamrâ et l'Albaycin, les tours, les bastions et les portes; que lui et les autres chefs des tribus musulmanes jureraient foi et hommage au roi de Castille, qui deviendrait roi et seigneur de Grenade; que tous les captifs chrétiens seraient mis en liberté sans rançon; que les captifs mores seraient également rendus libres, et que le territoire de Grenade deviendrait un lieu d'asile et de franchise pour les esclaves mores des autres provinces; que le roi Zaquir recevrait une dotation en terres dans les Alpuxarres; que les habitants de Grenade, même les chrétiens renégats, conserveraient l'entière possession de leurs biens, maisons, armes et chevaux; qu'ils rendraient seulement les armes à feu; qu'ils conserveraient aussi leurs coutumes, usages, langue et habillements, ainsi que la jouissance exclusive de leurs mosquées, et la liberté absolue de leur culte, sans empêchements publics ou secrets; qu'ils seraient régis par leurs lois et jugés par

leurs kadys, lesquels serviraient de conseillers aux gouverneurs espagnols; qu'enfin ils paieraient désormais au roi de Castille les impôts et taxes qu'ils payaient actuellement au roi de Grenade, et qu'ils seraient même exempts de toute redevance pendant les trois premières années. Cette convention fut signée par les plénipotentiaires le 25 novembre 1491 (22 de la lune de Moucharram 897) [1].

Quand elle fut connue à Grenade, une tristesse universelle, inexprimable, se répandit sur la malheureuse cité. A cette époque, et surtout parmi les races orientales, il y avait encore des deuils de nations. L'on n'entendait de toutes parts que les pleurs des femmes, les lamentations des vieillards, les imprécations des guerriers, et cette même foule qui naguère exigeait qu'on la délivrât des tourments de la faim et des horreurs d'une prise d'assaut, accusant ses chefs de trahison, d'apostasie, voulait s'ensevelir sous les ruines de ses temples et de ses remparts. Le vaillant Mouza profita de cette disposition du peuple pour renouveler, dans le divan, ses belliqueuses exhortations : « Laissez, lui font dire les derniers historiens de Grenade, laissez les regrets aux enfants et aux femmes. Montrons-nous hommes, en versant, non des larmes, mais notre sang jusqu'à la dernière goutte. Je me mets à votre tête pour aller chercher sur le champ de bataille, ou notre indépendance, ou une mort glorieuse. Ne vaut-il pas mieux être

[1] Le texte entier de cette capitulation, en 55 articles, se trouve dans la *Historia de Granada* de Francisco Bermudez de Pedraza, et, traduit en français, dans les pièces justificatives du premier volume de l'*Histoire des Mores mudejares*, par M. de Circourt.

compté parmi ceux qui moururent en défendant leur patrie, que parmi ceux qui assistèrent à sa dernière heure?... Si vous pensez que les chrétiens seront fidèles à leurs promesses, et que vous trouverez dans leur roi un vainqueur aussi généreux que favorisé de la fortune, détrompez-vous. Ils ont soif de notre sang, et s'en abreuveront. Toutefois, la mort est le moindre des maux qui nous menacent. Le pillage de nos demeures, la profanation de nos mosquées, les violences exercées sur nos femmes, nos sœurs et nos filles, l'oppression, l'iniquité, l'intolérance cruelle et ses brasiers ardents, voilà le sort promis aux lâches qui craignent un trépas glorieux; car pour moi, j'en jure par Allah, je saurai bien m'y soustraire. » Il sortit, en effet, n'étant point écouté, quitta la ville et disparut.

Loin de s'échauffer à ces nobles paroles, le Zaquir, craignant une émeute et la vengeance populaire, fit avertir aussitôt les rois catholiques qu'il renonçait au bénéfice du délai fixé, et qu'il offrait la remise immédiate de Grenade. En même temps, il fit partir sa famille et ses trésors pour les Alpuxarres, où la ville et le district de Purchena lui étaient concédés; puis, dès le lendemain, il se rendit lui-même au camp des chrétiens pour présenter à leur roi les clés de sa capitale. Ferdinand s'était avancé à sa rencontre; le Zaquir, dont l'escorte avait mis pied à terre, lui baisa la main droite, en disant : « Nous sommes à toi, roi puissant et glorieux; nous te livrons cette ville et ce royaume, puisque Allah le veut ainsi, dans la confiance que tu n'useras de ton triomphe qu'avec clémence et générosité. » Après cette entrevue, le roi dépossédé prit le chemin des

montagnes, sans vouloir retourner à la ville qui ne lui appartenait plus. On dit qu'arrivé sur la hauteur de Padul, appelée depuis le *Soupir du More*, d'où il pouvait voir pour la dernière fois sa chère Grenade, il se retourna et versa des larmes amères. « Pleure-la en femme, lui dit l'altière Zorayah, puisque tu n'as pas su la défendre en homme. » — « Et prends garde, seigneur, ajouta son ministre pour le consoler, que la grande adversité rend les hommes aussi fameux que la grande fortune [1]. »

Les Espagnols avaient occupé sur-le-champ les remparts et les forts; le jour des Rois, 6 janvier 1492, tandis que les musulmans, loin d'apporter aux vainqueurs d'avilissants hommages, pleuraient, enfermés dans leurs maisons, le dernier jour de Grenade et de l'islam, l'armée chrétienne faisait dans la ville rendue son entrée triomphale. Entourés d'une grande pompe militaire, mais au milieu d'une complète solitude, les rois catholiques allèrent prendre possession du palais de l'Alhamrâ, où fut arboré l'étendard royal de Castille. C'est là qu'ils reçurent, peu de jours après, le Génois Christophe Colomb, qui, dans la même année, — 1492 allait donner à l'Espagne un nouveau monde.

On dit que les Espagnols luttèrent huit cents ans contre les Mores; il faudrait dire, au rebours, que les

[1] Plus d'un an avant cette époque, le Zagal, après avoir vendu ses propriétés à la reine de Castille moyennant cinq millions de maravédis, était passé en Afrique. Le Zaquir imita son oncle et compétiteur; peu après la remise de Grenade, il vendit aux rois catholiques ses domaines des Alpuxarres pour quatre-vingt mille ducats d'or, et se retira à la cour de Fez. Il y périt dans une bataille, en défendant le trône de l'émyr Mouley-Ahmet-ben-Meryny, lui qui n'avait pas su mourir sur les tours de son Alhamrâ.

Mores luttèrent huit cents ans contre les Espagnols. En deux années, les Arabes avaient fait la conquête de l'Espagne; il fallut huit siècles pour la reprendre à leurs descendants dégénérés. « Loué soit Dieu, qui élève et humilie les rois, qui donne le pouvoir et la grandeur, ou l'abaissement et la pauvreté, suivant sa volonté divine, et en accomplissement de la justice éternelle! »

J'aurais voulu, dans le cours de cette histoire, joindre toujours le millésime de l'hégire à celui de l'ère chrétienne. Mais les musulmans se sont obstinés à compter par années lunaires, pour obéir au Koran :... « Il a réglé les phases de la lune; elles servent à partager le temps et à compter les années... Le nombre des mois est de douze devant Dieu... » De sorte qu'ils ont cessé d'intercaler un mois tous les trois ans, comme faisaient anciennement les Arabes et les Juifs pour ramener les années lunaires aux années solaires. Ainsi l'année musulmane commence à d'autres époques que les nôtres, enjambant de la fin de l'une au commencement de la suivante. Pour fixer la double date, il aurait donc fallu savoir, chose impossible, non-seulement l'année, mais encore le mois et le jour où chaque événement s'était passé, afin d'établir la concordance entre les computs chrétien et musulman. Masdeu a consacré tout un volume à dresser une table de la réduction des années de l'hégire (*Reduccion de las egiras*) pour l'époque de l'occupation de l'Espagne par les Arabes et les Mores. On peut la consulter. Mais si l'on se contente d'un calcul approximatif, il suffit d'abord de retrancher du millésime chrétien les 622 années environ qui ont précédé l'hégire; et puis, l'année musulmane étant plus courte que la nôtre d'environ onze jours, d'ajouter une année sur trente-trois, pour le temps compris entre l'hégire et l'année de l'ère chrétienne où l'événement s'est passé. Veut-on, par exemple, indiquer l'année de l'hégire où saint Ferdinand a pris Séville, qui est l'année 1248 des chrétiens? il faut d'abord retrancher du chiffre 1248 le chiffre 622, ce qui laisse 626; puis ajouter une année par trente-trois, de 622 à 1248, ou dix-neuf années environ, ce qui fixe à l'année de l'hégire 645 la prise de Séville par saint Ferdinand.

CHAPITRE VII.

APPENDICE.

Histoire des Morisques (de 1492 à 1614).

L'histoire des musulmans d'Espagne, comme nation indépendante et distincte, finit à la prise de Grenade. Cependant, pour la rendre complète, entière, il convient de l'étendre au delà de cette conquête finale des chrétiens, et de suivre encore le peuple vaincu dans sa fusion forcée avec le peuple vainqueur, jusqu'à son expulsion totale de la contrée.

Ainsi qu'on l'a vu dans le chapitre précédent, la capitulation accordée à Grenade par les rois catholiques, mettait les musulmans d'Espagne, devenus sujets des chrétiens, précisément dans la position où les capitulations accordées par Thâryk et Mouza, lors de la première conquête, avaient mis les Goths et les Ibères chrétiens, devenus sujets des Arabes. Les vaincus devaient aussi conserver indéfiniment, outre la

paisible possession de leurs propriétés et le libre exercice de leurs industries, l'entière liberté de leur culte dans les temples publics et les demeures privées, et de plus, leurs lois, leurs juges, leurs coutumes, leurs costumes nationaux et la langue de leur race. Mais le fanatisme des Espagnols ne promettait point, comme la tolérance des Arabes, que ces concessions seraient religieusement accomplies, bien que formulées dans un traité solennel. On a déjà vu précédemment qu'après la prise de Tolède, au mépris des plus formelles conventions, les Castillans s'étaient violemment emparés des mosquées pour les convertir en églises. Les Mores de Grenade pouvaient-ils espérer plus de bonne foi, de justice et de modération des rois catholiques, de ces souverains que dirigeaient leurs confesseurs dans la politique comme dans le salut, qui eurent pour premier ministre un moine devenu cardinal, et pour grand inquisiteur un Torquemada, cet implacable bourreau dont les excès sanguinaires furent blâmés même par la cour de Rome, même par Alexandre Borgia? A peine établis dans l'Alhamrâ, le premier acte d'Isabelle et de Ferdinand avait été ce fameux décret du 30 mars 1492 qui ordonnait l'expulsion totale des juifs, décret dont l'exécution rigoureuse enleva de leurs états plus de cinquante mille familles industrieuses et opulentes [1]. Ce n'était pas promettre une longue paix aux musulmans, plus détestés encore que les juifs, puisque la haine nationale s'unissait contre eux à la haine religieuse. Le zèle des rois catholiques s'exerça d'abord

[1] Huit cent mille personnes, selon le jésuite Mariana.

par les moyens ordinaires de prosélytisme. On envoya des prédicateurs parmi les Mores, comme on envoyait des missionnaires parmi les Indiens de l'Amérique; mais les conversions n'étant ni plus nombreuses, ni plus sincères, les apôtres du royaume de Grenade, comme ceux du Nouveau-Monde, appelèrent bientôt à leur aide le bras séculier.

Ce fut dans l'année 1499 que les persé- — 1499
cutions commencèrent. L'archevêque primat de Tolède, le célèbre Fray Francisco Ximenez de Cisneros, vint se réunir à l'archevêque de Grenade, Fray Fernando de Talavera, pour triompher de l'obstination musulmane. Ils s'attachaient principalement à catéchiser les alfaquis, espérant par les bergers gagner tout le troupeau. Mais comme ils n'obtenaient pas plus de succès que de simples moines, et qu'ils n'osaient violer ouvertement la capitulation si récente, le plus impatient des deux prélats, celui qui disait : « Si l'on ne peut conduire doucement les Mores dans le chemin du salut, il faut les y pousser. » Ximenez, enfin, imagina, dans son dépit, un moyen détourné d'ouvrir la voie de la violence et des supplices. Ce fut de revendiquer, comme appartenant à l'Eglise, tous ceux qui descendaient d'anciens chrétiens devenus musulmans, et qu'on nommait *Elchès*. A ceux-là on voulut imposer, par force, le baptême. Mais ils n'étaient pas moins zélés musulmans que les autres. Leur refus obstiné de se soumettre à cette exigence, et les persécutions dont ils furent l'objet, excitèrent, dans le quartier de l'Albaycin, une violente émeute. Les mutins assiégèrent Ximenez dans le palais de l'archevêché, et le comte de Tendilla, gouverneur

de Grenade, ne put dégager le prélat qu'en employant des troupes et de l'artillerie. Les rois catholiques surent mettre à profit ce tumulte populaire, promptement réprimé. Etendant sur toute la race la punition du délit de quelques-uns, ils envoyèrent aussitôt des juges chargés de poursuivre les coupables avec la dernière rigueur, d'employer contre eux et leurs complices l'emprisonnement, la torture, le bûcher, et d'offrir en même temps le pardon à tous ceux qui se feraient chrétiens. Des présents même, et certains avantages furent offerts aux nouveaux prosélytes. Cette mesure réussit, du moins en apparence. Trop faibles pour résister ouvertement, les Mores de Grenade, auxquels on présentait l'alternative des supplices ou des récompenses, durent se soumettre à ces conversions forcées. Ils laissèrent changer leurs mosquées en églises, et reçurent, avec le baptême, de nouveaux noms empruntés au calendrier de Rome. « Le succès fut si grand et si prompt, dit Fléchier ([1]), qu'en peu de jours, il y eut près de quatre mille Mores qui demandèrent le baptême. L'archevêque de Tolède le leur donna par aspersion, ne le pouvant faire commodément par infusion, selon la pratique ordinaire de l'Eglise. Ce jour, qui fut le 18 décembre de l'an 1499, a depuis été solennisé par les diocèses de Tolède et de Grenade. »

On put étendre aisément aux villages de la plaine la soumission et les conversions simulées. Mais les pays de montagnes ne montrèrent pas la même obéissance. Là, les colons chrétiens n'avaient point pénétré, et les

([1]) Histoire du cardinal Ximenez, livre I.

Mores, qui s'y étaient réfugiés en grand nombre depuis la conquête, vivant sans communication avec les Espagnols, étaient restés à peu près insoumis. Les prédications ne furent point écoutées, les promesses n'eurent pas plus de succès, et dès qu'on adjoignit aux missionnaires les familiers de l'inquisition, la résistance armée, que les Espagnols nommèrent révolte, éclata presque simultanément sur plusieurs districts. Elle prit naissance dans les Alpuxarres, où les — 1500
insurgés se rendirent facilement maîtres des points fortifiés qu'occupaient de petites garnisons espagnoles disséminées dans le pays. Ce mouvement parut si grave, que, pour le réprimer dès son origine, le roi Ferdinand vint de Séville à la tête d'une armée formidable, et marcha lui-même contre ces indociles catéchumènes. Quand ils se virent cernés dans leur asile, et sommés de se rendre, le courage leur manqua pour une résistance sans espoir. Ils déposèrent les armes, rendirent les forts qu'ils avaient occupés, s'engagèrent à payer au roi une amende de 50,000 ducats en deux ans, livrèrent des otages, et finalement, comme leurs frères de la plaine, se laissèrent imposer le baptême.

Au moment où la révolte était ainsi comprimée dans les Alpuxarres, elle éclatait, pour les mêmes — 1501
motifs, dans la *Serrania de Ronda*, et s'étendait rapidement à la *Sierra-Bermeja* (1). Un corps de troupes espagnoles, commandé par don Alonzo de Aguilar, frère aîné de Gonzalve de Cordoue, ayant voulu pénétrer, à

(1) On appelle *sierra* (scie) une chaîne de montagnes, et celle-ci *Bermeja* (vermeille) à cause de la couleur rose et dorée que lui donnent le lever et le coucher du soleil.

la poursuite des rebelles, dans les rochers escarpés qui leur servaient de retraite, y fut presque entièrement anéanti. A la nouvelle de ce désastre, Ferdinand, qui rentrait à Grenade après la pacification des Alpuxarres, conduisit aussitôt son armée contre les montagnards de Ronda. L'attaque, dans ces âpres contrées, était si difficile, qu'il dut se borner à leur interdire l'accès des lieux cultivés. Après quelques mois de cette espèce de blocus, les Mores, réduits par la famine, envoyèrent des députés au roi pour traiter de leur soumission. Il fut convenu que ceux d'entre eux qui voudraient passer en Afrique, pourraient librement sortir du royaume, en payant une sorte de rançon fixée à dix doblas par tête, et que les autres embrasseraient la foi chrétienne. Cette capitulation, qu'adoptèrent un peu plus tard les révoltés de la *Sierra-Bermeja*, fut exécutée fidèlement. Les catholiques souverains de Castille et d'Aragon eussent désiré, par ce moyen, purger tout le royaume d'une race mal soumise, plus mal convertie et facilement relaps. « Il serait plus convenable, disait Ferdinand, pour le service de Dieu et pour le mien, qu'ils sortissent Mores de mon royaume que d'y demeurer chrétiens comme ils sont. » Mais, dans ces pays pauvres, le nombre fut très-petit des musulmans qui purent acheter leur expatriation, et la masse feignit d'adopter la foi qui lui était imposée. Après cette double expédition, les rois catholiques ren-
1502 — dirent un décret qui expulsait tous les musulmans des provinces d'Andalousie et de Castille, sous peine d'être faits esclaves, marqués au front [1], et traî-

[1] On leur imprimait sur le front, avec un fer rouge, une *S* et la figure d'un clou, ce qui signifiait en espagnol (*es-clavo*) le mot esclave.

nant la chaîne. Un délai de trois mois fut accordé à tous les Mores qui n'avaient point encore reçu le baptême, pour se décider entre le départ et l'abjuration. C'est à ces anciens sectateurs du Koran, convertis par le glaive à l'Evangile, que fut donné le nom de *Morisques* (*Moriscos*), nom qu'ont aussi porté leurs descendants, en opposition à celui de *vieux chrétiens* (*cristianos viejos*), réservé aux Espagnols qui, n'ayant point cette tache originelle, pouvaient faire la preuve de ce qu'on nommait *pureté de sang* (*limpieza de sangre*).

A la mort d'Isabelle (1504), il n'y avait plus de musulmans en Espagne, si ce n'est quelques-uns dans le royaume de Valence, l'Aragon maritime et la Catalogne. Ceux-là vécurent en paix jusqu'à la mort de Ferdinand (1516), et sous la régence de Charles-Quint pour sa mère Jeanne la Folle. Mais, pendant les guerres civiles dont fut agité l'espèce d'interrègne où l'absence du jeune roi laissa l'Espagne, tandis qu'il poursuivait la couronne impériale, les confédérés (*hermanados*) de Valence voulurent obliger les Mores de cette province à embrasser le christianisme, en rendant contre eux des — 1522
édits semblables à celui des rois catholiques contre les Mores d'Andalousie. A son retour, Charles-Quint confirma ces édits par une cédule royale du 4 avril 1525. Il ordonna que, dans le cours d'une année, tous — 1525
les mahométans qui habitaient encore les provinces de Valence, d'Aragon et de Catalogne abjurassent leur croyance, ou sortissent de la Péninsule, et que ceux qui préféreraient l'exil au baptême, fussent conduits en chaîne (*recua*), c'est-à-dire attachés l'un à l'autre comme des bêtes de somme, non sur le rivage de la Méditerra-

née, mais à l'extrémité de la Galice, pour être embarqués au port de la Corogne. Cette mesure rigoureuse, dès longtemps conseillée à Charles-Quint par son ancien précepteur, Florent d'Utrecht, devenu le pape Adrien VI, lui fut instamment demandée par Clément VII. On accusait déjà les Mores du littoral d'entretenir de secrètes relations avec les musulmans d'Afrique et de Constantinople, pour les tenir au courant de tous les événements qui se passaient, et de tous les projets qui se formaient dans la chrétienté. A l'expiration du délai, un assez grand nombre de zélés sectateurs de l'islam, réunis dans le royaume de Valence où s'étaient réfugiés ceux d'Andalousie, essayèrent de résister aux exécuteurs du décret royal, qui venaient les arracher à leurs foyers. Ils se défendirent quelque temps avec courage dans la *sierra* de Espadan. Mais attaqués par des forces supérieures, qui leur faisaient une guerre sans merci, à feu et à sang, ils furent pourchassés de retraite en retraite, obligés enfin de rendre les armes et de se livrer à dis-
1526 — crétion. A la fin de l'année 1526, il ne restait pas un seul musulman dans la Péninsule entière, et l'on pouvait dire proverbialement, parlant d'une chose introuvable : « C'est chercher Mahomet en Espagne. » (*Es buscar a Mahoma en España.*)

Des populations converties par décrets royaux, des hommes qui n'avaient eu le choix qu'entre la chaîne de l'esclave ou le baptême du chrétien, ne pouvaient avoir embrassé leur nouveau culte avec une foi bien vive et bien sincère (1). Les Morisques n'étaient chrétiens que

(1) On les baptisait par troupes, par maisons, et ils disaient après la cérémonie : « Loué soit Allah ! aucune goutte d'eau n'a souillé ma tête. »

de nom; demeurés musulmans au fond du cœur, ils pratiquaient en secret la religion de leurs pères. A l'attachement que donnent pour les croyances nationales la tradition, l'habitude et l'exemple, se joignait celui non moins puissant qu'ajoute la persécution. Vainement la terrible inquisition, qui avait atteint, par les progrès du protestantisme en Europe et la nécessité d'en préserver l'Espagne, sa plus redoutable puissance, exerçait-elle contre eux toute la vigilance de ses espions, toute la cruauté de ses bourreaux (1); elle n'obtenait que des démonstrations extérieures, avec plus de prudence et de mystère pour les pratiques condamnées. Pressé par les importunités du clergé espagnol, Charles-Quint, en 1526, avait bien rendu contre les Morisques un édit général, confirmé par l'impératrice régente, quatre ans plus tard. Mais cet édit ne reçut jamais d'exécution; Charles-Quint en fit payer la suspension par les Morisques 150,000 ducats d'or, qu'il employa à l'érection de ce palais florentin, encore inachevé, qui, semblable à un conquérant brutal, s'installa au centre du palais d'Aben-al-Hamar, broyant sous sa lourde masse les délicates et fragiles constructions des Arabes (2). L'Eglise ne put donc exercer, pendant le règne de l'empereur, que des poursuites individuelles; elle fit des procès, obtint des amendes et des confiscations. Mais, lorsque Philippe II fut monté sur le trône (1556), l'inquisition renouvela ses plaintes, et le roi, qu'elle dominait, se laissa facilement imposer l'accomplissement des mesures ordonnées déjà par son père.

(1) Voir l'*Histoire critique de l'Inquisition*, par Llorente, tome I, chap. 12.

(2) Voir au second volume de mes *Musées d'Europe* (Musées d'Espagne, d'Angleterre et de Belgique), l'article *Alhambra*.

Une *junte,* ou commission, composée de généraux, de prélats et de jurisconsultes, fut convoquée à Madrid, en 1566, pour proposer les moyens d'opérer la réforme des Morisques, ce qu'on nommait *el remedio de los Moriscos*. La *consulte* de cette *junte*, convertie en *pragmatique* par Philippe II, renfermait les dispositions suivantes :

1° Dans le délai de trois ans, tous les Morisques devront apprendre la langue castillane ; passé ce délai, aucun d'eux ne pourra parler, lire ou écrire en arabe, publiquement ou secrètement. Tous les contrats écrits en cette langue seront nuls ; tous les livres arabes seront recueillis et brûlés. 2° Les Morisques devront quitter les vêtements naguère en usage parmi les Mores, pour s'habiller comme les chrétiens, et leurs femmes devront sortir sans voile, le visage découvert. 3° Dans leurs mariages, veillées et fêtes de toute espèce, ils devront s'abstenir des cérémonies et réjouissances en usage chez leurs ancêtres, ainsi que des danses et chants nationaux (*leilas y zambras*). Les portes de leurs maisons resteront ouvertes les vendredis et jours de fêtes mahométanes. 4° Ils quitteront les noms et surnoms moresques, pour prendre des noms chrétiens. 5° Ni eux, ni leurs femmes, ni personne de leur famille, ne pourront se baigner à l'avenir, et les bains seront détruits dans toutes les maisons [1]. 6° Enfin, ils ne pourront plus avoir d'esclaves nègres (*Gacis*, esclaves baptisés) ; ceux-ci quitteront le royaume de Grenade.

Les prédictions de Mouza, le dernier défenseur de l'islam, étaient accomplies.

[1] Les bains, disaient leurs ennemis, ne sont qu'un prétexte pour les ablutions prescrites par Mahomet.

La pragmatique de Philippe II, qui consacrait ces dispositions tyranniques, avait été délibérée dans le plus grand secret. Lorsqu'elle fut tout à coup publiée à Grenade et dans toutes les provinces où les Morisques résidaient dispersés, la plus profonde consternation frappa ce malheureux peuple de vaincus. Blessés dans tout ce que les hommes ont de plus cher, condamnés à l'humiliation la plus dégradante, foulés aux pieds sous la plus inique oppression, ils se voyaient arracher à la fois les souvenirs de la patrie et de la religion, leur langue, leurs noms, leurs costumes, leurs usages, et toute indépendance, même celle du foyer domestique. C'était trop exiger d'un seul coup. Après le premier moment de stupeur, les Morisques vivant dans les *sierras*, ou hors de l'Andalousie, envoyèrent secrètement des députés à Grenade, pour se concerter avec ceux de cette ville sur le parti qu'ils avaient à prendre. On résolut d'employer, en premier lieu, le moyen des remontrances, qui, jointes à beaucoup d'or, avaient suffi deux fois pour arrêter l'effet des édits de Charles-Quint. Elles furent adressées d'abord aux autorités de Grenade, pour être transmises au roi, que devaient éclairer en même temps les rapports de ses délégués [1]. Cette première tentative étant restée sans succès, les Morisques envoyèrent directement leurs suppliques à Philippe II. Mais ce monarque, inflexible autant que dévot, loin de rapporter son décret, loin de consentir à quelque adoucissement, à quelque

[1] On trouvera, à la fin de ce volume (note IV), le curieux discours que don Diego Hurtado de Mendoza met dans la bouche du vieillard Francisco Nuñez Muley, s'adressant au président de l'audience de Grenade. C'est un morceau plein d'intérêt, et complet sur la question.

remise, ordonna qu'il fût exécuté sans pitié ni retard. Après les avis donnés par les curés des paroisses à leurs ouailles, l'inquisition commença ses poursuites, et requit l'autorité laïque de prêter main forte aux ordres du roi, aux ordres de Dieu. Alors les persécutions furent poussées avec la dernière rigueur. Les chefs de famille étaient jetés en prison, les maisons envahies, les bains détruits ; on dépouillait les hommes de leurs habits nationaux, on insultait dans la rue les femmes voilées ; enfin, les enfants étaient arrachés à leurs pères, et conduits par force dans les écoles où s'enseignait la langue castillane ([1]).

Les députés des diverses peuplades moresques se
1567 — réunirent de nouveau, tant à Grenade même que dans les Alpuxarres, et résolurent de se soustraire, par une résistance désespérée, à cette intolérable oppression. La révolte des Flandres, qui venait d'éclater,

([1]) Lorsqu'on voit, en cette occasion comme en toute autre, la déloyale, odieuse et effrontée tyrannie des Charles-Quint et des Philippe II, l'on n'est plus surpris d'entendre, dès leur époque, prédire la chute des rois et l'avénement de la république. « Parce que je désire, dit Antonio Perez, la conservation des rois, je désire que les rois se maintiennent dans les limites permises. Ceci n'est pas de moi, quoique d'aussi honorables désirs ne puissent déshonorer personne, mais d'un grave conseiller qui dit au roi don Philippe II, en voyant dans diverses occasions qu'il marchait vers la licence du pouvoir absolu : Seigneur, tempérez-vous ; reconnaissez Dieu sur la terre comme au ciel, afin qu'il ne se lasse pas des monarchies, et ne les brise pas toutes, outré de l'abus du pouvoir humain. Car le Dieu du ciel est un Dieu très-jaloux, qui ne veut souffrir de compagnon en aucune chose. » Le même conseiller me disait à moi en particulier : « Seigneur Antonio, je crains beaucoup, si les hommes ne se modèrent pas, et s'ils continuent à se faire dieux sur la terre, que Dieu ne se fatigue des monarchies, ne les bouleverse, et ne donne une autre forme au monde. » (*Antonio Perez et Philippe II*, par M. Mignet, page 415.)

devait, en occupant au loin les armes de Philippe, favoriser leur propre révolte, et avec l'aide des secours que ne pouvaient manquer de leur fournir les musulmans d'Afrique , ils parviendraient peut-être à chasser de l'Alhamrâ des maîtres détestés. Dans cet espoir, tout se prépare, tout s'organise, avec secret, prudence, accord et résolution. On envoie des émissaires aux souverains de Fez, d'Alger et de Tunis; on visite tous les districts montagneux pour choisir et désigner les lieux propres à la défense ou à la retraite; on rassemble des provisions, on fourbit des armes, et, pour que rien ne manque à l'heure du soulèvement, on désigne un chef à l'avance. Le choix des conjurés se porta sur un jeune homme qui s'appelait don Fernando de Valor parmi les Espagnols, Aben-Houméyah parmi les siens, et qui passait pour un descendant des khalyfes omméyades. Sa grande fortune, son courage éprouvé, son nom surtout, si propre à rallier et à séduire les descendants des Arabes, décidèrent l'élection d'Aben-Houméyah. Il fut sacré roi par un alfaqui, dans une assemblée générale des chefs, avec les cérémonies usitées pour le couronnement des anciens émyrs de Grenade. Tant de choses s'étaient faites avec un tel mystère, et le secret avait été si merveilleusement gardé par tout un peuple, que les Espagnols ne conçurent aucun soupçon du complot qui se tramait au milieu d'eux. Enfin, au moment fixé, — 1568 pendant la nuit de Noël 1568, Aben-Houméyah s'empara de la petite ville de Cadiar, située au cœur des Alpuxarres, entre Grenade et la mer. Ce point était le centre de l'insurrection, qui, rayonnant à l'entour, s'étendit aussitôt dans la Serrania tout entière. Partout les garnisons

espagnoles furent égorgées, et les églises livrées aux flammes. Ce fut à la lueur de ces incendies, se propageant comme des signaux de feu, que les chrétiens virent tout à coup renaître un peuple, qui, après quatre-vingts ans d'abaissement et de mutilation, retrouvait à la fois ses armes, ses costumes, son nom, son culte, ses prêtres et ses rois.

Peu s'en fallut qu'à la même heure il ne retrouvât aussi sa capitale. Quelques braves, de ceux qu'on appelait *monfis*, et qui vivaient en partisans, en bandits, dans les montagnes, conduits par un certain Aben-Farax (Ebn-al-Faradj), pénétrèrent dans Grenade pour soulever la population moresque et enlever l'Albaycin. Mais la crue subite des neiges ayant arrêté les renforts qu'ils attendaient, ce coup hardi manqua. Après avoir jeté l'épouvante parmi les Espagnols surpris, Aben-Farax fut contraint de regagner les montagnes.

Le marquis de Mondéjar, gouverneur de la province, se hâta de réunir quelques troupes pour couvrir Grenade et tenter la soumission des rebelles. De son côté, Aben-Houméyah préparait avec intelligence, avec activité, tous les moyens de résistance. Il avait envoyé son frère en Afrique et à Constantinople, pour annoncer le soulèvement des Morisques, et demander de prompts secours; il avait distribué les commandements et les emplois de son petit royaume de manière à compromettre dans la rébellion les plus influents de ses compatriotes; enfin il avait pourvu à la défense des places fortes que les Espagnols, pris à l'improviste, avaient partout abandonnées ou rendues. Il est sans doute inutile d'entrer dans les détails minutieux de sa lutte

avec le marquis de Mondéjar, dans le récit des combats, des rencontres et des stratagèmes. Le pays était tout à fait favorable à une guerre défensive. Aussi, les Espagnols pouvaient emporter et occuper les places; leurs adversaires conservaient les rochers et les cavernes. Atteints dans leurs retraites, les Morisques savaient échapper en se dispersant, pour se réunir aussitôt sur un autre point, et souvent ils trouvaient l'occasion d'écraser, presque sans péril, quelque troupe ennemie attirée dans une embuscade. Tout le peuple soulevé prenait part à cette espèce de guerre qu'ont renouvelée, de nos jours, les *guerrillas* de Mina et de l'Empecinado; les femmes elles-mêmes, comme celles des anciens Arabes, combattaient vaillamment à côté de leurs maris et de leurs frères. Mondéjar, qui avait désapprouvé les rigueurs de la pragmatique, espérait toujours ramener les rebelles par l'offre du pardon. Il obtint même quelques soumissions partielles; mais ni ses promesses conciliantes, ni ses opérations militaires, ne purent entamer sérieusement l'insurrection. Aben-Houméyah, au contraire, étendait et fortifiait chaque jour son parti. Les chrétiens de Grenade, mécontents de leur gouverneur, qu'ils accusaient de faiblesse et de générosité mal placée, demandèrent au roi qu'on lui substituât, pour général des troupes, le marquis de Velez, gouverneur de Murcie. Celui-ci venait d'arrêter les Morisques au passage de la rivière d'Alméria, les empêchant ainsi de pénétrer, d'une part, jusqu'au rivage de la mer, pour donner entrée aux Africains, d'une autre part, dans le pays de Valence, pour soulever leurs frères de cette province. Philippe divisa le commandement entre les deux gouverneurs, pour

qu'ils prissent les révoltés en face et à revers; mais leurs opérations, mal combinées entre elles, échouèrent également devant l'âpreté du terrain et la vaillante obstination des assiégés.

Cette guerre traînait en longueur. La révolte, qu'une descente des Turcs ou des Berbères eût rendue redoutable, pouvait s'étendre dans les provinces limitrophes, et ce grave embarras, au sein de son royaume, gênait tous les projets de Philippe. Il chargea son frère naturel, don Juan d'Autriche, que n'avait point encore immortalisé la victoire de Lépante, de conduire, comme vice-roi de Grenade, cette guerre difficile. Mais l'ombrageux monarque, auquel son jeune frère inspirait plus de défiance que d'affection, semblait vouloir lui ôter en même temps tous les moyens de succès. Il lui confiait des pouvoirs illimités, mais don Juan ne pouvait en user qu'avec l'approbation d'un conseil formé par le roi; et, pour les opérations militaires, Philippe ne donnait au prince rien de plus que les troupes de Mondéjar et de Velez, déjà reconnues insuffisantes. En arrivant à Grenade, don Juan dut se borner à mettre cette ville en état de défense, et à prévenir, par une surveillance assidue, toute surprise et tout soulèvement. Cependant, les progrès d'Aben-Houméyah, qui gagnait sans cesse du terrain sur les troupes royales, et propageait l'insurrection devant lui, causaient les plus vives alarmes. On craignait surtout que les Morisques de Grenade, tramant quelque complot avec les émissaires d'Aben-Houméyah, ne lui livrassent le quartier de l'Albaycin, qu'ils habitaient. Pour s'ôter cette crainte et prévenir la possibilité d'une trahison, Philippe II ordonna que toute cette

population, jusque-là soumise, fût déportée en masse dans les Castilles et les Algarves, et cet ordre tyrannique fut exécuté avec une incroyable barbarie. Les Morisques de Grenade, appelés en assemblées de paroisses comme pour recevoir communication de quelque avis du gouvernement, furent arrêtés dans les églises, qu'on ferma sur eux, puis attachés en chaînes, la corde au cou, et, sans plus de forme ni de délai, traînés, au milieu d'une haie de soldats, dans l'intérieur de l'Espagne. Ceux qui purent échapper à cet infâme guet-apens rejoignirent les révoltés des Alpuxarres; la plupart des autres périrent en route, de faim, de fatigue, de mauvais traitements; et ceux, en petit nombre, qui survécurent, furent vendus comme esclaves par leurs gardiens. — 1569

Cette horrible exécution de l'ordre royal jeta dans le parti de la révolte presque tous les villages de la plaine, dont les habitants, craignant le même sort, s'enfuirent aux montagnes. Aben-Houméyah reçut en même temps des renforts de l'Afrique; non, toutefois, que les deys d'Alger et de Tunis, qui se faisaient alors une guerre acharnée, eussent accompli leurs promesses; mais des bandes de Berbères et de Turcs étaient venues servir en volontaires dans sa petite armée. Il recevait aussi, par des bateaux qui échappaient à la flotte espagnole, d'abondantes provisions de guerre et de bouche. Avec ces secours, il put prendre résolument l'offensive, et attaquer dans son camp le marquis de Velez, qui était venu se porter à Adra pour lui couper toute communication avec la mer. Bloqué lui-même par les Morisques, abandonné de ses soldats que les privations avaient fait mu-

tiner, Velez dut quitter cette position, et laisser Aben-Houméyah maître des montagnes et du rivage.

Le succès divise autant que le danger rapproche, et ces avantages, comme il arrive d'habitude, jetèrent la dissension parmi ceux qui les avaient remportés. On revit encore, dans les débris lointains du peuple arabe, les querelles de races et de familles qui jadis avaient causé sa ruine. Paré du titre de roi, Aben-Houméyah traitait ses soldats en sujets; et ceux-ci, ses égaux la veille, l'accusaient de tyrannie et d'avarice. On lui reprochait de donner tous les emplois à ses parents, de s'attribuer une trop large part dans le butin. A la faveur du mécontentement et des plaintes, une conjuration s'ourdit dans l'ombre ; Aben-Houméyah, surpris, périt étranglé, et le chef des asssassins, Aben-Abó, fut proclamé tumultueusement. Toutefois, ce changement de général n'arrêta point le succès des insurgés. Aben-Abó, entreprenant et brave, continua d'étendre leur domaine, en allumant de proche en proche l'insurrection. Il jeta dans la plaine des partis de maraudeurs qui allaient faire du butin jusqu'aux portes de Grenade, et s'empara de la petite ville de Galera, place forte, dont il fit aussitôt le centre de ses opérations, et que le marquis de Velez essaya vainement de reprendre à l'assaut.

Tous ces événements rendirent de plus en plus vives les remontrances que don Juan d'Autriche ne cessait d'adresser à Philippe II. Il lui reprocha même d'avoir voulu le sacrifier en lui confiant une guerre sans gloire, sans éclat, sans espoir de succès. Philippe, qui venait d'assembler à Cordoue les cortès du royaume pour leur demander des troupes et de l'argent, se rendit enfin

aux pressantes sollicitations de son frère, ou plutôt à l'évidente nécessité d'étouffer promptement une si opiniâtre rébellion. Il envoya successivement d'importants renforts à Grenade, où de nombreux volontaires se rendaient aussi comme à la croisade, et il vint lui-même habiter Séville, pour hâter par sa présence la soumission des révoltés. Aussitôt qu'il se vit à la tête de forces respectables, don Juan commença l'attaque avec vivacité. Il chassa les Morisques devant lui, déblaya la plaine, emporta Guéjar, puis Galera, qu'il punit de sa résistance héroïque par le massacre général des habitants, même des enfants et des femmes. Il reprit successivement toutes les places qu'avait occupées l'insurrection, et la resserra dans son berceau, les rochers des Alpuxarres. Don Juan apprit alors qu'on l'avait choisi pour généralissime de la flotte combinée que, sur les instances de Pie V, la chrétienté réunissait pour arrêter les menaçants progrès des Turcs de Sélim II. — 1570

Avant d'aller prendre ce haut commandement, don Juan essaya d'achever la pacification des Alpuxarres. Il offrit aux Morisques le pardon de leur révolte, sous la condition qu'ils déposeraient immédiatement les armes, et videraient le pays pour être distribués dans les autres provinces de l'Espagne. Il promit en outre que les Turcs et les Berbères qui servaient dans leurs rangs pourraient librement repasser en Afrique. A la suite d'une conférence où ces conditions furent stipulées, l'envoyé d'Aben-Abó vint déposer aux pieds de don Juan l'étendard et le cimeterre de son général. C'était le signe d'une entière soumission. Mais l'arrivée de quelques centaines d'Africains que lui envoyait le

dey d'Alger, avec promesse de plus grands secours, fit repentir Aben-Abó d'avoir trop facilement cédé. Il tua son envoyé pour démentir avec éclat le traité qu'avait conclu celui-ci, puis retint les familles morisques, qui conmençaient à se rendre au camp des chrétiens pour jouir de l'amnistie, et commanda de continuer la lutte. Les Espagnols pénétrèrent alors au cœur des Alpuxarres. Divisés en quadrilles volantes, ils poursuivaient sans relâche, dans les bois, dans les rochers, dans les cavernes, les bandes dispersées des Mores, et de petites forteresses élevées sur tous les points conquis leur en assuraient la possession. Réduits bientôt aux dernières extrémités, privés d'asile et de subsistance, les malheureux restes des compagnons d'Aben-Houméyah se livrèrent successivement aux vainqueurs. Aben-Abó, toujours obstiné, toujours intraitable, fut tué par ses propres soldats, qui présentèrent au duc d'Arcos son corps et ses armes. « Nous avons fait, lui dit l'un d'eux, comme le bon serviteur du berger, qui, ne pouvant rendre la brebis vivante, en rapporte la peau. » La tête d'Aben-Abó fut clouée, dans une cage de fer, sur la porte de Grenade qui conduit aux Alpuxarres.

Une déportation générale des Morisques suivit leur
1571 — défaite et leur soumission. Déjà tous ceux de Grenade avaient été, comme on l'a vu, chassés de leur ancienne capitale; ceux des Alpuxarres et des montagnes de Ronda furent dipersés dans les provinces de la Manche, de l'Estrémadure et des Castilles. Condamnés plus durement que jamais à la profession publique d'un culte qu'ils n'avaient embrassé que par force, à l'oubli de leur langue, à l'abandon de leurs noms, de leurs

costumes, de leurs usages, ils vivaient, quoique chrétiens et espagnols, comme les juifs vécurent longtemps parmi les nations de l'Europe où ils étaient tolérés, dans un état de séparation, d'isolement, d'infériorité, de mépris. Leur race, que nulle union ne confondait avec celle des vieux chrétiens, se conservait pure et sans mélange sous la dégradation politique et religieuse dont elle était frappée. C'étaient toujours les Morisques, les enfants des Mores. Ils occupaient, dans les villes, bourgs et villages, des quartiers particuliers, qu'on appelait *Morerias* ou *Aljamas* (¹). Quelques bourgades n'étaient même habitées que par eux. Dans ce cas, il ne se trouvait, au milieu de la population morisque, d'autres chrétiens que le curé, pour les instruire et leur donner les sacrements, le familier du saint-office, pour veiller à leur conduite religieuse, les dénoncer et les poursuivre, et la sage-femme, qui servait aussi de marraine à tous les baptêmes. Malgré cet isolement, et bien que rebut de toute la nation, les Morisques avaient trouvé, comme les juifs, dans leur travail et leur industrie, les moyens de vivre avec aisance, et même d'amasser des richesses. Les uns, conservant et pratiquant la science de leurs pères, se livraient avec succès à l'agriculture, au jardinage; d'autres à l'élève des chevaux et des bestiaux. Leurs artisans étaient généralement renommés pour l'adresse et le goût; ils excellaient surtout comme fourbisseurs; et, dans les provinces qu'ils habitaient, presque tout le commerce de détail et de colportage était dans leurs mains.

(¹) De *al-djemah*, rassemblement, mot qui avait déjà formé celui d'*al-djami*, mosquée principale, que les Espagnols nommaient également *aljama*.

Cet état de prospérité matérielle, au milieu de la dégradation morale, ne pouvait manquer d'exposer aux ressentiments de l'envie les restes d'un peuple objet de si vieilles haines, et bientôt, en effet, une espèce de clameur publique s'éleva contre eux. Le clergé, puis, à sa suite, tous les dévots rigides, accusaient les Morisques d'être de faux chrétiens, et de se livrer sacrilégement à quelques pratiques extérieures pour conserver en secret la foi de leurs pères. On disait que les nombreux châtiments dont les frappait l'inquisition demeuraient sans effet; que ceux d'entre eux qui les avaient subis se faisaient gloire d'avoir porté le *san-benito* dans les processions d'amende honorable; qu'ils étaient révérés comme des saints par leurs compatriotes, et souvent bravaient en martyrs la mort dont toute récidive était punie. A l'appui de ces reproches d'apostasie, on citait leur incorrigible obstination à faire usage entre eux de la langue arabe et de quelques secrètes ablutions, l'horreur qu'ils avaient conservée pour la chair de porc, enfin les crimes de toute espèce dont ils étaient chargés. Aucun vol, en effet, aucun assassinat ne restait impuni, faute d'en découvrir l'auteur, qu'il ne leur fût aussitôt imputé, et les prêtres les désignaient, en pleine chaire, comme « sacriléges, blasphémateurs, homicides, faussaires, sorciers, voleurs, hérétiques, apostats, promoteurs et exécuteurs de tout mal. »

Ceux qui laissaient ces injures au vulgaire, et se piquaient de voir les choses du point de vue plus haut de la *raison d'Etat*, ne mettaient pas moins d'ardeur à leurs accusations. Un recensement des Morisques, fait en 1563, avait porté leur nombre, dans le seul royaume

de Valence, à 19,801 feux ou familles (*casas*); un second recensement, fait dans la même province, en 1602, élevait ce nombre à plus de 30,000 familles, comprenant chacune au moins cinq personnes. Ce prodigieux accroissement, tandis que la population espagnole diminuait par les conquêtes étrangères en Italie, en Flandre, et surtout par les émigrations en Amérique, donnait prétexte aux politiques d'annoncer que ces descendants des anciens maîtres de l'Espagne seraient bientôt en mesure d'en essayer de nouveau la conquête. Déjà même, à croire ces sinistres pronostics, ils s'y préparaient par leurs alliances avec les Turcs de Constantinople, et surtout avec les Berbères d'Afrique, dont ils dirigeaient les expéditions de piraterie, soit par leurs émissaires, soit par des feux allumés sur les hauteurs. Mais, des différentes accusations portées contre les Morisques, la plus générale, la plus répétée, la plus admise, c'était celle d'accaparer tout l'argent monnayé d'Espagne. Ils se sont emparés peu à peu, disait-on, de tous les métiers, de tous les états, parce qu'ils se contentent de salaires moindres que les chrétiens, et leurs bénéfices restent accumulés en leurs mains, car ils ne font aucune dépense, et les plus riches d'entre eux n'achètent aucun bien fonds. C'était vrai : les Morisques faisaient comme les Juifs, qui, n'ayant nulle part de patrie assurée, ne s'attachaient jamais au sol ([1]).

([1]) « ..... toute leur affaire est d'acquérir et de garder de l'argent; pour cela, ils travaillent sans relâche et se privent de manger. Un réal entré en leur pouvoir est condamné à la prison perpétuelle. De manière que, gagnant toujours et ne dépensant jamais, ils parviennent à amasser la plus grande partie de l'argent qui circule en Espagne. Ils l'attirent, le cachent et

La commune conclusion de ces accusations diverses, c'était qu'il n'y avait qu'un seul moyen de mettre terme aux scandales dont ils affligeaient les fidèles, et aux dangers qu'ils faisaient courir à l'Etat, l'expulsion totale de leur race maudite. Plusieurs dénonciations furent successivement adressées dans ce but au pape et au roi d'Espagne. Elles étaient renvoyées à une *junte* permanente qui, depuis la conquête de Grenade, avait pour attributions spéciales les affaires des Morisques. Mais les membres de cette junte se bornaient à répondre que les missionnaires et l'inquisition eussent à redoubler de zèle pour l'entière conversion de ces nouveaux chrétiens. « En effet, ajoutaient-ils, les craintes que fait concevoir pour le repos de l'Etat la présence des Morisques en Espagne doivent s'accroître par le remède proposé, puisque leur bannissement général, en privant de bras exercés l'agriculture et l'industrie, porterait toute la puissance de leur fortune et de leur population aux corsaires africains, qui acquerraient en outre d'excellents guides pour leurs descentes sur les côtes de la Péninsule. » Mais cette sage résistance de la junte n'avait nulle influence sur l'opinion publique; car, tout en accusant les Morisques de sordide avarice, on les

le dévorent. Que l'on considère qu'ils sont nombreux, que chaque jour ils gagnent et cachent peu ou beaucoup, que le nombre de ces enfouisseurs va croissant et doit croître à l'infini...., car tous se marient et multiplient sans que la guerre les consume. Ils nous volent tout à l'aise, et, avec les fruits de nos biens qu'ils nous revendent, ils deviennent riches. Ils n'ont point de domestiques, car tous le sont d'eux-mêmes, et leurs enfants ne coûtent rien pour leurs études, car toute leur science est de nous voler. » (Cervantès, *Coloquio de los perros Cipion y Berganza*).

accusait aussi de payer largement des protecteurs aux cours de Rome et de Madrid ([1]).

Enfin, dans l'année 1608, les accusations, devenues toujours plus vives, devinrent également mieux spécifiées. Certains révélateurs dénoncèrent d'une commune voix un vaste complot tramé par les Morisques des diverses provinces pour rappeler les Berbères, et leur livrer l'Espagne. On citait les réunions des conjurés, les moyens de communication mis en usage, les tributs qu'ils s'imposaient entre eux pour réaliser ce grand attentat, et jusqu'aux rois qu'ils avaient déjà proclamés. Le duc de Lerme régnait alors sous le nom de Philippe III. Il briguait en ce moment le chapeau de cardinal, et ces dénonciations lui offraient un heureux à-propos pour se bien mettre avec la cour de Rome. Etant vice-roi de Valence, quelques années auparavant, il avait institué une milice volontaire destinée à prêter main-forte à la confrérie de la Croix (*confradia de la Cruz*), association religieuse fondée depuis peu, en apparence pour protéger les objets du culte chrétien contre les insultes des Morisques, en réalité pour provoquer l'expulsion de ce peuple. Le tout-puissant ministre avait obtenu du roi, dès l'année 1605, l'édit d'expulsion si désiré par les fanatiques de toutes classes. Mais de graves difficultés s'étaient élevées contre cette mesure. Non-seulement les seigneurs qui comptaient des Morisques parmi leurs vassaux, mais aussi les évêques qui en comptaient parmi leurs ouailles (car, tout mauvais chrétiens qu'ils étaient, ces réprouvés n'en payaient pas

([1]) De là le proverbe : *Quien tiene Moro tiene oro.*

moins exactement la dîme), s'étaient ligués pour faire ajourner la publication de l'édit, et recourir encore une fois à ce qu'on nommait les moyens de douceur. La découverte du prétendu complot servit à lever tous les obstacles. L'édit fut renouvelé en 1609, et toutes les mesures furent prises pour que rien ne pût en suspendre ou en compromettre l'entière exécution. L'on nomma des commissaires spéciaux pour chaque province et chaque district habités par les Morisques; on mit sous les armes les milices de la Croix; on fit venir des troupes de Naples et de Sicile, et une flotte de soixante à quatre-vingts galères fut répartie dans les ports de la Méditerranée. Tous ces préparatifs avaient été faits sous différents prétextes, et l'on avait gardé le plus grand secret sur leur objet véritable. Tout à coup, 1610 — au mois de juillet 1610, dans tous les lieux où résidaient les Morisques, et au milieu d'un grand déploiement de forces, l'édit royal est publié. Voici quelles en étaient les principales dispositions :

« Tous les Morisques sont bannis du royaume. Ils en sortiront immédiatement avec les biens meubles qu'ils pourront emporter seulement sur leurs personnes. — Dans le délai de trois jours, et sous peine de mort, ils devront quitter le lieu qu'ils habitent, et se rendre, sous escorte, au lieu fixé pour l'embarquement. — Après trois jours, toute personne pourra arrêter un Morisque, le livrer à la justice, et le tuer s'il se défend. — Tout Morisque qui cachera ce qu'il ne pourra emporter de ses biens, ou qui brûlera sa maison, ses moissons, jardins et arbres, sera puni de mort. Ces maisons, jardins et récoltes resteront aux seigneurs dont les Morisques

étaient vassaux. — Six habitants par village demeureront pour conserver les maisons, les fabriques, les plantations de riz et de sucre [1], et pour les livrer aux nouveaux colons qui en seront mis en possession par les seigneurs. — Tout chrétien qui cachera un Morisque, ou recèlera ses biens, sera puni de six années de galères. — Les enfants au-dessous de quatre ans pourront être laissés en Espagne. »

La publication de ce cruel arrêt, qui joignait au bannissement la confiscation, surprit et atterra les Morisques. Cernés par les troupes du roi et les milices de l'inquisition, sans moyen de se concerter pour prendre un parti, exposés aux haines et aux convoitises des chrétiens, n'ayant pas même le temps de faire entendre des prières et de demander merci, force leur fut de se soumettre et d'obéir. Ils le firent d'abord de bonne grâce : l'assurance qu'on leur donna qu'ils seraient conduits dans les Etats barbaresques, pays de leurs ancêtres, où régnait le culte qu'ils avaient toujours secrètement professé, adoucit l'amertume de leurs regrets. On les vit aussitôt, rendus libres à ce moment suprême, reprendre tous les rites de la loi de Mahomet. Ils se mirent en marche au son de leurs instruments, vêtus de leurs habits de fête, et chantant tous en chœur les hymnes religieux dont ils avaient gardé la mémoire par une sainte et perpétuelle tradition.

Le départ commença dans le royaume de Valence. Ces troupes d'exilés, semblables aux caravanes des pè-

[1] La culture de la canne à sucre fut abandonnée en Espagne depuis l'expulsion des Morisques, qui, seuls, l'y cultivaient par tradition.

lerins de la Mekke, furent dirigées sur le Grao, Péniscola, Denia, Alicante, puis embarquées sur des vaisseaux réunis pour les recevoir, puis transportées à Oran, ville possédée alors par l'Espagne, d'où chaque famille pouvait gagner les Etats musulmans d'Afrique. Mais cette résignation, cette apparence de joie que montraient en s'éloignant les malheureux bannis, ne furent pas de longue durée. Partout les attendaient d'horribles traitements. A peine embarqués, on exigeait d'eux le prix de leur passage, et, comme la plupart se trouvaient hors d'état d'acquitter cette exaction, les plus riches étaient forcés de payer pour les plus pauvres. Ceux qui avaient pu emporter de l'or et des bijoux étaient dépouillés par leurs gardiens, et jetés, le plus souvent, à la mer. Le vol était couvert par l'assassinat. Ce que les bannis purent sauver des mains des chrétiens tomba dans les mains non moins avides des Berbères. Ces derniers, reprochant aux Morisques leur apostasie forcée, et refusant de voir en eux des frères, ne se faisaient aucun scrupule de les traiter comme des infidèles que la tempête ou la guerre jetaient prisonniers sur leurs rivages. Non contents de les dépouiller jusqu'à la nudité, ils massacraient les hommes, et réduisaient en esclavage les femmes et les enfants [1].

[1] « ..... Où que nous soyons, nous pleurerons l'Espagne, car enfin « nous y sommes nés, et c'est notre patrie naturelle. Nulle part nous ne « trouvons l'accueil que souhaite notre infortune; en Berbérie et dans « les autres pays de l'Afrique, où nous comptions être reçus à bras ouverts, « c'est là qu'on nous maltraite le plus. » (Cervantès, *Don Quijote*, part. II, cap. 54.) On trouve dans cette partie du *Don Quichotte*, à l'épisode de Ricote et de sa fille Ana-Felix, d'intéressants détails sur l'expulsion des Morisques, sur l'opinion qu'on s'en faisait alors en Espagne, et sur les

Quand la nouvelle du sort qui les attendait en Afrique parvint à ceux des Morisques dont le départ ne s'était pas encore effectué des ports espagnols, ces infortunés essayèrent de se raidir contre la destinée, et refusèrent de s'embarquer. Il fallut employer la violence. Plusieurs d'entre eux échappèrent à leurs gardes, et se sauvèrent dans les montagnes, où ils tentèrent sur quelques points une résistance armée. Mais les troupes et les milices se mirent à leur poursuite, les traquèrent comme des bêtes fauves, et les arquebusèrent sans miséricorde. Beaucoup des exilés qui avaient pu s'échapper des bagnes d'Afrique, où ils étaient jetés pêle-mêle avec les captifs chrétiens, revinrent en Espagne demander à mains jointes qu'on les y reçût pour esclaves; d'autres allèrent jusqu'à Rome supplier le pape d'intercéder pour eux. Ils trouvèrent partout la même rigueur, les mêmes refus, et le décret de Philippe III s'exécuta de point en point. Les Morisques de l'Andalousie, de la Manche, de l'Estrémadure, des Castilles, de l'Aragon et de la Catalogne furent successivement expulsés de ces provinces, et conduits presque tous aux mêmes ports d'embarquement que les Morisques de Valence. Toutefois ceux de l'Aragon et de la Castille-Vieille purent obtenir de se rendre en France par les Pyrénées. Cette émigration violente avait duré jusqu'à la fin de 1611. Pendant les trois années qui suivirent, on fit, dans toute l'Espagne, les plus minutieuses re-

moyens qu'employaient ces malheureux proscrits pour échapper au tyrannique décret. Cervantès, qui écrivait à l'époque contemporaine, est le fidèle écho des préjugés qui condamnaient les Morisques et de la pitié qu'inspirait leur infortune à tous les gens de bien.

cherches pour découvrir ceux qui avaient échappé à la commune proscription. En 1614, les commissaires chargés de ces perquisitions déclarèrent qu'ils avaient accompli les ordres du roi, et que l'Espagne était pleinement délivrée du *serpent réchauffé dans son*
1614 — *sein.*

A la vue des documents de cette époque, on peut évaluer à plus d'un million [1] le nombre des Morisques expulsés. C'était au moins le huitième de la population totale du royaume, et de plus, comme dit Voltaire, « ils étaient laborieux dans le pays de la paresse [2]. » « L'expulsion des Maures d'Espagne, ajoute Montesquieu plus d'un siècle après l'événement, se fait encore sentir comme le premier jour; bien loin que ce vide se remplisse, il devient tous les jours plus grand [3]. » L'Espagne, déjà si dépeuplée, se priva, comme fit la France un siècle plus tard, par la révocation de l'édit de Nantes et pour d'autres absurdes scrupules, de la partie de sa population la plus active et la plus industrieuse ; mais celle-ci ne fut pas, comme les protestants français, recueillie avec empressement par des voisins plus sages et plus habiles. Pour les Morisques, le décret de bannissement devint un arrêt d'extermination. Le moine Fray Jaime Bleda, qui se fit leur historien après avoir été leur plus ardent persécuteur, convient qu'aux massacres commis en pleine mer par les patrons des vaisseaux de transport, sur la côte d'Afrique par les Berbères, et dans les montagnes par les

(1) C'est le chiffre que donne Llorente; Conde dit quinze cent mille.
(2) *Essai sur les mœurs* etc., chap. 177.
(3) *Lettres persanes*, let. 121.

milices espagnoles, il ne survécut pas *un quart* de la population morisque. Le reste, dispersé par familles, presque par individus, dans les quatre parties du monde, et cachant avec soin la tache de son origine, eut bientôt disparu, au milieu des races étrangères, sans laisser nul vestige d'une race tombée si bas, et de si haut.

RÉSUMÉ.

L'Espagne, conquise sur les Goths par Mouza (714), devient une province du vaste empire de Mahomet, que des émyrs gouvernent d'abord au nom des khalyfes de Damas. La défaite des Arabes, vaincus par les Franks sur les bords de la Loire (733), marque le terme de leur agrandissement gigantesque, au moins en Europe, et les chrétiens réfugiés dans les Asturies, mettant à profit les discordes intestines qui divisent incessamment les vainqueurs étrangers, commencent à leur disputer la possession du pays.

En enlevant l'Espagne à la domination de l'Orient, par l'érection du khalyfat de Cordoue (756), Abdérame y consolide la puissance de l'islam. Son règne et celui des Omméyades, jusqu'à la fin du ministère d'Al-Mansoûr (1001), forment l'époque de la grandeur et de la civilisation des Arabes.

Les Mores ou Berbères, leurs sujets d'abord, puis leurs

auxiliaires, et enfin leurs rivaux, renversent le trône des khalyfes, et l'empire, déchiré par les querelles des deux races, se divise en plusieurs petits Etats. A la faveur de ces événements, les chrétiens se fortifient, s'étendent peu à peu, et s'emparent de Tolède, ancienne capitale de la monarchie gothique (1085). Effrayés des progrès de l'ennemi, les émyrs qui se sont partagé les débris du khalyfat de Cordoue appellent les Almoravides à leur aide. Youzef arrête, en effet, les chrétiens ; mais il dépossède ensuite tous les émyrs, et fait de l'Espagne musulmane une province de son empire d'Afrique (1094).

Une fois aux mains des Mores, l'Espagne passe, comme la Berbérie, des Almoravides aux Almohades, et lorsque l'empire de ces derniers s'écroule à son tour dans une longue anarchie, elle se partage également en lambeaux. Alors les Espagnols poursuivent aisément leurs conquêtes. Jacques Ier d'Aragon prend Valence ; saint Ferdinand de Castille prend Cordoue, Séville et Cadix. Les Mores, qui habitent encore quelques provinces, sont partout vassaux des chrétiens (1252).

Le territoire de Grenade, où se sont agglomérées toutes les populations musulmanes, sous le gouvernement d'Aben-al-Hamar, devient un royaume, d'abord tributaire, puis indépendant de celui de Castille, et qui subsiste ainsi, grâce à la rivalité des Etats chrétiens, jusqu'à la réunion de l'Aragon à la Castille, par le mariage d'Isabelle et de Ferdinand. La prise de Grenade (1492), sous les rois catholiques, met le dernier terme à la domination des musulmans en Espagne.

Les descendants des Arabes et des Mores, demeurés

par capitulation dans cette contrée, sont forcés d'embrasser la foi chrétienne (1502). Mais, toujours séparés, sous le nom de *Morisques*, des Espagnols vieux chrétiens, qui conservent contre eux leur haine séculaire, ils sont enfin chassés en masse de l'Espagne (1610) ; et ceux qui survivent à la déportation, dispersés par tout le monde, se perdent au milieu des populations étrangères.

LISTE CHRONOLOGIQUE

DES KHALYFES ET DES ÉMYRS D'ORIENT QUI ONT RÉGNÉ SUR L'ESPAGNE, DES KHALYFES DE CORDOUE, DES ÉMYRS D'AFRIQUE ET DES ROIS DE GRENADE.

KHALYFES D'ORIENT.

OMMÉYADES :

Oualyd Abou'l-Abâs	710
Souléïman	715
O'mar Abou'l-Afas	717
Yézyd Abou-Khaled	720
Hescham Abou'l-Oualyd	724
Oualyd Abou'l-Abâs II	724
Yézyd II	744
Ibrahym	744
Merouân Abou-A'bd-Al-Malek	744

ABBASSYDES :

A'bd-Allah Al-Sseffâh	749
Abou-Djafar Al-Mansoûr	754

ÉMYRS POUR LES KHALYFES D'ORIENT.

Thâryk Ebn-Zyad	711
Mouzay Ebn-Nossayr	711
A'bd-Al-Azyz	714
Ayoub	715

Al-Haour.	717
Al-Samah.	718
Anbezah.	721
Yahyah.	726
Hhodzayfah.	727
Ot'sman.	728
Al-Haytzam.	729
A'bd-Al-Rhhaman.	730
A'bd-Al-Malek.	733
O'kbah.	736
A'bd-Al-Malek.	741
Hhosam.	743
Tsouabah.	745
Youzouf-al-Fehri	746

KHALYFES DE CORDOUE.

Dynastie Omméyade.	A'bd-Al-Rhaman I.	756
	Heseham I.	788
	Al-Hhakem I.	796
	A'bd-Al-Rhaman II.	822
	Mohhammed I.	852
	Al-Mondhyr.	886
	A'bd-Allah.	888
	A'bd-Al-Rhaman III.	912
	Al-Hakem II.	961
	Heseham II.	976
Mohhammed II (*par usurpation*).		1008
Souléïman (*Berbère*).		1009
Heseham II (*de nouveau*).		1010
Souléïman (*de nouveau*).		1012
Aly Ebn-Hamoud.		1017
Abd-Al-Rhaman IV.		1021
Al-Kâsem Ebn-Hamoud.		1022
Yahhyay Ebn-Aly.		1022
A'bd-Al-Rhaman V.		1022
Mohhammed III.		1023
Yahhyay Ebn-Aly (*de nouveau*).		1024
Heseham III.		1028

Djéhouar. 1031
Mohhammed Ebn-Djehouar. 1044

ÉMYRS DE SÉVILLE.

Les trois Mohhammed Ebn-Abèd, de. . . . . . . 1060 à 1091

ÉMYRS D'AFRIQUE.

ALMORAVIDES (*Al-Morabethyn*).

Youzef Ebn-Taschfyn. 1091
Aly Ebn-Youzef. 1107
Taschfyn Ebn-Aly. 1143

ALMOHADES (*Al-Moahhedyn*).

A'bd-Al-Moumen. 1157
Youzef Abou-Yakoub. 1163
Yakoub Ebn-Youzef. 1184
Mohhammed Ebn-Yakoub. 1199
Youzef Ebn-Mohhammed. 1213

(*Interrègne*).

Al-Mamoun 1226

ROIS DE GRENADE.

Mohhammed Ebn-Al-Hhamar. 1238
Mohhammed II. 1273
Mohhammed III. 1303
Al-Nasser. 1309
Ysmayl Abou'l-Oualyd. 1312
Mohhammed IV. 1325
Youzef Abou'l-Hedjadj. 1333
Mohhammed V. 1354
Ismayl II (*par usurpation*). 1359
Abou-Sayd (*idem*). 1361
Mohhammed V (*de nouveau*). 1362
Youzef II. 1391

Mohhammed VI. **1396**
Youzef III. **1408**
Mohhammed VII (Al-Aÿsery). **1425**
Mohhammed VIII (Al-Ssaghyr). **1427**
Mohhammed Al-Aysery (*de nouveau*). **1429**
Youzef IV. **1431**
Mohhammed Al-Aÿsery (*de nouveau*). **1432**
Ebn-Ot'sman. **1445**
Ebn-Ismayl. **1454**
Abou'l-Hhasan **1466**
Abou-A'bd-Allah Al-Ssaghyr (Boabdil). **1482**
A'bd-Allah Al-Ssaghar (*en partage avec* Al-Ssaghyr). **1484**
Abou A'bd-Allah Al-Ssaghyr (*seul*). **1490**

LISTE CHRONOLOGIQUE

DES ROIS CHRÉTIENS QUI ONT RÉGNÉ EN ESPAGNE PENDANT L'OCCUPATION DES ARABES ET DES MORES.

ROIS DES ASTURIES ET DE LÉON.

Pelayo.	Vers 718
Favila.	737
Alonzo I° (*el Catolico*).	739
Fruela I°.	757
Aurelio.	768
Silo.	774
Mauregato.	783
Bermudo I° (*el Diacono*).	788
Alonzo II (*el Casto*).	791
Ramiro I°.	842
Ordoño I°.	850
Alonzo III (*el Magno*).	866
Garcia.	909
Ordoño II.	914
Fruela II.	924
Alonzo IV (*el Monge*).	925
Ramiro II.	930
Ordoño III.	950
Sancho I°.	955
Ramiro III.	967

Bermudo II.	982
Alonzo V.	999
Bermudo III.	1027

ROIS DE LÉON ET DE CASTILLE.

Fernando I°.	1037
Sancho II.	1067
Alonzo VI.	1073
Doña Urraca.	1108
Alonzo VII.	1126
Sancho III.	1157
Alonzo VIII.	1158
Henrique I°.	1214
Fernando II (de Léon).	1158
Alonzo IX (de Léon).	1188
Fernando III (san Fernando).	1217
Alonzo X (*el Sabio*).	1252
Sancho IV.	1284
Fernando IV.	1295
Alonzo XI.	1312
Pedro I°.	1350
Henrique II (de Trastamarra).	1369
Juan I°.	1379
Henrique III (*el Enfermo*).	1390
Juan II.	1407
Henrique IV (*el Impotente*).	1454
Doña Isabel la Catolica.	1474

ROIS DE NAVARRE.

Sancho Iñigo, de Bigorra.	873
Garcia Sanchez.	885
Sancho Garcès.	905
Garcia II (*el Tembloso*).	924
Sancho III (*el Mayor*).	970
Garcia III.	1035
Sancho IV.	1054
Sancho V.	1076

Pedro. 1094
Alonzo. 1104
Garcia IV. 1134
Sancho VI. 1150
Sancho VII. 1194
Thibaut, de Champagne (Theobaldo). 1234
Thibaut II. 1253
Henri. 1270
Jeanne et Philippe le Bel. 1274
Louis le Hutin. 1305
Philippe V. 1316
Charles IV. 1322
Jeanne, femme de Philippe d'Evreux. 1328
Charles le Mauvais. 1349
Charles le Noble. 1387
Blanche et Juan de Castilla. 1424
Lèonor, comtesse de Foix. 1479
François Phœbus. 1482
Catherine, femme de Jean d'Albret. 1483

ROIS D'ARAGON.

Ramiro I° (fils de Sancho el Mayor) 1035
Sancho 1063
Pedro I° 1094
Alonzo I° (*el Batallabor*). 1104
Ramiro II. 1134
Petronilla y Ramon. 1137
Alonzo II. 1162
Pedro II. 1196
Jayme I° (*el Conquistador*) 1213
Pedro III. 1276
Alonzo III. 1285
Jayme II. 1291
Alonzo IV. 1327
Pedro IV. 1336
Juan I°. 1387
Martin. 1395
Fernando I°. 1412

Alonzo V	1416
Juan II	1458
Fernando II (*el Catolico*)	1479

ROIS DE PORTUGAL.

Henrique y Teresa	1095
Alonzo-Henriquez	1128
Sancho I°	1185
Alonzo II	1211
Sancho II	1223
Alonzo III	1248
Dionis	1279
Alonzo IV	1325
Pedro I°	1357
Fernando	1367
Juan I°	1385
Duarte	1433
Alonzo V	1438
Juan II	1481
Manuel	1495

COMTES DE BARCELONE.

POUR LES FRANKS :

Bera	801
Bernhard	820
Berenguer	832
Bernhard (de nouveau)	836
Alédram	844
Wifred, ou Guifred Ier	858
Salomon	872

COMTES SOUVERAINS :

Wifred, ou Guifred II, le *vélu*	884
Miron	912
Suniario	929

Seniofred	950
Borrell	967
Raymond	993
Berenguer-Raymond	1017
Ramon-Berenguer I (le Vieux)	1035
Ramon-Berenguer II (Tête-d'Etoupe)	1076
Berenguer-Ramon II (le Fratricide)	1082
Ramon-Berenguer III (le Grand)	1096
Ramon-Bérenguer IV (le Saint)	1131

Marié à doña Petronila, fille de Ramiro le Moine, roi d'Aragon. Leur fils Alonzo II réunit la Catalogne à la couronne d'Aragon en 1162.

NOTES FINALES

DU TOME PREMIER.

NOTE I.

LETTRES D'ALPHONSE VI, ROI DE CASTILLE, ET D'ABEN-ABED, ÉMYR DE SÉVILLE, RELATIVES A LA RUPTURE DE LEUR TRAITÉ, APRÈS LA PRISE DE TOLÈDE (1806).

LETTRE D'ALPHONSE VI.

« Le souverain seigneur des deux nations et des deux lois, l'excellent et puissant roi Alphonse, fils de Ferdinand, au roi Aben-Abêd (que Dieu éclaire son entendement pour le déterminer à suivre le vrai chemin), salut et bienveillance de la part d'un roi *agrandisseur* des royaumes et défenseur des peuples, dont les cheveux ont blanchi dans la connaissance des affaires, l'exercice des armes et la suite des triomphes, dont les drapeaux sont le siége de la victoire, qui fait brandir les lances de ses chevaliers et revêtir de deuil les femmes des musulmans..... Vous savez ce qui s'est passé dans la ville de Tolède, capitale de toute l'Espagne, et ce qui est arrivé à ses habitants lorsque je l'ai prise. Si vous et les vôtres avez échappé jusqu'à présent, voici votre temps qui est venu. Il n'a été retardé que par ma volonté et mon bon plaisir; et si vous êtes encore en repos, rappelez-vous que la prudence de l'homme est de se méfier de lui-même et de bien considérer ce qu'il convient de faire avant de tomber dans un malheur

qui n'ait plus de remède. En vérité, si je ne faisais attention aux traités qui existent entre nous et aux paroles que nous nous sommes données (car je n'ai rien de plus présent que de garder la foi promise), j'aurais déjà envahi votre pays à feu et à sang, et je vous aurais chassé de l'Espagne, sans attendre des demandes et des réponses, et sans qu'il y eût entre nous d'autre ambassadeur que le choc des armes, le hennissement des chevaux, le bruit des tambours et des trompettes. Je veux vous donner cet avis par avance, pour vous ôter toute excuse... et, selon que vous ferez, vous verrez mes œuvres. Salut. »

RÉPONSE D'ABEN-ABED.

« Du roi victorieux et grand, soutenu par la miséricorde de Dieu et confiant en sa divine bonté, Mouhamad Aben-Abêd, au superbe ennemi d'Allah, Alphonse, fils de Ferdinand, qui s'intitule roi des rois et seigneur des deux nations (que Dieu brise ses vains titres). Salut à ceux qui suivent le droit chemin. Quant à te nommer seigneur des deux nations, en vérité, les musulmans ont plus droit de se glorifier de ce titre que toi, par ce qu'ils ont possédé et possèdent encore des terres des chrétiens, par la multitude de leurs vassaux, la richesse de leurs armes et de leurs tributs. Jamais ta loi et tes partisans ne pourront élever ton pouvoir jusqu'au nôtre..... Déjà nous sortons de notre sommeil et nous nous levons de notre mollesse. Jusqu'à présent nous pensions à te payer tribut, et toi, non content de cela, tu veux occuper nos villes et nos forteresses. Mais comment n'as-tu pas honte de faire de telles demandes, et de nous commander, comme si nous étions tes vassaux? Je m'étonne de la hâte que tu mets à accomplir ta vaine et superbe volonté. Tu t'es enorgueilli de la prise de Tolède, sans considérer que tu ne la dois pas à ta puissance, mais à la destination divine qui l'avait ainsi déterminé dans ses décrets éternels. Tu sais bien que nous avons aussi des armes, des chevaux, et des braves que n'épouvante pas le bruit des batailles et qui regardent sans pâlir l'horrible mort..... Nos chefs s'entendent à ordonner des lignes, à diriger des escadrons..... Nous savons dormir sur la terre, ou faire des rondes de nuit..... et, pour que tu voies que

c'est comme je le dis, nous te préparons la réponse de ta demande, en aiguisant nos épées et nos lances..... Il est sûr enfin qu'il n'est point de mal qui ne produise quelque bien, et que vite on se repent quand vite on se détermine..... Je vois que ceux qui te conseillent sont comme des bêtes sans entendement, et, en même temps, des gens de si peu de valeur, que jamais leurs œuvres n'accréditent leur vaine jactance. Ainsi, nous ne les tuons jamais combattant en rase campagne, mais cachés dans leurs tours et derrière leurs murailles. Ces conseillers doivent croire sans doute que nous manquons d'entendement et qu'il n'y a point de changement dans les hommes et dans les royaumes. Il est vrai qu'il y a eu des traités entre nous, pour que nous ne tournions pas nos armes l'un contre l'autre, et pour que je n'aide pas ceux de Tolède de mes forces et de mon conseil. J'en demande pardon à Dieu, ainsi que de ne m'être pas plus tôt opposé à tes intentions ambitieuses ; mais, grâce à lui, tout le châtiment de notre faute se réduit aux vaines paroles dont tu nous insultes. Comme elles n'ôtent pas la vie, je me confie en Dieu dont l'aide me défendra contre toi, et tu me verras bientôt entrer avec mes troupes sur tes domaines, car Dieu favorise la vraie loi, et donne la force à ceux qui connaissent et suivent la vérité. »

NOTE II.

Ferdinand III fut vénéré comme un saint depuis l'époque de sa mort, quoiqu'il n'ait été canonisé qu'en 1671 par le pape Clément X. Voici l'inscription en *romance* qu'on lit encore sur son tombeau dans la cathédrale de Séville. Elle était répétée en latin, en arabe et en hébreu. Je la donne ici comme un monument de la langue espagnole sous le règne de ce prince, qui fit rassembler en un corps de droit et traduire en langue vulgaire, sous le titre de *Fuero juzgo*, les lois gothiques qui gouvernaient encore l'Espagne.

Aqui yace el rey muy ondrado don
Fernando, Senor de Castiella e de

Toledo, de Leon, de Galizia, de Sevilla,
de Cordova, de Murcia et de Jahen,
el que conquiso toda España,
el mas leal, el mas verdadero, e el
mas franc, e al mas esforzado, e el mas
sefrido, e el mas omildoso, e el que
mas temie a Dios, e el que mas le fazia
servicio, e el que quebranto e des-
-truyo a todos sus enemigos, e el que
alzo e ondro à todos sus ami-
-gos, e conquiso la ciudad de Sevilla
que es cabeza de toda España, et pas-
-sos hi el postrimero dia de mayo en
la era de CIↃCCXC.

« Ci-gît le roi très-honoré Don Fernando, seigneur de Castille et de Tolède, de Léon, de Galice, de Séville, de Cordoue, de Murcie et de Jaen, celui qui conquit toute l'Espagne, le plus loyal, le plus véridique, le plus franc, le plus hardi, le plus patient, le plus humble, celui qui craignait le plus Dieu, et qui lui faisait le plus de service, celui qui brisa et détruisit tous ses ennemis, qui éleva et honora tous ses amis, et conquit la cité de Séville, qui est tête de toute l'Espagne, et y passa l'avant-dernier jour de mai en l'ère de 1290. » (L'année 1290 de l'ère espagnole, ou 1252 de l'ère chrétienne.)

Voici, pour contraste, l'épitaphe d'Aben al-Hamar, que son fils fit graver en lettres d'or sur le marbre qui recouvrait son cercueil d'argent : « Ceci est le sépulcre du haut sultan, forteresse de l'islam, or-
« nement du genre humain, gloire du jour et de la nuit, pluie de
« générosité, rosée de clémence pour ses peuples, pôle de la secte,
« splendeur de la loi, soutien de la tradition, épée de la vérité, *en-*
« *treteneur* des créatures, lion de la guerrre, ruine des ennemis, co-
« lonne de l'État, défenseur des frontières, vainqueur des armées,
« dompteur des tyrans, triomphateur des impies, prince des fidèles,
« sage guide du peuple élu, défenseur de la foi, honneur des rois et



« sultans, le vainqueur pour Allah, l'Occupé dans le chemin d'Allah,
« Abou-Abd-Allah-Mouhamad ben Youzef ben Nasser Al-Ansari,
« que Dieu l'élève au rang des hauts et justifiés, et le place parmi
« les prophètes, les justes, les martyrs et les saints, et se complaise en
« lui, et lui soit miséricordieux, puisqu'il a voulu qu'il naquît en l'an
« 591 (1195), et que son départ eut lieu le Djouma 29 de la lune
« Djoumada dernière de l'an 671 (1273). Loué soit celui dont l'em-
« pire n'a pas de fin et n'a pas eu de commencement, car il n'y a de
« Dieu que lui, le Miséricordieux et Clément. »

NOTE III.

RÉGLEMENTS DE YOUZEF.

Les réglements d'Youzef sont de trois sortes : religieux, militaires et civils.

RÉGLEMENTS RELIGIEUX.

Dans les *aljamas* (mosquées principales), des prédications et des lectures pieuses doivent être faites tous les *djoumas* (*jours d'assemblée, jours saints*).

Tout hameau de douze maisons doit avoir une mosquée. Chaque mosquée où se réunissent au moins douze chefs de famille, doit avoir un *alfaki* (al-faqyh, *prêtre, desservant*), pour y dire la *khothbah* (*prière publique*).

Dans chaque mosquée, les cinq *azalas* (al-ssalâh, *prières*), seront dites chaque jour aux heures de *ssobehh, zhohour, a'sser, maghrêb* et *a'schâ*.

Pendant l'office de la *djouma*, on ne peut ni vendre, ni acheter, ni se livrer à aucune occupation profane.

Tout fidèle doit entendre la *khothbab* de la *djouma*, s'il peut arriver à une mosquée en sortant de chez lui au lever du soleil, pour y revenir au coucher.

Dans les mosquées, les vieillards sont placés d'abord, puis les jeunes gens, puis les femmes dans un lieu caché. Les hommes ne peuvent sortir que lorsque les femmes sont parties.

Les *djoumas*, tout musulman doit se vêtir de ses habits les plus propres, et s'occuper de bonnes œuvres.

A la célébration des deux Pâques d'*alfitra* (yd-al-fitrah), ou sortie du *Ramadhân* (carême), de la fête des victimes ou des agneaux (yd-al-dhehhâyâ, ou yd-al-korban), on doit cesser les réjouissances mondaines qui s'étaient introduites dans ces fêtes, telles que celles de se jeter des eaux de senteur, des oranges, des fruits, ou de danser en troupes dans les rues; on les sanctifiera par des aumônes, par des visites aux pauvres et aux savants.

Les aumônes en argent ou en denrées seront recueillies, dans chaque bourg ou village, par deux ou trois personnes de confiance, qui en régleront l'emploi. Après des distributions faites aux pauvres et aux orphelins, ces aumônes serviront au rachat des captifs, et à la réparation des mosquées, des chemins, des ponts, des fontaines.

Les prières contre la sécheresse doivent être faites, non dans les rues, mais au milieu des champs.

Les réunions nocturnes de plusieurs familles dans les mosquées sont défendues. Les femmes ne peuvent faire de *neuvaines* qu'en compagnie d'autres femmes, ou de leur mari, de leur père, de leurs frères, cousins ou neveux. Les jeunes filles ne peuvent point en faire, ni suivre les enterrements.

Personne ne pourra être enseveli dans des étoffes de soie, avec de l'or ou de l'argent, mais dans de la toile blanche avec des parfums. Aucune femme, si ce n'est celle du défunt, sa mère, sa sœur, sa cousine ou sa nourrice, ne pourra l'ensevelir. Il est défendu de louer des pleureuses pour simuler des regrets qui n'existent pas. L'éloge du défunt ne peut être prononcé que par l'*alfaki* ou le chef du convoi. On ne pourra enterrer avec le mort aucune amulette, ni aucun écrit, tel que la demande et la réponse de la fosse.

Les fêtes des noces et celles des bonnes fées (*buenas hadas*), pour

donner le nom aux nouveau-nés, sont permises. On pourra s'y livrer à des danses modestes, mais sans ivrognerie ni excès.

RÉGLEMENTS MILITAIRES.

Tout guerrier fuyant devant un ennemi moins de double en nombre, sinon par ordre de ses chefs, est puni de mort.

Défense est faite aux gens de guerre de tuer les femmes, les enfants, les vieillards, les malades, les religieux, à moins qu'ils ne soient armés et aidant l'ennemi.

Après le prélèvement du cinquième pour le roi, le butin doit être divisé avec justice.

Le cavalier reçoit deux rations de vivres; le fantassin une.

Ceux qui, dans une ville prise, se feront musulmans, conserveront leurs biens, et, si ces biens sont déjà distribués, on leur en rendra la valeur.

Les jeunes gens ne pourront aller à la guerre qu'avec la permission de leurs parents, à moins que ce ne soit pour un cas de défense. Il en est de même du pèlerinage à la Mekke.

RÉGLEMENTS CIVILS.

Des *wazirs* seront établis dans chaque quartier et dans chaque marché pour y maintenir le bon ordre. Les divers quartiers d'une ville seront fermés pendant la nuit, et des rondes nocturnes seront faites pour la sûreté des habitants.

Dans les crimes d'adultère, d'homicide et autres emportant la peine de mort, si les coupables et complices n'avouent pas, ils ne pourront être condamnés que sur la foi de quatre témoins oculaires. Précédemment, les adultères devaient mourir lapidés, et les jeunes gens non mariés qui commettaient une faute devaient être punis de cent coups de fouet et d'une année d'exil; à l'avenir, ces délits seront laissés à l'arbitre du juge, et les coupables, dans le second cas, seront mariés ensemble, s'ils sont égaux.

Les gens qui périssent par la main de la justice seront enterrés dans les cimetières musulmans et avec les prières d'usage.

Les délits de vol sont également laissés à l'arbitre du juge pour la fixation du châtiment. Jusqu'alors, d'après la loi, si quelqu'un volait, dans un lieu clos, une valeur d'un quart de *dobla* d'or et au-dessus, qu'il fût homme ou femme, libre ou esclave, dès que l'homme avait quinze ans et la femme treize, il était puni par la perte de la main droite. Au premier vol, on coupait la main droite; au second, le pied gauche; au troisième, la main gauche; au quatrième, le pied droit. Le cinquième vol était puni de la prison perpétuelle.

NOTE IV.

DISCOURS DU VIEILLARD FRANCISCO NUNEZ MULEY AU PRÉSIDENT DE GRENADE.

Après avoir rappelé les mesures qui précédèrent la publication de l'édit de Philippe II (1566), il ajoutait :

« De loin, il semble facile d'accomplir les nouvelles pragmatiques; mais les difficultés sont grandes au contraire, et je les dirai à votre seigneurie, pour qu'elle prenne pitié de ce misérable peuple, et qu'elle le protége auprès de sa majesté. L'habit de nos femmes n'est pas moresque; c'est un habit de province, suivant l'usage même du royaume de Castille, dont les habitants diffèrent par la coiffure, le costume et la chaussure. Les Turcs ne sont pas vêtus comme les Mores; et, parmi ces derniers, ceux de Fez ne s'habillent pas comme ceux de Tremecen, ni ceux de Tunis comme ceux de Maroc. Si la secte de Mahomet avait un vêtement particulier, il serait le même partout; mais l'habit ne fait pas le moine. Nous voyons des chrétiens venir d'Egypte et de Syrie, vêtus à la turque, avec des turbans et de longues robes, qui parlent arabe et ne savent pas un mot d'espagnol (*romance*); cependant ils sont chrétiens..... Je me souviens d'avoir vu notre peuple changer son habillement pour en adopter un décent,

court et peu coûteux. Il y a telle femme qui s'habille avec un ducat, car les habits de noces et de fêtes se gardent pour ces jours-là, et passent en héritage à trois ou quatre générations. Quel profit peut-on donc trouver à nous dépouiller de nos habits ? N'est-ce pas nous faire perdre plus de trois million s d'or employés de cette façon ? N'est-ce pas ruiner les marchands, les orfèvres, et tous les artisans qui gagnent leur vie à faire les vêtements, les chaussures et les bijoux des Morisques ? Si plus de deux cent mille femmes de cette province doivent s'habiller de neuf des pieds à la tête, quel argent pourra suffire à cette dépense ?..... Voyez ; la femme pauvre, qui ne peut s'acheter ni robe, ni mante, ni chapeau, ni mules, qui se contente d'une chemise de serpillière peinte et d'un drap blanc, comment fera-t-elle pour se vêtir ?... Nous autres hommes, nous sommes tous vêtus à la castillane, quoique, pour la plupart, en habit pauvre. Si le costume faisait la secte, les hommes devraient plus compter que les femmes en cette matière... J'ai ouï dire à bien des ministres et des prélats qu'on favoriserait ceux d'entre nous qui s'habilleraient à la castillane, et je n'en vois pourtant aucun moins molesté que les autres : on nous traite tous également. Si l'on trouve à l'un de nous un couteau, on le jette aux galères, et sa fortune est dévorée en frais, amendes et condamnations. Nous sommes poursuivis par la justice ecclésiastique et par la séculière. Avec tout cela, nous restons loyaux sujets de sa majesté, prêts à la servir de nos biens, et jamais on ne pourra dire que nous ayons commis une trahison depuis le jour où nous nous sommes rendus. Quand l'Albaycin s'est soulevé, ce n'était pas contre le roi ; c'était au contraire en faveur de sa signature, que nous vénérions comme chose sacrée. Mais l'encre n'était pas encore sèche, qu'on avait violé nos capitulations de paix...... Dans le temps des communes (*comunidades*), pour qui se levèrent ceux de cette province ? Certes, pour S. M. ; ils accompagnèrent les troupes royales contre les *Comuneros*, et le propre frère du roi Boabdil, don Juan de Grenade, fut général en Castille, au service du roi.....

« Nos noces, fêtes et danses, et les plaisirs que nous prenons, en quoi empêchent-ils d'être chrétiens, et comment peut-on les appeler cérémonies moresques ? Le bon musulman n'y assistait jamais, et les alfaquis s'éloignaient dès qu'on commençait à chanter et à

danser; et même quand un roi more traversait quelque quartier de la ville, par respect, on faisait taire les instruments jusqu'à ce qu'il eût passé. En Afrique et en Turquie ces danses sont inconnues.... Le saint archevêque aimait à voir nos troupes de danseurs accompagner le saint sacrement les jours de Fête-Dieu et autres solennités, où accouraient tous les villages, disputant à qui ferait les plus belles danses. Quand dans ses visites aux Alpuxarres, il célébrait la grand'messe, c'était, au lieu de l'orgue, les chœurs de danseurs qui répondaient, et je me rappelle qu'en achevant la messe, il se tournait vers le peuple, et, au lieu du *Dominus vobiscum*, il disait en arabe *Ybaraficoun*, et les chanteurs répondaient aussitôt. »

« On ne croira pas plus que la coutume qu'ont nos femmes de se teindre les cheveux avec de la poudre de troëne ou de la noix de galle (*alheña y agallas*) soit une cérémonie de Mores. Ce n'est qu'un moyen de se nettoyer la tête, et de la tenir pure de toute vermine.....

« Voyons maintenant, Seigneur, à quoi peut-il servir de nous obliger à tenir ouvertes les portes de nos maisons? N'est-ce pas donner aux voleurs la liberté de nous dépouiller, aux libertins celle de convoiter nos femmes? N'est-ce pas donner occasion aux alguazils et aux gens de loi de ruiner les pauvres gens par des poursuites? Si quelqu'un veut être More et suivre les rites de Mahomet, ne pourra-t-il le faire de nuit? Bien mieux, au contraire, car cette religion exige la solitude et le recueillement.....

« Peut-on prétendre que les bains soient une cérémonie religieuse? Non, certes. Ceux qui tiennent les maisons de bains sont chrétiens pour la plupart. Ces maisons sont des lieux de société et des réceptacles d'immondices : elles ne peuvent donc servir aux rites musulmans qui exigent la solitude et la propreté? Dira-t-on que les hommes et les femmes s'y réunissent?..... Il est notoire, au contraire, que les hommes n'entrent point où sont les femmes..... Les bains ont été faits pour la propreté du corps; il y en a toujours eu dans tous les pays du monde, et s'ils furent défendus quelque temps en Castille, c'est parce qu'ils affaiblissaient les forces et le courage des hommes de guerre. Mais les naturels de cette province ne sont pas admis à combattre, et les femmes n'ont pas besoin d'être fortes, mais propres. Si elles ne peuvent se baigner, ni dans les rivières, ni

dans les ruisseaux, ni dans les fontaines, ni dans leurs maisons, où pourront-elles se laver à présent?...

« Vouloir que les femmes sortent la figure découverte, ce n'est pas vouloir autre chose que de donner aux hommes occasion de pécher, en voyant la beauté dont ils s'enflamment si aisément, et d'empêcher ainsi que les laides trouvent quelqu'un qui veuille les épouser. Nos femmes se couvrent pour ne point être connues, comme font les chrétiennes. C'est une décence qui évite bien des inconvénients.... Aussi les rois catholiques défendirent-ils, sous des peines sévères, aux chrétiens de soulever, dans la rue, les voiles des Moresques.....

« Les surnoms anciens que nous portons servent à ce que les gens se connaissent, et à ce que les familles ne se perdent pas. De quoi sert-il que les souvenirs anciens périssent? Au contraire, à bien considérer la chose, ils augmentent la gloire et l'élévation des rois catholiques qui ont conquis ce royaume. Ce fut leur intention et celle de l'empereur..... C'est pour cela que l'on conserve les riches palais de l'Alhamrâ, et les autres plus petits qui existaient du temps des rois mores, car ils rappellent sans cesse leur puissance, en l'honneur et pour trophée des conquérants.

« ..... Y a-t-il plus d'inconvénient à ce que nous ayons des nègres à notre service? ces gens ne sont-ils pas faits pour servir? Dire que la nation morisque s'augmentait par eux est un propos que la passion seule peut répéter; car sa majesté ayant été informée, aux cortès de Tolède, qu'il y avait plus de vingt mille esclaves nègres en notre pouvoir dans cette province, il se trouva qu'il n'y en avait pas quatre cents, et maintenant il n'y a pas cent licences de délivrées pour en avoir.....

« Venons à la langue arabe, qui est le plus grand inconvénient de tous. Comment peut-on ôter aux gens leur langue naturelle, dans laquelle ils naquirent et furent élevés? Les Egyptiens, les Syriens, les Maltais et autres races chrétiennes parlent, lisent et écrivent en arabe; ils sont pourtant chrétiens comme nous. Encore ne trouvera-t-on pas qu'on ait fait dans cette province un acte, un contrat ou un testament en arabe depuis qu'elle s'est convertie. Apprendre la langue castillane, nous le désirons tous, mais ce n'est pas au pouvoir des gens. Combien y a-t-il de personnes dans les bourgs et villages, et

même dans cette ville, qui ne savent pas même leur langue arabe, et parlent si différemment entre eux qu'au premier mot d'un habitant des Alpuxarres, on connaît de quel pays il vient! Ils sont nés dans de petits endroits où jamais ne se parla l'espagnol, où personne ne l'entend, si ce n'est le curé et le sacristain; encore ceux-ci parlent-ils toujours arabe. Il est impossible que les vieillards l'apprennent en tout le temps qui leur reste de vie, et non pas en trois ans, même quand ils ne feraient autre chose que d'aller à l'école.

« Il est clair que c'est un article inventé pour notre destruction: car, tandis qu'il n'y a personne pour nous enseigner la langue espagnole, on veut que nous l'apprenions de force, et que nous laissions celle que nous savons si bien.... On veut que nos frères, voyant qu'ils ne peuvent accomplir une telle obligation, abandonnent le pays, par crainte des châtiments, et s'en aillent en perdus chercher d'autres terres, ou se fassent brigands.... Rappelez-vous le second commandement, de ne pas faire à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fût fait, et, dites, si une seule de toutes les choses que nous impose la Pragmatique était exigée des chrétiens de Castille ou d'Andalousie, n'en mourraient-ils pas de douleur ?.... Y a-t-il dans le monde une espèce plus vile et plus basse que celle des nègres de Guinée? Cependant on les laisse danser, on les laisse parler et chanter dans leur langue pour se donner de la joie..... A Dieu ne plaise qu'on impute à malice tout ce que je viens de dire! car mon intention est bonne. Il y a plus de soixante ans que je sers Dieu, notre seigneur, la couronne royale, et les naturels de ce pays... Que votre seigneurie n'abandonne pas ceux qui sont sans pouvoir; qu'elle désabuse S. M.; qu'elle nous délivre de si grands malheurs, et qu'elle agisse en chevalier chrétien pour le service de Dieu et du roi, et pour le bien de cette province, qui en conservera une éternelle reconnaissance. »

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER.

SAINT-DENIS. — IMPRIMERIE DE PREVOT ET DROUARD.



COLLECTION D'AUTEURS CONTEMPORAINS
Propriétés littéraires

HISTOIRE

DES

ARABES ET DES MORES

D'ESPAGNE

PAR

LOUIS VIARDOT.

TOME II



PARIS
PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DE SEINE, 18

A

R

L

L

N

HISTOIRE

DES

ARABES ET DES MORES

D'ESPAGNE.

HISTOIRE

DES

ARABES ET DES MORES

D'ESPAGNE.

SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE PREVOT ET DROUARD.

HISTOIRE

DES

ARABES ET DES MORES D'ESPAGNE

TRAITANT

DE LA CONSTITUTION DU PEUPLE ARABE-ESPAGNOL
DE SA CIVILISATION, DE SES MOEURS
ET DE SON INFLUENCE SUR LA CIVILISATION MODERNE

PAR

LOUIS VIARDOT

TOME II



PARIS
PAGNERRE, ÉDITEUR
18, RUE DE SEINE
1851

ADDITION A LA PRÉFACE.

Pendant l'impression du précédent volume, j'ai appris qu'il se publiait, à Leyde, un ouvrage intitulé : *Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne pendant le moyen âge*, par M. R.-P.-A. Dozy. Le premier volume de cet ouvrage, seul paru, contient sept à huit mémoires isolés sur différents sujets, les Todjibides d'Aragon, les Aftacides, les Bécrites d'Huelva, l'histoire de Murcie et de Valence, etc. Je parvins, non sans peine, à me procurer ce livre de M. Dozy, et j'en commençai l'étude avec la curiosité attentive due au sujet et à l'auteur très-érudit du *Dictionnaire détaillé des noms des vêtements chez les Arabes*. J'y lus tout d'abord que « J. Conde a « travaillé sur des documents arabes sans connaître beau- « coup plus de cette langue que les caractères avec les- « quels elle s'écrit ; mais que, suppléant par une ima- « gination extrêmement fertile au manque des con- « naissances les plus élémentaires, il a, avec une impu- « dence sans pareille, forgé des dates par centaines, in- « venté des faits par milliers... (Préface, p. VII.) Que les

« historiens modernes, sans se douter qu'ils étaient la « dupe d'un faussaire, ont copié fort naïvement tous ces « mensonges, qu'ils ont même quelquefois laissé leur « maître en arrière... (*Ibid.*, p. VIII.) » Je lus ensuite dans le corps de l'ouvrage : « Qu'il faut donner à Conde « le nom d'imposteur et de faussaire... (p. 30), qu'il « a l'ignorance d'un faussaire malhabile... (p. 219) « que MM. Aschbach, Rosseuw Saint-Hilaire et Romey « ont copié toutes ces absurdités,... ont cru à ces « pitoyables bêtises... (p. 38), que ce que l'on trouve sur « ce sujet (l'Histoire de Valence) chez Conde, M. Romey « et *tutti quanti*, n'est qu'un tissu de malentendus et de « mensonges... (p. 308), que Masdeu est un épicier « (p. 428), M. Romey un plagiaire (p. 604), M. Asch- « bach un barbouilleur (*id.*), et que *cela* écrit pourtant « des histoires d'Espagne ! etc., etc. »

En voyant tomber un tel anathème sur la tête des historiens mes devanciers et mes collègues, je crus qu'il ne me restait plus qu'une chose à faire : jeter au feu sur-le-champ toutes mes feuilles imprimées et toutes mes feuilles manuscrites, comme complices d'imposture et de faux. J'étais prêt à cet héroïque suicide, lorsque, peu à peu, la lecture entière du livre de l'orientaliste hollandais me remit, suivant l'expression familière, un peu de cœur au ventre. Je m'aperçus bientôt que, comme au temps de la peste des animaux, de simples *peccadilles*

étaient jugées des *cas pendables*. Ces accusations terribles, ces reproches outrageants ne s'adressaient guère, en définitive, qu'à de petits méfaits, dignes seulement de réprimande : une date fautive, une phrase mal traduite, une médaille mal déchiffrée, quelque méprise, quelque bévue, consistant à prendre le fils pour le neveu, le cousin pour l'oncle, tout au plus *le nom d'un port pour un nom d'homme*, et ne s'appliquant (sauf la biographie du Cid), ni aux grands événements, ni aux grands personnages de l'histoire. Alors je me demandai s'il était bien nécessaire de faire une telle dépense de temps et de travail, d'étaler un tel luxe d'érudition, d'entasser un tel amas de textes en toutes les langues, pour écraser des erreurs qu'un seul mot, le plus souvent, suffisait à corriger ; et si ce n'était point l'histoire de l'Homme à la puce

> Qui, pour tuer cette hydre au printemps revenue,

voulait obliger

> Les dieux à lui prêter leur foudre et leur massue.

Je me demandai encore si les écrivains qui ont commis ces erreurs, involontairement et de bonne foi, tout au plus par étourderie ou par ignorance, méritaient qu'on leur dît de gros mots et qu'on invoquât contre eux les articles du Code pénal. Supposons, me disais-je, qu'un archi-savant, *juré priseur de diphthongues*, vienne à braquer

sa lunette sur les Todjibides d'Aragon ou les Bécrites d'Huelva, et qu'il découvre des taches au soleil; M. Dozy trouverait-il bien qu'on le traitât comme à la *halle* et comme en cour d'assises? On peut, à la rigueur, avoir raison et rester poli; c'est même la manière d'avoir pleinement raison.

Quant à moi, si jamais cet opuscule venait à tomber sous les yeux, sous la férule du savant et colérique professeur de Leyde, je lui demanderais grâce, comme les anciens comiques espagnols, *pour les fautes de l'auteur*, en lui faisant humblement observer : d'abord, que je ne sais pas l'arabe, et que, n'ayant point comme lui l'heureuse faculté de recourir aux sources originales, j'ai dû m'en rapporter au talent et à la sincérité des traducteurs; ensuite, que mon travail, simple livre élémentaire, simple précis historique, n'a pas la prétention de s'offrir aux regards et aux dédains de messieurs les savants attitrés, et qu'il s'adresse tout uniment au commun des lecteurs, aux gens du monde qui sont gens d'étude, et qui veulent, avec peu de temps et de loisir, dans notre vie agitée, savoir pourtant un peu de tout. C'est pour eux que je me suis efforcé de réunir, sous une forme succincte, claire, méthodique, des notions générales et suffisantes sur une intéressante partie de l'histoire universelle.

HISTOIRE

DES

ARABES ET DES MORES D'ESPAGNE.

SECONDE PARTIE.

CONSTITUTION ET CIVILISATION.

CHAPITRE PREMIER.

Constitution politique des Arabes. — Causes de leur décadence et de leur destruction.

UNITÉ, — tel fut le trait distinctif, le caractère fondamental de l'œuvre qu'accomplit Mahomet comme prophète et conquérant : unité de Dieu, unité de loi, unité de pouvoir. En fondant à la fois une religion et un empire, en cherchant à fonder un empire universel sur une religion qui était la même depuis la création du monde, sur la religion d'Adam, de Noé, d'Abraham, de Moïse et de Jésus, Mahomet opéra l'union intime du culte et du gouvernement. Cette union domine toutes les institutions du peuple arabe et de toutes les nations de l'islam. Mahomet ayant été pontife,

législateur et roi, sa loi fut religieuse, civile et politique; le Koran fut tout ensemble la Bible, le code et la charte des musulmans [1].

GOUVERNEMENT.

Khalyfat. — Religion et société étant une seule et même chose, l'unité de la loi écrite entraînait nécessairement l'unité de la loi vivante. Vicaires et successeurs du Prophète, les khalyfes succédèrent à toute sa puissance; ils réunirent sur leur tête le caractère du sacerdoce et de la royauté, la tiare et la couronne, et dans leurs mains toutes les attributions de ce double caractère; ils eurent le *pouvoir des deux glaives*. Ils commandaient aux croyances comme *imâms* suprêmes [2], dépositaires du Koran, gardiens de la foi, interprètes des lois sacrées; et aux actions, comme étant à la fois la loi qui décrète, le juge qui applique la loi, et la force publique qui exécute la sentence. Leur personne était sacrée, leur magistrature supérieure aux lois pénales qui ne pouvaient les atteindre. Ils avaient la *tutelle générale*, comprenant le pontificat, la justice, le commandement militaire, l'administration civile. Le gouvernement des Arabes était donc la monarchie absolue, l'autocratie dans sa plus haute et sa plus complète expression. Sauf le cas d'impiété, de transgression publique des lois religieuses, aucune limite, d'aucune espèce,

(1) « Nous t'avons révélé ce Koran pour qu'il soit un code en langue arabe. » (Sour. XII v. 37.)

(2) *Imâm* signifie littéralement celui qui marche le premier (*Antistes*), le guide, le directeur.

n'était posée à l'exercice de cette autorité souveraine. Point de distinction entre le spirituel et le temporel, point de maître étranger qui vînt prendre sa part du gouvernement, point d'Etat dans l'Etat; pas non plus d'antagonisme entre les divers pouvoirs que nos sociétés modernes séparent soigneusement; mais aussi, pas d'institutions qui protégeassent la liberté, la fortune, la vie des citoyens; ou plutôt, pas de citoyens, pas même de sujets, mais des espèces de serfs, attachés non pas à la glèbe, mais à la personne du maître, par le corps et par l'âme. On dit qu'à l'une des fenêtres du palais impérial pendait une pièce de drap noir, longue de vingt coudées, qu'on appelait la *manche du khalyfe*, et que, chaque jour, les courtisans qui ne pouvaient baiser sa main, venaient au moins baiser sa manche. C'est une fidèle image du gouvernement arabe. Le khalyfe touche au Grand-Lama, au Dieu vivant; et peu s'en faut qu'il n'obtienne le culte idolâtrique refusé aux anges, aux saints, au Prophète lui-même.

Le divan (*al-dyouân*) ou conseil d'Etat, dont le khalyfe choisissait et révoquait les membres, n'était institué que pour aider et non pour balancer sa puissance absolue. Bien qu'il fût consulté d'ordinaire sur les affaires publiques, et chargé d'éclairer le chef de l'Etat sur les divers objets de la politique et de l'administration, le divan n'avait d'autre droit que celui de conseil, d'autre autorité que celle du raisonnement, d'autre emploi que de faciliter l'exécution des commandements du maître.

La monnaie que fit frapper Abdérame, après l'érection du khalyfat de Cordoue, portait, comme on l'a vu,

d'un côté, cette inscription : « Il n'y a de Dieu que Dieu, unique et sans compagnon ; » et au revers, celle-ci : « Dieu est un, Dieu est éternel ; il n'est ni père, ni fils, et n'a point de semblable. » La monnaie d'un prince, portant pour exergue un article de foi, celui de l'unité de Dieu emportant l'unité du pouvoir, montre avec précision la nature, l'étendue et la limite de son autorité. Il faut, en effet, remarquer avec Montesquieu que « le despo- « tisme fondé sur la confusion du temporel et du spiri- « tuel est tempéré par la cause même qui le produit. « Le livre de la religion est une sorte de constitution « inaltérable qu'aucune force ne peut enfreindre, et qui « pose une limite à la puissance du despote. Chacun « peut le rappeler à l'observation de la loi commune, « et chacun se trouve dégagé du devoir d'obéissance « dès qu'il viole cette loi, d'où lui vient sa souverai- « neté [1]. »

Mais une contradiction se présente : Comment comprendre l'obéissance complète, absolue, aveugle, rendue au droit divin en vertu duquel régnaient les khalyfes, lorsqu'on voit, dans l'histoire de tous les États musulmans, ce droit livré aux prétentions rivales, perdu ou conquis par les armes, les trônes passant de famille en famille, et d'heureux profanes renversant les élus du ciel pour élever de nouvelles dynasties, pour fonder, sur une place usurpée, un pouvoir légitime ? Que de-

[1] Ainsi l'on a vu précédemment que le khalyfe Abdérame III n'osa point, de sa seule autorité, violer, à l'égard du dangereux rebelle Kaleb-ben-Hafsoun, non pas une loi positive, mais simplement la *coutume d'Aly* (tome I, page 158). Il obtint d'abord l'assentiment des chefs du culte, du collége des Imâms.

vient enfin, parmi ces schismes et ces usurpations, ce que M. Michelet appelle énergiquement *le mystère de l'incarnation monarchique?* L'explication de cette apparente anomalie se trouve dans l'origine même et dans la nature du droit, ainsi contesté, ainsi soumis à la loi de la force, ainsi tombé à l'état de simple fait. On sait qu'un des principaux dogmes de l'islam est, comme le dit ce mot même, et celui de *Mouslim*, la résignation aux événements de ce monde, par la croyance qu'ils sont l'accomplissement d'immuables décrets du ciel. C'est la prédestination devenue fatalisme. Que si donc un rebelle, toujours en même temps schismatique, parvenait à renverser le successeur établi du Prophète, et à ceindre sa tête d'une tiare usurpée, c'était par l'ordre exprès de Dieu qu'il avait réussi; sa victoire lui donnait le sacre et l'onction, et, dans son succès même, se trouvait, pour ses sujets déliés de fidélité envers le vaincu, le devoir de se soumettre, d'obéir, d'adorer dans ce nouveau maître l'élu du Très-Haut. Mahomet avait dit: « Le khalyfat, après moi, sera de trente années. Passé ce terme, il n'y aura que des puissances établies par la force, l'usurpation, la tyrannie. » Les musulmans, en effet, ne reconnaissent pour khalyfes absolument légitimes, pour khalyfes sacrés, que les quatre premiers successeurs de Mahomet, Abou-Bekr, Omar, Othman et Aly, dont les règnes forment précisément cette période de trente années; et, depuis l'usurpation de Moaviah, qui fonda la dynastie omméyade, il n'y eut plus d'autre droit que le fait. C'est après cette usurpation, et dans l'intention de la légitimer, que les anciens docteurs, en fixant les conditions exigées pour l'exercice du khalyfat, — en déclarant qu'il suffisait que le khalyfe pro-

fessât l'islam et le rit *sunny* (celui d'Omar), qu'il fût de la tribu de Koraÿsch, libre, mâle, majeur, sain de raison, et doué de toutes les vertus, — désignèrent pour la huitième de ces conditions essentielles « la *légitimité*, qui s'acquiert par le triomphe des armes et la possession réelle du pouvoir souverain. » Là se montre, ajoutaient les commentateurs, la volonté de la Providence; et le vainqueur doit être reconnu, soit par soumission aux décrets éternels, soit pour mettre un terme aux malheurs de l'humanité.

Par une conséquence immédiate du principe dominant, et à défaut de règle tracée par Mahomet, le trône des khalyfes (depuis Abou-Bekr et Omar qui furent élus) n'était ni héréditaire, ni électif, dans le sens actuel de ces deux mots. L'exercice de la souveraineté absolue se fût trouvé gêné pour sa transmission, par la nature, dans le cas d'hérédité et de droit d'aînesse, par l'action d'autrui, dans le cas d'élection. Etendant son pouvoir au delà des bornes de la vie, le khalyfe désignait lui-même son successeur, et le *saisissait*, comme disent nos légistes, de toute sa propre autorité. Omar, qui exerça le premier ce droit de transmission, ne voulut pas désigner un de ses fils, disant : « C'est assez dans la famille de mon père d'un homme chargé du soin de tant d'âmes. » Il choisit Othman ; mais, depuis l'avénement des Omméyades, le khalyfe prit son successeur dans sa dynastie, parmi les membres de sa famille. Assez souvent, et pour prévenir, comme avaient fait nombre d'empereurs romains, les querelles de succession, il l'associait de son vivant à l'empire. Hescham Ier et Abdérame III, en Espagne, sont des exemples de choix arbi-

traire; Abdérame II et Al-Hakem II, des exemples d'association. Toutefois, ce pouvoir extrà-viager des khalyfes n'allait point jusqu'à rompre l'unité et l'indivisibilité de l'empire. « Un fourreau, avait dit Mahomet, ne peut contenir deux sabres, » et la loi, sur ce point comme sur tous les autres, était restée inaltérable. Jamais les khalyfes, à l'imitation des rois chrétiens, ne tentèrent de partager leurs états entre leurs enfants. Dépôt sacré, l'héritage du Prophète devait se transmettre intact, comme parmi nous l'héritage de saint Pierre, et l'empire ne fut jamais divisé que par la naissance de sectes ennemies, celles d'Omar et d'Aly, par exemple, ou par l'érection de khalyfats rivaux, ceux des Abassydes et des Omméyades, qui étaient aussi de véritables schismes. La même inaltérable loi posait encore d'autres restrictions au choix du khalyfe. Le vicaire de Mahomet étant imâm suprême, ce qui lui imposait l'exercice du sacerdoce, tandis que le commandement de l'armée était facultatif, les femmes et les mineurs se trouvaient formellement exclus du trône impérial. Hescham II est le seul exemple d'un khalyfe reconnu et sacré avant l'âge de quinze ans. Aussi fut-il le dernier de sa race, comme si le ciel eût puni sur sa tête cette première violation de la loi sainte.

Administration. — L'administration publique était confiée tout entière, et dans toutes ses branches, à des officiers nommés par le khalyfe, toujours révocables, agissant, sous son nom, en vertu d'une délégation de son autorité souveraine. Aucune province, aucune tribu, aucune famille, aucune corporation, n'avait d'immunités, de franchises, de droits généraux ou particuliers.

S'il existait quelques réserves ou garanties de cette nature, c'étaient celles qui provenaient des capitulations faites, au temps de la conquête, en faveur de certaines parties ou populations des pays conquis. Mais ces garanties ne leur étaient acquises qu'à titre de conventions, de traités, conclus de peuple à peuple, et nullement de droits politiques constitués de sujets à maître. Auprès du khalyfe, et pour l'expédition des affaires générales de l'empire, étaient le *hagib* (hhadjeb), ou premier ministre, et le *divan* (qu'on appelait aussi *meschouar*), ou conseil d'Etat. L'administration des provinces était remise aux *walis* (oualy), ou gouverneurs, qui, relevant du khalyfe seul, avaient sous leurs ordres les *wazirs* (ouézyr), ou lieutenants de districts, et les *alcaydes* (alkaÿd), ou commandants de forteresses. Chacun de ces officiers, dans le cercle de sa juridiction, comme le khalyfe sur son trône, était investi à la fois de tous les pouvoirs sociaux, dont les Arabes ne firent jamais la distinction en théorie, ni la division en pratique.

LÉGISLATION.

Pendant les deux premiers siècles de l'hégire, le Koran fut toute la loi, et toutes les lois. Depuis lors les musulmans ont adopté trois autres livres canoniques : 1° le *Hadyz* ou *Sunneth*, les lois prophétiques, ou décisions orales du Prophète ; 2° l'*Idjma-al-Ummeth*, les lois apostoliques, ou gloses faites par les quatre premiers khalyfes ; 3° le *Kiyaz* ou *Makoul*, les décisions canoniques des premiers *imâms*, entre autres du célèbre imâm Bokhary, appelé *Bokkary-al-Schéryf*, ou *le Sacré*. De même il s'est

formé, dans l'islam, quatre rits divers, mais également orthodoxes, qui ont eu pour auteurs l'imâm Azam-Ben-Hanifé, appelé le *grand imâm*, l'iman Schafiy, l'imâm Malek, et l'imâm Hannbal. Mais ces livres canoniques, et ces rits orthodoxes, ne sont que des interprétations du dogme, ou des formes du culte, émanant toutes d'une seule et même source. Le Koran étant donc la loi unique sur toutes les matières, et le prince réunissant en sa seule personne, sous le nom de *tutelle générale*, tous les pouvoirs de la société, sacerdotal, militaire, législatif, judiciaire, exécutif, on conçoit qu'il n'était besoin, pour cette société adéquate à la religion, d'aucun autre code, d'aucune autre loi fondamentale ou particulière, perpétuelle ou transitoire, que le Koran lui-même. Aussi les Arabes n'ont-ils point laissé, comme l'ont fait presque tous les peuples de la terre, une législation, un *corps de droit*, où se trouvassent réglés, en dehors du culte, l'état de leur société, les droits et les devoirs de ses membres (1). Parmi les ordonnances de leurs princes en Espagne, l'histoire ne fait mention que d'une seule loi civile. Le khalyfe, comme de nos jours encore le sultan, succédait de droit à tous ses sujets. Abdérame II détruisit cette prérogative exorbitante, qui pouvait être, en certains cas, plus que nominale. Il permit que les enfants succédassent légalement à leurs parents, et que ceux-ci pussent disposer par testament du tiers de leurs biens. Il ordonna de même que les veuves reprissent leur dot, ou don nuptial, ainsi que leurs étoffes et bijoux, qu'elles eussent droit à des

(1) Le *Moultéka* des Turcs, espèce de Digeste des lois canoniques, fut compilé par Ibrahim-Haléby sous le règne de Solyman Ier, au commencement du XVIe siècle.

aliments, etc. Le khalyfe ne fut plus l'héritier que de ceux qui mouraient sans héritiers, comme aujourd'hui l'État. Encore faut-il bien remarquer que cette disposition d'Abdérame n'est pas une loi proprement dite, mais simplement une interprétation du Koran, donnée pour règle dans l'ordre civil, de la même manière que les décisions des conciles et des papes n'ont été, dans l'ordre religieux, que des interprétations de l'Evangile. En somme, les ordonnances des princes arabes ne furent jamais que des commentaires du Koran, des explications destinées à en déterminer le sens, ou bien de simples réglements de police, tels que ceux de Youzef Ier à Grenade [1]. Mais aucun khalyfe, malgré son autocratie, ne s'attribua le pouvoir de promulguer une véritable loi. Dieu même, par la bouche de Mahomet, avait été le législateur des musulmans, comme jadis le législateur des Hébreux par la voix de Moïse, et Mahomet avait dit : « Toute loi nouvelle est une innovation, toute innovation est un égarement ; tout égarement conduit au feu éternel. » Rien donc ne fut ajouté, ni retranché, ni changé à la législation immuable et sacrée du Livre.

Justice. — A défaut de loi positive, claire, détaillée, à défaut surtout de garanties stipulées dans un contrat social, il ne restait aux sujets, dans leurs rapports avec l'autorité et dans leurs relations particulières, qu'un pouvoir à invoquer, celui de la loi naturelle, celui de la justice. Il n'est donc pas étonnant que cette vertu, la première, en effet, et la source de toutes les autres, ait été pour les Arabes la vertu par excellence. Un mot, dans

[1] Voir la note III, à la fin du premier volume.

leur langue, renfermait tous les éloges : être juste, c'était accomplir tous ses devoirs envers le ciel et les hommes. Par le même motif, ceux qui distribuaient chez eux la justice, n'ayant guère à consulter, dans leurs décisions, que la raison et l'équité, étaient tenus d'offrir plus de garanties morales que les juges des autres nations qui ont toujours une loi pénale à appliquer aux coupables, et une loi civile à interpréter entre les plaideurs. L'emploi de *kady* était, en conséquence, un des plus honorables de l'empire, et l'on apportait le plus grand soin dans le choix des hommes auxquels il était confié. Les docteurs arabes ont composé un code entier sur les conditions d'aptitude à l'office de kady, et sur les devoirs de cette fonction. Le kady, qui recevait un salaire pour ses sentences, et de la partie gagnante, qui faisait comparaître et plaider les parties elles-mêmes, sans ministère d'avocats ou de procureurs [1], rendait, sans procédure, des jugements sans appel.

Il y avait cependant quelques garanties matérielles contre la trop facile iniquité des juges. C'était d'abord la publicité des audiences; puis le recours au khalyfe, ouvert à tous ses sujets, et l'obligation imposée aux juges de lui soumettre les affaires civiles les plus importantes, et, je crois, toutes les affaires criminelles. Les Russes, dans une situation analogue, ont précisément le même recours au tzar. Il existait ensuite un tribunal supérieur et souverain, composé du *kady des kadys* (kâdhy-al-kodhâh) et de quatre assesseurs, dont la fonction spéciale était de juger les juges. Cet office de

[1] Les femmes seules pouvaient être assistées d'un parent.

kady des kadys était, après celui de hagib, le plus considérable de l'empire, et ne s'accordait qu'à l'homme éminent dont la science et la vertu brillaient d'un égal éclat.

Il faut, d'ailleurs, à propos de l'organisation judiciaire, faire une remarque importante. Comme la loi, comme l'autorité, la justice était *unique*. Toutes les juridictions se trouvaient confondues, ainsi que tous les pouvoirs, et la commune loi n'avait qu'une seule espèce d'interprètes. L'emploi de kady ne ressemblait nullement à celui de nos juges, siégeant dans des tribunaux divers, avec des attributions spéciales, et chargés de rendre la justice, civile, commerciale, criminelle, administrative, militaire, etc., etc. C'était un office clérical. Les kadys étaient attachés aux mosquées, et dans les mosquées était leur prétoire. Ils partageaient avec les *imâms*, ou prêtres, et les *scheÿks*, ou prédicateurs, l'interprétation du Koran. Tandis que ces derniers enseignaient aux fidèles les maximes du Livre, comme loi religieuse, et maintenaient par leurs doctrines l'orthodoxie de la foi publique, les kadys étaient chargés, en qualité de juges, d'en appliquer les dispositions, comme loi civile et criminelle, et d'établir, par la succession de leurs arrêts, une sorte de jurisprudence uniforme.

NATION.

La nation qui obéissait aux khalyfes de Cordoue était loin de présenter, dans sa composition, cette *unité* qui distinguait le gouvernement et la loi. Jamais peuple réuni sous un même sceptre et dans une même contrée

ne fut moins compacte, moins homogène : c'était l'agrégation d'une foule de peuples, ayant des origines, des croyances, des lois, des langues et des mœurs diverses.

Musulmans. — Les Arabes proprement dits, ceux qui franchirent les frontières de la péninsule arabique pour répandre au dehors la parole deMahomet, et convertir le monde à la pointe de leurs lances, étaient en fort petit nombre au début de leur entreprise. Ils se grossirent successivement des populations conquises et converties, qu'ils entraînaient avec eux à de nouvelles conquêtes et de nouvelles conversions. Ces fils de l'Yémen et du Hedjaz formaient une sorte d'aristocratie héréditaire, en qui résida longtemps toute la puissance et toute la richesse. Les commandements militaires, les emplois civils, les dignités sacerdotales, furent d'abord et longtemps leur privilége exclusif. Au reste, ils conservaient loin de leur patrie les distinctions de familles qui avaient divisé leurs ancêtres, et formaient en Espagne autant de tribus qu'en avait compté l'Arabie. A côté de ces vainqueurs et législateurs primitifs, se plaçaient les Syriens, leurs voisins immédiats, leurs premiers alliés dans la foi et dans les armes, qui, en cette double qualité, partageaient tout l'orgueil et tous les priviléges de la noblesse arabe ; puis, les Egyptiens, autres voisins, autres alliés, qui, censés Asiatiques aussi, avaient aidé les Arabes à conquérir le reste de l'Afrique. Elevés dans le luxe et vivant dans le loisir, voués à la pratique exclusive des sciences, des arts, de la guerre et de la politique, les descendants de ces trois races, auxquels appartenait également le nom de *Scharakyyn* (Orientaux), formaient la société polie, la haute classe, la *tête du peuple*. Enfin, dans un rang infé-

rieur, venaient les Mores ou Berbères, les *Maghrébyns* (Occidentaux), dont les peuplades nombreuses, aussi converties à l'islam, s'étaient successivement jetées en Espagne, à la suite de Mouza l'émyr et d'Abdérame le khalyfe. Ces Mores, jusqu'à la révolte du Berbère Souléïman et le règne de l'Almoravide Youzef, étaient soldats, artisans, bergers, laboureurs. Ils composaient la masse, le *corps* du peuple musulman; ils formaient comme un intermédiaire entre les tribus conquérantes, dont ils partageaient le culte, et les populations conquises, dont ils avaient d'abord partagé la condition.

Chrétiens. — Celles-ci formaient la partie la plus nombreuse de la population générale de l'empire. Elles se composaient des habitants que les Arabes trouvèrent en Espagne à l'époque de la conquête de Mouza, c'est-à-dire des anciens Ibères, mêlés d'abord aux Romains par l'effet des colonies militaires qu'avaient successivement établies dans la péninsule hispanique la république et l'empire, puis aux Wisigoths, qui avaient régné trois siècles sur cette contrée. Ces hommes de race indigène, convertis au christianisme avec les Romains, puis sujets des Goths, chrétiens comme eux, ne s'étaient point soumis à la foi du Prophète, non plus que les descendants des Romains et des Goths. En vertu des capitulations que les premiers chefs arabes leur avaient accordées, et qui furent toujours observées fidèlement, ils avaient conservé leur religion et son libre exercice. Ces chrétiens vivant en chrétiens sous la domination musulmane furent nommés *Mozarabes* [1]. Ils habitaient en grand

[1] Quelques-uns ont fait dériver ce mot du nom de Moïse, ou du nom

nombre toutes les campagnes des provinces soumises au khalyfe, et même les principales cités de l'empire, telles que Séville, Cordoue, Mérida, Murcie, et surtout Tolède.

La condition des Mozarabes n'était point misérable et dégradée comme on pourrait le croire d'une nation vaincue, qui ne s'est point rapprochée de ses maîtres en prenant leur culte, leurs mœurs et leur nom; ou qui, victorieuse par la supériorité de sa civilisation, ne leur a point imposé son culte, ses lois et ses mœurs. De tous les peuples conquérants, les Arabes furent sans contredit le moins exigeant, comme le moins cruel. Ils imitèrent la tolérance religieuse et civile des Romains de l'empire, sans avoir imité les excès militaires des Romains de la république. Toute leur histoire rend témoignage de cette grande modération. En Orient, après la généreuse capitulation donnée par Omar à Jérusalem, on avait vu le khalyfe Walyd payer le prix d'une église aux chrétiens de Damas avant d'élever une mosquée sur le terrain qu'elle occupait, et son frère Abd-Allah conserver

de Mouza; d'autres de *mixti-arabes* : « Le nom de Mozarabes, dit Voltaire, signifiait moitié arabes; il n'était pas outrageant, puisque les Arabes furent les plus cléments de tous les conquérants de la terre, et qu'ils apportèrent en Espagne de nouvelles sciences et de nouveaux arts. » (*Essai sur les mœurs, etc*, chap. XXVII). Mais la véritable étymologie du nom des Mozarabes est le mot *mosta'rab*, qui veut dire, dans la langue de l'Yémen, *arabisés, faits, devenus Arabes*.

« En la perdida de España,
Se quedaron los cristianos
Con los arabes, de donde
Mozarabes se llamaron. »

(CALDERON-*La Niña de Gomez-Arias*)

tous les moines de l'Egypte et de la Mauritanie, sous la seule condition du tribut d'un dinar par couvent. Il y avait, sous les Abbassydes, des patriarches d'Alexandrie qui résidaient dans le couvent de Saint-Macaire, appelé par les Arabes Abou-Makar. Autrefois les chrétiens, maîtres de l'empire romain, avaient pris toutes les basiliques, ou salles de justice, pour en faire des églises; nulle part, les Arabes ne prirent les églises pour en faire des mosquées. En Espagne, lorsqu'ils ne possédaient encore que l'Andalousie, ils avaient confié, par une générosité singulière, le gouvernement d'une province importante et récemment soumise à un comte chrétien, à ce Théodomir, qui les avait vaincus dans un combat naval, et s'était vaillamment opposé à leur descente. Maîtres de la Péninsule entière, ils laissèrent aux habitants leurs lois et leurs juges, leur culte et leurs temples [1]. Les chefs civils des Mozarabes, conservant les appellations latines de ducs et de comtes, n'avaient à leur autorité qu'une limite, heureuse et sage garantie pour leurs justiciables : les condamnations à mort ne pouvaient s'exécuter qu'avec le consentement des walis arabes. Quant à la hiérarchie ecclésiastique, elle continua de subsister dans toute son étendue et avec toute son autorité sur les fidèles. Les évêques (appelés par les Arabes *bétharkath* ou patriarches), élus ou agréés par les khalyfes, nommaient les curés des paroisses et les abbés des monastères. Ils formèrent une Eglise séparée,

[1] A l'époque même de la conquête, suivant la remarque de M. Romey, l'historien Isidore de Béja continua d'administrer le diocèse dont il était évêque, et acheva paisiblement d'écrire, sous les Arabes, sa précieuse chronique qui va jusqu'à l'année 754.

nationale, l'Eglise de Saint-Léandre et de Saint-Isidore, l'Eglise gothique ou mozarabe, qu'Alphonse VI trouva subsistante à Tolède, et saint Ferdinand à Séville, et qui existait encore, à Tolède surtout, bien après les rois catholiques. Tous les exercices du culte furent permis, sous l'unique condition que les chrétiens s'abstiendraient des actes extérieurs, tels que les processions, et qu'ils ne pourraient punir celui d'entre eux qui embrasserait volontairement l'islamisme ([1]). Enfin, les Mozarabes n'étaient point exclus des charges de l'Etat. Outre les rangs de l'armée, où servaient toujours un grand nombre d'entre eux, outre les professions libérales, plusieurs emplois, même importants, leur étaient ouverts. Ainsi l'on voit figurer un évêque parmi les ambassadeurs envoyés à l'empereur Othon le Grand, par Abdérame III. Une preuve plus évidente encore de la grande liberté de conscience laissée aux chrétiens sujets des khalyfes, c'est que, d'après les chroniques espagnoles elles-mêmes, plusieurs conciles eurent lieu en Andalousie pendant la domination des Arabes. Je puis citer

([1]) On peut voir, dans *La España Sagrada* de Florez, Risco et Merino, la liste des évêques mozarabes de Tolède, Mérida, Ségovie, etc., et au temps même de la prétendue persécution des chrétiens sous Abdérame II (voir au tome I, page 140), il y avait, à Cordoue, onze couvents, sans compter les églises : trois, dans les murs, sous l'invocation de saint Ancycelle, de saint Zoïle et des martyrs Fauste, Janvier et Martial; huit, hors des murs, consacrés au Sauveur, à Marie, à saint Christophe, saint Félix, saint Martin de Tours, saint Zoïle, saint Just et saint Pasteur. (Romey, tome III, page 480).

Les Arabes montrèrent la même tolérance, ou plus grande encore, dans les autres pays de leur domination. « Ils avaient laissé aux Siciliens le libre exercice de la religion chrétienne; ils leur permettaient même de faire des processions publiques. » (Johannes de Johanne, *Codex diplom. Siciliæ*, cité par M. Libri.)

celui de Séville, en 782, sous le règne d'Abdérame le Grand; celui de Cordoue, en 852, sous le second Abdérame; et un troisième à Cordoue, en 862, sous Mouhamad. Le concile de 852 avait été convoqué sur l'ordre même du khalyfe, afin que les évêques fissent cesser, par leurs remontrances et leur décision, les troubles qu'excitaient des chrétiens trop zélés. « Nous devons au « christianisme, a dit Montesquieu, ce droit des gens « qui fait que, parmi nous, la victoire laisse aux peu- « ples vaincus ces grandes choses, la vie, la liberté, les « lois, les biens, et toujours la religion, lorsqu'on ne « s'aveugle pas soi-même (*Esprit des Lois*, liv. XXIV, « chap. 3). » Je demande pardon de contredire Montesquieu; mais les Arabes avaient déjà pratiqué, à l'égard des chrétiens, ce nouveau droit des gens auquel le christianisme ne s'est pas toujours rigoureusement soumis, pas plus envers eux qu'envers les peuples du Nouveau-Monde; et pour rendre sur ce point aux Arabes toute la justice qui leur est due, on doit se rappeler qu'ils étaient alors dans la première ferveur d'une croyance nouvelle, dans le premier entraînement de la victoire. Ce nouveau droit des gens que vante à juste titre l'illustre auteur de l'*Esprit des Lois*, les chrétiens ne l'ont pratiqué qu'à l'époque de la philosophie.

L'excessive tolérance des vainqueurs avait rendu plus facile et plus prompt le rapprochement des deux peuples. Malgré la différence des cultes, les Espagnols montrèrent peut-être moins de répugnance à se mêler avec les Arabes qu'ils n'en avaient montré dans l'origine à se mêler avec les Goths, quoique ceux-ci ne

fussent séparés d'eux que par une hérésie ([1]). Les mariages mixtes étaient très-communs. (J'entends de musulman à chrétienne, car ils ne furent jamais permis, dans l'islam, de musulmane à chrétien ; c'eût été comme une abjuration.) L'on vit, au moment de la conquête, Abd-al-Azyz, fils de Mouza, épouser Egilone, veuve de Roderic, dernier roi des Goths. La mère d'Abdérame III était chrétienne ; cette origine n'empêcha point son aïeul Abd-Allah de le choisir dans toute sa famille pour l'appeler à l'empire, et ne fit murmurer aucun fanatique à son avénement. L'horreur qu'avaient inspirée les coutumes mahométanes se dissipa bientôt, et ce relâchement gagna jusqu'aux prêtres. Au milieu d'une nation où le vœu de chasteté ne fut jamais connu, la plupart d'entre eux se mariaient comme les séculiers, et, chose digne de remarque, cet usage n'existait pas seulement dans les pays soumis aux Arabes ; beaucoup de prêtres le suivaient, même dans les Etats des rois espagnols. Ce ne fut qu'après les grandes conquêtes de saint Ferdinand, que les légats du saint-siége purent ramener le clergé espagnol à la règle du célibat ([2]).

Juifs. — Outre les diverses tribus musulmanes d'Asie

([1]) Les Goths étaient restés ariens jusqu'au règne de Récared (585). Ce ne fut qu'après avoir embrassé la foi catholique qu'ils commencèrent à se confondre avec les indigènes, appelés encore Romains.

([2]) Je ne dis pas à la règle de chasteté. Des personnes graves m'ont assuré qu'il existe, dans les archives du *Señorio* de Biscaye, une loi rendue peu après cette époque, qui permettait aux prêtres, *pour le repos des ménages*, d'avoir chez eux une concubine (*una baragana*) ; et l'on sait que les vieux contes de bonnes femmes à la veillée commençaient souvent par cette formule : « il y avait un jour ce qu'il y avait — que le bien qui vient soit pour tout le monde, et le mal pour la maîtresse du curé. »

et d'Afrique, outre les Mozarabes, demeurés chrétiens, les khalyfes comptaient parmi leurs sujets un grand nombre de juifs. En 136, sous le règne d'Adrien, environ cinquante mille familles des tribus de Juda et de Benjamin étaient venues se réfugier en Espagne, lorsque le peuple hébreu, chassé de la Palestine après la révolte de Barcochébas, se dispersa par toute la terre. Les Goths, qui les trouvèrent établis dans cette contrée, les y laissèrent vivre à peu près en paix, mais dans une condition inférieure, avilie ; et lorsque les Arabes se furent emparés de l'Espagne, la tolérance qu'ils montraient pour toutes les sectes ennemies, surtout pour leurs devanciers dans la religion des prophètes que Mahomet avait nommée une *seule religion*, attira sous leur domination une foule de juifs, que la persécution frappait dans tout le monde chrétien. Tant qu'y régnèrent les Arabes, l'Espagne fut le pays de l'Europe qui comptait le plus de juifs parmi ses habitants. On a vu qu'à la bataille de Zalakâh (1086), les juifs « étaient nombreux « dans les deux armées, » et qu'en 1107, ils se rachetèrent chèrement, auprès de l'Almoravide Youzef, de la conversion forcée que semblait leur imposer l'an 500 de l'hégire [1]. Des villes entières leur appartenaient, comme le prouvent les récits des historiens arabes, qui disent que l'armée d'Abd-al-Azyz, fils de Mouza, traversa « Jaen, « Elvira et Grenade, que possédaient les juifs [2]; » comme le prouvent les noms de Calatayud, Rotalyhud (*Kalat-al-Yéhoud*, *Rota-al-Yéhoud*), etc. Percepteurs des impôts,

[1] Voir au premier volume, page 254.

[2] *Que tenian los Judios*. (J. Conde.)

intendants des riches, courtiers des négociants, et faisant le commerce extérieur, ils furent les plus actifs propagateurs de la civilisation arabe parmi les nations chrétiennes, surtout pour les sciences, mathématiques, astronomie, chimie, médecine. Ils jouissaient, d'ailleurs, pour leur culte, quoique sans bénéfice de capitulation, de la même tolérance que les chrétiens, car l'une des églises actuelles de Tolède, Santa-Maria-la-Blanca, est un ancien temple juif, une synagogue, dont la construction appartient évidemment à l'époque des Arabes. Les juifs avaient obtenu l'autorisation, soit de la construire à neuf, soit, si elle est de fondation gothique, de la réparer et de l'embellir.

Après la fondation du royaume de Grenade, on ne voit plus, parmi les diverses populations entassées dans cette province, aucune trace des chrétiens mozarabes. Ils avaient tous reflué dans les pays limitrophes conquis par les Espagnols. Mais les juifs s'y trouvaient encore en grand nombre. C'est ce que démontre, entre autres preuves, une ordonnance du roi Ismaÿl (1314), qui oblige les juifs à porter sur leurs habits un signe distinctif pour ne pas être confondus avec les musulmans. Depuis l'entrée des rois catholiques à l'Alhamrâ, et l'édit d'expulsion prononcé contre eux, les juifs furent traqués et pourchassés dans toute l'Espagne, comme les loups en Angleterre, jusqu'à la destruction du dernier d'entre eux.

Idolâtres. — Divers passages des historiens arabes autorisent à penser qu'il se trouvait aussi, dans la population de l'empire des khalyfes, en Espagne et en Mauritanie, un certain nombre d'idolâtres, de ceux qu'ils

nomment païens, soit sectateurs de l'ancien culte du feu ou des astres, soit simplement adorateurs de fétiches. Ceux-là étaient profondément méprisés, et vivaient, au milieu des trois religions autorisées, dans un complet isolement. Nulle union n'était permise, non-seulement de païen à musulmane, mais encore de musulman à païenne. Tout animal tué par eux, même à la chasse, était immonde. Un croyant ne pouvait ni toucher de la main l'un d'eux, ni converser avec lui, sans être tenu à une ablution immédiate pour cause de souillure : ils formaient précisément une caste de parias.

Esclaves. — Enfin, l'Espagne musulmane nourrissait un grand nombre d'esclaves, attachés au service du khalyfe, des grands de l'empire, des membres de toutes les tribus nobles, et des familles riches dans les trois religions. Les sévères prescriptions portées par Mahomet contre le luxe, défendant aux hommes l'usage des pierres précieuses, des bijoux d'or ou d'argent, des étoffes ou ameublements de soie, le luxe ne pouvait se montrer que dans le nombre des chevaux et des esclaves. Il y avait, de ceux-ci, deux espèces : les uns, suivant le droit des gens de cette époque, étaient des prisonniers de guerre faits dans les combats ou dans les irruptions sur le territoire ennemi, soit parmi les chrétiens, soit parmi les rebelles d'Afrique ; les autres étaient des nègres que le trafic de la traite livrait déjà, en manière de bestiaux, à des maîtres étrangers. Les prisonniers étaient répartis comme butin de guerre ; et la loi défendait de relâcher un captif, ou d'en tirer rançon. Mais le khalyfe avait droit de ranger les prisonniers parmi ses sujets tributaires, payant la capitation. Leur fuite, dans l'un

ou l'autre cas, était punie de mort. L'esclave, soit de naissance, soit par droit de la guerre, était la *chose* du maître, qui avait sur lui une puissance absolue. Il pouvait disposer de la femme esclave, soit comme concubine, soit en la mariant à quelque autre esclave, pour que ses enfants lui appartinssent. Mais l'esclave, habilité par le patron, pouvait posséder, commercer, et l'esclave affranchi devenait pleinement homme libre ([1]).

POPULATION.

Pour reconnaître à quel état de grandeur s'éleva l'empire arabe, il faut d'abord essayer de découvrir quelle fut sa population. *In multitudine populi dignitas regis, et in paucitate plebis ignominia principis*. (Prov. cap. XIV., v. 28.) Le plus grand symptôme de prospérité ou de décadence chez un peuple étant l'acroissement ou la diminution de sa population, l'on peut trouver en quelque sorte, par un calcul numérique, le degré de sa puissance et de son bien-être ; on peut écrire une histoire en chiffres. Il est donc intéressant et utile de comparer l'état d'un même pays, sous le rapport du nombre de ses habitants, aux différentes époques de son histoire, de mesurer, pour ainsi dire, la taille d'un peuple à ses différents âges. C'est ce que je vais essayer de faire pour

([1]) En certains cas, l'affranchissement était obligatoire. Ainsi, la femme esclave, choisie pour nourrice d'un enfant musulman que sa mère ne pouvait allaiter, était affranchie de plein droit. Sous le nom de *mère de lait* (soudana), elle entrait dans la famille du nourrisson, et cette parenté entraînait les mêmes probibitions de mariage que celle du sang.

l'Espagne, afin de mieux constater sa situation sous les Arabes.

Il est inutile de remonter aux temps à peine connus (douze à quinze siècles avant Jésus-Christ), où les Phéniciens firent la découverte de la péninsule hispanique, que se partageaient alors les races *ibérienne* et *turde* au sud-est, *lusitanienne* à l'ouest, et *celtique* au nord ; ni à l'époque un peu postérieure où les Grecs firent quelques établissements sur la côte orientale ; les documents sont trop rares, trop incomplets, trop incertains. Mais on peut s'arrêter à l'époque où Rome et Carthage se disputaient l'Espagne, « la première province du conti- « nent, dit Tite-Live, qu'occupèrent les Romains, et la « dernière qu'ils soumirent. » (De l'année 244 à l'année 38 avant Jésus-Christ). Sa population était alors considérable. C'est ce qu'indiquent la longue résistance de Sagonte aux armes d'Annibal, et celle de Numance, luttant seule dix années contre Rome, qui l'appelait *terror imperii*. Caton le Censeur se vantait, au rapport de Plutarque, d'avoir pris plus de places en Espagne que l'année de son consulat (559 de Rome) n'avait eu de jours. Polybe affirme que le préteur Sempronius Gracchus en détruisit trois cents dans une seule année, et Pompée, au dire de Pline, fit graver sur une colonne triomphale qu'il avait soumis huit cent soixante-seize villes à la république. Enfin Strabon rapporte qu'au recensement fait sous le règne d'Auguste, la seule ville de Gadès (Cadix) comptait six cents chevaliers (*equites*), et qu'il n'y avait que Padoue, dans tout l'empire romain, qui, après Rome, en eût un plus grand nombre. On sait que, pour être de l'ordre équestre, il fallait posséder

une fortune d'au moins 400,000 sesterces. Le Portugais Osorio, dans ses traités latins de philosophie ([1]), porte la population de la péninsule hispanique, sous les premiers empereurs, à soixante-dix millions d'habitants. Mais son calcul, évidemment exagéré, repose sur des bases fautives. « D'après les recensements ro-« mains, dit-il, Tarragone, au temps d'Auguste, renfer-« mait deux millions cinq cent mille âmes, et Mérida, « en Estrémadure, entretenait une garnison de quatre-« vingt-dix mille hommes. » Puis, il part de ces deux points pour établir son évaluation générale. Mais il prenait *civitas* pour *ville*, et non pour *province* (la cité romaine), et son erreur vient d'avoir mal compris ce mot ([2]). Au reste, en donnant plus de deux millions d'habitants, non à la ville, mais au district de Tarragone, on porterait la population totale de l'Espagne au moins au triple de ce qu'elle est de nos jours; et ce calcul paraît alors très-vraisemblable, surtout quand on lit ce passage de Ciceron : « Nous n'avons surpassé ni les Es-« pagnols par le *nombre*, ni les Gaulois par la force, ni « les Grecs par les arts ([3]). »

Cet état florissant continua pendant la première période de l'empire. La population indigène fut même accrue par de nombreuses colonies militaires, et par l'arrivée d'une grande partie des juifs chassés de la Palestine sous Adrien. Mais lorsqu'aux règnes de Titus, de Trajan

([1]) *De nobilitate, de glorid, de regis institutione, etc.*

([2]) Voici la définition qu'en donne César : *Societas hominum qui uno agro ac tractu habitant, iisdem legibus et institutis utuntur.* (*De Bello Gal.*, l. I., cap. 6.)

([3]) « *Nec numero Hispanos, nec robore Gallos, nec artibus Græcos superavimus.* »

et des Antonins, succédèrent les règnes de Commode et de Caracalla; lorsque Constantin porta sur le Bosphore le siége du gouvernement; lorsqu'il fallut défendre l'empire, à l'orient, contre les Parthes et les Perses, au nord, contre les Barbares, dont les populations se poussaient les unes les autres sur le midi, — alors le déchirement de l'Etat, les exactions infinies, la misère générale, les guerres civiles et les continuels envois de troupes sur les frontières, appauvrirent d'habitants toutes les provinces. Puis vint l'invasion des Barbares, qui rompirent enfin leurs digues et inondèrent toute l'Europe sous les flots de leurs hordes sauvages. Les premiers d'entre eux qui parurent en Espagne furent les Vandales, dont la destinée fut aussi la plus singulière, et qui, après avoir traversé la Dace, l'Allemagne, les Gaules, l'Espagne, ne purent se fixer qu'en Afrique, chassés de tous les pays de l'Europe par de nouveaux venus. Après avoir passé le Rhin, le 1er janvier 407, et ravagé toutes les Gaules, ils avaient franchi les Pyrénées dans l'année 409, et s'étaient répandus en Espagne, ouvrant la route aux Alains, aux Suèves et aux Wisigoths, qui s'y jetèrent sur leurs traces. On connaît les effroyables effets de ces irruptions successives. On sait qu'à l'approche des dévastateurs, les habitants des campagnes fuyaient dans leurs cités, laissant la terre sans semences, et que ces multitudes, entassées ainsi dans les villes, n'avaient d'autre alternative que d'être passées au fil de l'épée, si elles ouvraient les portes aux Barbares, ou de périr de faim si elles se défendaient dans leurs murailles. Tel fut le nombre des victimes, que l'infection causée par les cadavres sans sépulture fit naître une peste générale qui faillit enle-

ver le reste des vivants. Les massacres, les incendies, la famine, la peste, tous les fléaux, toutes les calamités semblèrent s'unir pour la destruction de l'espèce humaine ; et des provinces entières, naguère florissantes, furent si complétement dépeuplées, qu'on ne trouva plus, lorsqu'on y revint longtemps après, que des forêts et des marécages, comme dans les déserts où l'homme pénètre pour la première fois.

Avec les Goths, derniers venus en Espagne, et bientôt ses seuls maîtres, une autre ère commença. Des mœurs plus douces, des lois plus sages que celles des autres conquérants du Nord, une longue paix, plusieurs règnes calmes et prospères, enfin la fusion commencée des peuples vainqueur et vaincu réparèrent successivement les maux de la conquête. Ces nouveaux venus, qui traînaient avec eux leurs femmes et leurs enfants, et qui avaient soumis les Alains et les Suèves, remplacèrent en nombre les victimes de l'invasion. Après Theudis, Resch-Swinth, Wamba, l'Espagne n'était pas moins peuplée qu'aux dernières années de l'empire romain.

Tel était l'état de cette contrée lorsque les Arabes y pénétrèrent, et, à leur suite, les peuplades africaines. Mais cette conquête des peuples du midi, bien différente de celle des peuples du nord, se fit sans ravages, sans effusion de sang, comme une simple prise de possession. Les musulmans formèrent donc toute une nouvelle population ajoutée à l'ancienne ; et, pour comprendre l'énorme accroissement que l'arrivée de ces tribus d'Asie et d'Afrique dut causer à la population générale, malgré les vices de la polygamie [1], il faut se rappeler que, chez les

[1] Voir sur ce sujet l'opinion de Montesquieu (*Lettres Persanes*. Let. 114).

et des Antonins, succédèrent les règnes de Commode et de Caracalla ; lorsque Constantin porta sur le Bosphore le siége du gouvernement ; lorsqu'il fallut défendre l'empire, à l'orient, contre les Parthes et les Perses, au nord, contre les Barbares, dont les populations se poussaient les unes les autres sur le midi, — alors le déchirement de l'Etat, les exactions infinies, la misère générale, les guerres civiles et les continuels envois de troupes sur les frontières, appauvrirent d'habitants toutes les provinces. Puis vint l'invasion des Barbares, qui rompirent enfin leurs digues et inondèrent toute l'Europe sous les flots de leurs hordes sauvages. Les premiers d'entre eux qui parurent en Espagne furent les Vandales, dont la destinée fut aussi la plus singulière, et qui, après avoir traversé la Dace, l'Allemagne, les Gaules, l'Espagne, ne purent se fixer qu'en Afrique, chassés de tous les pays de l'Europe par de nouveaux venus. Après avoir passé le Rhin, le 1er janvier 407, et ravagé toutes les Gaules, ils avaient franchi les Pyrénées dans l'année 409, et s'étaient répandus en Espagne, ouvrant la route aux Alains, aux Suèves et aux Wisigoths, qui s'y jetèrent sur leurs traces. On connaît les effroyables effets de ces irruptions successives. On sait qu'à l'approche des dévastateurs, les habitants des campagnes fuyaient dans leurs cités, laissant la terre sans semences, et que ces multitudes, entassées ainsi dans les villes, n'avaient d'autre alternative que d'être passées au fil de l'épée, si elles ouvraient les portes aux Barbares, ou de périr de faim si elles se défendaient dans leurs murailles. Tel fut le nombre des victimes, que l'infection causée par les cadavres sans sépulture fit naître une peste générale qui faillit enle-

rappelle qu'aucune *aljama* n'était sans hôpital, aucune mosquée, grande ou petite, sans école, et que les ablutions étaient aussi fréquentes, aussi indispensables que la prière, on reconnaîtra que la ville et les faubourgs de la capitale de l'empire pouvaient bien contenir ce nombre énorme d'édifices publics et privés (1).

Sous la domination des Arabes, les campagnes n'étaient pas moins peuplées que les villes. Douze mille villages, selon leurs historiens, étaient arrosés par le Guadalquivir, tandis que toute la province actuelle d'Andalousie n'en renferme que huit cent neuf; et l'on disait de l'Almoravide Youzef (qui régnait, il est vrai, sur la Berbérie aussi bien que sur la plus grande partie de l'Espagne), qu'on priait pour lui, chaque *djouma*, du haut de trois cent mille chaires. Ce qui prouve encore quel était le nombre des sujets du khalyfe, c'est que, malgré les soins donnés à l'agriculture et à l'élève du bétail, sciences où excellaient les Arabes, malgré le commerce extérieur, très-étendu, très-florissant, plusieurs famines désolèrent l'Espagne à différentes époques, et chaque fois qu'une sécheresse ou tout autre grave accident de l'atmosphère nuisait aux récoltes. Il fallait que la population fût bien considérable, pour que l'Espagne, alors que toutes les terres étaient savamment cultivées, souffrît d'un fléau qui ne se renouvelle plus

(1) Moscou, au commencement de ce siècle, renfermait dans sa vaste enceinte environ seize cents églises. Il lui en reste à peu près neuf cents, depuis le grand incendie de 1812, pour une population qui n'atteint pas 400,000 âmes. — Rome, au temps d'Auguste, et d'après le dénombrement de Publius Victor, contenait mille neuf cent seize palais ou maisons isolées, et quarante-quatre mille neuf cent vingt *insulæ* ou blocs de maisons (ce que les Espagnols appellent *manzanas* [pommes], et les Parisiens *pâtés*).

aujourd'hui que la moitié des champs reste inculte.

Les longues guerres civiles qui accompagnèrent la chute des Omméyades et le démembrement du khalyfat, puis la double conquête des Almoravides et des Almohades d'Afrique, enfin toutes les désastreuses circonstances de la destruction de l'empire arabe par les Mores, diminuèrent sensiblement la population mélangée sur laquelle avaient régné les khalyfes. Vint ensuite la reprise du pays par les Espagnols, depuis Pélage réfugié dans un coin des Asturies, jusqu'aux rois catholiques faisant capituler Grenade. Cette conquête successive ne ressembla nullement à la rapide conquête des Arabes. Elle dura huit siècles; elle coûta trois mille sept cents combats; et les chrétiens, moins tolérants et plus féroces, exterminèrent devant eux toutes les races infidèles. Ainsi furent prises, Tolède, par Alphonse VI (1085); Valence, par Jacques Ier d'Aragon (1238); Cordoue et Séville, par saint Ferdinand (1236 et 1248). Les dévastations furent telles qu'à cette dernière époque, par exemple, il fallait nourrir les troupes laissées en Andalousie avec des vivres envoyés de Castille, et qu'on ne repeuplait les villes et les campagnes conquises, qu'en offrant de grands avantages à de nouveaux habitants. Ce fut l'origine de la plupart des *fueros* (priviléges et franchises) des communes espagnoles. Lorsque enfin la conquête s'étendit jusqu'au royaume de Grenade, lorsque la bannière de Castille et d'Aragon fut plantée sur les tours de l'Alhamrâ, une grande partie des trois millions de Mores entassés dans ce dernier asile passèrent en Afrique avec leurs derniers rois, le Zagal et le Zaquir, en vertu de la capitulation. Ceux qui restèrent,

qu'on fit de force chrétiens, et qu'on nomma *Moriscos*, furent, comme on l'a vu, dispersés à travers la Péninsule, après quelques révoltes étouffées dans le sang. Mais toute la puissance du gouvernement royal et tous les supplices de l'inquisition n'ayant pu les enchaîner complétement au christianisme, un décret de Philippe III (1610), exécuté avec une incroyable rigueur, les bannit en masse de l'Espagne, dont ils étaient sans contredit la plus laborieuse et la plus industrieuse population. Précédemment (1492), un décret des rois catholiques en avait chassé tous les juifs. Il ne resta plus que les *vieux chrétiens* (1).

(1) Pour donner plus d'intérêt à cette histoire de la population comparée de l'Espagne, je crois devoir la continuer jusqu'à nos jours.

Ces émigrations entières de nations ne sont pas la principale cause du dépeuplement de la Péninsule. L'année même où tombait Grenade (1492), Christophe Colomb découvrait un nouveau monde, et Vasco de Gama, bientôt après (1497), pénétrait aux Indes orientales en doublant le cap des Tempêtes, devenu le cap de Bonne-Espérance. A la nouvelle de leur succès, ce fut un délire universel. D'abord, quelques aventuriers conduits par les Cabral, les Balboa, les Cortez, les Pizarro, s'ouvrirent un passage avec le fer et la flamme dans ce monde inconnu auquel le conteur Amérigo Vespucci donna son nom; puis des peuples entiers d'émigrants y pénétrèrent sur leurs traces. Pendant de longues années, les flottes d'Espagne et de Portugal portèrent sans cesse de nouveaux habitants à ces nouvelles contrées. En effet, après l'extermination des races indigènes, il fallait bien, pour utiliser ces conquêtes, que la métropole s'épuisât en colonies. Non cependant que les Espagnols et les Portugais allassent aux Indes travailler de leurs mains; l'honneur de la peau blanche ne pouvait le permettre, et l'on tirait d'Afrique des bêtes de somme à formes humaines. Mais ils allaient honorablement s'enrichir de dépouilles, et rapportaient à leurs compatriotes, déjà tout disposés à cette vie de paresse entreprenante, le goût des fortunes lointaines et rapides. L'Espagne acheta l'or de l'Amérique au prix de son industrie, de son agriculture, de sa population.

Voilà sans doute la cause principale de la misère et du dépeuplement dont

ARMÉE ET MARINE.

Armée. — Les Arabes, non plus qu'aucune puissance à cette époque, n'avaient point d'armée permanente. Les seuls corps qui restassent toujours sous les armes étaient les cavaliers de la garde du khalyfe, et les *kaschefs*, ou soldats de maréchaussée. Mais les uns et les

le spectacle nous afflige encore aujourd'hui. Il en est pourtant une autre qui l'égale peut-être par la continuité de ses désastreux effets : je veux parler du régime monastique. Son introduction en Espagne date de l'an 350. Il est vraisemblable qu'Osius, évêque de Cordoue, ayant été mandé à Milan par l'empereur Constance, ramena quelques moines italiens qui suivaient la règle de ceux d'Egypte, fondée par saint Athanase. On sait combien cette heureuse importation fructifia. Avant la conquête des Arabes, il y avait déjà en Espagne un nombre considérable de monastères, que la piété plus ardente qu'éclairée des rois goths avait peuplés et enrichis. Après l'expulsion des Mores, ce nombre s'accrut de toutes les facilités que donnait la conquête. Lorsqu'ils occupaient une place, le premier soin des Arabes était d'y établir, avec la mosquée, un hospice et une école; le premier soin des Espagnols était d'y fonder un couvent, qui se trouvait aussitôt doté sur les dépouilles des vaincus. Tous les ordres monastiques successivement établis dans la chrétienté, soit d'hommes, soit de femmes, soit propriétaires (*monges*), soit mendiants (*frayles*), trouvèrent en Espagne tant de prosélytes et de largesses, que l'on compta dans Séville, par exemple, jusqu'à soixante-dix couvents, dont sept du seul ordre des Dominicains.

Le régime monastique n'eut pas seulement pour effet d'enlever un grand nombre d'hommes au travail et à la population ; il porta à l'agriculture, dans ce pays seulement agricole, un coup mortel par la création des biens de main-morte. Malgré les défenses des lois anciennes, plusieurs fois renouvelées, mais toujours en vain, toutes les propriétés affectées à la fondation d'un monastère ou à l'entretien d'un chapitre, toutes celles arrachées au repentir d'un coupable ou aux frayeurs d'un mourant, furent irrévocablement *liées* (*vinculadas*) à ces corporations sans décès. La noblesse suivit bientôt leur exemple en constituant des fiefs substituables et non cessibles. Il n'y eut pas de si mince hidalgo de village, pas de si petit bourgeois enrichi, qui ne fondât un majorat dans sa famille. Au moyen de la main-morte du clergé

autres ne servaient qu'à la police intérieure. Lorsqu'une algarade des chrétiens obligeait à défendre quelque point du territoire, le wazir du district, ou le wali de la province appelait les hommes soumis à sa juridiction, et les menait à l'ennemi. Lorsqu'il s'agissait d'une entreprise plus générale où toute la nation dût prendre part, c'était le khalyfe qui convoquait sous son étendard les guerriers de toutes les tribus. Si l'attaque devait être por-

(*amortizacion eclesiastica*, *beneficiados*, etc., etc.), de celle des nobles (*mayorazgos*), et de celle des communes (*valdios y tierras concegiles*), il arriva que la plus grande partie des terres de l'Espagne furent immobilisées, mises hors du commerce; et, tandis que les unes atteignirent, par la rareté, une valeur démesurée, les autres demeurèrent sans emploi, sans mouvement, sans culture [1]. Si l'on ajoute à cet état de choses tous les vices de la législation rurale, si bien signalés par Jovellanos dans son excellent *Informe sobre la ley agraria* (par exemple, les privilèges absurdes de la *mesta*, cette confrérie de propriétaires de troupeaux, qui promenaient leurs innombrables bandes de moutons du nord au midi et du midi au nord, non-seulement avec le droit de vaine pâture sur toutes les terres qu'il leur plaisait de traverser, mais avec le droit plus exorbitant d'empêcher les propriétaires du sol de clore leurs propriétés), on comprendra dans quelle décadence a dû tomber l'agriculture, et, partant, la population.

Tous ces maux réunis avaient tellement dépeuplé l'Espagne, avant le milieu du XVII[e] siècle, que le tout-puissant ministre Olivarès essaya, par diverses ordonnances, de porter remède à ce déplorable état de choses. Il exempta de toutes charges le père de quatre fils, et le nouveau marié pendant quatre années; il permit aux enfants de se marier sans l'aveu de leurs parents; il appela des étrangers, défendit toute émigration, etc. Les révoltes du Portugal et de la Catalogne, ainsi que les longues guerres de la succession et une générale misère, maintinrent l'Espagne dans cet état de faiblesse jusqu'au commencement du siècle dernier. La paix qui régna depuis, pres-

[1] Au commencement de ce siècle on comptait dans le district d'Utrera, en Andalousie, vingt-un mille *fanegas* de terres incultes; dans celui de Ciudad-Rodrigo, au centre de la Manche, trente mille *fanegas*; dans celui de Badajoz, en Estrémadure, une plaine entière de vingt-six lieues de long sur douze de large, outre une chaîne de montagnes stériles (*montebajo*) qui forme le tiers de la province, etc., etc.

tée contre les ennemis de la foi, soit chrétiens, soit rebelles schismatiques, on publiait dans les mosquées l'*al-djihed*, la *guerre sainte*. Alors, dans toute la population de l'empire, les officiers du khalyfe choisissaient les soldats, suivant la nature et l'importance de l'expédition, suivant aussi les moyens du trésor impérial, qui devait fournir aux combattants les vivres, les armes, les chevaux, les bêtes de somme, enfin une espèce de solde

que sans interruption durant cent années, et l'heureux règne de Charles III, commencèrent à cicatriser cette plaie toujours saignante. La population, qu'on avait évaluée au temps de Ferdinand et d'Isabelle, mais sans doute avec quelque exagération, à vingt millions d'âmes pour la Péninsule, s'était trouvée presque réduite à six millions, pour l'Espagne, en 1714. En 1767, elle s'était élevée au delà de neuf millions, et, en 1788, suivant un recensement officiel, à 10,061,118 habitants, dont 126,050 ecclésiastiques et 484,131 nobles. C'est le seul recensement qui ait été fait en Espagne, et les cortès furent obligées d'y recourir, en 1820, pour l'exécution de la constitution de 1812, qui donnait un député par 70,000 âmes. On convient toutefois que le chiffre en était inexact et fort inférieur à la réalité, parce que la plupart des communes, craignant qu'il ne s'agît de la répartition des impôts et des levées d'hommes, diminuèrent à dessein le nombre de leurs habitants. La population générale s'était encore beaucoup accrue jusqu'en 1808; mais, depuis cette époque, les ravages de plusieurs épidémies, six ans de guerre intérieure et d'horribles dévastations [1], puis, les exils et les persécutions politiques, y avaient fait une large brèche. A la mort de Ferdinand VII (1833), on ne comptait pas en Espagne plus de douze millions d'habitants, c'est-à-dire le tiers environ de la population de la France sur une égale étendue de territoire.

C'est un spectacle bien triste et bien amer que celui d'une belle campagne sans habitations, d'une terre fertile abandonnée aux ronces, d'une grande cité tombant en ruines : c'est celui que présente l'Espagne. Des districts entiers sont devenus déserts ; une foule de villes, jadis importantes, telles que Tolède, Valladolid, Mérida, Cordoue, Carthagène, Murcie, ne sont plus

[1] On compte, dans cette guerre de l'indépendance, outre les innombrables attaques de *guerrillas*, trente-une batailles, trois cent cinquante-quatre combats, et quatre-vingt-cinq places prises ou reprises.

régulière, ou de paie en campagne, qui se nommait, depuis le khalyfe Omar, *al-ata*, ou le don. Les enrôlés pouvaient encore prétendre à une part du butin de guerre, du *butin légal*. Il se composait de tout ce qu'on enlevait à l'ennemi par la force des armes, y compris les prisonniers, et de tout ce que l'ennemi donnait de gré ou de force pour acheter la paix. Après le prélèvement d'un cinquième, qui formait la part du khalyfe, le butin était également réparti entre tous les membres de l'armée. Seulement, le cavalier avait une part double du fantassin. D'après cette règle, conforme aux habitudes des Arabes, pour qui le cheval fut toujours une partie du guerrier, on peut croire qu'en Espagne, la cavalerie des

grandes que dans l'histoire, et leur importance passée ne peut se reconnaître qu'à deux caractères : l'inutile étendue de leur enceinte, et le nombre disproportionné de leurs édifices religieux. La place principale de Valladolid, par exemple, est entièrement formée par des façades d'églises et de monastères; et Arevalo, qui n'est plus qu'un bourg de la Castille-Vieille, renfermait encore, il y a peu d'années, neuf églises paroissiales et quatorze couvents. Pour attester quelle était, dans ces villes, la population détruite, il ne reste plus que la cause même de sa destruction.

Heureusement qu'une ère nouvelle a commencé. La révolution de 1834, achevant celle de 1820, a répandu sur l'Espagne d'immenses bienfaits. L'abolition des couvents, après celle de l'inquisition, l'affranchissement des majorats et biens substitués, le rappel en de justes limites des privilèges de la *mesta*, la vente des biens nationaux, communaux et ecclésiastiques, la dispersion entre une foule de mains actives des vastes et inutiles domaines de main-morte, rentrés enfin dans la circulation et sous la juridiction de l'impôt, toutes ces mesures ont produit, sur le bien-être général, et partant sur l'accroissement de la race humaine, d'heureux résultats que l'avenir verra grandir encore. Comme la fortune publique, la population va toujours croissant, et certes, un recensement nouveau, fait avec exactitude et conscience, ne porterait pas aujourd'hui au-dessous de quinze millions d'habitants la force numérique du peuple espagnol.

khalyfes était surtout composée de musulmans et l'infanterie de Mozarabes ([1]).

Dans les expéditions importantes où les Arabes prenaient l'offensive, lorsque le khalyfe en personne, ou son hagib, ou son lieutenant spécial, commandait l'armée, elle prenait le nom d'*al-khâmis*, mot qui signifiait cinq parties, et symboliquement *la main*. Cette armée se divisait alors en cinq corps principaux : *Al-mokadéma*, l'avant-garde, *al-kalb*, le centre, *al-maïmana*, l'aile droite, *al-maïsara*, l'aile gauche, et *al-sagah*, l'arrière-

([1]) Voici un décret du khalyfe Al-Hakem II, qui fixe les règles de l'*al-djihed* (J. Conde, *parte* II, *cap*. 89) :

« C'est la dette de tout bon musulman d'aller à l'*al-djihed* ou guerre sainte contre les infidèles ennemis de notre loi. Les ennemis serônt sommés au nom de l'islam, à moins qu'ils n'aient eux-mêmes commencé l'invasion. En tout autre cas, il leur sera proposé de se faire musulmans, ou de payer les tributs établis que nous paient les infidèles soumis à notre empire. Si, dans les combats, les ennemis de la loi ne sont pas deux fois autant que les musulmans, le musulman qui fuira sera vil, et péchera contre la loi et contre notre honneur. Dans les excursions sur la terre ennemie, ne tuez pas les femmes, ni les enfants, ni les vieillards sans force, ni les moines de vie retirée, à moins qu'eux-mêmes ne cherchent à vous nuire. Ne tuez ni n'arrêtez quiconque a reçu de vous un sauf-conduit, et n'en violez pas les clauses et conditions. Que le sauf-conduit donné par un chef soit respecté de tous. Tout le butin, après l'enlèvement du cinquième qui nous revient, sera partagé dans le camp même ou sur le champ de bataille ; le cavalier aura deux parts, le fantassin une. Des choses à manger vous en pouvez prendre autant que vous en aurez besoin... Quant à ceux qui serviront dans l'armée, quoiqu'ils ne soient pas gens de guerre, et quoiqu'ils soient d'autre croyance, les chefs pourront à leur gré récompenser leurs services, et de même à l'égard de ceux qui, dans le combat ou hors du combat, feraient quelque exploit d'importance. Pour venir dans l'armée d'*al-djihed*, ou pour garder les frontières, celui qui a père ou mère devra prendre leur consentement, sauf dans les occasions de nécessité subite, car alors la principale obéissance est d'accourir à la défense du pays et à l'appel des walis... »

garde [1]. La formation d'une *al-kâmis* annonçait une véritable campagne, et non de simples coups de main, des batailles rangées et des siéges de villes.

Le service militaire, chez les Arabes, n'était pas, comme chez les chrétiens, une obligation politique, un devoir d'inférieur à supérieur dans la hiérarchie sociale. On ne trouve, en effet, dans l'histoire des musulmans d'Espagne, nulle trace, nulle apparence de la tenure féodale, en usage alors dans toute l'Europe, c'est-à-dire de l'obligation imposée à chaque possesseur de fief, relevant de la couronne, d'amener ses vassaux au service du roi. Dans les guerres civiles, dans les guerres entre musulmans, le service était tout volontaire; chacun prenait parti suivant ses opinions de race, de secte et de tribu. Mais dans les guerres nationales, contre les ennemis de la foi, le service militaire n'était plus une simple obéissance aux ordres du khalyfe; il devenait une obligation religieuse, un devoir sacré. Tout musulman devait prendre les armes, hors les femmes, les enfants, les vieillards, les malades et les esclaves. Pour les levées de troupes, on prenait alors parmi toute la population mâle, valide et libre, en choisissant toutefois les célibataires de préférence aux hommes mariés. Et dans ces troupes improvisées, les nouvelles recrues elles-mêmes étaient sur-le-champ propres au métier des armes, car les Arabes, privés de tous plaisirs profanes, n'avaient d'autres jeux que les exercices guerriers, auxquels ils se livraient dès l'enfance, et jusqu'à la vieillesse.

(1) De ce dernier mot, les Espagnols ont fait *zaga*, qui a eu le même sens avant le mot moderne *retaguardia*.

En tous cas, l'armée arabe ne restait jamais sous le drapeau que l'espace d'une campagne. Chaque année, après l'expédition, bonne ou mauvaise, les soldats se dispersaient pour retourner dans leurs foyers. Il fallait qu'un nouvel appel du pontife-roi les réunît l'année suivante. Ce ne fut qu'au moment de la chute des Omméyades, lorsque les Espagnols menaçaient tout l'empire du croissant, ébranlé par les guerres civiles qui s'étaient allumées entre les Berbères et les Arabes, que des musulmans zélés se vouèrent à la défense permanente des frontières. Unis par des serments, menant une vie très-austère qu'ils partageaient entre les devoirs religieux et la pratique des armes, ces chevaliers, ces moines militaires qu'on nommait *rabits* (rabhyt), restaient constamment sous les drapeaux, en face du péril. Du reste, on n'a que des notions assez vagues sur cet institut des *rabits*. L'histoire de Conde n'en parle qu'à l'occasion du long séjour que fit parmi eux Hescham III, dernier khalyfe omméyade (1026), pour s'opposer aux progrès des Espagnols.

L'on a déjà vu que beaucoup de Mozarabes et de juifs servaient dans les armées des khalyfes de Cordoue. Fréquemment aussi des corps mercenaires furent pris à la solde de l'empire, ou des divers compétiteurs au trône. C'étaient des guerriers espagnols, qui, réunis en troupe sous un chef de leur choix, louaient leurs services à prix d'argent, comme firent les *condottieri* d'Italie. On les nommait *campeadores* (de *campear*), pour exprimer qu'ils étaient toujours en campagne. Le fameux Rodrigo ou Ruy Diaz de Vivar, que ses compatriotes ont appelé par excellence *El Campeador*, était un de

ces héros mercenaires qui vendaient leur épée au plus offrant; et ce fut en faisant ses premières armes à la solde du waly de Saragosse contre les chrétiens aragonais, qu'il reçut la qualification arabe de *Cid* (*Syd*, seigneur) devenue son nom dans l'histoire.

Marine. — Les Arabes, en Arabie, ne furent pas marins; dans le Koran, les vaisseaux (c'étaient ceux des autres nations) sont toujours cités comme signes et miracles de Dieu [1]; mais après leurs conquêtes, au temps de leur grandeur, ils eurent la première marine du monde, et, seuls à cette époque, ils firent de véritables expéditions maritimes. Mouza, le conquérant de l'Espagne, avait envoyé sa flotte explorer la Sardaigne et la Corse, avant même que les îles Baléares fussent rangées sous la domination des émyrs; et peu après (827) les Arabes-Egyptiens, sous les Agladites, avaient pris la Sicile aux Grecs du Bas Empire. Ce ne fut que dans le cours du XIe siècle que les Sardes, aidés des Pisans et des Génois, recouvrèrent leur indépendance (1022), et que les aventuriers normands, sous les fils de Tancrède de Hauteville (de 1061 à 1090), enlevèrent la Sicile aux princes Fatimites. Dans cet intervalle d'environ trois siècles, les Arabes, maîtres de la Syrie, de l'Afrique, de l'Espagne et des îles, régnant aux lieux où furent Tyr, Alexandrie, Carthage, Syracuse et Gadès, avaient fait en quelque sorte un lac arabe de la Méditerranée, qui avait été un lac romain, et que Napoléon rêva de faire un lac français. Sans la rivalité des deux khalyfats de

[1] « C'est un de ses prodiges que ces vaisseaux qui fendent rapidement les flots et s'élèvent comme des montagnes ; mais s'il voulait, il calmerait le vent, et les navires resteraient immobiles... » (Sourate XLII, v. 31), etc.

Damas et de Cordoue, sans les déchirements intérieurs où l'un et l'autre périrent, la domination des musulmans sur la Méditerranée eût duré jusqu'au temps de la prise de Constantinople et de la Grèce, qui en assurait à l'islam l'empire exclusif.

En Espagne, où l'une des plus hautes dignités était celle d'*émyr de la mer* (amyr-al-bahr), les khalyfes entretinrent toujours une puissante marine, alimentée par plusieurs grands chantiers de construction (1). C'était au moyen de nombreuses escadres qui croisaient incessamment dans le détroit et sur les côtes d'Andalousie, qu'ils protégeaient leurs provinces méridionales contre les descentes des Berbères ou les attaques des pirates africains. L'on a vu que, vers 840, Abdérame II envoya dans la Méditerranée une grande expédition qui explora militairement la Sardaigne, la Corse, les côtes de Provence et d'Italie, et qu'en 868, la tempête détruisit, à l'embouchure du Minho, une grande flotte arabe que le khalyfe Mouhamad envoyait porter une armée de débarquement sur les côtes de Galice, pour prendre les Espagnols à revers et pénétrer au cœur de leur pays. L'on a vu aussi le khalyfe Abdérame III (vers 950) soutenir une guerre navale, dans les mers du Levant, contre le soudan d'Egypte. Tant que le khalyfat fut debout, et, même après sa chute, tant qu'il resta aux Mores de Grenade un port sur la Méditerranée, les musulmans d'Espagne entretinrent un commerce actif et florissant avec tous les Etats maritimes d'Afrique, d'Asie

(1) Les Arabes appelaient un chantier *al-dar-al-sanaa* (la maison d'œuvre, de travail, *domus laboris*), d'où les Espagnols ont fait *atarazana*, les Italiens *darsena*, les Français *arsenal*.

et d'Europe; et l'on verra, dans le chapitre suivant, que, durant toute l'époque appelée moyen âge, ils surpassèrent tous les autres peuples par l'audace de leurs entreprises navales.

REVENUS PUBLICS.

Le trésor des khalyfes s'alimentait de deux sources principales : le produit des mines et celui des impôts.

Mines. — Comme les anciens maîtres de l'Espagne, les Arabes avaient su mettre à profit ses richesses cachées. La fécondité métallique de cette contrée fut très-célèbre au temps des premières colonies, et dut être, en effet, considérable, puisqu'on la fit en quelque sorte fabuleuse. Si l'on en croit Hérodote, Aristote et Diodore de Sicile, les Phéniciens trouvèrent en Ibérie une si grande quantité d'or et d'argent, qu'ils remplacèrent dans leurs navires, par ces métaux précieux, tous les ustensiles de fer et de plomb. Aristote assure même que, des bergers ayant mis le feu aux forêts, et la terre s'échauffant par l'incendie, on vit l'argent couler des montagnes ([1]) Strabon rapporte ([2]) qu'on tirait des seules mines de Carthagène vingt-cinq mille drachmes d'argent par jour, et qu'à l'arrivée des Carthaginois, ce métal était si commun que les naturels du pays en faisaient jusqu'à leurs vases de ménage, jusqu'aux mangeoires de leurs bestiaux. L'or roulait dans les sables de plusieurs ri-

([1]) « *In Iberiâ, combustis aliquando à pastoribus sylvis, calenteque ignibus terrâ, manifestum argentum defluxisse.* » (*Hist. nat.*) On croit que de ce vaste incendie (de πυρ ou *pyr*, feu), vient le nom des Pyrénées.

([2]) *Geogr.*, lib. III.

vières, entre autres dans le Tage (*Tagus aurifer*), et les montagnes de Cazorla, où se trouve la source du Guadalquivir, s'appelaient sous les Romains *Argentarius Mons*. Le Mexique et le Pérou n'offrirent pas de plus grandes richesses aux avides compagnons des Cortez et des Pizarro. A l'époque des Arabes, le produit des mines de l'Espagne était bien diminué sans doute, mais il n'était pas épuisé comme il parut l'être depuis, et les fouilles se faisaient encore avec succès ([1]). Leurs historiens rapportent que, sous le règne d'Al-Hakem II (de 961 à 976), on exploitait, soit par l'État, soit par les particuliers, des mines d'or et d'argent dans les montagnes de Jaen, de Bulche, d'Aroche, et dans celles des Algarves, sur les bords du Tage (en Portugal,) ainsi que deux mines de rubis près de Beja et de Malaga. On exploitait aussi des mines de vif-argent, d'ambre, d'aimant, de souffre, d'antimoine, etc. On pêchait en outre le corail sur toutes les côtes d'Andalousie et les perles sur celles de Catalogne. Au reste, il n'existe pas de renseignements assez précis pour évaluer, même approximativement, le revenu de ces mines ([2]).

Impôts. — Les impôts, sous les khalyfes arabes, étaient de deux espèces : les uns se payaient en nature, les autres en numéraire. Le principal impôt de nature, appelé *azaque* (*al-zagah*) était une dîme levée sur toutes les productions du sol, en y comprenant les troupeaux.

([1]) L'on a récemment retrouvé et l'on exploite aujourd'hui, dans le royaume de Grenade, plusieurs abondantes mines d'argent, celle de la *Encarnacion* par exemple, et une autre près de Guadalajara.

([2]) En Turquie, aujourd'hui, le sultan prélève le cinquième du produit des mines de métaux exploitées dans l'empire; rien sur les mines de pierres précieuses.

Mais cette redevance du dixième des fruits en nature, considérée comme un avantage pour le contribuable, n'atteignait que les terres possédées par des musulmans, et nommées *terres décimales*. Les propriétés des sujets du khalyfe non-musulmans, qui s'appelaient *terres tributaires*, étaient soumises à un droit fixe, en argent, exigible quels que fussent la quantité des récoltes et le prix des denrées. Les musulmans étaient comme les métayers du khalyfe; les non-musulmans, comme ses fermiers. Outre ce droit fixe sur les propriétés tributaires, les impôts pécuniaires étaient de deux sortes : le *charage* (*al-scharadj*), ou droits d'entrée et de sortie, soit aux frontières (douanes), soit dans les villes (octrois), sur les denrées et marchandises, et le *taadil* (*ta'dyl*), ou capitation sur les chrétiens et les juifs. Ce mot *ta'dyl* signifie *égalisation*; c'était un tribut particulier, une espèce de rachat, qui *égalisait* les non-musulmans aux musulmans pour la protection aux personnes et aux propriétés. Le khalyfe Aly avait dit de ses sujets chrétiens et juifs : « Certes, ils ne sont soumis au tribut que pour mettre au même niveau leur sang avec notre sang, et leurs biens avec nos biens. »

Au temps de la plus grande puissance des khalyfes (c'est sous le règne paisible d'Al-Hakem II que les historiens font cette évaluation), les revenus de l'empire, en argent, et sans compter le produit en nature de l'*azaque*, s'élevaient chaque année à douze millions de mitcales d'or, c'est-à-dire au moins à trois cents millions de notre monnaie française [1]. Ces revenus divers, perçus par les

[1] Le *mitcale* (mitskâl) fut, comme la *dobla*, une monnaie arabe intro-

collecteurs impériaux dans les villes et les campagnes, étaient affectés aux dépenses générales de l'empire, c'est-à-dire aux salaires des divers employés de l'Etat, à l'entretien des armées et des flottes, à celui des mosquées, des hôpitaux et des écoles, à la construction ou réparation des édifices publics, des places de guerre, des chemins et des fontaines, au rachat des captifs et au soulagement des pauvres.

Autres revenus du khalyfe. — Outre les impôts réguliers, le khalyfe avait quelques autres branches de revenus. Ainsi, sur tout le butin de guerre, un cinquième était prélevé pour lui avant le partage entre les soldats de l'armée. Cet usage existait depuis Mahomet (1), et la *part du Prophète*, devenue part du khalyfe, fut envoyée

duite dans les États chrétiens d'Espagne. Ferdinand Ier (vers 1050) fit au monastère de Cluny un cens ou rente annuelle de mille mitcales d'or, et la reine Urraque, en 1113, vendit à don Diego Fernandez une ville et un district, près de Burgos, moyennant 500 mitcales d'or. Mais le *mitcale*, différent de la *dobla*, avait une valeur propre et déterminée. D'après un réglement du khalyfe Omar, le *dirhem* ou drachme était de quatorze karats, et le *mitskal* de vingt karats, chaque karat pesant cinq grains d'orge [1]. Pedro de Cantos-Benitez, dans son *Escrutinio de monedas antiguas*, dit que le mitcale d'argent valait la dixième partie du maravédi d'or, c'est-à-dire cinq réaux de veillon actuels, ou 1 fr. 30 c. Comme le *dinar* d'or valait vingt *dirhems* d'argent, et comme le mitcale d'or et celui d'argent pesaient le même poids de vingt karats, il est naturel, d'après la proportion, à cette époque, de la valeur des deux métaux, de donner au mitcale d'or vingt fois la valeur du mitcale d'argent. En ce cas, le revenu pécuniaire du gouvernement arabe s'élevait au delà de 300 millions de francs.

(1) « Sachez que, lorsque vous avez fait un butin, la cinquième part en revient à Dieu, au Prophète, aux orphelins, aux pauvres et aux voyageurs. » (*Koran*, sourate VIII, v. 42.)

[1] Cependant Ebn-Khaldoun ne porte qu'à 72 grains d'orge moyens le poids du *mitskal* d'or.

aux monarques d'Orient, tant que l'Espagne leur fut soumise. Depuis Abdérame, elle resta aux khalyfes de Cordoue, et, depuis Aben-al-Hamar, aux émyrs de Grenade. On appelait ce quint du khalyfe le *lot de Dieu*, parce que, suivant la prescription formelle de Mahomet, il devait être employé en bonnes œuvres [1].

Le trésor particulier du khalyfe se grossissait encore du produit des successions en déshérence, et, de plus, des dons que lui faisaient ses sujets, soit qu'ils fussent offerts par une province, une ville, une tribu, en reconnaissance de quelque faveur, soit qu'ils fussent l'hommage de simples particuliers [2]. Parmi les dons de cette dernière espèce, il en est un qui mérite d'être cité; il prouvera quelle était la richesse du prince auquel des sujets pouvaient présenter de semblables offrandes. Abdérame III ayant donné la charge de wazir du conseil d'Etat à Abd-al-Malek, frère de son favori le wali Ahmet-ben-Saÿd-Abou-Amer, qui revenait d'une heureuse expédition contre les chrétiens de Galice, les deux frères lui offrirent à cette occasion, avec le cinquième du butin, un présent personnel, dont voici la composition, suivant l'historien Aben-Khalekân : Quatre cents livres d'or pur de Tibar, la valeur de quatre cent vingt mille sequins (*zéquis*) en lingots d'argent, quatre cents livres d'aloës, cinq cents onces d'ambre, trois cents

(1) Le même prélèvement du cinquième sur le butin de guerre, et le même emploi charitable de ce cinquième, se font encore en Turquie, pour et par le sultan.

(2) Les rois d'Espagne, jusqu'à nos jours, ont souvent reçu de ces contributions volontaires qu'on appelait *donativos*. C'était, entre autres, l'unique revenu qu'ils pussent tirer des trois provinces basques, Biscaye, Alava et Guipuzcoa.

onces de camphre précieux, trente pièces d'étoffe d'or et de soie, cent dix fourrures de martes fines du Khorasan, quarante-huit caparaçons d'or et de soie tissus à Bagdad, quatre mille livres de soie en pelotons, trente grands tapis de Perse et cent petits tapis pour la prière, huit cents armures de fer bruni pour chevaux de bataille, mille boucliers, cent mille flèches, quinze chevaux arabes de haute race et cent chevaux d'Afrique et d'Espagne, avec de riches harnachements brochés d'or, vingt mulets de bât avec litières et longues couvertures, quarante jeunes garçons et vingt jeunes filles esclaves. Ce présent était accompagné de vers ingénieux et délicats composés par celui-même qui l'offrait, le wali Ahmet-ben-Saÿd. Sans poésie, le don n'eût pas été complet, ni le donateur un homme accompli.

Dans la répartition des revenus publics, les khalyfes, qui étendaient sur le *ma'l* ou trésor de l'Etat, comme sur toutes choses [1], leur absolu pouvoir, s'attribuaient une part immense et proportionnée aux charges qu'ils avaient à supporter. Outre les dépenses du palais, où la magnificence asiatique entourait d'une pompe sans égale le chef de la nation et de la foi, les khalyfes soldaient une troupe d'environ douze mille cavaliers, seul corps permanent de l'armée, qui formait leur garde personnelle. Ils entretenaient également, dans toutes les villes importantes de l'empire, des bibliothèques publiques et des écoles gratuites. La *madrézah*, l'école attachée à la mosquée impériale de Cordoue, ne comptait pas

[1] Ils étaient, par exemple, maîtres des fleuves, des chemins, des rues, de tout ce que nous nommons *propriétés publiques*.

moins de trois cents orphelins élevés à leurs frais. Les soins et les dépenses consacrés par eux à l'instruction générale s'étendaient fort loin : ils avaient, par exemple, dans les villes de Mauritanie, d'Egypte, de Syrie, d'Arabie et de Perse, des envoyés dont l'unique fonction était de leur transmettre les ouvrages que les poëtes ou les savants de ces pays mettaient au jour, de les tenir au courant des découvertes et des progrès faits dans les sciences et les arts. Il existait aussi, sur les principales routes, des auberges publiques, appelées *mencils* (*menzâl*), ouvertes gratuitement à tous les voyageurs. C'était l'*hospitalité du khalyfe*, qui l'exerçait ainsi d'un bout à l'autre de l'empire. A la pratique de ce devoir, si sacré parmi les Arabes, le khalyfe, comme imâm suprême, ne pouvait manquer de joindre celle de l'aumône, l'une des cinq colonnes de l'islam (1). Aussi répandait-il, sur tous les pauvres de ses états, d'immenses et continuelles largesses. C'était par des actes de charité, de bienfaisance, qu'étaient toujours célébrées les fêtes du culte et les réjouissances nationales : seule compensation possible aux vices monstrueux, aux abus révoltants du pouvoir absolu, comme la *taxe des pauvres*, en Angleterre, est la seule compensation possible aux vices et aux abus du régime aristocratique, qui met en présence l'extrême richesse et l'extrême pauvreté.

(1) « L'édifice de l'islam, disent les docteurs musulmans, est appuyé sur cinq colonnes : la profession de foi, la prière, la dîme aumônière, le jeûne et le pèlerinage à la Mekke. »

VICES DE LA CONSTITUTION.

L'institution à la fois religieuse et politique laissée par Mahomet à son empire naissant, favorisait sans doute les entreprises de prosélytisme armé qu'accomplirent ses successeurs immédiats. Cette concentration de tous les pouvoirs, cette unité de commandement, secondée par toute la première ferveur de l'enthousiasme religieux, était admirable pour la conquête. On a vu avec quelle merveilleuse rapidité les Arabes étendirent dans toutes les directions l'autorité des premiers *vicaires* de Mahomet. Aveuglément dociles au signal de leur roi-pontife, ils s'élançaient à la conquête du monde avec le fanatisme ardent et résigné de martyrs qui se dévouent pour leur foi. Mais lorsqu'ils eurent atteint les bornes que la nature et leur petit nombre mettaient à cet agrandissement colossal, lorsque l'ardeur délirante qui les poussait en avant se fut refroidie, et qu'ils pensèrent à s'établir dans les immenses possessions qu'ils avaient si rapidement acquises, il devint évident, dès l'origine, que cette institution, si favorable à la conquête, était peu propre à la conservation, et que leur gigantesque empire, privé de base, mal constitué, mal uni, portant dans son sein d'irrémédiables germes de mort, était menacé d'une chute aussi rapide, aussi éclatante que l'élévation.

Arrêtés en Espagne par le mauvais succès de la guerre des Gaules et l'extermination de l'armée d'Abdérame l'émyr dans les champs de Poitiers, les Arabes, au milieu des querelles intestines qu'entretenaient, loin du siége de l'empire, la rivalité et l'impunité des chefs,

étaient tombés aussitôt dans un tel état d'affaiblissement, qu'ils ne purent éteindre cette faible étincelle de résistance allumée dans les montagnes des Asturies, d'où partit l'incendie qui acheva de les consumer. Ce ne fut que par leur rupture avec l'Orient, par un schisme, par un démembrement de la grande unité musulmane, qu'ils purent conjurer leur ruine immédiate. Abdérame l'Omméyade, en groupant autour de son trône, que les Abassydes nommaient usurpé, toutes les forces des Etats de l'Occident, leur rendit quelque vigueur et quelque stabilité. Que l'on étudie les vices de la constitution du khalyfat de Cordoue, identiquement semblable à celle du khalyfat de Damas, et l'on découvrira les véritables causes de la décadence et de la ruine du double empire des Arabes.

Succession au trône. — En constituant son empire, Mahomet commit un oubli fatal : comme il n'avait que des filles, qui ne pouvaient exercer la royauté, parce qu'elles ne pouvaient exercer le sacerdoce, il ne régla point la succession au trône. Après lui, le khalyfat fut d'abord électif; puis bientôt les khalyfes s'attribuèrent le droit d'élection, en le bornant à leur famille, ce qui établit une sorte d'hérédité dynastique. La couronne n'était donc ni proprement élective, ni proprement héréditaire ; le monarque choisissait son successeur parmi ses enfants, lorsqu'il en avait qui fussent mâles et majeurs. Vainement peut-on dire que cette coutume avait un côté favorable, en ce qu'elle établissait entre les fils et petits-fils du prince régnant l'émulation de mériter la préférence, en ce que cette préférence pouvait tomber sur le plus digne. Elle ne produisait le plus habituelle-

ment que de désastreux effets, parce qu'elle excitait entre eux, dès leurs premières années, la jalousie et la rivalité. Leurs droits étant égaux par la naissance, et chacun d'eux pouvant prétendre au choix de son père ou aïeul, il était rare que ce choix, souvent mal constaté, quelquefois omis complétement, fût leur loi suprême, et qu'entre frères, oncles et neveux habitués à se regarder en ennemis, le sang des guerres civiles ne baignât pas les marches du trône, dès qu'il était vacant (1).

Pouvoir des walis. — D'une autre part, dans l'impuissance d'exercer personnellement sa domination sur tout l'empire, le khalyfe avait, dans les provinces, des lieutenants, lesquels, institués en vertu d'une délégation de son autorité absolue et générale, se trouvaient, comme lui-même, investis de tous les pouvoirs. Ils étaient à la fois commandants des troupes, administrateurs civils, receveurs des impôts, juges d'appel, etc. Cette exorbitante autorité, qui n'était ni partagée, ni balancée par aucune autre, leur donnait facilement le désir et les

(1) Les sultans othomans de Constantinople ne trouvèrent qu'un remède à ce vice de la constitution : celui de tenir enfermés et captifs dans le sérail tous les membres de la famille impériale, ou, mieux encore, de faire étrangler tous leurs compétiteurs possibles à la dignité suprême. Othman Ier, dès 1299, donna l'exemple de ce remède héroïque en tuant de sa main son oncle Dundar-Elb. Après lui, Bayézid Ier (Bajazet) fit mourir son frère unique; Mourad II, ses quatre frères; Sélim Ier, cinq frères et neveux ; Mourad III, cinq frères; Mouhamad III, le jour même de son avénement, dix-neuf frères, etc. (Monradgea d'Ohsson, *Tableau de l'empire othoman*). Rien de semblable, il faut le dire en l'honneur des dynasties arabes, ne se rencontre dans l'histoire de Damas et de Cordoue ; et ce moyen n'eût pas été d'un facile emploi dans les familles des khalyfes que la polygamie avait prodigieusement étendues. Selon le recensement de la famille des Abassydes, fait en 816, elle se composait, en princes et princesses, de 33,000 âmes.

moyens de la rendre indépendante. Pour peu qu'à la mort d'un khalyfe, sa couronne fût disputée entre divers prétendants, les walis, favorisés par les querelles de la famille impériale, résistaient rarement à l'envie d'y trouver un prétexte pour dénier l'hommage au vainqueur, et pour s'ériger en souverains. De là, tant de révoltes si longuement soutenues, si péniblement étouffées. Puis, quand la dynastie succombe, le khalyfat périt avec elle, et l'empire, démembré, mutilé, coupé en tronçons, n'offre plus qu'une anarchie de petits Etats, rivaux, ennemis, qui, pour mieux s'entre-déchirer, appellent l'ennemi étranger, et jusqu'à l'ennemi religieux.

Diversité des races. — Ces deux causes éternelles de discorde, l'incertaine succession au trône et la trop grande puissance des walis, étaient, d'ailleurs, singulièrement favorisées par la diversité des races et des tribus qui formaient la nation, et qui vivaient distinctes, séparées, rivales, quoique soumises au même sceptre. C'étaient des Arabes, des Syriens, des Egyptiens, des Berbères, puis des chrétiens, des juifs, des idolâtres. Toutes ces grandes familles, et toutes les infinies subdivisions qu'elles renfermaient, faisaient autant de partis, autant de factions, toujours divisées par des jalousies de caste ou des haines de croyance, toujours prêtes à mêler aux dissensions générales leurs inimitiés particulières. Les familles nobles se disputaient la préséance jusque dans le conseil d'Etat, sous les yeux du khalyfe, et souvent leurs inimitiés séculaires éclataient en combats singuliers ou même en assassinats. L'on a vu quelle longue perturbation causa dans l'empire la révolte des Hafsoun, qui s'était allumée probablement à la vieille querelle des

Yéménytes et des Arabes du Hedjaz, et qui se recruta surtout parmi les Mozarabes et les juifs contre les musulmans. Cette fatale disposition des choses et des esprits avait pour résultat qu'il suffisait à un rebelle d'être attaché par les liens de l'affection, et même par ceux du sang, à l'une des races, ou tribus, ou croyances, pour avoir aussitôt un parti formé. Le même effet des mêmes causes se reproduisit dans le royaume de Grenade. Là, sous les successeurs d'Aben-al-Hamar, la nation n'était plus séparée, comme sous les khalyfes de Cordoue, en grandes divisions de races, de peuples et de cultes, telles que les Arabes, les Berbères, les chrétiens; mais elle était morcelée en tribus, presque en familles, telles que les Abencerrages (Beny-Séradj), les Zégris (Zéyrys), les Gazules (Djézoulys), les Zénètes (Zenatys), les Gomares (Ghomârys), les Masamudes (Mésamédys), etc.; et les rivalités, devenues plus personnelles en se rétrécissant, n'en étaient que plus vives et plus archarnées.

Comme s'il n'eût pas suffi que tant d'origines et de facilités données à la révolte produisissent incessamment des dissensions intestines, certaines règles religieuses venaient encore s'opposer à ce qu'elles fussent rapidement et radicalement étouffées. Telle était cette *coutume d'Aly* qui défendait que, dans la guerre entre musulmans, on tuât l'ennemi hors du champ de bataille, qu'on le poursuivît au delà d'un canton, et qu'on bloquât ses places plus d'une semaine. Cette coutume, en donnant aux vaincus le moyen d'échapper et de réparer leurs pertes, éternisait la guerre. Comme on l'a vu dans le récit des événements historiques, ce ne fut qu'avec l'assentiment de ses généraux, de ses conseillers du divan,

et de ses imâms de l'*Ajama*, qu'Ajérame III prit le parti de violer la *coutume d'Aly* à l'égard du rebelle Kaléb-Ben-Hafsoun, pour étouffer une sédition qui, depuis un demi-siècle, désolait l'empire.

AUTRES CAUSES DE DÉCADENCE.

De tels vices dans l'oganisation intérieure de l'Etat suffisaient seuls, et sans causes étrangères de destruction, pour en opérer la ruine. Un empire ainsi constitué devait périr; car si les peuples ne meurent point, s'il leur est donné de se régénérer dans la fièvre salutaire des révolutions, c'est lorsqu'ils sont chez eux, et que le sol qu'ils habitent ne leur est point disputé, lorsqu'ils occupent l'héritage que leur a donné la nature, non celui qu'ils ont reçu de la guerre et que la guerre peut leur reprendre. Mais les Arabes, transplantés hors de leur pays, campés sur un sol étranger, obligés de comprimer des populations asservies qui leur étaient hostiles par l'origine et le culte, — puis de contenir des populations rivales qui leur disputaient incessamment la suprématie, — puis encore de lutter sans relâche contre un ennemi extérieur, actif, vigilant, acharné, toujours prêt à profiter de leurs fautes pour les frapper dans leur faiblesse, et combattant pour recouvrer sur eux son héritage naturel, — les Arabes, dis-je, n'avaient, ni dans leur nombre, ni dans leur institution, assez de force pour suffire à tant de combats.

Lorsque les peuples du Nord-Est, destructeurs de l'empire romain, s'en partagèrent les lambeaux, et s'établirent en conquérants dans les provinces de l'Ita-

lie, des Gaules et de l'Espagne, ils se trouvaient réunir les plus heureuses et les plus favorables conditions pour le maintien de leurs conquêtes. Premièrement, les populations des pays qu'ils occupaient étaient habituées dès longtemps à supporter un joug étranger, et ne faisaient que changer de maîtres. Ensuite, les vainqueurs ayant la même religion que les vaincus, et ceux-ci, plus civilisés, ayant subjugué par les mœurs ceux qui les avaient soumis par les armes, une fusion complète et fraternelle s'établit facilement entre les deux races. Enfin chaque nation des conquérants, unie, compacte, homogène, sans division de castes et de tribus, sans mélange de peuples vaincus et convertis devenus ses alliés, puis ses jaloux, ses rivaux, ses ennemis, n'avait point encore à soutenir une éternelle guerre extérieure contre la nation qu'elle avait dépouillée, et qui s'efforçait de recouvrer son légitime domaine. Elle n'avait donc qu'à maintenir dans l'obéissance la population indigène, et, pour cet objet unique, son institution était admirable. On sait comment s'établit la féodalité : les compagnons (*comites*) du chef (*dux*) choisi pour commander l'expédition,— lequel, dans l'exercice d'une autorité prolongée par l'importance des événements et des résultats, parvint à se créer une royauté, d'abord temporaire, puis à vie, d'abord élective, puis héréditaire, — reçurent de lui, au lieu des anciens présents de chevaux et d'armures, des portions du territoire conquis, sous la condition d'hommage et de service militaire. Ces *leudes* ou *fidèles*, devenus grands vassaux du roi, cédèrent à d'arrière-vassaux, sous des conditions semblables, des parties de ces vastes dotations. Ils furent

aussi seigneurs suzerains dans leurs fiefs; ils eurent des tenanciers à charge de vasselage, qui purent s'en créer à leur tour en subdivisant leurs portions, et ce fut par cette succession d'anneaux que se forma la chaîne féodale, qui enlaça les peuples d'un réseau de fer.

Les Arabes n'avaient aucun de ces avantages du dedans et du dehors qui assurèrent aux Lombards, aux Francs, aux Wisigoths la paisible possession de leurs conquêtes, et la solidité de leur établissement. Le peuple qu'ils avaient dépossédé, loin d'être habitué à la servitude, avait été conquérant comme eux-mêmes; ils pratiquaient une autre religion que la population soumise, dont ils n'avaient point non plus adopté les mœurs; enfin, nation hétérogène, embrassant une foule de races et de sectes rivales, ils étaient en butte à l'inimitié mortelle, aux continuelles attaques d'une nation mieux constituée, qui avait à leur reprendre sa patrie, les champs, les demeures et les temples de ses pères. Rien, dans la constitution politique des Arabes, ne remédiait à tous les défauts d'une position si précaire, si menacée. Aucune institution forte et puissante n'assurait seulement la défense du territoire. Les Espagnols, au contraire, possédaient tous les avantages qu'avaient eus pour s'établir les Goths, leurs ancêtres. La féodalité s'était introduite avec toutes ses conséquences dans leurs possessions, pour la même raison qui l'avait fait naître au temps de l'invasion des peuples barbares, la garde du sol; et cette institution convenait merveilleusement à leur état perpétuel de résistance et d'attaque. Si, en effet, l'intérêt personnel d'un feudataire l'attachait bien plus à la conservation de son fief que

truire elle-même. Alors, les cent roitelets sortis des débris du khalyfat, sans liens et sans concert, sans force et sans dignité, ne trouvent qu'un moyen de résister aux armes chrétiennes : c'est d'appeler à leur aide les Almoravides, ce peuple nouveau qui a déjà détruit la puissance arabe en Afrique, c'est-à-dire de les prendre pour maîtres, et de leur livrer l'Espagne. De ce jour finit l'histoire des Arabes; l'histoire des Mores a commencé.

Il est une chose qu'on ne peut trop redire, et dont il faut bien se pénétrer, si l'on veut éviter l'erreur et la confusion jusqu'à présent commises : cette nation des Arabes proprement dits, cette nation conquérante et civilisatrice, dont l'anéantissement fut si complet que ses œuvres périrent avec elle, n'a point été détruite par les chrétiens, mais par ses propres sujets, par les peuples qu'elle avait anciennement subjugués et convertis. De même que les Romains du Bas-Empire, propagateurs du christianisme, avaient succombé sous l'attaque des Barbares du Nord, devenus chrétiens comme eux et par eux, les Arabes, propagateurs de l'islam, furent anéantis par les Barbares du Midi qui avaient embrassé leur foi, par les Turcs en Syrie, par les Mores en Espagne. Lorsque saint Ferdinand prenait Cordoue et Jacques Ier Valence, ce n'était pas sur les descendants de Mouza et d'Abdérame qu'ils recouvraient la terre de leurs aïeux; l'empire arabe avait cessé d'être, et c'étaient les chefs des sauvages peuplades de l'Atlas qui trônaient dans le palais des Omméyades.

Ainsi se trouve expliqué cette espèce de problème historique qui, resté sans solution, avait fait mettre en

doute la haute civilisation des Arabes. On s'était demandé comment cette civilisation, chassée d'Espagne par les chrétiens avec ses auteurs, ne s'était pas réfugiée et conservée en Afrique, où les armes espagnoles n'avaient pas été la poursuivre. C'est que, lorsque les chrétiens reconquirent l'Espagne, aux deux époques de saint Ferdinand et d'Isabelle la Catholique, les Arabes n'existaient plus; ils avaient été détruits par les Mores. Le royaume de Grenade, survivant à l'extinction du khalyfat, avait bien pu recevoir, avec les restes des tribus arabes, les sciences, les arts et les mœurs de Cordoue. Mais déjà la double conquête des Almoravides et des Almohades avait successivement détruit, dans l'ancienne Mauritanie, les effets et les traces de la domination arabe ([1]); puis enfin l'occupation du nouvel empire de Maroc par les Bény-Mérines, sortis du désert, et plus sauvages encore que leurs devanciers descendus de l'Atlas, était venue replonger l'Afrique dans cet état de barbarie stationnaire, où l'établissement des corsaires turcs dans les ports de la Régence l'a maintenue jusqu'à nos jours ([2]).

Quant au royaume de Grenade,—qui dut sa fondation

([1]) Les Almohades, surtout, étaient tellement barbares que les khalyfes de cette race, au dire de Nowaïry, défendirent sous peine de mort qu'on écrivît les annales de leur règne.

([2]) Il est peut-être utile de faire remarquer ici que, depuis la conquête de l'Algérie par la France, nous donnons aux diverses races qui composent la population africaine des noms fort mal en harmonie avec leur origine, et en plein désaccord avec l'histoire. Ainsi l'on appelle Maures les descendants d'étrangers, de Turcs principalement, établis dans cette contrée, tandis que ce nom ne devrait appartenir qu'aux fils autochtones de la Mauritanie, et l'on appelle Arabes les indigènes, qui ne sont point Arabes, mais Berbères.

à une circonstance toute fortuite en quelque sorte, à ce qu'Aben-al-Hamar, petit souverain de cette province, se fit, après la prise de Cordoue, l'allié et le feudataire du roi de Castille, — il est facile d'expliquer comment ce dernier débris survécut plus de deux siècles à la ruine de l'empire. Les populations musulmanes, chassées de Cordoue, de Séville et de Valence par l'effet d'impitoyables capitulations, se retirèrent en masse dans les spacieuses et fertiles vallées que protégeaient des ceintures de montagnes, et le nombre des habitants amoncelés sur une seule province donna au royaume d'Al-Hamar bien plus d'importance que ne semblait en comporter la faible étendue de son territoire. Il est vrai que les musulmans de toutes races, réunis dans cet asile, renouvelèrent souvent entre eux les disputes de familles qui avaient divisé leurs pères, et que, par exemple, la querelle des Abencerrages et des Zégris fut comme la répétition, sur une moindre échelle, de celle des Arabes et des Berbères, dont ils étaient issus. Mais la situation des Etats chrétiens favorisait heureusement leur résistance, et les défendait d'une immédiate destruction. La prétention d'Alphonse X à l'empire d'Allemagne, et celle de Pierre III à la couronne de Sicile, éloignèrent d'abord de Grenade les armes de la Castille et de l'Aragon, qui l'enveloppaient dans tous les sens, à la mort de saint Ferdinand et de Jacques le *Conquistador*. Les longues divisions intestines qu'eurent à souffrir ensuite ces deux royaumes, soit de prince à prince, pour des successions au trône, soit de peuple à monarque, pour des conquêtes de liberté intérieure, ne leur permirent plus de diriger au dehors une grande entreprise. D'ail-

leurs, la Castille et l'Aragon, depuis leur agrandissement réciproque, se regardaient d'un œil jaloux, vivaient dans un état de guerre à peu près continuel, et voyaient l'un et l'autre avec plaisir, dans le voisinage des Mores de Grenade, un moyen de neutraliser les forces toujours menaçantes de la nation rivale. Aussi ces deux Etats n'eurent-ils point la pensée de s'unir dans une commune croisade pour purger le sol de l'Espagne des infidèles qui le souillaient encore. Ce ne fut qu'après le mariage des rois catholiques, lorsque les rivalités provinciales eurent cessé, et que toute la monarchie, réunie sous un même sceptre, marcha d'accord au même but, qu'enfin la croix fut plantée sur les tours de l'Alhamrâ, et que les derniers enfants de l'Arabie repassèrent, en vaincus expulsés, ce détroit franchi, huit siècles auparavant, par leurs ancêtres victorieux.

CHAPITRE II.

État de la civilisation chez les Arabes. — Leur influence sur celle de l'Europe.

PREMIÈRE SECTION.

CIVILISATION DES ARABES.

Il serait sans doute superflu de tracer ici l'historique des connaissances qu'acquirent successivement les Arabes; notre sujet se borne à constater quel *fut l'état*, quelle fut l'encyclopédie de ces connaissances, et jusqu'où les Arabes étendirent, par leurs travaux, les diverses branches dont se compose l'arbre de la science humaine.

Cependant il faut expliquer une nouvelle et singulière bizarrerie de leur destinée. Tout à l'heure, nous faisions comprendre, par les faits de l'histoire, comment la civilisation des Arabes avait disparu de l'Espagne sans se retrouver en Afrique. On est en droit de demander comment la civilisation des Arabes ne s'est pas retrouvée même en Arabie. La réponse est fort simple :

elle n'y a jamais pleinement existé. C'est hors de leur pays natal, c'est dans les contrées étrangères où ils s'établissaient en conquérants, que les Arabes furent civilisés et cilivisateurs.

Nous avons exposé, dans l'introduction de ce livre, que ces anciens pasteurs nomades appelés *Scénites* par les Grecs, après être longtemps restés isolés du monde, après avoir mené, pendant des siècles, la vie d'ignorance et de liberté, la vie à demi-sauvage qu'on nomme patriarcale, commençaient enfin, peu avant la venue du Prophète, à subir leur métamorphose, devenue bientôt si complète et si éclatante. Déjà, lorsqu'au temps de l'aïeul de Mahomet, et en souvenir de sa victoire sur le roi des Ethiopiens, l'ère de l'Éléphant succédait à celle de l'érection de la *Kaaba* par Abraham, les Arabes, devenus agriculteurs, avaient des établissements fixes dans l'Yémen, l'Oman et le Hedjaz, des villes, comme la Mekke et Yathreb (devenue Médine), au centre des terres cultivées, des comptoirs sur la mer Rouge et le golfe Persique, trafiquant entre l'Egypte et les Indes; déjà ils avaient reçu des Syriens leurs voisins, avec l'alphabet et les chiffres, l'art d'écrire et l'art de calculer; déjà, enfin, ils appendaient autour du sanctuaire les œuvres de leurs poëtes couronnées dans des luttes d'esprit par le suffrage public.

Mais c'était seulement l'aurore de la civilisation des Arabes qui commençait à poindre en Arabie. Le grand jour ne se leva pour eux que loin de leur patrie, qu'il n'éclaira jamais. Mahomet vient, Mahomet parle, et cette contrée, si longtemps immobile, se lève à sa parole pour la répandre sur toute la terre. Prédicateurs et soldats,

ses disciples se précipitent dans toutes les directions, entraînant des hordes d'enthousiastes, et conquièrent une moitié du monde à la course de leurs chevaux. En quelques instants, ils ont parcouru l'Asie, de la pointe d'Ormuz aux sommets de l'Himalaya; l'Afrique, des bords de la mer Rouge aux extrémités de l'Atlas; l'Europe, des colonnes d'Hercule aux rives de la Loire. Mais à peine commencent-ils à s'affermir dans leurs immenses possessions, que, parmi cette émigration victorieuse, s'opère une révolution soudaine. Les esprits, fortement agités par un si prodigieux mouvement, cherchent à leur tour des conquêtes. Le goût de l'étude saisit ces guerriers haletants, les arrête, les transforme; la passion de savoir remplace celle d'acquérir, et les conquérants du Midi s'apprêtent à réparer le plus grand des maux qu'aient faits les conquérants du Nord, en rallumant aux cendres de la civilisation antique le flambeau de notre moderne civilisation. Ce fut, non pas à la Mekke, mais à Damas, sous le règne d'Aly, quatrième khalyfe après Mahomet, que commencèrent à se manifester ces tendances et ces idées nouvelles, qui se fortifièrent avec la courte domination des Omméyades en Syrie, et prirent enfin tout leur essor sous les Abbassydes. On vit alors ces mêmes hommes, accusés naguères, et dans la première ardeur du fanatisme, d'avoir brûlé la bibliothèque d'Alexandrie, rechercher avec avidité tous les monuments de la sagesse des anciens, et les faire passer dans leur langage par une foule de traductions. « Ils remuèrent les cendres qu'ils avaient amoncelées, dit Bailly, et ils recueillirent les restes échappés au feu et à leur barbarie. » Le khalyfe Haroûn-al-Ras-

chyd (*Aaron le Juste*), resté si célèbre dans les contes de l'Orient, attirait à Bagdad, par ses largesses et par son exemple, des savants de tous les pays. Son fils Al-Mamoun (de 813 à 833), dont le nom, à jamais illustre, à jamais béni dans l'histoire des lettres, doit désigner un grand siècle entre ceux d'Auguste et de Léon X, consacra toute sa vie, toute sa puissance, toutes ses richesses au culte de la science, fit de sa cour une académie, éleva des écoles dans tout l'empire, et, forçant l'empereur Michel III, qu'il avait vaincu, à lui payer la paix par un tribut de livres grecs, ouvrit d'un seul coup à sa nation tous les trésors de l'antiquité.

Transplantée, en même temps que le khalyfat, de Syrie en Espagne, la civilisation arabe y fleurit avec non moins d'éclat. Cordoue égala pour le moins Bagdad, et le règne d'Al-Hakem II (de 961 à 976) forme le brillant midi d'un second siècle d'Al-Mamoun. Mais en Syrie et en Espagne, cette civilisation exotique s'abîma dans la ruine des deux khalyfats; elle y périt avec la race arabe, sans que l'Arabie ait pu la recueillir; car, après Mahomet, l'Arabie était redevenue ce qu'elle avait été jusqu'à lui; elle était retombée aussitôt dans l'état stationnaire, immobile, où nous la voyons encore à présent.

ARTS.

Par horreur de l'idolâtrie, la loi de Mahomet proscrivit les images, et les Arabes furent toujours iconoclastes zélés. Cette prohibition religieuse eut le tort irréparable de leur interdire absolument la peinture et la sculpture qui ne se bornaient pas à la simple ornementation des

édifices [1]. Ainsi, des trois arts, plus intellectuels que mécaniques, auxquels on a donné dans toutes les langues le nom de *Beaux-Arts*, un seul, l'architecture, put être cultivé par eux. C'est, à la vérité, celui des trois qui a précédé les deux autres, et dont ils furent, à l'origine, de simples parties, de simples ornements; c'est le plus durable, enfin, et le plus fait pour conserver au loin dans les âges le souvenir d'un peuple qui n'est plus. Un monument, comme l'a dit M. Victor Hugo, est une chronique de pierre, et si les ruines n'étaient un livre où peu d'hommes savent lire, les Arabes se feraient

(1) « O croyants, le vin, les jeux de hasard, les statues... sont une abomination inventée par Satan... » (*Koran*, sourate v. v. 92.)

A la longue, et après la destruction des Arabes, les autres peuples musulmans se sont un peu relâchés sur cette absolue défense de toute représentation d'êtres vivants. Aben-al-Hamar, ou l'un de ses successeurs, fit construire dans l'Alhamrâ de Grenade la fontaine de la Cour-des-Lions. Les khalyfes de Cordoue n'auraient pu donner à leur palais un pareil ornement. Cardonne (*Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes*) fait, il est vrai, mention d'une statue de Zohrah élevée sur la porte principale du palais qu'Abdérame III bâtit sous son nom. Je ne sais à quelle source il a puisé ce fait; mais, s'il est exact (et j'en doute), il prouverait seulement qu'Abdérame avait violé la loi pour complaire à sa maîtresse. En tout cas, cette statue ne pouvait être que l'ouvrage d'un sculpteur mozarabe ou juif; ou plutôt même c'était quelque statue antique de Flore, à laquelle fut donné le nom de Zohrah. — Aujourd'hui, les musulmans se permettent des figures, même sur leurs cachets, et les sultans osmanlis font peindre leurs portraits dans une galerie du sérail.

Quant aux peintures de l'Alhamrâ, encore subsistantes, il est évident qu'elles n'ont été faites qu'après la prise de Grenade par les rois catholiques, et qu'elles sont l'ouvrage d'un artiste chrétien. (Voyez à ce sujet le chapitre *Alhamrâ* dans le second volume de mes *Musées d'Europe*.)

A défaut de peinture proprement dite, les Arabes ont montré du moins une merveilleuse entente de l'emploi et du mélange des couleurs dans l'ornementation architecturale.

mieux connaître par les restes de leurs édifices que par les fragments de leurs historiens.

Architecture. — « Ce n'est pas la plume, ai-je dit ailleurs à propos de l'Alhamrâ, c'est le crayon qui peut seul donner une connaissance claire, exacte, précise d'un monument.... Une simple image, pour peu qu'elle soit fidèle, vaut mieux que cent pages de texte explicatif. » Il faut donc, à propos de l'architecture des Arabes, renvoyer d'abord le lecteur aux œuvres spéciales sur la matière ([1]). J'ajouterai quelques mots en historien.

Ce ne fut pas sous leurs tentes nomades que les Arabes de l'Yémen et du Hedjaz purent avoir même une simple conception de l'architecture. Le temple de la Kaaba, aussi grossier, aussi informe que célèbre et vénéré, fait foi de leur ignorance. L'histoire rapporte à vingt reprises l'étonnement qui saisissait les Arabes à la vue des ponts, des aqueducs, des remparts des villes, de tous les grands monuments romains et grecs qu'ils rencontrèrent en Syrie, en Egypte, en Mauritanie, en Espagne. Ces monuments leur parurent d'abord l'œuvre des génies. Mais, instruits bientôt dans cet art surnaturel, comme dans toutes les sciences, ils se mirent promptement en état d'imiter les invisibles serviteurs d'Allah, de construire eux-mêmes des temples et des palais, et d'élever leur architecture à la hauteur de leur empire. Dès l'année 637, une mosquée était bâtie à Jérusalem par le kha-

([1]) On peut consulter le grand ouvrage de l'institut d'Egypte, — Alex. Delaborde, *Voyage pittoresque en Espagne*, — Coste, *Monuments arabes du Caire*. — Enfin, et surtout, M. Girault de Prangey, *Essai sur l'architecture des Arabes et des Mores*, *Monuments arabes et moresques*, ouvrages où, sous le rapport historique et graphique, rien n'est laissé à dire, ni rien à désirer.

lyfe Omar; en 642, par Amroû, au Vieux-Caire; en 705, à Damas, par Walyd; enfin, vers 780, à Cordoue, par Abdérame Ier. L'architecture arabe était dès lors un art national. Il eut son origine, ses progrès, sa *transition*, son couronnement : byzantin d'abord, puis byzantin-arabe jusqu'à la *mezquita* de Cordoue, il s'émancipe encore davantage à Séville, dans l'Alcazar et la tour de la Giralda, et devient pleinement arabe-moresque dans l'Alhamrâ de Grenade. — Il eut ses œuvres diverses, utiles ou fastueuses, profanes ou sacrées; il fit des routes, des ponts, des fontaines, des aqueducs, des forteresses, et non moins de palais que de temples, car, dans la seule enceinte de Cordoue, on comptait les palais Mérouân, Rousafah, Moguéyt, Al-Zahira, Dimisch (ou Damas), outre Medynat-al-Zohrah, la Ville de palais. — Il eut ses écrivains, ses régulateurs : D'Herbelot et Casiri mentionnent un grand nombre d'ouvrages arabes sur l'architecture. — Il eut enfin ses représentants illustres : c'étaient, en Espagne, sous Abdérame II, Djafar-ben-Mouhazyn, appelé chef des architectes; sous Abdérame III, Saÿd-ben-Ayoub, Nasser-Abou-Othman et Abd-Allah-ben-Younas; sous Al-Mansoûr, Fatho-ben-Ibrahym-al-Oméyah, qui, d'après ce surnom, devait appartenir à la famille impériale.

Après ce bref historique, je ne puis faire mieux, à défaut de plans et d'images, que de transcrire la description qu'ont laissée les historiens arabes des deux principaux monuments élevés par les khalyfes de Cordoue, leur *aljama* ou mosquée principale, et leur palais de plaisance d'Al-Zohrah.

La mosquée fut bâtie, vers la fin du VIIIe siècle,

par Abdérame Ier, qui passe pour en avoir été lui-même l'architecte. Il voulut, dit-on, la faire semblable, sur une plus vaste échelle, à la mosquée de Damas, et rappelant par la profusion de ses richesses les merveilles si vantées du temple de Salomon à Jérusalem, détruit par les Romains. Cette *aljama* (*al-djami*, métropole) surpassait en grandeur et en magnificence tous les temples de l'Orient. Son minaret s'élevait à quarante brasses du sol ; sa coupole élégante, portée sur des lambris de bois ciselé, était soutenue par mille quatre-vingt-treize colonnes de différents marbres, disposées en quinconce, et formant dix-neuf larges nefs en longueur, coupées en largeur par trente-huit nefs plus étroites ([1]). La façade principale, tournée au midi, en face du Grand-Fleuve (le Guadalquivir), s'ouvrait par dix-neuf portes revêtues de lames en bronze de merveilleux travail, excepté celle du centre que recouvraient des lames d'or. Chaque face latérale, à l'orient et à l'occident, était percée de neuf portes semblables. A la suite d'un vaste *patio* (cour intérieure), entouré de galeries, orné de fontaines, planté d'orangers, de myrtes et de palmiers, l'édifice portait, dans œuvre, après les additions faites jusqu'au temps d'Al-Mansoûr, trois cent trente coudées de long sur cent quatre-vingt-cinq de large. Il était éclairé, pendant les prières de nuit, par quatre mille sept cents lampes, où l'on brûlait, dans l'année, vingt-quatre mille livres d'huile et cent vingt livres d'aloës et d'ambre. (Jos. Conde, *parte II*, *cap.* 24 *y* 28.)

([1]) Ces colonnes provenaient presque toutes des monuments de l'antiquité romaine, qu'on dépouilla pour l'ornement du nouveau temple.

La cathédrale actuelle, faite de l'ancienne aljama d'Abdérame, et qu'on nomme encore *Mezquita* (de *meschyd*, mosquée), est assez bien conservée dans sa partie principale, qui porte aujourd'hui environ 130 mètres sur 120, sans compter le *patio*. Ces colonnes rangées en allées symétriques, offrant une incroyable variété de matières, de proportions, de formes, de styles, de couleurs, sortant du sol sans base, comme des troncs d'arbre, et supportant les arceaux découpés qui s'entrelacent comme des branches au-dessous des lambris du toit, produisent l'effet d'une promenade, d'une forêt régulière. Malheureusement, par des ouvrages intérieurs, tels que le chœur et les chapelles des saints, les chrétiens ont mutilé et défiguré le monument arabe, qui n'a plus ni sa religieuse simplicité, ni son majestueux ensemble [1]. Et cependant il faut leur savoir gré d'avoir laissé subsister, à côté des autels, des rétables et des bénitiers de l'église, quelques vestiges du culte de la mosquée. On y trouve encore, — dans le *patio*, les *fontaines* d'ablution, — dans l'intérieur, le *mirhab*, cette petite niche ou retraite obscure qui marque, en indiquant la direction de la Mekke, de quel côté les fidèles doivent se tourner en priant, ce sanctuaire de méditation et d'extase dont les dalles de marbre furent creusées jadis par les genoux des croyants ascétiques, — enfin, à l'entour des murailles, les seuls ornements permis dans un temple

[1] Ce fut Charles-Quint le despote qui, sur la demande insensée de l'évêque et des chanoines, ordonna l'érection du chœur au centre de la mosquée de Cordoue, en même temps qu'il renversait une aile de l'Alhamrâ pour se bâtir à Grenade un lourd palais florentin. (Voir le chapitre déjà cité de l'Alhamra au deuxième volume des *Musées d'Europe*.)

d'Allah. Ce sont des versets du Koran ou du Hadyz, gravés en lettres d'or sur le marbre blanc, disposés, comme toutes les *arabesques*, en dessins capricieux, fantastiques, réguliers néanmoins, et revêtus d'une fine mosaïque de cristal qui fait étinceler de lumière les paroles du Très-Haut (1).

Le troisième Abdérame, celui que les chrétiens ont surnommé le Magnanime, éleva un monument plus somptueux encore que la mosquée de Cordoue; ce fut un palais, ou plutôt une ville du palais, qu'il appela, du nom de sa favorite, *Médynat-al-Zohrah*, ville de Zohrah ou de la Fleur. Il dépensait trois cent mille dinars d'or par an à cette immense construction qui dura vingt-cinq années. Mais laissons parler les Arabes eux-mêmes :

« Le khalyfe Abd-al-Rhaman-al-Nasser avait coutume de passer les saisons de printemps et d'automne dans un site agréable, à cinq milles de Cordoue, en descendant le Guadalquivir; et, séduit par la fraîcheur et l'aménité du lieu, par ses promenades et ses bois épais, il y fit élever un alcazar avec beaucoup de magnifiques édifices et de beaux jardins contigus, de sorte que ce qui avait été auparavant une maison de campagne se transforma en une ville. Au milieu de cette ville était le royal alcazar, œuvre grande et d'élégante fabrique. Il y fit placer quatre mille trois cents colonnes de marbres précieux, toutes

(1) Les inscriptions de la mosquée de Cordoue sont en caractères *koufiques*, dont les lignes droites et les liaisons carrées ont la sévérité convenable à un temple. Au contraire, les inscriptions de l'Alcazar de Séville et de l'Alhamrâ de Grenade sont en caractères *neskys*, ou écriture cursive, plus déliés, plus arrondis, et mieux en harmonie avec la magnificence mondaine d'un palais.

de merveilleux travail. Chaque jour entraient dans la construction six mille pierres taillées, sans compter les pierres brutes qui étaient innombrables. Toutes les salles et chambres étaient pavées de dalles de marbre, ingénieusement coupées par des dessins de faïence peinte. Les murailles aussi étaient revêtues de marbre, et traversées par des bandes ou rubans de merveilleuses couleurs. Les plafonds étaient peints en or et bleu, relevés par d'élégantes damasquinures et des ornements enlacés. Leurs poutres, leurs lambris, leurs corniches étaient en bois de mélèze, délicatement ciselé. Dans quelques-unes des grandes pièces, il y avait de belles fontaines d'eau douce et limpide, en forme de bassins, de coquillages et de vasques de marbre. Au milieu de la salle qu'on appelait du khalyfe, était une fontaine de jaspe où se trouvait un cygne d'or, de merveilleux travail, qui avait été fabriqué à Constantinople, et sur cette fontaine du cygne pendait du plafond l'insigne perle qu'Abdérame reçut en présent de l'empereur grec. Contigus à l'Alcazar étaient les grands jardins, avec une infinie variété d'arbres à fruits et de petits bosquets mélangés de lauriers et de myrtes, dont quelques-uns étaient entourés de tortueuses et claires pièces d'eau, qui réfléchissaient et peignaient à la vue les arbres, et le ciel, et ses nuages fardés par le soleil couchant. Au milieu des jardins, sur une hauteur qui les dominait et les découvrait tous, était le pavillon du khalyfe, où il se reposait en venant de la chasse. Ce pavillon était soutenu par des colonnes de marbre blanc ornées de chapiteaux dorés. On raconte qu'il y avait au milieu une vaste coquille de porphyre, pleine de vif-ar-

gent, qui s'élançait et retombait artificiellement comme un jet d'eau, et jetait aux rayons du soleil ou de la lune un éclat qui éblouissait les yeux. Ces jardins renfermaient une foule de bains en bassins de marbre, très-beaux et très-commodes, dont les tapis, les rideaux et les voiles, tissus en or et soie, représentaient des fleurs, des forêts, des animaux, si merveilleusement retracés qu'ils semblaient vivants et naturels. En somme, au dedans et au dehors de l'Alcazar, étaient réunies en abrégé toutes les richesses et les délices du monde dont peut jouir un puissant monarque. Cette ville se nomma *Médynat-al-Zohrah*, du nom d'une belle esclave que le khalyfe aimait et distinguait parmi toutes celles de son harem. Il bâtit à Médynat-al-Zohrah une mosquée qui, pour la richesse et l'élégance, surpassait même la grande *Aljama* de Cordoue; il y construisit aussi la *Zeca*, ou hôtel des monnaies, et d'autres grands édifices pour loger ses gardes et sa cavalerie. L'œuvre principale fut terminée dans l'année de l'hégire 325 (936 de J.-C.), et Al-Rakiky ajoute qu'elle coûta des sommes immenses. La garde du khalyfe Abdérame était très-nombreuse; elle se composait de douze mille hommes, à savoir : quatre mille esclaves, (Esclavons) qui faisaient la garde intérieure et à pied; quatre mille Africains zénètes et quatre mille Andalous, à cheval, répartis en compagnies ou *taïfas*, et qui avaient pour capitaines des membres de la famille impériale, ou les chefs des plus nobles familles... Outre la partie de sa garde qui suivait le khalyfe dans ses deux séjours à la campagne, Abdérame choisissait les serviteurs et les femmes esclaves qui devaient l'accompagner, les wazirs, les *khatybs* (prédicateurs), les

savants et les poëtes qu'il voulait emmener avec lui, enfin ses chasseurs et fauconniers, car, ainsi que ses ancêtres, il se divertissait fréquemment à la chasse au vol...» (Jos. Conde, *parte II, cap.* 79.)

Ce merveilleux Versailles des khalyfes de Cordoue, que ne protégeait point un caractère sacré, a disparu, sans laisser de vestiges, sous les pillages de la guerre civile et les dévastations de la conquête étrangère. On serait tenté de croire, tant ces descriptions ressemblent à celles des *Mille et une Nuits*, qu'elles appartiennent plutôt à l'invention des poëtes qu'à la véracité des historiens. Mais on est bien forcé d'y ajouter foi, dès qu'on a reconnu, dans les monuments qui subsistent encore, l'excessive et minutieuse fidélité des écrivains qui les ont décrits. Abd-al-Halim de Grenade, dans son *Histoire de Fez*, rapporte, d'après Conde, jusqu'au nombre de tuiles (377,300) qui couvraient la mosquée élevée dans cette ville par les Almoravides. Après cela, comment ne pas être surpris et affligé de lire ce qui suit dans un écrivain de l'école néo-catholique : « Tous les poëtes, tous les « annalistes de la cour de Cordoue ont célébré la grandeur, la somptuosité, l'élégance d'une ville entière « fondée à deux myriamètres de Cordoue, par le calife « Abdérame, en l'honneur d'un de ses courtisans, Zéha; « le nombre des cours, des colonnes, des jardins, des « fontaines, etc., rien ne manque à la description de « cette ville fantastique. Et depuis quatre cents ans on a « cherché partout cette merveille, et non-seulement on « n'a pas trouvé une maison debout, mais pas une co- « lonne, pas une pierre! Qu'en conclure, donc? Que « c'était quelque jolie maison de campagne décrite à la

« façon orientale, et qu'il en est de même de tous les « récits qui émanent des Arabes. »

Cette façon leste et cavalière de démentir tous les historiens d'une grande nation pourrait être permise, si jamais un grand monument élevé par la main des hommes n'eût disparu de la face de la terre, ou si tous les monuments de la grandeur arabe eussent disparu comme Médynat-al-Zohrah. Mais il reste encore, Dieu merci, pour preuves vivantes et palpables de cette grandeur éteinte, les mosquées de Damas, de Bagdad et du Caire; les palais de la Ziza et de la Cuba en Sicile; enfin, dans l'Espagne même, où l'on cherche vainement la ville de Zohrah, la *Mezquita* de Cordoue, les bains de Gironne, l'Alcazar de Séville, l'Alhamrâ de Grenade.

Les catholiques ont dit : Hors l'Eglise, point de salut. Les néo-catholiques disent, à ce qu'il semble : Hors l'Eglise, point d'art ni de poésie. Ils nient l'architecture des Arabes; ils affirment que, simple imitation de l'architecture byzantine, elle fut complétement dénuée d'invention et d'originalité; de plus, qu'elle n'eut point de base rationnelle, point de sentiment moral, enfin point de *symbolique*. Je n'ai pas à défendre l'architecture arabe du reproche d'imitation; tous les styles d'architecture l'ont encouru et l'ont mérité. Les Byzantins avaient imité les Romains, les Romains les Grecs, et la Grèce elle-même, plus originale en tout que nul autre peuple, avait pris pourtant à l'Egypte et à l'Inde les rudiments de tous ses arts. Il suffit de l'œil et du bon sens, il suffit de comparer la Sainte-Sophie de Constantinople avec la *Mezquita* de Cordoue, pour reconnaître que, dès le VIIIe siècle, les Arabes avaient une ar-

chitecture propre et nationale, qui s'est éloignée de plus en plus, jusqu'à l'Alhamrâ, de toute imitation étrangère, qui ne tenait pas plus dès lors à celle de Byzance, que Byzance ne tint à Rome et Rome à Athènes, et qui mérite son nom propre aussi bien que l'architecture suivante, non moins imitatrice, qui fut plus tard appelée gothique. N'a-t-elle pas eu aussi ses caractères particuliers? n'offre-t-elle pas, par exemple, entre le plein-cintre romain et l'ogive gothique, le fer-à-cheval ou l'arc à plein-cintre outre-passé?

Quant au second reproche, il faut le repousser en deux mots : sans doute les cathédrales chrétiennes, s'éloignant du style plus simple des vieilles basiliques, c'est-à-dire des salles de justice converties en temples, ont offert dans leur plan, par la disposition du chœur et de la grande nef, que coupent transversalement les bras du transsept, l'image de la croix latine. Est-ce dans cette disposition qu'on reconnaît une base rationnelle? Alors les Arabes pourraient répondre qu'ils ont donné à leurs temples la forme carrée parce que cette forme (pour eux du moins) est celle de la terre, base de l'univers, celle de la *maison de Dieu*, que couvre la voûte du firmament. Cette forme de la mosquée, reproduisant le monde, le *cosmos*, vaut bien rationnellement celle de l'Eglise, reproduisant le gibet du Sauveur. Sans doute aussi, et je ne fais nulle difficulté de le reconnaître, les hautes nefs en arceaux aigus et l'ogive élancée concordent symboliquement avec les aspirations de l'âme vers le ciel, avec les élans de la prière. Mais les Arabes diront, et non moins justement, que leur temple, dans la simplicité de sa disposition générale, qui résume celle du monde, qui

retrace aux yeux de l'esprit l'immensité de la nature, — dans le choix de ses ornements, des cours, des fontaines, des forêts de colonnes, des branchages de lambris, qui rappellent les cultes primitifs, — enfin dans l'absence de toute représentation d'êtres vivants, et dans la vue continuelle des paroles sacrées, — que leur temple, dis-je, respire l'unité de Dieu, l'horreur de l'idolâtrie, le recueillement et la contemplation. Est-ce que les premiers chrétiens ont attendu, pour être fervents, les cathédrales du moyen âge? Est-ce qu'ils ne priaient pas avec dévotion dans les basiliques parce qu'elles avaient été prétoires, et même dans les souterrains des catacombes? Est-ce que les temples bâtis par Brunelleschi, Palladio, Bramante, est-ce que *Santa-Maria del-Fiore* de Florence, la *Salute* de Venise, *Saint-Pierre* de Rome, quoique nullement gothiques, ne sont pas dignes du culte chrétien ? Est-ce que saint Ferdinand, ses guerriers et ses moines ne trouvèrent pas la mosquée de Cordoue bonne à faire une église? Ceux qui dénient tout sentiment moral à l'architecture des Arabes n'ont sans doute jamais pénétré dans ce temple admirable; ils eussent été frappés de stupeur, de respect, de piété même, devant tant de grandeur et tant de majesté. Qu'ils interrogent les croyants ascétiques, ceux qui font la retraite appelée *Itikiaf*, c'est-à-dire qui passent dix jours entiers dans la mosquée, où ils mangent et dorment, toujours en prière et en contemplation; et qu'ils leur demandent si les temples musulmans n'ont point de *symbolique !*

Musique. — L'anathème lancé par Mahomet sur la musique n'est pas moins formel que la proscription de la peinture et de la statuaire. « Entendre la musique,

dit-il, c'est pécher contre la loi ; faire de la musique, c'est pécher contre la religion ; y prendre plaisir, c'est se rendre coupable du crime d'infidélité. » Toute musique était donc défendue aux Arabes, vocale ou instrumentale, profane ou sacrée. On ne tolérait légalement que deux espèces de psalmodies, celle de l'*ezzann*, ou appel du *muezzin*, aux cinq prières du jour, et le cantique *telbiyé*, que chantent les pèlerins de la Mekke pendant leurs processions autour de la Kaaba, au puits Zemzem, et entre les collines Safa et Merva ([1]). Cependant, soit parce que la défense de Mahomet n'est pas dans le Koran, mais seulement dans le Hadyz (recueil des paroles du Prophète), soit parce qu'une loi contre nature ne peut jamais faire loi, et qu'on ne saurait retrancher par ordre, même par ordre du ciel, aucun instinct, aucune faculté de l'organisme humain, il est certain que les Arabes aimaient passionnément la musique, qu'ils l'écoutaient aussi fréquemment qu'avec plaisir, et qu'ils la cultivèrent eux-mêmes comme un art favori, comme un art national.

Leur histoire nous en offre mille preuves, sans sortir de l'Espagne. Al-Hakem Ier (vers 816) étant tombé, comme un autre Saül, dans une sombre démence mêlée d'intervalles lucides, demandait aussi à la musique l'adoucissement de ses maux. « Dans sa mélancolie, il composa quelques chansons, pleines d'expression et de vives images, qui se conservent encore, et Abès-ben-Nassyh, qui fut *préfet des musiciens* au temps d'Abdérame son fils,

([1]) On permettait aussi, et l'on permet encore dans tous les pays musulmans, certains cantiques que chante le *muezzin* pendant les nuits du Rhamazann.

chantait à ce prince plusieurs belles poésies de son père... » (J. Conde, *parte II*, *cap*. 37.) Cet Abdérame II (de 820 à 850), qui avait un préfet des musiciens, attirait de loin les artistes célèbres. « Le savant Yayah-al-Laïty rendit compte au khalyfe Abdérame du mérite et de la célébrité qu'avait en Orient Aly-ben-Zériab, insigne musicien de l'Irak. Le khalyfe l'envoya chercher avec de grandes promesses et libéralités, et obtint qu'il vînt en Espagne, où il le logea dans son Alcazar; et ce savant instruisit à Cordoue plusieurs disciples, qui égalèrent ensuite les plus fameux de l'Orient (J. Conde, *parte II*, *cap*. 40) (¹). » L'on a vu, dans le récit des événements, que, vers 950, Abdérame III soutint victorieusement une guerre navale contre le soudan d'Egypte, pour punir celui-ci d'avoir fait capturer un navire andalous qui amenait au khalyfe des chanteuses d'Orient. Et voici, un peu plus tard (vers 1080), le portrait que tracent les historiens d'un fils de l'émyr Aben-Abêd II : « Il donna le gouvernement de Séville à son fils Obéïd-Allah-al-Raschyd, appelé le Kady, parce qu'il eut la charge de Kadhy-al-Kodhah dans le *meschouar* de cette ville. Il était très-érudit, grand poëte et grand musicien. Il jouait à merveille du luth (*laud*) et du *mihazor*, et il chantait avec une voix charmante ses propres chansons (J. Conde, *parte III*, *cap*. 8). »

La preuve que les Arabes cultivaient la musique avec passion, et comme un art important, ne se trouve pas seulement dans les annales de leur histoire; elle est

(¹) Cet Aly-ben-Zériab avait été l'élève d'Ishak-Moussoli, qui passe pour le plus grand musicien de la Syrie, et qui fit les délices de la cour de Bagdad sous Haroun-al-Raschyd et son fils Al-Mamoun.

aussi dans les nombreux ouvrages qu'ils ont écrits sur ce sujet, et dont quelques-uns sont arrivés jusqu'à nous. Lorsque le khalyfe Al-Hakem II reçut de Bagdad la collection des œuvres du célèbre Aboulfarage (Aly-ben-al-Hassan-ben-Mouhamad-Abou'l-Faradj-al-Isfahany), il trouva, parmi plusieurs livres d'histoire et de littérature, le *Livre des Cantiques*, ou anciennes chansons (*Kitab-al-Aghâny*), « ouvrage de cinquante années, dit Conde, qui renfermait une foule de chants divers, avec la musique et la manière de les chanter. » Michel Casiri (1) a retrouvé, dans les manuscrits de la bibliothèque de l'Escorial, le premier volume du livre d'Aboulfarage. Ce volume, dont il traduit le titre par *Grand recueil de tons* (*Magna tonorum collectio*), contient cent cinquante airs, ainsi que la biographie de quatorze musiciens célèbres, et de quatre chanteuses favorites des khalyfes. Ce n'est pas, d'ailleurs, le seul traité sur la matière qui nous soit parvenu. Casiri cite encore, parmi les nombreux ouvrages du philosophe Al-Kendi (Abou-Youzef-ben-Ishak, de Kendah, qui vivait sous le khalyfe Al-Mamoun, dans le IXe siècle), jusqu'à six livres sur l'art de la musique, *De musices compositione*, *De tonis*, *De musicæ historiâ ejusque scriptoribus*, etc. Enfin la bibliothèque de l'Escorial possède un ouvrage encore plus important, le livre d'Al-Faraby (Abou-Nasser-ben-Mouhamad), qui a pour titre *Eléments de musique* (*Musices elementa*), et qui traite

(1) Syrien du Liban, moine maronite, né en 1710, mort en 1791, Michel Casiri a passé sa vie dans le couvent de l'Escorial pour mettre en ordre, déchiffrer et traduire les manuscrits arabes qui s'y trouvaient entassés pêle-mêle depuis Philippe II. Ses précieux travaux sont recueillis, en deux volumes in-folio, sous le titre de *Bibliotheca arabico-hispana-escurialensis*.

de la composition, du chant, des instruments, des accompagnements. On y trouve l'écriture musicale des Arabes, et les figures d'au moins trente instruments divers. Les extraits de ce livre donnés par Casiri prouvent d'une manière incontestable que les Arabes employaient les mathématiques dans la composition musicale, et qu'ils connaissaient la science des accords. On y mentionne spécialement ceux de quarte, de quinte et d'octave. Mais il n'est point parlé de l'accord de septième, ni même, ce qui est étrange, de l'accord de tierce; et l'on ne trouve, non plus, aucune trace de dièzes ou de bémols [1].

En France, Laborde et Villoteau, l'un dans son *Essai sur la musique ancienne et moderne*, l'autre dans la grande *Description de l'Egypte*, ont donné quelques aperçus de la musique orientale. Mais en Allemagne, récemment, Kiesewetter a publié un ouvrage *ex professo* sur cette matière (*die Musik der Araber*, *Leipzig*, 1842), et il m'était d'autant plus intéressant de le consulter que M. de Hammer y a mis une préface, doublant ainsi l'autorité du livre. Dans cette préface, le savant orientaliste établit que la musique était cultivée, comme science, en Arabie, avant la venue de Mahomet, et que, pour la mettre en rapport avec les quatre éléments, les quatre âges, les quatre saisons, les quatre tempéraments, etc., les Arabes l'avaient établie sur la base du nombre quatre, de façon que la quarte, et non la quinte comme dans la musique moderne (ce qui revient d'ailleurs au même), était la note et l'accord dominants.

(1) Voir la grande note au chap. XI de Juan Andres, tom II, page 50 de l'édition espagnole.

Après une introduction qui contient *l'Histoire de la musique arabe*, d'après deux auteurs originaux, Abd-al-Moumyn et Abd-al-Kader, que n'a point cités Casiri, Kiesewetter divise son ouvrage en huit chapitres : la gamme, les rapports des tons, les rhythmes, les instruments de musique, la notation musicale, etc. Il nie absolument que les Arabes, comme on l'a supposé, aient pris aux anciens Grecs l'art de la musique. Les Perses auraient été plutôt leurs premiers maîtres dans la théorie musicale ; mais il est certain que, dès le troisième siècle de l'hégire, les Arabes avaient une théorie propre. Ils plaçaient deux intervalles d'un ton à l'autre, tandis que nous n'en plaçons qu'un ; c'est-à-dire qu'ils procédaient par tiers de ton, et non par demi-ton, divisant ainsi la gamme diatonique, d'une octave à l'autre, en dix-sept intervalles, au lieu de douze que nous comptons à présent. Sur ce point curieux (que de savants théoriciens refusent d'admettre comme impossible et contraire aux lois physiques des sons), et sur les autres que n'embrasse pas mon sujet, je ne puis que renvoyer au livre de Kiesewetter [1].

Arts industriels. — Pour démontrer que les Arabes excellèrent dans tous les arts de l'industrie, il suffira de rappeler quelle renommée ils eurent chez toutes les nations du monde pour ces trois principaux produits de leurs fabriques, les tissus, les cuirs et les armes.

Pendant tout le moyen âge, il n'y eut pas d'objet de luxe plus recherché, plus envié que les étoffes de l'O-

[1] On peut consulter aussi un article du recueil *Cæcilia*, par M. Dehn, cahier 85, année 1843.

rient ou de l'Espagne, les tapis de Perse, les lainages de Cachemire, les soieries de Bagdad, de Valence et de Grenade. Il faut que leur célébrité ait été fort ancienne et se soit étendue fort loin, puisque, dans le vieux poëme allemand des *Niebelungen*, il est souvent fait mention des riches et précieuses étoffes de l'Arabie. Ces *schâl*, que la mode a récemment adoptés pour la parure de nos dames, faisaient, de temps immémorial, chez les musulmans, partie du vêtement des hommes. Les plus courts, appelés *schedd*, se roulaient autour de la tête, en forme de turbans, et autour du cou, comme des cravates; les plus longs, appelés *schasch* par les Arabes, et *schâl* par les Persans, se roulaient autour des reins, en forme de ceintures; et de ces ceintures, facilement détachées, l'on se couvrait la tête, par le mauvais temps, comme d'une tente mobile, comme d'un parapluie. Les Arabes tissaient la laine, le lin, la soie, le coton, le poil de chèvre et de chameau; ils tissaient jusqu'aux métaux précieux, l'or et l'argent, dont ils entremêlaient les fils déliés avec la laine et la soie, pour la fabrication de ces splendides étoffes appelés *brocarts*, dont ils eurent longtemps le monopole. On voit, par exemple, qu'à la conclusion d'un traité de paix en 1333, entre le roi de Castille Alphonse XI, et le roi de Grenade Mouhamad IV, celui-ci fit présent à l'autre « de plusieurs pièces d'étoffes en or et soie, de celles qui se fabriquaient à Grenade (*muchos paños de oro y seda, de los que se labravan en Grenada. Cron. del rey Al. XI*). » Chez les Arabes, le prince régnant avait le droit particulier de faire, pour ainsi dire, graver son nom en fils de métal dans le tissu de ses vêtements; et ce droit, appelé *tiraz*,

chitecture propre et nationale, qui s'est éloignée de plus en plus, jusqu'à l'Alhamrâ, de toute imitation étrangère, qui ne tenait pas plus dès lors à celle de Byzance, que Byzance ne tint à Rome et Rome à Athènes, et qui mérite son nom propre aussi bien que l'architecture suivante, non moins imitatrice, qui fut plus tard appelée gothique. N'a-t-elle pas eu aussi ses caractères particuliers? n'offre-t-elle pas, par exemple, entre le plein-cintre romain et l'ogive gothique, le fer-à-cheval ou l'arc à plein-cintre outre-passé?

Quant au second reproche, il faut le repousser en deux mots : sans doute les cathédrales chrétiennes, s'éloignant du style plus simple des vieilles basiliques, c'est-à-dire des salles de justice converties en temples, ont offert dans leur plan, par la disposition du chœur et de la grande nef, que coupent transversalement les bras du transsept, l'image de la croix latine. Est-ce dans cette disposition qu'on reconnaît une base rationnelle? Alors les Arabes pourraient répondre qu'ils ont donné à leurs temples la forme carrée parce que cette forme (pour eux du moins) est celle de la terre, base de l'univers, celle de la *maison de Dieu*, que couvre la voûte du firmament. Cette forme de la mosquée, reproduisant le monde, le *cosmos*, vaut bien rationnellement celle de l'Eglise, reproduisant le gibet du Sauveur. Sans doute aussi, et je ne fais nulle difficulté de le reconnaître, les hautes nefs en arceaux aigus et l'ogive élancée concordent symboliquement avec les aspirations de l'âme vers le ciel, avec les élans de la prière. Mais les Arabes diront, et non moins justement, que leur temple, dans la simplicité de sa disposition générale, qui résume celle du monde, qui

retrace aux yeux de l'esprit l'immensité de la nature, — dans le choix de ses ornements, des cours, des fontaines, des forêts de colonnes, des branchages de lambris, qui rappellent les cultes primitifs, — enfin dans l'absence de toute représentation d'êtres vivants, et dans la vue continuelle des paroles sacrées, — que leur temple, dis-je, respire l'unité de Dieu, l'horreur de l'idolâtrie, le recueillement et la contemplation. Est-ce que les premiers chrétiens ont attendu, pour être fervents, les cathédrales du moyen âge? Est-ce qu'ils ne priaient pas avec dévotion dans les basiliques parce qu'elles avaient été prétoires, et même dans les souterrains des catacombes? Est-ce que les temples bâtis par Brunelleschi, Palladio, Bramante, est-ce que *Santa-Maria del-Fiore* de Florence, la *Salute* de Venise, *Saint-Pierre* de Rome, quoique nullement gothiques, ne sont pas dignes du culte chrétien ? Est-ce que saint Ferdinand, ses guerriers et ses moines ne trouvèrent pas la mosquée de Cordoue bonne à faire une église? Ceux qui dénient tout sentiment moral à l'architecture des Arabes n'ont sans doute jamais pénétré dans ce temple admirable; ils eussent été frappés de stupeur, de respect, de piété même, devant tant de grandeur et tant de majesté. Qu'ils interrogent les croyants ascétiques, ceux qui font la retraite appelée *Itikiaf*, c'est-à-dire qui passent dix jours entiers dans la mosquée, où ils mangent et dorment, toujours en prière et en contemplation; et qu'ils leur demandent si les temples musulmans n'ont point de *symbolique !*

Musique. — L'anathème lancé par Mahomet sur la musique n'est pas moins formel que la proscription de la peinture et de la statuaire. « Entendre la musique,

dit-il, c'est pécher contre la loi ; faire de la musique, c'est pécher contre la religion ; y prendre plaisir, c'est se rendre coupable du crime d'infidélité. » Toute musique était donc défendue aux Arabes, vocale ou instrumentale, profane ou sacrée. On ne tolérait légalement que deux espèces de psalmodies, celle de l'*ezzann*, ou appel du *muezzin*, aux cinq prières du jour, et le cantique *telbiyé*, que chantent les pèlerins de la Mekke pendant leurs processions autour de la Kaaba, au puits Zemzem, et entre les collines Safa et Merva (1). Cependant, soit parce que la défense de Mahomet n'est pas dans le Koran, mais seulement dans le Hadyz (recueil des paroles du Prophète), soit parce qu'une loi contre nature ne peut jamais faire loi, et qu'on ne saurait retrancher par ordre, même par ordre du ciel, aucun instinct, aucune faculté de l'organisme humain, il est certain que les Arabes aimaient passionnément la musique, qu'ils l'écoutaient aussi fréquemment qu'avec plaisir, et qu'ils la cultivèrent eux-mêmes comme un art favori, comme un art national.

Leur histoire nous en offre mille preuves, sans sortir de l'Espagne. Al-Hakem Ier (vers 816) étant tombé, comme un autre Saül, dans une sombre démence mêlée d'intervalles lucides, demandait aussi à la musique l'adoucissement de ses maux. « Dans sa mélancolie, il composa quelques chansons, pleines d'expression et de vives images, qui se conservent encore, et Abès-ben-Nassyh, qui fut *préfet des musiciens* au temps d'Abdérame son fils,

(1) On permettait aussi, et l'on permet encore dans tous les pays musulmans, certains cantiques que chante le *muezzin* pendant les nuits du Rhamazann.

chantait à ce prince plusieurs belles poésies de son père... » (J. Conde, *parte II*, *cap*. 37.) Cet Abdérame II (de 820 à 850), qui avait un préfet des musiciens, attirait de loin les artistes célèbres. « Le savant Yayah-al-Laïty rendit compte au khalyfe Abdérame du mérite et de la célébrité qu'avait en Orient Aly-ben-Zériab, insigne musicien de l'Irak. Le khalyfe l'envoya chercher avec de grandes promesses et libéralités, et obtint qu'il vînt en Espagne, où il le logea dans son Alcazar; et ce savant instruisit à Cordoue plusieurs disciples, qui égalèrent ensuite les plus fameux de l'Orient (J. Conde, *parte II*, *cap*. 40) (¹). » L'on a vu, dans le récit des événements, que, vers 950, Abdérame III soutint victorieusement une guerre navale contre le soudan d'Egypte, pour punir celui-ci d'avoir fait capturer un navire andalous qui amenait au khalyfe des chanteuses d'Orient. Et voici, un peu plus tard (vers 1080), le portrait que tracent les historiens d'un fils de l'émyr Aben-Abêd II : « Il donna le gouvernement de Séville à son fils Obéïd-Allah-al-Raschyd, appelé le Kady, parce qu'il eut la charge de Kadhy-al-Kodhah dans le *meschouar* de cette ville. Il était très-érudit, grand poëte et grand musicien. Il jouait à merveille du luth (*laud*) et du *mihazor*, et il chantait avec une voix charmante ses propres chansons (J. Conde, *parte III*, *cap*. 8). »

La preuve que les Arabes cultivaient la musique avec passion, et comme un art important, ne se trouve pas seulement dans les annales de leur histoire; elle est

(¹) Cet Aly-ben-Zériab avait été l'élève d'Ishak-Moussoli, qui passe pour le plus grand musicien de la Syrie, et qui fit les délices de la cour de Bagdad sous Haroun-al-Raschyd et son fils Al-Mamoun.

aussi dans les nombreux ouvrages qu'ils ont écrits sur ce sujet, et dont quelques-uns sont arrivés jusqu'à nous. Lorsque le khalyfe Al-Hakem II reçut de Bagdad la collection des œuvres du célèbre Aboulfarage (Aly-ben-al-Hassan-ben-Mouhamad-Abou'l-Faradj-al-Isfahany), il trouva, parmi plusieurs livres d'histoire et de littérature, le *Livre des Cantiques*, ou anciennes chansons (*Kitab-al-Aghâny*), « ouvrage de cinquante années, dit Conde, qui renfermait une foule de chants divers, avec la musique et la manière de les chanter. » Michel Casiri [1] a retrouvé, dans les manuscrits de la bibliothèque de l'Escorial, le premier volume du livre d'Aboulfarage. Ce volume, dont il traduit le titre par *Grand recueil de tons* (*Magna tonorum collectio*), contient cent cinquante airs, ainsi que la biographie de quatorze musiciens célèbres, et de quatre chanteuses favorites des khalyfes. Ce n'est pas, d'ailleurs, le seul traité sur la matière qui nous soit parvenu. Casiri cite encore, parmi les nombreux ouvrages du philosophe Al-Kendi (Abou-Youzef-ben-Ishak, de Kendah, qui vivait sous le khalyfe Al-Mamoun, dans le IXe siècle), jusqu'à six livres sur l'art de la musique, *De musices compositione*, *De tonis*, *De musicæ historiâ ejusque scriptoribus*, etc. Enfin la bibliothèque de l'Escorial possède un ouvrage encore plus important, le livre d'Al-Faraby (Abou-Nasser-ben-Mouhamad), qui a pour titre *Eléments de musique* (*Musices elementa*), et qui traite

[1] Syrien du Liban, moine maronite, né en 1710, mort en 1791, Michel Casiri a passé sa vie dans le couvent de l'Escorial pour mettre en ordre, déchiffrer et traduire les manuscrits arabes qui s'y trouvaient entassés pêle-mêle depuis Philippe II. Ses précieux travaux sont recueillis, en deux volumes in-folio, sous le titre de *Bibliotheca arabico-hispana-escurialensis*.

de la composition, du chant, des instruments, des accompagnements. On y trouve l'écriture musicale des Arabes, et les figures d'au moins trente instruments divers. Les extraits de ce livre donnés par Casiri prouvent d'une manière incontestable que les Arabes employaient les mathématiques dans la composition musicale, et qu'ils connaissaient la science des accords. On y mentionne spécialement ceux de quarte, de quinte et d'octave. Mais il n'est point parlé de l'accord de septième, ni même, ce qui est étrange, de l'accord de tierce; et l'on ne trouve, non plus, aucune trace de dièzes ou de bémols [1].

En France, Laborde et Villoteau, l'un dans son *Essai sur la musique ancienne et moderne*, l'autre dans la grande *Description de l'Egypte*, ont donné quelques aperçus de la musique orientale. Mais en Allemagne, récemment, Kiesewetter a publié un ouvrage *ex professo* sur cette matière (*die Musik der Araber*, *Leipzig*, 1842), et il m'était d'autant plus intéressant de le consulter que M. de Hammer y a mis une préface, doublant ainsi l'autorité du livre. Dans cette préface, le savant orientaliste établit que la musique était cultivée, comme science, en Arabie, avant la venue de Mahomet, et que, pour la mettre en rapport avec les quatre éléments, les quatre âges, les quatre saisons, les quatre tempéraments, etc., les Arabes l'avaient établie sur la base du nombre quatre, de façon que la quarte, et non la quinte comme dans la musique moderne (ce qui revient d'ailleurs au même), était la note et l'accord dominants.

[1] Voir la grande note au chap. XI de Juan Andres, tom II, page 50 de l'édition espagnole.

Après une introduction qui contient *l'Histoire de la musique arabe*, d'après deux auteurs originaux, Abd-al-Moumyn et Abd-al-Kader, que n'a point cités Casiri, Kiesewetter divise son ouvrage en huit chapitres : la gamme, les rapports des tons, les rhythmes, les instruments de musique, la notation musicale, etc. Il nie absolument que les Arabes, comme on l'a supposé, aient pris aux anciens Grecs l'art de la musique. Les Perses auraient été plutôt leurs premiers maîtres dans la théorie musicale; mais il est certain que, dès le troisième siècle de l'hégire, les Arabes avaient une théorie propre. Ils plaçaient deux intervalles d'un ton à l'autre, tandis que nous n'en plaçons qu'un; c'est-à-dire qu'ils procédaient par tiers de ton, et non par demi-ton, divisant ainsi la gamme diatonique, d'une octave à l'autre, en dix-sept intervalles, au lieu de douze que nous comptons à présent. Sur ce point curieux (que de savants théoriciens refusent d'admettre comme impossible et contraire aux lois physiques des sons), et sur les autres que n'embrasse pas mon sujet, je ne puis que renvoyer au livre de Kiesewetter (1).

Arts industriels. — Pour démontrer que les Arabes excellèrent dans tous les arts de l'industrie, il suffira de rappeler quelle renommée ils eurent chez toutes les nations du monde pour ces trois principaux produits de leurs fabriques, les tissus, les cuirs et les armes.

Pendant tout le moyen âge, il n'y eut pas d'objet de luxe plus recherché, plus envié que les étoffes de l'O-

(1) On peut consulter aussi un article du recueil *Cæcilia*, par M. Dehn, cahier 85, année 1843.

rient ou de l'Espagne, les tapis de Perse, les lainages de Cachemire, les soieries de Bagdad, de Valence et de Grenade. Il faut que leur célébrité ait été fort ancienne et se soit étendue fort loin, puisque, dans le vieux poëme allemand des *Niebelungen*, il est souvent fait mention des riches et précieuses étoffes de l'Arabie. Ces *schâl*, que la mode a récemment adoptés pour la parure de nos dames, faisaient, de temps immémorial, chez les musulmans, partie du vêtement des hommes. Les plus courts, appelés *schedd*, se roulaient autour de la tête, en forme de turbans, et autour du cou, comme des cravates; les plus longs, appelés *schasch* par les Arabes, et *schâl* par les Persans, se roulaient autour des reins, en forme de ceintures; et de ces ceintures, facilement détachées, l'on se couvrait la tête, par le mauvais temps, comme d'une tente mobile, comme d'un parapluie. Les Arabes tissaient la laine, le lin, la soie, le coton, le poil de chèvre et de chameau; ils tissaient jusqu'aux métaux précieux, l'or et l'argent, dont ils entremêlaient les fils déliés avec la laine et la soie, pour la fabrication de ces splendides étoffes appelés *brocarts*, dont ils eurent longtemps le monopole. On voit, par exemple, qu'à la conclusion d'un traité de paix en 1333, entre le roi de Castille Alphonse XI, et le roi de Grenade Mouhamad IV, celui-ci fit présent à l'autre « de plusieurs pièces d'étoffes en or et soie, de celles qui se fabriquaient à Grenade (*muchos paños de oro y seda, de los que se labravan en Grenada. Cron. del rey Al. XI*). » Chez les Arabes, le prince régnant avait le droit particulier de faire, pour ainsi dire, graver son nom en fils de métal dans le tissu de ses vêtements; et ce droit, appelé *tiraz*,

Après une introduction qui contient *l'Histoire de la musique arabe*, d'après deux auteurs originaux, Abd-al-Moumyn et Abd-al-Kader, que n'a point cités Casiri, Kiesewetter divise son ouvrage en huit chapitres : la gamme, les rapports des tons, les rhythmes, les instruments de musique, la notation musicale, etc. Il nie absolument que les Arabes, comme on l'a supposé, aient pris aux anciens Grecs l'art de la musique. Les Perses auraient été plutôt leurs premiers maîtres dans la théorie musicale ; mais il est certain que, dès le troisième siècle de l'hégire, les Arabes avaient une théorie propre. Ils plaçaient deux intervalles d'un ton à l'autre, tandis que nous n'en plaçons qu'un ; c'est-à-dire qu'ils procédaient par tiers de ton, et non par demi-ton, divisant ainsi la gamme diatonique, d'une octave à l'autre, en dix-sept intervalles, au lieu de douze que nous comptons à présent. Sur ce point curieux (que de savants théoriciens refusent d'admettre comme impossible et contraire aux lois physiques des sons), et sur les autres que n'embrasse pas mon sujet, je ne puis que renvoyer au livre de Kiesewetter [1].

Arts industriels. — Pour démontrer que les Arabes excellèrent dans tous les arts de l'industrie, il suffira de rappeler quelle renommée ils eurent chez toutes les nations du monde pour ces trois principaux produits de leurs fabriques, les tissus, les cuirs et les armes.

Pendant tout le moyen âge, il n'y eut pas d'objet de luxe plus recherché, plus envié que les étoffes de l'O-

[1] On peut consulter aussi un article du recueil *Cæcilia*, par M. Dehn, cahier 85, année 1843.

rient ou de l'Espagne, les tapis de Perse, les lainages de Cachemire, les soieries de Bagdad, de Valence et de Grenade. Il faut que leur célébrité ait été fort ancienne et se soit étendue fort loin, puisque, dans le vieux poëme allemand des *Niebelungen*, il est souvent fait mention des riches et précieuses étoffes de l'Arabie. Ces *schâl*, que la mode a récemment adoptés pour la parure de nos dames, faisaient, de temps immémorial, chez les musulmans, partie du vêtement des hommes. Les plus courts, appelés *schedd*, se roulaient autour de la tête, en forme de turbans, et autour du cou, comme des cravates; les plus longs, appelés *schasch* par les Arabes, et *schâl* par les Persans, se roulaient autour des reins, en forme de ceintures; et de ces ceintures, facilement détachées, l'on se couvrait la tête, par le mauvais temps, comme d'une tente mobile, comme d'un parapluie. Les Arabes tissaient la laine, le lin, la soie, le coton, le poil de chèvre et de chameau; ils tissaient jusqu'aux métaux précieux, l'or et l'argent, dont ils entremêlaient les fils déliés avec la laine et la soie, pour la fabrication de ces splendides étoffes appelés *brocarts*, dont ils eurent longtemps le monopole. On voit, par exemple, qu'à la conclusion d'un traité de paix en 1333, entre le roi de Castille Alphonse XI, et le roi de Grenade Mouhamad IV, celui-ci fit présent à l'autre « de plusieurs pièces d'étoffes en or et soie, de celles qui se fabriquaient à Grenade (*muchos paños de oro y seda, de los que se labravan en Grenada. Cron. del rey Al. XI*). » Chez les Arabes, le prince régnant avait le droit particulier de faire, pour ainsi dire, graver son nom en fils de métal dans le tissu de ses vêtements; et ce droit, appelé *tiraz*,

était l'un des trois priviléges de la souveraineté, que le khalyfe ne partageait avec personne, pas plus que le droit de frapper la monnaie, et celui d'être nommé dans la *khotbah*, ou prière publique du jour saint.

Chez un peuple de nomades, comme les anciens Arabes, qui faisaient une grande partie de leurs meubles, de leurs ustensiles, et jusqu'à leurs tentes, avec les peaux des animaux réduits par eux en domesticité, le chameau, le cheval, le bœuf, le mouton, l'on comprend que la préparation des cuirs ait été l'une des principales industries, et des plus estimées. Ainsi, le khalyfe Omar, qui avait été corroyeur avant la prédication de Mahomet, continua, sur le trône, l'exercice de son ancien métier, où les Arabes atteignirent le plus haut degré de perfection. Nous donnons en France le nom de *maroquin* au cuir finement préparé, parce que cette branche de l'industrie des Arabes d'Espagne fut recueillie, après leur destruction, par les Almoravides de Maroc, qui devinrent les pourvoyeurs de l'Europe entière. Mais le même cuir s'appelle toujours en Espagne *cordovan*, parce que c'était Cordoue qui avait possédé, avant Maroc, les grandes fabriques de cuir fin; et, dans le moyen âge, les Français aussi le nommaient *cordouan*, d'où s'est formé le mot de *cordouanier*, devenu, par corruption et fausse étymologie, celui de cordonnier. Le nom espagnol du soulier, *zapato*, celui du cordonnier, *zapatero*, le mot équivalent de *sabattié* dans les patois du midi, enfin le mot de *savate*, viennent tous de l'arabe *zabt*, ou *zabat*, cuir de chaussure. Ce sont les Arabes, en tous cas, comme ces noms le prouvent assez, qui ont appris à l'Europe les perfectionne-

ments de l'art du tanneur, du corroyeur et du mégissier.

Ils lui ont appris également l'art du fourbisseur, du fabricant d'armes et d'armures. Bien avant que Milan se fût rendue célèbre par la ciselure des boucliers et des cuirasses, les Arabes de Syrie et d'Espagne fabriquaient pour leurs cavaliers ces fines cottes de mailles, dont le léger tissu d'acier n'était pas moins impénétrable au fer des lances et des épées que les lourdes armures de la chevalerie chrétienne. Quant aux armes offensives, est-il besoin de rappeler la juste renommée dont jouissaient les lames de Damas, de Cordoue et de Tolède? Elles avaient tant de formes et de noms qu'un auteur arabe, Mohammed-al-Hérawy, a fait un livre sur les *Noms de l'Epée* (*Esma al Saïf*). C'étaient habituellement des épées et des lances que les khalyfes donnaient en présents aux princes étrangers, comme les rois de l'Europe ont donné depuis des mousquets et des canons aux souverains de l'Asie et de l'Afrique. L'histoire des Arabes d'Espagne offre de cet usage un exemple fameux, lorsqu'en 823 et 839, le khalyfe Abdérame II reçut les ambassades des empereurs grecs Michel le Bègue et Théophile, et qu'il répondit aux présents de Byzance par les présents de Cordoue. A la reprise de Tolède sous Alphonse VI, en 1085, les chrétiens héritèrent des manufactures d'armes établies dans cette ville par les Arabes, et ce fut Tolède désormais qui fournit l'Europe d'armes de luxe. Mais c'étaient les descendants des Arabes demeurés à Tolède qui conservaient seuls, parmi les chrétiens, le secret et la tradition de l'ancienne fabrique. Ce célèbre Antonio, dont parle le vieux roman de *Lazarillo de Tormès* (*cap.* 4), était un Morisque; et les fameuses

épées au petit chien (*Espadas del Perrillo*, qu'on appelait ainsi à cause de leur marque particulière), dont Cervantès fait mention dans le *Don Quichotte* (*parte II*, *cap.* 17), étaient aussi fabriquées par un Morisque de Tolède, Julian, surnommé *del Rey*. Celui-là était surtout renommé pour la fabrication des dagues, des épées larges et courtes. Dans son livre intitulé *Plaza universal de ciencias y artes*, publié en 1617, Cristoval de Figueroa mentionne, outre Antonio et Julian del Rey, seize autres armuriers célèbres, tous de Tolède, Cuellar, Sahagun et ses trois fils, etc.; et l'on conserve encore, dans les archives de la municipalité de cette ville, les marques ou empreintes (*cuños*) de quatre-vingt-dix-neuf fabricants d'armes. Ce nombre est remarquable, car il était cabalistique chez les sectateurs de l'islam; c'était le nombre des attributs de Dieu, des surnoms de Mahomet, et, par suite, des grains du chapelet musulman. Il est certain qu'après l'expulsion totale des Morisques, en 1614, les manufactures de Tolède perdirent promptement leur vieille supériorité, et ne fabriquèrent plus que les armes communes. Si l'on veut retrouver la trempe des Arabes, cette trempe perdue pour nous depuis plus de deux siècles, si l'on veut retrouver aussi leur manière de préparer le cuir, de le rendre à la fois très-mince et très-fort, à ce point qu'une simple lanière puisse être un trait de voiture, il faut aller chez la plus belle et la plus vigoureuse des races musulmanes, les *Tcherkesses* ou Circassiens du Caucase. Ce sont eux qui ont recueilli cette part de l'héritage des Arabes.

SCIENCES.

Agriculture. — L'agriculture méritait le nom de science chez les Arabes, quand elle n'était guère qu'un labeur dans le reste du monde. De ses règles principales, de ses préceptes consacrés par l'expérience, ils avaient formé un *code de l'agriculture*. Loin de l'abandonner à des mains ignorantes et routinières, les nobles arabes, comme on l'a vu principalement sous le règne d'Al-Hakem II, dirigeaient eux-mêmes la culture des terres. Les khalyfes donnaient l'exemple, travaillant aussi de leurs mains, sinon à la charrue, du moins avec la serpe et dans leurs jardins. Ce furent les Arabes qui introduisirent en Espagne la culture du riz et du safran, celle du mûrier, en y établissant des manufactures de soie, celle de la canne à sucre (*soukkar*), qui ne fut abandonnée qu'après l'expulsion des Morisques [1], celle enfin du gingembre, de la myrrhe, du bananier, du sébestier, du dattier, dont il ne reste aucune trace. Ils y construisirent des *silos* ou greniers souterrains, des *azequias* (al-ssakyah), naviles, ou canaux artificiels d'irrigation, des *norias* (naa'ourah), roues à godets, ou machines pour rassembler, puiser et répandre l'eau [2]. Les provinces de

[1] Voir au chapitre VII du volume précédent, page 392.

Les noms espagnols d'un grand nombre de fruits, d'arbres, de fleurs, de plantes médicinales, viennent de l'arabe, et montrent ainsi par qui ils furent introduits en Espagne : *Albaricoque*, abricot, *alcachofa*, artichaut, *alfonsiga*, pistache, *almez*, alisier, *algarrobo*, carroubier, *algodon*, coton, *alhéli*, giroflée, *azucena*, lis, *albahaca*, basilic, *llanten*, plantain, etc. Le mot même de village, *aldea*, est arabe. Il signifiait métairie, maison de culture.

[2] Dans leur pays sec et brûlant, *nécessité l'ingénieuse*, comme dit Lafon-

Valence et de Grenade (la première surtout parce que les Morisques y ont séjourné plus longtemps), où se conservent quelques traditions de la culture arabe, offrent encore le modèle achevé d'un système d'arrosement auquel la *huerta* de Valence et la *vega* de Grenade doivent leur admirable fertilité. Don José-Antonio Banqueri a traduit naguère, sur le manuscrit conservé à la bibliothèque de l'Escorial, un grand *Traité d'agriculture* [1], composé par Abou-Zakariah-al-Awam, de Séville, qui prouve à quelle hauteur de vues, à quelle perfection de procédés et de pratique, s'était élevée, dans l'Espagne musulmane, cette science nourricière des Etats. Divisé en trente-quatre chapitres, l'ouvrage d'Al-Awam, qui s'appuie sur une foule d'autres auteurs, traite de la connaissance des terres, des engrais, des irrigations, des labours, des semailles, des moissons, du bétail, des jar-

taine, dut apprendre de bonne heure aux Arabes les avantages et les procédés de l'irrigation. Hérodote raconte ainsi les secours qu'ils donnèrent à Cambyse, lorsque l'armée des Perses traversait le désert de Syrie pour se rendre en Egypte : « Un grand fleuve est en Arabie, nommé Corys, lequel donne dans la mer qu'on appelle Erythrée. De ce fleuve donc, on prétend que le roi des Arabes, par un tuyau qu'il fit de peaux de bœufs crues et autres, cousues ensemble, de longueur à venir jusque dans le désert, conduisit l'eau ; que dans le désert il fit creuser de grands réservoirs pour recevoir et garder l'eau conduite de la sorte, en trois différents endroits, par trois tuyaux. Il y a du désert au fleuve douze journées de chemin. » (Hérod. livre III, trad. de P. L. Courrier.)

Ce sont les Arabes qui ont construit le grand aqueduc de Carmona, qui amène l'eau à Séville de quatre lieues, et l'on peut voir encore à Grenade quels ingénieux moyens ils avaient mis en pratique pour arroser sans travail, au sommet d'une montagne, les vastes jardins de l'Alhamrâ, de manière que l'eau fût d'autant plus abondante que le temps était plus sec et plus chaud. (Voir l'article *Alhamrâ*, au second volume des *Musées d'Europe*.)

[1] *Tratado de agricultura*, Madrid, 1802.

dins, des arbres, de la greffe, des maladies des plantes et de leurs remèdes, etc. C'est dans un tel livre que se trouve le secret et la preuve de l'immense population agglomérée sous le sceptre des khalyfes, dans des lieux à demi déserts aujourd'hui. « Celui qui plante, dit-il, celui qui sème et qui fait produire à la terre des aliments propres à l'homme et aux animaux, fait une aumône dont il lui sera tenu compte dans le ciel. »

Médecine. — Mahomet n'avait ni foi ni confiance en la médecine. « Il n'en est pas de meilleure, disait-il, qu'une vie sobre et tempérante (1). » Cependant, lorsque la médecine, ignorée depuis le Romain Celse et le Grec Galien, remplacée par la magie, les évocations, les exorcismes, renaquit de la philosophie, ce fut parmi les Arabes, qui ne séparaient point ces deux sciences. La réputation de leurs médecins était si grande, même chez les chrétiens, qu'on vit un roi des Asturies, Sancho Ier venir à Cordoue (en 958), chercher la guérison d'une hydropisie dont il était affecté. Au reste, pour être à la fois court et clair sur ce sujet, bornons-nous à rappeler le nom et les œuvres des principaux médecins arabes qui ont étendu, comme Hippocrate et les Asclépiades, leur influence jusqu'à nous.

C'est d'abord, en suivant l'ordre chronologique, Razy,

(1) Saadi raconte, dans son *Gulistan* (*Jardin des Roses*) qu'un prince persan ayant envoyé au Prophète un médecin fameux, Mahomet ne voulut point recourir à son expérience ; et comme au bout de quelques années, le médecin lui faisait des remontrances, il se contenta de répondre : « Notre régime est de ne manger que lorsque notre estomac pousse des cris déchirants. » A ces mots, le médecin reprit : « Je comprends maintenant que vous ayez si peu besoin de moi. » Et s'étant prosterné la face contre terre, il s'en retourna dans son pays. (Reinaud, *Monuments arabes*, etc.)

ou Rhasès (Abou-Bekr-ben-Zakariah-al-Razy), du Khoraçan, mort vers 923, auteur du *Havi* (le *Continent*), ou pandectes de la médecine, ouvrage terminé et publié après sa mort, — d'un célèbre *Traité de la petite vérole et de la rougeole*, traduit dans toutes les langues du monde, — et des *Dix livres à Al-Mansoûr* [1], qui renferment, dans un ordre parfait, l'ensemble de la doctrine médicale des Arabes à son époque. C'est ensuite Avicenne (Abou-Aly-al-Hosaÿn-Aben-Synâ), né dans un faubourg de Chiraz, en 980, mort en 1037. Cet *imâm*, ou prince de la médecine, comme il fut nommé, trouva le moyen, dans une vie pleine d'aventures romanesques, d'écrire une foule d'importants ouvrages : d'abord ses célèbres *Canons* (*Kanoun fil thebb*, règles, lois de la médecine), traduits en latin par Gérard de Crémone, dès le XIIe siècle, puis dans toutes les langues du monde, et qui ont été, pendant six cents ans, le code universel de la médecine, en Asie, en Afrique et en Europe ; puis un *Traité d'alchimie*, un *Traité de métaphysique* (*Kitab-al-Schéfah*), un *Traité de philosophie* (*Adouyeh-Felasyfeh*), etc. Razy et Avicenne étaient Arabes-Syriens. Voici maintenant des Arabes-Espagnols : Albucasis (Abou-al-Kâsem-Khalaf-ben-Abâs), né à Médynat-al-Zohrah, mort à Cordoue, en 1106, dont le livre intitulé *Al-Takryf*, Méthode de guérir, est proprement un traité de chirurgie, et Averrhoès (Abou-al-Oualyd-Mohammed-Aben-Roschd), né à Cordoue, mort à Maroc, en 1198, dont le grand ouvrage en sept livres, appelé *Kallyget*, est, au contraire, plus spéculatif que pratique.

(1) Cet Al-Mansoûr était un gouverneur du Khoraçan pour les Samanides.

Au reste, si l'on veut juger, sur de plus amples détails, comment la médecine fut cultivée chez les Arabes, on peut consulter la vaste *Histoire des médecins* d'Abou-Osaïbah (Abou'l-Abbas-Mouaffek-Eddyn-Ahmed), médecin lui-même, mort en 1269. Ce livre est divisé en quinze chapitres, répartis de la manière suivante : 1° De l'origine de la médecine. 2° Des premiers médecins. 3° Des médecins après Esculape, 4° De l'école d'Hippocrate. 5° De l'école de Galien. 6° De l'école d'Alexandrie avant Mahomet. 7° Des médecins arabes des premiers temps de l'hégyre. 8° Des médecins syriens sous les Abbassydes. 9° De ceux qui traduisirent les livres grecs en arabe — 10° et suivants, des médecins de l'Irak, de la Chaldée, de la Perse, des Indes, de l'Afrique, de l'Espagne, de l'Egypte, de la Syrie (1).

Chirurgie. — Le préjugé religieux qui défend aux musulmans l'autopsie des corps humains, rendant impossibles les études anatomiques, devait être un obstacle presque insurmontable aux progrès de la chirurgie. Cependant, il est avéré que cette science fut cultivée chez les Arabes avec autant de succès que chez aucun peuple de l'antiquité; et, de nos jours encore, on cherche dans leurs ouvrages des leçons ou des découvertes. Razy avait inventé le séton, avait disséqué et décrit le larynx; Albucasis avait dessiné une foule d'instruments employés

(1) On peut consulter aussi les ouvrages du savant professeur J. J. Reiske, entre autres *Miscellaneæ observationes medicæ ex Arabum monumentis*, et *Opuscula medica ex monumentis Arabum*, où il mentionne tous les médecins cités dans la biographie d'Abou-Osaïbah; enfin, parmi les ouvrages plus modernes, l'*Histoire de la médecine*, par Sprengel, traduite de l'allemand par M. Jourdan, l'*Histoire de la médecine*, par le docteur P. V. Renouard, etc.

ou Rhasès (Abou-Bekr-ben-Zakariah-al-Razy), du Khoraçan, mort vers 923, auteur du *Havi* (le *Continent*), ou pandectes de la médecine, ouvrage terminé et publié après sa mort, — d'un célèbre *Traité de la petite vérole et de la rougeole*, traduit dans toutes les langues du monde, — et des *Dix livres à Al-Mansoûr* [1], qui renferment, dans un ordre parfait, l'ensemble de la doctrine médicale des Arabes à son époque. C'est ensuite Avicenne (Abou-Aly-al-Hosaÿn-Aben-Synâ), né dans un faubourg de Chiraz, en 980, mort en 1037. Cet *imâm*, ou prince de la médecine, comme il fut nommé, trouva le moyen, dans une vie pleine d'aventures romanesques, d'écrire une foule d'importants ouvrages : d'abord ses célèbres *Canons* (*Kanoun fil thebb*, règles, lois de la médecine), traduits en latin par Gérard de Crémone, dès le XIIe siècle, puis dans toutes les langues du monde, et qui ont été, pendant six cents ans, le code universel de la médecine, en Asie, en Afrique et en Europe ; puis un *Traité d'alchimie*, un *Traité de métaphysique* (*Kitab-al-Schéfah*), un *Traité de philosophie* (*Adouyeh-Felasyfeh*), etc. Razy et Avicenne étaient Arabes-Syriens. Voici maintenant des Arabes-Espagnols : Albucasis (Abou-al-Kâsem-Khalaf-ben-Abâs), né à Médynat-al-Zohrah, mort à Cordoue, en 1106, dont le livre intitulé *Al-Takryf*, Méthode de guérir, est proprement un traité de chirurgie, et Averrhoès (Abou-al-Oualyd-Mohammed-Aben-Roschd), né à Cordoue, mort à Maroc, en 1198, dont le grand ouvrage en sept livres, appelé *Kallyget*, est, au contraire, plus spéculatif que pratique.

[1] Cet Al-Mansoûr était un gouverneur du Khoraçan pour les Samanides.

Au reste, si l'on veut juger, sur de plus amples détails, comment la médecine fut cultivée chez les Arabes, on peut consulter la vaste *Histoire des médecins* d'Abou-Osaïbah (Abou'l-Abbas-Mouaffek-Eddyn-Ahmed), médecin lui-même, mort en 1269. Ce livre est divisé en quinze chapitres, répartis de la manière suivante : 1° De l'origine de la médecine. 2° Des premiers médecins. 3° Des médecins après Esculape, 4° De l'école d'Hippocrate. 5° De l'école de Galien. 6° De l'école d'Alexandrie avant Mahomet. 7° Des médecins arabes des premiers temps de l'hégyre. 8° Des médecins syriens sous les Abbassydes. 9° De ceux qui traduisirent les livres grecs en arabe — 10° et suivants, des médecins de l'Irak, de la Chaldée, de la Perse, des Indes, de l'Afrique, de l'Espagne, de l'Egypte, de la Syrie (1).

Chirurgie. — Le préjugé religieux qui défend aux musulmans l'autopsie des corps humains, rendant impossibles les études anatomiques, devait être un obstacle presque insurmontable aux progrès de la chirurgie. Cependant, il est avéré que cette science fut cultivée chez les Arabes avec autant de succès que chez aucun peuple de l'antiquité; et, de nos jours encore, on cherche dans leurs ouvrages des leçons ou des découvertes. Razy avait inventé le séton, avait disséqué et décrit le larynx; Albucasis avait dessiné une foule d'instruments employés

(1) On peut consulter aussi les ouvrages du savant professeur J. J. Reiske, entre autres *Miscellaneæ observationes medicæ ex Arabum monumentis*, et *Opuscula medica ex monumentis Arabum*, où il mentionne tous les médecins cités dans la biographie d'Abou-Osaïbah; enfin, parmi les ouvrages plus modernes, l'*Histoire de la médecine*, par Sprengel, traduite de l'allemand par M. Jourdan, l'*Histoire de la médecine*, par le docteur P. V. Renouard, etc.

dans les opérations chirurgicales ; et, pour ne citer qu'un exemple récent, la première idée, le premier procédé de la lithotritie, viennent d'être empruntés au *Takryf* de ce même Albucasis que Haller, le savant universel, appelait « la source commune où puisèrent tous les chirurgiens postérieurs au XIVe siècle [1]. »

Si les Arabes avaient porté si loin la science de guérir, ce n'était pas seulement par les facultés de réflexion, d'analyse, d'expérience, propres à une nation studieuse et savante ; c'était encore en aidant la médecine des sciences naturelles qui lui fournissent ses moyens d'opérer : *Botanique* — d'abord la *botanique*, dont l'étude et la connaissance étaient chez eux tout à fait populaires ; *Chimie* — puis la *chimie*, inconnue en quelque sorte de l'antiquité, et dont ils nous ont donné les premiers éléments. On la nomma d'abord *alchimie*, (de *al-kymia*) mot heureux, en ce qu'il montre la science arabe sortant de la science grecque. Le plus nécessaire de ses instruments opératoires, l'alambic, et plusieurs de ses produits principaux, les alkalis, l'alkohol, l'alkermès, etc., font assez connaître leur origine par les noms qu'ils portent encore. C'est l'application de la botanique et de la chimie à la

[1] « *Communis quasi fons sit, ex quo recentiores seculi imprimis* XIV *chi*- « *rurgi hauserunt.* »

Voici comment la traduction latine fait parler Albucasis : « *Accipiatur instrumentum quod nominant* MOSHABAREBILIA , *et suaviter introducatur in virgam, et volve lapidem in medio vesicæ, et si fuerit mollis frangitur et exit.* » (*Liber theo. et pract.*) Le texte arabe donne la figure de l'instrument, dont l'usage est plus longuement et plus clairement décrit dans la traduction anglaise du docteur Channing (Oxford, 1778). — Voir aussi, sur ce point, le *Journal des Progrès des sciences médicales*. vol. 2, et la lettre du docteur Civiale à M. le chevalier de Kern, page 2.

médecine qui a fait naître la *pharmacie*, science moderne aussi, dont l'Arabe Aben-Zohar passe pour l'un des premiers fondateurs.

Pharmacie. — Cet Aben-Zohar (Abou-Mérouân-ben-Abd-al-Melk-ben-Zohr), mort très-vieux à Séville, en 1261, qui fut médecin de l'Almoravide Youzef-ben-Taschfyn, et maître d'Averrhoès, est auteur du livre intitulé *Teïcyr* qu'on a traduit par *Rectificatio medicationis*. A la même époque vivait le célèbre botaniste Aben-Bitar (Abd-Allah-ben-Ahmed-al-Béïthar, ou fils d'Ahmed *le Vétérinaire*), né près de Malaga, et mort en 1248. Son *Recueil des médicaments simples*, (*Djamé Aladouiat Almofrédat*), qu'on appelle communément *Kitab Almofrédat* (*Livre des simples*), passe pour un excellent ouvrage, plus méthodique, plus complet, mieux appuyé sur l'expérience et l'observation que ceux de Dioscoride, de Galien et d'Oribase. C'est l'avis de Miguel Casiri, qui a traduit dans sa *Bibliot. Hisp. Arab. Esc.*, la belle préface d'Aben-al-Beïthar; et aussi de Juan Andrès, qui rapporte les études et les voyages faits par ce savant médecin, en Europe, en Afrique, en Asie, pour tout apprendre ou tout vérifier par lui-même. Avant ces deux célèbres Andalous, Aben-Zohr et Aben-al-Béïthar, Razy avait introduit l'usage des *minoratifs* ou purgatifs doux, la casse, le sené, le tamarin. Successivement, les médecins arabes se signalèrent par l'invention de sirops, d'esprits, d'eaux distillées, d'emplâtres, de pommades et d'onguents. Ces connaissances médicales des Arabes se transmirent aux Mores, et jusqu'aux descendants de ceux-ci, faits chrétiens. L'un des historiens de l'expulsion des Morisques dit, en peignant les mœurs de ce peuple déchu : « Les Morisques se traitent eux-

mêmes dans leurs maladies, et n'appellent jamais de médecins; aussi vivent-ils quatre-vingts et cent ans. Leurs chirurgiens opèrent, avec des onguents, des cures merveilleuses. » (Aznar, *Espulsion de los Moriscos*, parte II.) Le persécuteur des Morisques, le cardinal Ximenez de Cisneros, âgé déjà de soixante-quatre ans, miné par une maladie lente, abandonné des médecins chrétiens, se remit aux mains d'une vieille femme more, qui le guérit complétement et lui donna dix-sept ans de vie. Philippe III aussi, dans sa jeunesse, fut guéri par un Morisque appelé Pachet. (M. de Circourt, *Histoire des Mores mudejares*, t. II, p. 79, et t. III, p. 162.)

Histoire naturelle. — En général, toutes les branches de l'histoire naturelle étaient également cultivées par les Arabes, qui, fervents disciples d'Aristote et continuateurs de ses œuvres, nous ont laissé de nombreux traités sur les animaux, les plantes, les métaux, les pierres précieuses, les fossiles, etc. Le plus important de ceux qui nous restent est le livre d'Al-Kazwiny (Zakariah-ben-Mohammed-ben-Mahmoud, de Kazwin, ou Casbin, mort en 1283), qu'on a surnommé le *Pline des Orientaux*. Ce livre d'Al-Kazwiny, intitulé *Adjaïb-al-Makloucât wa Gharaïb-al-Mawdât*, renferme deux parties distinctes, dont la première traite de l'astronomie, tandis que la seconde, beaucoup plus intéressante, et consacrée à ce que l'auteur nomme les *Etres inférieurs (Olsa-felyât)*, donne une description des *Trois Règnes de la nature*. M. de Chézy en a traduit plusieurs chapitres, que M. Silvestre de Sacy a recueillis et annotés dans sa *Chrestomathie arabe* (tome III). On verra, en les consultant, que Kazwiny n'a point usurpé son beau surnom, car il a su, à la manière des grands pein-

tres de la nature, Aristote, Pline, Buffon, Cuvier, réunir le style à la science, et parer des sujets sérieux d'une forme attrayante.

Parmi les naturalistes andalous, il faut remarquer et citer Issa-ben-Aly-al-Sadita, surnommé Al-Garnathy ou le Grenadin, qui, dans le XIVe siècle, a écrit un grand *Traité de la chasse*, en près de trois cent cinquante chapitres, où se trouve l'histoire naturelle de tous les animaux qui servent comme auxiliaires ou comme but de la chasse : d'une part, les chiens, les chevaux, les oiseaux de fauconnerie ; de l'autre, toutes les races diverses de gibier. Casiri parle avec éloge de ce livre curieux, que, malheureusement, ni lui ni d'autres n'ont traduit.

Mathématiques. — Les Arabes connurent toute la science d'Euclide (1). Mais aux mathématiques des Grecs ils ajoutèrent des parties entièrement neuves, telles que l'arithmétique moderne (*E'lm-al-Hhésâb*), dont les opérations n'étaient point possibles avec les chiffres appelés latins, et l'algèbre (*Al-Djebr-oua-al-Mokabélah*) dont le nom dit assez l'origine (2).

(1) Qu'ils nomment Oklyd, et de qui d'Herbelot cite jusqu'à seize traducteurs.

(2) « *Gebr*, c'est de ce mot joint avec l'article que nous avons fait algèbre, « qui est arabe tout pur, et qui signifie proprement la réduction des nombres rompus à un nombre entier. Cependant les Arabes ne se servent jamais de ce mot seul pour signifier ce que nous entendons par algèbre, « mais ils y joignent toujours celui de *mocabelah*, qui signifie opposition et « comparaison. Ainsi *algebr u almocabelah*, que les Arabes rangent dans les « règles d'*Elm-al-Hessâb*, c'est-à-dire de l'arithmétique, est proprement « chez eux ce que nous appelons algèbre. Il ne faut donc pas croire que cette « science tire son nom du philosophe et mathématicien nommé *Geber*, que les « Arabes appellent *Djaber*, ni moins encore confondre le mot *gebr* avec celui « de *gefr* (nom d'un livre cabalistique.) » (D'HERBELOT, *Bibliot. orientale.*)

Astronomie. — Ils connurent aussi la science d'Hipparque et de Ptolémée, et ne l'étendirent pas moins que celle d'Euclide. Avec leur goût du recueillement et de la méditation, leur esprit porté aux découvertes et aux aventures, il n'est pas étonnant que les Arabes aient cultivé l'*astronomie*, dont on place l'antique berceau chez les Chaldéens, leurs voisins. Mais de cette astronomie rustique qu'ils pratiquaient de temps immémorial, les Arabes, s'aidant des mathématiques dans leurs observations, avaient fait une science nationale, dont, seuls, ils entretinrent le feu sacré entre la chute de l'empire romain et la renaissance.

On peut voir, dans l'*Histoire de l'Astronomie au moyen âge*, par Delambre, quels progrès firent les Arabes sur les Grecs dans la trigonométrie, l'analemme et la gnomonique. « Le nombre des observateurs, dit Delambre, fut plus considérable chez les Arabes que chez les Grecs; ils eurent de meilleurs instruments... Les Arabes appliquèrent leur trigonométrie aux problèmes célestes. Ils paraissent les premiers auteurs des différents systèmes sur la division du ciel... Ils donnèrent une forme plus régulière et plus géométrique à la doctrine des *directions* et des *profections*, si même ils n'en sont les véritables inventeurs (1). » En rappelant que le résumé vulgaire de la science des cieux, mis à la portée et à l'usage de tous, se nomme encore *Al-Manak*, il suffira de citer quelques noms et quelques œuvres parmi les astronomes arabes:

(1) Delambre a donné d'assez longs détails sur les travaux des astronomes qu'il appelle Albategnius, Alfragan, Thébilh, Ibn-Jonis, Aboul-Wefa, Alpétrage, Arzachel, Geber, Aboul-Hassan ; puis sur Alphonse X, Sacrobosco, Regiomontanus et les autres disciples des Arabes jusqu'à Viète.

Alfergan (Ahmed-ben-Kossaÿr-al-Fergany), qui vivait sous le khalyfe Al-Mamoun, mort en 833. On le surnomma *Al-Hacyb*, ou le *Calculateur*. Son *Introduction à l'astronomie* est un abrégé de l'*Almageste* de Ptolémée, ou plutôt de toute l'astronomie grecque, qu'il répandit ainsi et naturalisa parmi ses compatriotes. — Abou-Mansoûr (Yahyah-ben-Aly), né en 855, surnommé *Al-Mounédjem* ou l'*Astronome*. C'est lui qui fut placé par les successeurs d'Al-Mamoun à la tête des savants réunis à Damas et à Bagdad. Il passe pour l'auteur de la *Zidgé* ou Table vérifiée, qui fut rectifiée, dans le siècle suivant, par Aboul-Waffa (Mohammed-ben-Yahyah-Abou'l-Ouaffa-al-Mouzdjany). — Albategnius (Mohammed-ben-Djaber-al-Batany), né en 877, mort en 929. Sa fameuse *Table Sabéenne* (*Zidgé-Saïby*) a été traduite sous le titre de *Scientia stellarum*; on y trouve la première notion des tangentes et des sinus. Al-Batany avait reconnu, par l'observation d'une équinoxe, que l'année de trois cent soixante-cinq jours était trop courte; il mesura l'obliquité de l'écliptique, et découvrit le mouvement de l'apogée du soleil. Cette découverte a le plus illustré son nom. « Elle a marqué, dit Bailly, les travaux des Arabes. C'est une pierre qu'ils ont mise à la construction de l'édifice du monde; elle y est restée pour leur gloire, et pour celle d'Albategnius... le plus grand astronome qui ait paru sur la terre depuis Ptolémée. » Lalande aussi le place parmi les vingt plus célèbres astronomes qui aient vécu jusqu'à nous. « Albategni, dit Delambre, rendit à la trigonométrie le service le plus signalé en substituant les sinus aux cordes... Il emploie les sinus verses, qu'il a le premier introduits dans la

pratique de la trigonométrie sphérique. » — Abou-Ryhan (Mohammed-ben-Ahmed-al-Byrouny), mort en 941, surnommé *Al-Mohakak*, ou le Très-Subtil, auteur d'une *Table astronomique*, d'une *Géographie*, etc. — Al-Soufy, du Khoraçan, mort en 986, qui a laissé, outre sa *Table*, un *Catalogue des étoiles fixes* et un *Traité sur la projection des rayons*. — Ibn-Jonis (Aly-ben-Abd-al-Rhaman-Ebn-Younis), né en 979, mort en 1008. Le résumé de ses travaux se nomme *Zidgé-Ibn-Younis* ou *Zidgé-Hakémy*, Table hakémite. C'est, de toutes les *Tables* arabes, la plus complète et la plus célèbre. Ibn-Younis était aussi poëte et musicien. — Al-Hacen (Abou-Aly-al-Hassan), mort au Caire, en 1038. Il est très-connu par son fameux *Traité d'optique*, traduit sous le titre *Alhaken opticæ thesaurus*, et par son *Traité des crépuscules* (*Liber de crepusculis et nubium ascensionibus*). Il a prouvé, par les phénomènes de la réfraction, que l'espace au delà de l'atmosphère, l'*éther*, qu'il nommait la *substance du ciel*, est composé d'une matière plus rare que l'air respirable. — Abou-Raghel (Aly), qui vivait à Cordoue dans le XI[e] siècle, est l'auteur du livre traduit sous le titre *De judiciis seu fatis stellarum*, qu'on regarde comme l'origine d'une science vaine qui se propagea vite parmi les crédules esprits du moyen âge, et dura plus que lui, l'astrologie judiciaire. Le dernier terme de cette science, parmi les Arabes, est le livre d'Al-Bouni (né au XIII[e] siècle à Bouna, aujourd'hui Bône, l'ancienne Hippone), et qui a pour titre *Soleil des connaissances*. « Il passe, dit M. Reinaud (*Monuments arabes*, etc.), pour renfermer les secrets les plus surprenants, et les musulmans ne le lisent, comme le Koran, qu'en état de pureté. »

BELLES-LETTRES.

A l'opposé des Romains, comme eux disciples des Grecs, les Arabes passent pour avoir cultivé les sciences exactes avec beaucoup plus de succès que les belles-lettres. On les accuse d'être restés trop servilement disciples d'Aristote, et d'avoir gâté toutes les matières qu'ils ont traitées par les défauts, les subtilités puériles de l'école péripatéticienne. Mais il faut remarquer que les sciences sont de tous les pays et de tous les temps; que l'on peut partout et toujours reconnaître le degré de leur culture, de leur étendue, de leur importance. La littérature, au contraire, qui gît tout entière dans la forme, doit être envisagée, non pas *en soi*, d'une façon absolue, mais d'une façon relative, d'après l'époque, la contrée, les lois, les mœurs, d'après tout l'état social. C'est ce qu'il ne faut pas oublier en jugeant les œuvres littéraires des Arabes.

Philosophie. — L'on prétend, par exemple, que leur philosophie ne se compose guères que d'argumentations scolastiques, qu'elle ne dépasse jamais les limites des sciences naturelles et de la morale. Il est vrai que, sous une monarchie théocratique comme le khalyfat, les philosophes arabes ne pouvaient avoir la liberté de Platon ou de Cicéron dans les républiques d'Athènes et de Rome, ni moins encore celle que nous ont conquise les révolutions nées du libre examen. Mais cependant, ni cette liberté de penser et de dire, ni les persécutions glorieuses qu'elle attire sur ses fervents adeptes, ne leur ont pleinement fait défaut. Ainsi, l'on trouve

dans l'historien Makrizy cette réflexion, digne du jésuite Mariana : « La doctrine des philosophes causa à la religion des maux plus funestes qu'on ne peut le dire ; la philosophie ne servit qu'à augmenter les erreurs des hérétiques et à ajouter à leur impiété un surcroît d'impiété. » (Sylvestre de Sacy, Introd. à l'*Exposé de la religion des Druses*.) Dès le IXe siècle, Al-Kendy (Abou-Youzef-Yakoub-ben-Ishâk) écrivit sur des questions philosophiques près de deux cents traités, dont le catalogue se trouve dans la *Bibl. Arab. Hisp. Escur.*, de Casiri. Al-Faraby professa brillamment la philosophie à Damas. Avicenne écrivit sur la métaphysique aussi bien que sur la médecine, et le célèbre philosophe que nous appelons Aben-Pace ou Avempace (Abou-Bekr-Mohammed-aben-Badjeh, né à Cordoue, mort à Fez en 1138), n'est pas seulement moraliste, mais encore métaphysicien. Al-Gazâly (Abou-Ahmed-Mohammed, né dans le Khoraçan en 1038) n'a pas seulement écrit son *Traité des sciences religieuses* (*Ihy a otoun eddyn*), très-renommé dans l'Orient, et l'autre livre, traduit en Occident sous le titre de *Philosophica et logica Algaseli ;* il avait laissé à sa mort un ouvrage où se trouvaient librement censurés plusieurs points de la foi musulmane. Cet ouvrage, condamné par le collége des Imâms, la Sorbonne du temps, fut brûlé en grande cérémonie. Traducteur de toutes les œuvres du Stagyrite, le médecin Averrhoès fut un philosophe très-audacieux, très-indévot. On l'accusa d'athéisme, comme Socrate, et si le khalyfe almohade Youzef-Abou-Yakoub, dont il était le médecin, put le protéger contre la ciguë, il dut toutefois l'obliger à se rétracter publiquement devant la porte de la mosquée à Maroc, où

Averrhoès resta tout un jour exposé aux insultes des passants qui lui crachaient au visage ([1]).

Grammaire et *Rhétorique.* — Une nation fière de sa langue, et qui plaçait une école dans chaque mosquée, ne pouvait manquer d'avoir un grand nombre de traités sur la *grammaire* et la *rhétorique.* Casiri a compté et cité plus de trois cents *codices* sur ces matières dans la seule bibliothèque de *l'Escorial.* La plupart de ceux que possédaient les Arabes furent même composés par des écrivains auxquels d'autres ouvrages donnaient l'autorité du talent et de la renommée. Ibn-Kotaïbah (Abou-Mohammed-Abd-Allah, né à Bagdad en 829, mort en 890), s'était fait connaître par son *Livre* historique *des Notices* (*Kitab al Maaryf*) et par ses *Explications du Koran (Gharyb al Koran, Mouschkyl al Koran)*, avant de publier l'ouvrage qui l'a rendu célèbre chez toutes les nations où se parle l'arabe, *Adal el Kateb*, ou Code d'instruction. C'est un traité des divers genres de style et d'éloquence. En Espagne, l'écrivain connu sous le nom du *fils de la Gothe*, Ibn-al-Couthyah (Abou-Bekr-Mohammed) composait une célèbre *Histoire de la conquête d'Andalousie* par les Arabes (*Kitab fatah al Andaloûs)*, où Cardonne a puisé les principaux éléments de son *Histoire d'Afrique et d'Espagne*, en même temps que divers traités de grammaire, entre autres sur les conjugaisons des verbes (*Kitab tessarif al afal*). Enfin, le plus jeune des trois frères qui s'illustrèrent au temps de Saladin (Salah-Eddyn) — (la fin du XIIe siècle),

([1]) On peut consulter, sur la philosophie des Arabes, le *Dictionnaire des sciences philosophiques* de M. Munck, les *Recherches critiques sur les éditions d'Aristote* de M. Jourdain, enfin le chap. 14, au t. I du vaste et savant Mémoire de M. B. Hauréau sur la *Philosophie scolastique.*

dans les opérations chirurgicales ; et, pour ne citer qu'un exemple récent, la première idée, le premier procédé de la lithotritie, viennent d'être empruntés au *Takryf* de ce même Albucasis que Haller, le savant universel, appelait « la source commune où puisèrent tous les chirurgiens postérieurs au XIV° siècle (1). »

Si les Arabes avaient porté si loin la science de guérir, ce n'était pas seulement par les facultés de réflexion, d'analyse, d'expérience, propres à une nation studieuse et savante ; c'était encore en aidant la médecine des sciences naturelles qui lui fournissent ses moyens d'opérer : *Botanique* — d'abord la *botanique*, dont l'étude et la connaissance étaient chez eux tout à fait populaires ; *Chimie* — puis la *chimie*, inconnue en quelque sorte de l'antiquité, et dont ils nous ont donné les premiers éléments. On la nomma d'abord *alchimie*, (de *al-kymia*) mot heureux, en ce qu'il montre la science arabe sortant de la science grecque. Le plus nécessaire de ses instruments opératoires, l'alambic, et plusieurs de ses produits principaux, les alkalis, l'alkohol, l'alkermès, etc., font assez connaître leur origine par les noms qu'ils portent encore. C'est l'application de la botanique et de la chimie à la

(1) « *Communis quasi fons sit, ex quo recentiores seculi imprimis* XIV *chi-* « *rurgi hauserunt.* »

Voici comment la traduction latine fait parler Albucasis : « *Accipiatur instrumentum quod nominant* MOSHABAREBILIA , *et suaviter introducatur in virgam, et volve lapidem in medio vesicæ, et si fuerit mollis frangitur et exit.* » (*Liber theo. et pract.*) Le texte arabe donne la figure de l'instrument, dont l'usage est plus longuement et plus clairement décrit dans la traduction anglaise du docteur Channing (Oxford, 1778). — Voir aussi, sur ce point, le *Journal des Progrès des sciences médicales*. vol. 2, et la lettre du docteur Civiale à M. le chevalier de Kern, page 2.

médecine qui a fait naître la *pharmacie*, science moderne aussi, dont l'Arabe Aben-Zohar passe pour l'un des premiers fondateurs.

Pharmacie. — Cet Aben-Zohar (Abou-Mérouân-ben-Abd-al-Melk-ben-Zohr), mort très-vieux à Séville, en 1261, qui fut médecin de l'Almoravide Youzef-ben-Taschfyn, et maître d'Averrhoès, est auteur du livre intitulé *Teïcyr* qu'on a traduit par *Rectificatio medicationis*. A la même époque vivait le célèbre botaniste Aben-Bitar (Abd-Allah-ben-Ahmed-al-Béïthar, ou fils d'Ahmed *le Vétérinaire*), né près de Malaga, et mort en 1248. Son *Recueil des médicaments simples*, (*Djamé Aladouiat Almofrédat*), qu'on appelle communément *Kitab Almofrédat* (*Livre des simples*), passe pour un excellent ouvrage, plus méthodique, plus complet, mieux appuyé sur l'expérience et l'observation que ceux de Dioscoride, de Galien et d'Oribase. C'est l'avis de Miguel Casiri, qui a traduit dans sa *Bibliot. Hisp. Arab. Esc.*, la belle préface d'Aben-al-Beïthar; et aussi de Juan Andrès, qui rapporte les études et les voyages faits par ce savant médecin, en Europe, en Afrique, en Asie, pour tout apprendre ou tout vérifier par lui-même. Avant ces deux célèbres Andalous, Aben-Zohr et Aben-al-Béïthar, Razy avait introduit l'usage des *minoratifs* ou purgatifs doux, la casse, le sené, le tamarin. Successivement, les médecins arabes se signalèrent par l'invention de sirops, d'esprits, d'eaux distillées, d'emplâtres, de pommades et d'onguents. Ces connaissances médicales des Arabes se transmirent aux Mores, et jusqu'aux descendants de ceux-ci, faits chrétiens. L'un des historiens de l'expulsion des Morisques dit, en peignant les mœurs de ce peuple déchu : « Les Morisques se traitent eux-

mêmes dans leurs maladies, et n'appellent jamais de médecins; aussi vivent-ils quatre-vingts et cent ans. Leurs chirurgiens opèrent, avec des onguents, des cures merveilleuses. » (Aznar, *Espulsion de los Moriscos*, parte II.) Le persécuteur des Morisques, le cardinal Ximenez de Cisneros, âgé déjà de soixante-quatre ans, miné par une maladie lente, abandonné des médecins chrétiens, se remit aux mains d'une vieille femme more, qui le guérit complétement et lui donna dix-sept ans de vie. Philippe III aussi, dans sa jeunesse, fut guéri par un Morisque appelé Pachet. (M. de Circourt, *Histoire des Mores mudejares*, t. II, p. 79, et t. III, p. 162.)

Histoire naturelle. — En général, toutes les branches de l'histoire naturelle étaient également cultivées par les Arabes, qui, fervents disciples d'Aristote et continuateurs de ses œuvres, nous ont laissé de nombreux traités sur les animaux, les plantes, les métaux, les pierres précieuses, les fossiles, etc. Le plus important de ceux qui nous restent est le livre d'Al-Kazwiny (Zakariah-ben-Mohammed-ben-Mahmoud, de Kazwin, ou Casbin, mort en 1283), qu'on a surnommé le *Pline des Orientaux*. Ce livre d'Al-Kazwiny, intitulé *Adjaïb-al-Makloucât wa Gharaïb-al-Mawdât*, renferme deux parties distinctes, dont la première traite de l'astronomie, tandis que la seconde, beaucoup plus intéressante, et consacrée à ce que l'auteur nomme les *Etres inférieurs (Olsa-felyât)*, donne une description des *Trois Règnes de la nature*. M. de Chézy en a traduit plusieurs chapitres, que M. Silvestre de Sacy a recueillis et annotés dans sa *Chrestomathie arabe* (tome III). On verra, en les consultant, que Kazwiny n'a point usurpé son beau surnom, car il a su, à la manière des grands pein-

tres de la nature, Aristote, Pline, Buffon, Cuvier, réunir le style à la science, et parer des sujets sérieux d'une forme attrayante.

Parmi les naturalistes andalous, il faut remarquer et citer Issa-ben-Aly-al-Sadita, surnommé Al-Garnathy ou le Grenadin, qui, dans le XIV[e] siècle, a écrit un grand *Traité de la chasse*, en près de trois cent cinquante chapitres, où se trouve l'histoire naturelle de tous les animaux qui servent comme auxiliaires ou comme but de la chasse : d'une part, les chiens, les chevaux, les oiseaux de fauconnerie ; de l'autre, toutes les races diverses de gibier. Casiri parle avec éloge de ce livre curieux, que, malheureusement, ni lui ni d'autres n'ont traduit.

Mathématiques. — Les Arabes connurent toute la science d'Euclide [1]. Mais aux mathématiques des Grecs ils ajoutèrent des parties entièrement neuves, telles que l'arithmétique moderne (*E'lm-al-Hhésâb*), dont les opérations n'étaient point possibles avec les chiffres appelés latins, et l'algèbre (*Al-Djebr-oua-al-Mokabélah*) dont le nom dit assez l'origine [2].

[1] Qu'ils nomment Oklyd, et de qui d'Herbelot cite jusqu'à seize traducteurs.

[2] « *Gebr*, c'est de ce mot joint avec l'article que nous avons fait algèbre, « qui est arabe tout pur, et qui signifie proprement la réduction des nom- « bres rompus à un nombre entier. Cependant les Arabes ne se servent ja- « mais de ce mot seul pour signifier ce que nous entendons par algèbre, « mais ils y joignent toujours celui de *mocabelah*, qui signifie opposition et « comparaison. Ainsi *algebr u almocabelah*, que les Arabes rangent dans les « règles d'*Elm-al-Hessâb*, c'est-à-dire de l'arithmétique, est proprement « chez eux ce que nous appelons algèbre. Il ne faut donc pas croire que cette « science tire son nom du philosophe et mathématicien nommé *Geber*, que les « Arabes appellent *Djaber*, ni moins encore confondre le mot *gebr* avec celui « de *gefr* (nom d'un livre cabalistique.) » (D'HERBELOT, *Bibliot. orientale.*)

Astronomie. — Ils connurent aussi la science d'Hipparque et de Ptolémée, et ne l'étendirent pas moins que celle d'Euclide. Avec leur goût du recueillement et de la méditation, leur esprit porté aux découvertes et aux aventures, il n'est pas étonnant que les Arabes aient cultivé l'*astronomie*, dont on place l'antique berceau chez les Chaldéens, leurs voisins. Mais de cette astronomie rustique qu'ils pratiquaient de temps immémorial, les Arabes, s'aidant des mathématiques dans leurs observations, avaient fait une science nationale, dont, seuls, ils entretinrent le feu sacré entre la chute de l'empire romain et la renaissance.

On peut voir, dans l'*Histoire de l'Astronomie au moyen âge*, par Delambre, quels progrès firent les Arabes sur les Grecs dans la trigonométrie, l'analemme et la gnomonique. « Le nombre des observateurs, dit Delambre, fut plus considérable chez les Arabes que chez les Grecs; ils eurent de meilleurs instruments... Les Arabes appliquèrent leur trigonométrie aux problèmes célestes. Ils paraissent les premiers auteurs des différents systèmes sur la division du ciel... Ils donnèrent une forme plus régulière et plus géométrique à la doctrine des *directions* et des *profections*, si même ils n'en sont les véritables inventeurs [1]. » En rappelant que le résumé vulgaire de la science des cieux, mis à la portée et à l'usage de tous, se nomme encore *Al-Manak*, il suffira de citer quelques noms et quelques œuvres parmi les astronomes arabes :

[1] Delambre a donné d'assez longs détails sur les travaux des astronomes qu'il appelle Albategnius, Alfragan, Thébilh, Ibn-Jonis, Aboul-Wefa, Alpétrage, Arzachel, Geber, Aboul-Hassan; puis sur Alphonse X, Sacrobosco, Regiomontanus et les autres disciples des Arabes jusqu'à Viète.

Alfergan (Ahmed-ben-Kossaÿr-al-Fergany), qui vivait sous le khalyfe Al-Mamoun, mort en 833. On le surnomma *Al-Hacyb*, ou le *Calculateur*. Son *Introduction à l'astronomie* est un abrégé de l'*Almageste* de Ptolémée, ou plutôt de toute l'astronomie grecque, qu'il répandit ainsi et naturalisa parmi ses compatriotes. — Abou-Mansoûr (Yahyah-ben-Aly), né en 855, surnommé *Al-Mounédjem* ou l'*Astronome*. C'est lui qui fut placé par les successeurs d'Al-Mamoun à la tête des savants réunis à Damas et à Bagdad. Il passe pour l'auteur de la *Zidgé* ou Table vérifiée, qui fut rectifiée, dans le siècle suivant, par Aboul-Waffa (Mohammed-ben-Yahyah-Abou'l-Ouaffa-al-Mouzdjany). — Albategnius (Mohammed-ben-Djaber-al-Batany), né en 877, mort en 929. Sa fameuse *Table Sabéenne* (*Zidgé-Saïby*) a été traduite sous le titre de *Scientia stellarum*; on y trouve la première notion des tangentes et des sinus. Al-Batany avait reconnu, par l'observation d'une équinoxe, que l'année de trois cent soixante-cinq jours était trop courte; il mesura l'obliquité de l'écliptique, et découvrit le mouvement de l'apogée du soleil. Cette découverte a le plus illustré son nom. « Elle a marqué, dit Bailly, les travaux des Arabes. C'est une pierre qu'ils ont mise à la construction de l'édifice du monde; elle y est restée pour leur gloire, et pour celle d'Albategnius... le plus grand astronome qui ait paru sur la terre depuis Ptolémée. » Lalande aussi le place parmi les vingt plus célèbres astronomes qui aient vécu jusqu'à nous. « Albategni, dit Delambre, rendit à la trigonométrie le service le plus signalé en substituant les sinus aux cordes... Il emploie les sinus verses, qu'il a le premier introduits dans la

pratique de la trigonométrie sphérique. » — Abou-Ryhan (Mohammed-ben-Ahmed-al-Byrouny), mort en 941, surnommé *Al-Mohakak*, ou le Très-Subtil, auteur d'une *Table astronomique*, d'une *Géographie*, etc. — Al-Soufy, du Khoraçan, mort en 986, qui a laissé, outre sa *Table*, un *Catalogue des étoiles fixes* et un *Traité sur la projection des rayons*. — Ibn-Jonis (Aly-ben-Abd-al-Rhaman-Ebn-Younis), né en 979, mort en 1008. Le résumé de ses travaux se nomme *Zidgé-Ibn-Younis* ou *Zidgé-Hakémy*, Table hakémite. C'est, de toutes les *Tables* arabes, la plus complète et la plus célèbre. Ibn-Younis était aussi poëte et musicien. — Al-Hacen (Abou-Aly-al-Hassan), mort au Caire, en 1038. Il est très-connu par son fameux *Traité d'optique*, traduit sous le titre *Alhaken opticæ thesaurus*, et par son *Traité des crépuscules* (*Liber de crepusculis et nubium ascensionibus*). Il a prouvé, par les phénomènes de la réfraction, que l'espace au delà de l'atmosphère, l'*éther*, qu'il nommait la *substance du ciel*, est composé d'une matière plus rare que l'air respirable. — Abou-Raghel (Aly), qui vivait à Cordoue dans le XI[e] siècle, est l'auteur du livre traduit sous le titre *De judiciis seu fatis stellarum*, qu'on regarde comme l'origine d'une science vaine qui se propagea vite parmi les crédules esprits du moyen âge, et dura plus que lui, l'astrologie judiciaire. Le dernier terme de cette science, parmi les Arabes, est le livre d'Al-Bouni (né au XIII[e] siècle à Bouna, aujourd'hui Bône, l'ancienne Hippone), et qui a pour titre *Soleil des connaissances*. « Il passe, dit M. Reinaud (*Monuments arabes*, etc.), pour renfermer les secrets les plus surprenants, et les musulmans ne le lisent, comme le Koran, qu'en état de pureté. »

BELLES-LETTRES.

A l'opposé des Romains, comme eux disciples des Grecs, les Arabes passent pour avoir cultivé les sciences exactes avec beaucoup plus de succès que les belles-lettres. On les accuse d'être restés trop servilement disciples d'Aristote, et d'avoir gâté toutes les matières qu'ils ont traitées par les défauts, les subtilités puériles de l'école péripatéticienne. Mais il faut remarquer que les sciences sont de tous les pays et de tous les temps; que l'on peut partout et toujours reconnaître le degré de leur culture, de leur étendue, de leur importance. La littérature, au contraire, qui gît tout entière dans la forme, doit être envisagée, non pas *en soi*, d'une façon absolue, mais d'une façon relative, d'après l'époque, la contrée, les lois, les mœurs, d'après tout l'état social. C'est ce qu'il ne faut pas oublier en jugeant les œuvres littéraires des Arabes.

Philosophie. — L'on prétend, par exemple, que leur philosophie ne se compose guères que d'argumentations scolastiques, qu'elle ne dépasse jamais les limites des sciences naturelles et de la morale. Il est vrai que, sous une monarchie théocratique comme le khalyfat, les philosophes arabes ne pouvaient avoir la liberté de Platon ou de Cicéron dans les républiques d'Athènes et de Rome, ni moins encore celle que nous ont conquise les révolutions nées du libre examen. Mais cependant, ni cette liberté de penser et de dire, ni les persécutions glorieuses qu'elle attire sur ses fervents adeptes, ne leur ont pleinement fait défaut. Ainsi, l'on trouve

sous le nom commun d'Ibn-al-Atsyr, et qui furent surnommés *la gloire, l'orgueil* et *la splendeur de la religion* (Azz-eddyn, Medjed-eddyn et Dhia-eddyn), était simplement un grammairien. Le meilleur des ouvrages de cet Ibn-al-Atsyr (Nasr-Allah) est un *Traité de l'écrivain et du poëte*, qui a été suivi de nombreux commentaires. Toutefois, c'est le grammairien Malek-ben-Anâs, lequel vivait à Cordoue sous le Khalyfe Abdérame II (vers 825), qui est resté le plus célèbre des philologues arabes. Ses principaux ouvrages sont : la *Base des paroles*, la *Pureté de la langue arabe*, une *Prosodie*, ou art métrique, un *Art de bien lire, etc*. Malek n'était pas moins célèbre en Asie qu'en Espagne, et il reçut le titre éminent de *maître* (possesseur, *dneño*) *de la langue arabe* (1).

Eloquence. — La mosquée étant, chez les Arabes, le seul lieu public, et les *khatybs* les seuls orateurs, l'*éloquence* ne descendit point du *minbar*, de la chaire à prêcher. Elle fut toute sacrée, toute religieuse. On a conservé, à l'Escorial entre autres, plusieurs recueils de sermons. Mais je n'ai trouvé nulle part, ni pour la Syrie, ni pour l'Espagne, la mention d'un très-célèbre orateur de la chaire, d'un Chrysostôme, d'un saint Bernard ou d'un Bossuet, effaçant tous ses rivaux par l'éclat de sa parole, et attachant à son nom une illustration immortelle. Toutefois le célèbre docteur surnommé *Fakr-eddyn*, ou *Gloire de la religion* (Mohammed-ben-Omar, né à Rey en 1149), auteur du *Ossoul-eddyn* (Principes de la religion)

(1) Il ne faut pas confondre ce Malek-ben-Anâs, le Grammairien, avec l'ancien Malek-ben-Anâs, l'Imâm, qui naquit et mourut à Médine dans le VIIIe siècle, et qui fonda l'une des quatre grandes sectes orthodoxes de l'islam.

et d'autres traités de théologie ou de philosophie, a laissé une grande renommée d'éloquence. Il était toujours suivi, dit-on, de plusieurs centaines d'élèves qui recherchaient avec empressement ses moindres discours. L'un des historiens de Grenade, connu sous le nom d'*Al-Khatyb*, le Prédicateur (Mohammed-ben-Ahmed, né dans cette ville en 1313), fut encore surnommé *Lizan-eddyn*, ou la *Langue de la religion*. C'était sans doute un autre *Bouche-d'Or*; mais ce coin perdu de l'islam offrait un trop petit théâtre à son éloquence pour que le bruit s'en répandît au loin.

Les Arabes connaissaient bien, en dehors de la chaire, l'éloquence académique; ils ont laissé, sous le nom de *Mékamat (Séances)*, des recueils de discours prononcés dans les académies; entre autres celui de Hamadani intitulé *Mékamat Bédi Alzéman*, « Discours du prodige de son siècle ». Mais ces morceaux récités, composés par avance, appartiennent à la littérature écrite, non à la véritable éloquence, qui s'exerce sur les hommes assemblés, dans la controverse et la discussion des affaires publiques, à l'*Agora*, au *Forum*, au Champ-de-Mai, au parlement. Sous la tyrannie de leurs institutions théocratiques, sous l'autocratie de leur pontife-roi, les Arabes ne pouvaient produire aucun orateur véritable, à la manière de Démosthènes, de Cicéron, de Mirabeau.

Théologie et *Jurisprudence*. — Sorties d'une même source, d'une même unique loi, la *théologie* et la *jurisprudence* ne furent et ne purent être que des commentaires du Koran. Elles expliquèrent, elles appliquèrent ensemble ce code universel, dans l'ordre religieux et dans l'ordre civil, sans qu'il soit possible, comme de nos

jours, de délimiter clairement leurs domaines respectifs ([1]). L'on a vu que, dès l'origine de l'islam, il fut décidé que quatre livres seuls renfermaient toute la doctrine sacrée : 1° Le *Koran*, lois écrites du Prophète. 2° Le *Hadyz*, lois orales du Prophète, recueillies après sa mort. 3° L'*Idjma-al-Oummeth*, lois apostoliques, ou gloses faites par les quatre premiers khalyfes, les khalyfes parfaits. 4° le *Kiyaz* ou *Makoul*, décisions canoniques des premiers Imâms. Hors de là, tout est hérésie, et c'est dans ce cercle infranchissable qu'est enfermée, depuis douze siècles, la législation religieuse, politique, civile et criminelle des musulmans. Cependant, et par la raison même que la législation entière d'une foule de peuples devait découler, par l'interprétation, d'une source unique, confuse, incomplète, le nombre des commentateurs, soit théologiens, soit juristes, est vraiment immense. D'Herbelot dit : « On pourrait faire un gros volume du seul titre de leurs livres; » et nous avons vu (tome I, p. 143) que, dans une querelle théologique jugée par le khalyfe Mouhamad, les deux partis invoquaient l'un contre l'autre l'autorité de mille cinq cent quatre-vingt-quatre docteurs. Les travaux de ces commentateurs du Koran effraient l'imagination, plus encore que la *Somme* de saint Thomas et que toutes les œuvres scolastiques du moyen âge. Ainsi, l'auteur du premier traité sur le *Hadyz (Gharybel Hadyz)*, Abou-Obaïd-al-Kassem-ben Sallam, qui vivait à Hérat dans le IIe siècle de l'hégire (de 720 à 820), consacra, dit-on,

([1]) Cependant les Arabes nommaient plus spécialement *Ilm-al-kelam* la théologie dogmatique, la vraie théologie, et *Ilm-al-fikeh* la théologie juridique, la jurisprudence.

quarante années de recherches, de voyages, de consultations, à rassembler les matériaux de ce seul ouvrage. Le plus célèbre des glossateurs de la loi musulmane est l'imâm Al-Bokhary (Abou-Abd-Allah-Mohamed, né à Bokhara, en 810, mort en 870), qu'on surnomma *Al-Schéryf*, le *Sacré*. L'on dit que son livre intitulé *Recueil exact* *(Al-Djamy-al-Sahyh)*, contient jusqu'à seize mille traditions, ou paroles et sentences recueillies de Mahomet et de ses compagnons. Ce livre fut écrit à la Mekke, où se conservaient le mieux les souvenirs de la mission du Prophète, et l'auteur n'y inscrivait pas une tradition sans avoir fait son ablution au puits Zemzem, (1) et sa prière dans la *Kaaba*. L'autorité du livre d'Al-Bokhary égale presque celle des quatre livres sacrés. Il faut citer encore, parmi les principaux commentateurs de la loi, Ibn-al-Djouzy (Abd-al-Rhaman), né en 1117, mort à Bagdad en 1201, qui a clairement indiqué, dans le titre de son ouvrage, l'immensité du sujet : *Viatique pour le voyage dans la science de l'interprétation du Koran.*

Histoire.—Hadgy Khalfâ, dans sa *Bibliothèque orientale*, compte jusqu'à douze cents historiens qui ont fait usage de la langue arabe ; et d'Herbelót, après lui, cite au moins deux cents ouvrages dont le titre *Tarikh* ou *Thabakat*, indique une *histoire*, générale ou particulière. Il est vrai que la plupart des auteurs nommés par Hadgy Khalfâ n'étaient que les commentateurs ou abréviateurs des autres; et que, parmi tant d'histoires, sont comprises celles de chevaux ou de chameaux célèbres. Cependant, et si réduit qu'il puisse être, ce chiffre prouve assez que

(1) La source que fit jaillir l'ange pour abreuver Agar et Ismaël.

l'histoire était une des branches les plus cultivées de la littérature arabe. N'ayant pas plus que la philosophie sa pleine et entière indépendance, elle devait moins se recommander par la hauteur des vues que par la minutieuse exactitude des faits. Elle ne pouvait pas être une science politique, ni même précisément *une science morale*, en ce sens que le dogme de la prédestination, de la fatalité, plane sur tous les événements généraux. Elle n'est morale, si j'ose ainsi dire, qu'en second ordre, par l'éloge ou le blâme qu'elle distribue aux actions individuelles. L'histoire se borne donc à peu près, chez les Arabes, à de simples récits. Ce sont des annales, des chroniques, des légendes, et l'on ne trouve guère, à défaut de Tacites, que des Tites-Lives parmi leurs historiens. Le premier d'entre eux qui mérite d'être mentionné est Al-Tabary (Abou-Djafar-Mohammed-ben-Djoraïr, né dans le Tabaristan, en 839), auteur de la première *Histoire universelle* qu'aient écrite les Arabes, et qui s'étend de la création du monde à l'année 302 de l'hégire. Elle fut, dès l'origine, traduite en persan, puis abrégée par El-Macin. En continuant la liste des plus célèbres historiens orientaux, nous trouverons d'abord Aboulfarage (Aly-ben-Hassan-Abou'l-Faradj, né en 897, mort à Bagdad en 967). Il était de la famille des Omméyades, auxquels les Abbassydes avaient, depuis plus d'un siècle, enlevé le trône de l'Orient. Il écrivit sur *l'Origine des Omméyades*, sur les *Emigrations et conquêtes des Arabes*, en même temps qu'il recueillait son *Livre des Cantiques* (*Kitab-al-Aghâny*), précédemment cité [1].

[1] Page 84. Il ne faut pas confondre cet Aboulfarage, Arabe, avec un

—Puis Abdallatif (Abd-al-Lathyf, né à Bagdad, en 1161, mort en 1231), auteur d'une excellente *Description de l'Egypte*, qu'après plusieurs traducteurs en latin, M. Sylvestre de Sacy a traduite en français (1810). — Puis l'aîné et le plus célèbre des trois frères Ibn-al-Atsyr (né en 1160, mort en 1233), dont le grand ouvrage historique est intitulé *Chronique complète* (*Kamal aïtaouaryk*). — Puis l'un des Chéhab-eddyn (Abd-al-Rhaman, né à Damas, en 1200, mort en 1267), dont les écrits sur l'époque de Nouradin et de Saladin ont servi à toutes les histoires des Croisades. — Puis le fameux Ibn-Khilkan (ou Khalican, ou Khallécan, Schems-eddyn-Abou'l-Abbas-Ahmed, né en 1211, mort à Damas, en 1282), tant de fois cité, commenté, compilé. Celui-ci, de la race des Barmécides, peut bien s'appeler le Plutarque arabe. Ses *Vies des hommes illustres*, par ordre alphabétique, publiées sous ce titre : *Ouafayat alayân oué anba abna alzémân* (c'est-à-dire Décès des personnages éminents et histoires des hommes de ce siècle), contenaient huit cent quarante-six articles qui ne sont pas tous arrivés jusqu'à nous. — Puis le nom moins fameux Aboul-Féda (Ismaÿl, né en 1273, à Damas, mort en 1331, surnommé *Imad-eddyn*, la Colonne de la religion). Celui-ci était de la famille de Saladin, et prince souverain de Hamah. Il cultiva toutes les sciences, et, dans une vie

autre Aboulfarage (Grégoire, appelé aussi *Barhebræus*, né à Malatia en 1226, mort en 1286), d'origine juive et chrétien jacobite, qui devint évêque d'Alep et primat des jacobites d'Orient. Celui-ci, également historien, est auteur d'une *Chronique* ou *Histoire universelle*, écrite en arabe, que Pococke a traduite en latin sous ce titre : *Historia compendiosa dynastiarum historiam universalem complectens*.

très-agitée, parmi les soins de la politique et de la guerre, il put écrire, sous le titre de *Al Mokhtassar fy akbar albachâr*, ou « Histoire abrégée du genre humain, » une vaste *Chronique universelle*, en cinq parties, qui s'étend de l'époque des patriarches jusqu'à l'année 729 de l'hégire (1328 de J.-C). — Puis Nowaïry (Ahmed-ben-Abd-al-Wahabab, né en Egypte, où il mourut dans l'année 1331), auteur du livre *Nihayat alarab fi fonoun aladab*, ou « Tout ce qu'on peut désirer de savoir à propos des belles-lettres. » Divisé en cinq parties qui ont chacune cinq chapitres, cet ouvrage traite principalement des antiquités arabes, et c'est dans Nowaïry surtout que Schultens a trouvé les matériaux de ses *Monumenta vetustiora Arabum*, et de son *Historia imperii vetustissimi Iectanidarum in Arabiâ Felici*.—Puis enfin Makrizy (Abou-Ahmed-Mohammed-Taky-eddyn-al-Makhrizy, né au Caire, en 1358, mort en 1442), célèbre par sa *Description historique de l'Egypte*, son *Histoire des sultans Ayoubites et Mamlouks*, ses traités des *Monnaies*, des *Poids et mesures*, etc. Makrizy, très-souvent traduit et cité, abonde en anecdotes de tous genres, en détails curieux sur les mœurs, les usages, les préjugés, les travaux de ses compatriotes.

Parmi les historiens arabes de l'Espagne, il faut distinguer Al-Faradhy (Abou-Oualyd-Abd-Allah, mort à Cordoue en 1012), qui a laissé une *Chronique des savants* et une *Histoire des poëtes*, en bornant ces deux livres au seul empire des khalyfes de Cordoue, — Aben-Hayàn (Abou-Merouân-ben-Kalaf-ben-Hosséyn, né à Cordoue, vers 988, mort en 1076), auteur du *Kitab-al-Moktabys* et du *Kitab-al-Matiyn*, livres qui formaient, dit-on, qua-

tre-vingts volumes, dont il ne reste que des fragments, traduits à peu près tous dans la compilation de J. Conde, — Le *Khatyb* de Grenade, déjà cité pour son éloquence, auteur d'une *Chronologie des khalyfes* et d'une *Histoire des rois de Grenade* jusqu'à Mouhamad V, — l'autre Chéhab-eddyn (Ahmed, mort à Fez dans le XIVe siècle), auteur d'un abrégé d'histoire universelle, en deux parties, dont l'une conduit des commencements du monde à Mahomet, et dont l'autre, annonçant les signes du jugement universel, va *jusqu'au son de la dernière trompette*, — et surtout Ebn-Khaldoun (Oualyd-eddyn-Abou-Zeÿd-Abd-al-Rhaman, né en 1332, mort à Tunis, en 1406). Les annales auxquelles est resté son nom (*Tarykh-Ibn-Khaldoun*), et qui renferment l'histoire des Arabes et des Berbères, est un ouvrage très-remarquable de critique historique. « On ne peut, en le lisant, dit M. Sylvestre « de Sacy, que concevoir une très-haute idée de la jus-« tesse d'esprit d'Ebn-Khaldoun, de sa sagacité, de son « érudition, de la variété et de l'étendue de ses connais-« sances. » L'on ne saurait rien ajouter à cet éloge de l'illustre orientaliste, qui a traduit presque en entier la longue et belle préface d'Ebn-Khaldoun sur l'excellence et les règles de l'histoire (*Chrest. arabe*, tome Ier) (1).

(1) On peut voir, en outre, dans le *Prologo* de J. Conde, les noms des divers auteurs qu'il a compilés pour en former son *Histoire*.

Je n'ose point mentionner parmi les historiens arabes le célèbre Hadjy-Khalfâ (ou Khalyfah, Moustapha-ben-Abd-Allah), parce qu'il est né à Constantinople, où il mourut en 1658. C'est cependant en arabe qu'il a écrit sa *Bibliothèque orientale*, qui, sous le titre de *Keschf edhonoun fy asmâ koutoub oualfonoun* (Découverte des pensées touchant les livres et les genres), contient, dans l'ordre alphabétique, des notices biographiques et littéraires sur 18,550 ouvrages : livre qui a servi de modèle et de guide à d'Herbelot.

Géographie. — Chez les Arabes, la géographie faisait partie de l'histoire. Comme l'on ne possédait point encore les connaissances qui ont servi de base à cette science toute moderne, comme l'on n'avait ni déterminé la forme exacte de notre planète, dont plus d'un hémisphère était encore inconnu, ni divisé idéalement sa surface par les lignes de longitude et de latitude, la géographie des Arabes ne pouvait pas être réellement la description de la terre; elle se bornait, comme celle de Strabon, à la topographie et à la statistique; elle était simplement une description de certaines localités, où se trouvaient mentionnés et décrits les villes, les fleuves, les montagnes, le climat, l'aspect, la culture, la population d'une contrée et les mœurs de ses habitants. Ainsi le livre d'Aboul-Féda, *Takouym-al-Boldâm*, ou *Vraie situation des pays*, est une géographie descriptive de la petite partie du monde oriental qu'il a pu connaître. D'autres géographes célèbres, tels qu'Al-Bekry — (Abou-Obeïd-ben-Abd-al-Azyz, de Niebla, mort en 1094), Ebn-al-Ouardy (mort à Alep en 1350), Ibn-Ayas (Mohammed-ben-Ahmed, qui vivait au commencement du XVI[e] siècle), et Léon l'Africain lui-même, n'ont rien fait de plus, le premier dans son livre *les Routes et les Provinces*, le second, dans sa *Perle des merveilles*, le troisième, dans sa grande cosmographie qui s'intitule *Parfum des fleurs ou merveilles des contrées*, et le dernier enfin dans sa célèbre *Description de l'Afrique*.

Il faut cependant faire une exception pour le schéryf Edryz (Abou-Abd-Allah-ben-Mohammed-al-Edryzy) qu'on appelle communément le géographe de Nubie, mais improprement, car, descendant de la famille royale

des Edryzytes, il était né à Ceuta, en 1099, et avait fait son éducation dans les écoles de Cordoue. Edryz paraît avoir fait de la géographie une science véritable, autre que l'histoire descriptive. On dit que, s'étant retiré à la cour du Normand Roger, roi de Sicile, il présenta à ce prince, dans l'année 1153, un globe terrestre, en argent, du poids de 800 marcs, et, pour l'explication de ce globe, un grand ouvrage de géographie dont le titre arabe *(Nazehat-al-Moschtak)* signifiait *Délassements d'un esprit curieux*. Ce livre était divisé en sept chapitres principaux, nommés *climats*, ce qui veut dire qu'Edryz divisait en sept zones la terre alors connue. Chaque *climat* se divisait lui-même en dix *régions*, et le géographe, marchant d'Occident en Orient, s'avançait ainsi du Portugal à la Chine. Malheureusement l'œuvre originale d'Edryz s'est perdue; il n'en reste qu'un abrégé incomplet, tronqué, que la traduction latine intitule *Relaxationes animi curiosi*, et sur lequel se sont exercés une foule de commentateurs. Mais, si imparfait qu'il soit, cet abrégé suffit pour faire connaître l'état très-avancé des connaissances géographiques chez les Arabes, et pour prouver que, jusqu'aux grands voyages maritimes des Portugais et des Espagnols à la fin du xve siècle, c'est-à-dire pendant plus de trois cents ans, tous les géographes de l'Europe ont simplement copié le planisphère d'Edryz.

Généalogies. — L'histoire comprenait, chez les Arabes, jusqu'à la connaissance des *généalogies*. Ils en avaient fait une véritable science, et fort cultivée, car, parmi plusieurs ouvrages sur les *Ansab* (généalogies), on cite celui de l'imâm Al-Mérouzy qui comprenait, jusqu'à

l'année 1166, quatre-vingts volumes, et qu'un second écrivain, Aly-ben-Athyr-al-Ghézéry, porta, en l'année 1254, jusqu'à cent volumes, appelant alors son livre *Allobâb*, ou *La plus pure noblesse*. Cette science semblera moins futile qu'elle ne le serait parmi nous, si on se rappelle que la nation arabe, fort peu compacte, était formée d'une foule de tribus, jalouses et rivales les unes des autres, et qui se disputaient la préséance jusque dans le conseil du khalyfe. Les Arabes étaient généalogistes comme le furent les Hébreux, comme le sont les Hindous ou les Ecossais, comme tous les peuples divisés en castes, tribus ou clans, et ils étendaient jusqu'à leurs chevaux ce soin de rechercher et de constater les races. Chacun portait, dans son nom même, sa noblesse, qui ne descendait pas seulement par la filiation, mais qui remontait aussi par la paternité, car un Arabe ne se glorifiait pas moins dans ses enfants que dans ses aïeux [1].

Contes et romans. — Le goût des récits, des aventures racontées, ce goût si vif et si populaire chez les Arabes, s'étendait jusqu'à la cour des khalyfes. L'une des charges du palais était celle de *conteur*, de *raouy*, charge que Schéhérazade remplissait si bien auprès du sultan Schériar. L'on trouve dans J. Conde qu'un affranchi des

[1] Voici, pour exemple, un nom arabe cité par J. Conde. C'est celui d'un wali de Denia, à l'époque où le Berbère Souléïman occupait le trône des Omméyades (1012) : Abd-Allah-ben-Obéïd-Allah-ben-Oualyd-ben-Youzouf-ben-Abd-Allah-ben-Abd-al-Azyz-ben-Amroû-ben-Otsman-ben-Mouhamad-ben-Khaldy-ben-Okbah-ben-Abi-Moaïty-ben-Abân-ben-Aamyr-ben-Oméyah-ben-Abdschemsy, surnommé Al-Moaïty de Cordoue. — Il était inutile d'ajouter à cette nomenclature « homme d'insigne noblesse. »

Omméyades, devenu wali de Séville, le poëte Ismaÿl-ben-Badr-ben-Ziadi, était *raouy* ou conteur (*novelista*) du khalyfe Al-Hakem II. « Il lui racontait des histoires de guerre ou d'amour, pleines d'étranges aventures, et dans un style élégant. » Ces récits, que toute la nation aimait passionnément, avaient dû être, dans l'origine, ceux d'événements véritables, de traditions héroïques; mais peu à peu, et ces traditions s'altérant de plus en plus, l'invention prit la place de la réalité, et à l'histoire succéda le roman. Dans une querelle littéraire sur ce sujet, Huet reconnaît que les Arabes étaient très-versés dans l'art des contes ([1]), et Saumaise affirme que le roman moderne est venu d'eux par les Espagnols. Cette opinion repose sur d'évidentes probabilités. Certes, les lecteurs de la fameuse collection appelée les *Mille et une Nuits*, c'est-à-dire tous ceux qui savent lire en quelque langue que ce soit, n'ont pas besoin qu'on leur apprenne de quelle façon les musulmans orientaux surent conter; mais ils peuvent ignorer depuis quelle époque et dans quels genres divers les Arabes ont écrit des contes. S'il est vrai, comme l'affirment bien des savants ([2]), que le *Livre de Job*, auquel on ne saurait trouver le moindre rapport avec le reste de la Bible, soit un poëme arabe traduit en hébreu, cela prouverait que les Arabes ont inventé le roman philosophique et moral, non-seulement avant Mahomet, mais avant Moïse. Au reste, leur littérature offre beaucoup d'autres ouvrages dans le même genre que l'histoire de Job. Je ne citerai pas le *Livre de Calilah et Dimnah*

([1]) .... *scientiæ hilari, id est fabulis et figmentis, fuisse deditissimos.* »

([2]) Voir l'article Job au Dictionnaire philosophique de Voltaire.

(les fables de Bidpaÿ), bien que les Arabes se le fussent approprié par des traductions qui nous l'ont fait connaître [1], puisque la conception originale de ce recueil des apologues de l'Orient remonte, d'après M. Sylvestre de Sacy, à l'antique brâme Vichnou-Sarma. Mais *je citerai* d'abord les fables du vieux Lokman, l'Ésope arabe, *que* le Koran met parmi les sages [2]; puis le roman moral de *Hay, fils de Jordhan* (Haÿ-ben-Djokadahn), par Abou-Djafar-ben-Tofaÿl, que l'orientaliste anglais Pococke a traduit en latin, sous le titre de *Philosophus autodidactus*, et dont le sévère Leibnitz a fait un pompeux éloge. C'est l'histoire d'un enfant abandonné dans une île déserte, qui s'élève, par la seule force de sa pensée, à la connaissance de Dieu et des lois de la nature. Les Arabes ont laissé des romans dans tous les autres genres : romans d'imagination, comme les *Voyages de Salam*, les *Aventures d'Aben-Scheybân*, par Aboulfarage, etc.; romans d'amour, comme les *Soupirs d'un Amant*, cité par Herbelot, le *Jardin des Désirs*, ou les amours de *Médjnoun et Léilah*, par Al-Bakaÿ, etc.; enfin romans de chevalerie, comme les *Douze Preux (Dovazdeh Rokh)*, dont les *Douze Pairs de France* peuvent bien être une imitation, etc. Il paraît que, dans leur sévérité puritaine, les Almoravides avaient proscrit toute cette espèce de littérature. Mais nous trouvons dans l'histoire de l'Almohade Abd-al-Moumen (J. Conde, *parte III. cap.* 43), que, tandis qu'il relevait

[1] Les Fables de Bidpaÿ, ou Pilpaÿ, furent traduites de l'arabe en latin, puis en *romance*, par ordre d'Alphonse X... *sacado de arabigo en latin, y romanzado por mandado del infante Alfonso* (Sarmiento, *memorias*. etc).

[2] « Nous donnâmes à Lokman la sagesse... » (Koran, sour. XXXI, v. 2 et suiv.) Les Arabes le surnomment toujours *Al-Hakem, Sapiens*.

Maroc de ses ruines et y rouvrait les écoles (en 1155), il défendit, par décret, qu'on brûlât davantage les livres de chevalerie, et qu'il permit, encouragea la lecture et la composition des *hadyz*, des histoires, contes et aventures.

Proverbes. — Célèbres dans l'Orient de temps immémorial, les proverbes, sentences et apophthegmes, dont Salomon lui-même fit, dit-on, le plus ancien recueil, s'alliaient parfaitement au goût et aux habitudes des Arabes. Dès le IIe siècle de l'hégire, Abou-Obaïd-al-Kassem-ben-Salam, de Hérat, avait rassemblé un nouveau recueil de proverbes et d'apologues, sous le titre d'*Al-Amisâl-al-Sayreh,* d'où Scaliger a tiré ses deux *Centuries de proverbes arabes*. Notre bibliothèque nationale en possède une autre collection, celle de Méïdani. Burckhardt, en Angleterre, M. Freytag, en Allemagne, ont aussi publié les *Arabian Proverbs* et les *Proverbia Arabica*. On en trouve également dans les *Proverbes turcs* recueillis par M. Jaubert à la suite de sa *Grammaire turque*. C'est encore des mêmes modèles, en héritant de leur goût et de leur style figuré, que les Espagnols ont pris l'habitude d'employer cette innombrable quantité de *refranes* qui forment la sagesse de Sancho Panza. Il y a des proverbes purement arabes dans la collection du *Commandeur grec* (1), dans les commentaires qu'en fit, à l'imitation des *adages* d'Erasme, un autre humaniste célèbre, Juan de Mallara, sous le titre

(1) Fernan Nuñez de Guzman, mort en 1553, appelé *el Pinciano* parce-qu'il était né à Valladolid qu'on croit l'ancienne *Pincia* des Romains, et le *commandeur grec* (*el comendador griego*), parce qu'il était commandeur de l'ordre de Saint-Jacques, et qu'il enseigna la langue grecque aux universités d'Alcala et de Salamanque.

de *Teologia vulgar*, enfin dans l'immense recueil (*Coleccion de refranes*) que publia Juan de Iriarte, au milieu du dernier siècle.

Langues étrangères. — La connaissance des langues étrangères n'était pas moins familière aux savants arabes. En Orient, à l'origine de leur puissance et de leurs études, ils apprirent d'abord l'hébreu, comme on le voit par l'ancienne traduction du Pentateuque d'Abou-Saïd-ben-Abou'l-Hosseïn, et le grec, qui devint pour eux la source commune des sciences et des lettres. Plus tard, les musulmans d'Espagne apprirent le latin et le castillan ([1]). La bibliothèque de l'Escorial renferme des dictionnaires arabe-hébraïque, arabe-grec, arabe-latin, arabe-espagnol; et lorsque Léon l'Africain (Al-Hassan-ben-Mohammed-al-Fasy), — ce jeune More de Grenade, emmené par ses parents de cette ville à Fez, après la conquête des rois catholiques, pris dans ses voyages, en 1517, par un corsaire chrétien, esclave du pape Léon X, qui le baptisa et lui donna son nom, puis, redevenu musulman à Tunis, — lorsque Léon l'Africain, dis-je, écrivit à Bologne, où il professait l'arabe, son *Vocabulaire arabe-espagnol*, il y joignit les mots hébreux et les mots latins.

Poésie. — Mais c'était la *poésie*, par-dessus tout, que les Arabes avaient en honneur. Doués d'une imagination ardente et prompte, quoique recueillis et contemplatifs, ils aimaient à revêtir leurs idées des riches parures du style de l'Orient. Ils écrivaient en vers jusqu'aux défis de prince à prince ou de chevalier à chevalier, jus-

([1]) C'est en grec, par exemple, que furent écrites les lettres d'Abdérame III à Othon le Grand, ainsi que les réponses d'Othon; et c'est en latin qu'eurent lieu les communications des légats germains avec la cour de Cordoue.

qu'aux notes diplomatiques, jusqu'aux traités d'alliances. Tout homme adonné aux travaux de l'esprit, fût-il astronome, médecin, chimiste ou théologien, joignait à son talent spécial le talent général de poëte ([1]). Faire des vers était pour eux une occupation presque familière, et leurs entretiens mêmes étaient souvent semés d'improvisations que rendait possibles l'extrême richesse d'une langue dont le dictionnaire (celui d'Al-Fyrouzabâdy) ne comptait pas moins de soixante volumes, et portait pour titre l'*Océan* (*Al-Kamoûs*), comme si ce mot eût pu seul exprimer l'immensité du sujet. Aussi le nombre de leurs poëtes est prodigieux. Hammad le Conteur se vantait, dès le VII[e] siècle, de pouvoir réciter par cœur, *sur la rime de chacune des lettres de l'alphabet*, cent poëmes arabes du temps du paganisme, outre la foule de petites pièces et de grands ouvrages des poëtes arabes musulmans (d'Herbelot, au mot *Hammad*); et l'auteur anonyme d'une *Histoire de la poésie française*, publiée en 1717, pouvait dire, dès ce temps où la littérature orientale était encore si peu connue, que « l'Arabie seule a produit plus de poëtes que le reste du monde. »

Là, comme aux Indes, en Grèce, en Scandinavie, comme en tous lieux, on fit des vers avant de savoir les écrire, et les poëtes n'eurent longtemps que la mémoire des hommes pour conserver leurs œuvres. Au moment de la venue du Prophète, les Arabes avaient pour spectacles, aux foires annuelles d'Okadh dans le Hedjaz, de même que les Grecs aux fêtes de Bacchus, des combats

([1]) On voit même souvent des guerriers ou des marins recevoir le surnom de *al-Ghazély*, le faiseur de *ghazels*, qui se donnait aux poëtes de profession.

littéraires, et les chants des vainqueurs étaient affichés, appendus, dans la sainte Kaaba comme des inspirations de l'esprit divin. Mahomet y trouva les œuvres des sept poëtes illustres, qu'on appelait les sept *Suspendus* (*Al-Moallakas*). C'étaient Schanfara (ou Chanfary), Nabéga, Aschah, Maïmoun, Zoheïr, Amrialkaïs et Thomadhyr. Du premier, resté le plus célèbre, M. Sylvestre de Sacy a traduit le beau poëme intitulé *Lamiyat-al-Arab*, ainsi que des fragments du second et du troisième [1]. Après Mahomet, qui fut un grand poëte, bien qu'il se défende et s'indigne de ce mérite, la poésie fut cultivée par toutes les races arabes, en Asie, en Afrique, en Europe, jusqu'à leur totale extinction ; et c'est en arabe que beaucoup de poëtes des autres nations musulmanes, Mores, Persans et Turcs, ont souvent écrit, et que souvent ils écrivent encore. La poésie devint un des plus puissants moyens de célébrité, de richesse, de pouvoir ; elle ouvrit la porte aux honneurs, elle donna même une certaine indépendance. La cour d'Haroun-al-Raschyd, au VIII[e] siècle,

(1) *Chrestomathie arabe*, tome II.

Parmi les anciens poëtes, ce Schanfara mérite une mention spéciale. Son nom veut dire *qui a de grosses lèvres*. Il était de la tribu d'Azd, et passait non-seulement pour le premier poëte, mais aussi pour le plus agile coureur et le plus adroit archer de toute l'Arabie. On raconte qu'il avait juré de tuer cent hommes de la tribu des Bénou-Salaman, ennemie de la sienne. Il en tua quatre-vingt-dix-neuf à coups de flèches, en disant à ceux qu'il rencontrait : *à ton œil*. Les Bénou-Salaman lui tendirent des embûches, le prirent et le mirent à mort. Mais l'un des meurtriers lui ayant donné un coup de pied sur le crâne, se blessa avec une esquille d'os, et mourut de cette blessure ; ce qui compléta les cent victimes, et accomplit le vœu de Schanfara. Son poëme, d'une admirable et surprenante énergie, a pour sujet la description de sa vie dans un asile désert où il s'était caché pour échapper aux trames de ses ennemis.

était égayée par les saillies du poëte jovial et satirique Abou-Novas (Abou-Aly-al-Hassan, né en 745, mort en 810). Puis le fils d'un porteur d'eau, Al-Moténabby (Abou'l-Thaÿb-Ahmed, né à Koufah en 915), chanta les exploits de l'émyr d'Halep, Seïf-Eddaulah. Peu après, Abou'l-Ola (ou Abou'l-Ala, Zaïd-ben-al-Hassan al Rebaÿ, né à Moarrah en 973), que la petite vérole fit aveugle presque en naissant, put étaler, dans des vers libres et hardis, tout le relâchement de ses mœurs et de sa doctrine ([1]). Le fameux Abou-Temâm (Habyb-ben-Aous-al-Thaiy, né vers 786) avait été tisserand et serviteur dans une mosquée de village avant d'être appelé le Prince des poëtes, et de mourir très-riche, quoique très-jeune. C'est d'Abou-Temâm, auteur des recueils appelés *Hamazah*, *Fohoul-al-Schoara*, *etc.*, souvent cités dans les *anthologies*, qu'un autre poëte a dit pour la première fois : « La vivacité de son esprit consume son corps, comme la lame d'une épée en use le fourreau. » Enfin les surnoms sous lesquels sont connus une foule d'écrivains arabes, le *Charpentier*, le *Serrurier*, le *Potier*, le *Chau-*

([1]) Voici, par exemple, un quatrain cité par d'Herbelot (au mot Aboulola) :

« Les chrétiens errent çà et là dans leur voie, et les musulmans sont tout à fait hors du chemin ;

« Les Juifs ne sont plus que des momies, et les mages de Perse des rêveurs.

« Le partage du monde est donc réduit à deux sortes de gens :

« Les uns ont de l'esprit et pas de religion ; les autres de la religion et peu d'esprit. »

Un autre poëte, Sodhaÿl, a exprimé la même pensée : « Vous cherchez « dans ce monde, dit-il, deux choses que vous n'y trouvez point. La pre- « mière est un homme savant qui soit pieux, car aussitôt que vous rencon- « trez la piété, vous rencontrez l'ignorance..... »

dronnier, le *Marchand de dattes*, *etc.*, indiquent assez que, chez eux, la science et la poésie pouvaient élever les hommes du bas en haut de l'échelle sociale, et jusqu'au plus haut, car on voit les historiens arabes interrompre le récit des plus graves événements pour mentionner, à son temps précis, la mort des savants et des poëtes, aussi bien que celle des walis, des hagibs et des rois.

La poésie fut importée d'Orient en Espagne avec la conquête, et dès le temps de Mouza. Elle s'y acclimata sous les émyrs, elle y fleurit merveilleusement sous les khalyfes. Depuis le premier Abdérame jusqu'au Zaquir (Boabdil), les poëtes remplirent la cour de Cordoue, celle de Séville, celle de Grenade, et jusqu'aux petites cours des walis de province. Leurs principaux ouvrages, soit *Kassideh* (poëmes d'au moins trente vers ou distiques), soit *Ghazel* (pièces fugitives), étaient recueillis dans des collections qu'on appelait d'ordinaire *divans* (*al-dyouan*, réunions, assemblages). On disait le *divan* de tel poëte, pour indiquer le recueil de ses œuvres [1]. Le khalyfe Al-Hakem II se fit lui-même l'éditeur et l'arrangeur du *divan* d'un poëte de Cordoue, Ahmed-ben-Mouhamad-ben-Abdrabihy; il le divisa en vingt parties, auxquelles il donna des titres singuliers : le ciel, les étoiles, l'aurore, le jour, la nuit, le nuage, l'amour, le repentir, la gazelle, etc. Mais de plus vastes recueils renfermaient quelquefois les œuvres choisies d'un grand nombre de poëtes. Tels sont, pour l'Espagne, la collection d'Abou-Bekr-ben-Daoud-al-Isfahany, appelée *Les*

[1] C'est aussi le titre qu'a donné Gœthe au recueil de poésies orientales qu'il a composées dans son extrême vieillesse.

Fleurs, et celle d'Aben-Ferage (Ahmed-ben-Feradj-al-Jaeny), appelée *Les Jardins* ([1]), qui appartiennent à la brillante époque d'Al-Hakem II et d'Al-Mansoûr. Il était un peu long de parcourir tous ces *jardins* et de cueillir toutes ces *fleurs*; car l'un et l'autre recueil se composait de cent chapitres, qui renfermaient chacun cent pièces de vers (J. Conde, *parte II*, *cap.* 103).

Il faut remarquer toutefois qu'au milieu de cette multitude, les deux principales compositions poétiques, l'épopée et le drame, manquaient complétement à la littérature des Arabes. Bien que les sujets d'Iliade ou d'Odyssée fussent fréquents dans leur histoire, qu'ils eussent même des traditions épiques, semblables aux rapsodies, et des Pisitrates, au besoin, pour les recueillir, aucun poëme homérique ne se forma chez eux. Ils ne firent non plus aucun essai pour imiter Sophocle ou Aristophane. Les préjugés religieux et la grande réserve des mœurs domestiques s'opposèrent toujours à l'éclat des représentations théâtrales. On n'a d'eux que des satires dialoguées ([2]). En somme, la littérature poétique des Arabes se compose presque uniquement de petites pièces dans le genre, la forme et le goût des *romances* espagnoles et des *trobas* provençales.

Dans les langues actuelles de l'Europe, ces langues sœurs, nées des mêmes parents, et qui tendent encore

([1]) Aben-Feradj composa son recueil en prison, où l'avaient fait enfermer des vers satiriques. On disait de lui qu'il était comme le rossignol auquel son admirable chant fait perdre la liberté.

([2]) Casiri a trouvé, dans les cahiers de l'Escorial, un recueil d'au moins huit cents épigrammes que se renvoyèrent, en forme de dialogue, dans une dispute littéraire, les poëtes Salahéddyn et Taghéddyn. (*Bibl. arab., Esc.*, tome I, p. 126.)

chaque jour, comme les mœurs et les habits, à se rapprocher les unes des autres, nous voyons combien il est difficile de faire passer toute œuvre poétique, même contemporaine, d'un idiome à l'autre. « Les poëtes ne se traduisent pas, » a dit Voltaire. Nous devons en conclure qu'il est impossible de bien rendre aujourd'hui, dans nos langues de l'Occident, les poésies orientales d'une époque déjà fort éloignée. Michel Casiri, qui élève très-haut le mérite des poëtes arabes, puisqu'il les met au niveau des poëtes grecs et latins, et qui affirme que toutes les traductions de l'arabe faites jusqu'à lui ne sont pas des *versions*, mais des *perversions*, Michel Casiri a le droit de nous dire : « Vous ne pouvez savourer les fruits de cette poésie, car, semblables aux vins qu'on transporte en pays étrangers, ils perdent leur force, leur esprit, leur bon goût. » Cependant, si les beautés de forme nous peuvent échapper, si nous n'apprécions pas pleinement la majesté, la grâce ou la finesse de l'expression, nous pouvons du moins reconnaître et déclarer, en voyant le choix des sujets, que, depuis la culture des hautes sciences, les Arabes n'ont plus fait de la poésie qu'un simple passe-temps, un plaisir de l'esprit, délicat sans doute, mais un peu frivole. Il suffit, pour en être convaincu, de lire les vers que citent leurs historiens, et qu'ils citent en quelque sorte comme des événements. L'on a déjà vu, dans le récit qui précède (1er volume, pages 181 et 238), les vers que reçurent Al-Mansoûr et Youzef l'Almoravide, au fort d'une bataille contre les chrétiens. L'on peut trouver encore, dans les historiens compilés par J. Conde (*parte II*, *cap*. 99), d'autres vers adressés au même Al-Mansoûr, par un grand seigneur

poëte, qui lui envoyait, pendant l'hiver, un bouquet de roses des quatre saisons : « Quand je cueille pour toi ces belles roses dans mon jardin, les gens s'étonnent, et disent, dans l'admiration que cause leur vue : Est-ce que l'heureuse année presse sa marche? Est-ce que les prés offrent déjà des fleurs précoces? ou bien est-ce que le temps d'Al-Mansoûr est un printemps perpétuel? » Ce trait est joli, mais un madrigal mérite-t-il place dans l'histoire? Et si l'histoire l'enregistre, c'est donc qu'elle n'avait pas à recueillir de poésies plus sérieuses, plus importantes, plus dignes d'elle et de son héros. C'est encore l'histoire qui rapporte qu'au temps d'Al-Hakem II, le siècle d'or, un poëte de Cordoue ayant chanté l'*Excellence de la rose*, et un autre poëte ayant fait une *Description de la pluie*, tous les beaux-esprits se partagèrent entre les deux compositions, et que cette querelle littéraire produisit une foule d'autres œuvres brillantes. Voilà, certes, de l'art pour l'art, et l'on ne saurait en trouver un exemple plus fameux que ce combat de la Rose et de la Pluie, soutenu par tant d'auxiliaires. Mais l'art ainsi compris, loin d'élever une nation, la rapetisse, et marque, au lieu d'une grandeur solide et durable, sa décadence inévitable et prochaine. Peu après cette époque, le troisième Aben-Abêd de Séville, poëte lui-même, avait pour ministre le célèbre poëte Abd-Allah-ben-Zeÿdoun [1], et l'émyr de Badajoz choisissait également

[1] Auteur des épîtres *Zeydounia* et *Djehouaria*, du poëme *Al-Nounya*, ainsi nommé parce que toutes les rimes finissaient par la lettre *noun*, etc. Il est resté célèbre dans l'Orient comme dans l'Andalousie, et on le citait encore pour modèle, au bout de trois siècles, à la cour du Mogol Timour-Leng.

pour wazir un autre célèbre poëte, Abou-Mouhamad-ben-al-Méghyd. L'on ne voyait alors que des poëtes dans tous les hauts emplois, et, jusqu'aux messages politiques, tout s'écrivait en vers, témoins les lettres d'Aben-Abêd à Youzef et même à Alphonse VI. Mais alors *aussi*, les Espagnols prenaient Tolède, menaçaient l'Andalousie, et les émyrs, avec leurs ministres poëtes, ne trouvaient plus qu'un moyen de résister aux armes chrétiennes, celui d'appeler de l'Afrique un défenseur, et de livrer les débris du khalyfat des Arabes au chef des Berbères. C'était le suicide de leur civilisation, comme de leur empire.

Que l'histoire cite des vers, c'est bien, à la condition que ces vers fassent partie de l'histoire, c'est-à-dire qu'ils servent à peindre, soit les mœurs d'une nation ou d'une époque, soit les traits particuliers d'une grande figure historique. A ce dernier titre, je répéterai volontiers une courte élégie pour laquelle le nom de son auteur réclame notre préférence. On l'attribue au khalyfe Abdérame Ier, ce rejeton des Omméyades, qui, fuyant le glaive des Abbassydes sous lequel était tombée sa famille entière à Damas, fut tiré du désert de l'Atlas, où il cachait sa tête proscrite, pour ériger le trône impérial de Cordoue (vers 755). Ce monarque puissant, renommé, victorieux dans toutes ses entreprises, aimé de sa famille, glorifié de ses sujets, exempt de crainte et de remords, n'avait pas trouvé le bonheur. Au lit de mort, il ne comptait, dans sa longue et brillante carrière, pas plus de quatorze jours heureux : ce n'était pas le nombre de ses victoires. Poursuivi, sur un trône étranger, par les souvenirs de sa patrie et de son enfance, Abdérame fit venir un jeune palmier de

Syrie, le planta dans la cour de son palais, et, pour tromper ses regrets, il se plaisait sous l'ombrage de cet arbre venu des mêmes lieux que lui. Un jour, dans sa tristesse, il lui adressa ces vers qu'a recueillis l'histoire : « Toi aussi, palme brillante, tu es étrangère en ce pays. « Le doux vent des Algarves te balance et te caresse; en- « racinée dans un sol fertile, tu élèves ta cime vers le « ciel; et pourtant tu verserais des larmes amères, si tu « pouvais sentir comme moi. Tu ne souffres pas les in- « quiétudes d'un sort agité, ni les pluies de douleur qui « m'inondent sans cesse. J'ai arrosé de mes larmes les « palmes que baigne l'Euphrate; mais les palmes et le « fleuve ont oublié mes peines, depuis que les destins « contraires et les cruels Abbassydes m'ont arraché aux « doux objets des affections de mon âme. A toi, de notre « chère patrie il ne reste aucun souvenir; moi, triste, « en pensant à elle, je ne puis retenir mes pleurs. » (J. Conde, *parte II*, *cap*. 9.) [1].

Femmes célèbres.—Aux époques glorieuses et florissantes, la passion de l'étude, le goût de la science, s'étaient si généralement répandus parmi les Arabes, que les femmes elles-mêmes avaient partagé leurs travaux et leurs succès. Au temps de Mahomet, l'un des sept poëtes *Suspendus*, Thomadhyr, était une femme, et la bien-aimée des épouses du Prophète, Aÿscha, qui fit de son père Abou-Bekr le premier khalyfe, fut aussi l'un des interprétateurs canoniques du Koran. En Orient, sous les Abbassydes, en Espagne, sous les Omméyades, plusieurs femmes acquirent

[1] On trouvera quelques autres fragments de poésies arabes dans la troisième partie de cet ouvrage, au chapitre : *les Académies*.

une grande et historique célébrité. L'on peut citer, pour ce dernier pays, Waladat, fille du khalyfe Mouhamad-al-Mostansir-bi'llah (vers 860), surnommée la Sapho de Cordoue. « Dans les délices de Medynat-al-Zohrah, disent les historiens d'Abdérame III, il se plaisait à *entendre* chanter les élégantes compositions de Mozna, son esclave secrétaire, d'Aÿscha, demoiselle noble de Cordoue, fille d'Ahmed-ben-Kadim, qui fut, au dire d'Aben-Hayan, la plus sage, la plus belle, la plus savante de son siècle, et de Safya, fille d'Abd-Allah-al-Rayi, très-belle aussi et très-docte poétesse... » (J. Conde, *parte II*, *cap*. 87.) « En ce temps, ajoutent les historiens d'Al-Hakem II, où l'érudition et la poésie étaient si estimées en Espagne, les femmes mêmes, dans leur retraite, étaient studieuses, et plusieurs se distinguaient par leur esprit et leurs connaissances. Le khalyfe avait dans son alcazar Lobnah, demoiselle d'une grande beauté, docte en grammaire, en poésie, en arithmétique et autres sciences; elle écrivait avec une singulière élégance, et le khalyfe se servait d'elle pour écrire ses affaires réservées, et personne dans le palais ne l'égalait en finesse de conceptions et en suavité de ryhthmes poétiques. Fatima, fille de Zakaryah-al-Schabléry, écrivait avec une rare perfection, et copiait des livres pour le khalyfe; tous les savants admiraient ses compositions et sa belle écriture, soit sur papier, soit sur parchemin; elle avait une précieuse collection de livres d'arts et de sciences. Khadidjah, fille de Djafar-ben-Noseïr-al-Témymi, faisait, dans ce temps, de très-beaux vers, et les chantait avec une très-douce voix. Maryem, fille d'Abou-Yakoub-al-Faÿzouli, enseignait l'érudition et la poésie aux demoiselles des

principales familles de Séville, avec une grande célébrité, et de son école plusieurs sortirent insignes dans ces talents, qui devinrent les délices des palais des princes et grands seigneurs. Rhadyah, nommée l'*Étoile heureuse*, affranchie du khalyfe Abdérame, qui la céda à son fils Al-Hakem, était l'admiration de son siècle pour ses vers et ses élégantes histoires. Après la mort du khalyfe, elle voyagea en Orient, et partout fut applaudie des doctes. » (J. Conde, *parte II*, *cap.* 93) La renommée qu'ont acquise ces femmes illustres doit nous apprendre quelle était alors la condition de tout leur sexe. Assurément, pour que l'on confiât à des femmes une chaire publique d'enseignement ou les secrets d'État, il fallait que, malgré la sévérité des mœurs publiques et privées, les Arabes leur accordassent des lumières, de la liberté, et qu'ils n'eussent pas, comme les musulmans de nos jours, condamné la moitié de l'espèce humaine au néant de l'ignorance et de l'esclavage.

ÉTABLISSEMENTS SCIENTIFIQUES.

Colléges. — Une foule d'établissements publics concouraient à entretenir, à développer le goût et les progrès de la nation. Nous avons eu déjà l'occasion de dire que le premier soin des Arabes, lorsqu'ils avaient conquis ou fondé une ville, était d'y élever une mosquée et une école *(madrézah)*, deux choses inséparables pour eux. Comme, dans ces écoles, les élèves n'étaient pas seulement enseignés, mais logés et nourris, ce sont les Arabes qui donnèrent à l'Europe le modèle des colléges, c'est-à-dire des institutions où les jeunes gens, rassem-

blés sous l'enseignement de plusieurs maîtres, se livrent à l'étude de toutes les siences. Le grand collége du Caire, fondé par Saladin (Salah-eddyn) était si vaste, qu'au dire de Léon l'Africain, il servit, dans une émeute, de forteresse à toute l'armée des rebelles. Le rabbin voyageur Benjamin de Tudela (mort en 1173) rapporte dans son *Itinéraire* qu'il trouva à Alexandrie vingt grandes écoles où affluaient de toutes parts, comme au temps des Ptolemées, les amis de la philosophie. Dans l'Espagne musulmane, toutes les villes avaient leur collége; quelques-unes, plusieurs. Cordoue en comptait d'autres que la *Madrézah* de la mosquée, où le khalyfe entretenait trois cents orphelins, par exemple, celui qui se nommait *Dar-al-Ikma*, *Domus sapientiæ;* et Grenade eut plus tard, outre le collége royal, celui nommé *du Fils d'Azrah*. Il est même fait mention du collége de Callosa, qui n'est qu'un petit bourg du pays de Valence. Al-Hakem II en fonda plusieurs, au dire d'Abou-Bekr dans son *Histoire des hommes illustres* (1), et un grand nombre de savants arabes, dont l'histoire rapporte fidèlement la naissance et la mort, les aventures et les œuvres, sont cités pour avoir rempli les places de professeurs ou de directeurs des colléges. L'un d'eux, Assaï, a raconté dans un livre considérable l'histoire de tous les colléges de l'islam (2). Si j'ai dit que les Arabes ont donné à l'Europe le modèle de ces institutions, ce n'est point seulement parce qu'en cela, comme en tant d'autres choses, ils ont été nos devanciers, mais encore parce que le premier collége établi parmi nous, celui de Saint-Clément à Bologne en

(1) *Complura collegia studiorum...* » (Trad. de Casiri.)

(2) D'Herbelot, au mot *Madrassah*.

Italie, doit sa fondation à un Espagnol, le cardinal Albornoz (ministre et général d'Alphonse XI, né à Cuenca en 1300, mort à Viterbe, en 1367), qui en avait pris l'idée parmi les Mores de Grenade ([1]).

Observatoires. — Les premiers observatoires astronomiques furent également élevés par les Arabes. Le khalyfe Al-Mamoun en fit construire un dans son propre palais à Bagdad, et la haute tour de la Giralda, qui sert actuellement de clocher à la cathédrale de Séville, était l'observatoire de cette cité. Le nouvel usage qui lui fut attribué par saint Ferdinand a conservé jusqu'à nous cette magnifique fondation de l'astronome Mouhamad-Djeber.

Académies. — Les académies modernes doivent encore la naissance aux Arabes. On a fait honneur de leur invention à l'Italien Giacomo Allegretti, de Forli, qui, dans le XIVe siècle, fonda l'académie de Rimini. Mais, bien avant cette époque, les Arabes avaient une quantité de ces corps savants qui se livraient à des travaux communs, et dont les membres se renouvelaient par élection. En Orient, les académies de Basrah (Bassora), de Koufa; en Espagne, celles de Cordoue, de Séville, de Tolède, de Valence, de Grenade, luttèrent par le mérite et la célébrité. Elles étaient de plusieurs sortes, et ne s'occupaient pas moins des sciences que des belles-lettres.

([1]) « C'est probablement des universités moresques que l'on a tiré nos anciens réglements académiques. On trouve dans Middeldorph (*Commentatio de institutis litterariis in Hispania*, p. 11-54.) une description très-intéressante des universités arabo-espagnoles de Cordoue, de Grenade, de Tolède, de Séville, de Murcie, etc. L'instruction publique y était partagée en deux classes; les grades s'obtenaient au moyen de thèses. » (Libri, *Histoire des sciences mathématiques en Italie*, discours préliminaire, p. 136, note 1.)

« En ce temps-là (sous Abdérame III), il y avait de nombreuses conférences d'érudits chez le kady Aben-Zarb, auxquelles assistaient beaucoup de savants de la ville et les gens de la plus haute noblesse. Chez le wasir Izahben-Ishak, et chez Schalaf-ben-Abès-al-Zaraouy, célèbres tous deux par leur savoir en toute science, et surtout par leurs doctes ouvrages de médecine, les conférences se composaient d'hommes adonnés aux sciences physiques, à l'astronomie, aux calculs. Ils étaient tous deux médecins du khalyfe, et leurs maisons étaient ouvertes de jour et de nuit... » (J. Conde, *parte II, cap.* 81.) Il est fait mention d'une académie d'histoire fondée à Xativa par Mohammed-Abou-Amer, connu sous le nom d'Al-Monkarral, et d'une académie d'*Alkoranistes*, fondée à Cordoue par Al-Kasem-ben-al-Raby. Parmi les sentences d'Aly-ben-Abou-Thaleb, qui sont chez les musulmans comme les proverbes de Salomon furent chez les juifs, se trouve celle-ci : « L'académie des savants est un des prés du paradis. » Un jour, le roi de Grenade Mouhamad IV (1328), après quelques succès contre les chrétiens, recevait les louanges des savants de sa cour, qui vantaient à l'envi son mérite militaire : « Pourquoi tant d'éloges? leur dit-il. Il semble que vous ayez trouvé le roi de la sagesse, comme c'était jadis la coutume dans les académies de Cordoue et de Séville. » (J. Conde, *parte IV, cap.* 19.) Cette réponse peut faire supposer que les académies arabes se choisissaient un chef, un président, qu'elles appelaient le *Roi de la sagesse* (ou de la science, *sapientiæ*).

Bibliothèques. — Nous avons vu précédemment que les khalyfes omméyades d'Espagne entretenaient dans tous

les lieux où se parlait la langue arabe des envoyés dont l'unique charge était de leur transmettre les ouvrages importants que les écrivains étrangers mettaient au jour. D'une autre part, il était d'usage, pour les savants arabes, de faire des voyages littéraires et scientifiques, comme par observance d'une sorte de pèlerinage [1]. Il n'est pas de biographie d'un homme illustre par les travaux de l'esprit où l'on ne rapporte quelque voyage de cette espèce, en Espagne, s'il est d'Asie, en Asie, s'il est d'Espagne, et toujours par les côtes d'Afrique. Cette double coutume ne pouvait manquer d'accroître le nombre infini d'ouvrages que produisaient des études si générales et si variées. Toutes ces richesses, propres ou d'emprunt, étaient recueillies avec soin, pour l'enseignement et le plaisir de la nation, dans les *Kitab-Kisna*, ou *Trésors des Livres*. L'Espagne arabe seule renfermait soixante-dix bibliothèques publiques. Il n'eût pas été possible d'en trouver autant dans le reste du monde, même longtemps après que Niccolo Niccoli, au XVe siècle, eut donné à Cosme de Médicis l'idée de fonder un semblable institut littéraire. Voici ce que les historiens racontent de celle du palais Mérouân, à Cordoue, sous le khalyfe Al-Hakem II : « Sa bibliothèque était arrangée par ordre de sciences et de connaissances humaines. Toutes les salles et toutes les armoires portaient d'élégantes inscriptions, pour indiquer les livres qu'elles

(1) *Hujusmodi itineraria in nostris bibliothecis arabicis frequentissime occurrunt. Mos enim erat per ea tempora doctis hispanis solemnissimus in varias scilicet orbis plagas excurrere, viros litteratos visendi consulendique gratiâ; inde eorum scripta cum academiis hispanis communicare* (Casiri, *Bibl. Hisp. Ar. Esc.* tome II, p. 151).

contenaient, les sciences et les arts dont il était traité. Dans les catalogues étaient notés les ouvrages, les noms de leurs auteurs, leur famille et patrie, l'année de leur naissance et de leur mort, tout cela avec beaucoup de critique et d'exactitude.... Aben-Hayân dit que *les catalogues de cette bibliothèque Mérouânia, appelée ainsi* parce qu'elle était dans le palais Mérouân, formaient quarante-quatre volumes, chacun de cinquante feuilles, seulement avec les noms des auteurs et des recueils. Suivant Télyd-al-Féty, le catalogue général ne fut terminé qu'au temps du khalyfe Heschâm, fils d'Al-Hakem.... Il avait remis la direction de sa bibliothèque à son frère Abd-al-Azyz, à cause du goût de ce prince pour les belles-lettres et la poésie, et son frère Al-Mondhyr était spécialement chargé du soin des savants et des académies... » (J. Conde, *parte II*, *cap.* 88.) Ainsi, le seul catalogue de cette bibliothèque, dont la direction était confiée au propre frère du khalyfe, comme un honneur et une récompense, comme le premier poste de l'empire, formait quarante-quatre volumes de cinquante feuilles. On évaluait à six cent mille le nombre de ses volumes manuscrits. Quatre cents ans plus tard, après tous les efforts de Charles le Sage, la Bibliothèque royale de France se composait d'environ neuf cents volumes, dont les deux tiers étaient des livres de théologie. (Dulaure, *Histoire de Paris*.)

Tous ces trésors accumulés, toutes ces œuvres enfantées, de l'Euphrate au Nil et du Nil au Tage, par l'intelligence des Arabes, ont péri avec leur puissance. La nation des Al-Mamoun et des Al-Mansoûr a disparu de la terre, sans laisser, pour ainsi dire, de vestiges. Des frag-

ments d'édifices et des lambeaux d'écrits, voilà tout ce qui nous reste d'elle. Un fanatisme aveugle, stupide, a voulu détruire jusqu'à la mémoire d'un peuple contre lequel s'étaient élevées la haine nationale et la haine religieuse. Pouvons-nous croire, aujourd'hui, qu'après la prise de Grenade par les rois catholiques, en 1492, on brûla en grande pompe une telle foule de livres arabes, apportés de tous les points de l'Espagne pour ces déplorables *autos-de-fe*, que les historiens contemporains portent le nombre des volumes dévorés par les flammes à plus d'un million? (J. Conde, *Prólogo.*) Il suffisait qu'un manuscrit contînt des caractères arabes pour qu'on lui donnât, sans plus de vérification, le nom d'*Alcoran*, et que ce nom maudit le fît aussitôt condamner au feu. Les plus puissants et les plus doctes imitaient la tourbe ignorante des fanatiques, et Fléchier, dans la *Vie de Ximenez*, rapporte comme une prouesse de son héros qu'en 1500, dans une cérémonie publique à Grenade, l'archevêque de Tolède brûla de sa main plus de cinq mille *Korans* ou livres arabes, « sans épargner ni enluminures, ni reliures de grand prix, ni ornements d'or et d'argent. » Quel zèle et quelle grandeur d'âme ! Et il brûla de la sorte plus de quatre-vingt mille volumes arabes (1).

(1) « De orden del cardenal Cisneros se abrazaron mas de ochenta mil « volùmenes como si no tuvieran mas libros que su Alcoran. » (Aledrès, *Descripcion de España*, Prol. p. 4.)

Le peu de livres que les Mores purent soustraire à la destruction furent envoyés par eux en Afrique. Léon l'Africain raconte que son hôte à Alger avait rapporté de Grenade, lui seul, plus de trois mille volumes. Mais dans le sac de Tunis, par l'armée de Charles-Quint, en 1536, tous les livres arabes furent impitoyablement brûlés. Une circonstance heureuse faillit dédommager en partie de ces pertes irréparables. On prit, sous Philippe III,

INVENTIONS.

Aidés par toutes ces sciences, et par tous ces moyens de les cultiver avec succès, les Arabes ont fait une *foule* d'inventions diverses, et les plus importantes peut-*être* des temps modernes, après l'imprimerie.

Horloges.— Ils excellaient dans la mécanique. Chez eux l'usage des horloges, des machines à mesurer le temps, remontait à l'origine de leur puissance, et personne n'ignore que la première horloge qui parut en Occident fut celle qu'envoya le khalyfe Haroun-al-Raschyd en présent à Charlemagne, avec un jeu d'échecs et des plants de divers fruits et légumes encore inconnus parmi nous (dans l'année 807). Que cette horloge ait été mue simplement par une clepsydre, qu'elle fût une horloge d'eau, il n'en est pas moins démontré, puisqu'elle comptait les douze heures du jour en faisant tomber autant de balles d'airain sur un timbre de même métal, que, dès cette époque, les Arabes avaient autre chose pour *marquer* les mesures du temps que l'antique *sablier* et le cadran solaire. Il est certain, d'ailleurs, qu'ils construisirent de véritables horloges mécaniques. On a cru que, dans son célèbre *Itinerarium*, le rabbin Benjamin de

un vaisseau qui contenait la bibliothèque de Muley-Zydân, *miramolin* de Maroc, et cette précieuse capture fut déposée tout entière dans la bibliothèque des rois d'Espagne à l'Escorial. Mais, le 7 juin 1674, c'est-à-dire avant que l'étude des langues orientales permît de recueillir tous les fruits d'une si belle conquête littéraire, le feu prit à l'Escorial, et consuma huit mille volumes, presque tous arabes (Nicolas Antonio, préface de la *Biblioteca Española*). En 1760, lorsque Michel Casiri commençait à dresser l'inventaire de la bibliothèque arabe, il restait encore 1,824 volumes manuscrits.

Tudela, si longtemps accusé de mensonge, et maintenant reconnu véridique, avait fait un conte en décrivant l'horloge de Damas; mais cette même description, faite par l'Arabe Aben-Djobéïr, est recueillie dans la *Relation* d'Abd-al-Lathyf ([1]). Le P. Martin Sarmiento affirme qu'il a trouvé plusieurs mentions expresses d'horloges dans les manuscrits arabes, et il les nomme, pour traduire littéralement, *horloges automates*, se mouvant d'elles-mêmes. J. Conde cite également (*parte IV*, *cap*. 16). un certain Abou-Abd-Allah-ben-Arrakam, instituteur du roi de Grenade Nazar (Al-Nasser, vers 1310), « homme incomparable dans l'art mécanique (*la maquineria*), » qui était célèbre parmi les siens pour avoir inventé des tables astronomiques et de très-ingénieuses

([1]) « Quand on sort par la porte Djiroum, on voit à droite, dans la muraille de la galerie en face, une sorte de salle ronde en forme de grande voûte, dans laquelle sont deux disques de cuivre percés de petites portes, dont le nombre égale celui des heures du jour, et deux poids de cuivre tombent du bec de deux éperviers de cuivre dans deux tasses percées. Vous voyez les deux éperviers étendre leur cou, avec les poids, sur les deux tasses, et laisser tomber les poids; cela se fait d'une façon si merveilleuse qu'on croirait que c'est de la magie. Les poids en tombant font du bruit, puis ils rentrent par les trous des tasses dans l'intérieur du mur. Aussitôt la porte se referme avec une tablette de cuivre. Cela continue ainsi jusqu'à ce que, toutes les heures du jour étant passées, toutes les portes se soient fermées. Pour la nuit, c'est un autre mécanisme. Dans l'arcade qui entoure les deux disques de cuivre, sont douze cercles de cuivre percés, et dans chaque cercle un vitrage. Derrière le vitrage est une lampe que l'eau fait tourner par un mouvement proportionné à la division des heures. Quand une heure s'achève, la lueur de la lampe illumine le verre, et les rayons se projettent sur le cercle de cuivre. Ensuite la même chose a lieu pour le cercle suivant, jusqu'à la fin des heures de la nuit. Un homme est chargé de diriger cette mécanique, et de remettre les poids à leur place. On nomme cette machine l'horloge. Voilà ce qu'en dit Aben-Djobéïr : Dieu seul est parfaitement savant (Trad. de Sylvestre de Sacy). »

horloges (*muy ingeniosos reloxes.*) Reste à savoir si les *horloges automates* des Arabes étaient à pendule ou seulement à balancier circulaire. Le savant docteur Edouard Bernard, d'Oxford, n'hésite point à déclarer que cette grande découverte de l'emploi du pendule pour la mesure du temps appartient aux Arabes, et qu'il faut leur restituer une invention que se disputèrent l'Italie et la Hollande, Galilée et Huyghens [1]. Laissons-lui, sans insister, la responsabilité de cette opinion un peu aventureuse et qui ne repose pas sur de solides preuves.

Les Arabes, qui construisirent une foule d'ingénieuses machines de guerre, soit pour l'attaque, soit pour la défense, employaient l'art mécanique à toutes sortes d'usages. Voici, par exemple, la description que font leurs historiens d'un *minbar* (chaire de prédicateur), et d'une *maksoura* (tribune réservée), construits dans la mosquée de Maroc pour l'émyr almohade Abd-al-Moumen (vers 1150) : «... On lui présenta un *minbar*, ou chaire, de merveilleux travail. Toutes les pièces en étaient du bois aromatique appelé *lyt* et de sandale rouge ou jaune; les chapes, viroles et crampons, les clous, les vis, étaient d'or et d'argent gracieusement travaillés. On lui fit aussi une *maksoura*, ou chambre mobile, qui allait d'un côté à l'autre, sur des roues, et si grande qu'il y pouvait tenir mille hommes. Elle avait six côtes, ou bras, attachés par des gonds, et ces bras, ainsi que les roues, étaient disposés de manière qu'ils ne faisaient aucun bruit en se

(1) «..... *Quid vero astronomi Arabum in Cl. Ptolemeo, magno constructore artis cœlestis, injuria nulla reprehenderint : quam illi sollicite temporis minutias per aquarum guttulas, immanibus sciotheris,* imo (mirabere) fili penduli vibrationibus, *jampridem distinxerint et mensurarint* (Trans. Philos. n° 158). »

mouvant. Ils s'élevaient et s'abaissaient en mesure. Ces deux constructions étaient placées dans les nefs par où l'émyr entrait à la mosquée. Elles avaient l'une et l'autre de tels ressorts faits par la géométrie, que chaque machine se mouvait dès qu'on soulevait les rideaux de l'une des deux portes par où l'émyr venait à la prière du *djouma* (vendredi). Dès que le rideau se levait, on voyait se mettre en marche la *maksoura* d'un côté, le *minbar* de l'autre, par le moyen de leurs ressorts et de leurs roues, avec beaucoup de mesure et de majesté. Ils levaient et baissaient leurs bras en cadence, et peu à peu, sans aucun bruit, ils venaient se placer aux endroits convenables de la nef principale. Le *minbar* contenait une telle machine que, dès que le *khatyb* (prédicateur) montait les marches, la porte s'ouvrait d'elle seule, et se fermait quand il était entré. L'émyr, avec sa famille et ses gardes, s'avançait dans la *maksoura* avec la même facilité, et se retirait de la même façon, sans qu'on pût voir ou entendre le mouvement de ces admirables machines. Elles étaient l'œuvre du célèbre mécanicien Alhâs-Yahisch, de Malaga, le même qui construisit la forteresse de Djébal-Tharyk (Gibraltar) par ordre d'Abd-al-Moumen. » (J. Conde, *parte III*, *cap.* 41.) Il est inutile, après cette description, de faire remarquer tout ce que ces machines si compliquées exigeaient de savoir et de ressources dans l'art mécanique. Archimède ou Vaucanson n'eussent pas mieux fait qu'Alhâs-Yahisch.

Tout le monde convient que les Arabes ont transmis des Indes à l'Europe les chiffres qui portent leur nom, et qu'ils appellent souvent *lettres indiennes* (1). Mais peu

(1) Ils les placent, non comme les lettres de leur écriture, de droite à

horloges (*muy ingeniosos reloxes.*) Reste à savoir si les *horloges automates* des Arabes étaient à pendule ou seulement à balancier circulaire. Le savant docteur Edouard Bernard, d'Oxford, n'hésite point à déclarer que cette grande découverte de l'emploi du pendule pour la mesure du temps appartient aux Arabes, et qu'il faut leur restituer une invention que se disputèrent l'Italie et la Hollande, Galilée et Huyghens [1]. Laissons-lui, sans insister, la responsabilité de cette opinion un peu aventureuse et qui ne repose pas sur de solides preuves.

Les Arabes, qui construisirent une foule d'ingénieuses machines de guerre, soit pour l'attaque, soit pour la défense, employaient l'art mécanique à toutes sortes d'usages. Voici, par exemple, la description que font leurs historiens d'un *minbar* (chaire de prédicateur), et d'une *maksoura* (tribune réservée), construits dans la mosquée de Maroc pour l'émyr almohade Abd-al-Moumen (vers 1150) : «... On lui présenta un *minbar*, ou chaire, de merveilleux travail. Toutes les pièces en étaient du bois aromatique appelé *lyt* et de sandale rouge ou jaune; les chapes, viroles et crampons, les clous, les vis, étaient d'or et d'argent gracieusement travaillés. On lui fit aussi une *maksoura*, ou chambre mobile, qui allait d'un côté à l'autre, sur des roues, et si grande qu'il y pouvait tenir mille hommes. Elle avait six côtes, ou bras, attachés par des gonds, et ces bras, ainsi que les roues, étaient disposés de manière qu'ils ne faisaient aucun bruit en se

(1) «..... *Quid vero astronomi Arabum in Cl. Ptolemeo, magno constructore artis cœlestis, injuria nulla reprehenderint : quam illi sollicite temporis minutias per aquarum guttulas, immanibus sciotheris,* imo (mirabere) fili penduli vibrationibus, *jampridem distinxerint et mensurarint* (Trans. Philos. n° 158). »

mouvant. Ils s'élevaient et s'abaissaient en mesure. Ces deux constructions étaient placées dans les nefs par où l'émyr entrait à la mosquée. Elles avaient l'une et l'autre de tels ressorts faits par la géométrie, que chaque machine se mouvait dès qu'on soulevait les rideaux de l'une des deux portes par où l'émyr venait à la prière du *djouma* (vendredi). Dès que le rideau se levait, on voyait se mettre en marche la *maksoura* d'un côté, le *minbar* de l'autre, par le moyen de leurs ressorts et de leurs roues, avec beaucoup de mesure et de majesté. Ils levaient et baissaient leurs bras en cadence, et peu à peu, sans aucun bruit, ils venaient se placer aux endroits convenables de la nef principale. Le *minbar* contenait une telle machine que, dès que le *khatyb* (prédicateur) montait les marches, la porte s'ouvrait d'elle seule, et se fermait quand il était entré. L'émyr, avec sa famille et ses gardes, s'avançait dans la *maksoura* avec la même facilité, et se retirait de la même façon, sans qu'on pût voir ou entendre le mouvement de ces admirables machines. Elles étaient l'œuvre du célèbre mécanicien Alhâs-Yahisch, de Malaga, le même qui construisit la forteresse de Djébal-Tharyk (Gibraltar) par ordre d'Abd-al-Moumen. » (J. Conde, *parte III*, *cap.* 41.) Il est inutile, après cette description, de faire remarquer tout ce que ces machines si compliquées exigeaient de savoir et de ressources dans l'art mécanique. Archimède ou Vaucanson n'eussent pas mieux fait qu'Alhâs-Yahisch.

Tout le monde convient que les Arabes ont transmis des Indes à l'Europe les chiffres qui portent leur nom, et qu'ils appellent souvent *lettres indiennes* (1). Mais peu

(1) Ils les placent, non comme les lettres de leur écriture, de droite à

de gens savent ou soupçonnent que nous leur devons aussi, selon toutes les apparences, les trois découvertes qui ont chargé l'état littéraire, géographique et militaire du monde entier, à savoir : le papier, la boussole et la poudre à canon. Ce sujet exige et mérite quelques développements. Ils nous seront en partie fournis ou indiqués par Juan Andrès (*tomo I°, cap.* 10).

PAPIER.

La longue ignorance du moyen âge fut en partie causée, et certainement entretenue, d'abord par l'indifférence ou la haine du clergé chrétien pour la littérature païenne (¹) ; puis encore par la privation du *papyrus* égyptien, la rareté du parchemin, le manque presque absolu de moyen d'écrire (²). L'introduction du papier en Europe eut donc une grande part à la renaissance des let-

gauche, mais, comme nous les plaçons nous-mêmes, de gauche à droite. Le zéro se marque par un point.

(¹) L'Eglise ordonnait par ses conciles : « *Ut episcopus gentilium libros non legat,* » et saint Jérome disait : « *Quid facit cum Psalterio Horatius? cum Evangeliis Maro? cum apostolo Cicero?* L'on sait d'ailleurs que les moines ne se faisaient pas scrupule de laver ou de gratter les œuvres des écrivains de la Grèce et de Rome pour écrire à leur place des homélies scolastiques et des légendes de bienheureux. Ce sont ces manuscrits frelatés que l'on nomme palimpsestes.

(²) « La rareté du papyrus et le prix du parchemin, dit M. Charpentier, obligèrent à restreindre la pensée, même dans les transactions et les faits les plus indispensables. On peut voir, au dépôt de la Tour de Londres, dans les *Rolls of fines*, que chaque contrat pour la vente des terres est toujours compris en une seule ligne, et, du VIIIe au Xe siècles, toutes les annales des Francs sont soumises à la même règle (*Hist. de la Renaiss. des Lettres*, tome II, p. 92). »

tres. C'est un point sur lequel sont d'accord les savants de tous les pays. Ils conviennent aussi, à la vue de preuves authentiques, que cette introduction eut lieu dans la seconde moitié du XI[e] siècle. Mais de qui l'Europe avait-elle reçu le présent du papier? Ici les opinions se choquent, se contredisent, et la question était encore pendante, lorsque Michel Casiri, en traduisant les manuscrits arabes de la bibliothèque de l'Escorial, a découvert la véritable origine de ce bienfait.

C'est en Chine, certainement, que fut faite l'invention du papier. Il s'y fabriquait, de temps immorial, avec les cocons de soie (1). Aly-ben-Mouhamad, de Samarcande, raconte qu'une fabrique de papier semblable fut établie dans cette ville vers l'an 30 de l'hégire (au milieu du VII[e] siècle). « *Antehac,* ajoute-t-il, *chartæ usum et artem non nisi in urbe Samarcanda et Sinarum regione reperiri* (Trad. de Casiri). Samarcande ayant été prise par les Arabes, dans l'année de l'hégyre 85 (vers 704), ils y apprirent l'art de fabriquer le papier de soie. C'est ce qu'indique ce passage d'Ezza-Eddyn-ben-Abou'l-Kassem-al-Babasry : « *In urbe Samarcanda præcellit chartæ nitidissimæ usus, quæ tantum ibi et in Sinis reperitur ; unde Arabes mahometani, ea in suam ditionem redacta, conficiendæ chartæ artificium acceperunt* (Trad. de Casiri). Trois ans après, en 707, un certain Youzef-Amroû, de la Mekke, introduisit la fabrication du papier dans sa ville natale, et en enseigna l'usage aux Arabes. C'est ce que dit textuellement l'historien Mouhamad-al-Ghazély, dans son livre *De arabicarum antiquitatum eruditione* : *Anno egiræ* 88,

(1) Voir les lettres du P. Du Halde, tome II.

quidam Josephus, cognomento Amru, omnium primus chartam in urbe Meccana invenit, [ejusque usum Arabibus induxit (Trad. de Casiri.)» Si Al-Ghazély se sert du mot *invenit*, c'est, sans doute, parce que ce Youzef-Amroù trouva moyen de fabriquer le papier avec du coton, production plus commune que la soie en Arabie. Presque tous les vêtements y étaient faits d'étoffes de coton, qui se nommaient *balbeki*, parce que les premières, ou les plus recherchées, se fabriquèrent à Balbek. Les plus anciens papiers introduits en Europe, ceux de la fin du XIe siècle, sont, en effet, de soie ou de coton, et le mot *bombycina*, qui fut donné d'abord au papier, s'applique également aux deux substances. Pline appelait indifféremment *bombyx* le cocon de soie et celui de coton. Une nouvelle preuve que les Arabes, et non les Grecs du Bas-Empire, comme on l'a prétendu longtemps, sont les inventeurs et les importateurs du papier de coton, c'est qu'un savant Grec, chargé, au rapport de Montfaucon (*Dissert.* Recueil de l'Ac. des Ins., tome IX), de dresser le catalogue des vieux manuscrits de la bibliothèque de Paris, sous Henri II, le nomme toujours *papier de Damas*. Enfin, Casiri a trouvé, dans la bibliothèque de l'Escorial, des manuscrits sur papier de coton qu'il fait remonter à l'année 1009, et qui seraient dès lors antérieurs d'un demi-siècle à tous ceux qu'on a recueillis chez les nations chrétiennes du reste de l'Europe.

L'invention bien postérieure du papier de lin ou de chanvre, du papier de *chiffe*, a fait naître d'égales disputes. Maffei (*Storia diplom.*) et Tiraboschi (*Stor. della Let. ital.*) l'ont revendiquée pour l'Italie ; Scaliger (*apud Fabricium*) et Meermann (*ad eum Epist.*), pour l'Allema-

gne. Mais aucun d'eux, dans leurs longues dissertations, ne fournit de manuscrit antérieur au XIVe siècle. Le plus ancien de tous, en France, est une lettre de Joinville à saint Louis, écrite peu avant la mort de ce prince, arrivée en 1270 ; encore faut-il remarquer que le papier de cette lettre provenait, sans doute, de la première croisade en Egypte. Dans tous les cas, suivant l'opinion d'Hardouin, de Mabillon, de tous les antiquaires, l'emploi du papier de chiffe en Europe, sauf l'Espagne, n'est pas antérieur à l'année 1268.

En Espagne, au contraire, les documents qui constatent l'usage de ce papier remontent à un siècle avant cette époque. Dans le nombre de ceux que cite don Gregorio Mayans (lequel obtint le prix proposé par Meermann sur la question qui nous occupe), il suffit de citer un traité de paix entre Alphonse II d'Aragon et Alphose IX de Castille, conservé dans les archives de Barcelone, et portant la date de 1178, ainsi que les *fueros* accordés à Valence, en 1251, par Jacques le Conquérant [1]. Le papier de ces anciennes *chartes* venait des Arabes, qui, parvenus en Espagne où la soie et le coton étaient plus rares que le lin et le chanvre, fabriquèrent leur papier avec ces matières communes dans le pays. Leurs premières fabriques furent établies à Schatiba (Xativa, l'ancienne Sætabis, aujourd'hui San-Felipe), ville célèbre dans l'antiquité, au rapport de Pline et de

[1] Mayans veut aussi qu'un vieux dictionnaire latin, conservé au couvent de Silos, et écrit en caractères gothiques, dont l'usage fut aboli en 1091, soit sur papier de chanvre. Mais cette date de l'abolition des caractères gothiques, constatée par tous les historiens, rend difficile de croire que ce ne soit pas sur papier de coton.

Strabon, par ses suaires, mouchoirs et serviettes, qu'on appelait *sætabinæ*, et généralement par ses manufactures de toile ([1]). Le schérif Edryz (le géographe de Nubie), qui florissait dans la première moitié du XII[e] siècle, dit, en parlant de Xativa : « On y fabrique en outre du papier excellent et incomparable ([2]). » Valence, dont les campagnes produisent aussi du lin et du chanvre en abondance, eut, peu de temps après, des fabriques de papier ; et la Catalogne ne tarda pas à en élever également. C'est encore dans ces deux provinces que sont les meilleures, ou plutôt les seules papeteries actuelles de l'Espagne. L'usage du papier de chiffe ne se répandit, dans la Castille chrétienne, qu'au temps d'Alphonse X (le milieu du XIII[e] siècle), qui fut, en cela aussi, l'élève des Arabes ([3]). De là, sans doute, il pénétra en France, puis en Italie, en Angleterre et en Allemagne. Tout marche ainsi, dans cette histoire du papier en parfaite concordance entre les faits, les dates, les documents ; tout prend une vraisemblance irrésistible.

Les manuscrits arabes, plus anciens toutefois que les manuscrits espagnols, marquent une civilisation bien plus avancée. Ils étaient pour la plupart écrits sur du papier satiné, avec une encre aussi limpide, aussi brillante, aussi durable que l'encre de Chine, et les manu-

([1]) *Sætabis et telas Arabum sprevisse superba*
Et Pelusiaco filum componere lino.
(*Silius ital.*, Liv. III).

([2]) « ..... *In ipsâ præterea conficitur papyrus prætantissima et incomparabilis.* » (*Relax. animi curiosi, Climatis IV.*)

([3]) « *En el año* 1260, dit Sarmiento, *se introdujo en España el uso y la fabrica del papel, por medio de los Arabes.* »

crits de luxe, pour lesquels on employait de préférence le parchemin, étaient enrichis d'ornements peints avec des couleurs si vives et si lustrées, qu'on pouvait aisément s'y mirer comme dans une glace : « *Ut ego ipse,* » dit Casiri, « *veluti in speculo me non semel conspexerim* (1). »

Chez une nation qui écrivait tant de livres, qui formait tant de bibliothèques publiques et privées, où tout le monde, enfin, pouvait apprendre à lire, la calligraphie était devenue, comme en Grèce et à Rome, non-seulement un important métier, mais un art véritable. Ebn-Khaldoun a transcrit, et M. Sylvestre de Sacy a traduit un poëme sur l'*Art de l'écriture.* (*Chrest. arabe,* t. II, p. 318.) « Apprenez à bien écrire, disent les maximes d'Aly ; la belle écriture est une des clés de la richesse ; « et Mahomet disait avant lui : « Toute science qui n'est pas sur le papier est comme perdue ; « ajoutant : « La science est un gibier, et l'écriture est le lien qui sert à le retenir. »

On cite pour le plus célèbre des calligraphes un certain Aben-al-Baouab (Abou'l-Hassan), qui a laissé le plus parfait modèle de l'écriture arabe. Les manuscrits d'Aben-al-Baouab étaient estimés et recherchés, comme le sont parmi nous les tableaux de Raphaël.

(1) Les ornements des manuscrits arabes furent longtemps imités, et jusqu'au temps de l'imprimerie, par les copistes chrétiens. On voit, par exemple, dans le *Diurnal du roi René,* des inscriptions arabes autour des miniatures qui représentent la passion de Jésus-Christ. Les peintres du *bon roi* de Provence avaient pris ces inscriptions pour des arabesques, et ce sont des versets du Koran.

BOUSSOLE.

La *boussole*, non plus que le papier, n'est sans doute pas une découverte originairement propre aux Arabes. Il paraît, malgré des témoignages contraires, qu'avant eux les Chinois s'étaient servis d'un instrument semblable, quoique fort imparfait. Mais ce qui semble incontestable, c'est que les Arabes, quelle qu'eût été la boussole chinoise, l'ont perfectionnée, en ont étendu l'usage, et nous ont enfin transmis cette inappréciable invention. La circonstance, d'ailleurs assez indifférente, d'une fleur de lis peinte sur les anciennes boussoles, en a fait attribuer le premier usage aux Napolitains [1], et l'invention au pilote Flavio Gioja, d'Amalfi, né à la fin du XIIIe siècle. Mais Gioja doit être seulement l'auteur d'une application, d'un perfectionnement de l'instrument déjà connu. En effet, l'on trouve dans la satire en vers appelée *Bible-Guyot*, écrite par le moine Guyot de Provins, qui se trouvait en 1181 à la cour de l'empereur Frédéric Ier, une description de la boussole que le poëte appelle *manette* (de *magnes*, aimant) ou *marinette* [2], et Jacques de Vitry, évêque de Ptolémaïs, désigne aussi très-clairement la boussole, et en explique l'usage dans

[1] Charles d'Anjou, en 1266, avait porté les armes de France à Naples.

[2] « Icelle étoile (polaire) ne se muet
I (les marins) arts font qui mentir ne puet,
Par vertu de la marinette
Une pierre laide et noirette
Ou li fers volentiers se joint, etc. »

son *Historia orientalis*, qu'il écrivit avant 1220 ([1]). Il faut remarquer à ce propos que Jacques de Vitry écrivait en Palestine, au milieu de continuelles communications avec les Arabes. Ce qui est plus important dans la question que les fleurs de lis des vieilles boussoles napolitaines, ce sont les mots *zorort* et *aphron* adoptés dès l'origine pour exprimer la vertu de l'aiguille aimantée entre les deux pôles, *ami* et *ennemi*, mots sur lesquels ont tant argumenté Albert le Grand (*De Miner.*), Vincent de Beauvais (*Speculum nat.*) et autres docteurs des sciences occultes, et qu'on a fini, en désespoir de cause, par attribuer à Aristote, qui ne les a jamais écrits. Ces mots techniques ne sont autres, au dire de Juan Andrès, et d'après Casiri, que les noms du sud et du nord dans la langue nautique des Arabes (*djarôn*, air chaud, et *afrôn*, le vent opposé), un peu défigurés par la prononciation des chrétiens. Il est d'ailleurs avéré que, parmi les nations chrétiennes de l'Europe, la boussole ne fut pas en usage avant le XIIIe siècle, tandis que les Arabes, qui faisaient de fréquents voyages dans les vastes domaines de l'islam, qui entretenaient un grand commerce maritime jusque dans les Indes, qui écrivirent les premiers livres sur l'art de la navigation et sur la science géographique, employaient la boussole bien avant cette époque. Edryz en fait mention comme d'une chose généralement répandue parmi ses compatriotes. Or, il écrivait au milieu du XIIe siècle ; et ne serait-ce pas lui qui, vivant chez les princes normands de Sicile, en aurait donné la première

([1]) « *Acus ferrea, postquam adamantem contigerit, ad stellam septentrionalem, quæ velut axis firmamenti, aliis vergentibus, non movetur, semper convertitur ; unde valde necessarius est navigantibus in mari.* » (Cap. 91.)

notion aux pilotes napolitains? Enfin, Tiraboschi lui-même, si jaloux des gloires de sa patrie, n'hésite point à rendre aux Arabes l'honneur de cette invention.

Ce qui peut encore servir à prouver que le premier emploi de la boussole leur appartient, c'est qu'*ils* n'en faisaient pas seulement usage dans leurs traversées maritimes, ils s'en servaient également dans leurs voyages terrestres pour se diriger au milieu des déserts. Le Grec Laonic Chalcondilas, historien de la fin du xvᵉ siècle, dit, en parlant des caravanes, dans son livre *De rebus turcicis* : « Ils conduisent leurs chameaux en se servant « de signes qui indiquent la route par des démonstra-« tions magnétiques. Inférant du pôle septentrional sur « quelle partie du monde il faut se diriger, ils trouvent « ainsi leur chemin par conjecture [1]. » Bien plus, les Arabes se servaient de la boussole jusque dans les habitudes domestiques et journalières. Les cinq *azalas*, ou prières de la journée, commencent par ces mots : « La face tournée vers la sainte *Kaaba*, je vais offrir à Dieu, etc. » Il faut donc, au moment de l'oraison, qu'un musulman se tourne du côté de la Mekke. Dans les mosquées et dans les salles de prières dont toute maison est fournie, la direction de la Mekke est marquée par des ornements religieux. Mais lorsqu'un Arabe, hors de sa maison, manquait de cette direction nécessaire à la validité de sa prière, c'est au moyen de la boussole qu'il savait la déterminer. D'Herbelot explique cet usage au mot *Kebletan* (*Bib. orient.*), où il appelle la

(1) « *Camelos conscendunt utentes signis quæ viam commonstrant magnetis demonstrationibus. Colligentes igitur ab septentrionali plagâ qua orbis parte eundum sit, eo viam conjectantes pergunt.* » (Lib. III.)

boussole *Kebleh nouma* : réponse suffisante à l'argument de certains antiquaires qui, pour disputer aux Arabes l'invention de la boussole, ou du moins l'enseignement de son usage aux Européens, prétendent qu'ils n'eurent point de mot propre dans leur langue pour la nommer.

POUDRE A CANON.

La *poudre à canon* ne fut d'un usage commun parmi les nations chrétiennes que vers le milieu du XIV[e] siècle. En France, le plus ancien monument de l'emploi de l'artillerie est de l'année 1338. C'est un compte du trésorier Barthélemy Drach, cité par Ducange au mot *bombarda*, où il est écrit : « A Henry de Faumechon, pour « avoir poudres et aultres choses nécessaires aux canons « qui estoient devant Puy-Guillaume ([1]). » Ce ne fut que

([1]) Dans une intéressante dissertation sur « la poudre à canon et son introduction en France » (*Bibliothèque de l'école des Chartes*, tome I, p. 28-1844), M. L. Lacabane signale deux petites erreurs dans l'article de Ducange. D'abord, ce n'est pas Puy-Guillaume (en Auvergne), mais Puy-Guillem (en Périgord), qui fut assiégé à cette époque; ensuite, comme l'année, pour les comptes de la chancellerie de France, commençait alors à Pâques, et que l'événement est du mois de mars, c'est à l'année 1339 qu'il faut le reporter. Mais M. Lacabane cite un autre document authentique, antérieur de huit mois, qui place bien dans l'année 1338 la première apparition, le premier essai de la poudre en France. Il appartient au cabinet des Titres de la Bibliothèque nationale. Le voici, littéralement copié :

« Sachent tous que je Guillaume du Moulin de Bouloigne, ai eu et receu de Thomas Fouques, garde du clos des Galées du roy nostre sire (Philippe VI, de Valois), à Rouen, un pot de fer à traire garros à feu, quarante-huit garros ferrés et empanés, en deux cassez, une livre de salpêtre et demie livre de souffre vif pour faire poudre pour traire (tirer) lesdiz garros : desquelles chosses je me tien à bien paié et les promets à rendre au roy nostre sire ou à son commandement, toute fois que mestier sera. Donné à Leure

huit ans après, à la bataille de Crécy (1346), que, pour la première fois, les Anglais tirèrent le canon en rase campagne; et, suivant divers passages de Pétrarque (*De Machinis et Balistis*, dial. 39), les Italiens, vers la même époque (1344), commencèrent à se servir habituellement de la poudre (1). Il y avait longtemps que les Arabes employaient à la guerre cette terrible préparation chimique. Nous allons appuyer cette assertion d'une série de preuves irrécusables que nous placerons par ordre de dates, en les prenant d'abord aux historiens arabes, puis aux chroniques espagnoles.

L'historien Elmacin (Al-Makyn) rapporte que Hadjy-Agé brûla une partie du temple de la Mekke avec des espèces de bombes, lors du siége qu'il livra à cette ville dans l'année 690 (*manganis et mortariis ope naptæ et ignis in Cabam jactis illius tecta diruit et in cinerem redegit.* Trad. de Casiri). Toutefois ce passage, où se trouve seulement le mot *naphte*, pourrait aussi bien s'appliquer à quelque espèce de feu grégeois. Cherchons plus tard des preuves plus positives. Al-Amré (ou Al-Amreo), secrétaire de l'émir d'Egypte Malek-al-Sahély, dans un ouvrage écrit avant le milieu du XIIIe siècle, décrit ainsi un

(au port de l'Heure, près Harfleur), sous mon seel, le IIe jour de juillet, l'an mil CCC trente et huit. »

(1) M. Libri prétend que la poudre fut connue en Italie dès l'année 1326 (*Hist. des sciences mathém. en Italie*, tome IV, p. 487). Mais il faut observer qu'après avoir été maîtres de la Sicile jusqu'à la fin du XIe siècle, les Arabes y laissèrent, ainsi que dans La Pouille, sous les princes normands de Sicile, et sous les princes allemands de Naples, des colonies musulmanes qui subsistaient encore à l'invasion de Charles d'Anjou (1266). Les Italiens, par ces Arabes, comme les Espagnols par ceux de leur pays, ont pu connaître l'usage de la poudre plus tôt que le reste de l'Europe.

instrument de guerre : « Des scorpions (machines à « lancer), liés à l'entour et allumés avec de la *poudre de « nitre*, serpentent et sifflent, puis, faisant explosion, « éclatent et brûlent. Il fallait voir l'objet lancé par le « mangonneau s'étendre dans les airs comme un nuage, « produire un bruit horrible à l'instar du tonnerre, et, « vomissant le feu, tout briser, tout incendier, tout ré- « duire en cendre. » (*Serpunt, susurrantque scorpiones circumligati ac* NITRATO PULVERE *incensi, unde explosi fulgurant ac incendunt. Jam videre erat manganum excussum veluti nubem per aera extendi, ac tonitrus instar horrendum edere fragorem, ignemque undequaque vomens, omnia rumpere, incendere, in cineres redigere.* Trad. de Casiri.) Ici, l'équivoque n'est plus guère possible, et ce passage indique plus expressément l'usage de la poudre; car, pour exprimer ce que Casiri appelle *nitratus pulvis*, l'auteur original emploie le mot *malhh-al-baroud*, qui signifie salpêtre (*sal petræ*, sel de pierre), et qui est encore actuellement le nom de la poudre chez les Arabes et chez tous les peuples dont les langues sont dérivées de leur langue. D'ailleurs, un manuscrit arabe de notre bibliothèque nationale, daté de l'an 695 de l'hégire, et cité par M. Libri [1] explique que cette composition fulminante était formée de *baroud*, salpêtre, de *kibrit*, soufre, et de *fahm*, charbon.

Voici maintenant un passage de l'*Histoire des Berbères* d'Ibn-Khaldoun, traduit par M. de Slane : « Abou-You- « zef, sultan de Maroc, mit le siége devant Sidjilmesa en

[1] *Hist. des sciences mathém. en Italie*, discours préliminaire, p. 145, note 1.

« l'an de l'hégire 672 (1273 de J.-C.). Il dressa contre « elle les instruments de siége, tels que des *medjanyk* « (mangonneaux), des *arrada* et des *hendam* à naphte, qui « jettent du gravier de fer, lequel est lancé de la chambre « du *hendam*, en avant du feu allumé dans du *baroud*, par « un effet étonnant, et dont les résultats doivent être rap- « portés à la puissance du Créateur.... Un certain jour, « une portion de la muraille de la ville tomba par le coup « d'une pierre lancée par un *medjanyk*, et l'on donna « l'assaut. » — « Voilà, dit M. Reinaud, en citant ce passage dans ses recherches sur les origines de la poudre à canon, dont nous parlerons tout à l'heure, voilà l'expression bien claire du fait de la poudre servant comme force projective. » On voit en effet, dans le récit d'Ibn-Khaldoun, la poudre, le canon, la mitraille de fer et le boulet de pierre.

Enfin un manuscrit arabe appartenant au Musée asiatique de Saint-Pétersbourg, et qui ne semble pas pouvoir être postérieur aux premières années du XIV[e] siècle, contient cet autre passage, traduit et cité par M. Reinaud :

« Description de la drogue à introduire dans le *madfaa*, avec sa proportion : *baroud*, dix drachmes; charbon, deux drachmes; soufre, un drachme et demi. Tu le réduiras en poudre fine, et tu rempliras un tiers du *madfaa*; pas davantage, de peur qu'il ne crève. Pour cela, tu feras faire par le tourneur un *madfaa* de bois, qui sera pour la grandeur en rapport avec sa bouche. Tu y pousseras la drogue avec force; tu y ajouteras, soit le *bondok*, soit la flèche, et tu mettras le feu à l'amorce... gare aux tireurs, fais bien attention. » Il est à remarquer

que le *bondok*, ou aveline, est une balle, et que le mot *madfaa* est devenu l'un des noms du fusil chez les Arabes.

Dans notre Joinville, sans remonter aux chroniques latines antérieures de Guillaume de Tyr, d'Albert d'Aix, etc., se trouve un témoignage à peu près contemporain de celui d'Al-Amré. Il raconte qu'en 1249, pendant la croisade en Egypte, saint Louis, marchant sur le Caire, après la prise de Damiette, et voulant passer une branche du Nil en face des Sarrasins, jeta sur le fleuve une digue flanquée de tours garnies d'archers. Puis il ajoute : « Un soir avint..... que il nous avièrent (amenèrent) « un grant engin à mal faire... que l'en appele perrière, « et mistrent le feu grégois en la fonde de l'engin... « ils traioient tout droit vers les nues, si que li pylet « (traits, dards, armes de jet, — de *pyla*) leur chéoient « tout droit vers eulz. La manière du feu grégois estoit « tele que il venoit bien devant aussi gros comme un « tonnel de verjus, et la queue du feu qui partoit de li « estoit bien aussi grant comme un grant glaive. Il fesoit « tele noise au venir que il sembloit que ce feust foudre « du ciel... tant getoit grant clarté que l'en veoit parmi « l'ost (l'armée) comme si il feust jour... Toutes les foiz « que nostre saint Roy ooit que il nous getoient le feu « grégois, il tendoit ses mains vers nostre Seigneur, « et disoit en plourant : « Biau Sire Diex, gardez-moi « ma gent! » Et nous estions en grant messaise de cuer « (de cœur) pour ce que les Sarrazins avoient tout con- « froissié (brisé) nos chas-chastiaux (tours roulantes). « Leurs engins avoient si accouplez (s'étaient si appro- « chés) aux chauciées que l'ost avoit fait pour boucher

« le flum (fleuve), que nulz n'osoit aler aux chas-chas-« tiaux pour les engins qui getoient les grans pierres et « cheoient dans la voie, dont il avint ainsi que nos deux « chas-chastiaux furent ars (brûlés). » (*Histoire de saint Louis*, in-folio, p. 44 et 45.) Il ne faut pas, dans ce récit de Joinville, s'arrêter au mot *feu grégeois* dont il se sert, faute d'en connaître un autre. Le feu grégeois brûlait, même dans l'eau, mais il n'avait aucune force d'explosion et de projection; il était lancé, mais il ne lançait ni pierres, ni *pylet*, et il ne *confroissoit* pas les châteaux. C'était déjà le *malhh-al-baroud*, le *sal petræ*, que les Arabes employaient contre les croisés de saint Louis.

Voici maintenant une série de témoignages empruntés aux écrivains compilés par J. Conde, et dont Juan Andrès n'a pu faire usage pour appuyer son opinion : Dans l'année de l'hégire 601 (notre année 1205), l'émyr Almohade Mouhamad-Aben-Yakoub, assiégeant un chef de révoltés dans la ville d'Al-Mahédra, en Afrique, « combattit ses murailles avec différentes machines, « engins et tonnerres... des engins qu'on n'avait jamais « vus... qui lançaient chacun cent énormes jets, et de « grosses pierres tombaient au milieu de la ville, et des « jets de globes de fer. » (*combátió sus muros con diferentes máquinas, ingenios y truenos... ingenios nunca vistos... que lanzaban cada uno cien enormes tiros, y cayan grandes piedras en medio de la poblacion, y tiros de globos de hierro.* (Conde, parte III, cap. 54.) Au siége de Séville, par saint Ferdinand, en 1248, « les assiégés se défen-« daient avec des jets et machines étranges, et les dards « qu'ils lançaient de certaines machines partaient avec « tant de force qu'ils traversaient les chevaux de part en

part. » (*Los cercados se defendian con tiros y máquinas extrañas, y los dardos que arrojaban de ciertas máquinas salian con tal fuerza que pazaban de un lado á otro los cavallos.* (Parte IV, cap. 6.) Au siége de Niébla, par Alphonse X, en 1257, les assiégés « lançaient des pierres et des dards « avec des machines, et des jets de tonnerres enflammés. » (*Lanzaban piedras y dardos con máquinas, y tiros de trueno con fuego.* (Parte IV, cap 7.) Bientôt les chrétiens, à leur tour, font usage de la poudre contre les musulmans, car, suivant Al-Khatyb, au siége de Gibraltar par Ferdinand IV, en 1306, l'armée espagnole « combat la forteresse avec des engins et machines de « tonnerres. » (*La combatió con ingenios y máquinas de truenos.* —Conde, parte IV, cap. 14) ([1]). Chez les Mores, l'usage de la poudre se développe, et l'on voit de plus en plus clairement paraître l'artillerie moderne. Le roi de Grenade Ismaÿl combat la ville de Baza, en 1324, « au « moyen de machines et engins qui lançaient des globes « de feu avec de grands tonnerres, tout semblables aux « foudres des tempêtes, et qui faisaient grand dégât sur « les murs et les tours de la ville. » (*Combatió la ciudad con máquinas é ingenios que lanzaban globos de fuego con grandes truenos, todo semejantes á los rayos de las tempestades, y hacian grande estrago en los muros y torres de la ciudad.* — Conde, parte IV, cap. 18). Le même Ismaÿl prend ensuite le fort de Martos (1325), en le battant « avec un feu continuel de machines de tonnerres. »

([1]) Il faut rappeler, à ce propos, que souvent des Mores prenaient service chez les chrétiens, comme des chrétiens chez les Mores. Les *engingniers* de Ferdinand IV pouvaient bien être musulmans.

(*Con incesante fuego de máquinas de truenos* (*ut supra*). Lors du siége de Tarifa par les troupes réunies des rois de Fez et de Grenade, en 1340, les assiégeants « commen- « cèrent à battre la place au moyen de machines et en- « gins de tonnerres qui lançaient de grosses *balles* de « fer avec la *naphte*, et causaient une grande destruction « dans les murailles bastionnées. » (*Principiaron á combatirla con máquinas é ingenios de truenos que lanzaban balas de hierro grandes, con nafta, causando gran destruccion en sus bien torreados muros.* — Parte IV, cap. 21.) Enfin, pendant le siége d'Algesiras, par Alphonse XI, en 1341, les Mores détruisaient les ouvrages des chrétiens « avec des balles de fer brûlant qu'ils lançaient avec de la *naphte* tonnante. » (*Con ardientes balas de hierro que lanzaban con tronante nafta.* — Cap. 22). Nous arrivons ainsi à l'époque où toute l'Europe fait usage de la poudre à canon.

Les témoignages pris dans les historiens espagnols ne seront pas moins clairs et formels. La chronique d'Alphonse VI, écrite par Pedro, évêque de Léon, et citée par Mexia (*Silva de var. lec.*, parte I[a], cap. 8), dit, en parlant d'un combat naval entre l'émyr de Séville et celui de Tunis, au XI[e] siècle : « Les vaisseaux du roi de Tunis « portaient certains tubes de fer avec lesquels ils jetaient « beaucoup de tonnerres de feu. » (*Los navios del rey de Tunez traian ciertos tiros de hierro con que tiraban muchos truenos de fuego*). Une lettre du roi d'Aragon Alphonse IV, écrite en catalan, dans l'année 1331, à la municipalité d'Alicante, pour la prévenir que les Mores marchaient contre cette ville, dit que le roi de Grenade emporte « beaucoup de dards de fer pour les lancer au loin

« avec le feu. » (*Moltes pilotes de fer per gitar les llumys ab foch.* — Zurita, *an. de Aragon*, lib. VII, cap. 15). Ces *pilotes* sont les *pylet* de Joinville. — La célèbre chronique d'Alphonse XI le Justicier, parlant du siége d'Algesiras, cité plus haut, s'exprime ainsi : « Les Mores de « la ville lançaient beaucoup de tonnerres contre l'ar« mée, sur laquelle ils jetaient des balles de fer grosses « comme de très-grosses pommes, et les lançaient si loin « de la ville, que quelques-unes d'elles passaient par« dessus l'armée, et d'autres frappaient dans l'armée. » (*Los Moros de la ciudad lanzaban muchos truenos contra la hueste, en que lanzaban pellas de fierro grandes tamañas como manzanas muy grandes, y lanzabanlas tan lexos de la ciudad, que pasaban allende de la hueste algunas de ellas, e algunas de ellas ferian en la hueste.* cap. 273). La même chronique rapporte, un peu plus loin, que cinq bateaux venant d'Afrique entrèrent dans le port « char« gés de farine, de miel, de graisse et de *poudre* avec « quoi ils lançaient le tonnerre. » *Cargados de harina, de miel, de manteca y de* POLVORA *con que lanzaban del trueno.* Cap. 337). L'exact historien Ferreras, qui raconte minutieusement tous les détails de ce siége fameux (tomo VII° año 1343 y sig.), rapporte en outre que les balles de fer éclataient avec un grand bruit (*daban un grande estadillo*); puis il ajoute : « C'est la première fois qu'on trouve « dans notre histoire l'usage de la poudre, car c'était « avec elle que se lançaient les balles. » (*Y esta es la primera vez que se halla en la historia el uso de la pólvora, porque con ella se arrojaban las balas)*. Et Cardonne aussi dit, en parlant de ce siége d'Algesiras : « Il est étonnant que les Arabes aient fait usage du canon avant les Espa-

gnols. Cela paraît cependant assez probable ; Mariana en convient. »

Si l'invention de la poudre à canon se fût faite en Allemagne, comment serait-il possible que les Espagnols en eussent appris l'usage des Mores d'Afrique? C'est par l'Afrique, en effet, comme le démontrent toutes les citations précédentes, — entre autres le récit du siége d'Al-Mahédra par l'Almohade Mouhamad-ben-Yakoub, en 1205, la description d'un instrument de guerre faite, à la même époque, par le secrétaire du soudan d'Egypte Malek-al-Sahély, le récit d'Ibn-Kaldoun, et celui de Joinville, — que les musulmans d'Espagne ont connu l'emploi de la poudre et des canons. Tout semble se réunir pour démontrer que la découverte de cette composition meurtrière fut faite originairement par les Arabes de l'Egypte, où le nitre a toujours été très-commun, *ubi conficitur nitrum multo abundantius*. Pline, qui fait cette remarque (*Hist. nat.*, lib. XXXI, cap. 10), ajoute que les Egyptiens employaient le nitre et le soufre cuits sur des charbons (*frequenter liquatum nitrum cum sulfure coquentes in carbonibus*) pour fabriquer des vases de terre. Il est certain, d'une autre part, que les Arabes se servaient de la naphte pour brûler les corps ([1]). L'em-

([1]) Témoin la curieuse anecdote suivante, tirée de l'histoire du Barmékyde, ce favori si connu du khalyfe Haroun-al-Raschid : « J'entrai un jour, dit l'historien Amrani, dans les bureaux du diwan, et je lus sur un registre ouvert : Pour une *khilah* (présent d'un vêtement d'honneur, comme aujourd'hui le *caftan* chez les Turcs) donné à Djafar, fils de Yahyâ, fils de Barmek, 400,000 dinars d'or. » Etant retourné, peu de jours après, je lus au bas de cet article : « Naphte et roseaux pour brûler le corps de Djafar, fils de Yahyâ, fils de Barmek, 10 kirrats (un demi dinar). » Après cet ad-

ploi journalier de ces substances, la naphte, le nitre, le soufre et le charbon, amena probablement, soit par le seul effet du hasard, soit par les essais chimiques auxquels se livraient les Arabes, la première découverte d'une composition qui a dû être employée de plusieurs manières avant qu'on imaginât de l'enfermer dans des tubes de métal, pour qu'elle en chassât des projectiles par la force d'expansion, avant de lui donner enfin l'usage actuel de la poudre et de créer l'artillerie. Cette supposition, parfaitement vraisemblable, explique d'une façon simple et naturelle les divers passages précédemment cités. Elle explique aussi comment l'on vit, tout à coup, les armées de l'Europe pourvues de *bastons à feu*, de *bombardes* et de *canons*, sans que l'histoire contemporaine fasse mention des tentatives et des essais qui auraient nécessairement précédé l'emploi de l'artillerie, si l'invention de la poudre eût été faite parmi les nations chrétiennes (1).

Cette invention fut longtemps attribuée au moine al-

mirable apologue, il est bon, pour en faire jaillir la moralité, de transcrire les vers que Voltaire a faits sur une traduction littérale de l'arabe :

Mortel, faible mortel, à qui le sort prospère
Fait goûter de ses dons le charme dangereux,
Connais quelle est des rois la faveur passagère,
Contemple Barmécide, et tremble d'être heureux.

(1) On fait généralement venir le mot de canon du latin *canna*, qui, en effet, ne signifie pas seulement roseau, mais tuyau et tube. En espagnol, l'analogie est bien plus grande, et l'étymologie bien plus évidente. Non du mot *caña*, jonc, canne, mais du mot *caño*, tuyau, tube, s'est fait le mot *cañon*, qui n'est que l'augmentatif du premier, et veut dire simplement gros ou grand tube : autre preuve que la chose, comme le mot qui la nomme, est venue d'Espagne.

lemand Berthold Schwartz, qui vivait, dit-on, à Fribourg en Brisgau, dans la première moitié du XIVe siècle, mais sur lequel il n'existe aucun renseignement précis. L'on ne sait rien de sa naissance, rien de sa mort, rien de sa découverte (1).

Les Allemands d'un côté, les Anglais de l'autre, se fondant sur divers passages des écrits d'Albert le Grand (Albrecht Gross, né en 1193, mort en 1280) et de Roger Bacon (né en 1214, mort en 1292), ont revendiqué l'invention de la poudre pour le *magicien* de Cologne et pour *l'admirable docteur* d'Oxford (2). Mais il en est de ces pas-

(1) Berthold Schwartz n'est point assurément l'inventeur de la poudre; mais peut-être a-t-il inventé les gros canons, les canons de cuivre, la vraie artillerie. C'est ce que semble prouver le passage suivant, cité par M. Lacabane, d'un manuscrit de Du Puy, connu sous le nom de *Registre de Lothier*, et intitulé : « Réglement des monnoies, tant de France qu'estrangères : »

« Le dix-septième mai mil trois cent cinquante-quatre, ledit seigneur Roy (c'était Charles V) estant acertené de l'invention de faire artillerie trouvée en Allemagne par un moine nommé Bertholde Schwartz, ordonna aux généraux des monnoies faire diligence d'entendre quelles quantités de cuivre estoient audit royaume de France, tant pour adviser des moyens d'iceux faire artillerie, que semblablement pour empescher la vente d'iceux à estrangers et transport hors le royaume. »

Ajoutons, en passant, que ce mot *artillerie*, s'employant dès l'année 1354, ne permet pas d'adopter l'opinion de ceux qui prétendent que les gros canons furent inventés, en 1384, par le moine Jean Tilleri, lequel aurait donné son nom à cet art nouveau (art-Tilleri).

(2) Voici, par exemple, un passage d'Albert le Grand :

« IGNIS VOLANS : Accipe libram unam sulphuris, libras duas carbonum « salicis, libras sex salis petrosi : quæ tria subtilissime terantur in lapide « marmoreo; postea aliquid posterius ad libitum in tunica de papyro volante « vel tonitrum faciente ponatur (*De mirabilibus mundi*). »

Voici des passages de Roger Bacon :

« Quædam vero auditum perturbant in tantum quod si subitò de nocte et « artificio sufficienti fierent, nec posset civitas, nec exercitus sustinere. Nul-

sages précisément comme d'une autre phrase de laquelle on inférait aussi que Roger Bacon avait inventé les lunettes, et même les télescopes, tandis que cette phrase se trouve textuellement dans le septième livre du *Traité d'optique* (*Opticæ thesaurus*) de l'Arabe Al-Hacen (Abou-Aly-al-Hassan), que Bacon a fréquemment cité. C'est ce qu'a prouvé Robert Smith (*Compleat system of optiks*, lib. I, cap. 3, note 46). Rien au contraire ne vient mieux que ces passages d'Albert le Grand et de Roger Bacon à l'appui de l'opinion qui attribue aux Arabes l'invention de la poudre. Il faut observer, en effet, que les expressions de *tonnerre* et de *salpêtre* (*sal petræ* ou *sal petrosus*) qu'ils emploient sont précisément celles qu'employaient aussi les Arabes; il faut observer encore qu'au temps où le fameux évêque de Ratisbonne écrivait sur les *Merveilles du monde*, ou l'illustre moine composait sa *Grande œuvre* dans les prisons d'Oxford, c'est-à-dire un siècle environ avant la bataille de Crécy, ils ne pouvaient l'un et l'autre avoir quelques vagues notions de la poudre que par les livres des Arabes, où ils ont puisé leurs vastes connaissances en chimie, médecine, optique, astronomie, et jusqu'à la dangereuse réputation de sorciers.

Dans un livre intitulé : *Du feu grégeois, des feux de*

« lus tonitrus fragore posset talibus comparari... Et experimentum hujus rei « capimus ex hoc ludicro puerili, quod fit in multis mundi partibus, scilicet « ut instrumento facto ad quantitatem pollicis humani, ex violentia illius salis, « quod SAL PETRÆ vocatur, tam horribilis sonus nascitur in rupturâ tam « modicæ rei, scilicet modici pergameni, quod fortis tonitrui sentiatur excedere rugitum, et coruscationem maximam sui luminis jubar excedit (*Opus* « *majus*). »

« In omnem distantiam quam volumus possumus artificialiter componere « ignem comburentem ex SALE PETRÆ (*Epist. ad Paris*)... »

guerre et des origines de la poudre à canon, publié en 1847, MM. Reinaud et Favé, l'un savant orientaliste, l'autre studieux officier d'artillerie, ont traité *ex professo* et *in extenso*, bien que sous une autre forme, et d'après d'autres autorités, la plupart asiatiques, l'intéressante question qui nous occupe. Ils n'admettaient point alors que les Arabes fussent les inventeurs de la véritable poudre à canon, ni des premiers instruments de l'artillerie, et ils faisaient remonter aux Chinois la première connaissance des compositions fulminantes. Toutefois MM. Reinaud et Favé reconnaissaient dès lors, et prouvaient par de nombreuses justifications, « que les Arabes perfectionnèrent les compositions des Chinois, ainsi que les instruments pour s'en servir, et les rendirent aux Chinois perfectionnés; que le feu grégeois des Grecs n'était pas le feu de *baroûd* des Arabes; que les Arabes connaissaient le phénomène de l'explosion, et que, sans utiliser précisément leur *baroûd* en force projective, ils n'ignoraient pas cette propriété ; que les Arabes avaient étendu l'emploi de leurs compositions incendiaires à toutes leurs armes, à toutes leurs machines de guerre ; qu'ils les lançaient directement à la main, à l'état de sections de khesmanate, de pots, de balles de verre ; qu'ils les lançaient au moyen de tubes qui, comme la *massue de guerre à asperger* ou la *lance de guerre*, dirigeaient la flamme contre l'ennemi ; que le feu était devenu pour eux l'agent principal d'attaque ; qu'ils l'employaient encore sous diverses formes, telles que la *lance à feu*, la *maison de feu*, la *marmite du Mahgrêb*, le *sadj de fer*, etc. ; qu'enfin les Arabes connaissaient et employaient, dans le XIII[e] siècle, un grand nombre de compositions salpê-

trées ; que leurs *volants*, entre autres, étaient formés de salpêtre, de soufre et de charbon. »

MM. Reinaud et Favé ajoutaient : « Les compositions formées de salpêtre, de soufre et de charbon furent employées par les Arabes, pendant le XIIIe siècle, dans toutes les proportions. Ils connurent le fait de la détonation ; mais, tout en améliorant leurs compositions par l'emploi du salpêtre qu'ils parvinrent à purifier, ils durent s'efforcer d'éviter l'explosion, force dangereuse qu'ils n'avaient pas appris à maîtriser et à utiliser... Les progrès que les Arabes firent faire à la chimie leur permirent d'améliorer considérablement la purification du salpêtre. Le mélange intime des trois substances acquit la propriété détonante. Ainsi fut créé le nouveau principe de force dont l'emploi devait changer l'art de la guerre. De la connaissance du fait de la détonation, de la faculté de le produire, à l'idée de l'employer à lancer des projectiles, et surtout à l'application de cette idée, il y avait assez loin pour qu'il se fût écoulé du temps avant de la réaliser. »

Aujourd'hui, dans un supplément à leur livre, tout récemment publié (1850), MM. Reinaud et Favé, se fondant sur une étude plus approfondie de la matière et de ses documents, font une déclaration bien plus formelle, bien plus catégorique : « Revenant, disent-ils, sur notre propre opinion, nous sommes portés à penser que cette grande découverte appartient aux Arabes... Que cette découverte, qui a changé tout le système de la guerre, a eu lieu en Egypte ou en Syrie, dans les premières années du XIVe siècle... En résumé, aux Chinois appartient la découverte du salpêtre et son emploi dans les feux

d'artifices... Pour les Arabes, ils ont su produire et utiliser la force projective qui résulte de la détonation de la poudre ; en un mot, ils ont inventé les armes à feu. »

Après cette déclaration d'hommes si compétents et si consciencieux, je n'ai plus seulement à m'applaudir d'avoir, il y a dix-huit ans, et, je crois, le premier en France, produit, développé, soutenu l'opinion avancée par Casiri et par Andrès, mais surtout à déclarer formellement, après tant d'autorités diverses, que la question n'est plus question, que les inventeurs de la poudre et des armes à feu sont les Arabes.

SECONDE SECTION.

INFLUENCE DES ARABES SUR LA CIVILISATION DE L'EUROPE.

« Les nations de l'Europe, » dit Bailly dans une de ses lettres à Voltaire, « après avoir vieilli dans la barbarie, « n'ont été éclairées que par l'invasion des Mores et l'ar« rivée des Grecs. » J'ose ajouter : Et bien plus par l'invasion des Mores, ou de ceux à qui Bailly donne ce nom, que par l'arrivée des Grecs du Bas-Empire. En effet, l'un des caractères distinctifs et saillants de l'influence qu'exercèrent les Arabes sur toutes les branches de la civilisation moderne, c'est précisément d'avoir rendu à l'Europe la connaissance des auteurs grecs anciens, dont la langue, les ouvrages, les noms même étaient complétement oubliés.

Auteurs grecs. — On peut affirmer hardiment que les nombreuses traductions et les commentaires encore plus nombreux qu'écrivirent les Arabes sur toutes les œuvres de la Grèce antique, et qui font de leur littérature la seconde fille de la littérature grecque, servirent à donner aux peuples modernes les premiè-

res notions des sciences et des lettres de l'antiquité. Ce ne fut qu'après les avoir connus par les versions des Arabes, qu'on forma le désir de posséder, de comprendre les écrivains originaux, et que la langue d'Homère et de Platon trouva quelques studieux interprètes. » *Nam majorem partem eruditionis Græcæ, quàm hodie ab ipsis fontibus habemus, ab Arabum manibus priùs accepimus* (Hyde, *de Linguæ arabicæ præstantiâ et utilitate*). Pour justifier cette assertion, si elle pouvait sembler un peu paradoxale, il suffirait de faire observer que les Arabes avaient transmis à l'Europe les connaissances qu'ils empruntèrent aux Grecs, et sans en dissimuler les origines, bien avant que l'hôte de Boccace, Léonce Pilati, eût ouvert un cours de langue grecque à Florence (vers 1360), et que la dispersion des habitants de Constantinople, après la prise de cette ville par Mahomet II (1453) eût rendu l'étude de leur idiome commun en Europe ([1]). Beaucoup de livres grecs, en effet, notamment ceux qui traitaient des sciences, furent originairement traduits de l'*arabe en latin*. On peut citer, entre autres, les premières versions d'Euclide et de Ptolémée ([2]). Une preuve non moins certaine que les lettres grecques reçurent d'abord asile chez les Arabes, c'est que plusieurs ouvrages de l'ancienne Grèce ont été conservés par eux, et retrouvés dans leurs propres ouvrages ([3]). Les mathémati-

([1]) « Les Grecs du Bas-Empire n'ont eu qu'une influence tout à fait insensible sur la renaissance des sciences en Occident. L'impulsion était donnée : Archimède, Euclide, Ptolémée, étaient connus en Europe par les Arabes, longtemps avant que leurs écrits arrivassent de Grèce (Libri, *Discours prélim.* p. 180, note 3). »

([2]) Cette dernière porte la date de 1136.

([3]) « *Neque negari potest cum litteræ in Europa pessum dari et extingui*

ciens, par exemple, n'auraient jamais possédé les *Sphériques* du géomètre Ménélas d'Alexandrie, antérieur à Ptolémée, sans la traduction arabe (*Kitab-al-Okar*), qui fut ensuite traduite en latin, ni les huit livres des *Sections coniques* d'Apollonius de Perge, si le Maronite Abraham Ecchellensis n'eût copié et traduit (1661) les v[e], vi[e] et vii[e] livres, qui manquaient, dans un manuscrit arabe de la Bibliothèque des Médicis à Florence; les médecins n'auraient pu davantage compléter les Commentaires de Galien sur les *Épidémies* d'Hippocrate sans la traduction arabe découverte à l'Escorial, et les naturalistes n'auraient pas même en abrégé le *Traité des Pierres* d'Aristote, sans le manuscrit arabe de notre Bibliothèque Nationale.

Lorsqu'on trace l'histoire de toute la science humaine, et lorsqu'on se rappelle que la Grèce survécut à Rome dans Alexandrie, il faut bien placer les Arabes pour gardiens de ce dépôt sacré entre la Grèce et la renaissance. « Ils méritent, dit M. Libri, une reconnaissance éternelle pour avoir été les conservateurs des sciences des Grecs et des Hindous, lorsque ces peuples ne produisaient plus rien et que l'Europe était encore trop ignorante pour se charger de ce précieux dépôt.... Effacez les Arabes de l'histoire, et la renaissance des lettres sera retardée de plusieurs siècles en Europe. » (*Discours prélim.*, p. 147 et 151.)

cœpissent, ab Arabibus omne genus scientiarum tractatum fuisse, atque excultum, et principes quosque scriptores in linguam ipsorum translatos, usque adeo ut quidam græce deperditi apud solos Arabes reperiantur. Unde tot inter illos philosophi, medici, mathematici, etc. (Renaudot, *Epist. ad Dac.* Bib. grec. tome I). »

Dans la science surtout, et bien plus que les Romains, leurs devanciers, les Arabes furent les héritiers des Grecs. S'ils préférèrent hautement la philosophie d'Aristote à celle de Platon, c'est peut-être parce qu'ils virent dans Platon ce qu'il fut en effet, l'un des Pères de l'Eglise chrétienne, mais certainement parce qu'Aristote mêla les sciences positives à la spéculation métaphysique. Cependant Platon (Aflathoun) reçut d'eux, comme Aristote (Aristhathlis ou Aristou), le surnom d'*Al-Elahi*, ou le Divin. Ce n'était pas seulement sur les maîtres, *principes scriptores*, sur Aristote, Hippocrate, Dioscorides, Euclide, Ptolémée, Strabon, que se portaient et se concentraient leurs études ; il n'est pas de si médiocre grammairien, pas de si mince rhéteur, pas de si subtil sophiste, que les Arabes n'aient traduit et commenté.

Scolastique. — C'est en passant par leurs mains que la doctrine péripatéticienne a enfanté la scolastique (1). Il est certain que, dans l'interminable querelle des *réalistes* et des *nominaux*, les premiers s'appuyaient sur l'autorité d'Avicenne, les autres sur celle d'Averrhoès ; il est certain, suivant l'observation de M. Hauréau, que le philosophe Al-Kendy est souvent cité par Alexandre de Halès, Henry de Gand, saint Bonaventure, tandis qu'Al-Faraby fournit ses aphorismes à Guillaume d'Auvergne, Vincent de Beauvais, Albert le Grand ; et que ce même Guil-

(1) « Un jeune orientaliste piémontais, M. Pallia...., s'occupe maintenant de l'histoire de la Philosophie chez les Arabes, et il croit pouvoir établir qu'ils ont eu une grande influence sur la renaissance de la philosophie parmi les chrétiens, et qu'ils ont posé les bases de la philosophie scolastique. » (Libri, *Hist. des sciences mathém. en Italie*, Discours prélim., p. 118, note 1.)

laume d'Auvergne préfère hautement les Arabes aux Grecs, trouvant les Grecs trop philosophes et les Arabes plus théologiens. Sans doute la scolastique fut une science vaine et regrettable, puisque les écoles du moyen âge, comme dit Condillac, ressemblaient aux tournois des chevaliers; mais elle a produit pourtant quelques libres penseurs, tels que Jean Scot Erigène, Bérenger, Abélard, William d'Occam, et c'est d'elle enfin que sont sortis avec le temps Jean Huss, Savonarele, Luther, Bruno, Campanella.

Après s'être emparés des diverses connaissances qu'avaient possédées les Grecs anciens, restés supérieurs aux Latins plus encore dans les sciences que dans les lettres, et non moins que dans les arts, après en avoir agrandi le domaine dans toutes les directions, les Arabes l'ouvrirent aux nations de l'Europe qu'ils avaient toutes devancées. L'Espagne fut naturellement la première à recevoir leurs dons et à les répandre. Au xe siècle, dans les plus profondes ténèbres du moyen âge, cette contrée, *in quam*, dit Haller, *artes humaniores confugerant*, était la seule qui acceptât, qui accueillît les études solides, repoussées et détruites partout ailleurs, même à Constantinople depuis Léon l'Isaurien (717). Dès le xe siècle, en effet, alors que le Mozarabe Jean de Séville traduisait en arabe les saintes Ecritures, et qu'un autre Mozarabe, Alvaro de Cordoue, reprochait à ses compatriotes d'oublier leur langue et leur loi (*legem suam nesciunt christiani, et linguam propriam non advertunt Latini*) pour s'élever à la doctrine des Arabes (*Arabico eloquio sublimati*), l'Espagne comptait plusieurs savants illustres, un Ayton, évêque de Vich, un Lupit de Barcelone, un Joseph,

qui enseigna l'archevêque de Reims Adalbéron, tous versés dans les mathématiques et l'astronomie.

Sciences mathématiques. — C'était alors en Espagne que venaient s'instruire le petit nombre d'étrangers que tourmentait le désir de savoir. Gerbert (né en Auvergne vers 930, élu pape en 999 sous le nom de Sylvestre II, mort en 1003), si célèbre par ses aventures, sa science et ses travaux, après avoir parcouru toutes les écoles de France, d'Italie et d'Allemagne, sans pouvoir satisfaire la passion d'apprendre dont il était obsédé, vint enfin chercher en Espagne ces connaissances physiques et mathématiques qui causèrent une telle admiration en France, en Allemagne et en Italie, où il retourna les répandre, qu'on ne put expliquer les prodiges de sa science qu'en l'accusant de s'être donné au diable. Gerbert passe unanimement pour avoir introduit le premier dans ces contrées l'usage des chiffres arabes, et pour avoir joint quelques notions élémentaires d'algèbre aux calculs de l'arithmétique. Il passe aussi pour le premier constructeur d'horloges. Soit que Gerbert, comme l'affirment la plupart de ses biographes, ait poussé ses études jusque chez les Arabes, à Cordoue et à Séville, soit qu'il ait fait seulement un long séjour en Catalogne et fréquenté les savants de ce pays, ainsi que le témoigne son recueil d'*Epîtres* adressées en grande partie à des Catalans, tels que le comte de Barcelone Borrell, Ayton, Joseph, Lupit, il n'en est pas moins certain que Gerbert apprit tout ce qu'il sut des Arabes, et que cette science, si prodigieuse qu'elle parut surnaturelle, il l'avait, comme dit William de Malesbury, *volée aux Sarrasins.*

Son exemple et ses succès excitèrent d'autres étrangers

à venir glaner où il avait fait une si ample moisson. L'Allemand Hermann-Contract, auteur du livre *De compositione astrolabii* (mort en 1054), l'Anglais Athélard, qui traduisit le premier Euclide d'arabe en latin (vers 1130), l'Italien Campano de Novare, qui publia une *Théoric des planètes*, Daniel Morley, Othon de Frise, enfin Hermann l'Allemand, Platon de Tivoli, Gérard de Crémone, qui traduisit, à Tolède même, Alhacen, Avicenne, Rhasès, Alboucasis, et jusqu'à l'*Almageste* de Ptolémée, non du grec mais de l'arabe, — ce Gérard de Crémone duquel on disait : « *Toleti vixit, Toletum duxit ad astra*, » — tous allèrent successivement recueillir en Espagne les éléments de mathématiques, de physique et d'astronomie qu'ils rapportèrent à leurs compatriotes. Montucla ne dit pas seulement que « les Arabes furent longtemps les uniques dépositaires de la science, et que nous devons à leur commerce les premiers rayons de lumière qui vinrent chasser les ténèbres des XIe, XIIe et XIIIe siècles ; » il ajoute que « pendant cette période, tous ceux qui obtinrent le plus de réputation dans les mathématiques avaient été acquérir leur science parmi les Arabes. » (*Histoire des mathém.* tome Ier, part. III, liv. Ier.) Il est avéré que tous les auteurs qui écrivirent sur les sciences exactes, avant le XVe siècle, ne firent autre chose que copier les Arabes, ou tout au plus étendre leurs leçons. Tels furent l'Italien Léonard de Pise, le Polonais Vitellio, l'Espagnol Raymond Lulle, l'Anglais Roger Bacon, enfin le Français Arnauld de Villeneuve, qui passe pour avoir découvert l'esprit de vin, l'huile de térébenthine et autres préparations chimiques. Nous avons vu déjà que, durant la même époque, toute la géographie européenne

se bornait aux *Sept Climats* d'Edryz; et en corrigeant, d'après Abou-Isak-Ibrahym-ben-Yayah, quelques erreurs géographiques, Abraham Hinckelmann pouvait dire, au XVII[e] siècle : *Maxima adjumenta et lumen in posterum arabismo debebimus.* (*Præf. Alcor.*) »

Quant aux fameuses *Tables astronomiques* d'Alphonse X, elles ne font, comme son livre sur les *Armillaires* ou Sphères célèbres, que résumer les découvertes des Arabes avant le XIII[e] siècle. C'est dans leurs ouvrages qu'avait puisé tout son savoir ce monarque célèbre qui reçut le nom de Sage (ou Savant), et qui fit, en effet, avancer la science entre le système de Ptolémée et celui de Kopernic. Les *Tables Alphonsines* sont empruntées aux divers *Zydji*, ou *Tables* des astronomes arabes; elles en reproduisent le fond et la forme. Lorsque Louis XIV fit mesurer géométriquement un degré du méridien pour déterminer la grandeur de la terre, il ne savait pas sans doute que, neuf siècles auparavant, le khalyfe Al-Mamoun avait ordonné la même opération à ses astronomes de Bagdad. Au moyen âge, « le premier pas que l'on « fit vers le renouvellement des connaissances, fut la « traduction des *Eléments d'astronomie* d'Alfergan. » (Bailly, hist. de l'astr. t. 1[er] livre VIII.) Ce fameux rabbin espagnol Aben-Hezra (ou Esdra), qu'on surnomma *Le Grand*, *le Sage*, *l'Admirable*, pour avoir écrit son livre de la *Sphère*, était né à Tolède, en 1119, et avait été disciple des Arabes pour l'astronomie. Il répandait en Europe les leçons de ses maîtres. C'était dans Albategnius, plus que dans Ptolémée, que Sacrobosco (John de Holywood) avait puisé les matériaux de son livre *de Sphera mundi*; c'était dans Albategnius encore, que le commen-

tateur de ce grand astronome, Régiomontanus (Johan Müller, de Kœnigsberg, *Regius Mons)* avait trouvé la première notion des *tangentes*. C'est aussi dans les *Crépuscules* d'Alhacen que l'illustre Kepler prit ses idées sur la réfraction atmosphérique; et peut-être que Newton lui-même doit aux Arabes, plus qu'à la pomme de son verger de Woolstrop, la première aperception du système de l'univers, car Mouhamad-ben-Mouza (cité dans la *Bibliot. arab. Philosophorum*) semble, en écrivant ses livres du *Mouvement des corps célestes (De præcipuorum orbitum cœlestium motu)* et *De la vertu d'attraction (De virtute attrahendi)*, avoir entrevu la grande loi de l'harmonie générale (¹).

Médecine. — L'influence des Arabes sur toutes les sciences naturelles, chimiques ou médicales, n'est pas moins incontestable que leur influence sur les sciences mathématiques. Roger Bacon et Raymond Lulle étaient aussi bien leurs élèves pour la science cherchée de l'alchimie, du *grand art*, que pour la science trouvée des calculs numériques. C'est par eux aussi qu'Albert le Grand (Albrecht Grotus, ou Gross, né dans la Souabe, en 1193), ce savant universel, ce maître éminent de saint Thomas d'Aquin, qu'on appela, comme Gerbert, le *Magicien*, fut initié à toutes les connaissances de l'école aristotélique. Et le célèbre Fabrizio d'Acquapendente disait encore, après l'année 1600 : « Celse, chez les Latins, Paul Eginète chez les Grecs, Albucasis chez les Arabes, forment un triumvirat auquel je confesse avoir les plus grandes obligations. »

(¹) C'est l'opinion formelle de Casiri et d'Andrès; mais je dois avouer qu'elle n'est point acceptée par Sylvestre de Sacy.

De même que l'astronome Albategnius dans le domaine du ciel, ou le géographe Edryz dans celui de la terre, Avicenne et Averrhoès régnèrent souverainement sur la médecine pendant six cents ans, jusque dans le XVIe siècle. On commentait encore Avicenne, dans le siècle dernier, à Montpellier et à Louvain. Boerhaave convient, aussi bien que Haller, de cette longue domination de la médecine arabe, et Brucker a pu dire en toute vérité : « *Usque ad renatas litteras, non inter Arabes* « *modo, verum etiam inter Christianos, dominatus est Avi-* « *cenna tantum non solus.* » Lorsque le médecin portugais Pedro Juan, qui fut archevêque de Braga, puis pape, sous le nom de Jean XXI, écrivait, dès le commencement du XIIIe siècle, son *Trésor des pauvres* ou *Remèdes à toutes les maladies*, son *Traité d'hygiène* et son *Traité de la formation de l'homme,* il copiait les Arabes.

C'était d'Espagne alors que venaient presque tous les médecins de l'Europe, et que, par eux, s'étendait le goût des sciences et des lettres. « *Interea hispani medici*, dit Haller, *dum gens eorum patriam paulatim recuperat, litterarum amorem cum Italis communicarunt.* » C'était du moins en Espagne qu'allaient étudier les juifs, si renommés alors dans l'art de guérir, pour se répandre ensuite, comme les jeunes médecins au sortir d'une faculté, dans les divers pays de l'Europe. Rois et papes prenaient leurs médecins parmi les juifs. Pour citer seulement quelques exemples fameux, je rappellerai que le médecin du roi d'Aragon Alphonse le Batailleur, Pedro Alfonso, auteur de contes latins qui furent traduits en partie dans les *Cento Novelle antiche* de Francesco Sansovino, était un juif converti, et Paul Ricius, médecin de l'empereur

Maximilien I[er], était un juif resté juif. Celui-ci avait étudié en Espagne, où il traduisit l'*al-Takryf* d'Albucasis, ce livre que Haller appelle *fons communis* de la médecine moderne.

Nous avons vu précédemment que les Arabes pratiquèrent une foule d'opérations chirurgicales inconnues des anciens, et enrichirent également la pharmacie d'une foule de médicaments nouveaux. Mais un fait peut résumer en lui seul toutes les preuves de l'influence qu'exercèrent les Arabes sur l'art médical : c'est que la fameuse école de Salerne, dont naguères on suivait les lois dans toute l'Europe, doit son origine aux Arabes. Lorsque le Normand Robert Guiscard prit Salerne (vers 1060) sur ceux qu'on nommait les *Sarrasins*, et qui occupaient le midi de l'Italie depuis plus de deux siècles, il y trouva une école de médecine, fondée par ces infidèles. Il eut la sagesse de la conserver, de l'enrichir, de lui donner pour chef Constantin l'Africain. C'était un More de Carthage que des voyages et des aventures jetèrent, comme Edryz, au pouvoir des Normands de Sicile, qui prit l'habit au monastère du Mont-Cassin sous le célèbre abbé Didier, devenu le pape Victor III, et qui, dans sa retraite, traduisit en latin tous les ouvrages de ses compatriotes sur l'art de guérir. Il acheva de fonder ainsi l'école de Salerne, car c'est dans ses œuvres que furent pris tous les aphorismes de la *Medicina Salertina*. Comme l'université de Montpellier eut pour fondateurs (vers 1200) les Aragonais, auxquels appartenait alors cette ville, presque récente, et qui n'avait pas encore hérité de l'évêché de Maguelone, on peut affirmer, suivant la tradition généralement admise, que sa faculté de méde-

cine fut fondée par les Arabes, médiatement du moins, et en ce sens qu'elle s'établit sur leur doctrine, la seule adoptée, la seule régnante [1].

Agriculture. — Si les Espagnols ont abandonné plusieurs importantes cultures introduites dans leur pays par les Arabes, celles du dattier, du bananier, de la canne à sucre, du coton, et presque aussi du mûrier, néanmoins, ils suivent encore les leçons de leurs maîtres en quelques parties de l'agriculture. Ils ont conservé les *azequias* (al-ssakyah) et les *norias* (naa'ourah), ainsi que les *silos*, dont le nom moresque équivaut en Espagne à celui de grenier.

Architecture. — Quant à l'influence des Arabes sur l'architecture, le seul des beaux-arts que la religion permît de cultiver aux musulmans, il me semble qu'on ne saurait la mettre en doute, qu'elle apparaît avec autant de certitude et d'éclat. L'on a souvent fait cette question : D'où vient que l'architecture de la fin du moyen âge, celle qui passa du plein cintre à l'ogive et des basiliques aux cathédrales, fut nommée gothique? Comme ce nom, s'il impliquait une origine du Nord, serait en flagrante contradiction avec les faits, la question est restée sans réponse. Mais on aurait dû se rappeler que le nom de gothique n'a pas été donné seulement à l'architecture que virent régner les XIIe et XIIIe siècles. On ap-

[1] De nos jours encore, et si dépassés qu'ils soient dans la carrière des sciences, les musulmans ont transmis à l'Europe quelques précieuses découvertes. Ainsi l'inoculation, cet heureux précurseur de la vaccine, nous vient de la Circassie, où elle fut d'abord pratiquée. Passée de là en Perse, en Géorgie, en Turquie, elle fut apportée en Angleterre, vers 1720, par l'illustre lady Wortley-Montague, qui en fit la première épreuve, à Constantinople, sur son propre fils.

pelait aussi *gothiques* l'écriture et le missel qui furent remplacés en Espagne, dans l'année 1091, par les caractères latins (nommés alors français) et par le rituel romain. Ils avaient reçu et conservé ce nom de *gothiques*, parce que leur usage datait de l'époque où l'Espagne était le domaine des Goths. Ne serait-ce point aussi parce que les premières leçons de l'architecture nouvelle vinrent à l'Europe par l'Espagne, que cette architecture, comme l'écriture et la liturgie espagnoles, fut nommée *gothique ?* Cette explication, toute simple et naturelle, est d'ailleurs en parfaite concordance avec l'histoire. Les conjectures des hommes versés dans la matière s'accordent en ce point que l'architecture moderne est née à Byzance, cette seconde Rome, où les arts s'étaient réfugiés, chassés d'Italie. Les architectes byzantins, qui mêlèrent les premiers le style capricieux et fleuri de l'Orient au style sobre et régulier de l'ancienne Grèce, eurent deux sortes d'élèves : les Arabes et les peuples germains. Ceux-là, d'abord, fondèrent l'architecture appelée *moresque* ou *sarrasine* ; ceux-ci, ensuite, l'architecture qui fut plus tard nommée gothique. Parties du même point, les deux architectures restent analogues, presque semblables, pendant deux siècles, conservant l'une et l'autre, avec les différences imposées par le climat, les traditions de leur commune origine. Ainsi la mosquée de Cordoue, élevée par un prince de Syrie, et les vieilles basiliques de l'Allemagne, sont également issues du style byzantin. Elles se divisent ensuite pour prendre chacune un style particulier. L'architecture musulmane conserve le système des nefs surbaissées, et prend pour caractère spécial le cintre outre-

passé, c'est-à-dire rétréci à sa base, ayant la forme d'un croissant renversé. L'architecture chrétienne adopte le système des nefs élancées, et son caractère distinctif devient l'*ogive*, substituée au plein cintre païen. Mais il faut remarquer qu'avant les chrétiens, les Arabes avaient employé l'ogive, qu'une foule de monuments, en Espagne surtout, prouve l'usage qu'ils faisaient de cette forme inconnue de l'antiquité, et que c'est sans doute parce que l'ogive, devenue le trait saillant et caractéristique de l'architecture chrétienne, avait passé de l'Espagne en Europe, que tout le système fut nommé gothique. Enfin ces deux architectures parties de Byzance, l'arabe et la germaine, se rapprochant toujours, viennent se fondre, au bout de huit siècles, dans le style dit *de la Renaissance*.

Personne ne nie, personne ne conteste la frappante ressemblance qui existe entre les monuments arabes et ceux de l'Europe au moyen âge. Cette ressemblance ne se trouve pas seulement dans les grands édifices des capitales, pour la construction desquels on appelait quelquefois des architectes sarrasins, comme cela est arrivé même à Notre-Dame de Paris [1]. On peut la suivre jusque dans les plus humbles bâtiments des petites villes. Ainsi, j'ai retrouvé l'arc à plusieurs lobes de la *Mezquita* de Cordoue dans le cloître de la cathédrale de Norwich, et la fine colonnette de l'Alhamrâ dans l'église Notre-Dame à Dijon. Cette ressemblance n'était donc pas seulement occasionnelle, fortuite, elle était générale et permanente. Il n'est pas besoin d'autre chose pour prou-

[1] Voir Dulaure, *Histoire de Paris*, tome II, p. 253 et suiv.

ver ma thèse. Si l'art chrétien et l'art arabe se ressemblèrent, et si l'un précéda l'autre, évidemment il y eut entre eux un imité et un imitateur. Est-ce l'art arabe qui imita l'art chrétien? Non, car l'antériorité de ses œuvres est manifeste, incontestable; non, car l'Europe, au moyen âge, reçut toutes les sciences des Arabes, et dut aussi recevoir d'eux le seul art dont la loi religieuse leur permît la culture.

Musique. — L'impossibilité où nous sommes, malgré les efforts de tous les savants modernes, d'avoir une connaissance, même imparfaite et approximative, de la musique des Grecs, doit apprendre et faire concevoir à quel point il est difficile de constater l'état de cet art, d'en retrouver les monuments et de les comprendre, une fois que les traditions sont interrompues. C'est une langue morte où nul ne sait plus lire. Nous avons dû nous borner, dans la section précédente, à démontrer que les Arabes cultivaient la musique comme un art très-important, très-avancé. Il existe, aux archives du chapitre de Tolède, un monument précieux de l'influence qu'ils exercèrent sur la musique moderne. C'est un manuscrit annoté de la main même d'Alphonse le Savant, et qui renferme les cantiques (*cantigas*) composés par ce prince, avec la musique sur laquelle ils étaient chantés. On y trouve non-seulement les six notes inventées, vers 1030, par le moine Gui d'Arezzo, *ut*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, *la* [1], mais

[1] Ce sont, comme on sait, les six premières syllabes des six premiers vers du cantique de saint Jean.

Ut queant laxis
*Re*sonare fibris
*Mi*ra gestorum
*Fa*muli tuorum
*Sol*ve polluti
*La*bii rectum.

encore la septième note, les cinq lignes et les clés dont la découverte fut postérieure, et même les *queues* aux notes, en haut et en bas, dont l'usage ne s'introduisit que beaucoup plus tard dans l'écriture musicale du reste de l'Europe. Jusqu'alors la musique n'avait servi qu'aux psalmodies de l'Eglise, au *plain-chant* des hymnes et des antiphones. Ce manuscrit, cité et copié dans la *Paleographia castellana* (p. 72, planche 8), est, selon toute apparence, le plus ancien monument de l'application régulière de la musique à la poésie vulgaire et profane (1). Comme Alphonse X doit principalement sa science prodigieuse à l'étude des Arabes, on ne saurait guère mettre en doute qu'il ne leur eût emprunté, pour ce livre comme pour tous ses ouvrages, des connaissances déjà formées, celles qui étaient dès lors consignées dans les écrits d'Al-Faraby, d'Aboul-Faradj, etc., qu'Alphonse pouvait très-bien comprendre avec le secours des Mozarabes de Séville (2). Cette supposition, qui ferait attribuer aux Arabes une notable part à la création de la musique moderne, acquiert d'autant plus de vraisemblance que les premiers instruments adoptés par les Espagnols, les Français et les autres nations de l'Europe, ont été nom-

(1) Ce qui met hors de doute l'authenticité de cette pièce, c'est qu'Alphonse, dans son testament, déclare expressément que ses *cantigas* doivent être *chantées*. Leur rhythme, d'ailleurs, ne le prouve pas moins que leur nom. Elles sont écrites en dialecte galicien (devenu le portugais), et en petits vers de *huit syllabes*, tandis que toutes les poésies de l'époque sont en longs vers qui varient de douze syllabes à seize.

(2) Lorsqu'il reconstitua, en 1254, l'université de Salamanque, fondée par son aïeul Alphonse IX, il y institua deux chaires de droit civil, deux chaires de droit canonique, deux chaires de logique et de philosophie (certainement péripatéticienne, c'est-à-dire arabe), et une *chaire de musique* (*Corónica del rey don Alfonso X°*).

més *moresques* dans toutes les langues. On se sert encore aujourd'hui, dans le pays de Valence, de la *chirimia* et de la *dulzaina* des Mores, tant de fois citées par Cervantès et ses contemporains ([1]). Quant aux modernes instruments à cordes, ils ont eu tous pour modèle le luth des Arabes (*al aoud*, d'où *laud* en espagnol), qui ont aussi donné à l'Espagne la *kytara* (*guitarra*), devenue l'instrument national du peuple dont ils furent les maîtres en toutes matières.

Plusieurs théoriciens, entre autres J.-J. Rousseau, ont proposé d'écrire la musique avec des chiffres, sans se douter assurément que les Arabes avaient déjà pratiqué ce mode de notation. Kiesewetter (*Die Musik der Araber*) fait remarquer que, la gamme arabe ayant dix-sept intervalles, les Arabes pouvaient écrire et écrivaient en effet la musique avec leurs chiffres, en employant les nombres de un à dix-huit pour la première octave, de un à trente-cinq pour deux octaves, et ainsi de suite. Ne serait-ce point de cet ancien usage des chiffres arabes, servant à l'écriture musicale, qu'est venu l'emploi des mêmes chiffres pour la *basse chiffrée*, où un simple nombre indique un accord? C'est possible, et fort vraisemblable.

La vieille musique espagnole, celle qui se conserve en Andalousie sous le nom de *cañas*, *rondeñas*, *playeras*, etc., fort différente des *boleros* d'opéras comiques, et qui échappe à la notation moderne, est certainement d'ori-

([1]) Le premier de ces instruments est une espèce de long hautbois, à douze trous, d'un son grave et retentissant. On l'employait à la guerre, comme le clairon. L'autre est un instrument de même nature, plus court et plus aigu, qui ressemble au fifre.

gine arabe. Qui l'a conservée dans ce pays, par la tradition? une race orientale, une race nomade, ces bohémiens, qui, venus de l'Egypte vers le XIVe siècle, et peut-être de l'Inde auparavant, se sont répandus dans toute l'Europe, appelés *gitanos* en Espagne, *zingari* en Italie, *gyppsies* en Angleterre, *zigeuner* en Allemagne, *tzigani* en Russie, et se nommant eux-mêmes *pharaons*. Ces nomades aux mœurs immuables, qui sont encore aujourd'hui, par le physique et le moral, non-seulement en Espagne, mais en Russie, tels que Cervantès les a dépeints (1), ont porté et gardé partout les anciens chants de leur problématique patrie. Musiciens du peuple, formés en troupes de chanteurs et de danseurs, ils ont répandu partout la forme et le sentiment de leurs antiques mélodies. C'est par eux qu'en Russie, comme en Espagne, la musique populaire a pris ou gardé le caractère oriental; ce sont eux qui, au pied des tours du Kremlin de Moscou, m'ont fait entendre les mêmes chants que dans les jardins de l'Alhamrâ de Grenade. Ici et là, j'avais recueilli de leur bouche un vivant écho de la musique arabe (2).

Belles-lettres. — Avant d'exposer comment eut lieu l'influence des Arabes sur la littérature proprement dite, et pour faire bien comprendre, en général, comment les Espagnols s'instruisirent à leur école, malgré la différence de langage, et malgré la haine profonde qui

(1) Dans sa nouvelle *La Gitanilla de Madrid*. Elle est au premier volume de ma traduction des *Nouvelles de Cervantès*.

(2) Voir, pour plus de détails, l'article *Alhamrâ*, dans le second volume de mes *Musées d'Europe* (p. 220 et suiv.), et, dans l'*Illustration* des 11 et 18 avril 1846, *Une Nuit de Pâques au Kremlin de Moscou*.

semblait les séparer encore plus des conquérants de leur pays, il est bon de rappeler quelle sorte d'intermédiaire, outre les juifs, exista entre les deux peuples. On sait qu'un grand nombre de chrétiens goths et ibères vivaient sous la domination musulmane, depuis la conquête de Mouza (714), dans le libre exercice de leur religion. Tolède, Cordoue, Séville, Valence, toutes les grandes cités, aussi bien que les bourgades et les villages, étaient peuplées de ces chrétiens qui furent nommés *Mozarabes*. Lorsque les Espagnols, sortis de leur retraite des Asturies, eurent peu à peu, de Pélage à saint Ferdinand, recouvré les provinces qu'avait inondées l'islam, ils y retrouvèrent ces compatriotes, nés et élevés sous l'autorité des Arabes, qui leur transmirent les sciences, les arts et les coutumes de leurs maîtres. Les Mozarabes d'Andalousie, qui étaient restés tout à fait privés de communications avec les chrétiens du nord de l'Espagne, n'avaient plus, à l'arrivée de leurs frères, d'autres mœurs et d'autre langage que ceux des Mores. Leur religion même s'était profondément altérée par un si long séjour au milieu des races infidèles. Après les conquêtes de saint Ferdinand, il fallut les instruire de nouveau dans un culte dont ils n'avaient plus guère que des traditions et des formes, et l'archevêque de Séville Juan, que les Mores appelaient Kayed-al-Matrân, fut chargé par Alphonse X de traduire, pour leur usage, les saintes Ecritures du latin en Arabe. (*Corónica del rey don Alfonso X°.*) C'était l'arabe avec le latin, qu'on enseignait dans les écoles fondées par Alphonse X à Séville, en 1254. L'on voit même, dans les bibliothèques de l'Escorial et de Madrid, plusieurs manuscrits de cette époque écrits en langue *espagnole*, mais

avec des caractères *arabes* (1). On voit également, dans les médaillers de Madrid et de Paris, diverses monnaies des rois chrétiens (entre autres d'Alphonse VIII de Castille) gravées en lettres, langue et style arabes (2). La langue et l'écriture des musulmans se perdirent peu à peu parmi les Mozarabes redevenus chrétiens, et furent complétement oubliées dans la suite, sous le mépris et l'horreur qui leur étaient voués.

On pourrait fixer à la prise de Tolède par Alphonse VI, en 1085, et conséquemment à la première communica-

(1) Je citerai, pour exemple, un *poëme de Joseph*, découvert, il y a peu d'années, par un orientaliste espagnol, M. Creus, dans la bibliothèque royale de Madrid. Miguel Casiri avait eu ce manuscrit dans les mains à l'Escorial; mais, ne reconnaissant pas, sous les lettres arabes, la langue espagnole, il l'avait pris pour l'œuvre d'un poëte de l'Asie, composée dans un dialecte qu'il ignorait. Ce *poëme de Joseph*, sans nom d'auteur, est écrit en strophes de quatre vers, en quatrains monorimes, ce qui en place l'époque entre Gonzalo de Berceo et l'archiprêtre de Hita, de la première moitié du XIIIe siècle, à la seconde moitié du XIVe.

(2) Voici la description abrégée de l'une de ces monnaies, que possède la Bibliothèque Nationale de Paris, et dont la description très-détaillée se trouve au tome VI, p. 307 et suiv., de M. Romey :

Elle porte dans l'aire : *Amyr al-katoulikin Alfounsch-ben-Schandja ayda Allah wé nasra.* — L'émyr des catholiques Alfonse, fils de Sancho, que Dieu le fortifie et le secoure.

Dans le champ : *Imâm al byaa al Messyhya baba Roumya.* — L'imâm du Messie, pape de Rome.

A la légende : *Besm el Abou el Aben wé el Rouh el kadous Allah el wahid min amin outamid y koun saléma.* — Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ne formant qu'un seul Dieu, celui qui croit et qui est baptisé sera sauvé.

Et sur l'orle : *Dhireb hadza al dinar bi Tholeïthola aam vahed wé arbaïn wé maytyn wé elf litarik el safar.* — Ce dinar (d'or) a été frappé à Tholaïtola (Tolède), l'an un et quarante et deux cents et mille (1241) de l'ère *el safar* (de l'ère romaine et espagnole, 1203 de J.-C.).

tion avec les Mozarabes, l'époque où commença la culture des langues vulgaires en Europe, où naquit la poésie moderne. Ce fut, en effet, à l'aurore du XIIe siècle que parurent simultanément les premiers poëtes espagnols et les premiers troubadours provençaux qui eurent, suivant toute apparence, une même origine et des maîtres communs. Il est sans doute inutile de démontrer que les plus anciennes poésies castillanes, notamment les *romances* (1), furent des imitations de l'arabe; personne ne le conteste sérieusement. Mais on doit prouver qu'il en est de même des *trobas* (2) provençales, que plusieurs considèrent comme le produit tout spontané du génie de leurs auteurs, *prolem sine matre creatam*.

La langue provençale, qu'on appelait aussi, et plus communément, langue lémosine ou langue d'oc, ne se parlait pas seulement dans les provinces méridionales de la France. Sauf une légère différence de dialecte, elle s'étendait aussi dans la Catalogne, l'Aragon, la Navarre, gouvernés par des princes d'origine française, et jusque dans le pays de Valence, où elle fut portée par Jacques Ier avec la conquête (1238). C'est elle qu'un historien nomme la *mat-*

(1) Véritable poésié nationale des Espagnols, les *romances* sont de petits poëmes, bornés à une seule action, et destinés dans l'origine à répandre des traditions populaires. On les divise en trois classes principales : *romances historiques*, *romances pastoraux* et *romances morisques*. Ces derniers, qui ont conservé le nom de leurs inventeurs, sont consacrés aux sujets de galanterie et d'amour. Une quatrième espèce, plus récente, a reçu le nom de *joyeux* ou *burlesques*.

On peut consulter à ce propos mes *Etudes sur l'histoire des institutions, de la littérature, du théâtre et des beaux-arts en Espagne*, p. 156 et suiv.

(2) *Troba*, acte, invention, composition, surtout en vers; d'où *trobar*, versifier, et *trobador*, faiseur ou chanteur de vers.

tresse langue des langues de l'Espagne (1). Jusqu'à Richelieu, la Catalogne et le Roussillon furent toujours réunis en un même état, sous les Goths (2), sous les Arabes, sous Charlemagne, sous les comtes de Barcelone, sous les rois d'Aragon et sous les rois d'Espagne. Les Arabes donnaient d'habitude aux Catalans les noms de Franks. Peut-être même est-ce au delà des Pyrénées que la langue provençale poétique a pris naissance, car les Catalans, dans leur fameuse *Proclamation catholique*, rappellent au roi d'Espagne, comme un des principaux mérites de la contrée, que leurs ancêtres furent les premiers pères de la poésie vulgaire (*que los primeros padres de la poesia vulgar fueron los Catalanes*). Aussi parmi les poëtes nommés provençaux, dont les ouvrages ont été recueillis par Sainte-Palaye, Millot et Raynouard, se trouve-t-il un nombre considérable de Catalans, tels que Mataplana, Berghe-den, Montaner, Martorell, Mosen-Jordi, les quatre March, etc. L'on compte aussi parmi eux plusieurs rois d'Aragon, tels qu'Alphonse Ier ou II, Pierre Ier, Pierre III, Jean Ier et enfin Jacques le Conquérant (Jayme IIo), issu d'une famille française, né et élevé à Montpellier. C'était même une espèce de règle parmi les troubadours et jongleurs (*trobadores y juglares*) de visiter dans leurs voyages la cour d'Aragon, comme le berceau de la gaie science

(1) *La tercera lengua maestra de las de España, es la lemosina, y mas general que todas..., por ser la que se hablava en Proenza, y toda la Guiayna, y la Francia gotica, y la que agora se habla en el principado de Cataluña, reyno de Valencia, islas de Mallorca, Minorca,* etc. (Gaspar Escolano. *Hist. de Valencia,* cité par M. Romey.)

(2) Le Roussillon et le Languedoc furent longtemps nommés *Gallia gothica.*

(*gaya ciencia*) ; et le Provençal Giraud Riquier, dans une supplique au roi de Castille Alphonse X, le prie de ne pas permettre qu'on prodigue indûment le nom de jongleurs dans son royaume « où la science de la *juglaria* a toujours trouvé plus de protection qu'en aucune autre cour. » D'un autre côté, lorsque Alphonse VI, après avoir épousé Constance de France, entreprit sa croisade contre les Mores, il conduisit dans son armée une foule de volontaires français qui séjournèrent longtemps en Castille après la prise de Tolède. Plusieurs s'y fixèrent, car les historiens disent que tout le pays d'Illescas fut donné aux Gascons. C'est à l'un de ces Français, Henri de Bourgogne, qu'Alphonse VI maria sa fille Thérèse, dont le fils, Alphonse-Henriquez, fut premier roi de Portugal (en 1128). Les autres rapportèrent dans leur patrie les leçons prises aux écoles encore subsistantes, non-seulement des Mozarabes, mais des Arabes demeurés à Tolède par capitulation. De ce nombre étaient plusieurs moines de Cluny, qui, ayant à leur tête un légat du pape, firent substituer l'écriture française et le rituel romain à l'écriture et au rituel gothiques desquels on fit usage en Espagne jusqu'à l'année 1091. On voit par ces diverses circonstances, et sans remonter au mariage d'O'tsman-ben-Aby-Nésa'ah (Munuza) avec Lampégie d'Aquitaine, ou à l'invasion de l'émyr Abdérame dans les Gaules, ou aux guerres avec Charlemagne et ses fils, comment s'opéra le contact des Arabes et des Français, et comment la poésie provençale put boire à la même source que la poésie espagnole.

Il est d'autres raisons, tirées de l'examen de cette littérature primitive, qui changent à peu près la vraisem-

blance en certitude. L'on ne découvre, en effet, dans la poésie provençale, aucun vestige d'érudition historique ou mythologique qui puisse indiquer une origine grecque ou latine. C'est ce que déclarent formellement Ginguené et Sismondi ([1]). Alexandre, dont le nom resta traditionnel dans tout l'univers, s'y trouve, il est vrai, mentionné; mais il est représenté comme un preux à la manière d'Arthur ou de Roland, et rangé parmi les paladins. La connaissance des anciens était alors si peu répandue que, trois siècles plus tard, la bibliothèque du Louvre ne possédait d'autres auteurs latins qu'Ovide, Lucain et Boëce. On voit, au contraire, la poésie des Provençaux, en cela toute semblable à celle des Arabes et des auteurs de *Romances*, se composer uniquement de petites pièces, ou galantes, ou chevaleresques, ou satiriques. Leurs *Silves* et leurs *Trésors*, quant à la forme, sont les *divans* des poëtes d'Andalousie ([2]). Enfin la ressemblance apparaît jusque dans la manière dont se

([1]) Juan Andrès avoue que Raimbault de Vacheïras mentionne une fois Pyrame et Thisbé, et que Bernard de Ventadour compare un baiser de sa dame à la lance d'Achille. Mais il ajoute que ces deux troubadours, studieux et savants entre tous les autres, n'avaient pu emprunter ces noms et ces idées qu'au seul Ovide, le premier des poëtes de l'antiquité duquel on retrouva quelque fragments.

([2]) On retrouve même cette imitation de la forme arabe dans la plupart des essais de la littérature française jusqu'au xve siècle. Ce sont de petits ouvrages mystiques ou allégoriques, portant des titres orientaux, tels que la *Nef des fols*, l'*Arbre des batailles*, le *Rosier des guerres*, etc. Ces titres sont tout à fait dans le goût des Arabes, qui en donnaient de semblables même aux ouvrages les plus sérieux. Ainsi, des deux histoires d'Al-Khatyb qui existent à l'Escorial, l'une, celle des Khalyfes de Cordoue, se nomme *Vêtement brodé*, et l'autre, celle des rois de Grenade, *Splendeur de la pleine lune*.

répandaient ces poésies, car on trouve chez les écrivains arabes, suivant l'observation de Casiri, la mention de poëtes musiciens ambulants, qui portaient leurs chansons dans les fêtes et les foires, comme les jongleurs qu'on vit aux noces des filles du Cid, dès la fin du XIe siècle, et sans lesquels, désormais, aucune fête ne se passa plus, ni dans les palais, ni dans les châteaux, ni sous le porche des églises, ni sur la place publique.

« Rien ne contribua tant à éveiller l'instinct poétique des populations du Midi que leurs guerres et leurs relations avec les Arabes d'Espagne. Ces vaillants Sarrasins, ces terribles Maures, qui franchirent tant de fois les défilés des Pyrénées, prirent bien vite dans l'imagination des habitants de Narbonne, de Toulouse, de Bordeaux, une beaucoup plus grande place que dans les arides chroniques des moines [1]. Ils figurèrent de bonne heure dans des légendes fabuleuses, dans des chants historiques, qui servirent comme de noyau aux épopées romanesques des époques subséquentes. (Fauriel, *Histoire de la poésie provençale*, t. I, p. 7.)

Vient une dernière considération plus puissante que toutes les autres : c'est que la *rime*, ce caractère distinctif de la poésie moderne, est empruntée aux Arabes. La rime fut inconnue de l'antiquité grecque et romaine, et celle qu'on trouve dans les poëmes religieux de la basse latinité n'est pas antérieure aux premiers essais des troubadours français et espagnols, en tous cas pas antérieure à la connaissance des livres arabes dans l'occi-

[1] Voici, par exemple, comment une de ces chroniques décrit la fameuse bataille de Poitiers, où Charles-Martel défit l'emyr Abdérame : « En 732, « Karl combattit contre les Sarrasins, le samedi, près de Poitiers. »

dent chrétien. Or, les Arabes employaient la rime de temps immémorial. Chez eux, l'usage en était si familier, et leur oreille était si habituée à la cadence finale des mots, que, dans plusieurs de leurs dictionnaires conservés à l'Escorial, les mots ne sont pas rangés par ordre alphabétique, mais *par ordre de rimes.* Le savant Huet, qui, bien qu'évêque et précepteur du dauphin, n'a pas refusé toute justice aux musulmans, convient que les Arabes ont appris aux modernes l'art de la rime. « *Ex Arabibus*, dit-il, *versuum simili sono concludendorum artem accepimus.* » Un autre prêtre, l'abbé Massieu, dans son *Histoire de la poésie française* (Mém. de Trévoux, année 1740), s'exprime encore plus clairement, lorsqu'il dit : « Les Espagnols furent vraisemblablement les pre« miers qui la prirent (la rime) de leurs nouveaux hôtes; « Toulon et Marseille, par la commodité de leurs ports, « nous l'apportèrent d'Espagne avec le commerce..... » Nous venons de voir par quelles autres *commodités* que les ports et le commerce, la rime put parvenir, avec toute la science des Arabes, en France et dans l'Europe. D'ailleurs, la construction tout entière des vers modernes, le nombre syllabique, l'hémistiche, les longues et brèves (qu'ils nomment *graves* et *légères*, ou *posées* et *agiles*, *quietas y movidas*), se trouvent, ainsi que la rime, dans la prosodie arabe ([1]). Il me semble, toutefois, que Sis-

([1]) « Comme l'érudition et la poésie étaient une partie principale de l'édu« cation chevaleresque de nos Arabes, je n'ai pas voulu priver mon his« toire de cet ornement de goût moresque, car il n'y a parmi eux nulle « histoire de mérite qui ne soit ornée de vers avec plus ou moins de pro« fusion.... En cela, j'ai voulu les imiter jusque dans la traduction; je l'ai « faite en nos vers de *romance* (vers assonnants) qui est l'espèce de com« position la plus usitée dans la métrique arabe d'où elle procède sans aucun

mondi a commis une erreur en attribuant à la même imitation la rime croisée qu'employèrent les Provençaux. Les Arabes se servaient presque uniquement du *monorime*, ou rime unique, redoublée et soutenue durant plusieurs vers, quelquefois durant une pièce entière. Ainsi, le vieux et célèbre poëme de Schanfara, antérieur à Mahomet, fut nommé *Lamiyat*, parce que tous les vers se terminent par la lettre *lam* (1). C'est ce rhythme qu'adoptèrent les plus anciens poëtes espagnols. Le *monorime* est irrégulier dans le *Poëme du Cid*, qui remonte au XII° siècle, et dont l'auteur est resté inconnu. Il est réglé en quatrains dans l'*Alexandre* de Juan Lorenzo, dans les belles poésies religieuses de Gonzalo de Berceo, et dans les poésies satiriques de l'archiprêtre de Hita (Juan Ruiz), qui adopta également les rimes croisées (2). C'est

« doute. Et je les fais imprimer comme ils les écrivent, parce que chaque double vers de nos *romances* équivaut à un vers arabe, qu'ils divisent en deux « parties. Ainsi notre premier vers équivaut à la première moitié ou premier « hémistiche du vers arabe, qu'ils appellent *sadrilbaÿt*, ou entrée de vers; « et notre second vers à l'autre hémistiche arabe, qu'ils appellent *ogzilbaÿt*, « ou bout de vers. Les deux hémistiches sont d'un égal nombre de syllabes, « et la *kafia*, ou rime, est en *ogzilbaÿt*, ou bout du vers. De manière « qu'une strophe, de nos *romances*, composée de quatre vers, correspond à « quatre hémistiches ou deux vers arabes... » » (Jos. Conde, *prologo*).

On peut voir d'autres détails sur la versification arabe dans Casiri, au mot *Arabicæ poeseos specimen et pretium*, tome I, page 84 et suiv.

(1) Le grand poëme d'Al-Tograï (Mouayad-Eddyn-abou-Ismaÿl-Hosseÿn, d'Ispahan, mort en 1120), se nomme aussi, et pour la même raison, *Lamiyat*. Seulement on appelle le premier *Lamiyat-al-Arab*, ou Lamiyat des Arabes, et le second *Lamiyat-al-adjem*, ou Lamiyat des Persans.

(2) Voir la collection de don Tomas Sanchez, *Poesias anteriores al siglo* XV, et mes *Etudes sur l'histoire de la littérature espagnole*, Ire partie.

L'on trouvera, à la fin de cette seconde partie (note I), divers exemples du monorime employé par les poëtes espagnols et provençaux.

aussi le monorime, et le monorime irrégulier, qu'employèrent les auteurs des vieux poëmes français du XIIe et du XIIIe siècles, *la Chanson de Roland*, *Berthe aux grands pieds*, *Gérard de Viane*, *les Quatre Fils Aymon*, *etc.* L'on peut donc justement laisser aux Provençaux cette heureuse invention du croisement des rimes, comme aux Italiens l'invention des octaves (*ottave rime*), que M. de Hammer croit qu'ils ont trouvées chez les Arabes. Mais ce n'en est pas moins à l'imitation des Arabes, par l'intermédiaire des Espagnols, que semblent dus les essais des troubadours du XIIe siècle, de ces poëtes voyageurs qui allèrent jeter dans toutes les cours de l'Europe la première étincelle du goût des lettres. « Je tiens pour certain, dit Fauriel, que les Arabes eurent une certaine « influence sur la culture provençale... L'on verra que, « sur plus d'un point, la civilisation des Arabes de la « péninsule espagnole présente des ressemblances frappantes avec celle des Provençaux (p. 26). » Et, dans son *Histoire de la poésie provençale*, il consacre, en effet, tout le XIIIe chapitre (t. I, p. 419 à 448) à cette *influence des Arabes*. Il reconnaît même qu'un élément arabe a pénétré dans la langue des Provençaux comme dans celle des Espagnols. « L'arabe, dit-il, a été la dernière « venue, en Gaule, des langues qui ont pu avoir quelque influence sur le provençal. On trouve effectivement, dans celui-ci, un certain nombre de termes indubitablement tirés du premier (p. 196). » M. Charpentier (*Histoire de la renaissance des lettres en Europe*), qui oublie un peu les Arabes, répète cependant après Guinguené : « Il faut reconnaître dans la poésie arabe la « mère et la maîtresse commune de l'espagnole et de la

« provençale. On aperçoit dans les troubadours les traces « de cette filiation. » — « Les troubadours provençaux, dit le naturaliste Francesco Redi (*Recherches grammaticales*) » mirent leur langue en tel éclat et en telle estime, « qu'elle était comprise et employée, non-seulement en « France, mais en Allemagne, en Angleterre, en Italie, « de tous ceux qui professaient, avec les lettres, la *genti-* « *lezza* du chevalier et du courtisan. » Redi a pleinement raison. En Allemagne, dès le XIIe siècle, l'empereur Frédéric Barberousse accueillait les poëtes provençaux, que les Allemands imitèrent jusqu'au milieu du XIVe [1]. En Angleterre, le vieux Walfred Chaucer, contemporain de Pétrarque, « fut le premier, dit Dryden, à polir, orner et « amplifier notre stérile langue au moyen de la proven- « çale, qui était la plus cultivée de toutes les modernes. » En Italie, enfin, Dante, Pétrarque, Boccace, ces pères de la Renaissance, reconnaissent unanimement les Provençaux pour leurs maîtres. « Nos poëtes de Provence, « dit l'abbé Millot, ouvrirent la route aux Italiens; ils « les pourvurent de modèles pour imiter et d'instru- « ments pour exécuter... Et rien n'est plus glorieux pour « les troubadours, que d'avoir eu de tels disciples, qui « devaient bientôt les surpasser. » Si les Provençaux, à leur tour, furent disciples des Arabes, ce sont donc les Arabes qui ont ouvert la route à l'Europe dans les lettres comme dans les sciences.

[1] Au tournoi littéraire qui eut lieu, en 1206, à Wartbourg, dans la Thuringe, et dont les pièces réunies forment le poëme appelé *Guerre de Wartbourg*, le prix fut remporté par un célèbre *minne sanger* (poëte chanteur), appelé Walther Von der Vogelweïde. Ce Walther arrivait de la cour de Philippe-Auguste, qu'il célébra dans ses chansons, et il était élève des troubadours et trouvères français.

Mais, à l'Italie en particulier, une communication directe et sans intermédiaire s'ouvrit avec les Arabes. Il y avait, à la cour polie des rois normands de Sicile, et dans leurs armées, une foule de Sarrasins, comme on les nommait; témoin les exemples, déjà cités, du célèbre géographe Edryz et de Constantin le More. Il y en eut également à la cour et dans les armées de Frédéric II, cet empereur *demi-païen*, l'un des plus puissants promoteurs de la Renaissance, et de son fils Manfred, qui établit des colonies sarrasines dans la Pouille, et du jeune Conradin, défait et pris à la bataille de Tagliacozzo par Charles d'Anjou. Ce fut même le principal grief articulé dans les bulles d'excommunication que lancèrent successivement, contre ces chefs du parti gibelin, les papes Grégoire IX, Alexandre IV et Urbain IV. Les Italiens, comme les Espagnols, purent donc recevoir directement les leçons des Arabes à l'époque qui précède immédiatement l'apparition de leurs grands écrivains, de leurs grands artistes et de leurs illustres savants (1).

Mœurs chevaleresques. — En rappelant ce que doit aux Arabes l'Europe chrétienne sous le rapport des connaissances, il ne faut pas omettre ce qu'elle leur doit sous le rapport des mœurs. La haute civilisation à laquelle ils étaient parvenus portait ses fruits naturels, et les Arabes n'étaient pas moins distingués par le progrès et la douceur des mœurs que par l'étendue et la variété du savoir. L'humanité, la tolérance qu'ils montrèrent à l'égard des peuples vaincus, auxquels ils laissèrent généreusement

(1) Boccace a pris le sujet de plusieurs des contes du *Decaméron* dans des sources arabes, et Arioste lui-même a emprunté le touchant épisode d'*Isabelle* à l'historien El-Macin. (Libri, *Discours prélim.* p. 152, note 2.)

les biens, le culte, les lois et la plupart des droits civiques, rendent sur ce point un éclatant témoignage bien confirmé par toute leur histoire. Cette haute civilisation se montrait sous deux aspects principaux : la galanterie, dans les mœurs privées ; la chevalerie, dans les mœurs publiques. La galanterie (nommons ainsi la délicatesse des relations sociales) était née chez eux de l'extrême réserve imposée aux deux sexes, de la sévérité des lois et de l'opinion, enfin de l'esprit cultivé des femmes, qui savaient inspirer l'amour et commander le respect. Dans tous les rapports de société, dans toutes les habitudes de famille, les Arabes montraient une excessive austérité. « Ces gens-là, disaient-ils des Espa-
« gnols, sont remplis de bravoure, et souffrent les pri-
« vations avec constance ; mais ils vivent comme des
« bêtes sauvages, ne lavant ni leurs corps, ni même
« leurs habits, qu'ils n'ôtent que lorsqu'ils tombent en
« lambeaux, et *entrant les uns chez les autres sans deman-*
« *der permission* [1]. » (Jos. Conde, *parte I*, *cap.* 18.) La chevalerie était la vertu des guerriers. Fondée sur la justice, elle corrigeait les abus de la force, qui est le droit de la guerre; fondée sur l'humanité, elle tempérait les excès de la haine, en rappelant aux hommes leur fraternité, même au milieu des combats. C'était une sorte d'association, de confrérie entre les hommes d'armes, qui rapprochait et unissait tous ses membres quand la politique ou la religion les séparait, et qui leur imposait de nobles devoirs quand tous les droits étaient

[1] « O croyants, n'entrez pas dans une maison étrangère sans en demander la permission. » (*Koran*, sour. XXIV, v. 27.)

méconnus. La chevalerie fut le plus puissant correctif de la féodalité, en donnant aux faibles, aux opprimés, des appuis et des vengeurs.

On a disputé pour savoir si le berceau de la chevalerie devait être placé au Nord ou au Midi, c'est-à-dire si cette institution venait des conquérants de la Germanie ou des conquérants de l'Yémen; et, comme dans toutes les disputes, on a fourni de part et d'autre ce qui se nomme des preuves. Il faut distinguer : aux Germains appartient la fraternité d'armes; aux Arabes aussi [1]. Mais des Germains plus spécialement viennent le faux point d'honneur, la vengeance des affronts, le duel, le jugement par le combat, à peu près tous les vices de l'institution militaire; des Arabes, la fidélité à sa parole, le pardon aux vaincus, la protection aux faibles, le devoir d'observer et de faire observer la justice, à peu près toutes les vertus de l'institution militaire. Cette distinction repose sur les faits et les dates de l'histoire. Au temps d'Attila, d'Alaric et de Clovis, il n'y avait que des soldats dans les armées du Nord; la chevalerie parut en Europe seulement après les conquêtes des Arabes. « Aussi braves que les chrétiens, dit Fauriel (*Hist. de la poésie provençale*, t. I, p. 423), les Arabes étaient beaucoup plus civilisés, et ce fut incontestablement d'eux que vinrent, dans le cours de la guerre, les premiers exemples d'héroïsme, d'humanité, de générosité pour les adversaires, en un mot de quelque chose de cheva-

(1) « Dans la seconde année de l'hégire (lorsque Mahomet préparait à Yatreb l'attaque de la Mekke), il ordonna que chaque musulman se choisît un ami, et se liât à lui par une fraternité indissoluble... » (Kasimirski, *Not. biog. sur Mahomet.*)

leresque, bien avant que la chevalerie eût un nom et des formules consacrées. » Ce ne fut même qu'au XIIe siècle, à la suite de la première croisade, que la chevalerie se trouva généralement répandue. En Espagne, en Sicile, en Syrie, elle avait passé des musulmans aux chrétiens.

Sans doute les Arabes accordaient à la bravoure autant de prix et d'honneur que les peuples germains. Dans la guerre que soutint le grand Abdérame pour ériger le khalyfat de Cordoue, un de ses walis, nommé Abd-al-Malek, tua son jeune fils d'un coup de lance en le voyant reculer devant une troupe supérieure à la sienne. C'était une règle que, si l'ennemi n'était pas au moins double en nombre, tout Arabe qui fuyait devait être noté d'infamie (1). Cependant la bravoure, unique vertu des soldats germains, n'était ni la seule, ni même la première, exigée d'un chevalier arabe. Dix qualités lui étaient indispensables pour mériter ce nom, à savoir : la bonté, la valeur, la gentillesse, la poésie, le bien dire, la force, l'équitation, l'adresse à manier la lance, l'épée et l'arc (2). On voit, par le rang qu'elles occupent, que, dans l'opinion des Arabes, les qualités morales l'emportaient sur les qualités physiques, la bonté passant avant le cou-

(1) Par les *Réglements de Youzef*, roi de Grenade, il était même condamné à mort.

(2) « ..... *Fue muy buen caballero, y se decia de él que tenia las diez prendas que distinguen à los nobles y generosos, que consisten en bondad, valentia, caballeria, gentileza, poesia, bien hablar, fuerza, destreza en la lanza, en la espada y en el tirar del arco.* » (J. Conde, *parte II*, *cap.* 63.)

Le mot *gentileza*, ou *gentillesse*, qui a bien changé d'acception en vieillissant, veut dire les belles manières, le bon ton d'un homme bien né et bien élevé, de celui que les Anglais nomment encore un *gentleman*.

rage et la culture de l'esprit avec l'adresse corporelle.

Un trait de leur histoire prouvera jusqu'où s'étendait chez eux le respect des lois volontaires de la chevalerie. Il est de ces événements qui peignent toute une époque et toute une nation, parce qu'ils ne peuvent appartenir à nul autre temps et à nul autre peuple. Alphonse VIII de Castille, qui prit le titre d'empereur, et que les Arabes nommaient *Al-Embalatour*, assiégeait, en 1139, le fort d'Oreja. Le wali de Cordoue (ce n'était plus sous les khalyfes omméyades, c'était sous l'Almoravide Taschfyn-ben-Aly) rassembla quelques troupes pour secourir cette place. Mais, au lieu d'attaquer l'armée castillane, supérieure à la sienne, il crut plus facile de l'obliger à lever le siége par une diversion. Il tourna donc adroitement le camp des chrétiens, et vint à marches forcées jusqu'aux portes de Tolède. La reine Bérengère (Berenguela) s'y trouvait enfermée, sans moyens de résistance. Dans l'extrémité où la réduisait l'adroite manœuvre de l'ennemi, cette princesse imagina d'envoyer un héraut au général more pour lui représenter que, s'il était venu combattre les chrétiens, il devait aller les chercher sous les murs d'Oreja, où son époux l'attendait à la tête de l'armée; mais que faire la guerre à une femme n'était pas digne d'un chevalier brave, galant et généreux. Le scrupuleux Almoravide se rendit à de si bonnes raisons; il s'excusa de sa méprise, et demanda la faveur de saluer la reine avant son départ. Bérengère, en effet, vint se montrer sur la muraille au milieu de ses dames, et les chevaliers arabes, en s'éloignant, défilèrent devant elles comme dans un tournoi. Pendant cette cérémonie, digne des *cours d'amour*, Alphonse faisait capituler le fort d'O-

reja. Ne dirait-on pas nos Français saluant les Anglais à Fontenoy : « Messieurs, tirez les premiers ? » Et l'aventure n'est pas racontée par les musulmans, mais par les chrétiens (Ferreras, *año* 1139.)

Ce fut l'introduction de ces coutumes chevaleresques parmi les peuples de l'Europe, jusque-là gouvernés par les seules opinions religieuses, qui forma ces mœurs singulières du second âge chrétien, où se trouvaient confondus les lois de l'honneur avec celles de l'Église, et l'amour des femmes avec celui de Dieu : singularité qui a toujours fait un des traits les plus saillants du caractère des Espagnols.

Le savant et judicieux Fauriel a fait la même remarque. Après avoir rappelé quelle tolérance montrèrent les Arabes envers les chrétiens subjugués, et quelle fidélité dans leurs engagements : « Ces faits, dit-il, aident à en « expliquer un autre, aussi certain qu'il est remarqua- « ble : c'est l'espèce de sympathie et d'intimité sociale « qui s'établit de bonne heure et alla toujours croissant « entre les Arabes et les Espagnols ; c'est la facilité avec « laquelle ceux-ci cédèrent au noble ascendant des pre- « miers, se prirent à leur aimable génie, adoptèrent leur « langue, leurs mœurs, et jusqu'à leur tour d'imagina- « tion [1]. »

[1] L'histoire offre une foule d'exemples des effets bizarres que produisait ce mélange des mœurs de l'Orient et de l'Occident. Je vais en citer un, appartenant à l'époque du Cid, c'est-à-dire au temps où la chevalerie venait de pénétrer de l'Andalousie musulmane dans la Castille chrétienne.

Un peu avant la prise de Tolède par Alphonse VI, Amat, évêque d'Oleron en France, et légat du fameux Grégoire VII, vint demander, au nom du pape, qu'on substituât pour l'office de la messe le rituel romain au rituel des Goths (nommé aussi mozarabique), dont les Espagnols faisaient encore

Outre l'institution générale de la chevalerie, les Arabes furent peut-être les premiers à fonder les ordres militaires, ou milices religieuses, qui se propagèrent en si grand nombre dans toute l'Europe. On a vu précédemment (vol. I, chap. IV) qu'au moment de la chute des Omméyades, et lorsque les Espagnols commençaient à menacer l'empire du croissant, ébranlé par les querelles entre Arabes et Berbères, des musulmans zélés avaient formé une association religieuse et militaire pour la défense du pays contre les infidèles. Ces chevaliers,

usage. Pour décider cette importante question, Alphonse, qui avait humilié l'orgueil du saint-siége en lui refusant l'hommage de sa couronne, convoqua à Burgos, en 1077, un *concile national*, ou assemblée générale des grands et des prélats. L'archevêque primat et la plupart des membres ecclésiastiques opinèrent, comme la reine, pour la substitution de l'office romain ; mais les séculiers, plus attachés aux coutumes de leur pays, insistèrent pour le maintien de l'office gothique. Comme chaque parti soutenait son avis avec la même obstination, et qu'il n'était pas plus possible au roi de les concilier que de juger quelle liturgie serait la plus agréable au ciel, il remit la décision de l'affaire au *jugement de Dieu*. Ainsi ce moyen extravagant et barbare de découvrir la vérité d'un fait, servit encore à découvrir celle d'une opinion. Après quelques épreuves au feu et à l'eau, qui furent, dit-on, contraires au missel romain, l'on convint d'employer l'épreuve des armes. Un champion fut choisi de part et d'autre, et les membres de l'assemblée quittèrent les bancs du concile pour s'asseoir sur les gradins du champ-clos. Juan Ruyz de Matanca, qui combattait pour le missel des Goths, sortit vainqueur de la lice, où son adversaire laissa la vie. Cependant la reine, aidée du cardinal Richard, qui était venu de Rome apporter au roi de Castille une petite clé faite des chaînes de saint Pierre, entraîna son époux dans le parti du pape, et obtint de lui, deux ans après, l'ordre d'adopter le rituel vaincu : dénouement non moins étrange que le sujet du combat, et que le combat lui-même. (*Corónica del rey don Alfonso VI°*. Ferreras, *año* 1077 *y sig.*, etc.) Enfin, pour comble de singularité, le cardinal Ximenez, au bout de quatre cents ans, fit réimprimer le missel mozarabique, et en perpétua l'usage dans la cathédrale de Tolède. (Fléchier, d'après Eug. de Robles, Alvaro Gomez, etc.)

nommés *rabits* (*rabhyt*), n'imitaient point le reste des troupes qui se dispersaient après chaque campagne, mais restaient constamment sous les drapeaux. « Ils étaient tous, dit J. Conde, des chevaliers d'élite, qui professaient une extrême austérité de vie, une grande constance dans les dangers et les fatigues, et qui s'engageaient par vœu à défendre les frontières. Jamais ils ne devaient fuir, mais combattre intrépidement et mourir à leur poste. » « Il est vraisemblable, ajoute-t-il, que de ces *rabits* procédèrent, tant en Espagne que parmi les chrétiens d'Orient, les ordres militaires, si célèbres par leur valeur et les services rendus à la chrétienté. (*Parte II, cap.* 117, *nota.*) C'est sans doute après avoir reconnu l'utilité d'une semblable milice que les Espagnols sentirent le besoin de lui opposer d'autres instituts de chevalerie. Ainsi furent fondés les trois principaux ordres militaires d'Espagne : celui d'Alcantara, en 1156, par des chevaliers de Salamanque [1] ; celui de Calatrava, en 1158, par des moines bernardins, qui défendirent cette ville ; et celui de Saint-Jacques (Santiago), en 1161, par des chevaliers de Léon. L'ordre d'Evora, en Portugal, fut institué à la même époque. Il faut convenir néanmoins que la plupart des autres ordres militaires de l'Europe, tels que les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem (devenus Chevaliers de Rhodes et de Malte), les Templiers et les Chevaliers Teutoniques, dont les instituts furent successivement fondés dans la Palestine, en 1099, 1118 et 1128, existaient avant les ordres d'Espagne, et qu'ils auraient pu leur servir aussi de modèles. Mais les

[1] Il fut régularisé par Alphonse IX, en 1214.

rabits, que les Espagnols avaient sous les yeux, et qu'ils rencontraient en face, étaient bien antérieurs à tous. Lorsque le dernier khalyfe omméyade, Hescham III, se rend aux frontières, en 1026, il est parlé d'eux comme d'un institut dès longtemps fondé. Les *rabits* avaient donc précédé d'un siècle au moins même les Hospitaliers de la première croisade.

Il serait, au reste, fort curieux de rechercher en combien de choses diverses les Arabes ont donné l'exemple à l'Europe. Ainsi, dès le commencement du VIII[e] siècle, on voit un émyr d'Espagne, Okbah-Ben-al-Hédjadj, créer, sous le nom de *Kaschefs* (*découvreurs*), un corps de maréchaussée destiné à la répression du brigandage. — On voit le khalyfe Abdérame II fonder un service de poste, six cent vingt ans avant Louis XI, pour le même objet, et dans la même forme : « Il ordonna, disent les his-« toriens traduits par Conde, que, dans tous les chefs-« lieux de districts, il y eût un *Sahyb-al-béryd*, ou « capitaine des routes, avec un certain nombre de « courriers à cheval, pour porter en grande diligence « les avis et ordres du gouvernement. » (*Parte I, cap.* 45.) — On voit l'un des derniers khalyfes de Cordoue, Djéouhar-ben-Mouhamad (1044), essayant de ramener un peu d'ordre et de sécurité au sein de sa capitale agitée par les guerres intestines, nous donner le modèle de la garde nationale, en confiant la police intérieure de la ville aux citoyens notables à qui des armes sont distribuées; on le voit aussi, pour éloigner et pour saisir les malfaiteurs nocturnes, imaginer de placer des portes aux rues, précaution que renouvelèrent les bourgeois de Paris lorsqu'ils étaient forcés de se défendre contre les entreprises

des écoliers de l'Université. « ... Les wazirs de sa con-
« fiance avaient la police de la ville. Ceux-ci distribuaient
« des armes aux habitants honorables de chaque quartier
« pour faire la ronde dans les rues... et toutes les rues de
« la ville étaient fermées par des portes, pour éviter les
« désordres de nuit, et pour que les malfaiteurs ne pus-
« sent fuir les rondes de chaque quartier... et ceux dont
« c'était le tour de faire la ronde passaient un jour et
une nuit, puis ils remettaient leurs armes à ceux qui
« venaient les remplacer. » (Conde, *parte III*, *cap*. 1.)
— On voit enfin les Arabes employer, dans leurs opérations militaires, pour transmettre les ordres ou les nouvelles, une espèce de télégraphie, soit au moyen de signaux de feu auxquels ils savaient donner une signification, soit au moyen de védettes ou crieurs, qui se plaçaient à d'égales distances, et correspondaient entre eux par des signes, des instruments ou des porte-voix. Ils nommaient *Al-Thalayah* ces védettes échelonnées, et les petites tours qui leur servaient d'échauguettes. L'on trouve encore un grand nombre de ces tours en Espagne, où le mot *atalaya* s'est conservé dans son double sens (1).

Navigation. — Mais il est un autre point, plus important, plus digne d'intérêt, où les Arabes nous ont encore

(1) L'usage des *atalayas* était immémorial chez les Arabes. Abou'l-Fédah rapporte qu'un roi de cette ancienne dynastie des Homéyrites, qu'on suppose avoir régné sur l'Yémen vers les époques de Ninus et de Salomon, fut surnommé *Zou'l-minar* (Seigneur des phares, des minarets) parce que, dans une expédition au pays des Nègres, il fit dresser des tours garnies de lanternes afin de retrouver sa route au milieu de l'océan des sables. (Schultens, *Hist. imperii vetutissimi Iectanidarum in Arabiâ Felice.*)

devancés; celui-ci tient à l'art de la navigation. Je ne dirai pas que c'est la découverte de l'Amérique, mais c'est du moins la recherche d'un nouveau-monde, dont ils soupçonnaient l'existence par delà le grand Océan, et la rencontre des débris de l'antique Atlantide. Ce sujet demande quelques développements préliminaires.

L'espace compris entre Madère et les Açores (l'on pourrait dire entre l'Afrique et l'Amérique, puisque les géographes ont placé les confins de ces deux grandes divisions du monde aux deux petits archipels voisins) fut jadis occupé, selon toute apparence, par une terre assez vaste pour mériter le nom de continent, laquelle, s'étendant au loin vers le sud, enfermait aussi dans ses plaines, depuis submergées, les Canaries, les îles du cap Vert et toutes les petites vigies éparses entre ces quatre groupes d'îles. C'était du moins l'opinion de l'antiquité, qui donna à cette terre, inconnue, mais révélée par la tradition, le nom d'*Atlantide*. Lorsque les Phéniciens, quinze cents ans avant Jésus-Christ, eurent fait en quelque sorte la découverte de l'Espagne; lorsque ces hardis navigateurs, qui agrandirent l'antique nacelle d'écorce, qui attachèrent des voiles aux mâts de leurs vaisseaux, et qui, se dirigeant sur l'espace des mers avec la science empruntée aux Chaldéens, osèrent abandonner les rivages connus pour chercher de nouveaux rivages, abordèrent à ceux de l'Hespérie dernière, ils ne s'arrêtèrent point à la côte orientale de l'Andalousie, la Tharsès de l'Écriture sainte, où les Philistins se rendaient du port de Joppé. Après y avoir fondé la vieille Abdère et Malacca (Malaga), ils franchirent le détroit entre Abyla et Calpé, entrèrent les premiers dans l'Océan, et fondèrent,

sur les rives occidentales de l'Europe, le port de Gadir (depuis Gadès, Cadix), et la ville d'Assidonia, que, dans une seconde conquête partie du même point seize siècles après, les Arabes ont appelée Médina-Sidonia.

Ce fut sans doute pendant les fréquents voyages que faisaient les Phéniciens à cette lointaine colonie, que des vaisseaux, poussés par la tempête, allèrent toucher aux restes de cette terre inconnue qui gisaient au milieu de l'océan Atlantique, et bien au delà des colonnes d'Hercule, dont le *non plus ultra* marquait alors les limites du monde. La relation de ces premiers explorateurs causa, dans l'antiquité, le même effet que produisit, à la fin du XV[e] siècle, la première annonce de la découverte de l'Amérique. Ce nouveau-monde des anciens avait été, du moins on le crut ainsi, une île immense, une espèce de continent, dont les rivages, étendus depuis l'archipel des Canaries jusqu'à celui des Antilles, auraient jadis rempli tout l'intervalle qui sépare les deux hémisphères. Ce monde du milieu aurait ensuite péri, abîmé dans les flots, au milieu de quelque grand cataclysme, ne laissant d'autres vestiges que les quatre groupes d'îles dont les sommités apparaissent encore à la surface de l'Océan qui l'a submergé « comme les os d'un grand cadavre. »

Cette terre de l'Atlantide, objet de la curiosité générale, devint bientôt le pays des fables. Dès que les Grecs eurent connu, soit par le récit des colons tyriens de Gadir, soit par leurs propres voyages en Ibérie, et poussés aussi par les vents ou l'esprit d'aventure, les restes de cette grande île perdue dans la grande mer, ils en firent le berceau du monde. Ils y transportèrent toute la théogonie qu'ils avaient d'abord placée dans la Sicile,

puis dans l'Italie, puis dans la Bétique, à mesure qu'ils avaient connu ces pays nouveaux, et qu'ils reculaient toujours avec les limites de l'univers ; cette théogonie qu'avait déjà racontée le Phénicien Sanchoniaton, lequel se vantait d'avoir lu les livres sacrés de Thot, cachés dans les temples de l'Égypte, et plus anciens que les livres de Moïse. Ce fut donc dans cette île à demi fabuleuse que fut reléguée l'histoire primitive du monde, celle d'Uranus, Cybèle, Saturne, Rhée, Jupiter, Atlas et ses sept filles, les Pléyades.

A ces récits mythologiques, succéda l'histoire du peuple océanien, de même que, dans la Grèce, à l'histoire des dieux avait succédé celle des héros. On crut que, de l'Atlantide, était sortie une race d'hommes qui avaient précédé dans la science les hiérophantes de l'Egypte et les brames de l'Inde. On crut que les Atlantes, civilisés et civilisateurs, au lieu d'avoir été découverts et visités par les navigateurs de la Méditerranée, étaient venus en conquérants découvrir et visiter le monde méditerranéen ; qu'une émigration de ce peuple, conduite par Atlas, en soumettant de proche en proche le littoral africain, avait pénétré jusqu'en Egypte, y avait laissé son culte, ses lois, sa science, et les avait ensuite apportés à la Grèce. Solon, le législateur de l'Attique, consacrait les loisirs de sa vieillesse à composer une grande épopée sur cette tradition nationale, — Iliade inverse, où la Grèce n'était plus conquérante, mais conquise, dont la Troie était Athènes et l'Agamemnon Atlas, — mais qui attribuait aux Athéniens une origine illustre, de la même manière que la conquête du Latium par Enée, en donnant aux Romains des ancêtres

troyens, illustrait à leurs yeux le berceau de Rome.

Avant Solon, dont le poëme inachevé n'est point arrivé jusqu'à nous, le vieil Homère avait parlé, dans son Odyssée, des Atlantes et de leur île ; Hésiode aussi, dans son *Livre des dieux*, et, plus tard, Euripide sur le théâtre d'Athènes. Mais de tous les Grecs, c'est Platon qui s'est le plus occupé de ce peuple primitif. Ses deux dialogues intitulés *Timée* et *Critias* sont consacrés à l'histoire de l'Atlantide. Platon, encore enfant, écoute les récits du vieillard Critias, son aïeul, lequel avait recueilli, de la bouche même de Solon, ce qu'avait enseigné à celui-ci un vieux prêtre égyptien de Saïs : l'Atlantide était jadis une grande île qui gisait dans l'Océan, en face de l'embouchure appelée les colonnes d'Hercule ; elle formait un carré oblong, ayant de longueur trois mille stades, et de largeur deux mille (1). Son territoire s'étendait vers le sud, et, du côté du nord, il était bordé par des montagnes qui surpassaient en grandeur et en beauté toutes les autres montagnes de la terre. Elles abondaient en forêts, en rivières, en lacs, en prairies. Riche en métaux, l'île fournissait abondamment toutes les choses nécessaires à la vie de l'homme. Les forêts donnaient une grande quantité de bois de construction, et abritaient une foule d'animaux divers, parmi lesquels se trouvaient même des éléphants.

Après la description de cette île, qu'il appelle fertile, belle, sainte et merveilleuse, Platon fait connaître son culte, sa constitution, son histoire. Il décrit le temple de Neptune, où s'assemblaient, tous les cinq ans, les dix

(1) Le stade équivaut à 47 mètres.

rois qui se partageaient le gouvernement de l'île, pour renouveler leur serment, faire les lois et rendre la justice. Les peuples de l'Atlantide furent longtemps soumis aux dieux et aux règles de la vertu; longtemps ils vécurent dans l'innocence et le bonheur. Mais leurs mœurs douces et pures finirent par s'altérer. A la simplicité succéda l'orgueil, à la paix domestique, l'ambition des conquêtes. Au lieu de cultiver les champs qui avaient nourri leurs pères, les Atlantes sortirent en armes de leur pays, se répandirent violemment sur les terres voisines, et voulurent conquérir le monde. Alors Jupiter, gardien et vengeur des lois éternelles, assembla le conseil des dieux pour le châtiment de ce peuple impie. Sa destruction fut résolue, et les fléaux du ciel furent appelés à punir ceux qui s'étaient faits les fléaux de la terre. Jupiter déchaîna les tempêtes, fit trembler l'univers sur ses fondements, et, dans l'espace d'une nuit, l'Atlantide disparut sous les flots. « C'est pourquoi, ajoute Platon, la « mer qui se trouve là n'est point navigable, ni reconnue par personne, puisqu'il s'y est formé peu après « un limon provenant de cette île submergée. »

Sans doute, dans ce récit, assez semblable à celui du déluge, Platon se montre plus moraliste qu'historien. Il voulait donner aux hommes un conseil de modération, une leçon de sagesse, et il s'appuyait sur un exemple fameux. Mais c'est précisément ce besoin de justifier le précepte par l'événement, de prendre la morale dans l'histoire, qui démontre combien il croyait au fait d'où la leçon devait jaillir. Le récit de Platon sur l'Atlantide est bien certainement la croyance de l'antiquité; et la nature volcanique des îles qui subsistent encore, jointe

à la rupture violente du détroit de Gibraltar, qui a réuni à l'Océan l'ancien lac de la Méditerranée, rend cette croyance au moins vraisemblable. Buffon la partageait pleinement [1].

Successeurs des Phéniciens et des Grecs en Espagne, audacieux exécuteurs des trois grands voyages maritimes qui forment le *Périple d'Hannon*, les Carthaginois connurent et possédèrent les débris de l'Atlantide. C'est là sans doute qu'était cette île de l'Océan qui, d'après Aristote, dépeuplait la métropole par une continuelle émigration, cette île où, d'après Diodore de Sicile, Carthage se ménageait un dernier asile. Quant aux Romains, malgré leurs continuels rapports avec la florissante colonie de Gadès, et bien qu'ils fussent maîtres, — au nord, de la Lusitanie, des Gaules, de la Grande-Bretagne, — au midi, du royaume entier de Jugurtha, — ils n'entreprirent aucune expédition maritime, et nous ne trouvons rien dans leurs annales d'où l'on puisse inférer qu'ils aient étendu leur domination ou

[1] « L'histoire de l'île Atlantide ne peut s'appliquer qu'à une très-grande « terre qui s'étendait fort au loin à l'occident de l'Espagne. Cette terre était « très-peuplée... et cela nous indique assez positivement le voisinage de « l'Amérique avec ces terres atlantiques situées entre les deux continents... « En réfléchissant sur la tradition de la submersion de l'Atlantide, il m'a « paru que les anciens Egyptiens, qui nous l'ont transmise, avaient des « communications de commerce, par le Nil et la Méditerranée, jusqu'en « Espagne et en Mauritanie... Il semblerait donc que la Méditerranée et « même le détroit qui la joint à l'Océan, existaient avant la submersion de « l'Atlantide; néanmoins l'ouverture du détroit pourrait bien être de la « même date. Les causes qui ont produit l'affaissement subit de cette vaste « terre ont dû s'étendre aux environs. La même commotion qui l'a détruite « a pu faire écrouler la petite portion de montagnes qui fermait autrefois le « détroit... » (*Epoques de la nature*, VIe Ep.)

leur commerce jusqu'aux îles de l'océan Atlantique, rien qui puisse même indiquer un voyage de curiosité ou de hasard. Il est vrai que leurs historiens, leurs géographes, leurs naturalistes, tels que Diodore de Sicile, Strabon, Pline, Pomponius-Mela, ont tous parlé de l'Atlantide; mais c'est d'une manière si confuse, si incohérente, si peu assurée, que leurs récits ressemblent moins à la description géographique d'une contrée connue, qu'à l'histoire mythologique d'un pays fabuleux. Tout ce qu'ils en savent, ils l'ont appris par ouï-dire, et d'autres que les Romains (1); tout ce qu'ils écrivent sur l'ancienne terre d'Atlas et sur les archipels qui marquent la place qu'elle occupa dans l'Océan, est copié des Grecs. C'est toujours, et seulement, le récit de Platon.

Lorsque Constantin eut élevé sur le Bosphore une nouvelle Rome; que l'empire se fut divisé, ayant deux têtes et deux maîtres; et lorsque les barbares, rompant leurs digues, se frayèrent une route sanglante à travers l'Europe, du centre de l'Asie jusqu'à l'Afrique, — dans ce grand cataclysme moral où la civilisation périt, où l'esprit humain fut enseveli sur un bûcher comme le phénix, pour renaître de ses cendres et recommencer sa carrière, — non-seulement on oublia le chemin des pays océaniques, mais on perdit jusqu'au souvenir que

(1) Ainsi lorsque Pline, qui adopte d'ailleurs la vieille histoire du continent submergé, explique pourquoi les *îles Fortunées* des Grecs ont reçu le nom de *Canaries* : « C'est, dit-il, parce qu'on y a trouvé une race de « grands chiens, dont une paire fut présentée au roi Juba (*Canariam vocant* « *a magnitudine canum..... ex quibus perducti sunt Jubæ duo*. Lib. VI, « cap 32). »

d'anciennes découvertes et d'anciennes traditions en avaient laissé dans la mémoire des hommes.

Il est certain que, depuis la destruction de Carthage et la conquête étendue par les Romains sur l'Espagne et la Mauritanie, les îles de l'Océan n'eurent plus de relations avec l'ancien monde, jusqu'au temps des grandes découvertes. Ce fut en 1420, lors des premières tentatives faites pour trouver le cap de Bonne-Espérance, que les Portugais João Gonzalvès-Zarco et Tristão Vaz rencontrèrent sur leur chemin l'île de Madère [1]. Douze ans plus tard, d'autres navigateurs de la même nation découvrirent l'une des Açores. Dans ces deux archipels, comme les Espagnols dans celui des Canaries, qu'ils avaient occupé dès 1402, ils trouvèrent des peuplades indigènes, les *Guanchos*, qui disparurent en peu d'années, car il parut plus facile et plus prompt aux colons chrétiens de les exterminer que de les convertir à l'Evangile.

Ces *Guanchos*, descendants des anciens Atlantes, étaient demeurés si longtemps sans voir aucun étranger, sans avoir aucun rapport avec le reste du monde, que les traditions des voyages de l'antiquité avaient fini par s'éteindre. Ils se croyaient la seule race humaine, et leurs îles étaient pour eux tout l'univers.

Cependant l'on ne saurait douter que, quatre siècles avant la venue des Portugais, les *Guanchos* de Madère et

[1] On leur attribue généralement la découverte de cette île; cependant il paraît certain que deux navires, partis, en 1346, de Mayorque, d'où ils étaient expédiés pour la *Rivière d'Or* par un Catalan nommé Ferrer, touchèrent à Madère et aux Canaries. Ces îles sont même indiquées sur de vieilles cartes catalanes de 1367 et 1375.

des Açores n'aient reçu la visite d'autres navigateurs, partis également des eaux du Tage, mais portant sur leurs bannières un autre symbole que la croix.

Il y avait alors trois cents ans que les Arabes étaient maîtres de la péninsule ibérique, et la Mauritanie (le *Mahgrêb*) était une des provinces du khalyfat de Cordoue. Nous avons vu que les Arabes d'Espagne, commerçants autant que guerriers, entretenaient un continuel échange de denrées naturelles et d'objets fabriqués, non-seulement avec leurs frères de l'Egypte et de la Syrie, mais avec les Grecs de Constantinople et les petits états de l'Italie, y compris la Sicile et la Sardaigne, que les soudans d'Egypte possédaient encore à cette époque; nous avons vu que la race arabe, occupant la plus grande partie du littoral méditerranéen, et réunissant, par son commerce de la mer Noire et de la mer Rouge, l'Orient à l'Occident, avait accompli la grande pensée du fondateur d'Alexandrie. Quelques marins de cette nation, qui possédait aussi des ports dans l'Océan de l'un et de l'autre côté du détroit auquel est resté le nom de Thâryk, eurent l'idée et le courage, 477 ans avant le départ de Christophe Colomb, de se jeter à la découverte au milieu du grand Océan, sinon, comme l'illustre Génois, avec un but fixe et précis, avec l'opiniâtre foi d'une croyance donnée par la science et le génie, du moins pas simplement à l'aventure, mais soupçonnant aussi quelque autre monde au bout de cette immensité.

Dans les historiens arabes traduits par J. Conde, il se trouve deux relations de ce premier voyage d'entreprise (*parte II*, *cap.* 109). L'une est fort courte, l'autre

plus détaillée et garantie par la juste célébrité du nom de son auteur. Je vais les transcrire toutes deux littéralement :

I. « Dans ce temps (l'an de l'hégire 433, ou, de notre ère, 1015-16, sous le règne passager de l'usurpateur berbère Souleÿman), quelques bourgeois de Médynat-
« Alischbounah (Lisbonne), au nombre de quatre-vingts
« hommes, amis entre eux, et d'une même tribu, s'em-
« barquèrent pour chercher de nouvelles terres dans
« l'intérieur de l'océan Atlantique. Mais ils ne purent
« passer au delà de quelques îles, où ils furent assaillis
« par une *multitude infinie d'éperviers*, et ils s'en revin-
« rent, contant des choses merveilleuses de leur voyage.
« Et ils furent appelés les *Entreprenants*, et ils donnè-
« rent leur nom à la rue qu'ils habitaient dans Médynat-
« Alischbounah, laquelle, depuis lors, fut appelée rue
« des *Al-Mogaouars*.

II. « Le schéryf Edryz ([1]) raconte que de Médynat-
« Alischbounah sortirent les *Al-Mogaouars* sur leurs
« vaisseaux, pour reconnaître ce qu'il y aurait dans la
« mer Océan. C'est pour cela que le quartier voisin
« d'Alhama-Darab fut appelé, à cause d'eux, jusqu'à ces
« derniers temps, la rue des *Al-Mogaouars*. Il arriva que
« huit chefs de familles, tous cousins germains, se réu-
« nirent et équipèrent un navire de charge. Ils y mi-
« rent de l'eau et des provisions suffisantes pour quel-
« ques mois. Ils mirent à la voile *au premier souffle du*

([1]) Celui qu'on a longtemps nommé le *Géographe de Nubie*. Il est bon d'observer qu'Edryz étant mort en 1099, sa relation, contemporaine de l'événement, était écrite longtemps avant les découvertes des Portugais, et qu'elle n'a pu, comme on dit, être faite après coup.

« *vent d'Orient*, et quand ils eurent navigué presque « onze jours, ils arrivèrent à un parage de mer ayant « *de forts courants, des eaux obscures et peu de clarté dans* « *l'air*. Alors ils eurent peur, et virèrent de bord, et sil- « lonnant la mer du côté du midi, pendant douze autres « jours, ils arrivèrent à l'*île des Troupeaux* (*Djézyrat-al-* « *Ghanem*), qu'ils nommèrent ainsi à cause des innom- « brables troupes de bestiaux qui allaient de tous côtés à « l'aventure, sans bergers ni personne qui les gardât. « Ils s'approchèrent de l'île, sautèrent sur le rivage, et « rencontrèrent une fontaine de belle eau courante, sur « laquelle s'étendait un bosquet de figuiers sauvages. « Ils prirent quelques pièces de bétail dans ces trou- « peaux et les apprêtèrent pour le repas; mais leur « chair était amère, et personne n'en put manger. Ils « gardèrent les peaux, et continuèrent par un vent du « midi pendant douze jours, jusqu'à ce qu'une île se « découvrît à eux, et ils y virent des habitations et des « champs cultivés. Ils se dirigèrent sur cette île pour « vérifier ce qu'elle contenait; mais, à peu de distance, « ils furent environnés par des gens montés sur des « *zaouarks*, ou canots, qui les prirent et les conduisi- « rent, dans leurs embarcations, à une ville qui était « sur le bord de la mer. Ils y abordèrent, et virent des « hommes rouges (*rojos*, couleur de cuivre), de haute « stature, ayant peu de cheveux, mais forts longs, et des « femmes belles à merveille. On les tint enfermés trois « jours dans une maison. Le quatrième jour, un homme « entra, qui parlait arabe, et leur demanda qui ils « étaient, d'où ils venaient, et pourquoi. Ils lui racon- « tèrent leurs aventures, et il leur promit une bonne

« réussite. Le lendemain, on les présenta au roi, lequel
« leur demanda la même chose que leur avait demandée
« l'interprète la veille. Et eux dirent qu'ils s'étaient mis
« à la mer avec le désir de voir ce qu'elle contenait de
« tant de merveilles, et d'arriver à ses extrémités. Quand
« le roi entendit cela, il sourit, et leur fit répondre par
« le truchement que son père avait ordonné à quel-
« ques-uns de ses sujets d'aller reconnaître cette mer,
« que ceux-ci avaient navigué quelques mois sur son
« étendue, jusqu'à ce que la lumière leur manquât, et
« qu'ils étaient revenus sans tirer aucun profit de leur
« voyage. Le roi ordonna ensuite à son truchement de
« leur offrir de sa part sûreté et bonnes espérances. On
« les ramena dans leur prison, jusqu'à ce que *le vent*
« *d'Occident commençât à courir*. Alors, on les mit dans
« des *zaouarks*, on leur banda les yeux, et l'on partit par
« un très-bon temps. Et ils ajoutaient : Nous avions
« navigué dans leur compagnie, trois jours avec leurs
« nuits, quand nous arrivâmes à une plage, et ils nous
« débarquèrent, et ils nous laissèrent sur la plage les
« bras attachés derrière le dos. Le jour commençait à
« poindre, et le soleil se leva, et nous étions dans une
« grande angoisse, fort maltraités par nos liens, quand
« nous entendîmes de grands cris de voix humaines, et
« nous répondîmes tous ensemble. Et des hommes vin-
« rent à nous, qui, nous trouvant en cet état, nous dé-
« tachèrent de nos liens. C'étaient des Berbères, avec
« qui nous pûmes parler, et l'un d'eux nous demanda :
« Savez-vous combien il y a entre votre pays et le nôtre?
« Et nous lui dîmes que non, et il reprit : Eh bien ! en-
« tre votre pays et le nôtre, il y a deux mois de chemin.

« Et le chef de ces gens s'écria : « *Ouasafi*. Oh ! quelle « peine ! » Et depuis lors cet endroit s'est appelé *Asafi*. « C'est un port à l'extrémité du Mahgrêb. »

Si, de cette relation du schéryf Edryz, on élague toutes les circonstances indifférentes ou imaginées, si l'on s'en tient aux faits saillants et caractéristiques, il est impossible de ne pas reconnaître, dans ces îles visitées par les marins arabes de Lisbonne, quelques-uns des restes de l'antique Atlantide, les Açores et Madère. On ne saurait du moins lire cette relation sans être frappé des mêmes caractères que présentaient ces îles à leur découverte, et qu'avait présentés déjà dans le récit de Platon. Résumons-les dans une courte analyse :—Les Arabes partent de Lisbonne, comme on le ferait encore aujourd'hui, par les vents alizés, et ils sont ramenés en Afrique avec le vent d'ouest. — Ils se dirigent d'abord droit à l'occident, puis tournent au midi ; c'est juste le chemin des archipels de l'Océan. — Ils trouvent *des eaux obscures* et *peu de clarté dans l'air*. Platon avait dit que la mer est restée trouble par le limon des terres submergées, et l'on sait que, dans ces parages, où croissent d'immenses bancs de plantes marines, règnent souvent d'épais brouillards. Les Arabes rencontrent aussi de *forts courants*, et sont débarqués au port d'Assafi, à l'extrémité de la Mauritanie, ayant deux mois de chemin à faire pour regagner leur pays. Or, personne n'ignore que l'océan se verse sans cesse dans la Méditerranée par un courant de l'ouest à l'est, et que souvent des navires qui croient aborder à Ténériffe sont emportés, sans y prendre garde, jusqu'au cap Noun à l'extrémité de la côte occidentale du Maroc.—De grands troupeaux erraient à l'aventure dans

la première île rencontrée par les Arabes; d'après Platon, la terre des Atlantes était riche en animaux utiles à l'homme, et maintenant encore le bétail est très-commun dans les quatre petits archipels. — Ces animaux à la *chair amère*, dont les Arabes emportent les peaux, étaient des chèvres probablement; c'est aussi l'espèce de bétail qui s'y trouve en plus grande abondance, et les habitants des îles du cap Vert font, des peaux de chèvres, leur principal objet de commerce et d'échange. — Les Arabes s'éloignèrent de ce premier groupe d'îles parce qu'ils y furent assaillis, suivant la courte relation, par des nuées d'éperviers (*por una infinita multitud de azores*, dit la traduction de Conde); c'est précisément le nombre infini de ces oiseaux de proie qui fit donner à ces îles, par les premiers navigateurs portugais, le nom de *Ilhas dos Açores*, îles des Éperviers. — Changeant de direction, ils rencontrent une grande île, gouvernée par un chef, qui réside dans une ville au bord de la mer: c'est Madère et Funchal. — Les habitants sont cuivrés : ce sont les anciens *Guanchos*. — Ces insulaires viennent s'emparer du vaisseau arabe, montés sur leurs canots, que le schérif Edryz appelle *zaouark*, mot qui signifie précisément *cymba*, bateau long, pirogue faite d'un tronc d'arbre; Platon avait dit que les forêts de l'Atlantide fournissaient abondamment des bois de construction, et lorsqu'en 1420, les Portugais découvrirent la plus grande île des quatre archipels, ils lui donnèrent le nom de Madère (*ilha da Madeïra*, île du bois de charpente), à cause des beaux arbres qu'ils y trouvèrent en abondance.

Ces divers rapprochements suffisent pour démontrer que les marins arabes partis de Lisbonne en l'an de l'hé-

gire 433, pour une aventureuse exploration de la *grande mer*, de la *mer des Ténèbres* (*Bahr-al-Talmet*), ont réellement visité deux des archipels de l'Océan, les Açores et Madère, et que, dans l'histoire de ces débris de l'Atlantide, leur voyage est comme un point de jonction qui rattache la découverte des Portugais à celle des Phéniciens, c'est-à-dire l'âge moderne à l'antiquité. Les Arabes auraient donc, dans l'intention du moins, et dans le fait en partie, précédé d'environ quatre cents ans tous les navigateurs du XVe siècle, et placé dès lors le premier jalon sur la route glorieuse que parcoururent jusqu'au but final Christophe Colomb et Vasco de Gama.

Je n'achèverai pas cet ouvrage, consacré à la mémoire d'un peuple dont les bienfaits ont été trop peu connus ou trop vite oubliés, sans exposer une conjecture historique qui, malgré la distance des époques, se rattache essentiellement au même sujet. Il est possible que l'Europe doive aux Arabes de plus antiques services, et que sa civilisation première lui vienne de ce peuple; c'est-à-dire que ce fussent des Arabes qui, au temps d'Inachus, de Cécrops et de Cadmus, en apportèrent les germes de l'Egypte à la Grèce, où elle a grandi pour s'étendre sur tout l'Occident. Voici par quels motifs peut se justifier cette opinion :

Plus de deux mille ans avant l'ère chrétienne, les Arabes Iectanides (*Kahthanytes*), qui vivaient à l'orient de la Péninsule, et dont Schultens a écrit la *très-antique* histoire, ayant attaqué les Arabes Kushites (*Kouschytes*), qui habitaient les bords de la mer Rouge, obligè-

rent une grande partie de ces peuples à se jeter, par l'isthme de Suez, dans le nord de l'Egypte, où ils s'emparèrent de Memphis et de toute la vallée septentrionale du Nil. C'est leur immigration que les annales égyptiennes nomment l'*Invasion des Pasteurs* (*Hycsos*). Elle eut lieu sous la dix-septième dynastie. Après les avoir laissés quelque temps maîtres de la Basse-Egypte, les anciens habitants, aidés des Ethiopiens, leur reprirent Memphis et les refoulèrent dans le Delta. Plusieurs tribus de *Pasteurs* quittèrent, après un long séjour, ce coin de terre où elles étaient trop à l'étroit, et enfin, au bout d'environ trois siècles, Sésostris, selon les uns, Tethmos, selon les autres, commença son règne par leur totale expulsion. La plupart de ces Arabes d'Egypte, qui furent contraints d'abandonner, à ces trois époques, l'asile qu'ils y avaient conquis, vinrent aborder sur les rivages de la Grèce. L'arrivée d'Inachus dans le Péloponèse, entre l'année 1900 et 1850 avant Jésus-Christ; puis celle de Cécrops dans l'Attique, vers l'année 1650; puis enfin celle de Cadmus et de Danaüs qui s'établirent, l'un dans la Béotie, vers 1580, l'autre dans l'Argolide, vers 1572, après avoir touché à l'île de Rhodes; cette arrivée successive des quatre fondateurs d'états grecs, venus tous quatre de l'Egypte, concorde parfaitement avec la triple émigration des Pasteurs. Un tel accord doit laisser peu de doute sur la véritable origine de ces étrangers célèbres. Pourquoi des Egyptiens indigènes auraient-ils quitté les fertiles plaines du Nil pour monter sur leurs vaisseaux, et chercher à l'aventure une nouvelle patrie? N'étaient-ce pas plutôt les Kouschytes, les Pasteurs, chassés précédemment de l'Arabie, leur pays

natal, puis de la Basse-Egypte, leur pays de conquête, qui devaient s'établir aux premiers rivages où le vent les avait portés? Ceux qui s'enfuirent sur leurs chameaux allèrent se fixer dans le Mahgrêb; et ce sont peut-être les ancêtres des Berbères. Mais que seraient devenues les populations émigrées par mer, si ce n'étaient celles que recueillirent l'archipel et le continent de la Grèce?

Les philologues conviennent que la plupart des noms de ces étrangers, entre autres ceux d'Inachus et de Cadmus [1], ne pouvaient être Egyptiens. Ce serait une nouvelle et puissante raison pour croire à leur origine asiatique. Au contraire, il ne faudrait pas trouver un motif de doute dans cette circonstance que les divers fondateurs des premiers états grecs portèrent, en partie, dans cette patrie nouvelle, les mœurs et le culte de l'Egypte; car les conquérants arabes de Memphis avaient dû les embrasser eux-mêmes après trois à quatre siècles de séjour sur la terre égyptienne. On pourrait même expliquer ainsi, par le mélange qu'avaient dû laisser dans les mœurs et les croyances des *Pasteurs* leur origine en Asie et leur long séjour en Afrique, ces analogies et ces différences entre les mythologies grecque et égyptienne, qui font encore le supplice des érudits.

Cette opinion, que les étrangers qui policèrent la Grèce étaient des Arabes venus d'Egypte, mais non des Egyptiens, est professée dans l'*Histoire générale et particulière de la Grèce* de Cousin-Despréaux, qui la fonde sur quelques passages de Manéthon, recueillis par Josè-

[1] Ce sont, à ce qu'on assure, deux mots syriaques : inach (d'où αναξ) *brave*, et cadmi (d'où αχαδημος) *savant*. (Cousin Despréaux, d'après Fréret.)

phe ([1]), sur Diodore de Sicile, Pline, etc. Volney, dans ses *Recherches sur l'Histoire ancienne,* a traité indirectement la question. Après avoir prouvé, loin d'en faire l'objet d'un doute, que les Pasteurs d'Egypte étaient Arabes, il attribue à leur conquête la fuite de plusieurs familles égyptiennes qui se seraient alors réfugiées en Grèce. Mais, d'après la chronologie qu'adopte Volney, cette émigration d'Egyptiens, causée par l'invasion des Pasteurs, ne pourrait correspondre qu'à l'arrivée d'Inachus dans le Péloponèse. Celle de Cécrops aux rivages d'Athènes, celle de Cadmus à Thèbes et de Danaüs à Argos, ne peuvent plus s'expliquer que par l'expulsion successive des Pasteurs, de Memphis d'abord, puis du Delta. Or, ce fut seulement avec Cécrops, Cadmus et Danaüs, Arabes d'Egypte, que les habitants de la Grèce, restés jusque-là dans l'état sauvage, commencèrent à vivre en corps de nation, à se policer enfin.

De ce fait, s'il peut être admis, et de tous ceux dont j'ai composé le précédent chapitre sur la foi des plus respectables témoignages, il faut tirer la conclusion singulière, et pourtant obligée, qu'à la naissance de la civilisation antique, et à la renaissance de la civilisation moderne, ce sont les Arabes qui furent les premiers instituteurs de l'Europe.

([1]) Voir la note II, à la fin de cette partie.

NOTES FINALES

DE LA DEUXIÈME PARTIE.

NOTE I.

Exemples de monorimes tirés des anciens poëtes espagnols.

MONORIMES IRRÉGULIERS.

Los de mio Cid à altas voces laman ;
Los de dentro non les querien tornar palabra ;
Aquijo mio Cid, à la puerta se legaba,
Saco el pie del' estribera, una feridal' daba :
No se abre la puerta, ca bien era cerrada.
Una niña de nuef anos a oio se paraba :
Ya, Campeador, en buen ora cinxiestes espada,
El rey lo ha vedado, à noch del entro su carta,
Con grant recabdo è fuerte mientre sellada :
Non vos osariemos abrir nin coger por nada,
Si non, perderiemos los averes é las casas,
E demas los oios de las caras.

(*Poema del Cid*)

....La lanza ha quebrada, al espada metio mano.
Mager de pie buenos colpes va dando :
Violo mio Cid Ruy Diaz el Castellano :

Acostos' à un alguazil que tiene buen cavallo
Diol' tal espadada con el so diestro brazo,
Cortol' por la cintura el medio echo en campo :
A Minaya Alvar Fanez ybal' dar el cavallo :
Calvagad, Minaya, vos sodes el mio diestro brazo :
Oy en este dia de vos abre grand vando,
Firmes son los Moros, aun nos' van del campo.
Cavalgo Minaya, el espada en la mano :
Por estas fuerzas fuerte mientre lidiando :
A los que alcanza valos delibrando.
Mio Cid Ruy Diaz el que en buen ora nasco,
Al rey Fariz tres colpes le avie dado :
Los dos le fallen, é el unol' ha tomado,
Por la loriga ayuso la sangre destellado :
Volvio la rienda por yrsele del campo :
Por aquel colpe rancado es el fonsado :
Martin Antolinez un colpe dio à Galve :
Las carbonclas del yelmo echogelas a parte :
Cartol' el yelmo que lego à la carne.

(*Poema del Cid.*)

MONORIMES RÉGULIERS :

Quando el rey de gloria viniere à judicar,
Bravo como leon que se quiere cebar,
¿Quien serà tan fardido que le ose esperar ?
Cà el leon yrado sabe mal trevejar.

Quando los angeles sanctos tremeràn con pavor,
Que yerro no ficieron contra el su sennor,
¿ Que farè yo mezquino, que so tan pecador ?
Bien de agora me espanto : tanto he grand pavor.

(Gonzalo de Berceo, *Juicio final.*)

Sedie el mes de mayo, coronado de flores,
Afeitando los campos de diversas colores,

Organeando las Mayas é cantando d'amores,
Espigando las mieses que siembran labradores.
(Juan Lorenzo, *Poema de Alexandro.*)

Las ranas en un lago cantaban é jugaban,
Cosa non les nusia, bien solteras andaban;
Creyron al diablo, que dél mal se pagaban :
Pidieron rey à don Jupiter, mucho gelo rogaban.
(El arcipreste de Hita, *fabula de la ranas que demandaban un rey.*)

Mucho fas el dinero et mucho es de amar,
Al torpe fase bueno et omen de prestar,
Fase correr al cojo et al mudo fablar;
El que no tiene manos, dineros quiere tomar.

Sea un home nescio et rudo labrador,
Los dineros le fasen hidalgo è sabidor;
Quanto mas algo tiene, tanto es de mas valor;
El que non ha dineros, non es de si señor.

Si tovieres dineros, habràs consolacion,
Plaser é alegria é del Papa racion,
Compraràs paraiso, ganaràs salvacion,
Do son muchos dineros, es mucha bendicion.
(El arcipreste de Hita, *Satira del dinero.*)

Exemples de monorimes tirés des troubadours provençaux :

Lo gens temps de pascor,
Ab la fresca verdor,
Nos adui fuelh e flor

De diversa color :
Per que tug amador
Son guay e cantador
Mas ieu, que plang e plor,
Cui jois non a sabor.

A vos mi clam, senhor
De mi dons et d'amor,
Qu'aisil dui traidor,
Quar me fiava en lor,
Me fan viure ab dolor,
Per ben e por honor
Qu'ai fag a la gensor,
Que no m'val ni m'socor.

Pena, dolor e dan
N'ai agut e n'ai gran ;
Mais suffert o ai tan,
No m'o tenc ad afan :
Qu'anc no vi nulh aman
Miels ames ses enjan,
Qu'ieu no m'van ges camjan,
Si cum las domnas fan.

Pus fom amdui enfan,
L'ai amad', e la blan,
E's vai m'amors doblan
A quascum jorn de l'an ;
E si no m' fa enan
Amor e bel semblan,
Quant er viella, m'deman
Que m'aia bon talan.

Las ! e viures que m' val,
S' ieu non vey a jornal
Mon fin joy natural,

En lieit, al fenestral,
Blanc' e fresc' atretal
Cum per neus a Nadal,
Si qu'amdui cominal
Mezuressem engal !

Nos vis drut tan leyal
Que meyns o aia sal;
Qu'ieu port amor coral
A lieys de me non cal :
Enans dic que per al
No m'a ira mortal,
E si per so m'fai mal,
Pechat fai criminal.

Be for hueimais sazos,
Belha domna e pros,
Que m'fos datz a rescos
En baisau guizardos,
Si ja per als no fos
Mas quar sui enuios;
Q'us bes vol d'autre dos,
Quan per forsa es faitz dos.

Quan mir vostras faissos,
E'ls beths huels amoros,
Be m'meravilh de vos
Cum etz de bran respos;
E sembla m'tracios
Quant hom par francx e bos,
E pueys es orgulhos
Lai on es poderos.

Bels Vezers, si nos fos
Mos enans totz en vos,

Ieu laissera chansos
Per mal dels enuios.
(*Bernard de Ventadour.*)

Exemple du croisement des rimes chez les Provençaux :

Temps e luec a mos sabers,
Si saupes d'avineu dire,
Pois s'amors m'a faig eslire
Leis on es gaug e plazers,
Beutatz, senz, pretz e valors,
Doncs pois tan m'enanz amors
Qu'eu am tal domn'e dezir,
Non dei a bos motz faillir.

Mout fon corals lo dezirs
Que s venc en mon cor assire,
Quan de sos oils la vi rire
E pensar ab mainz sopirs,
Camjant mais de mil colors;
Don una douza dolors
M'en venc el cor, que doler
Mi fai senes mal aver.

Non es renda ni avers
Per qu'eu camjes mon martire;
Tant fort mi plai e l'azire
C'aissi entre dos volers,
M'estauc ab ris et ab plors,
Ab trebaill et ab douzors :
Aissi m'eug jaugens languir
Tant qu'il deing mos precs auzir.

Car tant non greva'l languirs

Qu'eu ja vas autra'l cor vire,
Ans l'am mil tanz e dezire
On pieg n'ai, car sos genz dirs,
Sos senz e sas granz lauzors
M'an si conques, per c'aillors
Non poiria conquerer
Joi que m'pogues res valer.

Car lo sobraltius valers
De lei cui sui finz servire
Es tant sobre tot consire,
E'l sieus homatz chapteners
Es tant genzer dels gensors
Qu'eu sui tant en gran joi sors
Que d'als non pot jois venir,
Qu'eu pretz ni deia grazir.

(*Bonifaz Calvo.*)

NOTE II.

TEXTE DE MANÉTHON, D'APRÈS JOSÈPHE, ET TRADUIT PAR VOLNEY.

« Nous eûmes jadis un roi nommé *Timaos*, au temps duquel Dieu étant irrité contre nous, je ne sais par quelle cause, il vint du côté d'Orient (*par l'Isthme de Suez*), une race d'hommes de condition ignoble (*des pâtres, très-méprisés par les laboureurs d'Égypte*), mais remplie d'audace, laquelle fit une irruption soudaine en ce pays, qu'elle soumit sans combat, et avec la plus grande facilité. D'abord ayant saisi les chefs ou princes, ces étrangers traitèrent de la manière la plus cruelle les villes et les habitants, et ils renversèrent

les temples des dieux. Leur conduite envers les Egyptiens fut la plus barbare, tuant les uns, et réduisant à une dure servitude les enfants et les femmes des autres. Ils se donnèrent ensuite un roi nommé *Salatis*, qui résida dans Memphis, et qui, plaçant des garnisons dans les lieux les plus convenables, soumit au tribut la province supérieure et la province inférieure. Il fortifia surtout la frontière orientale, se défiant de quelque invasion de la part des Assyriens, alors tout-puissants; et, parce qu'il remarqua dans le nome de Saïs, à l'orient de la branche (*du Nil nommée*) Bubastite, une ville avantageusement située, qui, dans notre ancienne théologie, s'appelle *Avar*, il l'entoura de fortes murailles, et il y plaça une garnison de 240 mille hommes armés. Chaque été, il y venait (*de Memphis*), tant pour faire les moissons et payer les soldes et salaires, que pour exercer cette multitude et inspirer l'effroi aux étrangers. Après 19 ans de règne, il mourut; son successeur, nommé *Béon*, régna 44 ans; puis *Apachnas*, 36 ans et 7 mois, puis *Apophis*, 61 ans; puis *Yanias*, 50 ans; puis *Assis*, 49 ans et 2 mois.

« Ces six premiers rois firent constamment aux Égyptiens une guerre d'extermination. Toute cette race portait le nom de *Yksos*, c'est-à-dire *rois pasteurs;* car, dans la langue sacrée, *YK* signifie *roi*, et, dans le dialecte commun, *sos* signifie *pasteur*. »

Josèphe, cessant de citer textuellement Manéthon, mais s'appuyant toujours de son autorité, ajoute : « Ces *pasteurs rois* et leurs successeurs possédèrent l'Egypte environ 511 ans. Mais, les rois de la Thébaïde et ceux du reste de l'Égypte ayant entrepris contre eux une guerre longue et violente, ils la continuèrent jusqu'à ce que, sous l'un de ces rois nommé *Alisphragmutos* (lisez *Misphragmutos*), les pasteurs vaincus et repoussés du pays, se renfermèrent dans un local nommé *Avar*, dont le circuit était de dix mille arpents. Ils entourèrent ce local d'une forte et immense muraille, pour la défense et la conservation de leurs personnes et de leur butin. Après *Alisphragmutos*, son fils, nommé *Thummosis*, vint avec 480 mille hommes assiéger cette place. Mais, n'ayant pu réussir à la prendre de force, il fit avec les pasteurs un traité dont la condition fut qu'ils pourraient quitter l'Égypte sains et saufs; à ce moyen, ils emmenèrent leurs familles et tout leur butin, etc. »

Pour donner aux Juifs, ses compatriotes, une origine un peu noble, Josèphe prétend ensuite que ces pasteurs se retirèrent dans la Judée, où ils bâtirent la ville de Jérusalem. Mais cette opinion est si mal fondée, que le même Manéthon, lorsqu'il explique l'origine des Hébreux et leur sortie d'Égypte sous Moïse, qu'il nomme *Osarsiph*, affirme que c'était une *tourbe populaire* composée de lépreux et de gens impurs de toute espèce au nombre de 80 mille, chassés par le roi *Amenoph*, père de *Séthos*, sur l'ordre d'un oracle.

TROISIÈME PARTIE.

SCÈNES

DE

MŒURS ARABES.

ESPAGNE. — DIXIÈME SIÈCLE.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

En publiant, l'année dernière, *l'Essai sur l'histoire des Arabes et des Mores d'Espagne*, je disais que, pour rendre à la vie historique un grand peuple qui a disparu de la face de la terre, il faudrait que les Arabes trouvassent ce qu'ont eu les Écossais : un Walter-Scott, complétant l'œuvre d'un Robertson. Je tente aujourd'hui, non certes d'imiter le premier, après m'être tenu si loin du second, mais simplement de compléter mon propre ouvrage, en ajoutant aux aperçus généraux des événements historiques, d'autres aperçus de mœurs publiques et privées. J'avais senti, dès l'origine de mon travail, la nécessité de cette continuation ; mais

sa difficulté m'effrayait, et m'avait retenu. J'ai pris enfin un moyen terme entre mon désir et mon insuffisance. Au lieu d'ordonnancer et de peindre le grand tableau d'un roman historique, devenu si difficile, sur *toute* matière, par la comparaison, et peut-être impossible pour le sujet particulier, j'ai borné ma tâche à dessiner une espèce d'*album*, dont les feuilles détachées offrissent un à un les objets les plus saillants et les mieux connus, et qui, se tenant du moins entre elles par le lien d'une même époque et de mêmes personnages, formassent un tout, ayant son commencement et sa fin. Cette humble forme, infiniment plus à ma portée, épargnera de même au lecteur les imperfections plus grandes d'un cadre plus ambitieux.

Ce livre n'est pas du roman; encore moins du drame, malgré son titre; c'est de l'histoire, de l'histoire anecdotique et descriptive. Voilà comment je désire qu'il soit considéré par ceux qui le liront. Si je n'avais craint que les notes ne vinssent à tenir plus de place que le texte, j'aurais pu appuyer chaque détail d'une citation de quelque autorité. Tout est pris, soit dans les auteurs espagnols, tels que Casiri, Conde, Andrès, Perez de Hita, Hurtado de Mendoza, Bleda, Marmol, etc., soit dans les précieux travaux de nos orientalistes, d'Herbelot, Savary, Mouradgea d'Hosson, MM. Silvestre de Sacy, Quatremère, Grangeret de la Grange, Garcin

de Tassy, Humbert, etc. [1]. Je n'ai fait que réunir, pour en composer des figures complètes, les traits épars qu'ils m'ont fournis; sans rien inventer, ni dans la nature des sujets, ni dans leurs développements, et sans me permettre d'autres suppositions que celles qu'autorisait l'induction la plus rigoureuse. J'ai l'espoir que ceux qui savent reconnaîtront l'exactitude des esquisses que j'ai tracées; heureux si ceux qui veulent savoir disent aussi, comme devant ces portraits dont on n'a point vu l'original, mais où l'on sent que la nature est copiée avec conscience : « Cela doit être ressemblant! »

[1] Auxquels il faut ajouter maintenant MM. Reynaud et Dozy.

TROISIÈME PARTIE.

SCÈNES DE MŒURS ARABES.

ESPAGNE. — DIXIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE PREMIER.

LA MOSQUÉE.

« Dieu très-haut! Dieu très-haut! Dieu très-haut! Dieu très-haut! J'atteste qu'il n'y a point de Dieu, sinon Dieu, et que Mahomet est le prophète de Dieu. Venez à la prière; venez au temple du salut. Il n'y a point de Dieu, sinon Dieu. »

Cet *Ezzann*, jeté dans les airs, au même instant, du haut des six cents mosquées de Cordoue, appelait à la prière d'*Al-Ssobi* [1] les habitants de la grande cité. A peine le soleil commençait à frapper de ses premiers rayons les innombrables croissants d'or qui brillaient à

[1] De l'aube.

la pointe des minarets ([1]) ; cependant l'appel matinal des *muézzins* ([2]) semblait avoir éveillé toute la population de la capitale du khalyfat d'Occident. Trois cent soixante-quinze périodes de douze lunaisons s'étaient accomplies depuis la fuite du Prophète à Médine ([3]) ; et le saint mois de Rhamazann, — cet austère carême au long jeûne de trente jours pendant lesquels nul musulman, du lever au coucher du soleil, ne mange une miette de pain, ne boit une goutte d'eau, ce carême aux longues prières de trente nuits pendant lesquelles tout musulman récite les 6,666 versets du Koran,— s'était achevé la veille. On entrait dans la lune de Schéwal, et, avec elle, dans la fête appelée *Id-Fitr*, le *Retour de la rupture du jeûne*, qui précède de soixante-dix jours l'autre grande fête annuelle des musulmans, l'*Id-ad'hha*, le *Retour des sacrifices* ([4]). Mais une solennité, plus grande que les solennités accoutumées de ce jour, augmentait l'empressement des fidèles, toujours dociles à la voix des *muézzins*. Ce n'était pas seulement le peuple de Cordoue qui se préparait à jouir des cérémonies et des spectacles annoncés; les habitants du grand faubourg d'Orient, de cette moitié

([1]) *Al-meinareh*, phare, tour du phare, de la lanterne.

([2]) *Mouadzyn* (en Espagnol *almuedano*) crieur des mosquées.— Pour annoncer les heures de la prière, les tambours, instruments guerriers, ne convenaient pas à la sainteté de l'objet; les cloches non plus, qui étaient déjà à l'usage des chrétiens; ni les trompettes, à l'usage des juifs; ni les feux, à l'usage des Guèbres. Mahomet adopta la voix humaine. — L'*Ezzann*, ou appel du *muézzin*, se fait pour chacune des cinq *namaz*, ou prières canoniques de la journée.

([3]) L'année 376 de l'hégire correspond à l'année 998 de l'ère chrétienne, et 1036 de l'ère espagnole.

([4]) Ce sont les deux *béiram* des Turcs.

de la ville coupée par le fleuve, couvraient d'une multitude empressée le large pont de pierre que l'émyr Al-Samah jeta sur l'antique Bétis devenu pour ses nouveaux maîtres le Guadalquivir (*Al-Ouad-al-Kébir*, le Fleuve-Grand) ; et de longues processions de gens des campagnes, montés pour la plupart sur des chameaux, des chevaux, des mulets ou des ânes, venaient, de toutes les directions, mêler leur foule à la foule sortie des deux cent mille maisons de la ville impériale.

La saison des fleurs prêtait à la fête l'une de ses plus belles journées. Par une conjoncture jugée d'heureux présage, la lune nouvelle, qui ne s'était levée sur l'horizon qu'après la sixième heure de la nuit, avait brillé jusqu'à l'aube du matin, et son pâle croissant, mince et courbé comme une lame de cimeterre, apparaissait encore à l'occident, parmi les dernières étoiles, tandis que le soleil montait tout radieux sur son trône de l'orient. L'air était calme et pur ; aucun vent ne pliait la cime des palmiers, et si quelques brises légères soufflaient de l'ouest par intervalles, elles apportaient sur leurs ailes, avec la fraîcheur des sommets neigeux de la Cordilière-Brune (*Sierra-Morena*), les parfums des mille jardins qui enveloppent d'une ceinture embaumée *Korthobah* la grande [1].

Sur la vaste place de la *Mosallah*, s'élève, isolée de toutes parts, la masse carrée de l'*Aljama* [2], surmontée de son dôme étincelant, flanquée de ses quatre légers mi-

(1) Fondée par les Phéniciens, qui la nommèrent *Kartouba*, elle fut appelée *Cordubè* par les Grecs, *Corduba* par les Romains, *Corduva* par les Goths, *Korthobah* par les Arabes, et finalement *Cordova* par les Espagnols.

(2) *Al-Djami*, grande mosquée, cathédrale.

narets, et précédée de son jardin d'orangers. C'est là que débouche, de toutes les rues, la multitude qui affluait à flots pressés sous les colonnes de leurs longues galeries. La rue du centre, conduisant à la principale des dix-neuf portes percées dans la façade du temple, était couverte, de l'une à l'autre extrémité, des plus riches tapis de Perse, dont les nuances douces aux yeux, imitant celle d'une vaste prairie, faisaient ressortir tout l'éclat des fleurs naturelles dont ils étaient jonchés, tandis que de longues guirlandes où d'autres fleurs se mêlaient à divers feuillages, suspendues entre les maisons, abritaient ce parterre d'un berceau parfumé. Cette rue était vide encore : un double rang de cavaliers de la garde africaine retenait, à chaque issue, les flots du peuple; mais, à travers la claire-voie des jalousies qui enferment les vastes balcons symétriquement avancés sur la rue, on voyait scintiller les riches parures que la loi permet aux femmes en les défendant aux hommes; et, du haut des *azoteas* (1), à l'ombre des myrtes, des grenadiers, des orangers touffus de ces nouveaux jardins de Babylone, une autre foule, suspendue dans les airs, semblait regarder, comme de la surface d'un autre sol, un spectacle souterrain.

Après quelques moments de silencieuse attente, le bruit lointain des *chirimias* aiguës, des sonores *añafils*, des sourds *atabals* et du *thantanah* retentissant (2) annonça l'approche de ceux qu'attendaient les regards fixés de la foule immobile. On vit d'abord paraître, ouvrant la marche et précédant le cortége, un corps de

(1) *Al-sotheh*, terrasse.

(2) Clairons, trompettes, timbales et tam-tam.

Kaschefs (1), seule troupe qui partageât avec la garde africaine du khalyfe le privilége de rester constamment sous les armes. Leurs courtes lances de jonc, leurs légers boucliers de sabine (2), et la simple cotte d'armes, sans cuirasse ni mailles d'acier, qui couvre leurs vestes en toile de lin, indiquent qu'il remplissent un office de paix plutôt qu'un service de guerre. Après eux venaient les magistrats municipaux dont ils exécutent les ordres pour la répression des délits, la poursuite des malfaiteurs, le maintien de la sécurité publique. Parmi ces derniers, on distinguait, aux insignes de leurs professions, les chefs de corporations des divers métiers, les *alguazils* (3) commandés par le *mothésib* (4), les *wakyls* (5) des hopitaux et des écoles, les collecteurs du *zégah* (6), les percepteurs du *scharadj* (7) et du *taadyl* (8), les inspecteurs des bazars, chargés de pourvoir aux approvisionnements de la ville et de surveiller les transactions commerciales. A leur suite s'avançaient, gardant un ordre aussi parfait qu'eussent pu se l'imposer des hommes de pied, deux nombreux détachements de cavaliers de la garde africaine et de la garde esclavone. Depuis Abdérame Ier, le fondateur du trône de Cordoue, lequel aborda en Andalousie ayant pour toute armée quelques centaines

(1) *Découvreurs*, cavaliers de maréchaussée.

(2) Espèce de genévrier dont les branches tressées servaient à fabriquer des armes défensives.

(3) *Al-ouazyl*, officiers de police urbaine.

(4) Edile, préfet de police.

(5) Majordomes.

(6) Dîmes en nature.

(7) Droits de douane et d'octroi.

(8) Capitation sur les non-musulmans.

de Berbères de la tribu des Zénètes, c'est aux guerriers de cette nation qu'est confiée la garde personnelle du khalyfe. Cependant ils ont dû, dès le temps du premier Al-Hakem, partager cet honorable privilége avec une troupe de ces esclaves que les juifs vont acheter sur la côte orientale de l'Adriatique, et qui, faits musulmans, composent par moitié la garde du palais. Ils sont tous montés sur de puissants chevaux noirs; leurs morions de fer sont cachés sous les plis d'un large turban blanc; par-dessous leur cotte d'armes entr'ouverte, une cuirasse courte et polie étincelle de mille feux aux rayons du soleil, ainsi que leur écu d'acier; et la pesante masse d'armes pend à l'arçon de leur selle, tandis qu'ils étendent sur l'épaule la longue et lourde épée à deux mains ([1]). Au milieu de leurs rangs, et tous à cheval, seule monture et seule voiture d'un noble Arabe, marchait la foule immense des officiers du palais. C'étaient d'abord les représentants des deux priviléges civils de la souveraineté, l'intendant de la *Sikka* ([2]) et celui du *tiraz* ([3]); puis les *djamdars* ([4]), qui servent la personne du prince; puis le receveur des *demandes en reparations de griefs*; puis le *secrétaire de la main auguste*, assisté des deux *déwadars*, le *grand* et le *petit teneur de l'encrier*, suivi des *scribes de l'écriture fine*

([1]) « La garde des esclaves, composée d'étrangers... faisait le service intérieur de l'Alcazar. Elle se servait d'épées à deux mains, d'écus et de masses d'armes. » (J. Conde, *parte II, cap.* 66.)

([2]) Le coin des monnaies.

([3]) Le droit qu'a le souverain de porter son nom tissé dans l'étoffe même de ses vêtements, en brocart, soie ou filoselle. Il y avait un hôtel du *tiraz*, un intendant du *tiraz*, etc., pour la fabrication des robes du khalyfe.

([4]) Officiers de la garde-robe.

et *de la grosse écriture*. Enfin, l'oriflamme impériale, se déployant avec majesté dans les airs, annonça l'approche du khalyfe. Comme la couleur blanche, adoptée jadis par les Omméyades de Damas, remplaça, en Espagne, depuis Abdérame I[er], la couleur noire choisie par les Abbassydes, l'étendard de l'empire est une longue bannière de soie blanche, au centre de laquelle, sur un écusson d'or, brille la *main vermeille* tenant la *clé d'azur*, image symbolique du *livre qui ouvre les portes du monde*, et qu'adoptèrent les compagnons de Tharyk, lorsqu'en abordant à l'antique Calpé, leur épée ouvrit à la loi les portes de l'Occident (1).

Hescham II venait de *Médynat-al-Zohrah* (2), la ville de

(1) On trouve encore la *main* et la *clé* sur un écusson, à la porte fortifiée de l'Alhamrâ, nommée *Porte du Jugement*.

L'oriflamme du Prophète avait été noire ; ses drapeaux, comme ses robes, noirs ou blancs ; et ces deux couleurs sont restées chères à ses disciples, qui les préfèrent aux autres, et qui proscrivirent même longtemps le jaune et le rouge. Aly, quatrième khalyfe, choisit le vert pour la couleur impériale. Les Omméyades reprirent le blanc, et, par opposition, les Abbassydes adoptèrent le noir. Plus tard, les Almohades eurent un drapeau blanc et bleu, parsemé de croissants d'or. D'après les chroniqueurs romanciers, tels que Perez de Hita, les rois de Grenade eurent ensuite un drapeau couleur paille, sur lequel était brodée, en rubis, une grenade à demi-ouverte qu'entourait cette légende : « Je suis né avec la couronne (*con la corona naci*). » Mais ce doit être une de leurs inventions, car le nom donné par les Arabes à l'ancienne Illiberis (*Garb-nata*, crème du couchant, ou *Dar-Garnathah*, la maison-forte, d'où *Granada*), n'a aucun rapport avec le fruit qui porte, en espagnol et en français, le même nom que la ville. J. Conde dit positivement (*parte IV*, *cap.* 6) que les armoiries du premier roi de Grenade, Aben-al-Hamar, sur sa bannière et sur ses monnaies, étaient un écu en champ d'argent, avec une bande diagonale bleue, tenue aux extrémités par deux gueules de dragons, et portant cette légende : *Lé ghaleb illeh Allah* « il n'y a de vainqueur que Dieu. »

(2) Ville de Zohrah (*Fleur*), bâtie par Abdérame III pour son esclave fa-

palais, toute bâtie de marbre et de bois de cèdre, la ville aux toits dorés, où les colonnes de jaspe, d'albâtre et de porphyre sont aussi nombreuses que les arbres de tous les climats qui croissent mêlés dans ses jardins. Seul entre tous les hommes nobles de l'empire, Hescham ne s'est jamais assis sur les reins d'un coursier. Il était, comme une femme, porté dans un palanquin de forme indienne que soutenaient, à l'aide de longs brancards, douze mules blanches, conduites par autant d'esclaves noirs qui marchaient à leurs côtés. Les rubis, les émeraudes, les saphirs, les topazes, mille pierreries de mille couleurs brillaient sur les harnais des mules et sur les ais du char, qu'une espèce de dôme, formé de plumes d'autruche et de paon, protégeait contre les feux du soleil de mai. Sous ce dôme vacillant, Hescham était à demi couché, et les yeux de la multitude cherchaient avidement à découvrir les traits d'un prince qui, depuis vingt ans de règne, toujours caché au fond du harem, ne s'était montré à ses regards que dans les grandes solennités religieuses, seulement assez pour obéir à la loi de sa famille, à la loi des Omméyades, qui veut que le khalyfe soit *visible* (¹). Déjà, pour Hescham, malgré les sourds murmures des vrais croyants qui prophétisèrent à ce propos les malheurs de son règne, on avait transgressé cette loi, qui exige aussi du khalyfe la majorité de quinze ans.

vorite. Elle est décrite précédemment dans la section Ire du chap. 2 de la seconde partie.

(¹) C'était afin de combattre l'opinion des sectateurs d'Aly, les Schyïtes, à l'égard du khalyfe appelé l'*imâm Madhy*, qui disparut dans le IIIe siècle de l'hégire, et dont ils attendaient le retour, comme les Juifs l'arrivée du Messie.

Il eût été trop téméraire, trop périlleux, de la transgresser deux fois, et de souffler ainsi l'esprit de révolte jusqu'aux plus fidèles gardiens de la foi.

D'une écharpe de mousseline blanche, roulée autour de la tête d'Hescham, une des extrémités tombait sur son front ; l'autre, plus longue, pendait sur ses épaules, enveloppant son cou. C'est ainsi qu'à l'imitation des anges, disait-il, s'était coiffé Mahomet. Des épaules jusqu'aux pieds, que chaussaient des bottines de cordouan rouge, Hescham était couvert d'une *férédjyah*, ou robe très-ample, mi-partie de toile d'or et de soie verte, sur laquelle tranchait un long et large baudrier de velours pourpre, orné de boutons d'or, qui soutenait, dans un fourreau semblable, une épée droite à deux tranchants. Sur la lame de cette épée, se lisait la devise prise au Koran : « Le secours vient de Dieu, et la victoire est proche. » La robe d'Hescham était entourée, au col, aux manches, aux parements et aux bords inférieurs, de larges bordures, où, par l'entrelacement de fils d'or dans la soie et de fils de soie dans l'or, le nom du khalyfe se trouvait mille fois répété. C'est le privilége du *tiraz*, qui donne au prince régnant un costume personnel, que nul ne peut s'approprier. Hescham ne comptait pas au delà de trente-deux années ; ses traits étaient nobles et réguliers, sa physionomie douce, aimable, intéressante. Mais une taille efféminée, des yeux languissants, un visage pâle que pâlissaient encore les reflets du turban impérial, montraient un homme énervé dans les langueurs du sérail, et qui devait arriver par une longue enfance à une vieillesse anticipée. La foule, à son approche, s'inclinait humblement ; elle courbait

le front jusque sur la poussière. Mais ses respects, tout religieux, s'adressaient moins au prince, chef de l'empire, qu'au vicaire du Prophète, au premier des imâms, au pontife suprême de la foi. On vénérait moins l'indolent Hescham que le fils du sage et bienfaisant Al-Hakem II, le petit-fils du magnanime Abdérame III, l'héritier de cette glorieuse famille des Omméyades qu'une longue suite de monarques illustres avait rendue chère à toutes les nations groupées sous l'ombre de leur sceptre.

A voir la cour qui entourait immédiatement le khalyfe, on eût dit d'un jeune enfant qu'on n'a point encore enlevé aux mains des femmes, qui, du *harem*, n'est pas encore passé au *sélamlik* (1). A son coté, dans le palanquin même dont les mouvements souples et cadencés le berçaient mollement, se tenait sa mère, la sultane Ssobyha (2), dont l'âge mûr n'avait point altéré la fierté, ni flétri tous les charmes. Son front était chargé d'un diadème éclatant. Seule, entre toutes les femmes, par le privilége de l'âge autant que par celui du rang, elle avait le visage découvert, et ses regards se promenaient avec assurance sur la foule prosternée. A sa suite venaient, sur d'élégantes litières, les femmes qu'elle avait prises à l'ancienne cour de son mari pour en former la cour actuelle de son fils. Outre le *milhafah*, le double voile blanc, dont une pièce leur couvre le front jusqu'aux yeux, tandis que l'autre descend de la naissance du nez jusqu'à la ceinture, toutes ces femmes

(1) Le *harem* et le *sélamlik*, dans les maisons musulmanes, sont comme le *gynécée* et l'*andrôn* des Grecs. Les pièces intermédiaires, appelées le *mabéyn*, n'appartiennent qu'au père de famille.

(2) *Aurore*.

portent le *schariyah*, le voile ou masque de crin, qui leur permet de voir sans être vues. Elles portent aussi les parures permises à leur sexe, une infinité de broderies, de longues chaînes d'or, des colliers, des bracelets et des chapelets de corail, d'ambre ou de perles, des éventails en plumes de paon, à poignées d'ivoire ou d'ébène. Leurs cheveux, tressés en une foule de petites boucles, sont entremêlés de bijoux et de fleurs. Elles n'usent jamais de pommade, ni de poudre, ni de fard; seulement leurs ongles sont teints avec le *hinna* (argile rouge), et les sourcils, ainsi que les paupières, noircis par un collyre composé d'antimoine et de noix de galle. De jeunes *khasséghis* (pages) agitent des chasse-mouches autour de leurs têtes. Comme une longue *gilalah* [1] blanche, tombant jusqu'aux pieds par-dessus leurs pantalons blancs, noués aux chevilles, complète l'office des voiles qui les cachent à tous les yeux, la multitude ne peut reconnaître les membres de ce divan d'un prince efféminé, toujours en tutelle, bien qu'il ait lui-même la tutelle générale de l'empire; mais du moins, quand elles passent, on se redit leurs noms demeurés célèbres. C'est Lobnah, autrefois secrétaire intime du docte Al-Hakem II; Maryem, la Sapho de Séville, qui professa, dans les chaires de cette cité, la science et la poésie; Khadidjah, qui composait les vers et la musique de ses chansons; Rhadyah, enfin, si célèbre par la grâce de l'esprit, qu'on l'appelait, quand elle paraisssait dans une réunion, l'*Heureuse Etoile*.

Quelques hommes, quelques vieillards, mêlaient leurs

[1] Robe légère et transparente.

longues *djobbah* (1) noires aux blanches *gilalah* de ce cortége féminin. D'abord les deux oncles du khalyfe, Abd-al-Azyz et Al-Mondhyr, auxquels leur frère Al-Hakem II a confié les emplois jugés les plus honorables de l'empire : l'un est gardien de la bibliothèque du palais Mérouân, l'autre est président des académies de Cordoue; — puis les deux médecins du khalyfe, le juif Samuel de Rotalyéhoud et l'Arabe Abou-al-Kâsem-Kalaf-ben-Abas (2), qui a étudié l'art de guérir à Chiraz, sous l'*imâm* des médecins, sous l'auteur du *Kanoun*, le grand Ebn-Synâ (3), qui se rend illustre par la charité comme par la science, que les pauvres bénissent quand les doctes le glorifient, et qu'on *montre au doigt* comme la merveille de son temps (4). Auprès d'eux se tenait un vieillard étranger, dont la longue tunique de velours noir et la toque de même étoffe attiraient les regards de la foule. C'était l'ambassadeur de l'empereur grec Jean Zimiscès, qui était venu renouveler d'anciens traités de commerce et d'alliance entre Constantinople et Cordoue. Il avait à ses côtés, pour truchement et pour compagnie, un évêque chrétien, lequel, ayant fait précédemment partie d'une légation envoyée par le khalyfe à l'empereur byzantin, avait alors reçu de l'ambassadeur grec

(1) Pelisses ouvertes par-devant.

(2) Albucasis.

(3) Avicenne.

(4) Albucasis est né un peu après le règne d'Hescham II, et c'est de Rhasès (Al-Razy), mort un siècle auparavant, que les historiens disent qu'il était *montré au doigt*. Ce Rhasès répondit un jour à une question « qu'il ignorait ce qui lui était demandé. » Voyant la surprise de l'interrogateur : « Si ta mère, lui dit-il, possédait autant de chameaux qu'il y a de choses que je ne sais point, elle serait plus riche que le roi de Perse. »

les services d'hospitalité qu'il lui rendait à son tour.

A peine le khalyfe et son bizarre entourage étaient-ils passés au milieu d'un religieux silence, à peine la foule avait-elle relevé ses mille têtes inclinées par le respect, que déjà des cris d'enthousiasme saluaient d'un immense et glorieux concert la venue du véritable chef de l'empire. « Gloire au fils d'Amer! Gloire à l'invincible [1]! Qu'Allah lui donne de longues années! » Tous les yeux voulaient voir, toutes les mains voulaient saluer, toutes les bouches voulaient bénir Al-Mansoûr. Le hagib [2] venait à cheval, en habit de guerre. Il était vêtu avec l'austère simplicité tant recommandée par le Prophète aux vrais croyants. Pas une pierrerie sur toute sa personne; il laisse ces riches bagatelles aux femmes, ou les relègue dans les harnais de ses chevaux. Pas un brin de soie sur tout son costume; le Prophète a dit : « Ne portez point d'habit de soie; celui qui s'en revêt dans ce monde ne s'en revêtira point dans l'éternité. » Pas un ornement d'or ou d'argent sur toute son armure. « Certes, a dit le Prophète, le feu de l'enfer tonnera, comme le mugissement du chameau, dans le ventre de celui qui mange ou boit dans des vases d'or ou d'argent. » Ce n'est qu'à la reliure du Koran que peut servir le plus précieux de ces deux métaux; et le sceau de l'empire, le cachet d'Hescham, qu'Al-Mansoûr tient en sa main comme emblème de la haute dignité dont il

(1) *Al-Mansoûr*, dont les Espagnols ont fait Almanzor.

(2) *Hadjeb, huissier de la porte, chambellan*, titre du premier ministre des khalyfes de Cordoue. Le titre de *vizir*, donné par les sultans ottomans à leur premier ministre, signifie littéralement *porte-faix*, parce que le vizi porte le fardeau du gouvernement.

est revêtu, est un simple cachet d'argent, semblable à celui du Prophète, où se trouve gravée la devise laissée par Moawiah à la famille des Omméyades : « Toute action a son mérite [1]. » Au-dessus des plis du turban de mousseline blanche (le blanc est la couleur heureuse) qui ceignait le front du hagib, s'élevait un cimier d'acier bruni, surmonté d'une espèce de fer d'épieu court et carré. Sa légère *kabah* [2], couleur d'azur, était faite d'une étoffe tissue avec les toisons des chevreaux de Kachemyre. Elle était couverte, sans être cachée, par une fine cotte de mailles, dont les anneaux d'acier poli, tressés et flexibles comme les fils d'une toile de soie, cuirassaient, sans les étreindre, les épaules, la poitrine et les flancs ; les hauts montants de la selle défendaient le reste du corps. Un long poignard, une épée à double tranchant, fourbis aux forges de Damas et dons du khalyfe d'Orient, étaient suspendus à l'écharpe blanche qui pressait trois fois ses reins. Les longs étriers où ses pieds reposent, enfermés par-dessus les chevilles, lui servaient,

(1) C'est-à-dire mérite récompense ou châtiment.

Le cachet de Mahomet portait seulement ces mots : *Mohhammed apôtre d'Allah.*

Le célèbre cachet d'Aly, gravé sur acier blanc, contenait ces sept lignes :

« J'ai préparé contre toute erreur le mot : *il n'est d'autre Dieu que Dieu.*

« Et contre toute affliction le mot : *il n'est de pouvoir et de force qu'en Dieu.*

« Et contre toute adversité le mot : *je me confie en Dieu.*

« Et contre tout péché le mot : *je demande pardon à Dieu.*

« Et contre tout chagrin le mot : *ce que veut Dieu.*

« Et envers tout bienfait le mot : *louange à Dieu.*

« Ce qu'Aly, fils d'Abou-Thaleb, possède de grâces de Dieu, il le tient de Dieu. »

(2) Tunique à manches étroites.

autant que la bride, à diriger un étalon du Hedjaz, que couvrait, au lieu de la housse de velours, une longue peau de tigre agrafée pas ses griffes sur le poitrail, et dont la crinière échevelée, l'œil ardent, la bouche écumante, la jambe sèche, le pied bondissant, annonçaient l'indomptable énergie d'un fils du *pays des degrés* (1). Derrière le hagib, un *silahdar* (2) portait sa lance et son *adarga* (3) richement ciselé. L'attitude d'Al-Mansoûr est simple et grave. Ses beaux et nobles traits, brunis par le soleil d'Andalousie, amaigris par les veilles et les campagnes, attestent les travaux du ministre ainsi que les fatigues du général. L'activité de l'esprit et du corps a creusé sur son front des rides précoces, et des filets d'argent commencent à sillonner sa longue barbe noire. Mais, dans le doux regard de son œil bleu (4), dans le sourire de bienveillance qui anime cette bouche habituée au commandement, se lit l'heureuse union du génie et de la bonté.

A sa droite marchait Abd-al-Malek (5), l'aîné et le bien-aimé de ses fils; Abd-al-Malek, vivante image de son père, mais tout brillant des grâces de la jeunesse, et qui le représentait à l'âge encore si tendre où la sultane-mère lui remit, avec le sceau du khalyfe, les destinées de l'empire. A sa gauche était le Berbère Souleïman-ben-

(1) C'est le sens du mot Hedjaz, et la contrée se nomme ainsi parce qu'elle s'élève graduellement des rivages de la mer jusqu'aux sommets des monts Horeb et Sinaï.

(2) Ecuyer.

(3) *Al-darkah*, bouclier rond.

(4) Ce sont des yeux bleus que donnent à presque tous les khalyfes omméyades les portraits tracés par les historiens qu'a recueillis J. Conde.

(5) *Serviteur du Prince*, ce dernier mot comme surnom de Dieu.

al-Hakem, *Sahyb-scharta* ou chef de la garde africaine, que son teint basané, ses traits courts, ses lèvres épaisses entourées d'une barbe laineuse, faisaient reconnaître, parmi les blanches et délicates figures des fils de l'Arabie, pour un des fils subjugués, mais non soumis, du Maghrêb. Ils étaient immédiatement suivis par l'*Amyr-al-Bahr* (1), par les six *walis* (2) des grandes provinces de l'empire, Mérida, Tolède, Saragosse, Valence, Murcie et Grenade, par leurs vingt-quatre *wazirs* (3) et par les *kaïds* (4) des principales places fortes, tous en costume de guerre, tous portant les insignes de leur dignité. Puis venaient, vêtus de longs caftans à l'orientale, les vieillards composant l'*Al-Dywân* ou *Meschouar* (5); puis les hauts fonctionnaires de l'ordre civil, dépendant, comme les chefs de l'armée, du ministre unique; puis enfin les membres des diverses académies de Cordoue, auxquels s'étaient mêlés d'autres académiciens, les uns venus de Séville ou de Tolède, les autres de plus lointaines contrées, de Bassra ou de Koufa. Quelques escadrons de la garde berbère de l'Alcazar, précédés de leurs troupes de musiciens qui répondaient incessamment aux acclamations de la multitude par le bruit des instruments guerriers, terminaient cette longue procession, dans les rangs de laquelle on avait compté toutes les autorités et toutes les gloires de l'empire.

Le khalyfe, le hagib et leur suite s'arrêtèrent devant

(1) Emyr de la mer, amiral.
(2) Gouverneurs.
(3) Lieutenants de districts.
(4) Commandants de forteresses, dont les Espagnols ont fait *alcayde*.
(5) Divan ou conseil d'Etat.

la façade de la mosquée, sur la grande place de la *Mosallah*, où, le dixième jour de la prochaine lune de Zithidgé, le peuple s'assemblera de nouveau pour la *fête des Sacrifices* (1). Alors, au milieu des dix-huit portes lamées de bronze, la porte centrale, lamée d'or, tournant sur ses gonds énormes, s'ouvrit lentement et découvrit le vaste péristyle du temple, où se tenaient, rangés en deux longues files, ses nombreux desservants. D'un côté, le collége des *Imâms*, des prêtres qui enseignent aux croyants les préceptes du Livre, qui maintiennent l'orthodoxie de la foi, qui accomplissent les cérémonies du culte; de l'autre, le collége des *Khadys*, dont l'office, également sacerdotal, est de faire descendre la loi unique aux intérêts profanes, aux choses de ce monde, soit en l'interprétant, comme loi civile, entre les plaideurs, soit en l'appliquant, comme loi criminelle, aux coupables. Exerçant tous un office clérical, ils portaient également le *dilk* noir, le manteau fendu sur l'épaule, et la *tarah*, le petit voile noir empesé qui descend du turban sur le dos. Les premiers avaient à leur tête le *khatyb* (2), le chef

(1) L'*Id-Ad'ha*, l'une des quatre Pâques en usage chez les Arabes d'Espagne. Le khalyfe, grand imâm, frappait lui-même quelques-unes des victimes avec une lance que tenait le grand Khady. On distribuait en présents aux familles pauvres les corps des chameaux, des buffles, des bœufs et des moutons qui périssaient dans ces fêtes, où l'on a compté quelquefois jusqu'à quinze cents victimes. Le sacrifice du chameau était indispensable, suivant ce verset du Koran (37 de la sour. XXII) : « Nous avons destiné les chameaux pour servir aux rites des sacrifices... Ils doivent rester sur trois pieds, attachés par le quatrième... Quand la victime est tombée, mangez-en, et donnez-en à celui qui se contente de ce qu'on lui donne. » A la dernière fête d'*Id-Ad'ha* que célébra Mahomet, peu avant sa mort, il immola lui-même soixante-trois chameaux, nombre égal aux années de son âge.

(2) Prédicateur principal.

de la *madrézah* (1) et le *daÿ* des *daÿs* (2); les autres étaient précédés du *khady* des *khadys* (3) et de ses quatre assesseurs, qui forment le tribunal supérieur de l'empire, et dont la fonction redoutable est de juger les juges.

Le khalyfe descendit de son palanquin, les femmes de leurs litières, le *hagib*, le *sahyb-scharta*, les *walis*, les *wazirs*, les *kaïds*, quittèrent leurs chevaux, et cette multitude de hauts personnages, gardant le plus grand ordre et le plus grand silence, entra dans le parvis. Là, sont les portes qui conduisent aux tribunaux, aux écoles, à la haute tour où se font les observations astronomiques. Une vaste cour, en forme de carré long, conduit de ce portique à la mosquée; elle s'étend sur une citerne d'égale étendue, dont la sépare une couche de terre végétale pressée entre les dalles supérieures et les voûtes souterraines. Cette cour est pavée d'une mosaïque de marbre, qui se reproduit en dessins uniformes, et du centre de chaque rosace s'élèvent, à des intervalles réguliers, les hautes tiges d'orangers séculaires qui répandent au loin le parfum des fleurs et des fruits dont ils sont chargés à la fois. Sous leur feuillage épais, sombre et luisant, qui arrête les rayons du soleil, mais laisse passer en s'agitant les fraîches haleines de la brise, jaillissent dans des bassins de marbre une infinité de jets d'eau limpide, où les fidèles, avant de pénétrer dans le sanctuaire, se purifient par les ablutions que prescrit la loi du Prophète.

Entourés d'une foule d'*imâms* qui, la tête inclinée, les bras croisés sur la poitrine, semblaient, dans leur

(1) Ecole gratuite.
(2) Chef des missionnaires.
(3) *Khâdy-al-Khodah.*

complète immobilité, deux rangées de statues de marbre blanc, Hescham et sa cour s'arrêtèrent quelques instants aux fontaines de purification, pour se laver le visage, les mains et les bras jusqu'au coude. Ces fontaines sont l'image des deux sources purificatoires qui coulent devant la porte du Paradis, pour que les élus, avant d'entrer dans la demeure des bienheureux, éteignent dans leurs eaux d'oubli les jalousies, les haines et toutes les passions dont le cœur des hommes est troublé sur la terre. L'ablution faite, le khalyfe fut introduit dans la mosquée.

Ce monument eut pour architecte l'homme par qui fut élevé l'édifice même de l'empire arabe en Espagne, ce proscrit miraculeusement échappé au massacre de sa famille entière, qui vint relever en Europe la vieille tige des Omméyades, abattue dans l'Asie sous la hache des Abbassydes, et qui fonda, par un heureux schisme, le khalyfat de Cordoue, rival de celui d'Orient. Abdérame Ier (1) traça lui-même le plan de son Aljama, et de chaque journée il consacrait une heure à diriger les travaux de construction, comme il consacrait aux dépenses une part des revenus impériaux. Abdérame n'en jeta les fondements qu'après les longues années de guerre et de triomphes sanglants que lui coûtèrent la résistance de ses rivaux en Espagne et les attaques de ses ennemis d'Asie. Il termina son œuvre de roi, mais non son œuvre d'artiste ; il laissa un empire fortement constitué par la victoire et la clémence, mais il ferma les yeux sans avoir entendu retentir sous les voûtes de son

(1) *Abd-al-Rhaman*, serviteur du Miséricordieux.

temple la prière de consécration. Heschaam I[er] acheva pieusement l'ouvrage de son père.

Si quelque initié de la secte ascétique des *Roufaÿ*, fuyant les embûches des quatre tentateurs ennemis de l'âme (1), parcourt neuf fois l'enceinte consacrée entre la seconde et la troisième prière du jour, il comptera trois cent-trente coudées dans la longueur de l'édifice, et cent quatre-vingt-cinq dans sa largeur ; il s'arrêtera, en faisant une génuflexion profonde, au centre des dix-neuf larges nefs qui conduisent des portes du temple à son extrémité, et des trente-huit nefs plus étroites qui s'étendent entre les murailles latérales. Si c'est un étranger couvert de l'*irham* (2), qui vient accomplir dans l'*al-jama* de Cordoue l'*itikiaf*, la retraite de dix jours, il tournera lentement, en récitant chaque jour une sourate du Koran, autour de ses mille quatre-vingt-treize colonnes de marbre, toutes faites d'une seule pièce, hautes, légères, privées de bases, mais ornées de chapiteaux, et ressemblant à des troncs de palmiers desquels on aurait coupé la tige au-dessus de la naissance des feuilles. Rangées symétriquement comme les arbres d'un jardin, elles portent la merveilleuse charpente de bois odorant, légère voûte des toits du temple, au-dessus desquels resplendit, à quarante brasses d'élévation, la grenade d'or qui couronne un dôme unique (3). Quatre mille six cents

(1) Ce sont *yblis*, ou le diable, *al-dounia*, ou le monde, *al-nefs*, ou l'appétit, le désir, et *al-hewa*, ou l'amour.

(2) Manteau de pèlerin.

(3) On appelait la mosquée de Cordoue *al-Kobbat*, le Dôme, comme on appelle aujourd'hui la cathédrale de Florence, celle de Milan, etc., *il Duomo*. Toutefois, dans le temple élevé par Justinien à la Sagesse divine,

lampes d'argent, suspendues à des chaînettes de même métal, descendent des lambris ciselés pour éclairer les prières de nuit; et dans un nombre égal de riches cassolettes, fument incessamment l'encens, l'aloès et l'ambre. Sous la coupole intérieure que forme le dôme de la mosquée, on aperçoit, parmi ces innombrables fanaux qui éclairent et parfument l'édifice, deux énormes vases de bronze, à peine ébauchés, pendus à des chaînes de fer. Leur forme étrange et massive ne les distingue pas moins que le métal dont ils sont composés des lampes élégantes qui éclairent chaque nef uniformément. La lumière qu'ils répandent, au lieu de s'échapper par de petites ouvertures circulaires, sort d'une large gueule béante, et sur les flancs de la lourde machine apparaissent, d'un côté, une croix, symbole de la religion du Christ, de l'autre, un lézard, tous deux grossièrement sculptés (1). Ce sont des trophées de guerre qu'Al-Mansoûr a récemment consacrés au dieu des batailles dans la principale *aljama* de l'empire; ce sont les cloches de la métropole chrétienne qu'il a conquises l'année précédente, lorsque, après avoir pénétré victorieusement jusqu'à l'extrémité de la Galice, il emporta d'assaut la ville sainte de Compostelle, qu'en la vouant à leur patron saint Jacques le Tue-Mores (2), les Espagnols croyaient mettre à jamais hors de l'atteinte des mécréants (3). En-

dans la Sainte-Sophie de Constantinople, convertie en mosquée par Mahomet II, les architectes byzantins, Anthemius de Trolle et Isidore de Milet, avaient élevé la coupole dans les airs, non-seulement avant Brunelleschi et Michel-Ange, mais avant Abdérame Ier.

(1) *Cruz y Lagarto*, armes de Saint-Jacques.

(2) *Santiago-Mata-Moros*.

(3) Lorsque le sultan Solyman Ier prit Bude sur les Hongrois, en 1526, il

fin, sur toutes les parois intérieures de l'édifice, à d'égaux intervalles, se lisent des versets du Koran, qui se déroulent en longues et capricieuses arabesques, et dont les lettres d'or, incrustées dans le marbre blanc des murailles, sont revêtues d'une fine mosaïque de cristal qui fait étinceler les saintes paroles comme autant de caractères lumineux qu'aurait tracés le doigt des anges. Ce sont les seuls ornements du temple. Aucune figure, aucun symbole, aucune représentation des êtres du ciel ou de la terre ne s'y fait apercevoir. Dans cette absence de toute image, dans cette nudité, dans ce vide, on sent, on respire l'horreur des idolâtries et la pure croyance en l'unité de Dieu [1].

Lorsque le khalyfe, ayant à ses côtés la sultane mère, se fut assis dans la *maksoura*, tribune élevée entre quatre colonnes de la nef centrale, on ouvrit au peuple toutes les portes du temple. Aussitôt une foule immense,

rapporta aussi de la cathédrale de cette ville deux grandes lampes d'or massif, qu'il suspendit dans Sainte-Sophie de Constantinople.

[1] Quelquefois, en Afrique surtout, on plaçait dans les mosquées des talismans pour éloigner les rats, les serpents, les scorpions; mais ces talismans, auxquels on donnait d'ordinaire la figure des animaux qu'ils devaient mettre en fuite, n'étaient point exposés aux regards; on les cachait soigneusement.

A ceux que ferait rire de pitié cette simplicité des musulmans d'Afrique, il faut rappeler que les chrétiens ne furent pas moins crédules. Bien que fort supérieur à son siècle, Grégoire de Tours rapporte sérieusement que, grâce à deux figures de serpent et de loir, enfouies sous un pont de la Seine, Paris fut longtemps préservé de ces animaux malfaisants; et que, si, plus tard, les habitants de Paris eurent tant à souffrir de leurs dégâts, c'est parce que, dans le VI[e] siècle, sous Childebert ou Clotaire II, on eut l'imprudence, en nettoyant le lit de la rivière, de retirer les deux talismans. (*Hist. Francorum, lib.* VIII, *cap.* 33.)

mais calme, recueillie, silencieuse, inonda les vastes pourtours de l'édifice. L'une des règles, pour que la prière publique du jour saint ([1]) ne soit pas entachée d'un défaut qui l'annulle, c'est que la liberté d'entrer soit donnée à tout le monde. Dans la maison d'Allah, règne l'égalité. Les rangs n'y sont point donnés à la naissance, à la fortune, au pouvoir. Là, à l'ordre social succède l'ordre naturel. Là, plus de nations et de castes; plus de riches et de pauvres; plus même de maîtres et d'esclaves. Aux pères de familles, aux hommes mariés ou veufs, appartient la préséance; puis viennent les jeunes gens que le mariage n'a point encore émancipés de la tutelle paternelle; puis les jeunes garçons, les enfants; puis les eunuques. Quant aux femmes, jamais une jeune vierge ne se montre aux solennités religieuses; les seules matrones se rendent quelquefois à la mosquée, en compagnie de leurs maris ou de leurs frères; encore sont-elles reléguées au fond du temple, dans des espèces de chapelles latérales, où les conduisent des portes particulières, et où d'épaisses grilles les protégent contre le regard des hommes. Ainsi le veut la sévérité des mœurs publiques, et l'ordre même du Prophète.

Le hagib Al-Mansoûr, qui, en toutes choses, se substituait au khalyfe, remplissait, comme *naïb* ou vicaire d'Hescham, la fonction d'*imâm* officiant. Il s'était placé, seul, devant une petite niche ou cellule pratiquée dans la muraille du côté de l'Orient, basse, étroite, obscure, entièrement nue, et dont la voûte est faite d'un vaste coquillage en marbre. Cette cellule se nomme le *mirhab*,

([1]) *Salath-al-Djouma.*

ou l'autel ; elle indique la position de la sainte *Kaaba*, du temple de la Mekke, point de jonction des prières de tout le genre humain, et vers laquelle tout musulman doit tourner la face en récitant les cinq *namaz* de la journée [1]. A gauche du *mirhab*, est la tribune des *muézzins* ; à droite, la chaire des *scheÿks* ou prédicateurs. Immédiatement derrière Al-Mansoûr, la foule des assistants, divisée par catégories naturelles, comme il vient d'être dit, s'était rangée en longues lignes parallèles, se formant de droite à gauche, et de façon que les vides soient remplis dans une ligne avant qu'il s'en forme une seconde. Durant ces mouvements, qui se font avec la célérité et la précision d'un exercice militaire, le hagib, devenu l'*imâm*, récitait à haute voix celle des quatorze psalmodies qui se nomme *assim*, et qui passe pour la plus estimée. Les assistants la répétaient à voix basse.

Dès qu'un religieux silence, succédant au bruit confus de la foule, qui pénètre, s'étend et se range dans les nefs, eut annoncé que le temple était rempli et l'assemblée prête, le chef des *scheÿks*, le *khatyb* monta dans le *minbar* [2]. Il croisa ses bras sur sa poitrine, fit une longue génuflexion, et, se relevant, prononça d'une voix

(1) « Nous t'avons vu tourner ton visage de tous les côtés du ciel ; nous « voulons que tu le tournes dorénavant vers une région dans laquelle tu te « complairas. Tourne-le donc vers la plage de l'oratoire sacré (*Mesdjid-al-* « *Haram*, nom de la Kaaba). En quelque lieu que vous soyez, tournez-vous « vers cette plage. » (*Koran*, sour. II, v. 139.)

(2) La chaire, tribune élevée, ouverte aux quatre faces. Le droit d'avoir un *minbar*, une chaire où se dit la *khotbah*, n'appartient qu'aux *djamis*, aux mosquées métropolitaines, de sorte que dire d'une ville « elle a un *minbar*, » c'est dire qu'elle a une cathédrale.

forte la formule, signal des prières : « Au nom d'Allah, clément et miséricordieux [1] ! » A ces mots, qui furent apportés les premiers par l'archange Gabriel au Prophète, et dont le pouvoir est tel, que, lorsqu'ils descendirent du ciel sur la terre, « les nuages s'écartèrent avec respect, les vents s'apaisèrent, la mer s'émut, les animaux dressèrent les oreilles, et les démons furent précipités des sphères célestes ; » à ces mots, par qui Noé vogua sans rames sur les eaux du déluge, par qui Moïse dompta l'orgueil de Pharaon, par qui Jésus rendit la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds ; à ces mots, tout le monde se prosterna la face contre terre [2]. Alors le *khatyb* commença d'une voix lente et solennelle à réciter la *khotbah*, la prière uniforme, universelle, qui se dit tous les *djoumas* de toutes les lunes de l'année, et qu'à la même heure, trois cent mille *imâms* répétaient, devant les fidèles assemblés, dans les trois cent mille mosquées de l'empire :

« Louanges au Très-Haut qui seul peut repousser loin de nous le malheur, et nous mettre à l'abri des trahisons ; qui seul peut entendre les brûlants désirs de ses fervents adorateurs dans les deux habitations ; qui est le seul objet du culte des hommes dans les deux mondes [3]. Tous les mortels sont faibles, lui seul est fort ; tous les mortels sont pauvres, lui seul est riche. Lui seul accorde la conservation et le secours ; il par-

[1] *B'Esm-Ellah al-Rhaman al-Rahhym.* Cette formule est comme le signe de croix des musulmans.

[2] Il y a deux postures ou degrés dans la prière musulmane : la génuflexion, *r'ka*, et la prostration, *soudoud*.

[3] Les deux mondes, les deux habitations, veulent dire cette vie et l'autre.

donne aux fautes; il reçoit le repentir; il punit avec sévérité, mais il est doux et patient. Il accorde à votre esprit la nourriture spirituelle; à votre corps, la temporelle. — Il n'y a de Dieu que lui; y a-t-il un autre créateur que le Très-Haut? Il n'y a de Dieu que Dieu. Oui, par celui qui écoute et qui voit, il n'y a de Dieu que Dieu. Par celui qui connaît le manifeste et le cachet, il n'y a de Dieu que Dieu. — Mouza (Moïse), lorsque Dieu lui parla sur le mont Sinaï, prononça ces mots : « Il n'y a de Dieu que Dieu. » Younous (Jouas), dans le ventre de la baleine, lorsque le Très-Haut lui fit entendre sa voix, s'écria : « Il n'y a de Dieu que Dieu. » Youzef (Joseph), au fond du puits, lorsque Dieu le consola, dit aussi : « Il n'y a de Dieu que Dieu. » Ibrahim (Abraham), dans la fournaise ardente, lorsque Dieu lui apparut, proclama cette vérité : « Il n'y a de Dieu que Dieu. » — Oui, nous confessons qu'il n'y a de Dieu que Dieu seul, qu'il n'a point d'associé; il est le vivant, il n'y a de Dieu que lui. — Nous confessons que notre Seigneur et maître Mohhammed (Mahomet) est son serviteur et son prophète. — O Dieu, sois lui propice, ainsi qu'à sa famille et à ses compagnons; bénis-le, et accorde-lui la paix.

« *Aminn*, » s'écrièrent comme une seule voix toutes les voix de l'assemblée ([1]).

« Sachez que le monde est périssable, et que ses plaisirs sont passagers. Nous y passons nos jours dans l'es-

([1]) Les musulmans ont une si parfaite idée de l'unité de Dieu, et tant d'horreur pour ce qu'ils nomment les idolâtries chrétiennes, qu'au lieu d'invoquer leur Prophète et leurs saints, ils prient pour eux.

clavage pour avoir du pain, et la mort vient bientôt les terminer. — O mes frères, nous avons un corps faible, un léger viatique, une mer profonde à traverser, un feu dévorant à craindre. Le pont Syrath est bien étroit, la balance bien juste, et le jour de la résurrection n'est pas éloigné. — Le juge de ce grand jour sera un Seigneur glorieux. En ce moment terrible, Adem (Adam), le Pur en Dieu, dira : « O mon âme, ô mon âme ! » Noah (Noé), le Prophète de Dieu ; Ibrahim, l'Ami de Dieu ; Ismaël, le Sacrifié à Dieu ; Youzef, le Véridique en Dieu ; Mouza, l'Allocuteur de Dieu ; Issa (Jésus), l'Esprit de Dieu, diront aussi : « O mon âme, ô mon âme ! » Mais notre Prophète, notre intercesseur, s'écriera : « O mon peuple, ô mon peuple ! » Et le Très-Haut (que sa gloire éclate à tous les yeux, que ses bienfaits s'étendent à tous les hommes !) fera entendre ces mots consolants : « O mes serviteurs ! ô mes serviteurs ! »

« *Aminn*, » répéta toute l'assemblée en un chœur immense et formidable.

Alors, terminant l'office des *djoumas*, les prières en commun des jours d'assemblée, le *khatyb* récita l'oraison pour le khalyfe régnant, principal attribut de l'autorité souveraine, et principale partie de la *khotbah* : « Par honneur pour son Prophète, et par distinction pour son ami pur, ce haut et grand Dieu, dont la parole est ordre et commandement, dit : *Certes, Dieu et ses anges bénissent le Prophète*. O vous, croyants, bénissez-le, adressez-lui des salutations pures et sincères ! O mon Dieu ! bénis Mahomet, l'émyr des émyrs, le coryphée des prophètes, qui est parfait, accompli, doué de qualités éminentes, la gloire du genre humain, notre sei-

gneur et le seigneur de deux mondes, de la vie temporelle et de la vie éternelle! O vous, les amants de sa beauté et de son éclat, bénissez-le, adressez-lui des salutations pures et sincères! O mon Dieu! bénis Mahomet et la postérité de Mahomet, comme tu as béni Abraham et sa postérité! Certes, tu es adorable, tu es grand; sanctifie Mahomet et sa postérité, comme tu as sanctifié Abraham et sa postérité. Certes, tu es adorable, tu es grand. O mon Dieu! fais miséricorde aux khalyfes orthodoxes, ditingués par la doctrine, la vertu et les dons célestes dont tu les as comblés, qui ont jugé et agi selon la vérité et la justice. O mon Dieu! soutiens, assiste, défends ton serviteur, le khalyfe Hescham, fils d'Al-Hakem, fils d'Omméyah; perpétue son empire et sa puissance. »

Le *khatyb* descendit ensuite de la chaire, s'approcha lentement du *mirhab*, et pénétra, en s'agenouillant, sous la voûte obscure. C'est là le sanctuaire, le saint des saints, le lieu du recueillement et de la grâce. C'est là que les mystiques, les inspirés, obtiennent la faveur des extases célestes. Aussi le pavé de marbre est-il profondément creusé par les genoux des croyants qui se succèdent sans interruption dans ce péristyle du Paradis, où l'on goûte par avance les joies de la contemplation divine. Le *khatyb* y resta quelques instants caché aux regards de l'assemblée silencieuse; et bientôt, remontant dans sa chaire, il commença de la sorte :

« Au nom d'Allah clément et miséricordieux!

O croyants, bénissez le Seigneur qui ouvre sur vos têtes sa main bienfaisante. Chaque année, au lever de cette lune sainte qui vit descendre du ciel les premières paroles qu'envoya le Très-Haut à ses élus par la voix de

son ange et de son Prophète, lorsque nous assemblons dans nos mosquées les fils de vos tribus afin de leur rappeler l'accomplissement des cinq préceptes que les anciens docteurs ont nommés les cinq colonnes de l'islam : la foi, la prière, l'aumône, le jeûne et le pèlerinage, chaque année nous glorifions Allah pour des grâces nouvelles. — Fils d'Al-Hakem, fils d'Abdérame, fils d'Omméyah, toi que le Seigneur, qui tient dans sa main les sceptres et les couronnes, a fait le successeur de son Prophète ([1]), le gardien de sa loi ([2]), le chef de ses croyants ([3]), vois quelle splendeur environne ton trône. N'est-il pas le premier des trônes de la terre? Pour en nommer un plus élevé, plus éclatant, ne faudrait-il pas remonter jusqu'au trône qui repose, dans le septième ciel, sur le cou des *Asrafyls* et des *Kéroubyns* ([4]), et qu'ombragent les soixante-dix mille branches de l'immortel Cédrat, jusqu'à l'*Arsch*, au trône de lumière, que l'œil de l'homme ne peut envisager, et dont le soleil n'est que l'ombre? Vois : la rosée des cieux descend sur la terre pour nourrir les innombrables créatures que Dieu a mises sous ta main et qui te nomment chaque jour dans leurs prières. Tandis que l'épée de nos cavaliers repousse et poursuit l'infidèle, le barbare sans foi, sans pitié, sans pudeur, qui venait, chaque printemps, porter dans nos campagnes les ravages de ses cruelles *algarades* ([5]), l'ordre et l'abondance entretiennent la paix

([1]) *Khalyf.*
([2]) *Nasser-le-dyn-Ellah.*
([3]) *Amyr-al-Mouménym.*
([4]) Séraphins et chérubins.
([5]) *Al-garah*, irruption soudaine.

dans ton empire. Ces guerres impies, ces luttes de frères à frères, qui désolaient les jours de nos aïeux, ont disparu d'entre nous. *Al-Djouf*, *Al-Kéblah*, *Al-Scharkyah*, *Al-Gharb* ([1]) ne font plus qu'une seule région ; toutes nos tribus ne font plus qu'une seule famille. Bénissons le Seigneur qui envoie la paix et la guerre, la gloire et l'infamie, l'opulence et la détresse, la fécondité et la stérilité. — O fils d'Omméyah, voilà que le ciel a donné une nouvelle colonne à ton trône; voilà qu'un nouvel astre se lève pour lui prêter sa lumière. Du haut des monts *Daren* ([2]) étaient descendues des hordes sauvages qui mêlent à notre sainte croyance d'anciennes idolâtries; ils avaient chassé les fils d'Edryz de leurs villes fortifiées, et le *Mahgrêb* ([3]) allait devenir la proie de ces insensés féroces. Abd-al-Malek a marché contre eux, et sous ses coups ils se sont dispersés comme la poussière chassée par le vent qui précède l'orage. Il n'a point violé la coutume fondée par le gendre du Prophète, Aly le Saint en Dieu, pour régler la guerre entre les musulmans; il n'a pas tué l'ennemi hors du champ de bataille; il ne l'a pas poursuivi au delà d'un canton; il n'a pas bloqué ses places plus longtemps qu'une semaine; cependant la main du Dieu des batailles a donné le succès à la cause juste et sainte. Devant le jeune lion, les tigres vaincus se sont enfuis jusqu'en leurs repaires inaccessibles, et ce qu'avait commencé la force, la justice et la clémence l'ont achevé. Il a pratiqué cette parole du Prophète : « Lorsque deux nations des croyants se font la guerre,

([1]) Le nord, le midi, le levant et le couchant.

([2]) L'Atlas.

([3]) La Mauritanie.

cherchez à les concilier, car les croyants sont tous frères. » Aujourd'hui Fez est délivrée, le Mahgrêb soumis. Les tributs de l'Afrique rentrent dans le *ma'l* (1), et ton nom, ô khalyfe, se redit dans toutes ses chaires. — Béni soit le bras qui dompte les rebelles, béni soit Abd-al-Malek! — Et toi, qui lui donnas le jour, puissant Hagib, noble descendant d'Amer le compagnon du Prophète, toi que les mille tribus de l'islam, dans leur admiration, et les mille tribus des *Roumys* (2), dans leur épouvante, ont salué du nom d'*Invincible*, quelle voix humaine peut dignement célébrer ce nom glorieux? Il faudrait emprunter à l'ange des cantiques une des soixante-dix mille langues qu'il emploie incessamment dans chacune de ses soixante-dix mille bouches à chanter les louanges du Très-Haut. Ton bras châtie l'infidèle, ta voix gouverne l'État, ton esprit éclaire la science; tu es le glaive de la foi, le bouclier de l'empire, la lumière des initiés; les ennemis d'Allah fuient devant ton regard, les rebelles tremblent sous ta main, nos guerriers te glorifient, nos sages t'admirent, le peuple te bénit, et pour exprimer que le monde musulman repose et s'appuie sur toi, on t'a nommé le *Pôle du temps*. Achève, Al-Mansoùr, achève l'œuvre sainte et glorieuse que poursuit ton zèle infatigable. Le Livre dit: « Combattez les infidèles jusqu'à ce que tout culte soit celui du Dieu unique. » Accomplis ce précepte du Livre éternel. Qu'il n'y ait plus, entre eux et toi, d'autre ambassadeur que le choc des armes, le hennissement des chevaux, le bruit des timbales et des clairons. Aux voûtes de ce temple où l'on adore Allah,

(1) Trésor de l'Etat

(2) Des Romains, des étrangers, des chrétiens.

le Dieu unique, le Dieu qui n'est ni père ni fils, et qui n'a point d'associés, ton bras a déjà suspendu les dépouilles du temple impie, peuplé d'idoles, où le corps d'un Dieu triple est servi, comme une chair immonde, aux estomacs mortels. Il est temps de purger la terre de ces iniquités. Prends ton épée, agite ton drapeau. Les fils d'Ismaël se lèveront à ta parole, et les anges, comme au combat de Bedr, marcheront devant toi. Le Livre n'a-t-il pas dit : « Ceux qui prennent pour protecteurs Dieu, son apôtre et les croyants, forment le parti de Dieu ; la victoire est à eux ? » Et n'ajoute-t-il pas : « Ton Dieu te soutiendra avec mille anges transfigurés ? » Va donc ; chasse de leur dernier asile les pervers enfants de *Bélaÿ-al-Roumy* (1) ; franchis les monts *Al-Bortât* (2) ; pénètre, comme nos pères, dans le pays d'*Al-Frank* (3) ; porte le glaive et la loi partout où le soleil porte ses rayons. O croyants, qui de vous ne s'empressera d'accourir, comme les guerriers d'Abou-Bekr, à l'appel de ce nouvel Yézid ? Le Livre a dit : « Jeunes et vieux, marchez à la guerre ; sacrifiez vos jours et vos richesses à la défense de la foi. Il n'est pas pour vous de sort plus glorieux. » Il dit encore : « Si vos pères et vos enfants, vos frères et vos femmes, vos parents et vos biens, et le commerce dont vous craignez la ruine, et les habitations où vous vous complaisez, vous sont plus chers que Dieu, son apôtre et la guerre sainte, attendez-vous à voir venir Dieu exécuter ses arrêts. » Il dit encore : « Encouragez les vrais croyants au combat ; vingt braves d'entre eux terrasse-

(1) Pélage le Romain, le chrétien.

(2) Monts des *Ports* (*portus, puertos*), les Pyrénées.

(3) La France.

ront deux cents infidèles; cent en mettront mille en fuite, parce que ceux-ci ne sont assistés ni de la sagesse ni de la grâce de Dieu. » Vous le savez, ô croyants, l'épée est la clé du ciel et de l'enfer; la guerre contre les infidèles sanctifie autant que le pèlerinage au saint temple Haram, autant que les sept promenades autour de la sainte Kaaba, autant que l'ablution dans le saint puits Zemzem, autant que le jet des sept pierres entre les saintes collines Safah et Mervah. O mes frères, que la crainte de la mort, que le regret de la vie, ne glacent pas votre courage. Il est écrit : « Ne dites pas que ceux qui périssent sous les étendards de la foi sont morts; au contraire ils vivent, ils reçoivent leur salaire des mains du Tout-Puissant. » Quand Djafar mourut aux côtés du Prophète, ses amis le pleuraient, et le Prophète dit : « Ne pleurez plus sur Djafar, ô musulmans, son sort est digne d'envie; les deux mains qu'il a perdues en portant le drapeau, Dieu les a changées en deux ailes, et il parcourt maintenant l'immensité des cieux. » Telles furent les paroles du Prophète. D'ailleurs le nombre de nos jours est fixé dès notre naissance; à l'heure précise, l'ange noir *Mounker* et l'ange bleu *Nékir* viendront nous faire subir le terrible *Soual*, l'interrogatoire des morts. Ils tiendront la balance *Ouezn*, où se pèsent les actions des hommes, et là, les mérites seront comptés. Sachez qu'une goutte de sang versée pour la cause de Dieu vaut mieux que deux mois de jeûne et d'oraison; sachez que ceux qui meurent dans le combat ont toutes leurs fautes pardonnées. Au jour de la résurrection, au jour où s'enflera la trompette, où, de frayeur, les enfants deviendront vieillards aux cheveux blancs, où le soleil et la lune seront réunis, où toute la

terre ne sera qu'une poignée de poussière entre les mains de Dieu et les cieux ployés comme un rouleau dans sa droite, leurs blessures seront odorantes comme le musc et resplendissantes comme l'aurore. Ils tiendront leur *Kitab* (1) dans la main droite ; ils passeront avec la vitesse de l'éclair, et sans tomber dans l'abîme, sur le pont *Syrath*, plus fin que le cheveu, plus affilé que le rasoir ; ils seront portés dans les jardins où coulent les quatre fleuves, de lait, de miel, de vin céleste et d'eau pure qui étanche la soif pour l'éternité, dans les jardins qu'habitent les vierges purifiées, au corps transparent, qui n'ont d'autre besoin que celui d'aimer, dont la bouche est si pure, que si l'une d'elle crachait dans la mer, elle la rendrait douce comme du miel, et dont les yeux, ombragés de sourcils noirs, sont si beaux, que si l'une d'elles laissait tomber un regard sur la terre pendant la nuit la plus sombre, elle y jetterait autant de lumière que le soleil à son midi ; ils atteindront enfin ce dernier degré de bonheur promis à l'homme juste, que nos docteurs appellent la *complaisance de Dieu*. C'est la vue, la contemplation du Très-Haut ; c'est la communication de la créature avec son créateur, de l'être fini avec l'être infini ; c'est une béatitude à laquelle nulle félicité n'est comparable, et qui n'est pas plus concevable à nos sens bornés, à nos faibles esprits, que le Dieu même qui en est la cause et l'objet. — O croyants, qui vous fiez aux promesses d'en haut, méritez la gloire de la terre et la gloire du ciel. Allez, rentrez dans vos de-

(1) Le livre où sont inscrites toutes les actions de chaque homme. Les élus, au jour du jugement, le porteront dans la main droite ; les réprouvés, dans la main gauche.

meures ; aiguisez vos lances, tendez vos arcs, sellez vos coursiers; et quand la trompette de guerre annoncera aux infidèles que l'épée d'Ismaël est tournée contre eux, qu'aucun musulman, de ceux qui prennent pieusement leur place parmi les fidèles de la mosquée, ne laisse vide sa place parmi les guerriers du camp. C'est au nom d'Allah, c'est par ordre d'Allah, que je vous appelle aux armes. *Al-Djihêd*, *Al-Djihêd* [1] ! »

Le *khatyb* n'eut pas achevé ce mot, qu'au silence religieux jusque-là gardé, succéda un tumulte immense. L'indolent Heschâm se leva de son siége au milieu de la *maksoura*, et, tandis que l'*alferez* [2] du khalyfe agitait l'oriflamme impériale, il croisa les bras sur sa poitrine en signe de prière, puis étendit la main droite en signe de serment. Aussitôt toutes les mains de la foule furent tendues vers le ciel, toutes ses voix ébranlèrent les voûtes du temple, et le cri d'*Al-Djihêd*, que répétaient au dehors les *muézzins* du haut des minarets, volant comme un signal de mosquée en mosquée, retentit en un moment jusqu'aux extrémités de l'empire.

(1) La guerre sainte.
(2) Porte-étendard.

CHAPITRE II.

LE COMBAT.

Au temps d'Al-Mansoûr, l'empire arabe d'Espagne était parvenu à son plus haut point de grandeur et d'éclat. Vingt années de succès guerriers, sans mélange d'aucun revers, avaient derechef ouvert à l'épée musulmane les provinces du nord, que Thâryk et Mouza, lors de la première conquête, franchirent seulement à la course de leurs chevaux ; et les chrétiens, qui, pendant les longues dissensions des conquérants étrangers, avaient pu sans cesse accroître leur territoire, se trouvaient encore une fois refoulés dans les montagnes de l'ancienne Cantabrie, berceau de leur indépendance. A la faveur de ces expéditions annuelles et de ces triomphes constants, les guerres civiles et les guerres de race dont l'Espagne arabe fut continuellement agitée sous les émyrs, ou gouverneurs pour les khalyfes d'Orient, et qui se prolongèrent longtemps après l'érection du khalyfat indépendant de Cordoue, étaient suspendues, et

semblaient étouffées pour jamais. La plus profonde paix régnait dans l'intérieur de l'empire. Toutes les créations importantes, tous les grands ouvrages de luxe ou d'utilité, dont les neuf premiers khalyfes omméyades illustrèrent à l'envi leur règne, subsistaient encore, et à la fois. Les hommes éminents dans tous les genres accouraient de tous les pays de l'islam à la cour de Cordoue. Enfin, les sciences, les lettres, les arts, devenus populaires, était la commune occupation d'un peuple heureux, tranquille et puissant.

Un événement, rare à cette époque, une révolte des Berbères d'Afrique, en soulevant de nouveau les races occidentales [1] contre la domination toujours contestée des Orientaux [2], venait de causer d'assez vives alarmes. Par un succès rapide et complet, le jeune Abd-al-Malek s'était illustré aux yeux des Arabes, qui déjà voyaient en lui le digne héritier d'Al-Mansoûr. Au nom d'*Al-Modhaffer* (le Victorieux), que lui avaient donné les soldats de son armée, le khalyfe avait ajouté le titre éminent de wali de Fez, et sa victoire devait être célébrée, avec la publication de la guerre sainte, par des réjouissances générales. Mais Al-Mansoûr n'avait point attendu l'éclat des fêtes auxquelles était conviée toute la nation pour mêler sa joie à la joie publique; il avait déjà rendu ses grâces au ciel. Jalouse de la vraie gloire, sa grande âme dédaignait une vaine ostentation. Jamais, dans ses plus glorieux triomphes, il ne permit que des trophées fussent portés devant lui, ni qu'une foule de captifs suivissent les pas de son cheval. Après la victoire du bien-

(1) *Magréhbyns.*
(2) *Scharakyyns.*

aimé de ses fils, et quand la fierté semblait plus permise, il conserva la même modestie. Des dons à tous les hospices, à toutes les écoles, d'abondantes aumônes répandues sur les pauvres des trois religions, cent jeunes orphelines dotées, et deux mille esclaves chrétiens rendus à la liberté : voilà par quels témoignages avait éclaté son orgueil paternel.

Pour amuser le peuple de Cordoue, il lui donna le seul spectacle que permissent les lois et les mœurs musulmanes, celui des jeux guerriers, des exercices qui retraçaient et préparaient la guerre véritable [1]. C'étaient des évolutions, des quadrilles, des danses à cheval, simulant une mêlée acharnée et sanglante ; c'était le tir de l'arc ; c'étaient les courses de bagues enlevées à la pointe de la lance ; c'étaient enfin de vrais combats livrés dans l'arène à des animaux braves ou féroces, à des taureaux, des tigres et des lions [2]. Ces jeux militaires des Arabes de Cordoue, conservés par les Mores de Grenade, furent imités plus tard par les chevaliers chrétiens ; ils sont l'origine des joûtes et des tournois, si communs, si célèbres en Espagne, depuis le règne de Jean II jusqu'à la chute de la maison d'Autriche, et aussi des courses de taureaux, qui ont survécu à toutes les révolutions de la

(1) « Toute espèce d'amusement doit être interdit comme frivole, excepté l'exercice de l'arc, le maniement du cheval et les plaisirs pris en famille. » « Les enfants ont le droit de demander à leurs parents qu'on leur enseigne à écrire, à nager et à tirer de l'arc. » (Paroles de Mahomet.)

(2) « En cette année (1169, sous le règne de l'Almohade Youzef-Abou-Yakoub), il y eut à Maroc spectacle et chasse de lions, pour la fête de la *Alfitra* (*id-Fitr*), au sortir du Ramazann, et le schéïk andalous Aloski, de Talavera, qui se trouvait présent, tua un terrible lion à coups de lance, à cheval, et célébra cette fête en vers élégants. » (J. Conde, *parte III, cap.* 48.)

monarchie, à tous les progrès des mœurs et de la civilisation (1).

Chez les Arabes, ces luttes des hommes de guerre se continuaient entre les beaux-esprits, qui célébraient, dans des combats poétiques, la pompe des fêtes et la gloire des vainqueurs. Moins de lances s'étaient exercées dans les joûtes que de *kalams* (2) ne s'exerçaient ensuite à les décrire, et moins de pas avaient tracés les chevaux sur la poussière de l'immense arène, que les poëtes ne traçaient de monorimes sur les longues feuilles du papier de Valence. On dit que trois cent mille vers furent écrits à propos des fêtes données par Al-Mansoûr au peuple de Cordoue. Sur ce nombre, Ebn-Féradj choisit une octave, qu'il recueillit dans le célèbre *divan* auquel il donna pour nom *les Jardins*; encore a-t-elle péri, avec toute la collection, dans le magnifique *auto-de-fé* que les rois catholiques allumèrent, cinq siècles après, sur la grande place de Grenade conquise.

On sait bien quelles espèces de jeux présentaient les cirques arabes; mais ni l'histoire, ni la poésie, dans les œuvres qui ont survécu, ne nous instruisent assez pour permettre d'en essayer une véridique narration (3).

(1) Au temps d'Al-Mausoûr, les Espagnols n'avaient encore rien emprunté aux Arabes, pas même leurs jeux. Lorsque, deux siècles après, Alphonse IX célèbre avec les rois alliés sa grande victoire de Las Navas de Tolosa, il leur offre des spectacles d'un genre fort différent. On lâcha dans des barrières, disent les historiens, un cochon au milieu d'une troupe d'aveugles, pour qu'ils le tuassent avec leurs bâtons, et les coups que se donnaient ces malheureux firent le plus vif amusement des spectateurs. (Ferreras, *año* 1212.)

(2) Plumes de roseau.

(3) Dans l'édition de 1834, prenant mes détails parmi les chroniqueurs espagnols du siècle d'Isabelle la Catholique, j'avais cru pouvoir risquer la description d'un tournoi des Arabes; mais de simples analogies, une res-

Il faut donc; avec ce regret, et dans cette insuffisance, laisser les jeux pour passer aux combats.

Le cri d'*Al-Djihêd*, jeté par le *khatyb* de la grande mosquée de Cordoue, avait retenti, répété par les imâms de toutes les mosquées, jusqu'au fond des plus lointaines provinces de l'empire; la guerre sainte était publiée. Commandé dans cette forme, au nom du Dieu de Mahomet, par le successeur du Prophète, le service militaire devenait un service religieux. Tout musulman, sauf les femmes, les enfants, les malades et les esclaves, était tenu de l'accomplir, non moins impérieusement que la prière dans chacune des cinq parties du jour, que l'assistance à la *khotbah* une fois dans la semaine, que le jeûne du Ramazann une fois dans l'année, que le pèlerinage à la Mekke une fois dans la vie.

En partageant les pays conquis entre les chefs de leurs tribus, les premiers khalyfes arabes n'avaient pas eu besoin de se réserver le droit de suzeraineté sur ces donataires primitifs, ni d'exiger d'eux à perpétuité l'hommage lige et le service de guerre, pour que ceux-ci, les imposant à leur tour aux divers tenanciers de leurs domaines, qui les imposeraient encore à d'arrière-vassaux, étendissent la chaîne féodale, d'anneaux en anneaux, jusqu'aux serfs de la glèbe. Ces chefs religieux, ces rois-prêtres des races conquérantes du Midi possédaient, dans leur titre même, dans l'origine et la nature de leur puissance, tous les droits que les chefs militaires, les simples généraux des races conquérantes du Nord n'avaient exer-

semblance probable, n'étaient point suffisantes pour donner à cette description un caractère authentique, un cachet d'exactitude et de vérité. J'ai mieux aimé la supprimer entièrement.

cés précédemment qu'en vertu de contrats, d'obligations réciproques, de conditions mutuellement jurées.

La religion, la loi, l'autorité, les droits, les devoirs, tout, chez les Arabes, était soumis au grand principe de l'unité. A l'exemple du monde, l'Etat était gouverné par une seule intelligence, régi par un seul pouvoir. Le khalyfe régnait sur l'empire comme Dieu sur l'univers. Il était le chef de la nation, parce qu'il était le pontife de la foi ; il était le juge suprême sur toutes les matières, parce qu'il était l'unique interprète de la loi unique ; il commandait aux actions, parce qu'il commandait aux consciences. Et dans l'obéissance se trouvait la même unité que dans le commandement. Tout sectateur de l'islam était sujet du prêtre en même temps que sujet du prince, sujet par l'âme et par le corps. Tout devoir politique était devoir religieux. Il fallait payer l'impôt au khalyfe, comme aux pauvres la dîme aumônière ; il fallait se rendre à l'appel du wali, et marcher en troupe à la *gaswah* (expédition de guerre sainte), comme il fallait se rendre à l'appel de l'imâm, et marcher en procession dans les campagnes pour réciter les prières contre la sécheresse.

Cette année [1], l'affluence des fidèles était extrême. La guerre, pour laquelle ils s'empressaient d'offrir leur concours avec ce sentiment pieux mêlé de l'espoir d'un prix céleste qu'on apporte à l'observance des pratiques religieuses, n'était point une de ces querelles de race ou de secte qui avaient mis si fréquemment les armes aux mains des nations musulmanes, lorsque le pouvoir était disputé, par une révolte ou par une hérésie, aux famil-

[1] De l'hégire 376, de l'ère chrétienne 998.

les ou aux croyances régnantes. L'attaque se préparait contre les étrangers, les infidèles, les communs ennemis du territoire et de la loi. Aussi toutes les tribus se montraient-elles également jalouses de fournir leur contingent d'enrôlés volontaires. Ce fut ainsi qu'un siècle plus tard, on vit les divers peuples de la chrétienté, oubliant leurs rivalités mutuelles à la voix du commun pontife, marcher ensemble, la croix sur l'épaule, à la conquête du pays lointain, berceau de leur culte. L'*Al-Djihâd* était la croisade des Arabes. Un autre motif, d'intérêts tout mondains et temporels, venait encore accroître cette pieuse ardeur. Les bulletins de victoire, lus dans toutes les mosquées, avaient appris à la nation entière les grands succès de la dernière campagne, qu'Al-Mansoûr avait couronnée par la prise à l'assaut de la ville de Saint-Jacques. On accourait avec l'espoir de nouveaux succès et d'un riche partage de dépouilles, car le butin fait l'année précédente avait été si considérable, qu'après la vente des captifs, des armures, des denrées et de tous les objets précieux, chaque fantassin de l'armée avait reçu pour sa part, bien que celle du cavalier fût double, la valeur de cinq *mitscâls* d'or. Il est vrai que la masse des prises n'avait subi d'autre prélèvement que celui d'un cinquième pour la part du khalyfe, ou plutôt pour la part des hôpitaux, des écoles et des pauvres, et qu'Al-Mansoûr, fidèle à ses habitudes de grandeur généreuse, avait abandonné la part du général à ses soldats [1].

[1] Ce butin commun se nommait *anfâl*.

Les princes chrétiens d'Espagne imitèrent des Arabes l'usage de vendre les prises et d'en répartir la valeur, dont la cinquième aussi leur était réservé. Cet usage s'est conservé jusque sous les rois de la maison d'Autriche.

Les officiers du khalyfe, ses *missi dominici*, chargés de lever les troupes et de régler le contingent de chaque district, d'après l'importance de l'entreprise et la situation du trésor impérial, n'avaient d'autre embarras que celui de faire un choix parmi cette multitude d'enrôlés qui se faisaient inscrire sur les listes, et sollicitaient instamment leur préférence. Les hommes de tous les rangs, de tous les métiers, de tous les âges même, s'offraient avec un égal empressement. A côté d'un élève des *madrézah*, encore revêtu de la robe collégiale, on voyait un commerçant à barbe grise qui s'était enrichi par trois voyages aux Indes, et pensait à faire son salut après sa fortune; à côté d'un conducteur d'*acemilas* (1), de ces longues files de bêtes de somme, ânes, mulets ou chameaux (2), qui servent à l'échange des denrées entre les provinces et au transport des marchandises, on voyait un berger de ces immenses troupeaux errants qui se promènent le long des chaînes des montagnes, émigrant, suivant les saisons, des pâturages du nord à ceux du midi. Partout les citadins étaient mêlés aux campagnards; les artisans aux agriculteurs. Celui qui fabrique le papier dans les ateliers de Xativa se présentait avec celui qui cultive le lin et le chanvre dans les plaines de Valence; celui qui tanne les cuirs à Mérida, avec celui qui arrose les rizières de l'Estrémadure;

(1) *Al-zémyl.*

(2) Si l'on doutait que les chameaux fussent nombreux en Espagne, au temps des Arabes, il suffirait pour s'en convaincre de lire dans les historiens traduits par J. Conde que l'Emyr de Séville Aben-Abèd amena mille chameaux chargés de provisions au-devant de l'almoravide Youzef, lors de son second débarquement, en 1087 (parte III, cap. 18).

celui qui fourbit ou ciselle les métaux à Jaen, avec celui qui récolte le sucre et le coton dans les vallons de Malaga ; celui qui tisse les étoffes de soie à Murcie avec celui qui émonde les mûriers dans les champs de Grenade [1].

Parmi tous ces dévots aspirants au métier des armes, le choix des officiers tombait d'abord sur les anciens soldats, sur ceux qui, revenus dans leur pays natal après la campagne précédente, offraient encore au khalyfe le service d'un bras aguerri. Pour remplir les vides que faisaient chaque année dans les rangs la mort, les blessures, la vieillesse, le dégoût des fatigues et des dangers de la guerre, on prenait de préférence les plus jeunes hommes, les plus robustes, les plus alertes, ceux dont l'absence ne devait laisser sans pain, sans appui, ni leurs vieux pères ni leurs jeunes enfants. Toujours les célibataires étaient préférés aux hommes mariés. D'ailleurs aucun des enrôlés n'était admis au service, s'il n'était maître de ses actions, qu'en justifiant de l'expresse autorisation de ses parents ; aucun ne contractait d'engagement pour plus d'une campagne. A la fin de la saison militaire, l'armée se dispersait en atteignant la frontière de l'empire, et chaque soldat rentrait dans sa famille jusqu'à la formation d'une armée nouvelle. Il n'y avait d'autres corps permanents que la garde du khalyfe, composée en grande partie de mercenaires africains, et les *kaschefs* (découvreurs), troupe de paix, troupe de police, qui ne servait qu'au main-

[1] En 1600, un peu avant l'expulsion des Morisques, le roi d'Espagne affermait encore la récolte de la soie (*la cria de la seda*), dans la seule province de Grenade, 181, 500 ducats d'or.

tien de l'ordre intérieur et à la répression des délits.

Le camp où s'assemblait l'armée était placé, comme l'année précédente, au milieu d'un vaste plateau dans le district de Tolède, au delà de cette forte cité, mais en deçà des monts qui séparent aujourd'hui les deux Castilles, et sous les murs d'une bourgade presque entièrement peuplée de Mozarabes. Cette bourgade, qui marque à peu près le point central de la Péninsule, est devenue depuis, moins par les avantages de sa position que par le caprice d'un prince absolu, la capitale de la monarchie espagnole (1). Quelques escadrons de l'armée d'Abd-al-Malek, revenus d'Afrique avec leur général, n'avaient pu prendre de repos entre la campagne d'hiver, faite contre les révoltés d'*al-Kéblah* (du midi), et la campagne d'été qui allait s'ouvrir contre les infidèles d'*al-Djouf* (du nord). Ils campaient déjà dans les prairies qui bordent le torrent des *Pommiers* (2), dont le lit tortueux et sablonneux va verser dans le Tage l'eau des neiges fondues par le soleil du printemps sur les sommets de Guadarrama. Chaque jour de nouvelles troupes, parties de tous les points de l'empire, des rives du Duero jusqu'au port de la nouvelle Carthage, et de la pointe

(1) Si l'orgueil de Philippe II n'eût point aveuglé sa prudence, jamais, lorsqu'il voulut fixer enfin l'errante cour des Espagnes, il n'aurait préféré cette bourgade de Madrid à Tolède, grande et forte ville, non moins centrale, et déjà métropole religieuse ; ni à Lisbonne, plus grande ville encore, et qui touchait, comme port de mer, aux vastes possessions des Amériques. Mais, d'une part, il fallait punir Tolède, centre et boulevart de la ligue des *Comuneros ;* et de l'autre, qui aurait alors soupçonné que, simple province de la grande monarchie fondée par Charles-Quint, le Portugal redeviendrait bientôt, et sous les rois autrichiens, une monarchie indépendante et rivale ?

(2) Le Manzanarès.

d'*Al-Gharb* [1] jusqu'aux bouches de l'ancien Iberus, venaient grossir ce noyau de l'armée impériale. On voyait arriver successivement — et les fils des tribus arabes de l'Yémen et du Hedjaz, tribus voisines et sœurs, mais de tous temps rivales, et dont la mutuelle inimitié a précédé les traditions de l'histoire, — et les fils de la Syrie, tout d'abord convertis à l'islam, — et les fils de l'Egypte, qui reçurent presque en même temps la lumière, — hommes de races nobles que les Arabes purs traitent en frères, car, premiers conquis, ils ont partagé toutes leurs autres conquêtes, — enfin les fils du *Mahgrêb*, innombrable race de vaincus, qui n'ont adopté la foi du Prophète qu'abattus sous l'épée de ses disciples, et qui ont inondé l'Espagne de leurs émigrations continuelles, après avoir aidé leurs vainqueurs à la prendre. Ces nations, si diverses par l'origine, le nombre et la condition, mais que réunit du moins une foi commune sous le sceptre du pontife-roi, forment le peuple musulman, dont les Africains sont le corps et les Orientaux la tête. Les volontaires de leurs tribus composent la cavalerie de l'armée, c'est-à-dire l'armée elle-même, car, chez les Arabes, le cheval fait partie du guerrier. Le guerrier, comme les anciens Centaures, c'est une tête et des mains d'homme portées sur une vigoureuse croupe de cheval et servies par ses jambes agiles. Combattre à pied n'est donc à leurs yeux qu'une ignoble dispute d'esclaves qui se frappent du poing, ou d'animaux qui se déchirent de la dent.

Néanmoins leur camp renferme aussi plusieurs corps d'infanterie; mais ce sont presque uniquement des

(1) Le cap Saint-Vincent.

chrétiens et des juifs mozarabes qui les composent. Peu de musulmans, sinon les officiers qui commandent et surveillent, consentent à descendre jusqu'à cet avilissant métier. Ces fantassins, troupes méprisées, prennent rarement part à l'honneur du combat. Ce n'est point pour s'étendre en longues lignes de bataille, ou se serrer en impénétrables masses, qu'ils sont appelés à suivre les rangs de l'armée. Réduits à la demi-ration du cavalier, ils sont les serviteurs des combattants véritables. Dresser les tentes et planter les palissades du camp, combler le lit d'une rivière, aplanir le chemin d'une montagne, creuser les tranchées d'attaque devant une place forte, conduire le bétail, préparer les vivres des hommes et des chevaux, voilà leurs fonctions en campagne. Quelques-uns cependant, archers et frondeurs, portent le *zenbourek*, l'*arc-de-pied*, l'arbalète qui ne peut se tendre qu'avec l'aide du pied, et qui lance, dans une rainure, de courtes flèches, ou des balles, ou des pierres. L'infanterie forme un intermédiaire entre les cavaliers et les bêtes de somme. Celles-ci, toujours très-nombreuses à la suite d'une armée arabe, comme les troupeaux de bœufs et de moutons, portent les tentes et les hamacs, les réserves de flèches, de lances, de toutes armes, les provisions de blé et de riz pour les hommes, d'orge pour les chevaux, indispensables dans un pays frontière que ravagent chaque année les algarades des deux partis. Enfin elles traînent les balistes, les béliers, les catapultes, les tours roulantes, toutes ces machines de siége appelées du nom général de *mandjanyk* (1), qui

(1) De *mandjanyk*, venu sans doute du mot grec μαγγανον, est venu le vieux mot français *mangonneau*, qui date des croisades.

élèvent des remparts contre les remparts, qui brisent les portes des forts et percent les murailles des villes.

Chaque détachement nouveau venu formait un *dowar* [1], un campement. Les tentes, disposées en rond comme dans les villages nomades des Bédouins, et se touchant l'une l'autre, ouvraient leur cercle seulement du côté de la *Kébla*, du côté de la Mekke, de sorte que, pour chaque prière de la journée, les guerriers du *dowar* n'avaient qu'à tourner le visage vers la porte de leur campement.

Tandis que l'armée arabe se rassemblait au camp de Madrid, le hagib faisait accomplir une cérémonie, moitié religieuse, moitié politique, qui doit précéder toute entrée en campagne, toute déclaration de guerre. Le Livre dit : « Combattez vos ennemis dans la guerre entreprise pour la religion, mais n'attaquez pas les premiers. Dieu hait les agresseurs... S'ils vous attaquent, baignez-vous dans leur sang; telle est la récompense due aux infidèles. S'ils quittent l'erreur, le Seigneur est indulgent et miséricordieux. » De là vient, même en cas d'irruption sans prétexte et de conquête préméditée, la nécessité d'essayer le pouvoir du conseil avant d'employer la force du glaive : « Invite-les, dit le Très-Haut au Prophète, invite-les à la voix de ton Seigneur avec adresse, avec prudence, avec des exhortations douces et persuasives; ce sont-là les premières armes avec lesquelles tu dois les combattre et les vaincre. » Mais comme il ne faut jamais violenter les consciences, comme le khalyfe compte parmi ses sujets des peuples

[1] D'où notre mot *douaire*, ou *douer*.

entiers d'infidèles, on ne peut contraindre ceux qui refusent d'ouvrir les yeux à la lumière qu'à reconnaître aussi l'autorité temporelle du chef de l'islam, à l'accepter pour roi, sinon pour pontife, à lui payer le *ta'adyl*, l'impôt de capitation. C'est ainsi que s'accompliront ces paroles : « Combattez ceux qui ne croient pas en Dieu, jusqu'à ce que vous puissiez les soumettre et recevoir de leurs mains abjectes le tribut légal. » Deux hérauts étaient donc partis pour porter au roi de Léon, de la part du khalyfe, deux sommations successives : l'une, toute religieuse, l'exhortait, ainsi que son peuple, à quitter le culte des idoles pour le culte du vrai Dieu; l'autre, toute politique, leur enjoignait de se reconnaître sujets et tributaires du khalyfat de Cordoue. Ces sommations, d'habitude, ne pouvaient guères avoir d'autre effet que d'avertir par avance l'ennemi que menaçaient les armes musulmanes. Dans le cas présent, elles étaient devenues de simples et vaines formalités; les hérauts qui les portaient, et dont la mission, tant de fois répétée, était connue sans qu'ils l'expliquassent, ne furent pas même admis en présence du prince auquel s'adressaient leurs messages. Les *fronteros* [1] espagnols ne leur laissèrent point franchir la limite des deux états.

Cinq jours après le retour à Cordoue des hérauts ainsi congédiés, les joyeux *hélélis* des cavaliers arabes, rangés en longues colonnes devant le front du camp, saluèrent l'arrivée du *kaïd-al-kowad* [2]. Ministre et géné-

[1] Gardiens des frontières.

[2] Chef des chefs, généralissime.

ral, Al-Mansoûr n'avait quitté qu'au dernier moment la salle du conseil où s'expédiaient toutes les affaires civiles, pour venir prendre le commandement de l'armée. Il laissait l'empire tranquille et florissant ; maintenant il allait le rendre glorieux. Dès qu'il eut franchi l'enceinte du camp, et sans prendre de repos après une marche longue et rapide, il commença la revue de tous les corps. Chaque homme, chaque cheval, chaque mulet de bât passèrent sous ses yeux. Il s'assura que tous les cavaliers étaient munis de la lance, de l'arc, de l'épée et de la masse d'armes attachée sous le genou, que tous avaient un morion de fer sous les plis du turban, une cotte de mailles sur la longue veste, et un léger bouclier de sabine ; que tous portaient sur les flancs de leurs chevaux, d'un côté, le carquois rempli de flèches empennées avec des plumes de perdrix, de l'autre, le sac de peau pour les provisions, et l'écuelle de cuivre étamée pour les repas. Il reconnut le bon état des armes et la suffisance des approvisionnements ; il distribua les nouvelles recrues dans les cadres des *taïfas*, disposa les escadrons, présenta les officiers à leurs soldats, et répartit les bannières aux *kaïds* [1]. Ceux-ci commencèrent leurs fonctions en donnant lecture du décret où le khalyfe Al-Hakem II a tracé les obligations des musulmans dans l'*Al-Djihêd* [2], en expliquant aux soldats leurs devoirs à la guerre : Tant que l'ennemi combat, point de quartier ; dès qu'il se rend, aucune cruauté, aucune insulte n'est permise envers un captif. Les ruses, les stratagèmes

[1] *Kaïd*, comme *caudillo* en espagnol, est le chef d'une troupe.

[2] Ce décret est cité à la note 1 de la page 40 de ce volume.

sont autorisés ; mais jamais un manque de parole, jamais une violation de la foi jurée. Enfin, peu de jours après l'arrivée du général au camp, une armée de trente mille cavaliers et dix mille fantassins, répartis sous quatre-vingts bannières, franchissait, pleine d'enthousiasme, la chaîne neigeuse du Guadarrama. De la plaine qu'elle avait quittée, on voyait les masses de la cavalerie arabe se dérouler en longues ondulations, comme un serpent gigantesque, sur le flanc des montagnes. Les reflets du soleil levant, qui frappait de ses premiers rayons les armes polies, faisaient luire de rapides éclairs sur le sombre ruban des colonnes mouvantes, et quand, par intervalles mesurés, cessait le bruit des clairons et des timbales, on entendait l'écho lointain des hymnes guerriers et religieux qu'entonnait, dans d'immenses concerts, la grande voix d'une armée.

Elle portait le nom qu'on donne à toute armée complète, celui d'*al-khâmis*, qui veut dire un composé de cinq parties, et symboliquement la *main*. Elle comptait, en effet, cinq corps principaux, l'avant-garde, l'aile droite, l'aile gauche, le centre et l'arrière-garde (*al-mokadéma*, *al-maïmana*, *al-maïsara, al-kalb* et *al-sakah*). Six mille Berbères, commandés par Souléïman, qui laissait à ses lieutenants la garde du palais de Médynat-al-Zohrah, ouvraient la marche de l'*al-khâmis*, tandis qu'un autre corps de Berbères, égal au premier, couvrait ses derrières. Au corps de bataille, composé du centre et des deux ailes, qui marchaient, un peu séparées, sur des routes parallèles, se trouvaient les guerriers des tribus venues de l'Arabie, de la Syrie et de l'Egypte. Les hommes de pied, ainsi que les *acémilas*, étaient répartis éga-

lement entre les cinq corps de l'armée. C'est au centre que se tenait Al-Mansoûr, et qu'on dressait la haute tente du quartier général ; c'est au centre qu'était porté l'oriflamme impériale, la bannière blanche où sont tracés, sur une face, la *Main* et le *Livre*, sur l'autre, les quatre premiers versets de la sourate du Koran qui se nomme *la Victoire* (1). Au pied de cette bannière sacrée, et comme abritée sous ses plis, était une relique précieuse, vénérée de tout le peuple qui adore Allah. C'est un *mos'af*, un volume du Koran, qu'écrivit de sa main le pieux khalyfe Othman, le troisième des quatre khalyfes immédiats, des quatre khalyfes *parfaits*, et qu'apporta, de Syrie en Espagne, le proscrit Omméyade qui fonda le khalyfat de Cordoue. Ce *mos'af* a pour reliure des lames d'or incrustées de diamants ; il est enfermé dans une cassette de bois aromatique dont les planches sont ornées et comme brodées de dessins en rubis et en émeraudes, et que portent, sur de solides brancards, deux chameaux richement harnachés. Cette relique marche toujours au centre de l'armée, près de l'étendard et près du général, comme marchait jadis, au milieu des soldats du roi David, l'arche sainte qui renfermait les Tables de la Loi (2).

(1) C'est la 48e. « 1. Nous avons remporté pour toi une victoire éclatante. 2. Afin que Dieu ait l'occasion de te pardonner les fautes anciennes et récentes, afin qu'il accomplisse ses bienfaits envers toi, et te dirige vers le droit chemin. 3. Afin qu'il t'assiste de son puissant secours. 4. C'est lui qui fait descendre la tranquillité dans les cœurs des fidèles, afin qu'ils augmentent sans cesse leur foi. C'est à Dieu, plein de savoir et de sagesse, que sont les armées des cieux et de la terre. » — Les musulmans portent encore ces quatre versets sur leurs drapeaux.

(2) Ce *mos'af* ou koran manuscrit d'Othman, propriété des Omméyades, tomba au pouvoir des Almoravides, puis des Almohades, qui l'emportèrent en Afrique. On croit qu'il est maintenant dans le trésor des Osmanlis.

Les éclaireurs de l'armée, les *adalides* [1], étaient pour la plupart des chrétiens mozarabes de Tolède, que la communauté d'origine et de religion met en fréquents rapports avec les chrétiens espagnols. Ils apprennent, par de nombreux voyages clandestins, à connaître tous les sentiers qui traversent les plaines et les forêts, tous les *ports* [2] des montagnes, tous les gués des rivières. Ils savent se diriger sûrement même dans les ténèbres, et reconnaître aux traces, avec une sagacité merveilleuse, toute personne et tout animal. Mais leur réputation d'équivoque fidélité s'était établie par trop d'épreuves pour qu'on leur confiât aveuglement le destin de l'armée. Quelques *adalides* musulmans, du petit nombre de ceux qui avaient pu pénétrer dans les provinces espagnoles, veillaient sur les guides chrétiens pour prévenir toute embûche et déjouer toute trahison. A la tête de ces surveillants, se trouvait un vieux chevalier arabe auquel une intéressante aventure de sa jeunesse avait donné la connaissance approfondie des pays où s'engageaient les troupes impériales. Quarante ans avant cette époque, le roi de Léon Sancho le Gras [3], dès longtemps malade d'une hydropisie, qui passait pour excès d'embonpoint, fit demander au khalyfe Abdérame III la permission de venir à Cordoue chercher sa guérison. Une escorte d'honneur alla le prendre à la frontière, et c'est en roi que le dolent Sancho fut accueilli dans la capitale d'un empire dont le chef exerce l'hospitalité en ouvrant aux étrangers,

[1] *Al-dâlyl*, guide.

[2] *Puertos*, passages, ce qu'on appelle *cols* dans les Alpes et les Pyrénées.

[3] Sancho-el-Gordo.

sur toutes les routes, des auberges gratuites [1]. Les médecins arabes parvinrent à guérir le prince chrétien. Mais, pendant sa longue absence, le puissant Hernan-Gonzalez, non content de soustraire son comté de Castille à l'hommage de vassalité, avait placé sur la tête de son beau-frère Ordoño le Méchant la couronne suzeraine de Léon. Abdérame, toujours digne du nom de Magnanime que lui donnèrent les chrétiens, confia au roi dépossédé une armée arabe qui le rétablit sur son trône. C'était dans ce corps auxiliaire que le chef des guides avait fait ses premières armes. Devenu l'époux de la fille d'un baron chrétien, il s'était fixé longtemps à la cour de Léon, et consacrait maintenant au service de l'islam les dernières années d'une vie passée chez les ennemis de la foi.

Chaque nuit, l'armée campait, et, pendant la journée, sa marche était interrompue aux heures des repas et des prières. Par un privilége commun aux soldats en campagne et aux voyageurs en route, les cinq *Namaz* ou prières quotidiennes se réduisaient à deux, et les *Rikath* ou oraisons qui les composent, à la moitié de leur nombre ordinaire. Quand l'eau de purification venait à manquer, une autre dispense autorisait à faire les ablutions avec le sable, la poussière ou la cendre. Les ordres de marche et de halte partaient du quartier général; ils étaient donnés à toute l'armée à la fois par un énorme tambour, large de quinze coudées dans son diamètre, fait de bois sonore et de peaux d'ânes, et qui, frappé sur un tertre, par un temps calme, s'entendait à une demi-

[1] Ces auberges se nommaient *menzâl*.

journée de chemin (1). Ce signal, répété par les timbales et les tambours des diverses *taïfas*, parvenait rapidement jusqu'aux colonnes dispersées sur les flancs du corps de bataille.

Après quelques jours de marche, l'armée arabe atteignit la rivière de Tormès, dont les eaux furent tant de fois rougies par le sang des guerriers de l'une et l'autre loi. Elle côtoyait la rive gauche pour trouver, en remontant le cours de l'eau, un endroit guéable que pussent franchir les bagages et les machines. Tout à coup une espèce d'éclair, une petite flamme vive et brillante paraît à l'extrémité de l'horizon; puis d'autres flammes, successivement allumées et rapprochées de plus en plus, étendent jusqu'au général une ligne de feux presque instantanés. On eût dit que la première flamme, rapide comme la lumière, avait bondi en sauts gigantesques d'un point à l'autre de sa course. Aussitôt, sur l'énorme tambour, résonne l'ordre de halte, et, du centre aux deux extrémités de la longue colonne mouvante, s'étend, avec la voix des chefs, l'immobilité commandée. Les *atalayas* (2) avaient annoncé l'approche et la rencontre de quelque obstacle inattendu. Chargés d'éclairer la marche de l'armée, de signaler les mouvements de l'ennemi, de transmettre les ordres aux corps éloignés, les *atalayas* se tiennent à d'égales distances, afin d'établir entre eux des lignes de communication, et se parlent, par la transmission des signaux, une langue muette qui s'adresse aux yeux, et qui, pour traverser l'espace avec

(1) Voir dans J. Conde (*parte III*, *cap* 44) quelques détails sur la marche de l'armée d'Abdelmoumen, premier émyr des Almohades.

(2) *Al-thalayah*, éclaireurs, guetteurs.

rapidité, l'emporte autant sur la parole que la lumière sur le son. Le feu est leur moyen le plus habituel de correspondance. Pour produire, dans la nuit, une flamme plus vive, et, dans le jour, une fumée plus lumineuse et plus durable; pour former des symboles par le nombre, le mélange et la direction des feux, ils emploient des substances qu'a découvertes et préparées la science de la chimie. Au charbon réduit en poussière, au souffre si prompt à s'enflammer, ils mêlent cette poudre blanche et saumâtre qu'on appelle *sel de pierre* (1), et dont la puissance, déjà connue, déjà essayée, mais encore sans emploi précis, doit bientôt prêter à l'art de la guerre ses plus formidables moyens de mort et de destruction (2).

Tandis que l'armée entière suspendait sa marche, Al-Mansoûr, quittant la place qu'il occupait près de l'étendard du khalyfe, avait rapidement franchi les rangs des tribus arabes, puis ceux des Berbères de l'avant-garde, et, suivi seulement d'une faible escorte de cavalerie, il gravissait une colline ardue dont le pied baignait dans la rivière, et du haut de laquelle était parti le premier signal d'alarme. En arrivant sur la hauteur, il laissa échapper un cri de surprise, et son cheval s'arrêta, retenu par une secousse machinale : l'armée chrétienne était devant ses yeux, campée sur l'autre rive du Tormès.

Quelque habitué que fût Al-Mansoûr, par vingt années d'épreuves, à l'opiniâtre constance des Espagnols, à cette énergie patiente, indomptable, qui les ramenait au combat après vingt défaites, il lui semblait qu'abu-

(1) *Malh-al-baroud, sal petræ*, salpêtre.

(2) Sur l'invention et l'usage de la poudre à canon chez les Arabes, voir précédemment la 1re section du chap. 2 de la seconde partie, page 151.

sés par un songe, ses yeux n'apercevaient qu'une vision fantastique. A peine quelques mois s'étaient écoulés depuis qu'il avait battu ces chrétiens dans deux rencontres sanglantes et chassé devant lui les débris de leurs troupes, qu'il avait traversé toutes leurs provinces et emporté d'assaut la ville sainte où reposent les os de leur apôtre. Et déjà ces vaincus obstinés, plus prompts que lui dans les apprêts de guerre, se retrouvaient à sa rencontre, non point cachés dans les asiles inaccessibles des montagnes où il les avait refoulés, mais au milieu de la plaine, à l'entrée de leurs champs, et prêts à lui disputer le passage de la frontière. Cependant il ne pouvait douter de leur présence. On voyait distinctement les huttes à moitié creusées dans le sol et couvertes de branchages où s'abritaient les soldats. De loin en loin, parmi ces masures construites à l'instar de celles des hameaux, s'élevait, comme un manoir féodal, la tente du baron qui réunissait ses vassaux autour de sa bannière. En aidant sa vue d'un de ces instruments d'optique par le secours desquels les astronomes arabes étudient le mouvement des corps célestes, Al-Mansoûr pouvait compter le nombre de tentes seigneuriales que renfermait le camp des chrétiens. Ce camp, adossé à un amphithéâtre de collines, formait quatre quartiers distincts. Le plus éloigné, beaucoup plus nombreux à lui seul que les trois autres ensemble, était composé des Léonères, des Galiciens et des Asturiens, tous sujets directs du roi de Léon. Au-dessus d'une haute tente, posée comme la cathédrale d'une ville au centre des habitations, flottait un vaste étendard, où l'on distinguait, sur un fond rouge, la croix jaune et le lézard de Compostelle. Là devait

être le vieux Bermudo II, qui, depuis seize années, occupe le trône de Pélage, car nul autre que le roi ne pourrait arborer la bannière royale. Le quartier le plus voisin de la rivière, celui qui formait l'avant-garde du camp, était occupé par les guerriers de Castille. Une bannière carrée, ornée aux quatre coins par deux tours et deux lions, annonçait que leur vaillant comte, don Garcia-Hernandez, était au milieu de ses vassaux. Le troisième et le quatrième quartiers, placés loin l'un de l'autre un peu en arrière de celui des Castillans, couvraient les deux flancs des Léonères. Dans l'un d'eux, on n'apercevait aucun drapeau de prince; c'était un corps auxiliaire envoyé par le roi de Navarre, ce Sancho le Majeur, plus occupé des intérêts de sa famille que de ses devoirs de chrétien ou de sa renommée de chevalier (1). Dans l'autre quartier, trois *mains sanglantes* peintes sur la bannière, avec l'inscription *irurakbat* (les trois font une), indiquaient que les trois petites républiques vasconnes, Alava, Guipuzcoa et Biscaye, avaient réuni à l'armée des Goths-Ibériens les fils du petit peuple, toujours libre dans ses montagnes, toujours pur de mélange étranger comme de conquête étrangère, qu'Horace appelait, mille ans auparavant, *Cantaber indomitus*.

Ceux-là seuls étaient de véritables volontaires, car ils n'ont ni roi, ni seigneur, ni maître d'aucune sorte. Ils ne sont pas même Espagnols, mais seulement chrétiens, et, s'ils font la guerre, c'est par devoir de conscience (2).

(1) Le fils aîné de Sancho, Ferdinand Ier, réunit dans sa main tous les sceptres de l'Espagne chrétienne, et fonda, avec le royaume de Castille, la première dynastie d'origine française.

(2) On peut trouver quelques détails sur les provinces basques et leurs

Quant aux guerriers de Léon, de Navarre et de Castille, ils n'avaient pas, comme les Basques et comme les Arabes, un simple devoir religieux à remplir lorsqu'ils prenaient les armes contre les ennemis de leur culte ; une obligation plus précise les réunissait tous les ans sous la bannière de leurs souverains. Chaque laboureur, descendant des populations conquises, sans être précisément esclave à la manière des captifs, c'est-à-dire une pièce de bétail humain, appartenait cependant comme serf au possesseur de la terre à laquelle il était attaché, et devait le servir à la guerre aussi bien qu'à la culture du sol. Celui-ci, homme-lige, arrière-neveu de quelque soldat des armées conquérantes, devait à perpétuité le service de son bras et des bras de ses serfs aux descendants du chef qui avait divisé jadis, entre ses hommes d'armes, les vastes domaines qu'il avait reçus, sous la même condition, du roi son suzerain. De sorte que, par l'effet de ces devoirs successifs, de ces chaînons d'obéissance, l'appel du roi pouvait enlever à la glèbe le dernier serf de son dernier vassal. Admirable pour tenir sous le joug les populations asservies, l'institution féodale n'était pas moins favorable à la défense et à l'agrandissement du territoire. Ainsi les continuels succès d'Al-Mansoûr l'ayant rendu maître de la Castille entière, de cette province si patiemment reconquise sur les descendants de Mouza par les descendants de Pélage, le comte don Garcia, réfugié avec ses vassaux sur les terres du roi de Léon, ne pouvait recouvrer ses domaines que par la guerre obstinée, implacable, sans trève ni répit, qui

anciens *fueros* dans mes *Etudes sur l'histoire des institutions, de la littérature, etc., en Espagne.* (Appendice au chap. 1.)

les avait donnés à ses ancêtres. D'une autre part, c'était seulement dans cette guerre incessante qui ajoutait pièce à pièce, comme les alluvions d'un fleuve, de nouveaux champs au territoire chrétien, que les hommes d'entreprise pouvaient acquérir à leur tour des fiefs héréditaires. La constance et l'opiniâtreté naturelles du caractère espagnol étaient donc encore stimulées par tous les aiguillons de l'intérêt personnel. Il y avait d'ailleurs, dans les usages militaires des Arabes, un vice irremédiable que les chrétiens savaient merveilleusement mettre à profit. Cette retraite et cette dispersion de l'armée musulmane après chaque campagne, ainsi que la double qualité d'Al-Mansoûr, qui devait partager sa vie entre la salle d'audience du ministre et la tente du général, rendaient impossible la conservation des conquêtes. Une bataille gagnée, une ville prise, avec des ennemis comme les Espagnols, ne donnaient que l'occupation temporaire d'un pays qu'ils recouvraient aussitôt, et qu'il fallait leur enlever une autre fois au printemps de l'année suivante, pour le perdre encore à l'automne.

Recrutée par des moyens si différents, l'armée chrétienne ne ressemblait pas davantage à l'armée arabe pour l'organisation et la tenue des troupes. Celle-ci se composait non-seulement de diverses religions, mais de diverses races, de diverses tribus, que rendaient rivales des motifs fréquents de jalousie, quand des haines immémoriales ne les rendaient pas ennemies déclarées. Celle-là était formée dans une seule religion, dans une seule race, dans un seul peuple; elle avait, contre l'avantage du nombre, l'avantage de l'union, et toutes les troupes de vassaux rassemblées sous les bannières

de leurs seigneurs, que dominait également l'étendard du roi, étaient fortement enchaînées ensemble par les anneaux de la hiérarchie féodale. L'une ne comptait dans ses rangs que de la cavalerie; les seuls hommes de labeur étaient à pied. L'autre était tout entière composée d'infanterie, les chefs seuls, les nobles, étaient à cheval. Cette disposition pouvait sembler au premier coup d'œil un grave désavantage; mais, loin de là, elle tournait au profit des chrétiens, qui faisaient, sur le champ de bataille, une guerre défensive, qui soutenaient d'habitude derrière leurs murailles ou des retranchements le choc de l'ennemi, et qui, rompus, échappaient à sa poursuite en escaladant des rochers inaccessibles aux chevaux. Les Arabes avaient le grand tort de conserver dans la montueuse Celtibérie la manière de combattre que la nature avait tracée à leurs pères dans les steppes sablonneuses du Hedjaz; et s'ils pouvaient répéter encore justement les paroles de Mouza, qui, peignant au khalyfe les divers peuples qu'il avait subjugués, disait des Espagnols : « Ce sont des « lions dans leurs châteaux et des chèvres dans leurs « montagnes, » ils ne pouvaient plus ajouter : « Mais « ce sont des femmes dans la plaine. » Ces fils des anciens Goths, alors amollis par trois siècles de paix, s'étaient faits hommes par trois siècles de guerre.

Du reste, leur camp n'offrait aucune trace de ce luxe, de ces aisances que les Arabes portaient dans toutes leurs expéditions. Pauvres, isolés, sans arts, sans commerce, les Espagnols ne luttaient que de courage avec leurs riches et industrieux envahisseurs. Ils n'étaient pas même arrivés à ce point où l'envie conduit à l'imita-

tion. Un chef de tribu, lorsqu'il accomplissait le pèlerinage de la Mekke, menait avec lui, comme un patricien romain, une caravane de clients et d'esclaves ; il emportait des fours d'argent pour manger chaque jour du pain nouvellement cuit, et plusieurs de ses chameaux étaient chargés d'outres remplies de neige afin qu'il pût boire, au milieu du désert, des sorbets glacés. Un général d'armée menait sa cour de femmes, de musiciens et de poëtes ; les festins, les danses, les jeux d'esprit, continuaient sous sa tente nomade comme dans son palais de Cordoue. Les chrétiens, au contraire, dormaient dans des huttes de terre et de ramée ; ils vivaient de pain d'orge et de chair de chevreau ; leurs barons n'avaient, pour élégantes armures, qu'une massive cuirasse, qu'un lourd morion de fer ; et les soldats, vêtus d'un justaucorps en cuir, qui couvrait la poitrine et laissait les bras nus, n'avaient le plus souvent d'autre arme qu'un épieu ferré. Au lieu d'une troupe de femmes, dont les voix mêlées aux instruments guerriers formaient d'agréables concerts, les chefs espagnols amenaient à leur suite quelque noire confrérie de moines qui psalmodiaient des cantiques en latin barbare, et tous les divertissements des corps de l'armée se bornaient à entendre chaque matin l'office de la messe, autour d'une croix de chêne plantée sur un autel de gazon.

Al-Mansoûr ayant choisi, au revers de la colline, une place pour établir son camp, fit faire halte à l'armée. En quelques heures de travail, les gens de pied eurent tracé un grand cercle et creusé un fossé profond, qu'ils garnirent, sur son revêtement intérieur, de hautes palissades. Les cavaliers de toutes les *taïfas*, les machines, les

chameaux, les mulets de bât, se rangèrent successivement et sans désordre dans cette enceinte où leurs places étaient marquées d'avance. Les tentes en cuir, entourées d'un petit fossé pour l'écoulement des eaux, furent aussitôt dressées, et les chevaux attachés aux piquets, près des chameaux accroupis. Le camp des chrétiens, placé sur l'autre rive du Tormès, n'était pas à un demi *farsandj* du camp des Arabes. Les plus avancées des *atalayas* auraient pu atteindre de leurs flèches les premières sentinelles espagnoles. Celles-ci garnissaient un étroit pont de pierre, formé d'une seule arche, et si haute, si aiguë, qu'elle semblait, vue du cours de l'eau, le portail en ogive d'une chapelle solitaire. C'est ce passage important, car les ponts étaient rares dans leurs provinces, que les chrétiens voulaient fermer à l'ennemi. Lorsque les escadrons arabes commencèrent à descendre, en colonnes serrées, la colline qui avait jusque-là caché les deux armées l'une à l'autre, un grand mouvement s'était fait parmi les Espagnols. Ils connaissaient Al-Mansoûr, et, craignant une attaque immédiate, ils étaient accourus se ranger sur les épaulements de terre et de pieux dont ils avaient fortifié leur camp. Mais en voyant les Arabes mettre pied à terre, et dresser les tentes au milieu de la plaine, ils regagnèrent aussitôt leurs quartiers, comme après une fausse alarme. La garde du pont fut seulement renforcée; et, dans l'intervalle des deux camps, dont les feux se réflétaient de chaque côté sur l'eau, comme les lumières d'une ville qu'un fleuve coupe par la moitié, les guerriers des deux religions abreuvaient paisiblement leurs chevaux à demi-portée du trait.

La nuit et tout le jour suivant se passèrent dans le même repos. Seulement les éclaireurs arabes, envoyés en reconnaissance par Al-Mansoûr, lui rapportaient à chaque instant quelques détails nouveaux sur la disposition générale du terrain, sur les points guéables de la rivière et sur les abords du camp ennemi. Le lendemain, à la pointe du jour, les *atalayas* signalèrent un héraut. Celui-ci, portant dans la main gauche une lance surmontée d'un écu aux armes royales, et sonnant par intervalles d'une petite trompe en corne de bœuf qu'il tenait à la main droite, s'approcha des barrières du camp, et demanda l'entrée pour un envoyé du roi de Léon. La réponse d'Al-Mansoûr lui fut aussitôt transmise, et l'on vit, peu de temps après, un prélat espagnol déboucher, avec sa suite, du pont dans la plaine. Vêtu de ses habits pontificaux, il s'avançait à cheval entre deux hommes d'armes, que précédait son héraut. Une escorte d'honneur vint à sa rencontre, et le conduisit jusqu'à la tente d'Al-Mansoûr, qui l'attendait au milieu de ses principaux officiers. Habituellement, les parlementaires ennemis n'étaient introduits dans une ville forte ou dans un camp retranché qu'avec un bandeau sur les yeux. Mais le général arabe, qui avait plus à gagner qu'à perdre en laissant reconnaître ses forces, fit à dessein négliger cette précaution. Déjà frappé par le magnifique aspect du camp, l'évêque espagnol ne put retenir un cri de surprise quand il se trouva en face du divan d'Al-Mansoûr. Jamais les descriptions du paradis chrétien, qu'il promettait à ses ouailles, n'avaient approché de ce luxe asiatique étalé pour la première fois devant ses yeux. Il resta quelques moments immobile et

dans l'attitude d'un homme en extase. Mais, reprenant bientôt, avec le souvenir de son rôle, toute son arrogante fierté, il prononça ces mots d'une voix lente et grave :

« Le souverain seigneur des trois royaumes, défenseur de ses peuples et *agrandisseur* de ses états, le glorieux roi Bermudo, fils de Ramiro, mon seigneur, m'envoie à toi, Mohammed, fils d'Amer, général d'Hescham, fils d'Al-Hakem, qui s'intitule khalyfe de Cordoue, commandeur des croyants, monarque des deux nations et des deux lois. (Que Dieu brise ses vains titres !) »

Al-Mansoûr sourit, lorsque son truchement répéta en arabe ce fastueux préambule, dont l'ambassadeur chrétien avait emprunté toutes les expressions aux messages des khalyfes ; il lui fit signe d'exposer l'objet de sa mission.

« Ton armée, reprit le prélat, et celle du roi, mon seigneur, sont encore enfermées dans leurs retranchements. Ce n'est donc pas aujourd'hui que tu peux songer à combattre, car un jour entier n'est pas trop long pour le grand duel qu'elles sont venues vider ici. Demain, vendredi, est le jour saint des musulmans ; il est juste que toi et tes frères puissiez le célébrer en paix. Samedi est le jour saint des juifs, qui sont en grand nombre dans les rangs de ton armée et de la nôtre ; ils ont le même désir et le même droit. Enfin, dimanche est le jour saint des chrétiens, et mes frères ressemblent encore à leurs ancètres les Goths, qui aimèrent mieux se laisser égorger par l'épée des Romains, que de manquer, en tirant leur épée, à l'observation du repos dominical [1]. Je te propose donc une trève de trois jours. »

[1] Devant Ceuta, en 547.

Al-Mansoûr répondit : « Voici ce que dit le Livre : « Certes, les musulmans, les juifs et les chrétiens, qui croiront en Dieu et au jour dernier, et qui feront le bien, en recevront la récompense des mains du Très-Haut ; ils seront exempts de la crainte et des supplices. » A Dieu ne plaise, chrétien, qu'Al-Mansoûr puisse être accusé jamais d'avoir troublé dans leurs prières, quelles qu'en soient la langue et la forme, les créatures qui rendent gloire au Créateur, surtout dans les trois religions qui sont la seule et même religion. Retourne à ton maître, dis-lui que j'approuve ses scrupules, et que la trêve de trois jours est conclue. Que la colère d'Allah tombe sur celui qui enfreint sa promesse ! »

Ayant reçu cette réponse par la bouche du truchement, le prélat espagnol fit une profonde inclination, puis il se retira, reconduit jusqu'à mi-chemin du pont par l'escorte qui l'avait amené. En rejetant la demande du roi de Léon, Al-Mansoûr eût manqué à la tolérance et à la générosité dont se glorifiaient justement les Arabes ; mais il eût manqué de même à ses devoirs de prudence, si, confiant en la foi toujours douteuse et souvent violée des chrétiens, il ne se fût mis en garde contre une embûche possible, tendue avec cette subtile adresse dont les peuples encore à demi-sauvages étonnent maintes fois les plus civilisés. Ses précautions ne furent pas vaines. Trois heures après le coucher du soleil, les *atalayas* se replièrent en courant sur les postes avancés, et bientôt, au cri de *Santiago y cierra España* [1], répondirent

[1] Littéralement : *Saint-Jacques, et attaque, Espagne.* — On peut voir dans le *Don Quichotte* (*parte II, cap.* 58) la singulière explication que donne Sancho Panza de ce vieux cri de guerre.

mille cris semblables, poussés, comme des hurlements, dans les ténèbres. Les Espagnols, à la faveur de la nuit, avaient en silence franchi le pont et l'étroite plaine qui séparait les deux camps; ils espéraient surprendre les Arabes endormis sur la foi de la trêve. Mais à peine eurent-ils jeté tous ensemble ce cri de guerre, ce cri de mort, qui devait, comme les trompettes de Gédéon, porter l'épouvante parmi les nouveaux Philistins, que des feux s'allumèrent soudainement sur toute la ligne d'enceinte, et les archers musulmâns, cachés derrière les palissades, firent pleuvoir une grêle de flèches sur les assaillants que des lueurs éclatantes montraient à leurs coups. Ceux-ci, surpris eux-mêmes par cette résistance inattendue, tournèrent le dos sans combattre; et, laissant bon nombre de morts et de blessés, ils regagnèrent les abris du pont avec toute la vitesse de la fuite, plus grande habituellement que celle de l'attaque. Quelques partis de cavaliers berbères, lancés à leur poursuite, coupèrent la retraite aux moins agiles. Ceux qui n'osèrent passer la rivière à la nage durent jeter leurs armes et demander à genoux merci, pour obtenir de conserver la vie en perdant la liberté, et de faire, comme esclaves, partie du butin général [1].

Le reste de cette nuit, où s'étaient trouvées aux prises la fourberie espagnole et la prudence arabe, se passa en apprêts réciproques pour la grande épreuve du lendemain. Al-Mansoûr voulait châtier sans délai la perfidie

[1] Comme on l'a vu dans le récit des événements historiques, cette ambassade et cette agression eurent lieu réellement la veille de la bataille de Zalakah, livrée en 1086 par l'Almoravide Youzef au roi de Castille Alphonse VI.

de Bermudo, et celui-ci, qui savait bien avoir éveillé l colère de son terrible ennemi, se disposait à une résistance acharnée. Dès que l'aube commença de poindre dès qu'on put, selon l'expression du Livre, distinguer un fil blanc d'un fil noir, les deux armées se virent en présence. Prévoyant une attaque de front, les Espagnols avaient rempli de leurs épaisses masses d'infanterie tout l'intervalle qui séparait leur camp de la rivière. Mais ils se trompaient sur l'intention d'Al-Mansoûr. Le hagib avait trop d'expérience des choses de la guerre pour engager sa cavalerie sur l'étroit passage d'un pont défendu par des tranchées, des ravines et des épaulements ; ce n'était point un siége qu'il voulait faire, mais une bataille qu'il voulait livrer. Au lieu donc de se mettre en marche par le chemin qu'avaient suivi les Espagnols dans leur attaque nocturne, l'armée arabe avait quitté son camp par les barrières opposées, et s'étendait, en une ligne immense, sur le bord du Tormès, bien au-dessous du passage que gardait l'ennemi. Aux premières lueurs du crépuscule, les guides, qui avaient reconnu et sondé, la veille, tout le cours de la rivière, se jetèrent à l'eau pour aller marquer, sur l'autre rive, les points de plus facile abord. Aussitôt toutes les *taïfas*, précédées de leurs officiers qui maintenaient l'ordre des rangs, mirent ensemble leurs chevaux à la nage, la plupart des cavaliers menant en croupe un des fantassins armés de l'arbalète, et la rivière disparut quelques moments sous la multitude armée qui couvrait ses eaux. Les Espagnols étonnés virent exécuter ce passage avec toute la promptitude et la régularité d'une simple manœuvre. A voir l'armée arabe déjà rangée sur l'autre rive en

ordre de bataille, on eût dit qu'à la voix d'Al-Mansoûr, les flots obéissants s'étaient ouverts, comme autrefois ceux de la mer Rouge devant le prophète des Hébreux, ou s'étaient durcis et solidifiés comme ceux du lac de Génésareth sous les pieds du prophète des chrétiens.

Tournés dans leur première position par la manœuvre d'Al-Mansoûr, les Espagnols opérèrent avec célérité un mouvement de conversion, afin de présenter toujours à l'ennemi leur front de bataille. Dans cette seconde position, ils se trouvaient placés, en avant de leur camp, comme ils l'avaient été d'abord en arrière du pont. Les Léonères, les Galiciens et les Asturiens, réunis sous le commandement du roi Bermudo, formaient, au centre de leur ligne, une énorme phalange carrée. L'aile droite, qui s'appuyait à la rivière, était composée des Castillans, tandis que les Navarrais et les Basques, dont les troupes volantes s'étendaient au loin dans la plaine, flanquaient, à gauche, le corps de bataille. Ainsi disposée, l'armée chrétienne avait cessé tout mouvement; serrés et profonds, ses rangs ressemblaient, dans leur silence et leur immobilité, à des murailles hérissées de fer. Au-devant, se tenaient les hommes couverts de cuirasses en fer ou en osier, ou de pourpoints bourrés de laine et revêtus de cuir; ils avaient pour armes des piques, des dards, des haches, des masses ferrées, des faux tranchantes, des faucilles recourbées, des bidents (1) et des tridents aux pointes de fer aigu. Derrière eux se tenaient les archers et les frondeurs. La cavalerie arabe,

(1) C'étaient des espèces de fourches dont le fer avait la forme d'un croissant.

qui s'avançait au pas, aurait pu de ses longues colonnes envelopper les masses ennemies ; mais la rivière et l'enceinte du camp fortifié couvraient celles-ci sur un de leurs flancs et sur leurs derrières ; il fallait les prendre de front, ou d'angle, et les aborder sur le terrain qu'elles avaient choisi. Al-Mansoûr, qui n'aurait obtenu, en attaquant les ailes, qu'à les faire replier sur le centre, dont il aurait augmenté la force, résolut de porter tout son effort contre le corps principal ; bien certain, s'il parvenait à l'entamer, que sa déroute, en séparant les corps détachés, entraînerait celle de l'armée entière. Il envoya quelques troupes berbères, sous les ordres de Souléïman et d'Abd-al-Malek, pour occuper, plutôt que pour combattre, les Castillans d'un côté, les Navarrais et les Basques de l'autre, se réservant, pour lui-même et ses Arabes, l'attaque principale.

En marchant à l'ennemi, les troupes récitaient l'oraison du combat. Comme *imâm* suprême de l'armée, Al-Mansoûr, pour donner le signal de la prière, était descendu de cheval, et, s'agenouillant, s'était prosterné la barbe dans la poussière. Alors, chacun des chefs de *taïfas,* se plaçant à la droite du premier rang de ses escadrons, fit à son tour l'office de l'*imâm*, et ses cavaliers, de même que les fidèles à la mosquée, répétaient après lui la courte prière avant la bataille. « O Seigneur, disaient-ils comme autrefois les guerriers de David prêts à combattre ceux du géant Goliath, ô Seigneur, ac« corde-nous la constance et le courage; affermis nos « pas, et viens nous secourir contre un peuple infi« dèle. » On voyait de loin en loin, dans les rangs, des guerriers qui portaient sur la tête une couronne de

fleurs. Ceux-là, pour racheter quelque faute, ou par excès d'austère piété, avaient juré de mourir martyrs (1), et ils marchaient au combat parés comme les victimes des anciens sacrifices.

Au moment où, remonté sur son cheval de guerre et gagnant le haut d'une colline, Al-Mansoûr allait donner des ordres pour que l'armée s'ébranlât, un baron chrétien sortit des rangs de l'armée ennemie, et s'avança seul sur le champ de bataille. De haute stature et de larges épaules, portant sur le corps une double cuirasse et sur la tête un large bourrelet en fer d'où s'échappaient, comme une crinière hérissée, ses longs cheveux roux, le chrétien montait un lourd et puissant cheval que couvrait une peau d'ours dont les griffes croisées lui pendaient devant le poitrail. Il s'arrêta au milieu de l'intervalle qui séparait les deux armées, et s'appuya sur le fer de sa lance, après l'avoir brandie trois fois contre les musulmans en signe de défi. C'était l'usage fréquent que des combats singuliers d'homme à homme précédassent les batailles de peuple à peuple. Al-Mansoûr, voyant le chrétien, appela du geste l'un de ses meilleurs officiers, Moushafa-al-Gamry. « Combien penses-tu, lui demanda-t-il, que mon armée contienne de braves capables de tenir tête à cet infidèle? En ai-je bien mille? — Pas autant, répondit Moushafa. — Cinq cents? — Moins encore. — Cent, ou cinquante tout au moins? — Je ne sais, répliqua le Gamry, s'il en est plus de trois. »

Cependant un *nahib* (capitaine) de la garde berbère s'était avancé contre le chrétien, et, plus hardi que pru-

(1) *Schéhyd.*

dent, voulait rompre une lance avec lui comme dans une passe d'armes. Mais, à peine ébranlé du choc, le chrétien traversa le Berbère de part en part, et, du bois de sa lance ensanglantée, chassa le cheval du vaincu vers l'armée espagnole, dont les cris célébraient la victoire de son champion. Un autre officier sortit des rangs d'une *taïfa* arabe. Averti par la funeste expérience de son devancier, il sut éviter la terrible lance du baron castillan, et parvint à le joindre d'assez près pour l'étreindre dans ses bras, espérant le renverser de cheval et l'accabler sous sa lourde armure. Mais d'une masse d'armes à pointes ferrées qui pendait à l'arçon de sa selle, le chrétien frappa l'Arabe sur la tête, lui brisa le crâne et l'envoya rouler sur le cadavre du Berbère. Des cris plus bruyants, plus sauvages, partirent de l'armée espagnole, tandis que l'armée musulmane, consternée, gardait un morne silence.

Al-Mansoûr appela de nouveau Moushafa. « Aurais-tu raison, lui dit-il, et ne se trouvera-t-il pas dans mon armée trois braves pour lutter contre cet infidèle? Va le tuer, Moushafa, ou j'y envoie mon fils, ou j'y vais moi-même, malgré ma barbe grise, car, par Allah, je ne puis souffrir ni cette bravade injurieuse, ni ce mauvais présage. » Moushafa s'élança sans hésiter. Le chrétien avait changé de cheval, et de nouveau, avec un dédain paisible, il s'était fièrement campé devant le front des lignes ennemies. Le Gamry l'eut bientôt rejoint. Dressé, l'épée à la main, sur son rapide étalon du Hedjaz, qui obéissait avec souplesse aux moindres mouvements de la bride ou de l'étrier, il se mit, comme un léger dogue autour d'un sanglier aux abois, à faire le siége de son

lourd et immobile adversaire, le harcelant, le fatiguant, lui donnant le vertige par d'incessantes attaques. Enfin, lorsque emporté par l'élan d'un coup furieux frappé dans le vide, le chrétien tombait sur le pommeau de sa selle, Moushafa lui enfonça dans le flanc, entre les cuirasses du dos et de la poitrine, sa fine lame indienne. Le colosse, à son tour, roula par terre tout sanglant. Sautant de cheval, et d'un second coup de cimeterre, Moushafa lui trancha la tête, la prit d'une main par les cheveux, saisit de l'autre la peau d'ours qui couvrait les flancs du cheval devenu libre, et rentra dans les rangs des Arabes, salué de leurs joyeux *halalis* (1).

A ce moment, un *kasséghi* (page), accouru du camp, fléchissait le genou devant Al-Mansoûr. Il venait lui présenter, avec un jeune faon serré dans des liens, une lettre pliée et scellée. C'était un présent du célèbre poëte syrien Saÿd-aben-Hassan-al-Rébaÿ, surnommé Abou'l-Olah, comme l'ancien poëte aveugle, lequel, venu l'année dernière de Bagdad à Cordoue, avait suivi dans son expédition contre les chrétiens du *Djouf* le hagib, qui l'avait appelé et retenu à sa cour. Al-Mansoûr ouvrit la lettre, et lut les vers suivants : « Asile de mes frayeurs, appui de mes dangers, reçois avec bonté le chant que je t'adresse. Ta main bienfaisante m'a toujours comblé de faveurs, comme la pluie qui féconde les herbes des prés, comme le ruisseau qui arrose les fleurs des jardins. Que le Dieu du ciel te couvre de son bouclier souverain, qu'il te bénisse et détourne de toi les traits de l'infidèle ! Je vois d'ici la poussière que soulèvent dans le prochain

(1) Le fond de cet épisode se trouve dans J. Conde (*parte II, cap.* 97).

bosquet de tamaris deux féroces léopards prêts à fondre sur une proie innocente. C'est moi, chétif, qui serais cette proie sans le secours de ton bras puissant; et ce reconnaissant serviteur, que tu as recueilli dans l'enceinte fortifiée de ta grâce, t'offre un jeune cerf avec une bizarre intention : Garcia je l'ai nommé, et tel que je te le présente garrotté de liens, si le ciel réalise mon augure, je verrai avant ce soir Garcia-ben-Ferdeland. Et maintenant, que de ton carquois, comme d'une nuée, les flèches tombent sur les ennemis de la foi. » Du présent de son poëte favori, venu en telle occasion, Al-Mansoûr aussi tira bon présage, et, plein de confiance, il commanda l'attaque.

Dès que les musulmans furent arrivés à portée du trait, les clairons sonnèrent, et quelques archers, détachés des rangs, commencèrent à engager l'action. Comme au tir de l'arc dans les joûtes, ils précipitaient leurs chevaux jusque sur le fer des lances espagnoles, et, les arrêtant court, décochaient leurs flèches, puis, faisant volte-face, essayaient d'échapper par la fuite aux flèches de l'ennemi. Ces armes volantes ne portaient pas seulement au loin les blessures du fer, mais souvent aussi les blessures plus mortelles du poison. Les Arabes en avaient trempé la pointe dans le suc de l'aconit, et les chrétiens dans celui de l'ellébore noir. Les premiers, suivant l'immémorial usage, jetaient, dans leurs rapides escarmouches, ces cris perçants et prolongés, ces cris d'*Allah hou Akbar*! (Dieu est grand!) que les Espagnols nommèrent *alaridos* (1). Pour ceux-ci, qui n'invoquaient qu'en attaquant leur

(1) Les Arabes avaient deux cris de guerre : le *tahlil*, courte prière qui se disait en engageant le combat : « Il n'y a de force, il n'y a de puissance

saint Jacques-le-Tue-Mores [1], ils gardaient un morne et profond silence. Mais on entendait s'élever, du milieu de leurs rangs, les voix solennelles des prélats et des moines qui chantaient sans interruption les versets du psaume de délivrance : *In exitu Israel de Egypto*.

Le nombre des tirailleurs arabes, lancés sur l'ennemi par petits pelotons, croissait incessamment. Bientôt leurs cris se confondirent; leurs armures, plus pressées, s'entre-choquèrent; et l'on voyait, devant les bataillons chrétiens, comme un tourbillon d'hommes et de chevaux, allant, venant, courant dans tous les sens. Des jets de poussière grise s'élevaient sous leurs pieds, roulés par le vent, et de ce nuage épais, que le reflet des armes sillonnait d'éclairs, tombait une pluie de flèches toujours renouvelée, toujours grossissante. Les Espagnols, fixés à leurs places, n'avaient pas reculé d'un pas. Aux morts, aux blessés, succédaient de nouveaux combattants, et les rangs, également pressés, continuaient à présenter partout une masse impénétrable. Ils avaient eu de nombreux vides à remplir; mais un monceau aligné des cadavres d'hommes et de chevaux tombés aussi sous leurs coups formait devant eux comme un rempart, et rendait plus difficile, plus périlleuse, l'approche de cette vivante citadelle.

Al-Mansoûr voulut mettre fin à ce carnage inutile. Sur son ordre, porté dans la mêlée, les troupes volantes des archers se dispersent, s'éloignent, laissent vide le champ de leurs meurtrières évolutions. Alors les esca-

« qu'en Dieu, suprême et tout-puissant; » et le *takbir*, ou simple exclamation : « Dieu est grand, » qui se répétait tant que durait le combat.

(1) *Santiago-Matamoros*.

drons d'élite s'ébranlent, dirigés par le général de l'armée qui les tenait en réserve, et la masse impétueuse des cavaliers arabes va heurter de front la masse immobile de l'infanterie chrétienne. De ce choc dépend le succès de la bataille. Deux fois les guerriers d'Al-Mansoûr, debout sur leurs selles et la lance en arrêt, se sont précipités au galop contre la massive légion; deux fois les flots de la furie arabe se sont brisés sur l'écueil de la constance espagnole. Impassibles au milieu des effrayants *alaridos*, impassibles devant le choc plus effrayant des cavaliers qui ébranlent la terre, les chrétiens présentent froidement le fer de leurs longues piques et de leurs fourches aiguës à la tête des chevaux, qui, se cabrant, roulent avec leurs maîtres dans la poussière.

A la seconde attaque, repoussée comme la première, les rangs des escadrons arabes sont rompus, sont abandonnés. Des chevaux errent sans maîtres sur le champ de bataille, et des hommes sans chevaux. Une foule de braves sont tombés sur le mur de cadavres que les chrétiens ont élevé devant eux; les autres, découragés, regagnent en désordre les bords de la rivière qu'ils ont franchie le matin. Al-Mansoûr, le désespoir dans l'âme, a vu fuir ses meilleures *taïfas*, ses plus nobles tribus, celles dont l'effort, rarement nécessaire, n'avait jamais été ni vain, ni douteux. Il n'avait plus de réserve, plus d'armée; il était vaincu, pour n'avoir pu vaincre. Impuissant à faire entendre de cette multitude tumultueuse sa voix imposante et respectée, Al-Mansoûr s'élance au-devant des fuyards. Il arrache de son front ce turban qui les a tant de fois guidés à la victoire; il jette son épée, il saute à bas de son coursier fumant, et mettant dans la

poussière sa tête nue, sa barbe vénérable, il se couche étendu sur la terre, montrant à ses soldats que, pour aller plus loin, ils doivent fouler aux pieds le corps de leur général. Cette éloquente pantomime, plus prompte que le discours, est aussi d'un plus prompt effet. Tous les chevaux sont arrêtés, comme retenus par une seule pensée; toutes les âmes sont pénétrées à la fois par la honte, par le repentir, par la soumission, par le sentiment du devoir, de l'honneur et du dévouement. La voix des chefs est entendue; les rangs se reforment; on s'anime, on s'encourage, on s'exalte, et tous ces guerriers, dispersés naguère comme des ramiers dont un vautour a traversé la troupe, réunis maintenant sous leurs drapeaux, reviennent au combat en jurant de préférer la mort à l'ignominie d'une fuite nouvelle, et de vaincre pour le nom d'Allah. Le hagib a saisi des mains de son *alferez* l'étendard du khalyfe; il marche à la tête des escadrons; il les forme, les échelonne, les ramasse en une colonne profonde, et montrant sur les rangs ennemis la place où doit se concentrer tout leur effort, il donne le signal d'une charge désespérée. Cette impétueuse phalange, lancée à toute bride, va frapper comme une baliste contre la muraille d'hommes que lui opposent les chrétiens. Ceux du premier rang, poussés par les rangs qui les suivent, dressent leurs chevaux contre les lances espagnoles; atteints dans le poitrail, ces animaux, par un aveugle instinct, s'enfoncent sur le fer qui les perce, et leur corps, emporté par l'élan de la course, écrase de son poids l'ennemi qu'ils ont désarmé. D'autres cavaliers les suivent, et d'autres encore; ils se jettent dans les rangs entamés, pour tomber aussi, mais pour agrandir l'ou-

verture; et bientôt, comme un fleuve qui ronge et emporte sa digue, la cavalerie arabe s'infiltre par mille issues dans le carré rompu de l'infanterie espagnole. Alors tout est consommé; la résistance et la fuite sont devenues également impossibles. Divisés, enveloppés, foulés aux pieds des chevaux, les fantassins ne peuvent ni frapper de leurs longues armes, ni parer les coups qui leur sont portés d'en haut. Il faut se rendre, ou périr.

La seconde ligne des chrétiens, où se trouvaient le roi Bermudo et ses principaux barons, se mit aussitôt en retraite. Recueillant les débris des bataillons enfoncés, et présentant un front redoutable aux archers musulmans jetés à sa poursuite, elle recula sans désordre jusqu'aux limites du camp, dont elle enleva, au passage, les objets les plus précieux et les plus sacrés; puis elle disparut dans les montagnes qui entouraient d'une enceinte de rochers la plaine du combat. Comme Al-Mansoûr l'avait prévu, la défaite des troupes du roi de Léon avait été celle de toute l'armée. Les ailes étaient vaincues aussi, mais toutefois avec des chances bien différentes. Abd-al-Malek, que la tendresse paternelle n'avait exposé qu'au moindre péril, après avoir contenu les Navarrais par sa seule présence, les avait vus, comme tous les corps auxiliaires, lâcher pied dès que l'action s'était animée; et les Basques, d'abord plus fermes, avaient cédé pourtant à la vue du désastre de leur corps de bataille. Le jeune *Al-Modhaffer* ramenait dans les rangs de sa cavalerie une longue colonne de prisonniers, attachés par chaînes de cinquante hommes.

Pour les Castillans, ils avaient dignement soutenu leur renommée de bravoure et de fidélité. En voyant

plier, sous l'effort des escadrons arabes, la première ligne des Léonères, le vaillant comte Garcia, pour porter secours à son suzerain, avait voulu percer cette nuée de Berbères qui escarmouchaient autour de ses rangs et le tenaient éloigné du combat décisif. De son côté, mettant à profit le mouvement téméraire du comte de Castille, Souléïman avait aussi commandé l'attaque. Une mêlée terrible, sanglante, s'était engagée comme au fort de la bataille. Marchant à la tête de ses guerriers, et servant, du haut de son cheval, de point de mire aux archers ennemis, le trop brave Garcia tomba presque aussitôt sous leurs flèches. Les Castillans, restés sans général, s'étaient repliés sur les bords du Tormès, et gardaient, au milieu de leurs rangs pressés, le corps du comte expirant. Mais, dans cette position, la retraite leur était coupée; ils se trouvaient enveloppés de toutes parts. Tandis que les Berbères de Souléïman, suivant le cours du fleuve, occupaient la rive où s'était livré le combat, les Arabes d'Al-Mansoûr revenaient de la poursuite des Léonères en remontant le fil de l'eau sur la même rive, et les Castillans se trouvaient de la sorte enfermés dans un demi-cercle dont l'armée musulmane formait l'arc et le Tormès la corde. Cernés ainsi par toutes les forces ennemies, les soldats du comte ne pouvaient pas même essayer de franchir la rivière à laquelle ils étaient acculés, car l'infanterie musulmane laissée à la garde du camp, ayant vu l'heureux résultat de la bataille, était accourue se ranger sur la rive opposée, où elle présentait au passage un obstacle invincible.

Al-Mansoûr, d'un signe de la main, retint ses troupes

qui s'apprêtaient, échauffées par le carnage, à écraser ce dernier débris de l'armée chrétienne. Il voulait épargner la vie de tant d'hommes; il voulait, au lieu d'abreuver inutilement la terre d'un sang généreux, donner des bras aux champs de son pays, à ses vaisseaux, à ses mines, à ses monuments. Un héraut partit pour sommer les Castillans de rendre les armes, et leur promettre à ce prix la vie sauve. Debout sur une éminence, au milieu de son armée, Al-Mansoûr suivit des yeux son messager, qui s'approcha des vaincus un rameau vert à la main, et, s'arrêtant à quelque distance, leur fit entendre les paroles de clémence dont il était chargé. Les rangs des Castillans s'étaient ouverts à son approche, et l'on put distinguer, au centre de leur épais bataillon, le corps du comte Garcia qui gisait mourant sur un brancard formé de bois de lances. Une confrérie de moines, reconnaissables à leurs longues robes de laine brune, l'assistait à ses derniers instants. La voix du héraut d'Al-Mansoûr était arrivée jusqu'à lui. On le vit soulever avec effort sa tête nue et pâle, que voilaient de longs cheveux sanglants. Un mot sortit de ses lèvres, puis il retomba sans vie sur sa rude couche de guerrier. Aussitôt les moines qui l'entouraient, élevant les bras au ciel, entonnèrent ces paroles : *Requiem æternam dona nobis, Domine;* et tous les guerriers castillans, tombant à genoux, les mains jointes, la tête inclinée, se mirent à répéter en chœur les lugubres psalmodies de l'office des morts. C'était leur réponse à la sommation du héraut. Al-Mansoûr contemplait, dans un pieux recueillement, l'étonnant spectacle qu'offraient ces victimes résignées du devoir et de la foi. Emu de pitié, frappé

d'admiration, il sentait couler ses larmes au concert lointain de ces martyrs qui priaient sur eux-mêmes, et chantaient l'hymne de leurs funérailles.

Souléïman s'approcha : « Fils d'Amer, lui dit-il, pourquoi le signe de ta main n'a-t-il pas ordonné déjà le châtiment de ces chiens maudits dont les aboiements nous bravent en insultant le ciel ? »

« Fils d'Al-Hakem, reprit Al-Mansoûr, ne sais-tu point qu'il est écrit : « Celui qui tuera un homme sans en éprouver de violence sera puni comme le meurtrier de tout le genre humain ; et celui qui aura sauvé la vie à un homme sera récompensé comme le sauveur de tout le genre humain ? » — Faites place, enfants d'Ismaïl, faites place ; que ces chrétiens vivent, et qu'ils bénissent le nom d'Allah, clément et miséricordieux ! »

En même temps, son bras étendu commandait aux Arabes de quitter la rive du Tormès, et ses légions obéissantes, reculant à petits pas comme les flots qu'une force invisible retire chaque jour des grèves de l'Océan, rendirent aux martyrs chrétiens le chemin de la vie et de la liberté. En voyant tout à coup s'ouvrir un passage au travers des escadrons ennemis, les Castillans crurent que le ciel accordait un prodige à l'âme déjà bienheureuse de leur prince expiré. Oubliant le péril, oubliant de combattre, ils se levèrent dans la joie et dans la confiance d'une délivrance miraculeuse. Les moines prirent sur leurs épaules, comme une arche d'alliance, les reliques du saint comte, et tous les guerriers, sans interrompre leur prière, se mirent en marche à sa suite, la tête nue, les armes basses, et rangés comme en un grand convoi.

Au moment où cette procession chrétienne commençait, spectacle inouï, à défiler devant les rangs immobiles des Arabes, l'armée victorieuse entonnait aussi le chant de triomphe enseigné par le Koran : « La victoire vient de Dieu ; » tandis qu'une colombe, envolée du camp, et gagnant à tire d'aile le haut minaret de la mosquée de Cordoue, allait annoncer au khalyfe que son hagib avait une fois de plus mérité le nom d'Al-Mansoûr (1).

(1) C'est au moyen d'un pigeon apporté de Séville que l'émyr Aben-Abêd annonce à son fils Raschyd la victoire de Zalakah. (Voir J. Conde, *parte III, cap.* 17.)

CHAPITRE III.

LES ACADÉMIES.

Après sa victoire du Tormès, qui lui avait ouvert l'entrée des provinces espagnoles; après le sac de Toro, de Zamora, de Bragance et de Tuy, dont elle fut suivie; enfin, après l'exacte répartition du butin légal, et les grands repas militaires auxquels il conviait tous les soldats qui s'étaient distingués, Al-Mansoûr, ayant licencié son armée à la fin de la campagne, était rentré dans son palais de Cordoue. Un hiver sans neige et sans frimas avait aussi rendu aux habitations de cette capitale les familles nobles qui se dispersent, pendant la saison des fleurs et des fruits, dans ce vaste damier de jardins clos de haies d'aloès qui s'étend de Cordoue jusqu'à Médynat-al-Zohrah, de la rive du fleuve jusqu'au sommet des premiers coteaux de la Sierra-Morena. Tous les riches Arabes avaient abandonné momentanément les travaux de jardinage et d'agriculture qu'ils se font gloire de diriger eux-mêmes avec le zèle éclairé que mérite la

première des sciences. Ils étaient, pendant le repos de la nature, revenus aux sciences, moins utiles peut-être, mais plus variées, plus brillantes et plus nobles, qui se cultivent au sein des cités. Al-Mansoûr comptait parmi ses devoirs les plus impérieux celui de favoriser le goût de ses compatriotes pour les travaux de l'intelligence, et de répandre parmi les nations diverses qu'il gouvernait au nom du khalyfe les bienfaits d'une civilisation dont ne jouissaient encore pleinement que les tribus de noble race. Doué d'une si vaste mémoire qu'il connaissait, par leur nom et leur vie, tous les hommes importants de l'empire dans l'ordre civil, comme tous les bons soldats de ses armées, souvent, néanmoins, il entrait à l'improviste dans les colléges et les *madrézah*, se mêlait aux écoliers pour assister à leurs leçons, donnait des louanges aux maîtres habiles, des prix aux meilleurs élèves, et pouvait ainsi choisir avec discernement parmi eux les *khadys*, les *mokrys* et les *khatybs* (1).

Un jour, Al-Mansoûr sortit de bonne heure de son palais d'Al-Ameria, tant de fois célébré par les poëtes (2). Il avait quitté la somptueuse robe du hagib pour revêtir le simple *khalaa*, le manteau du savant (3) ; et, sans suite, sans escorte, n'ayant pour compagnie que ses deux fils Abd-al-Malek et Abd-al-Rhaman, il alla visiter les académies, qui, en l'élisant parmi leurs membres, avaient

(1) Les juges, les lecteurs et les prédicateurs.

(2) Ahmed-ben-Mohammed al Mokéri a dit du palais d'Al-Mansoûr : « Les architectes qui l'ont bâti ont eu dessein de transporter à l'édifice les diverses qualités du prince. De sa forte poitrine ils ont fait la largeur du bâtiment, et de l'éclat de son front, le jour brillant qui l'éclaire ; de sa renommée, ils ont formé le faîte, et de sa patience, les fondements de l'édifice. »

(3) Semblable pour la forme aux manteaux des universités anglaises.

ajouté à tous ses titres le titre dont il s'énorgueillissait davantage. Lui-même était fondateur d'une académie d'humanités, qui n'admettait dans son sein que des hommes d'une science éprouvée, connus par d'utiles ou ingénieux ouvrages, et qui fournissait aux colléges de Cordoue les professeurs des hautes études (1).

Près de la porte d'Occident, au sommet de l'amphithéâtre de blanches maisons qui tracent devant le fleuve des lignes successives de terrasses nivelées, semblables aux gradins d'un cirque, s'élève, isolée au milieu des autres habitations, la demeure d'un Arabe noble et riche. Quatre corps de logis, égaux et semblables, forment une cour carrée sur laquelle s'ouvrent les fenêtres de tous les appartements, car, sauf la porte d'entrée qui donne accès dans un assez long vestibule (2), les murailles extérieures ne sont percées d'aucune ouverture. D'un côté de la maison est le *sélamlik* (3), l'habitation des hommes; de l'autre, le *harem* (4), l'habitation des femmes; entre les deux, le *mabéÿn*, appartement intermédiaire où réside seul le père de famille. L'étage supé-

(1) J. Conde, *parte II, cap.* 98.

A ceux qui douteraient que le tout-puissant hagib allât se mêler aux conversations des savants, je citerai cette courte et substantielle notice de Casiri sur Al-Mansoûr «.... *Almanzor..., rege inconsulto, suo omnia nutu moderabatur. Prælia bis singulis annis committere solitus, victor semper nunquam victus ab acie discessit. Insignis quoque fuit litterarum fautor, quippe qui viros eruditos honoribus et præmiis ita est prosequutus, ut eorum dissertationibus frequentissime interesset.* »

(2) En Andalousie, on nomme encore ce vestibule *zaguan*, de son nom arabe.

(3) L'*andrôn* des Grecs.

(4) Le *gynécée*.

rieur forme, par son avancement au-dessus des habitations de plein pied, une galerie quadrangulaire que soutiennent des colonnes de marbre blanc. Au centre d'une mosaïque de marbre semblable dont la cour intérieure est pavée, jaillit une fontaine d'eau vive, qu'un épais bosquet de grenadiers, de myrtes, de lauriers blancs et roses, ombrage de ses rameaux entrelacés. Quand l'été règne, cette cour est abritée, pendant toute l'ardeur du jour, par une toile aussi grande qu'elle-même, suspendue à la hauteur des terrasses, et qu'un seul homme, au moyen de quelques poulies, peut étendre ou plier comme une voile de navire. Après le coucher du soleil, dès que la fraîcheur de la nuit invite à quitter les chambres closes et obscures qui servent de retraite durant le jour, on enlève ce *velarium* pour laisser pénétrer la brise du soir, on allume les lampes d'argent suspendues entre les colonnes de la galerie, et la famille arabe se réunit avec ses amis et ses proches dans cette espèce de temple domestique. Pendant l'hiver, il est abandonné. Un vaste salon le remplace, ouvert dans le *mabéÿn* en face de la porte d'entrée, et de l'autre côté de la cour, qui devient alors son vestibule. Ce salon, éclairé d'en haut, occupe le bâtiment central dans toute son élévation, et presque aussi dans toute sa largeur. A la base de la coupole d'où vient la lumière du jour, on aperçoit de petites fenêtres, garnies d'un treillis de bois, qui donnent dans les appartements de l'étage supérieur. C'est par là que les femmes peuvent voir sans être vues, et entendre, sans s'y mêler, la conversation des hommes. Jusqu'à hauteur d'appui, les murailles sont garnies de ces brillants carreaux de porcelaine peinte qu'on nomme

azoulaï (1); et les lames de marbre blanc qui revêtissent le reste des murs intérieurs, ainsi que les lambris de bois de cèdre dont se forme le plafond, sont entièrement couverts de ces petits ornements, gracieux et bizarres, à la fois ciselés et peints, qui se croisent, se mêlent, s'entrelacent, se répètent à profusion, pleins de caprice dans leur symétrie, et qu'un poëte arabe comparait ingénieusement aux mille traces confuses qu'une troupe de pigeons laisse sur la terre molle, en s'abattant au bord d'un fleuve (2).

C'est dans cette pièce d'honneur que le vieillard Mohammed Abou-Amer al-Moncarral réunissait les membres de l'académie de l'histoire, qu'il avait fondée à Xativa dans les dernières années du règne d'Al-Hakem II, et transférée depuis à Cordoue. Ses *convives au festin de l'esprit* étaient assis, les jambes croisées, sur les épais coussins (3) d'un divan circulaire, dont le dossier s'appuyait contre les *azoulaï* des murailles. Au centre du tapis de Perse qui couvrait les dalles de marbre de ses feuilles de laine et de ses fleurs de soie, un vaste poêle d'airain, nommé *tanndour*, caché sous une table carrée que recouvrait un tapis semblable, répandait la douce chaleur des charbons allumés sous la cendre, tandis qu'une fumée aromatique s'échappait de quatre cassolettes d'argent, où brûlaient à la fois l'encens, l'aloès, le musc et l'ambre. La salle, en outre, était ornée de plusieurs élégants vases chinois où croissaient ces fleurs

(1) En espagnol *azulejos*.

(2) On trouve encore d'anciens salons arabes dans quelques maisons de Cordoue et de Séville.

(3) Encore nommés par les Espagnols *almohadas*.

rares et précieuses qu'on arrose avec des eaux colorées pour leur donner des nuances plus riches ou plus bizarres.

L'assemblée, que présidait le savant Ahmed-ben-Mohammed Abou-Bekr al-Razy [1], auteur d'une Histoire des Emyrs d'Espagne et d'une Description générale de Cordoue, avait commencé son docte entretien, lorsque Al-Mansoûr parut avec ses fils. Il salua en entrant, et les académiciens s'inclinèrent à leur tour devant le hagib, en portant la main gauche sur le cœur et la main droite sur le front. C'était à la fois le salut de l'affection et celui du respect, le salut qu'on offre aux amis et celui qu'on rend aux supérieurs. Al-Mansoûr prit modestement sa place à la suite du dernier venu, et la conférence, un moment interrompue par son arrivée, reprit aussitôt son cours.

« Fils d'Amer, lui dit Al-Razy, ta glorieuse histoire fournira de nombreux chapitres au livre qui nous occupe aujourd'hui. « La guerre est une ruse, » a dit le Prophète. Nous voulons rappeler à la mémoire de nos fils les ruses de guerre dont nos pères se sont aidés dans leurs saintes entreprises, sans manquer toutefois aux devoirs de la loyauté, car si les stratagèmes sont permis toujours, toujours les perfidies méritent anathème. Je rappelais à ce propos l'exemple de Zobéïr, quand l'Egypte fut prise sous le saint khalyfe Amer [2]. Les Arabes étaient commandés par Abd-Allah-ben-Saad; les Grecs par le patrice Grégoire. Père d'une fille célèbre par sa

[1] L'historien que nous appelons Razès, mort en 991.
[2] Appelé depuis Omar par les Turcs.

beauté, Grégoire avait promis sa fille et cent mille pièces d'or à quiconque tuerait Abd-Allah ; ce qui intimidait Abd-Allah, et le retenait inactif sous sa tente. Son ami Zobéïr lui conseilla de publier à son tour que quiconque tuerait Grégoire, aurait la fille de Grégoire et les cent mille pièces d'or. Grégoire à son tour trembla, et la grande bataille de Yakoubé ne fit qu'achever sa défaite. »

Un vieillard se leva et dit : « Il est peu de ruses plus ingénieuses que celle dont se servit le chrétien Tadmir [1] dans le temps où l'épée de nos guerriers, ouvrant un chemin aux saintes paroles du Livre, apportait à l'Occident la lumière de l'Orient. Vaincu, comme le roi Roudérik, abandonné des siens, il s'était renfermé dans les murs d'Orihuela, et voyait déjà la poussière de la plaine s'élever sous les pas des cavaliers d'Abd-al-Azyz. N'ayant plus d'hommes d'armes pour défendre les remparts de sa dernière place, il y fit ranger les matrones et les vierges, qui avaient croisé leurs longs cheveux sur les lèvres et sous le menton pour imiter la barbe des guerriers. Il sortit alors, comme un général qui offre la paix ou la guerre, et, au lieu de régler sa rançon, il fit un traité d'alliance. Le généreux fils de Mouza admira l'esprit du chrétien, et lui laissa le gouvernement de la contrée ; c'est celle que nous appelons encore *Terre de Tadmir* ().

Quand le vieillard se fut assis, l'un de ses voisins prit la parole : « Au fils de Mouza, dit-il, devait plaire, en

[1] Le comte goth Théodomir.

[2] La province de Murcie.

effet, la ruse du chrétien, car c'était par une ruse semblable que son père avait pris, sans mort et sans blessure, la grande ville de Mérida, si grande que nos soldats n'auraient pu envelopper ses murailles en se rangeant tous à l'entour comme les perles d'un collier, et si forte qu'elle semblait l'œuvre des génies. Les envoyés de la ville se rendirent dans la tente de Mouza pour lui proposer des conditions de paix. Ils trouvèrent le vénérable émyr avec une longue barbe d'argent, telle que la lui avaient faite les fatigues de cent batailles et la neige de quatre-vingts hivers. Mouza promit sa réponse pour le lendemain, voulant, disait-il, prendre conseil de la nuit. Dans l'intervalle, il accourcit sa barbe et la teignit en noir; il peignit de rose ses lèvres et ses joues, et quand les envoyés revinrent au matin, ils eurent peine à reconnaître, dans le jeune-homme au frais visage qu'ils voyaient devant eux, le vieillard blanchi qu'ils avaient quitté la veille. « Rendons-nous, dirent-ils à leurs frères en retournant dans la cité; comment pourrions-nous résister à des hommes auxquels le ciel a donné le pouvoir de rajeunir? »

Un troisième académicien se leva : « En vérité, dit-il, Mouza fils de Nossaÿr, ce héros gloire du Hedjaz, méritait de commander aux vainqueurs du Mahgrêb et de l'Andalousie, moins par la grandeur de son courage que par la supériorité de son esprit. Quand il eut abattu sous son glaive, avec la force du lion, toutes les tribus berbères, ne fallut-il pas employer la prudence et l'adresse du serpent pour déraciner de leur entendement les vieilles idolâtries, pour y substituer la lumière de l'islam, pour faire, de ces indomptables ennemis, les

soldats de sa propre armée? Et quand il résolut de passer, avec leur secours, le détroit du mont de Thâryq [1], quand il voulut donner l'Europe au chef des croyants après lui avoir donné l'Afrique, n'était-ce point par une espèce de ruse ingénieuse que, dépeignant cette terre inconnue au khalyfe Walid, il disait : « Elle est supérieure au *Scham* [2] pour la beauté du ciel et de la terre; à l'*Yémen* [3] pour la douceur du climat; à l'*Hind* [4] pour ses fleurs et ses parfums; au *Misr* [5] pour ses fruits; au *Syn* [6] pour ses métaux précieux? »

Al-Moncarral, s'étant levé, dit à son tour : « Sans doute cette peinture de notre Andalousie était propre à toucher le cœur du chef des croyants, comme celle que faisait autrefois de la terre promise Mouza le sauvé des eaux [7], pour arracher les fils de Sion à l'esclavage des filles idolâtres de Memphis; mais je préfère pourtant la description que le vainqueur d'Alexandrie, Amroû-ben-Alâs, envoyait au khalyfe Amer de la terre conquise par ses armes. La voici, telle que l'a recueillie le grand historien Abou'l-Faradj : « Commandeur des croyants, l'Egypte est une masse de terre noire et de plantes vertes, située entre une montagne pulvérisée et une plaine de sable rougeâtre. La distance d'Assouân [8]

(1) *Djébal-Tharyq*, Gibraltar.
(2) Ou *Schamah*, la Syrie.
(3) L'Arabie Heureuse.
(4) Ou *Hindoustân*, les Indes.
(5) L'Égypte.
(6) La Chine.
(7) Moïse.
(8) L'ancienne Syène, où fut exilé Juvénal, où Davoust battit les Mame-

à la mer est celle que peut parcourir un homme à cheval en trente jours. Du fond de la vallée, coule une source abondante sur laquelle reposent, la nuit et le jour, les bénédictions du Très-Haut, et qui s'élève et s'abaisse périodiquement, comme le pouls de l'homme, selon les révolutions des deux plus grands astres du firmament. Quand la sagesse de la Providence ouvre annuellement les caisses de cristal qui alimentent les canaux du Nil, ceux-ci ne suffisent plus à contenir les trésors qu'Allah leur dispense. Alors le fleuve, orgueilleux comme le vainqueur de cent batailles, se répand dans les campagnes submergées. Les habitants des cités et des villages communiquent entre eux dans des barques peintes qui ressemblent, en coupant les ondes, à des bouquets de fleurs printanières apportés par les brises qui rafraîchissent les bosquets du paradis. En se retirant, la lymphe bienfaisante dépose un épais limon qui récèle les germes de la richesse de l'année. La multitude des laboureurs qui se répand alors dans la plaine peut se comparer aux essaims d'abeilles qui nichent dans les troncs des cèdres du Liban. Le fouet du fermier et l'espérance d'une abondante récolte les éveillent de leur indolence naturelle. Rarement leur espoir est déçu ; mais les richesses qu'ils tirent du blé, de l'orge, du riz, des légumes, des vergers et des troupeaux se partagent avec une injuste inégalité entre ceux qui travaillent et ceux qui possèdent. Enfin, suivant les vicissitudes des saisons, la face du pays se couvre de l'argent

louks en 1799. C'est une ville de la Thébaïde méridionale, située sous le tropique, au pied de la première cataracte du Nil.

des ondes, de l'émeraude des herbes et de l'or des épis. »

« Amroû-ben-Alâs, dit un académicien, à qui l'on attribue cette ancienne description de l'Egypte, fidèle encore aujourd'hui, et qui le sera tant que le Nil n'aura point changé son cours ni les *fellahs* leur vie misérable, Amroû-ben-Alâs est peut-être de tous les capitaines arabes celui qui a fait le plus usage des ruses et stratagèmes. Les Grecs chrétiens l'appelèrent le *Rusé*. Il le fut même à l'égard de son maître, Omar le Juste. En effet, marchant de la Syrie sur l'Egypte, il reçut du khalyfe une dépêche, écrite sur une brique, qui lui enjoignait de revenir sur ses pas, à moins qu'il n'eût déjà dépassé la frontière. Il fit avancer sa cavalerie à marche forcée, puis, ôtant la brique de son enveloppe, il lut à ses officiers l'ordre du commandeur des croyants. Alors on interrogea les habitants sur le nom et la situation du pays, et l'on apprit ce qu'Amroû savait bien par avance, que l'armée venait d'entrer sur la terre d'Egypte. Elle continua donc sa marche, et ce fut ainsi qu'Amroû donna au Koran l'ancien royaume des Pharaons. »

« Ce fut aussi, continua un autre membre de l'académie, par la ruse heureuse de son esclave Younis. Un jour qu'au siége d'Alexandrie, Amroû tentait témérairement d'enlever la citadelle à la tête de quelques guerriers, il fut pris avec cet esclave, et conduit devant le préfet des Grecs. Là, conservant toute la fierté de son maintien et de son langage, il allait se faire reconnaître, et déjà la hache d'un soldat chrétien se levait pour punir l'insolent prisonnier, lorsque Younis, frappant son maître au visage, lui commanda, d'un ton irrité, de garder le silence devant ses supérieurs. Trompé par la

présence d'esprit de l'esclave, le préfet renvoya Amroû à son propre camp pour se remettre à lui-même des propositions de traité. Il n'apprit son erreur que par les acclamations des soldats musulmans saluant le retour de leur général. »

« Mais ce fut bien Amroû lui-même, reprit le premier opinant, qui, par une ruse encore, donna le sceptre des khalyfes à Moawiah, l'illustre tige des Omméyades. La guerre civile durait depuis longtemps entre Aly, gendre du Prophète, et Moawiah son petit-neveu. A l'instigation d'Amroû, qui invoquait l'ordre donné par le Livre de remettre au jugement de deux arbitres les querelles entre musulmans, l'une et l'autre armée convinrent de s'en rapporter à la volonté d'Allah exprimée dans cette forme. Les partisans de Moawiah élurent Amroû pour arbitre, et ceux d'Aly firent choix du vieillard Abou-Mouza al-Achary. Plus crédule que son collègue, Al-Achary se laissa persuader que, pour rendre la paix à l'islam, il fallait déposer les deux prétendants et procéder à une élection nouvelle. Au jour fixé pour la sentence, les deux arbitres parurent entre les deux armées. Feignant pour le vieillard une profonde vénération, Amroû le força de rendre le premier son jugement. Al-Achary prononça donc la déposition du khalyfe Aly ; puis Amroû, le remplaçant dans la tribune, proclama pour successeur d'Aly le khalyfe Moawiah. Voilà comment Amroû planta dans la terre de Syrie le tronc des Omméyades, dont un rameau, transplanté dans notre Andalousie, abrite le peuple d'Allah sous son ombre glorieuse. »

« Cet Amroû-ben-Alâs, dit en se levant un jeune

homme placé près d'Al-Moncarral dont il était le gendre, passe généralement pour être né dans la tribu de Koraïsch, la plus noble des tribus puisqu'elle a donné le jour au Prophète de Dieu. C'est une erreur. J'ai trouvé, dans le Livre des généalogies d'Ismaïl-ben-Aly, qu'Amroû a pris naissance dans la tribu de Kaÿs, celle de mes pères, celle qui adorait Al-Sharaÿ-al-O'bour (1), avant que Mahomet (béni soit-il!) lui eût révélé le nom du vrai Dieu. Il faut donc l'appeler désormais Amroû-ben-Alâs al-Kaÿsy. »

« Jeune homme, s'écria un petit vieillard courbé par les années, j'approuve ta parole, et je rends hommage à ta science. Persévère dans le droit chemin. En vérité, je vous le dis : si l'on n'y prend garde, bientôt les familles seront mêlées et les tribus confondues comme les races de chiens qui gardent les troupeaux du Kaïrwan. A peine connaîtra-t-on le nom de son père, de son aïeul et de son bisaïeul; à peine saura-t-on de quel nom générique faire suivre son nom, et quels hommes, au milieu d'une multitude confuse, les lois du sang nous obligent d'aimer ou de haïr. Chacun veut être le rameau sorti d'une souche illustre. Il n'est pas de Berbère, fût-il né au delà des monts Daren, dans les sables de Soûs, qui ne place son berceau sur les bords du Nil; point d'Egyptien qui ne se dise enfant du Hedjaz; point d'Arabe qui ne se donne pour descendant, par lignée mâle, de l'un des dix compagnons du Prophète. Et les races de chevaux se mêlent comme les races d'hommes. Beaucoup d'étalons et de cavales n'ont pas de filiation

(1) L'étoile Syrius.

prouvée des deux parts au delà de quatre générations ; et, si l'on en croyait les marchands de bestiaux, chrétiens ou juifs, il n'est pas un seul poulain dressé pour les joûtes, s'il porte une étoile blanche au front, ou s'il a l'épi des reins haut placé, qui ne descende en droite ligne du cheval Al-Aawadj ([1]). Heureux quand ils ne le donnent point pour un fils d'Haïsoum, la jument de l'ange Gabriel, ou même d'Al-Borak, la jument du Prophète, celle qui avait dix paires d'ailes, une queue de paon, et une tête de femme portant couronne et collier. »

Les lamentations du bon vieillard, qui déplorait avec tant d'amertume la décadence des études généalogiques, avaient emporté l'assemblée si loin de son sujet, qu'Al-Mansoûr ayant quitté sans bruit l'Académie des historiens, se dirigeait vers celle des koranistes.

Cette académie comprenait deux sciences inséparables chez les musulmans, la théologie et la jurisprudence. Elle avait été fondée à Cordoue, sous Abdérame III, par l'imâm Al-Kâsem-bèn-al-Raby, homme docte et pieux, qu'on appelait de son vivant *Hafedh*, parce qu'il savait le Koran par cœur. Les koranistes s'assemblaient à la grande mosquée, dans une vaste salle commune, qu'on pourrait comparer au parloir d'un couvent, autour de laquelle étaient disposées les cellules uniformes des desservants du temple. Parmi tous les assistants qui se pressaient sur un double rang de cous-

([1]) Le *Tordu*, nom d'un cheval resté très-célèbre, qui fut appelé ainsi parce qu'ayant été blessé et mis dans une litière sur un chameau, il s'y rompit une vertèbre du dos.

sins, on distinguait, aux couleurs et aux formes variées de leurs vêtements, un assez grand nombre de personnages civils et même d'hommes de guerre. Toutefois les longues robes blanches ou noires, communes aux deux ordres de cléricature, les prêtres et les juges, occupaient la plus grande partie des places. A l'extrémité de la salle, après le dernier imâm et le dernier khady, on voyait un petit groupe d'hommes, se tenant humblement debout, enveloppés dans des *bordah*, ou longues pièces de laine grossière, qu'ils jettent et roulent par-dessus leurs chemises de coton, et qu'ils ceignent par une corde autour des reins. C'étaient des fakys (1) ascétiques, ces austères observateurs de la prière et du jeûne, qui, vivant toute leur vie comme Ayoub (2) dans sa misère, se font les pénitents du genre humain. Le *khatyb* de l'Aljama présidait l'assemblée. Il avait devant lui, sur une table basse, un ancien exemplaire du Koran, soigneusement enfermé dans une châsse d'or. A l'entour du Livre, et dans de riches reliures, étaient placés, comme les satellites d'un astre, le *Hadyz*, ou lois orales du Prophète, l'*Idjma-al-Ummeth*, ou lois apostoliques faites par les quatre premiers khalyfes, le *Kiyaz*, ou décisions canoniques des premiers imâms, enfin les commentaires des quatre grands imâms, Azam-ben-Hanifé, Schafiy, Malek et Hannbel, qui composent la doctrine des *sunnites* ou orthodoxes, et dont les paroles, vénérées presque à l'égal

(1) *Faky*, pauvre, ayant fait vœu de pauvreté. On appelait aussi ces espèces de moines *sophis*, soit de *sophos*, sage, soit de *sof*, nom du camelot grossier dont ils s'habillaient. Aujourd'hui, chez les Turcs, ils se nomment *derviches*, mot qui signifie également pauvres.

(2) Job.

de celles du Prophète, font loi dans le silence du Livre. Chacun des assistants, à son entrée dans la salle, s'était approché du Koran, et, sûr d'être en état de pureté légale, l'avait pris, baisé et porté au front ([1]).

Lorsque Al-Mansoûr, salué à son arrivée par tous ses collégues, alla rendre le même hommage au livre divin, un des membres de l'académie était debout. Poëte religieux, il soumettait aux lumières de l'assemblée diverses formules de prières, que le khalyfe, après cette épreuve, devait admettre dans la liturgie. « La première formule, dit-il, est une prière pour les morts. En arrivant au lieu de la sépulture, l'imâm, conducteur du convoi funèbre, se tournera vers l'Orient, et dira : « Gloires soient données à Dieu, qui tue et ressuscite. De Dieu vient toute grandeur; il est puissant sur toutes choses. Seigneur, bénis Mahomet, et ceux de Mahomet. Celui-ci est ton serviteur; tu l'as créé, tu l'as nourri, et tu le ressusciteras. Tu sais ses secrets et ses actions publiques. Nous venons te prier pour lui. Pardonne-lui, Seigneur, honore sa demeure, élargis sa fosse, lave ses taches et péchés, donne-lui un séjour meilleur que son séjour, une compagnie meilleure que sa compagnie. Seigneur, s'il est bon, augmente son repos; et, s'il a manqué à ton service, pardonne-lui des fautes contre lesquelles tu sais bien qu'il n'a pas eu le pouvoir de se défendre. Affermis donc sa langue, et donne-lui cou-

([1]) « Nul ne le touchera, si ce n'est les purs. » (*Koran*, s. LVI, v. 78.) Ce verset, qui s'applique au prototype du Livre, conservé dans le ciel, s'inscrit d'habitude sur les exemplaires du Koran, pour avertir qu'on ne doit pas le toucher en état de souillure.

rage au temps du *soual* [1], pour qu'il soit pesé avec honneur dans la balance *ouezn* [2], pour qu'au jour du jugement, il porte son *kitab* [3] dans la main droite, pour qu'il passe sans vertige sur le pont *Syrath*, pour qu'il échappe aux peines du *djhanam* [4], et qu'il aille se plonger dans le lac *Hawouz-Kewzer*, dont l'eau est blanche comme le lait, l'odeur agréable comme le musc, et où s'étanche la soif pour l'éternité. » Puis, en descendant le cercueil dans la terre, l'imâm ajoutera : « Notre frère laisse le monde pour retourner à toi; reçois-le, Seigneur, et couvre le de ta miséricorde. »

« L'autre prière, continua le poëte, est destinée aux processions qui invoquent le ciel contre le fléau de la sécheresse. Pendant la sainte promenade au travers des champs, le peuple entier répondra au signal de son guide, en disant : « Seigneur miséricordieux, tu nous as créés de rien, et tu connais nos fautes; mais ne veuille pas nous détruire. Seigneur, use de pitié envers tes créatures innocentes, les animaux des champs et les oiseaux du ciel, qui ne trouvent point à manger [5]. Vois la terre que tu as créée et les plantes qu'elle produit,

(1) *Demande de la fosse*, interrogatoire des morts.

(2) Où se pèsent les actions des hommes.

(3) Où ces actions sont écrites.

(4) La *Géhenne*, l'enfer.

(5) Les mahométans ont une véritable charité pour les animaux. Ainsi, pendant tout son voyage, un pèlerin de la Mekke ne peut chasser, et la chasse est défendue dans un grand rayon autour des asiles sacrés. Par ce même sentiment, les musulmans aisés ne se livrent pas à la chasse, et la laissent faire à ceux qui en gagnent leur vie. Dans toutes les villes on voit des cages avec cette inscription : *oiseaux à affranchir*, que les dévots achètent pour les remettre en liberté.

fanées par le manque d'eau. Seigneur, ouvre-nous tes cieux, rends-nous tes vents, rends-nous tes pluies, et envoie tes trésor de miséricorde pour rafraîchir, arroser et vivifier la terre morte et ses plantes qui nourrissent tes créatures. Que les infidèles ne disent point qu'Allah n'écoute pas ses croyants. Seigneur, nous t'adorons, nous croyons en toi, et nous espérons de toi le pardon de nos fautes et le remède à nos maux. »

Aussitôt que l'assemblée eut approuvé d'une commune voix les formules de prière qu'elle venait d'entendre, le *khatyb* appela l'imâm, directeur de la *madrézah* : « Sage Mohammed al-Barkévy, lui dit-il, daigne nous faire connaître l'*Abrégé de la foi* que tu as composé pour l'instruction des jeunes âmes qui marchent sous le signe de ton doigt dans le chemin de la vérité. » L'imâm, s'étant levé aussitôt, tira de sa manche un manuscrit dont il déroula les longues feuilles, et commença de la sorte :

« Nos anciens docteurs ont écrit que, lorsque les bienheureux seront assis aux tables célestes, des oiseaux au plumage d'or et d'azur viendront voltiger sur leurs têtes. Ceux d'entre ces oiseaux qu'ils voudront choisir, tombant aussitôt sur leurs assiettes, comme s'ils quittaient la broche du cuisinier, leur offriront le régal d'une chair exquise, et, reprenant leur vol dès qu'ils seront mangés, iront rejoindre, pleins de vie, la troupe immortelle. Cette parabole explique les mérites du Livre. Les saintes paroles se présentent sans cesse au choix des croyants; chacun peut en prendre et s'en rassasier, sans nuire à ses frères, sans altérer ni diminuer jamais cette immortelle nourriture des âmes. Le Koran est la parole, le Verbe de Dieu ; comme Dieu, il est incréé,

il est éternel. Il contient les histoires du passé, les lois du présent, les prédictions de l'avenir. Le Très-Haut s'est manifesté aux hommes par la voix des cent-vingt-quatre mille prophètes qu'il leur a successivement envoyés, depuis *Adem*, le premier d'entre eux, jusqu'à *Mohammed* (1), le dernier et le parfait. Toutes les lois qui ont été faites sont les lois de Dieu; toutes les paroles qui ont été dites sont les paroles de Dieu; toutes les religions ne sont que la religion de Dieu. *Mouza*, l'Allocuteur de Dieu, a raconté dans le *Taourat* (2) la naissance du monde, la création des êtres en six jours de mille ans chacun, la chute d'*Adem* et de *Havah*, qui ne restèrent qu'une demi-journée dans le paradis, le meurtre d'*Abyl* par *Cabyl*, la délivrance de *Noâh* sauvé du déluge, l'histoire d'*Ibrahim*, d'*Ismaÿl* et de *Youzef*. Mais Allah n'avait point dit à *Mouza* tous ses secrets; il ne lui révéla point la vie éternelle et le jugement des âmes au dernier jour. Comme des enfants dont la langue balbutie d'imparfaites syllabes, les hommes devaient être conduits pas à pas dans le sentier des vérités célestes. Les juifs, ignorant les peines et les récompenses du monde futur, oublièrent bientôt le nom d'Allah, et adorèrent le veau d'or, auquel *Yblis* (3), pour les tromper, avait donné la faculté de mugir. »

Ici l'imâm fut interrompu dans sa lecture par la voix d'un assistant qui s'écria : « Si le veau d'or mugissait, c'est parce qu'Al-Borak, en galoppant, lui avait fait voler de la poussière dans la bouche. »

(1) L'Illustre, le Glorifié.
(2) La Genèse.
(3) Le diable.

L'imâm reprit : « *Issa*, l'Esprit de Dieu, vint ensuite apprendre aux mortels que la mort n'est pas la mort, mais le commencement de la vie. Etonnés de cette croyance sublime, les hommes firent un Dieu du fils de la vierge *Maryem*. Allah, l'unique, l'éternel Allah, devint père et fils; il eut des compagnons, et les plus grossières idolâtries obscurcirent l'entendement des sectateurs de l'*Engil* (1). Alors Allah suscita son prophète. *Mohammed* (que la paix soit sur lui!) (2) reçut tous les secrets du Très-Haut, et les transmit aux hommes. Il est l'Esprit, le Paraclet (3), prédit par *Issa*; après lui, le livre de la science est à jamais fermé. *Issa* n'était pas venu détruire, mais accomplir la loi de *Mouza*; l'Elu de Dieu, l'Ami de Dieu, celui qui a reçu quatre-vingt-dix-neuf surnoms, autant que Dieu a d'attributs, *Mohammed* n'est pas venu détruire, mais accomplir les deux lois antérieures. L'islam n'est que la reconnaissance de l'unité de Dieu, la fin de toute idolâtrie, la croyance en la vie et la prédestination éternelles (4). »

Après ce préambule, le livre d'Al-Barkévy contenait, sous la forme de demandes et de réponses, l'explication de tous les dogmes qui composent la religion musulmane, depuis la définition de l'Être suprême jusqu'aux détails de la vie domestique. Comme la lecture

(1) L'Évangile.

(2) Formule qui suit toujours le nom de Mahomet.

(3) *Al-Faracletha*.

(4) Les *imâms* arabes et les *oulémas* turcs ont toujours soutenu que la prédestination ne s'appliquait qu'à l'état spirituel, qu'elle n'avait aucun rapport à l'état moral, civil, militaire, politique. Mais le préjugé populaire a prévalu contre cette doctrine, et de la prédestination a fait le fatalisme.

de l'ouvrage entier n'aurait point fini avec la dernière heure du jour, l'imâm se contenta de citer quelques fragments pris au hasard, afin de prouver à l'assemblée qu'il avait su éviter les égarements des controversistes, des novateurs, des hérésiarques de toutes les espèces et de toutes les époques (¹), en restant ferme et sûr dans la voie droite.

« Quelle est la profession de foi du croyant?

— Il n'y a de Dieu que Dieu, et *Mohammed* est le Prophète de Dieu. Je crois en Dieu, en ses anges, en ses livres, en ses prophètes, au dernier jour du jugement et à la prédestination divine. »

« Quel est Dieu?

— Dieu est unique et éternel; il vit; il sait tout, il entend tout, il voit tout, il peut tout; il n'y a en lui ni forme, ni figure, ni bornes, ni limites, ni nombres, ni parties, ni multiplications, ni divisions; il n'est ni à droite ni à gauche, ni devant ni derrière, ni dessus ni dessous; il n'est ni corps ni matière; il n'a ni commencement, ni fin, ni enfants, ni associés; il existe par lui-même, sans génération, sans demeure, hors de l'empire du temps; il est incomparable dans sa nature et dans ses attributs; il est doué de sagesse, de puissance, de vie, de force, d'entendement, de regard, de volonté, d'action, de création, de dons et de parole; cette parole, éternelle dans son essence, n'a ni lettres, ni sons, et sa nature est l'opposé du silence. »

« Quels sont les anges?

(¹) Mouradgea d'Hosson compte jusqu'à soixante-douze sectes condamnées successivement comme hérétiques.

— Les messagers et les serviteurs d'Allah, dont ils exécutent les ordres avec deux, trois et quatre paires d'ailes ([1]). Ils n'ont pas de sexe. Ils sont de plusieurs espèces : ceux qu'on appelle *azazyl*, *asrafil* ([2]) et *kéroubiyn* ([3]) se tiennent proche du trône de Dieu, et reçoivent pour cette raison le nom de *rapprochés*. Parmi eux sont quatre archanges : *Ghébraÿl*, l'envoyé de Dieu aux prophètes, le *paon du jardin du Paradis; Mikaÿl*, l'ange des éléments, de la pluie; *Azraël*, l'ange de la mort, et *Issrafiyl*, le gardien d'*Al-Borou*, la trompette céleste, qu'il sonnera deux fois à la fin des siècles, la première pour tuer tous les êtres, la seconde, quarante ans après, pour ressusciter tous les morts. Les anges sont inférieurs aux hommes, car, à la création d'Adam, Dieu ordonna à la légion des anges de se prosterner devant ce premier père des hommes; Satan seul résista, et fut maudit ([4]). Les prophètes humains sont au-dessus des prophètes angéliques; les prophètes angéliques au-dessus du genre humain, et le genre humain au-dessus du genre angélique. Toutefois, comme les yeux des hommes ne pour-

([1]) *Koran*, s. XXXV, v. 1.

([2]) Séraphins.

([3]) Chérubins.

([4]) Dieu dit aux anges : je vais créer l'homme d'argile. — Quand je lui aurai donné la forme parfaite et jeté en lui un souffle de mon esprit, vous aurez à vous prosterner devant lui. — Les anges, tous tant qu'ils étaient, se prosternèrent devant lui, — à l'exception d'Eblis (Satan). Il s'enfla d'orgueil, et fut du nombre des ingrats. — O Eblis, lui cria Dieu, qui est ce qui t'empêche de te prosterner devant l'être que j'ai créé de mes mains ? — Eblis répondit : je vaux mieux que lui; tu m'as créé de feu, et lui de boue. — Sors d'ici, lui cria Dieu; tu es lapidé. » (*Koran*, sour. XXXVIII, v. 71 à 78).

raient soutenir l'aspect d'un ange, Dieu envoie ses anges sous forme humaine.

« Quels sont les grands prophètes antérieurs?—*Adem*, le pur en Dieu; *Seth*, l'envoyé de Dieu; *Akhnokh*, l'exalté en Dieu; *Noah*, le sauvé en Dieu; *Ibrahym*, l'ami de Dieu; *Ismaÿl*, le sacrifié en Dieu; *Yakoub*, le nocturne en Dieu; *Youzef*, le sincère en Dieu; *Ayoub*, le patient en Dieu; *Mouza*, la parole de Dieu; *Daoud*, le vicaire de Dieu; *Souleÿman*, l'affidé de Dieu; *Issa*, l'esprit de Dieu. [1]. »

« Quelles sont les colonnes de l'islam? — Il y en a cinq : la foi, la prière, le jeûne, l'aumône et le pèlerinage (à la Mekke). »

. . . .

« Comment se divise le Koran? — Il forme 114 sourates, et 6,666 versets. »

« Comment Allah l'envoya-t-il au Prophète? — Par son messager, l'ange *Ghébraÿl*, qui l'apporta du septième ciel, verset par verset, dans l'espace de vingt-trois années. »

« Combien de fois le messager de Dieu est-il apparu aux prophètes? — Douze fois à *Adem*, quatre fois à *Akhnokh* [2], cinquante fois à *Noah*, quarante-deux fois à *Ibrahym*, quatre cents fois à *Mouza*, dix fois à *Issa*, et vingt-quatre mille fois à *Mohammed*. »

[1] Adam, Seth, Enoch, Noé, Abraham, Ismaël, Jacob, Joseph, Job, Moïse, David, Salomon, Jésus. — Il faut, d'ailleurs, observer la distinction que font les musulmans entre *nébi*, prophète, qui reçoit une révélation, *rézoul*, apôtre, qui prêche, qui répand la révélation, et *véli*, saint, ami de Dieu. La tradition compte, d'après Mahomet, 124,000 prophètes, dont 313 apôtres.

[2] Ou *Edryz*.

. . . .

« Combien y a-t-il d'étages, ou degrés de souffrance, en enfer? — Sept. Le premier étage, *Djanam*, est pour les musulmans pécheurs; le second, *Ladah*, pour les chrétiens; le troisième, *Hothamah*, pour les juifs; le quatrième, *Sahyr*, pour les sabéens; le cinquième, *Sakhor*, pour les guèbres; le sixième, *Ghéhym*, pour les païens idolâtres; le septième, le plus profond de l'abîme, *Haowiath*, pour les hypocrites qui feignent une religion sans l'avoir dans le cœur. »

« Et combien y a-t-il de degrés de béatitude en paradis? — Huit, car la justice de Dieu est plus miséricordieuse que vengeresse.

« Qui habite le plus haut paradis? — Les quatre khalyfes parfaits : Abou-Bekr, le pieux, le véridique; Omar, le juste, le séparateur ; Othman, le pur, le possesseur des deux lumières [1]; Ali, l'agréé, le lion de Dieu. Ils se désaltèrent à la source même des fontaines *Kafour* et *Selsébil* [2], dont les élus mêlent les eaux avec le vin cacheté d'un cachet de musc. Ils ont chacun pour habitation soixante-dix pavillons superbes, et chaque pavillon est garni de sept cents lits éblouissants, et chaque lit est entouré de sept cents *houris* célestes.

Après les quatre khalyfes parfaits, viennent les six *amis du paradis*, les six *évangélisés*, c'est-à-dire réjouis de la bonne nouvelle que leur donna Mahomet qu'ils entreraient ensemble dans la demeure céleste; ce sont les six autres glorieux compagnons du Prophète, Thalhah, Zobéÿr, Saad, Zeÿd, Abd-al-Rhaman, Amer.

(1) Parce qu'il avait épousé deux filles de Mahomet.

(2) De camphre et de gingembre.

« Quel est le dernier degré de béatitude où puisse atteindre un croyant? — La vue du trône de Dieu, *al-Arsch*, auquel on monte par trois cent mille degrés, séparés l'un de l'autre par trois cent mille années de chemin, et remplis par des anges rangés en escadrons; enfin la vue de Dieu lui-même, la contemplation de Dieu, laquelle n'aura ni lieu, ni distance, ni face, ni côté. »

. . . .

« Quel sera l'asile des croyants qui périront à la guerre après s'être enrôlés contre la volonté de leurs parents? — Ils ne seront point punis parce qu'ils sont martyrs; ils ne seront point récompensés parce qu'ils ont désobéi. Ils se tiendront sur le mur *al-araf* (1) qui sépare le paradis de l'enfer. Ils reconnaîtront les élus et les réprouvés; ceux-là, à l'éclat de leurs fronts, ceux-ci, aux ténèbres répandues sur leurs visages. »

« Pourquoi Dieu n'a-t-il pas voulu que tous les hommes fussent fidèles? Pourquoi a-t-il permis qu'il y eût des infidèles? — On ne doit pas s'enquérir de ce que Dieu veut et fait; il est parfaitement libre de vouloir et de faire ce qui lui plaît. D'ailleurs, dans les choses qu'il veut et qu'il fait, il y a des vues d'utilité et de sagesse qui échappent à l'intelligence des fils d'Adam (2). »

. . . .

« Combien de femmes le ciel a-t-il données à la terre? Quatre : la fille de *Faraoun*, qui a sauvé *Mouza*; la vierge

(1) Le purgatoire.

(2) J'aime mieux cette commode réponse à la terrible et insoluble question : Pourquoi le mal? que toutes les subtiles arguties de la scolastique chrétienne.

Maryem qui a enfanté *Issa* ; *Kadidjah* et *Fatymah*, femme et fille de *Mohammed*.

« Combien y a-t-il de nuits saintes dans l'année ? — Sept : la nativité du Prophète; la conception du Prophète; l'assomption du Prophète; la nuit où les anges gardiens des hommes déposent leur *Kitab* (1) de l'année ; la nuit des mystères ineffables, des prodiges inconnus (2) ; la veille de l'*Id-Fitr* ; et la veille de l'*Id-Adah* (3).

« Ce nombre sept n'est-il pas le nombre par excellence, le nombre prédestiné ? — Oui, car il est aussi le nombre des grands attributs de Dieu, la vie, la science, l'ouïe, la vue, la volonté, la puissance et la parole ; — le nombre des sept parties capitales du corps humain, les oreilles, les yeux, la langue, les mains, les pieds, le ventre et le sexe ; — le nombre des sept planètes, le Soleil, la Lune, Mars, Mercure, Jupiter, Venus, Saturne, qui président dans cet ordre aux sept jours de la semaine, dimanche, lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi, ainsi qu'aux sept métaux, l'or, l'argent, le fer, le mercure, l'étain, le cuivre, le plomb, enfin aux sept climats, aux sept terres et aux sept mers.

. . . .

« Dans quel ordre se font les ablutions ? — Dans l'ordre suivant : les mains, le visage, les bras, la tête, les pieds. Les ablutions commencent par la droite, et se font sans interruption, c'est-à-dire qu'une partie ne doit point être sèche quand l'autre commence à se mouiller.

« Si l'eau manque, avec quelles substances les puri-

(1) Livre des actions.
(2) Le 27e jour de la lune du Rhamazann.
(3) Les deux Béïrams.

fications peuvent-elles se faire ? — Avec le sable, la terre, la poussière, la chaux, la pierre, la cendre, l'émeraude, le corail, l'étain et le cuivre. »

. . . .

« Combien y a-t-il de degrés dans l'amour divin ? — cinq : *Houblat*, ou l'amitié, *Eschk*, ou l'amour, *Schouk*, ou le désir, *Ischtiak*, ou l'ardeur, *Wagd*, ou l'extase.

« Combien y a-t-il d'espèces d'embrassements ? — Six : de tendresse, ou des père et mère ; de respect, ou des enfants ; de fraternité, ou des frères et sœurs ; d'amitié, ou des fidèles entre eux ; d'amour, ou du mari et de la femme ; de religion, à la pierre noire de la Kaaba.

« Que dit le Livre à propos des saluts ? — Si quelqu'un vous salue, rendez-lui le salut plus honnête encore. Dieu compte tout ([1]). »

« Comment se font les saluts entre croyants ? — Les fidèles se saluent en se touchant la main, suivant les paroles du Prophète : « Lorsque deux musulmans se rencontrent et se touchent la main, ce procédé doux et fraternel les délivre de leurs péchés, qu'il fait tomber comme les feuilles sèches d'un arbre. » L'un dit : « Le salut de paix à toi ([2]), » l'autre répond : « A toi le salut de paix. » Le salut à un égal se fait en portant la main sur le cœur ; à un supérieur, la main sur le front. Les grands doivent saluer les premiers. Un homme âgé touche le menton à un plus jeune, et porte sa main à sa propre bouche ; un plus jeune, même à son père, baise

([1]) *Koran*, sour. IV. v. 88.

([2]) Ce sont les premiers mots que dit l'ange à Mahomet ; ils sont devenus formules de politesse. On dit habituellement : *Salam-alaÿk* (d'où notre mot salamalec), salut à toi ; à quoi l'on répond : *Alaÿk salam*, à toi salut.

seulement la main ou la robe. Baiser la main est signe de respect; on la baise aux khalyfes, aux chefs, aux vieillards, aux savants, aux père et mère. Quand un enfant se présente devant son père, ce doit être les yeux baissés, les mains jointes sur la poitrine; il ne s'assied jamais devant lui. Quand le père sort de la maison, ses fils le conduisent, en le tenant sous les deux bras, jusqu'à la porte extérieure; ils vont le chercher à son retour. En présence d'un supérieur, il faut s'envelopper dans sa robe, et se couvrir les mains du bout des manches. »

. . . .

« Le travail est-il facultatif ou obligatoire? — Obligatoire pour tous les hommes. Le Livre dit : « Le travail, l'art, l'industrie, garantissent l'homme de la pauvreté. » Et ailleurs : « Le peuple est la famille de Dieu sur la terre, et le fidèle le plus cher à ses yeux est celui qui est le plus utile à cette famille. » Ainsi, *Adem* fut laboureur, *Noah* charpentier, *Ibrahym* tisserand; *Daoud* fit des cottes de mailles (1), *Souléïman* des corbeilles et des paniers; *Mohammed*, à son tour, fut tailleur, *Abou-Bekr*, tisserand, *Amer*, corroyeur, et le khalyfe, notre seigneur, est jardinier.

. . . .

« Quelle nourriture est immonde, et, comme telle, réprouvée des croyants? — Tout animal carnassier; tout oiseau vorace; le porc, la tortue, l'éléphant, le cheval, le mulet, l'âne; tout animal aquatique, sauf les poissons; le lait des juments et des ânesses. — Pour manger du

(1) D'après la tradition musulmane, c'est David qui inventa les cottes de mailles pour remplacer les cuirasses en plaques de fer; le fer devenait entre ses mains souple et ductile comme la cire.

chameau, du bœuf, du mouton, des poules, il faut d'abord les enfermer, afin qu'ils ne mangent eux-mêmes rien d'immonde, savoir : le chameau trente jours, le bœuf vingt, le mouton dix, la poule trois; et de ces animaux, on ne mange ni le sang, ni les reins, ni les entrailles. Pour qu'un animal quelconque soit rendu *monde*, et propre à la nourriture des croyants, il faut : 1° couper entièrement le cou ; 2° que ce soit par la main d'un musulman, d'un chrétien ou d'un juif; 3° et qu'il ait proféré le nom d'Allah sur le cou de la bête. A la chasse, il faut proférer le nom d'Allah, avant de lancer le trait, de lâcher le chien ou le faucon. Il faut tuer l'animal avec effusion de sang, et non l'assommer; sinon il est immonde, ainsi que tout gibier tué par d'autres que les musulmans, les chrétiens et les juifs. »

Lorsque Al-Barkévy eut achevé ces diverses citations de son catéchisme, un autre imâm se leva, et s'adressant au *khatyb* : « Gloire de la chaire, lui dit-il, je voudrais appeler les lumières de l'assemblée sur le grave objet de controverse qui divise en ce moment tous les gardiens de la foi, et que pourra seul trancher, par sa décision souveraine, le successeur du Prophète. De tout temps, nos pères ont composé, avec le jus des dattes exprimé dans l'eau, une boisson douce, rafraîchissante et salutaire. Aujourd'hui, plusieurs de ceux qui abusent de la science pour renoncer à l'innocence primitive, au lieu d'employer les dattes telles que les livre à la main de l'homme le palmier chéri du ciel, les entassent dans des coffres privés d'air, et, quand ces fruits commencent à tomber en pourriture, ils les écrasent sous la meule du moulin, et de leur suc gâté font une liqueur âcre et

mordante qui enivre comme la liqueur de la vigne. On l'appelle *nébidh*. Les gardiens de la foi peuvent-ils tolérer cette innovation? Le *nébidh* est-il une boisson permise ou prohibée? »

A cette question, l'un des assistants se leva pour donner son avis. C'était un initié de l'ordre des *Rhabyts*, de ces chevaliers-moines voués par serment à la garde des frontières, qui partageaient leur vie entre la pratique des armes et l'austère accomplissement des préceptes du culte. « Le Livre, dit-il, va nous donner sa lumière. Voici comment il s'exprime : « O croyants, le vin, les jeux de hasard, les statues et le sort des flèches [1] sont une abomination inventée par Satan. Abstenez-vous-en, et vous serez heureux. » Et le Prophète ajoute : « Celui qui boit du vin est absolument comme celui qui adore les idoles; au moment où l'homme prend en main un verre de cette liqueur, il est frappé d'anathème par tous les anges du ciel et de la terre [2]. « Ces paroles sont claires et précises. Elles défendent, non-seulement, comme le prétend *Djélal-Eddyn*, l'excès du vin ou l'ivresse, mais, suivant l'avis de Yahyâ et des commentateurs les plus éclairés, tout usage intérieur du vin, qu'il soit blanc comme le *sahbâ*, ou rouge comme le *ghamar*. On ne doit pas même boire de vin en médicament, ni en faire le commerce, ni se servir d'un vase qui en a contenu. Telle est ma croyance. Mais vous savez, ô mes frères, et tous les anciens docteurs l'ont répété, que le silence du Prophète est un consentement. Dieu lui-

[1] Les Arabes idolâtres avaient coutume de consulter le sort au moyen de flèches déposées chez les gardiens du temple de la Mekke (*Kasimirski*).

[2] *Hadyx*.

même a dit dans le Livre incréé : « Ils te demanderont ce qui leur est permis ; réponds-leur : Tout ce qui n'est pas défendu. » Le jus de dattes n'ayant point encouru l'anathème du Prophète, je crois qu'il est permis à ses disciples de s'en abreuver, comme il leur est permis de se nourrir des viandes qui ne sont pas déclarées immondes. »

Le rhabyt s'étant assis après avoir prononcé ces mots, un des fakys ascétiques s'avança lentement au milieu de la salle, fit une inclination profonde en croisant les bras, puis éleva ses mains à la hauteur de ses joues qu'il touchait du pouce, et répondit en ces termes : « Le Livre contient tout ; mais il faut savoir extraire, avec un cœur pur et un esprit droit, le vrai sens de ses paroles. Mon frère, qui vient de parler, a cité le verset 92 de la cinquième sourate ; c'est l'anathème contre le vin, les jeux, les idoles et le sort. S'il eût cité le verset suivant, il aurait connu toute la volonté d'Allah. Voici le verset 93 : « Satan désire exciter la haine et l'inimitié entre vous par le vin et le jeu, et vous éloigner du souvenir de Dieu et de la prière. » Ces paroles sont également claires et précises. Le jus fermenté des dattes peut-il enivrer? S'il enivre, peut-il exciter la haine et l'inimitié parmi les croyants? Peut-il les détourner du souvenir de Dieu et de la prière? Dès lors, il est réprouvé comme le vin ; il peut s'appeler comme lui *la mère de tous les péchés* (1). Je crois donc que celui d'entre nos frères qui boit du *nébidh* se rend semblable au khalyfe Walyd-ben-Yézyd, ce contempteur des saintes lois, qui se baignait dans le vin au lieu de se baigner dans l'eau de roses ; je crois, avec Mohammed-ben-

(1) Le nom du vin, en arabe, est féminin.

Abou-Hamyd, que Dieu détournera, pendant quarante jours, ses regards du coupable, que, s'il s'est enivré, le Seigneur ne recevra son repentir qu'après quarante autres jours, et que, s'il meurt dans cet espace de temps, il sera traité comme les idolâtres. Quiconque soutient le contraire mérite d'être compté parmi les Ismaÿlites, ces voluptueux impies, qui croient au nombre sept, et font un septième prophète de celui qui leur enseigna secrètement cette abominable doctrine : *Rien n'est vrai, et tout est permis* (1). »

Piqué de cette injurieuse analogie, le rhabyt prit de nouveau la parole, et répondit : « Si le vin de dattes est prohibé, il faut défendre également l'usage de l'*herbe des fakys*, car sa graine, mon frère le pauvre, dont les tiens font si grand usage depuis que le scheïk Hayder leur en a montré les vertus, donne une gaîté bien voisine de l'ivresse, et souvent plus féroce (2). »

(1) La secte des Ismaÿlites, ou Ismaéliens, sortie de la secte d'Ali, dans le IIe siècle de l'hégire (VIIIe de J.-C.), eut pour fondateur le Syrien Ismaÿl, fils de l'imâm Djafar-ben-Sadyk. Ces hérésiarques puissants, qu'on pourrait comparer aux Epicuriens, s'ils n'eussent mêlé le crime à l'impiété et à la débauche, disaient qu'il y avait sept cieux, sept terres, sept planètes, sept couleurs, sept sons, sept métaux, et sept prophètes parlants, Adem, Noah, Ibrahym, Mouza, Issa, Mohammed, et Ismaÿl. C'est de l'ancienne secte des Ismaÿlites que sont sorties successivement celles des Karmathes, des Assassins, des Wahabites et des Druzes.

(2) L'*herbe des Fakys* est une espèce de chanvre (*konnab*); ses feuilles et sa graine, qu'on nommait *haschischat-al-fokara*, se mangeaient grillées ou mêlées avec du sucre, du miel, de l'opium. On en faisait aussi une boisson enivrante. Voici des vers du poëte Ahmed-al-Halébi sur l'*herbe des Fakys* :

« Telle jeune beauté à la taille légère, que j'avais toujours vue prête à prendre la fuite, et dont jamais le visage ne s'était offert à mes regards qu'avec les traits farouches d'une fierté cruelle,

« Je l'ai rencontrée un jour avec un visage riant, une humeur douce

Les membres de l'assemblée se divisèrent entre l'opinion du rhabyt plus tolérant et celle du faky plus austère. Voyant s'échauffer la querelle scolastique, Al-Mansoûr, qui n'aimait rien moins que la vaine dépense du temps et le vain emploi de la parole, quitta brusquement l'académie des théologiens pour se rendre à l'académie des savants.

Des soixante-dix bibliothèques publiques que les khalyfes d'Espagne ont établies dans leur empire, la plus

et facile, et toutes les grâces d'une société pleine de charmes.

« Après avoir obtenu d'elle tout ce que je désirais, je lui ai témoigné ma reconnaissance de ce qu'à tant de rebuts avait enfin succédé un accueil favorable.

« Tu n'en es pas redevable, a-t-elle répondu, au caractère que j'ai reçu de la nature. Rends grâces à celui qui t'a concilié mes faveurs, le vin de l'indigent.

« C'est le *haschisch*, herbe de la joie, qui intercède auprès de nous pour les amants malheureux, en dilatant nos âmes, et les rendant ainsi accessibles au plaisir.

« Veux-tu te rendre maître, à la chasse, d'une jeune et timide gazelle? aie soin qu'elle paisse le feuillage du chanvre. »

Un autre poëte a dit du *haschisch* : « Le pauvre, quand il en prend seulement le poids d'un drachme, lève une tête superbe au-dessus des émyrs. »

Le *Vieux* ou *Seigneur de la Montagne* (Schéïk-al-Djebal), pour encourager ses fanatiques sectaires au meurtre et au martyre, par un avant-goût des jouissances du paradis, leur donnait des pastilles ou de la liqueur de *haschich*. De là leur vint le nom de *Haschischyn*, que les Européens des bords de la Méditerranée ont traduit par *assassins*, *assassini*, *asesinos*, et qui, après avoir servi à dénommer ces enthousiastes furieux, est devenu, dans leurs langues, synonyme de meurtriers.

L'usage du *haschich* s'est conservé jusqu'à nos jours en Egypte, où il produit les mêmes effets d'ivresse et de fureur. Pour mettre l'armée française à l'abri du fanatisme musulman, après le meurtre de Kléber, le général Menou, par un arrêté du 17 vendémiaire an IX, prohiba la liqueur du *haschich*, et défendit même de fumer la graine du chanvre.

considérable est celle de Cordoue. Là, se trouvent rassemblés tous les ouvrages de science ou d'imagination qu'ont écrits ou traduits les Arabes, depuis que la passion de savoir a remplacé pour eux celle d'acquérir, depuis qu'à l'ardeur du prosélytisme et de l'agrandissement a succédé le goût de l'étude et des conquêtes de l'esprit. Les voyages d'instruction qu'entreprennent, comme par une sorte d'observance, tous les hommes qui se vouent au culte des lettres, et les missions entretenues par le khalyfe dans toutes les villes de l'Asie pour lui transmettre les livres des écrivains et les découvertes des savants, ont successivement ajouté aux œuvres des Arabes andalous les œuvres des Arabes syriens, de façon que toutes les richesses, propres ou d'emprunt, que possède la langue de Mahomet se trouvent réunies comme dans un grand et général trésor. Traités sur toutes les sciences, agriculture, astronomie, mathématiques, géographie, guerre, médecine, chimie, architecture, musique, grammaire; commentaires sur toutes les questions de théologie et de jurisprudence; livres sur tous les sujets, histoires, voyages, romans, sermons, discours; puis, enfin, l'immense recueil des poésies d'une nation qui fit des vers avant de savoir écrire, chez qui la mémoire et la tradition tinrent lieu longtemps de la plume et du papier, pour laquelle le rhythme et la rime ont à la fois tant de facilité et de charmes que les entretiens familiers sont souvent semés d'improvisations poétiques; toutes ces œuvres si diverses, graves ou légères, fruit du travail ou du loisir, faites pour l'étude ou la distraction, et dont le nombre est tel que leur seul catalogue remplit quarante-

quatre volumes de cinquante feuilles (1); toutes ces œuvres sont rassemblées dans les immenses galeries d'un seul édifice.

C'est le palais Mérouân, le plus riche et le plus vaste des palais de Cordoue, celui qu'habitaient les khalyfes avant qu'Abdérame III fît élever la demeure enchantée de Médynat-al-Zohrah, qui renferme cette inestimable collection. Là, sont rangés les livres manuscrits, dans un ordre si parfait, que chaque salle représente une science, et qu'elle en porte le nom. C'est aussi dans le palais Mérouân, parmi les ouvrages de leurs devanciers et de leurs contemporains, et parmi leurs propres ouvrages, que se réunit l'académie des savants. Cette académie n'eut point, comme les deux précédentes, de fondateur particulier. Dès que les Arabes, maîtres de la Syrie, et touchant aux possessions des Grecs de Byzance, eurent commencé à comprendre l'importance et le charme des travaux de l'esprit, sentant aussi les avantages de l'association, ils firent en commun les premières études et les premiers progrès (2). Mais comme le domaine de la science est sans bornes, ces associations

(1) Un autre fait pourra donner une idée de la richesse des bibliothèques arabes. Des *vingt-trois* ouvrages connus de Makrizy, celui qui porte pour titre : *Collection de choses utiles et source d'observations importantes*, contenait lui seul quatre-vingts volumes.

(2) Voici ce que dit Hadjy-Kalfa sur le mot *amali* : « Ce qu'on entend par là, c'est qu'un savant est assis, ayant autour de lui ses disciples avec des écritoires et du papier. Le savant dit ce que Dieu permet qu'il lui vienne à l'esprit au sujet d'une science, et ses disciples l'écrivent. Il se forme de cela un livre qui se nomme *imla* ou *amali*. Voilà comme avaient coutume de faire les anciens..... » C'est précisément ce qui se passait parmi les Grecs, au Portique, au Lycée et dans la maison d'Académos.

de maîtres et de disciples survécurent à leur objet originaire ; elles s'étendirent avec les lumières acquises, et devinrent peu à peu, sous le patronage de princes éclairés, des corps permanents qui se renouvelaient par l'élection, travaillaient de concert et mettaient leur savoir en société. L'origine des académies, en Orient, se confond, comme celle des études, avec la conquête. Elles existaient sous les khalyfes omméyades, elles étaient célèbres sous les premiers Abbassydes, le grand Haroun-al-Raschyd et son fils le grand Al-Mamoun. En Espagne, les académies s'établirent en même temps que la culture des sciences ; elles y grandirent comme les sciences elles-mêmes, et luttèrent bientôt avec celles de l'Asie de mérite et de célébrité, Séville et Cordoue étaient fameuses au même titre que Bagdad, Basrah et Koufah.

Al-Mansoûr, en pénétrant dans le palais Mérouân, se dirigea vers une vaste rotonde, placée au centre des galeries, et dont l'entrée, suivant l'usage, se faisait reconnaître par une inscription. On lisait, sur le fronton en marbre de la porte, cette parole d'Aly-ben-Abou-Taleb, dont les sentences ne sont pas moins célèbres chez les Arabes que les proverbes de Salomon ne le furent chez les Hébreux : « *L'académie des savants est un des prés du paradis.* » Sous cette espèce d'invocation, s'ouvrait la salle d'assemblée. Cette salle, où la lumière descendait par une seule ouverture pratiquée au sommet de la voûte, était ornée dans un style à la fois sévère et magnifique. Sur la muraille circulaire en stuc blanc, étaient tracées en lettres d'or les belles paroles que Mahomet consacre, dans le *Hadyz*, à l'éloge de la science:

« Enseignez la science : qui l'enseigne craint Dieu, qui la désire adore Dieu, qui en parle loue Dieu, qui dispute pour elle combat pour Dieu, qui la répand distribue l'aumône, qui la possède devient un objet de vénération et de bienveillance. »

« La science sauve de l'erreur et du péché; elle éclaire le chemin du paradis; elle est notre compagne dans le voyage, notre confidente dans le désert, notre société dans la solitude; elle est notre parure devant nos amis, notre bouclier devant nos ennemis. »

« C'est par elle que le Tout-Puissant élève les hommes qu'il destine à prononcer sur ce qui est vrai, sur ce qui est bon. Les anges recherchent leur amitié et les couvrent de leurs ailes. »

« La science est le remède aux infirmités de l'ignorance, un fanal consolateur dans la nuit de l'injustice; c'est par elle que les esclaves, franchissant toute distance, ont escaladé les cimes des félicités du monde présent et du monde futur. »

« L'étude des lettres vaut le jeûne, leur enseignement vaut la prière; à un cœur noble elles inspirent des sentiments plus élevés; elles corrigent et humanisent les pervers. »

Entre ces inscriptions et les coussins de velours noir occupés par les membres de l'académie, s'étendait un triple rang de rayons en bois de cèdre ciselé, sur lesquels étaient rangés les plus précieux ouvrages de la vaste bibliothèque, ceux qu'on appelait les *Perles du trésor de l'esprit*. Dans ce nombre, il n'y avait que peu de livres arabes : le Koran, d'abord, qui n'est pas seulement la plus sainte des croyances et la plus pure des

morales, mais qui est aussi la plus sublime des poésies. Cet exemplaire était écrit de la main du fameux calligraphe Aben-al-Baouab, le premier des *peintres en écritures*. Après le Koran, se trouvait le *Bordah*, célèbre poëme en l'honneur du Prophète, que savent par cœur une foule de musulmans, et dont ils récitent les fragments comme autant de sentences; puis les ouvrages que la tradition avait pu recueillir des grands poëtes antérieurs à Mahomet, Schanfara, Nabéga, Ascha, Maïmoun, Zohéïr, Amrialkaïs, et la fameuse Thomadhyr, les *sept Moallakas* ou *Suspendus*, ainsi nommés parce qu'on avait appendu leurs vers aux murailles intérieures de la *Kaaba*, comme des inspirations divines [1]. Tout le reste était des œuvres de l'ancienne Grèce et de l'ancienne Rome. Les manuscrits grecs, source révérée où les Arabes puisèrent les germes de toutes leurs connaissances, se trouvaient surtout en grand nombre. Les uns, plus rares et plus recherchés, venaient de Constantinople, où les copistes avaient créé une vaste branche de commerce exploitée surtout avec les pays musulmans. De ces manuscrits, et parmi les plus anciens, quelques-uns recevaient des savants arabes comme un culte de vénération, parce qu'ils étaient à la fois les plus glorieux trophées et les premiers maîtres de leurs aïeux. La conquête de ce précieux butin remontait au temps où le khalyfe Al-Mamoun, vainqueur de l'empereur Michel III, lui ayant imposé, pour prix de la paix, un tribut de livres grecs, procura d'un seul coup à sa na-

[1] On les nommait aussi *Al-Modhahébat* ou les *Dorés*, parce que leurs œuvres furent écrites en lettres d'or sur du papyrus d'Égypte.

Voir sur Schanfara la note 1 de la page 122.

tion tous les trésors de l'antiquité. Les autres manuscrits, ouvrages des copistes arabes, étaient tracés sur les longues feuilles du papier de soie, de coton ou de chanvre, unies, blanches, luisantes comme le satin, et leur texte, écrit avec l'encre de la Chine en lettres noires, parmi lesquelles brillait le vif carmin des titres et de la ponctuation [1], était encadré dans des ornements peints avec de si vives couleurs qu'on pouvait aisément s'y mirer comme dans une glace de cristal.

L'académie des savants était présidée par celui de ses membres qu'elle avait élu *Roi de la Sagesse* [2]. Le vieux prince Al-Mondhyr, que son frère Al-Hakem II avait fait directeur des académies, tandis qu'il nommait son autre frère, Abd-al-Azyz, gardien de la bibliothèque du palais Mérouân, se trouvait alors revêtu de cette insigne dignité. Voué, dès sa jeunesse, à l'étude des lettres et des sciences, préférant la retraite et le travail au bruit des camps, aux plaisirs de la cour, et sacrifiant à la noble ambition des conquêtes de l'intelligence ces ambitions de pouvoir qui troublèrent si souvent, dans les familles impériales, la douteuse succession à la couronne, Al-Mondhyr méritait le trône de la sagesse par l'étendue de son savoir et l'éclat de sa vertu.

La séance était fort avancée, lorsque Al-Mansoûr et ses fils prirent place au divan de l'académie. Déjà plusieurs *makamat* [3] étaient prononcés ; déjà les objets les plus graves avaient successivement occupé l'asssemblée, et la

(1) L'usage d'écrire les titres en lettres rouges, d'où est venu le mot de *rubrique*, existait chez les Arabes, desquels, sans doute, il fut imité.

(2) *Rex sapientiæ*, ou, comme on disait au moyen âge, *roi de la sapience*.

(3) Discours académiques.

plupart des sciences que cultivaient les Arabes s'étaient enrichies de communications nouvelles. Le docte Abou-Zakariah al-Awam, de Séville, avait lu d'abord quelques préceptes, extraits de son grand *Traité d'Agriculture*, sur l'irrigation des rizières et sur la culture des cannes à sucre (1) ; puis il avait ajouté d'intéressantes observations sur le sexe et les amours des plantes (2). Après le savant agronome, s'était levé le grand naturaliste Mohammed-ben-Mohammed Al-Kaswini, qui avait lu à son tour quelques fragments d'une *Histoire naturelle*, rappelant, pour le sujet, la forme et l'universalité, les livres d'Aristote et de Pline. On avait admiré surtout quelques définitions où la beauté du style rehaussait heureusement la profondeur du savoir et de l'observation. Voici, par exemple, comment Al-Kaswini dépeignait le dattier et l'homme :

Le Prophète a dit du dattier : « Honorez le palmier qui est votre oncle paternel, parce qu'il a été formé du reste du limon dont Adam fut créé par le Très-Haut. »

(1) La canne à sucre fut cultivée en Espagne par les Arabes et leurs descendants jusqu'à l'expulsion des Morisques, en 1610.

(2) On a fait à Linné l'honneur de la découverte du sexe des plantes. Voici ce que disait Al-Awam plusieurs siècles avant le naturaliste suédois :

« Si, parmi les palmiers, on rapproche les mâles des femelles, ces derniers portent des fruits en grande abondance, parce que le voisinage favorise leurs amours. Si, au contraire, on éloigne l'arbre femelle des mâles, cette distance empêche qu'il ne rapporte aucun fruit. Quand on plante un palmier mâle au milieu des femelles, et que, le vent venant à souffler, les femelles reçoivent l'odeur des fleurs du mâle, cette odeur suffit pour rendre féconds tous les palmiers femelles qui entourent le mâle. »

Ce qu'Al-Awam semble ignorer, ce que Linné a démontré pleinement, c'est que le *pollen* des fleurs mâles, et non leur seule odeur, féconde les fleurs femelles.

Le dattier a une ressemblance frappante avec l'homme, par la beauté de sa taille droite et élancée, sa division en deux sexes distincts, mâle et femelle, et sa propriété d'être fécondé par une sorte d'accouplement. Si on lui abat la tête (le chou qui le termine), il meurt, et, semblables aux membres de l'homme, les rameaux que l'on en détache ne repoussent jamais. »

« L'homme est un composé d'esprit et de corps. C'est le plus noble des animaux et la plus parfaite des créatures. Dieu lui a donné pour attribut particulier l'intelligence, et fait don du langage pour communiquer sa pensée. Pour ornement extérieur, il lui a donné les sens, et l'a doué intérieurement des facultés les plus nobles et les plus exquises. C'est ainsi qu'il a destiné la cervelle pour le siége du raisonnement, et qu'il l'a placée dans le lieu le plus élevé et le plus digne de ses fonctions. Il a donné à l'homme pour attributs la pensée, la réflexion et la mémoire, et a voulu que le gouvernement de son être appartînt à ce qu'il y a en lui d'intellectuel. En sorte que l'âme peut être considérée comme l'émyr; elle a pour wisir l'intelligence; les facultés sont ses forces, ses armées; le sens commun, son courrier; les membres, ses esclaves; le corps, le lieu où elle siége et exerce sa puissance. Les sens, occupés sans cesse à parcourir le *petit monde* où est leur sphère d'activité, recueillent les nouvelles favorables ou contraires au bien général, et les rapportent au sens commun, qui, tenant le milieu entre l'âme et les sens, et, pour ainsi dire, gardien des portes de la ville, les transmet à l'intelligence; celle-ci choisit alors ce qui convient, et rejette ce qui est contraire à la conservation générale. C'est en considé-

rant l'homme sous ce point de vue qu'on l'a dénommé *petit monde* (*microcosme*), car il tient de la plante par sa faculté de prendre de la nourriture et de croître, et de l'animal par celle de sentir et de se mouvoir ; mais il se rapproche des êtres angéliques par son intelligence, capable de connaître la vérité. »

Ensuite le jeune syrien Abou-Aly-al-Hassan [1], après avoir offert à l'académie son télescope perfectionné et sa traduction annotée de Ptolémée l'astronome, avait fait connaître les derniers travaux du Ptolémée arabe, de son compatriote le célèbre Mohammed-ben-Djâber-al-Batany [2], lequel, mort à la fleur de l'âge, avait pourtant calculé quatre éclipses, découvert le mouvement de l'apogée du soleil, et mesuré l'obliquité de l'écliptique. Puis, le directeur de la *Dar-Alikma* [3], qui s'était illustré dans les sciences mathématiques pour avoir continué les propositions d'Euclide, et qu'on surnommait *Al-Hacyb*, ou le Calculateur, avait exposé les avantages et les principales opérations de la science nouvelle appelée *Al-Djebr-oua-al-Mokâbélah* [4]. Après le géomètre, s'était levé le médecin du khalyfe, Abou-al-Kâsem-Kalaf-ben-Abas [5]. En présentant à l'assemblée le *Traité de la petite vérole et de la rougeole* de Mohammed-Abou-Bekr-ben-Zakariah-al-Razy [6], il avait expliqué une opération chirurgicale dont cet illustre Syrien est l'inventeur, opéra-

(1) Alhacen.
(2) Albategnius.
(3) *Maison de la Sagesse*, nom d'un collége de Cordoue.
(4) *Réduction des nombres rompus à un nombre entier*, l'algèbre.
(5) Albucasis.
(6) Rhasès.

tion aussi simple qu'utile, et qu'on emploie avec le même succès pour l'homme et pour les animaux (1). Ensuite il avait raconté la vie de son maître, le grand Aben-Aly-al-Hosaÿn-Aben-Synâ (2), de Schiraz, que dévora d'une ardeur insatiable la passion d'apprendre, et qui chercha surtout, mais vainement, dans l'étude de la médecine, la solution de ses doutes philosophiques. On dit que, pour disputer au sommeil une partie du temps que lui laissent prendre les autres hommes, Aben-Synâ, méprisant la loi du Prophète, réveillait avec la douce liqueur de son pays ses facultés assoupies, et que souvent, tombant d'un mal dans un pire, il n'arrachait sa raison au sommeil que pour la perdre dans l'ivresse. Abou-al-Kâsem avait ensuite indiqué tous les secours que la science de guérir emprunte aux sciences naturelles, la botanique et la chimie; puis, passant des considérations générales aux applications particulières, il avait expliqué quelles vertus médicales possèdent la casse et le tamarin, et comment, au moyen de l'alambic, on exprime du riz, de l'orge et du seigle, une essence spiritueuse, un alcool, également précieux pour la guérison des blessures et pour les usages de l'industrie.

Enfin, sortant du domaine de la médecine expérimentale pour entrer dans la conjecture, dans l'empirisme, et s'appuyaut sur cette règle admise par Théophraste, Pline et Gallien, qu'il n'existe pas de substance où la Providence n'ait placé quelque remède à nos maux, Abou-al-Kâsem avait exposé, d'après le livre de l'Egyp-

(1) Le séton.
(2) Avicenne.

tien Al-Teïfaschi, les vertus secrètes des pierres précieuses (1).

A l'arrivée d'Al-Mansoûr, l'académie ayant terminé ses travaux sur les sciences exactes, passait aux objets plus légers de la littérature et de la poésie. Pour cette seconde partie de la séance, chacun de ses membres était en quelque sorte compétent au même degré; car, chez les Arabes, tout homme adonné aux travaux de l'esprit, fût-il astronome, géographe, médecin, chimiste, cultivait aussi les lettres, et s'efforçait de joindre à son talent spécial le talent général de poëte. Si, dans l'académie de Bagdad, par l'attrait particulier qu'ont les choses étrangères et lointaines, on recherchait de préférence les ouvrages des écrivains espagnols, dans l'académie de Cordoue, l'on ne montrait pas un moins curieux empressement pour les œuvres des poëtes de l'Asie. Ce goût réciproque était facile à satisfaire; car les voyages scientifiques amenaient sans cesse, de l'une à l'autre contrée, les hommes supérieurs dont la noble rivalité entretenait un continuel échange de lumières entre l'Orient et l'Occident. Pour les retenir, on employait les largesses, les honneurs, et jusqu'à la violence : té-

(1) Al-Teïfaschi (Abou'l-Abbas-Ahmed) ne naquit, au Caire probablement, que dans le XIIIe siècle. Si je le nomme à l'époque d'Al-Mansoûr, c'est pour avoir occasion de citer son curieux ouvrage. On peut en voir une assez longue analyse dans les *Monuments arabes, persans et turcs* de M. Reinaud, tome I, p. 9 et suiv. D'après Al-Teïfaschi, par exemple, le rubis fortifie le cœur, garantit de la peste et de la foudre, arrête le flux de sang ; l'émeraude guérit des piqûres de vipères et de l'épilepsie; le diamant, de la colique et des maux d'estomac; la turquoise, des maux d'yeux; la cornaline, des maux de dents ; l'ématite, de la goutte ; le cristal de roche, des mauvais rêves, etc.

moin ce pauvre poëte d'Homs [1], Aben-Amar-al-Arramédy, qu'Al-Hakem II fit mettre en prison pour qu'il ne pût retourner en Syrie, et duquel on disait : « C'est un rossignol que son chant a privé de la liberté [2]. » Plusieurs membres des académies asiatiques assistaient à celle de Cordoue. Le plus célèbre d'entre eux était le poëte Abou-Thaÿb-Ahmed-ben-Hosaÿn, de Koufah, surnommé parmi les siens *Al-Moténaby*, ou le soi-disant prophète, parce qu'avant de composer des poëmes, il avait inutilement tenté de fonder une secte mystique. Pour l'excuser, un de ses admirateurs avait dit : « C'est dans ses vers qu'il est inspiré de Dieu, et c'est dans sa pensée que sont les miracles. » Abou-Thaÿb, l'une des gloires de la *Mère des académies* [3], était né dans le pays qu'avaient illustré déjà par leur naissance cet Abou-Thémam-al-Thaïy, surnommé le *Prince des poëtes*, et cet Abou'l-Ola que la petite vérole rendit aveugle lorsqu'il pressait encore le sein de sa nourrice, mais dont l'esprit, assez pénétrant pour percer l'obscurité de son enveloppe matérielle, voulut se venger du sort en poursuivant de son vers libre, satirique, impie, et les hommes et le ciel [4].

A la prière du *Roi de la Sagesse*, Abou-Thaÿd s'était levé pour réciter quelques pièces de son *divan* de poésies.

(1) Hémesse.

(2) La disgrâce d'Al-Arramédy eut pour vraie cause une intrigue d'amour dans le sérail. J. Conde la raconte, *cap.* 92, *parte II.*

(3) *Omm-al-Médarys*, l'académie de Bagdad.

(4) Voir précédemment à la page 123.

Abou'l-Ola se disait à lui-même dans ses vers : « Fils de Souléïman, la cécité t'a fait un don précieux ; car si tes yeux voyaient la génération présente, ta prunelle n'apercevrait pas un seul homme. »

Mais voyant, à cet instant même, paraître Al-Mansoûr, duquel il avait reçu l'accueil le plus magnifique, il salua sur-le-champ le hagib de ces strophes improvisées ([1]).

« Je n'ai ni coursiers, ni trésors à offrir ; eh bien ! que l'éloquence vienne à mon secours, puisque la fortune ne me favorise pas. »

« Si, pareil au coursier dont le courage est retenu par de forts liens, je ne puis m'élancer dans la carrière, je puis du moins faire retentir l'air de hennissements. »

« Je paierai un tribut de louanges au hagib glorieux dont les bienfaits se répandent sans qu'il les ait promis, et qui n'appelle ses richesses de vrais biens qu'après les avoir distribuées. »

« Si je manifeste ma reconnaissance, ce n'est pas que les richesses dont j'ai été comblé me causent de la joie, car l'abondance et la détresse sont égales pour moi ; »

« Mais j'ai senti qu'il était honteux qu'accablé de bienfaits, je restasse avare d'actions de grâces. »

« Or, j'étais comme une plante qui croît dans le *Raudh-Al-Hazn* ; au matin, j'ai été humecté par une pluie qui n'est pas tombée sur une terre stérile. »

« Le sol où cette pluie est descendue doit faire voir qu'elle y a laissé des traces heureuses. Ah ! que souvent les pluies ignorent quelles terres elles arrosent ! »

« La gloire n'appartient qu'au héros doué de génie qui exécute des choses impossibles à tout autre, au héros qui est à l'empire ce qu'est une aigrette sur le front. »

([1]) Cette pièce, et les autres morceaux de poésies qui se trouvent dans le présent chapitre et dans le suivant, sont des citations textuelles empruntées à nos meilleurs orientalistes. Mais elles sont, pour la plupart, composées de fragments rapportés.

« La gloire n'appartient qu'au héros qui ressemble à Al-Mansoûr. Mais quoi ! j'ai dit semblable au soleil. Eh! le soleil a-t-il des semblables? »

Puis se tournant aussitôt vers Abd-al-Malek, et prenant un rhythme nouveau, le poëte syrien continua :

« Les habitants du Mahgrêb s'étaient imaginé qu'ils n'auraient affaire qu'à un adversaire amolli par l'opulence, que l'aspect de ces lieux brûlés du soleil rappellerait bientôt vers l'ombre de ses pavillons. »

« Mais tu leur as fait sentir les ardeurs de la soif lorsque le désert de Sémawa a suffoqué de ses flots de poussière leurs troupes dispersées. »

« Jusqu'à ce jour, les Bédouins, familiarisés avec leurs plaines arides, faisaient l'épouvante des princes accoutumés à vivre au milieu des eaux, comme la plante qui, de ses rameaux, couvre les étangs. »

« Mais en t'attaquant, ils ont rencontré un adversaire plus propre à diriger dans les solitudes que les astres qui les éclairent, plus accoutumé à tendre ses tentes dans le désert que les autruches à y déposer leurs œufs, »

« Plus capable que le lézard qui les habite de supporter l'absence des citernes, ou de soutenir les feux brûlants du midi sans que ses yeux en soient éblouis. »

« Ils se sont avancés hardiment : bravoure salutaire, s'ils avaient eu à combattre un ennemi moins redoutable. Ils ont eu recours à la fuite : sage parti, s'ils avaient eu devant eux un ennemi auquel on puisse échapper par la fuite. »

« Mais par un seul coup de ton épée, plus efficace qu'une conjonction d'astres malfaisants, tu fais fondre sur tes ennemis tous les genres de trépas ; »

« Son double tranchant est comme les deux langues d'un glaive acéré qui improvise les discours les plus énergiques de la mort. »

Ces strophes furent accueillies par de longues acclamations, qui semblaient n'applaudir qu'à l'heureuse inspiration du poëte étranger, mais qui n'applaudissaient pas moins à la vérité de son double éloge. Quand le silence fut rétabli, Abou-Thaÿd annonça qu'il allait réciter une élégie composée à son départ de Bagdad, après le trépas de l'émyr Abou-Chodjah-Fâtyk, guerrier célèbre, que son courage téméraire avait fait surnommer *Al-Médjnoun*, ou l'Insensé. Privé de son protecteur, contraint d'aller chercher au loin une patrie nouvelle, le poëte peignait ainsi l'affliction de son cœur :

« Jusques à quand marcherons-nous durant la nuit obscure, de concert avec les étoiles? Elles n'ont pas de pieds pour éprouver la fatigue qu'endurent dans leur course l'homme et le chameau. »

« Elles n'ont point de paupières en proie à l'insomnie qui afflige l'homme éloigné de sa patrie et privé de repos pendant la nuit. »

« Le soleil noircit notre visage ; mais hélas ! il ne rend pas à nos cheveux blanchis leur première noirceur. »

« Tel est l'arrêt que le ciel a prononcé contre nous. Si nous avions pu porter notre cause devant un juge de la terre, sa décision sans doute eût été différente. »

« Je ne compte la durée de ma vie que par les jours de ma jeunesse, et je n'y comprends ni ceux de l'enfance, ni ceux des cheveux blancs. Telle notre vie, tel le feu, dont le commencement n'est que de la fumée, et la fin que de la cendre. »

« Je n'ai point pris les chameaux en haine; mais en les faisant servir à mon usage, j'ai voulu préserver mon cœur de la tristesse, et mon corps de la maladie. »

« Je leur ai fait quitter *Misr* [1], en commandant à leurs pieds de derrière de chasser ceux de devant, et, rapides comme la flèche, ils ont abandonné *Djars* et *Alalem*. »

« Les autruches du désert, couvertes du harnais, rivalisent avec eux de vitesse, et leurs rênes flottent de front avec celles de nos chameaux. »

« Nos chameaux nous emportent avec rapidité. Leurs lèvres sont blanches d'écume, et la corne de leurs pieds s'est verdie en foulant le *rogl* et le *yanem*. »

« Armés du fouet, nous les écartons des lieux où croît l'herbe, pour les diriger vers les pâturages de la générosité. »

« Mais où les trouver ces pâturages, depuis qu'Abou-Chodjah-Fâtik, ce chef glorieux des Arabes et des Persans, a cessé de vivre? »

« Dans sa demeure, le foyer de l'hospitalité brûlait nuit et jour. »

« Il n'est point en *Misr* un autre Fâtik vers qui nous puissions nous rendre, et personne ne le remplace parmi les hommes. »

« Nul d'entre les vivants ne lui ressemblait en vertu, et voilà qu'aujourd'hui les morts réduits en poudre sont semblables à lui. »

« Quel homme la mort m'a ravi! sa mère n'a point connu celui à qui elle a donné le jour. »

[1] Le Caire. *Misr* s'entend aussi pour l'Egypte et la Syrie, où régnaient alors les khalyfes fathémites.

« Elle n'a point su qui elle pressait contre son sein. Ah ! si elle eût connu les hautes destinées de ce héros, elle eût été effrayée de le tenir entre ses bras. »

« Dans *Misr,* il est des rois qui possèdent autant de richesses que lui ; mais ils n'ont point ses vertus sublimes. »

« Fâtik, dans son économie, était plus généreux qu'ils ne le sont dans leur munificence ; et ses reproches étaient plus agréables à entendre que leurs éloges. »

« Sa mort est plus glorieuse que leur vie, et sa disparition de ce monde plus utile que leur existence. »

« Les vautours rachèteraient au prix de la vie de leurs petits les jours de ce brave qui fournissait à leur pâture. »

« La mort a été pour Fâtik ce qu'est le vin arrosant la vigne dont il est sorti, »

« Et le breuvage que Fâtik a bu était le breuvage qu'il avait fait boire à tant d'autres, et qui remontait à sa source. »

Les poëtes de Cordoue, cachant avec politesse la jalousie que pouvait éveiller en eux la haute renommée du poëte de Bagdad, firent éclater leur commune admiration en termes que méritait le talent d'Abou-Thaÿb, et qu'imposaient d'ailleurs les devoirs de l'hospitalité. Un autre Syrien prit alors la parole. C'était le poëte philosophe Abou-Djafar-ben-Tofaÿl, auteur d'un conte aussi célèbre que celui de *Kalila et Dimna* [1], dans lequel il avait établi le système des idées innées, si conforme au dogme de la prédestination, en faisant, sous le nom de *Haÿ-ben-Djocadhan*, l'histoire d'un jeune enfant abandonné dans une

[1] Les fables de Bidpaÿ.

île déserte, que la seule force de sa pensée élève à la connaissance de Dieu et des lois de la nature. C'est ce qu'avait exprimé d'un seul mot certain Berbère ignorant et grossier à qui l'on demandait comment il savait qu'il y a un Dieu : « L'aurore, répondit-il, a-t-elle besoin de flambeau pour être vue? » Aben-Tofaÿl avait été directeur de celui des colléges de Bagdad qui portait le nom de *Misamiya*. Il écrivait alors un recueil de ces sentences, fort à la mode chez les Arabes, comme chez tous les peuples de l'Orient, où, dans une courte phrase, dans une image rapide qui frappe la mémoire, étaient enfermées des vérités morales, et qui devinrent le modèle de ces proverbes populaires que les Espagnols enseignèrent à l'Europe. Au lieu d'exposer le but et la forme de son livre, Aben-Tofaÿl récita quelques-unes des maximes qui devaient le composer, en choisissant toutefois avec adresse les plus convenables à la situation de l'orateur et de son auditoire :

« Le savant vit éternellement après sa mort, tandis que ses membres, cachés sous la tombe, sont réduits en poudre. L'ignorant est mort, même pendant qu'il marche sur la terre; il est compté au nombre des vivants, mais il n'existe pas. »

« L'ignorance est la source de tous les péchés; mais il y a un mal plus grand : c'est l'ignorance de son ignorance. »

« Lorsque Dieu veut exposer au grand jour une vertu qui restait cachée dans l'ombre, il arme contre elle la langue de l'envieux. Si la flamme ne s'attachait à tout ce qui l'environne, on ne connaîtrait pas le parfum exquis de l'aloès. »

« L'homme vertueux qui vit dans un siècle corrompu est comme un flambeau placé dans un désert; il répandrait de la lumière, si les vents le laissaient en paix. »

« Fuis une terre où tu es méprisé, et ne t'afflige point d'être séparé de ta famille. L'ambre brut est vil comme le fumier dans les lieux où il prend naissance; mais s'il voyage, chacun à l'envi le suspend à son cou. Le collyre est une espèce de pierre qu'on foule aux pieds dans son pays. Voyage-t-il? alors il parvient au comble de la gloire, et on le pose entre la paupière et la prunelle. »

« Il n'est de patrie pour un mortel que le lieu où il se plaît; il n'est de famille et de parents que les amis sincères (1). »

« Réside où tu veux, et acquiers de la science et des vertus; elles te tiendront lieu d'ancêtres. Certes, l'homme n'est pas celui qui dit : Voilà ce que mon père fut. C'est celui qui peut dire : Voilà ce que je suis. »

« La meilleure place dans le monde est la selle d'un coursier rapide; et l'ami le plus précieux dans le siècle, un bon livre. »

« Sache garder le silence; tout secret qui a passé par deux bouches est divulgué. »

« Il en est des richesses dont tu es avide comme de l'ombre qui marche après toi; si tu les poursuis, tu ne peux les atteindre; tourne-leur le dos, elles ne te quitteront plus. »

(1) Ces deux strophes, prises à deux auteurs différents, suffiraient seules pour prouver que les Arabes, très-adonnés aux voyages, changeaient facilement de résidence, et que, transplantés hors de leur pays originaire, ils se considéraient seulement comme *campés* dans leurs pays de conquêtes.

« Les richesses ne consistent pas dans des mots, « ma terre, ma maison, mes biens, » ni à dire : « Jeune homme, mets la selle à mon cheval ; ou : Jeune fille, étends mon lit. « Il faut à l'homme, outre ce qu'il possède, une protection permanente de Dieu. »

« Plus on est proche du but, plus la difficulté de l'atteindre semble l'éloigner. Aussi, quand on a dix pas à faire, c'est au neuvième qu'est la moitié du chemin. »

« La vertu des hommes sujets à la mort est la patience ; car la maladie vient à cheval et s'en retourne à pied. »

« Ta vie, ô voyageur sur la terre, est divisée en deux parties ; ce qui fut est un songe ; ce qui sera, un désir. »

Tandis que le moraliste syrien récitait ses sentences et ses maximes, approuvées, louées de l'assemblée entière, le soleil achevait de se cacher derrière les sommets neigeux de la Sierra-Moréna. Du faîte des *Montagnes brunes*, où brillait encore la teinte rosée d'un horizon d'éternelles glaces frappé des dernières lueurs du crépuscule, l'ombre descendait rapidement sur la ville impériale. Le *Roi de la Sagesse* annonça que l'heure de la cinquième prière mettait fin à la séance ; puis, suivant l'usage, il invita tous ses collègues à partager son repas du soir. C'était un souper semblable à ceux du mois de Rhamazan, où, après le jeûne absolu du jour, sans nourriture et sans boisson, les amis et les proches se réunissent dans de mutuels festins. A l'appel de leur président, les académiciens se levèrent aussitôt. Dès qu'ils eurent accompli mentalement le devoir de la prière, ils quittèrent leurs siéges en silence, et remplirent un second devoir religieux en s'arrêtant aux fontaines d'ablution qui précé-

daient la salle du festin, pour se laver les mains et la barbe.

Cette salle, formant un carré long, était occupée par une multitude de petites tables en cuivre étamé, toutes rondes, posées sur un pied unique comme des guéridons; d'ailleurs fort basses, et entourées d'épais coussins d'une hauteur au moins égale. Les plus grandes ne pouvaient pas réunir plus de quatre convives. Elles ne portaient que des assiettes. Point de fourchettes, ni de couteaux; point de verres non plus. Entre ces tables, disposées avec ordre et symétrie, se trouvait un espace assez large pour que de nombreux serviteurs, la robe retroussée dans la ceinture, pussent remplir leur office avec ordre et célérité. On les appelait, sans le secours de cloches ou de sonnettes, en frappant des mains. Deux lustres aux cent lumières, descendant du plafond, illuminaient la salle que des cassolettes allumées aux quatre angles embaumaient de leurs parfums; et, d'une salle voisine, se faisaient entendre, à de fréquents intervalles, les voix, accompagnées d'instruments, de quelques chanteurs grecs venus de Constantinople sur les vaisseaux du khalyfe.

Al-Mondhyr, pour veiller au service de ses hôtes, s'assit à l'extrémité supérieure de la salle. Comme le père de famille dans sa maison, il était seul à sa table. Après lui, et sur les deux côtés, se rangèrent d'abord, dans l'ordre que leur assignait l'âge, tous les étrangers venus à la séance de l'académie. Les lois de l'hospitalité veulent qu'ils occupent les places d'honneur. Le hagib, le médecin du khalyfe, les plus distingués des Arabes de Cordoue par l'autorité, la science ou la vieillesse, ne pri-

rent rang qu'à la suite du plus jeune des étrangers. Tous les convives étaient assis sur leurs coussins, les jambes croisées, ayant devant eux les mets à la hauteur de leurs sandales. Ainsi disposée, avec ses petits groupes de convives autour des guéridons, la salle du festin offrait un aspect singulier, qui différait également de celui des tables anciennes, autour desquelles était couchée toute la compagnie, et de celui des tables modernes, sous lesquelles on est assis.

Dès qu'Al-Mondhyr eut prononcé, debout, la courte prière avant le repas (1), les tables se couvrirent d'une infinité de mets divers, qui étaient changés et remplacés très-rapidement. Après le *pilau* national, et parmi toutes les espèces de pâtes appelées *néïdeh*, parmi les vases de riz, cuit dans le lait ou le bouillon, qui sert d'assaisonnement aux autres plats, on vit apparaître les poissons du fleuve et des deux mers, les agneaux et les chevreaux rôtis ou bouillis, la caille et la perdrix rouge si communes dans les champs de l'Andalousie, la pesante outarde d'Afrique, l'oiseau doré du Phase et le paon de Syrie, qui, couché sur un plat d'or, étalait son aigrette mouvante et son éventail aux mille couleurs. Mais ces poissons, ces rôtis, ces volailles, ce gibier, étaient tous hachés en petits morceaux, et mêlés avec des légumes, la feuille de vigne, le chou, le céleri, la courge, le coing, les épinards, les oignons, les concombres enfin, auxquels on fait prendre des formes variées d'animaux en les enfermant tout petits dans des moules. Ces mets, ainsi dépecés, pouvaient se prendre avec les doigts, sans

(1) *Bism'illah* (au nom de Dieu) — après le repas : *Ellamd'illah*.

qu'on eût besoin de couteaux, ni de fourchettes. Chaque convive avait auprès de lui, sur la table, une serviette pour s'essuyer les mains, outre celle qui, pour couvrir les habits, se pose sur l'épaule droite, et descend devant la poitrine jusque sur les cuisses.

Quoique les convives bussent peu pendant le repas, et que plusieurs ne s'abreuvassent qu'avec de l'eau pure, les boissons n'étaient guères moins variées que les mets. Les valets offraient la douce liqueur *scherbeth* (1), faite avec du miel et des confitures, ou la liqueur plus acide, *khosch'ab*, extraite des pistaches, des raisins secs, des oranges, des pommes, des poires, des cerises, des abricots, ou les liqueurs plus amères et plus pétillantes, *fokka* et *mazar*, qu'on tire de l'orge torréfiée (2).

Les fruits naturels, de toutes sortes, avaient été servis avec le potage, et se mangeaient tout le long du souper. Dès qu'on eut enlevé les viandes et les salades arrosées d'huile de Moron, les fromages furent apportés, puis les tables se couvrirent d'une infinité de fruits et de conserves. On y voyait, entassés dans des corbeilles en filigrane d'argent, les melons verts de Valence, que leur écorce dure et polie garde frais d'une saison à l'autre, les raisins de Malaga, les oranges de Tanger, les citrons doux de Fez, les dattes de Tunis, les olives de Séville, les grenades des bords du Xénil, le glands doux des yeuses, qui prennent, en cuisant sous la cendre, la saveur des noisettes. Entre les corbeilles transparentes, étaient rangés par nombre égal des vases transparents

(1) D'où notre mot sorbet.

(2) Espèces de bières.

en *khar-sini*, en pierre de la Chine ([1]), que remplissaient d'autres fruits, cuits et conservés dans la liqueur de la canne à sucre. Les valets distribuaient aussi, dans de petits vases de cristal, la poudre de kali, pour que les convives pussent se nettoyer et se parfumer la bouche à la fin du repas. Une bribe de pain, rompue entre les doigts, avait suffi pour chaque convive; mais du moins, suivant cette parole du Prophète : « Respectez le pain comme un don béni, » le pain n'avait servi qu'à la nourriture. Personne n'eût osé l'employer à essuyer ses mains, son assiette ou la nappe, et chaque miette tombée à terre était ramassée pieusement.

Avec les viandes, les serviteurs avaient enlevé toutes les boissons d'un usage ordinaire, et, quand le dessert fut servi, l'un d'eux apporta, mais avec une sorte de mystère, quelques flacons des vins fameux d'Ana et de Schyraz. D'abord, on se contenta d'en offrir aux étrangers, comme pour accomplir un devoir de politesse. Bientôt, et toujours par urbanité, il fallut rendre les saluts qu'ils offraient à leurs hôtes. Enfin, après quelque résistance obligée, les plus rigides eux-mêmes se laissèrent vaincre par la tentation du fruit défendu Trop grand, trop éclairé pour sacrifier, autrement qu'en public, aux petites observances du culte, et libre au milieu d'une société choisie, Al-Mansoûr donnait gaîment l'exemple du douzième des grands péchés, tandis que, malgré ses cheveux blancs et son titre austère, le *Roi de la Sagesse* pressait ses convives de remplir et de vider leurs coupes. « En Espagne, leur disait-il pour lever

([1]) Porcelaine.

tout scrupule, et par dispense du khalyfe, les musulmans plantent des vignes et se permettent l'usage du vin. N'est-il pas juste qu'étant toujours en guerre avec les infidèles, ils puissent, comme l'ennemi, et pour le service de Dieu, puiser dans cette liqueur la santé, la force et le courage? » Les gais propos circulaient avec les flacons poudreux, et se choquaient comme les verres de cristal. « Par Allah! s'écria l'un des convives, venu d'Egypte, le véritable *miroir d'Escander* (1) est un verre de vin; buvez-le, si vous voulez posséder, comme Escander, toutes les richesses de Darius (2). »

En écoutant le bruit confus des vives paroles, des rires animés et des coupes heurtées, en voyant ces sages, tout à l'heure si graves sur les bancs de l'académie, maintenant si tumultueux et si folâtres sur les siéges du festin, on aurait dit d'une troupe d'initiés terminant, dans les débauches d'une agape, les mystères de la vieille Isis. Tout à coup Al-Mondhyr frappa des mains afin d'obtenir un peu de silence de ses convives à demi enivrés, et le poëte Abou-Thaÿb, se levant à sa demande, le verre à la main, chanta, pour couronner la fête, le célèbre *Mouëschah* (3) du schéïk Chéhab-Eddyn al-Azâzy :

« O nuit de l'union! ô coupe d'un vin délicieux! vous m'avez appris comment, sans être voilées, les joues perdent leurs pudiques couleurs. Jouis des plaisirs avant

(1) Alexandre; c'est le fameux phare d'Alexandrie qu'on appelait ainsi.

(2) Si l'on s'étonnait de ne pas voir le café terminer un repas arabe, il faudrait se rappeler que l'époque d'Al-Mansoûr est la fin du xe siècle, et que l'usage du café (*kahwé*) ne fut découvert, en Arabie, qu'à la fin du xiiie. L'usage du tabac et de la pipe est postérieur de trois autres centaines d'années.

(3) Chanson.

qu'ils ne s'échappent, revêts la robe de l'amour et de la jeunesse, et bois à longs traits. »

« La tulipe est devenue une coupe de vin, et la rose une beauté au teint frais et vermeil. Le rossignol, en faisant retentir le jardin de ses accents joyeux, est comme un ménétrier qui conduit la danse. »

« Oh! qu'il est doux de vider les coupes en contemplant de tendres joues où fleurit la rose, et dont le contour gracieux est bordé de myrte! Le vin, n'en doutons pas, est la vie des âmes. »

« Remplis donc de cette liqueur délicieuse les coupes qui sont vides; qu'elle soit pour les joyeux convives une jeune fiancée qui se montre à son amant couverte d'un voile d'or, et que les bulles légères qui brillent sur la surface nous tiennent lieu de pierreries. »

« Regarde : déjà paraît la face de la terre; déjà les oiseaux du matin remplissent les airs de leur doux ramage, et déjà le bosquet s'humecte des gouttes de rosée. Eh bien! mettons fin à nos plaisirs en portant à la ronde des coupes en l'honneur du sourire aimable des fleurs après une douce pluie. »

« Cueille de l'amour les fruits que tu désires, et mêle, autant que tu le pourras, la liqueur de ta coupe avec l'haleine embaumée d'une belle aux prunelles plus meurtrières que l'épée d'Al-Farouk, d'une belle aux yeux noirs qui gagne des victoires avec des paupières languissamment baissées. »

« Elle a rompu les nœuds de la cruauté, et, superbe, elle s'est avancée traînant la robe de l'union. J'ai dit alors (et le bonheur que je goûtais auprès de ma bien-aimée était sans mélange) : O nuit durant laquelle m'a

visité et comblé de ses faveurs celle qui est le soleil du jour, puisses-tu vivre dans ma mémoire plus que les autres nuits rapidement écoulées dans la léthargie du sommeil ! »

CHAPITRE IV.

LA FAMILLE.

Al-Mansoûr, poursuivant le grand dessein de sa vie, celui de rendre au croissant la Péninsule entière, et de mettre les Pyrénées pour limites à l'empire de la croix, continuait avec la même ardeur et la même constance ses opérations militaires, toujours brillantes, et toujours infructueuses. Pour mener de front son projet de conquête générale, sans confier à nul autre le soin d'en partager l'accomplissement, il laissait une année de repos aux chrétiens de la Castille, et tournait ses armes contre la Catalogne. C'était par ce chemin que le grand émyr Abd-al-Rhaman al-Ghaféky avait franchi les monts *Al-Bortât*, lorsqu'il pénétra dans la *terre d'Afrank*, lorsqu'il promena ses rapides étendards sur les deux bords du Rhône, puis le long de la Garonne, puis sur le rivage de l'Océan, puis sur les rives de la Loire, jusqu'aux champs de Poitiers, où il rencontra la hache de Charles-Martel.

Le comte Ramon-Borell, héritier des anciens ducs de Septimanie, auxquels avait obéi la Gaule gothique, engloutie depuis dans le vaste empire de Charlemagne, gourvernait alors à Barcelone. Il avait demandé des secours à son suzerain, le roi de France, et le maire du palais Hugues-Capet, qui régnait à cette époque pour Louis IV, comme le hagib Al-Mansoûr pour Hescham II, lui avait envoyé quelques troupes de l'Aquitaine. Avec ce renfort, Borell s'était flatté de disputer le passage de l'Ebre aux Arabes, qui venaient de Valence, le long de la mer, appuyés par leur flotte. Mais, battu complétement dans une sanglante rencontre, il s'était réfugié au milieu des monts inaccessibles qui séparent la Catalogne de l'Aragon ; et l'armée d'Al-Mansoûr, après avoir franchi, près de son embouchure, le fleuve qui donna son nom à l'antique Ibérie, cheminait dans la longue et fertile plaine que resserrent entre elles les croupes des montagnes et les vagues de la mer.

Abd-al-Malek, inséparable compagnon des entreprises de son père, sous l'exemple duquel il apprenait l'art de la guerre et l'art du gouvernement, commandait l'une des divisions de l'armée impériale. Suivant la coutume, il était accompagné par quelques jeunes hommes de son choix, qui, sous diverses dénominations, non précisément de domesticité, mais du moins de services à la personne, formaient comme sa maison, sa famille, sa société. Au milieu d'eux, celui qu'il distinguait le plus, par estime et par affection, était son médecin Yézyd-ben-Ayoub-al-Azraÿ, jeune Arabe de Fez, qui l'avait suivi d'Afrique à Cordoue, après sa victorieuse expédition contre les Berbères révoltés.

Studieux, modeste, d'une humeur toujours égale, mais toujours sérieuse, vivant dans la retraite, et fuyant, sans les blâmer, les divertissements des hommes de son âge, Yézyd, grave avant le temps, se faisait à la fois aimer et plaindre. Abd-al-Malek voyait avec peine la mélancolie profonde qui voilait sans cesse d'un nuage de tristesse le noble regard de son favori ; mais il s'efforçait vainement, par les soins les plus délicats, de ramener sur ses lèvres pâlies l'habituel sourire du jeune âge. Nul ne savait le secret de cette mélancolie. En le voyant toujours recueilli, méditatif, ardemment livré aux études sévères, on aurait pu croire qu'Yézyd poursuivait, dans le dédale de ces sciences chimériques nées avec la chimie et l'astronomie, quelque mystère de la nature, quelque secret de la terre ou des cieux. Et c'était même la plus commune opinion ; car, au milieu du penchant général des hommes de son état ([1]), il était plus naturel de supposer au jeune savant le goût des recherches cabalistiques qu'un de ces chagrins profonds, irremédiables, qui flétrissent la vie dès son printemps.

Abd-al-Malek laissait souvent les gais propos de ses compagnons d'armes pour les entretiens solitaires et graves de son médecin. Il trouvait un grand charme dans la haute et libre pensée, dans la parole austère et hardie du jeune philosophe, qu'il croyait aussi un adepte des

([1]) L'alchimie était une sorte de médecine :

« L'étain, disaient les alchimistes arabes, est un argent malade de la lèpre ; le mercure, un argent frappé de paralysie ; le plomb, un or lépreux et brûlé ; le cuivre, un or cru. L'alchimiste, semblable au médecin, remédie à ces maux par des moyens contraires ou assimilés. » (C'est-à-dire par l'allopathie ou l'homéopathie.)

sciences occultes. Un jour, qu'après une longue marche, l'armée prenait du repos, campée dans un frais vallon des bords du Francoli, et qu'Al-Mansoûr s'amusait à lancer ses faucons sur des troupes de grues, le fils du hagib voulut provoquer son médecin au savant combat des échecs [1]. Il entra dans la tente d'Yézyd, toujours dressée à côté de la sienne. Elle était ouverte, mais vide, et tout annonçait que le studieux habitant de cette cellule militaire, appelé sans doute au chevet de quelque soldat blessé, avait été brusquement distrait de ses travaux.

Sur les longues pages d'un manuscrit grec, d'un traité du divin Bokrath [2], était déroulée une feuille de papier de soie, et le *kalam* [3], à peine sec, se trouvait encore étendu sur les dernières lignes qu'il y avait tracées. Abd-al-Malek approcha; une curiosité d'instinct, plus prompte que toute réflexion, lui fit jeter les yeux sur cet écrit, qui contenait sans doute, avec la preuve des secrets travaux d'Yézyd, l'aveu des peines de son âme et l'explication de sa précoce austérité. Cependant les regards de l'indiscret ami ne rencontrèrent ni des figures cabalistiques d'astres ou d'animaux, ni des calculs algébriques sur les propriétés des nombres, ni des noms accouplés de métaux et de plantes. L'image d'une même syllabe reproduisant sur toute la page une terminaison

(1) C'était le seul jeu que se permissent les Arabes. Mais ils ne jouaient jamais d'argent, et les pièces des échecs, qui se nommaient aussi roi, reine, fou, cavalier, etc., ne représentaient jamais des personnages, des êtres vivants.

(2) Hippocrate.

(3) Plume de roseau.

uniforme à des lignes irrégulières, annonçait au premier coup d'œil qu'il n'y avait d'autre magie, dans l'œuvre d'Yézyd, que la *magie permise* [1]. Les vers ne sont point la langue épistolaire, celle des secrets sentiments et des intimes confidences ; faits par l'imagination et pour elle, ils ne traduisent guère d'autres pensées que celles qu'il plaît au poëte de livrer au monde. Abd-al-Malek, un moment indécis, lut les vers d'Yézyd :

« Le chagrin abat mon courage, et la fermeté d'âme le relève; mes larmes, tour à tour obéissantes et rebelles, cèdent au combat de ces deux affections contraires. »

« Je suis comme la jeune palme du Mahgrêb, qui, plantée sur les rives fertiles du Grand-Fleuve [2], élève jusqu'au ciel sa cime ondoyante, que balance et caresse le doux zéphyre d'Al-Garb. »

« Un héros généreux, dont la droite ne s'ouvre que pour verser des bienfaits, en arrose incessamment les racines des pluies de sa munificence. »

« Dans sa demeure, les vœux de ses hôtes et de ses serviteurs sont comblés : on dirait que tous leurs instants sont des nuits fraîches et embaumées. »

« Ah ! que ne suis-je insensible comme la palme du Mahgrêb ! que n'ai-je perdu, comme elle, le souvenir de la terre qui m'a vu naître ! »

« Je ne sentirais point tomber sur mon cœur les pluies de douleur dont il est sans cesse inondé, et je ne dirais point au sort : Pourquoi les larmes qui coulent

(1) *Al-sahr-al-alâl*, dénomination spéciale de la poésie chez les Arabes.
(2) Le Guadalquivir.

de mes yeux ne peuvent-elles éteindre le feu qui brûle mes entrailles? »

« O toi, voyageur, qui, monté sur une chamelle vigoureuse, marches, au sorti de ton vaisseau, sur le chemin de la grande ville de Fez, de la ville aux deux *aljamas* bâties par des femmes, »

« Monte à la droite des trois collines, franchis des chemins escarpés, et pénètre au sein d'un vallon fleuri, que traverse un torrent qui roule des cailloux, et auquel, chaque année, le ciel donne deux moissons. »

« Heureuse contrée, dont les cailloux, portés en d'autres contrées, serviraient aux beautés de ces lieux de perles pour orner leurs cous ! »

« Puis, salue de ma part les habitants de ce lieu chéri, et dis-leur : « Quand j'ai quitté votre ami, il soupirait après votre présence; son corps voyage sur les terres des infidèles, mais son cœur reste dans Adjiad. »

« Oui, j'en jure par les angles du temple et par ses voiles sacrés, par la pierre noire d'Ismaÿl et par les monts Safah et Merwah, entre lesquels courent les fervents adorateurs, »

« Jamais le souffle du zéphyre n'a fait incliner l'absinthe des montagnes, sans qu'il ne m'ait apporté d'Adjiad des odeurs suaves et vivifiantes. »

« Adjiad ! là, sont les objets de ma tendresse. Là, ma mère m'allaita de ses mamelles, et m'apprit à bégayer le nom du vrai Dieu. »

« Là, mes yeux ont vu pour la première fois cette tendre gazelle dont mon cœur est épris; et quand les traits que décoche l'arc de ses paupières frappèrent mes

regards, avant même d'éprouver de l'amour, je m'écriai : « C'en est fait de moi. »

« Depuis lors, j'ai perdu la raison, comme l'amant insensé de la mystérieuse Léïleh [1]. »

« Et j'ai pris la tulipe pour emblème ; comme elle j'ai le visage en feu et le cœur en charbon. »

« Depuis lors, mon âme a passé dans son âme, et les jours de ma vie sont comptés par les jours de sa vie. L'amour dont je brûle est aussi pur que le visage éclatant de blancheur des élus. »

« Si je vaque à la prière, mes lèvres, tandis que je parcours le livre sacré, murmurent ses louanges ; et cesser un moment de songer à elle, me paraît un crime aussi grand que celui de rompre le jeûne. »

« Couverte du voile de sa chevelure, si elle s'avance à travers les ombres d'une nuit semblable aux boucles noirs de ses cheveux, l'éclatante blancheur de son front la dirige, et lui tient lieu des feux du firmament. »

« Si, pendant la nuit, elle dirigeait ses pas au milieu d'un jardin, vers les bords d'un étang où croît le nénuphar, trompées par l'éclat de ses charmes, les fleurs s'élèveraient sur l'onde, croyant le soleil de retour. »

« Quand ma bien-aimée soupire, « Oui, dit le musc, c'est de son haleine embaumée que je compose mes plus doux parfums. »

[1] Les amours de *Médjnoun* (l'insensé) et de *Léïleh* (la nuit, l'obscurité, le mystère), chantés dans le grand poëme d'Al-Djami, sont très-célèbres en Orient, plus encore que les amours de Youzef (Joseph) et de Zouléïka (la femme de Putiphar), ou de Souleïman (Salomon) et de la Sunamite, ou de Kosrou (Chosroës) et de Schirin.

« O rameau des sables du désert, ne te balance point, lorsqu'elle foule d'un pas léger l'herbe des prairies. O éclair, garde-toi de briller, quand elle montre, pour sourire, la blancheur de ses dents. »

« Mais elle est tellement modeste, que si le soleil, épris de sa beauté, descendait vers elle par un excès d'amour, elle se retirerait à l'ombre pour éviter sa présence. »

« Les années que j'ai passées près d'elle s'écoulaient avec la rapidité d'un jour, et, depuis que je suis privé de sa lumière, chaque jour passe lentement comme une année. »

« Dieu soit loué ! souvent mes sens abusés la retrouvent dans tout ce qui a de la grâce et du charme : »

« Dans les sons harmonieux du luth et de la *dulzaïna*, lorsque ces deux instruments marient leurs accords ; »

« Dans les riantes vallées, où viennent, à la fraîcheur délicieuse du soir et au lever de l'aurore, paître de timides gazelles ; »

« Dans les lieux où le zéphyre traîne les plis de sa robe embaumée, quand, au léger crépuscule du matin, il m'apporte les plus suaves odeurs. »

« Vaines illusions ! elles fuient devant la chaleur des yeux [1] comme l'ombre devant le sourire de l'aurore, lorsque le jour commence à déployer ses ailes à l'horizon du ciel. »

« Yézyd alors fait entendre des plaintes douloureuses comme celles du rossignol qui voit cueillir sa rose favo-

[1] *Chaleur des yeux* veut dire peine et chagrin, comme *fraîcheur des yeux*, plaisir et satisfaction.

rite, et, retiré dans l'angle du désespoir, il s'abreuve à longs traits du poison de l'absence. »

« O ma mère, ô ma bien-aimée ! si jamais l'ange du destin...... »

Ici s'était arrêtée la plume du poëte, confidente des peines de son cœur ; ici se terminaient les aveux qu'il avait confiés au papier comme au cœur d'un ami. Abd-al-Malek rendit grâces au ciel qui lui livrait ainsi le secret d'Yézyd. Cette habituelle mélancolie qui couvrait de sa pâleur le front du jeune médecin, ce n'était donc pas la révolte d'un esprit orgueilleux contre les voiles dont la nature cache ses impénétrables mystères ; c'était la langueur d'une âme tendre et blessée. Il y avait peut-être des remèdes à ce mal.

Yézyd, à ce moment, rentra dans sa tente. En voyant Abd-al-Malek penché sur son écrit du matin, il sentit comme un mouvement d'indignation contre la curiosité du visiteur, et contre sa propre négligence. Mais le visage d'Abd-al-Malek, lorsqu'il releva les yeux, exprimait tant de bienveillance et de compassion ; ses reproches furent si tendres, en se plaignant d'un ami qui souffrait dans le silence, sans chercher d'autres confidents de ses peines que les muets instruments qui peignent la pensée ; ses prières furent si vives à le presser de lui découvrir, dans un aveu complet, le secret qu'il avait surpris, qu'enfin Yézyd, vaincu par la puissance de l'amitié, consentit à confier au fils d'Al-Mansoûr l'entière et fidèle histoire de sa vie. Voici comment il la conta :

« Ayoub, mon père, et son frère Ahmed, tous deux fils de Thémym, de la tribu d'Azra, dont les enfants

furent toujours renommés pour la constance de leurs affections, avaient pris naissance à Fez, où les aïeux de leurs aïeux s'étaient fixés, lorsqu'au temps de Mouza, le Mahgrêb fut conquis par les lances des enfants de l'Yémen. Ils étaient comptés l'un et l'autre, comme officiers de la garde arabe, parmi les premiers serviteurs des émyrs fils d'Edryz, lesquels régnaient alors sur les provinces d'Afrique, ayant pour supérieurs et pour protecteurs les khalyfes fils d'Omméyah. S'étant fait honorer et chérir dans l'exercice de leur emploi, jouissant des droits de leur noble race, et partageant l'abondance du palais, il ne manquait à leur bonheur qu'une nombreuse famille (1). Le ciel ne leur accorda point cette bénédiction. J'étais l'unique enfant que ma mère Fathmé eût donné à mon père; et la femme de mon oncle ne lui avait laissé qu'une fille, qu'elle ne put, l'infortunée, nourrir de son lait, car elle mourut en lui donnant le jour.

« Amyna (2) était plus jeune que moi de quelques années. Sa *mère de lait* (3), devenue sa mère véritable, ne trouva pas mauvais qu'elle partageât les jeux de ma première enfance, et je l'aimai d'abord comme une petite sœur, faible roseau que la nature confiait à ma protection. Mais bientôt, l'âge de l'adolescence approchant, nous fûmes séparés l'un de l'autre. Tandis que j'entrais aux écoles pour m'initier à toutes les connais-

(1) « Les richesses et les enfants sont les ornements de la vie mondaine. » (*Koran*, sourate XVIII, verset 44.)

(2) Fidèle.

(3) *Soud-ana*, la nourrice. C'est une esclave qu'affranchit immédiatement l'honneur d'allaiter un enfant de sang libre.

sances qu'un homme de mon sang ne peut ignorer sans honte, elle se retira dans la maison de son père, loin du regard des hommes, pour s'habituer au recueillement, à la retraite, à la pratique des soins domestiques, qui sont les devoirs d'une épouse et d'une mère.

« Lorsque j'eus passé quelques années au collége impérial de Fez, où les jeunes Arabes, après avoir reçu l'instruction commune de la *Madrézah*, pénètrent dans le sanctuaire des études réservées ; lorsque, sachant lire en leur propre langage le divin *Aflathoun* et le divin *Aristhatlis* [1], j'eus enrichi ma mémoire de la science des anciens ajoutée à la science de nos pères, alors mes parents réglèrent la place que je devais occuper dans le monde. Malgré les pleurs de ma mère, qui voyait à regret l'unique fruit de ses entrailles livré aux hasards de la guerre, je fus destiné à la profession des armes. C'était celle qu'avaient embrassée tous mes aïeux, et, dans la pensée de mon père, celle que devaient embrasser tous leurs descendants. Je fus donc enrôlé dans la garde arabe de l'émyr. J'aimais avec passion les chevaux, les armes, les tournois ; j'oubliai bientôt, dans le tumulte des jeux militaires, les doux souvenirs de mon premier âge et les studieuses veilles de mon adolescence.

« Ce fut à l'époque même où j'entrais dans cette troupe d'élite, seule permanente à Fez comme la garde berbère à Cordoue, que les peuplades nomades des monts Daren, agitées par les prédications d'un imposteur qu'elles prirent pour un nouvel envoyé de Dieu, refusèrent le tribut à l'émyr. Tu sais, ô fils d'Al-Man-

[1] Platon et Aristote.

soûr, l'histoire de cette révolte impie que ton bras a châtiée. Tu sais que les tribus rebelles, oubliant, avec leur foi, l'obéissance due au chef des croyants, ameutèrent encore contre les hommes de l'Orient ([1]), contre les fils de l'Yémen et de la Syrie, tous les hommes de l'Occident ([2]), dont nos pères ont vaincu les pères. Ils étaient nombreux, et nous faibles; ils occupaient les montagnes, les plaines, les rivages, et nous n'habitions que l'intérieur des cités. Bientôt toute la nation, soulevée contre nous par la haine du sang more, déclara au sang arabe une guerre implacable. Enfermés dans nos remparts, nous ne pûmes recueillir les moissons que nous avions semées; nos champs furent ravagés comme par la grêle du ciel, nos maisons livrées au flammes, nos serviteurs égorgés, et la ville, notre dernier refuge, investie enfin par une multitude ivre déjà de sang et de pillage. Je n'affligerai point ton âme par le récit des maux que nous fit endurer un long siége; encore moins te peindrai-je les horreurs de cette nuit fatale où des traîtres livrèrent un passage à leurs frères, qui, poussant des hurlements de bêtes fauves, se répandirent au sein de la ville surprise, le glaive dans une main, la torche dans l'autre. Fidèle, même après tout espoir de salut, la garde arabe joncha de ses cadavres les degrés du palais que l'émyr, fier et brave, ne rendit aux rebelles qu'avec le dernier souffle de vie. Mon père et mon oncle périrent tous deux au premier rang, après avoir brisé leurs cimeterres sur les crânes ennemis; moi-même, je tombai près d'eux, baigné dans mon sang,

([1]) *Scharakyyn.*
([2]) *Mahgrêbyn.*

et mes yeux, que la mort sembla fermer aussi, ne virent pas du moins l'insolent et sanguinaire triomphe des tigres d'Afrique.

« Quand je revins à moi... Oh ! je n'oublierai jamais la ravissante vision dont mes yeux furent éblouis. J'étais couché dans un léger hamac suspendu aux branches d'un platane, dont l'épais feuillage, légèrement agité par la brise, laissait pénétrer par intervalles des éclairs de soleil. A droite, ma mère était assise, pressant une de mes mains dans ses mains. A gauche, une jeune fille aux yeux noirs se tenait debout, et, penchée sur ma couche, elle agitait devant mon visage un éventail de plumes. Cette lumière soudaine, ces rameaux verts qui me couvraient de leur ombre, ces deux femmes qui m'entouraient, dont l'une avait eu toute ma tendresse en ce monde, tandis que l'autre me semblait une houri du ciel, tous ces objets ravirent mon âme en extase. Je crus que l'ange Azraël, l'ange de la mort, avait rayé mon nom du livre de la vie, et que j'étais arrivé de plein saut dans cette demeure bienheureuse qu'Allah tient ouverte à ceux qui meurent pour la foi. En fixant mes yeux sur cette beauté céleste, en voyant tout à coup briller sur ses lèvres un sourire de joie, il me sembla bien retrouver dans ses traits je ne sais quelle ressemblance confuse avec l'objet d'une affection passée ; c'était le sourire, c'était le regard de ma jeune compagne d'enfance. Mais, toujours possédé du même délire, j'imaginai que celui des anges d'Allah, devenu mon serviteur, auquel était confié le soin de mes plaisirs dans l'éternel séjour, avait voulu mêler quelque doux souvenir de la terre à ma félicité du ciel.

« J'étais encore au nombre des vivants. Après le sac du palais, ma mère était venue pendant la nuit, avec d'autres mères et d'autres épouses, relever les cadavres de son époux et de son fils. En attachant ses lèvres à mes lèvres, elle reconnut que je respirais encore. Cachant sa joie, elle me chargea sur les épaules d'un serviteur fidèle qui m'enleva de ce lieu de désolation. Nos demeures étaient dévastées, et je fus porté hors des murs de la ville, comme un mort qu'on mène à la sépulture. Mais la pauvre veuve n'avait point oublié la pauvre orpheline. Elle arracha des décombres de sa maison fumante la triste Amyna, qui avait échappé à la brutalité des vainqueurs cachée dans une de ces retraites souterraines (1) dont nos habitations sont pourvues, et toutes deux m'accompagnèrent au sortir de la cité. Mère et cousine, elles avaient le droit de suivre mon cercueil, vêtues de blanc (2), en récitant la prière sur les morts (3). Echappant ainsi, à la faveur d'une loi religieuse et d'une coutume toujours respectée, aux mains des barbares dévastateurs de notre pays, nous parvînmes au vallon d'Adjiad, où se trouvait le jardin cultivé par mon père et sa maison des champs.

(1) Les *silos*.

(2) Le blanc était la couleur de deuil des Arabes andalous. « J'ai longtemps « ignoré, dit un poëte, pourquoi le blanc était la couleur adoptée par tous « les infortunés, mais je l'ai su depuis que ma jeunesse est partie, et que le « temps m'a revêtu de cheveux blancs, en guise de manteau déchiré. » « .... Quand vous vous rassemblez, ô Andalous, dit un autre poëte, pour « pleurer vos morts, vous portez des vêtements blancs, et vous avez parfaite- « ment raison ; le blanc est la véritable couleur de la douleur, car il n'y en « point de plus cuisante que celle de voir ses cheveux blanchir. »

(3) C'est la XXXVIe sourate du Koran, qui se nomme *Ias*, et que Mahomet appelait le *cœur du Koran*.

« Ce fut là que je rouvris les yeux ; ce fut là que mes plaies furent lavées avec le suc de plantes balsamiques, exprimé dans une coupe d'agathe qui portait gravés sur ses bords un sabre, une lance, une flèche, et qu'elles se fermèrent sous la main bienfaisante de mes deux anges familiers ([1]). Mais ce fut aussi là que mon cœur reçut une blessure que nulle coupe magique ne peut guérir, et qui ne se fermera plus qu'avec mes paupières. Quand Amyna n'était qu'une enfant, enfant aussi je l'avais aimée d'un amour de frère ; maintenant que j'étais homme, je retrouvais en elle une vierge digne de régner sur le harem des khalyfes. Elle avait la taille élancée et flexible comme un jeune palmier qui n'a point encore porté de fruits, et sa démarche était celle d'un nuage qui traverse le ciel sans lenteur et sans vitesse. Sa chevelure noire, longue et touffue comme le feuillage dont une vigne recouvre la treille qui la soutient, aurait pu lui servir de vêtement, comme celle de notre mère Héwah, lorsqu'elle fut chassée du jardin d'Eden. Sous les arcs de ses sourcils, à travers les plumes soyeuses de ses paupières, ses yeux lançaient des regards plus doux que la figue mûrie, plus pénétrants que la flèche au dard aigu, et ses lèvres de rubis semblaient dérouler deux colliers de perles, quand, pour sourire, elles s'épanouissaient comme les feuilles d'un bouton d'anémone à la rosée du ciel. Son cœur était aussi pur que l'air rafraîchi par l'orage, aussi tendre que la neige qui fond en ruisseaux entre les doigts qui la pressent. Douée d'un esprit fertile

([1]) « Tout homme a des anges qui se succèdent sans cesse, placés devant lui, derrière lui ; ils veillent sur lui par ordre du Seigneur. » (*Koran*, sourate XIII, verset 12.)

comme le limon des vallées, et que son père, soigneux jardinier d'intelligence, avait fécondé des semences de la sagesse, elle aurait pu lutter de savoir avec les vieillards de nos divans. Quelquefois, lorsque les mains maternelles avaient couvert d'un baume rafraîchissant les blessures de ma poitrine, Amyna, pour charmer les langueurs d'une longue convalescence, prenait le luth égyptien à six cordes, et chantait, avec une voix plus douce et plus sonore que celle de l'oiseau du soir, les vers de nos poëtes, qu'elle ornait du rhythme de ses chants. D'autres fois, enlaçant d'un long voile, tantôt ses cheveux ondoyants, tantôt sa taille légère, tantôt ses pieds agiles, elle imitait, avec grâce et chasteté, les danses des filles de l'Orient.

« Mais que fais-je, ô fils d'Al-Mansoûr? A quoi bon m'efforcer de peindre à tes yeux un portrait que mon imagination peut bien se retracer, mais dont ma langue ne saurait exprimer qu'une imparfaite image? N'as-tu point compris déjà que l'amitié des premiers ans, la reconnaissance, la solitude, sa beauté, ses vertus, ses malheurs, avaient allumé dans mes entrailles cet incendie dévorant qu'on appelle amour? »

Ayant prononcé ce mot, et les yeux baissés comme s'il eût fait l'aveu d'une faute, Yézyd garda quelques moments le silence. Depuis qu'il parlait d'Amyna, sa voix était devenue forte et tremblante, ses lèvres s'étaient colorées, son regard brillait d'un feu inaccoutumé. Pressant sa main en signe d'encouragement et de sympathie, Abd-al-Malek regardait en souriant le visage de son médecin, austère et froid d'habitude, mais où se peignait tout à coup la chaleur d'une âme ardente et

longtemps concentrée, qui trouve enfin une autre âme où s'épancher, Yézyd, plus calme, continua de la sorte :

« Quand tu débarquas au port de Tanjah ([1]), menant la glorieuse armée du khalyfe, avec une telle diligence que les rebelles tremblants n'apprirent ton départ de Cordoue que par ton arrivée sur nos rivages, j'avais déjà quitté ma couche, et je commençais, appuyé sur le bras de ma mère, à hasarder, comme un enfant au sortir du berceau, quelques pas chancelants. Les nouvelles successives de la venue de mes frères, de leurs succès rapides, de ta victoire, qui frappa nos ennemis de stupeur, de ta magnanimité, qui les fit tomber à tes genoux, achevèrent de me rendre à la santé. Je pus te voir entrer à Fez, triomphant et miséricordieux, pour relever le trône des fils d'Edryz sur les bases de la force et de la clémence; je pus reparaître à ta suite et parmi les vainqueurs, dans cette ville d'où j'étais sorti naguères enveloppé d'un linceul, et porté sur le cou d'un esclave.

« Ce fut, hélas! en ce moment de publique allégresse que s'évanouit mon bonheur d'un jour. Les soins dévoués auxquels je devais ma guérison avaient été prescrits par la science à la tendresse de ma mère et de ma bien-aimée. Un célèbre médecin de Fez, Yakoub-ben-Zakariah, surnommé *Al-Schafy* ([2]), ami de mon père avant nos désastres, et respecté pour sa grande renommée par les Berbères eux-mêmes, était venu plusieurs fois me visiter en secret au vallon d'Adjiad. D'une main

([1]) Tanger.
([2]) Le guérisseur.

habile et sûre, il avait porté sur mes plaies, tour à tour la pointe d'un fer ardent et des baumes de simples broyées. Mais, durant les heures passées à mon chevet, il avait vu maintes fois Amyna, qui s'approchait d'un pas furtif, et dont le regard inquiet, suppliant, épiait dans ses yeux l'arrêt de ma vie ou de ma mort. Et qui peut, même sous les glaces de l'âge, voir Amyna sans l'aimer?... » Yézyd ne put réprimer un long soupir, et s'interrompit encore une fois dans son récit.

« Un soir, reprit-il (c'était celui même du jour où j'avais vu les portes de Fez s'ouvrir devant toi), ma mère nous appela tous deux auprès d'elle, et nous demanda d'écouter attentivement ses paroles. A l'expression de son visage, grave et solennelle, il me fut aisé de comprendre qu'il s'agissait d'un objet important pour notre destinée, et mon cœur s'émut, car je lisais dans ses yeux encore plus d'affliction que de gravité.

« Elle nous dit : « Mes enfants, le sort de tous les humains est tracé d'avance sur le *Livre évident* (1), et c'est par des voies souvent détournées, mais toujours sûres, que s'accomplissent les arrêts du Tout-Puissant. Combien de fois le mal de l'un n'a-t-il pas produit le bien de l'autre? Notre ruine et tes souffrances, ô mon fils, peuvent devenir pour Amyna le marche-pied de son élévation; et quand elle sera parvenue sur la colline de la fortune, à son tour elle pourra nous tendre la main. Le savant Al-Schafy, l'ami de mon époux, le sauveur de mon fils, m'a prise hier en secret, et m'a dit :

« Veuve d'Ayoub, ta nièce Amyna compte déjà douze

(1) Ou *Table conservée*, où se trouve inscrit tout ce qui a été, est et sera.

ans révolus : la religion et la nature lui font un devoir du mariage. Elle touche à l'âge où il serait coupable et déshonorant qu'elle restât plus longtemps dans le célibat. Elle est belle, elle est douce, elle a toujours respecté ses parents. Heureux le père des enfants qu'elle mettra au monde, heureux les enfants dont elle sera la mère! Je m'adresse donc à toi, devenue chef de la famille, et chargée, dans leur inexpérience, de régler le sort de ses membres les plus jeunes ; veux-tu me donner Amyna pour épouse? J'ai maintenant trois femmes légitimes, que j'ai prises successivement à mesure que ma richesse s'est accrue, et en prouvant chaque fois devant le khady que je pouvais les maintenir honorablement dans ma demeure. La loi du Prophète accordant quatre femmes au croyant, je pourrais, sans les perdre, acquérir encore ta nièce. Ma maison est assez vaste pour qu'elles y aient toutes quatre un appartement séparé, et je suis assez riche pour donner largement à chacune d'elles sa nourriture, ses vêtements, ses esclaves. Mais Amyna mérite de posséder seule l'affection et les soins d'un mari. Si tu me promets sa main, elle règnera sans partage sur ma maison, car aussitôt je répudierai mes trois femmes actuelles. Tu sais qu'il suffit d'un mot de ma bouche, sans nul autre motif, pour rompre les liens qui les attachent à moi. Je puis les répudier toutes ensemble, comme j'aurais pu les épouser toutes à la fois [1]. Je leur rendrai les trousseaux qu'elles ont apportés, je leur paierai une seconde fois le don nuptial *anté-*

[1] La répudiation est le droit de l'homme, sans réciprocité pour la femme. Mais la femme peut demander le divorce, qui est accordé par le juge ou vendu par le mari.

rieur [1] qu'elles ont reçu de moi, et j'y joindrai, pour leur consolation, un don nuptial *postérieur* [2] assez considérable pour qu'elles trouvent aisément de nouveaux maris. Dès qu'elles auront passé les trois mois de retraite que la loi leur impose [3], et pendant lesqnels, pouvant reprendre les femmes répudiées, je ne puis en épouser aucune autre, Amyna viendra prendre leur place sous mon toit. D'ici là, je m'engagerai par serment écrit, devant l'imâm et les *adaleh* [4], à ne prendre aucune autre femme tant qu'elle sera la mienne. Et je ne veux de toi ni dot ni présent. Réduite au veuvage et à la pauvreté, que pourrais-tu m'offrir? à peine la dot qu'Aly, le saint en Dieu, reçut de Mahomet avec sa fille Fathima [5]. La science et le travail m'ont enrichi; chaque jour encore j'augmente ma fortune et ma renommée. Je donnerai à ta nièce un tel don nuptial, je mettrai tant d'esclaves dans les salles et les jardins de sa maison, dans ses coffres tant d'étoffes et de parures, tant de colliers à son cou, tant d'anneaux à ses bras et à ses jambes, et sur sa table tant de mets sucrés, que son sort fera l'envie de toutes les femmes qui n'habitent point le harem de Médynat-al-Zohrah. Et, bien que ma

(1) *Mihr*, la dot.

(2) Celui qui se fait à la dissolution du mariage.

(3) Ces trois mois se nomment l'*iddeth*, ou l'*attente*. Pendant l'*iddeth*, la femme répudiée porte le deuil, c'est-à-dire qu'elle s'abstient des couleurs rouge et jaune, de toute parure, de collyre sur les yeux et de *hinna* sur les ongles.

(4) Notaires, témoins entre particuliers. C'est l'imâm qui rédige les contrats de mariage.

(5) Un chameau, deux coussins de sopha, un seau de cuir, et 400 talents (environ 100 écus).

barbe soit grise, je remplis encore les devoirs d'un mari consciencieux sans avoir recours à la chair de lion marinée dans du vinaigre rouge. Réfléchis, informe-toi, prends conseil de ta prudence ; et, dans l'espace de sept nuits [1], fais-moi part de la décision que le ciel t'aura dictée. »

« Ma mère, après ce récit, fut un moment silencieuse ; puis elle ajouta, d'une voix émue : « C'est par votre bouche, ô mes enfants, que j'attends l'ordre du ciel. »

« Dès ses premiers mots, j'avais été frappé de la foudre. Quand elle acheva, je voulus vainement délier ma langue. Immobile, pâle, haletant, je sentais la froide rosée de la terreur glacer mes tempes, et la main de l'angoisse, qui me pressait la gorge, ôtait tout passage à ma voix. Amyna, calme et sereine, ouvrit les lèvres pour répondre. Je préparai mon âme à la mort.

« Ma mère, dit-elle (car elle lui donnait aussi ce doux nom), la loi du Prophète permet-elle le mariage entre les enfants des frères? »

« Oui, ma fille, » répondit Fathmé, avant d'avoir compris le sens de la question ; puis toutes deux se turent, rougissant et confuses d'avoir trahi d'un seul mot, l'une sa secrète tendresse, l'autre son plus cher désir. Moi je tombai à genoux, et je posai mon front dans la poussière devant les pieds d'Amyna. Elle me releva, et me donna la pointe de son voile à baiser [2].

(1) Les Arabes comptaient par nuits, non par jours ; comme par lunes, et non par mois solaires.

(2) Le mariage est, en effet, permis entre cousins. Mais un musulman ne peut épouser sa tante ou sa nièce, — ni la sœur ou la cousine d'une de ses femmes, ou de sa nourrice, — ni son esclave, — ni l'esclave étrangère, s'il

« J'avais passé sans intervalle du septième tourment de l'enfer à la huitième béatitude du paradis. Cependant ma joie était grave, car elle était chargée du poids de la reconnaissance, et je mesurais devant moi toute la longueur du sentier de mon devoir.

« Amyna, m'écriai-je, en élevant les mains au-dessus de ma tête, comme celui qui prend le ciel à témoin de ses serments, Amyna, par la grandeur, la gloire et la puissance du Très-Haut, j'accepte ta foi, et je t'engage la mienne. Mais je n'accepte pas ton sacrifice entier. Tu n'auras point pour époux un homme pauvre, inconnu, digne au plus de pitié. L'homme illustre auquel

a une femme libre, — ni une femme païenne, — ni une femme répudiée, avant trois mois, — ni une femme veuve, avant quatre mois et dix jours, — ni une femme enceinte d'un autre, — ni une cinquième femme.

Les musulmans peuvent épouser des femmes chrétiennes ou juives ; mais les musulmanes n'épousent ni chrétiens, ni juifs. Ce serait une manière d'abjuration.

Montesquieu s'est trompé, lorsqu'il affirme, dans l'*Esprit des Lois* (livre XXVI, chap. 14), que le mariage, chez les Arabes, comme chez les premiers Romains, était prohibé entre parents au quatrième degré, c'est-à-dire entre cousins. Il n'était défendu que d'oncle à nièce, ou de tante à neveu. Au reste, Montesquieu partage la plupart des erreurs qui, de son temps, avaient cours sur les disciples de Mahomet. Il croit, par exemple, que les femmes sont exclues du paradis. «.... Une religion, fait-il dire par un Guèbre à une musulmane, qui vous rend malheureuse dans ce monde-ci, et ne vous laisse point d'espérance pour l'autre.» (*Lettres persanes*, lett. 67.) Ailleurs, il cite « l'ancienne tradition de nos docteurs que le paradis n'est fait que pour les hommes (*ibid.*, lett. 141). Bayle dit aussi : « Avouons que Mahomet ne ménageait guère le sexe..... Il ne se contenta pas de le rendre malheureux en ce monde, il le priva même de la joie du paradis (art. *Mahomet*).» Nous avons vu, dans le premier chapitre de cette histoire (t. I, p. 42), que Mahomet, au contraire, après avoir protégé et relevé la femme en cette vie, établit entre les deux sexes une parfaite égalité devant Dieu et dans la vie future.

tu me préfères doit à la science sa richesse et sa renommée ; eh bien ! je laisserai l'armure du guerrier ; j'irai aux écoles de l'Europe et de l'Asie apprendre aussi l'art bienfaisant de guérir les maux des hommes ; je deviendrai célèbre, je deviendrai riche, et je t'offrirai tout ce qu'il t'offrait, et ce que tu as refusé de lui ; tu le recevras de moi, si c'est la volonté de Dieu ([1]). »

« Ma mère avait pleuré de joie aux paroles d'Amyna ; ses larmes coulèrent encore à mes paroles. Elle était fière que son fils ne se fût pas laissé vaincre en générosité, et son orgueil maternel se résignait noblement à partager mon sacrifice. Elle prit nos mains droites, les unit dans la sienne, et priant pour nous l'Etre Juste, protecteur des généreux desseins, elle étendit sur nos têtes sa bénédiction.

« De ce moment, notre sort fut décidé. Yakoub-al-Schafy reçut pour réponse que mon père et son frère s'étaient, dès notre naissance, mutuellement promis d'unir leurs enfants, qu'ils nous avaient fiancés l'un à l'autre, et que, devenus majeurs, nous avions ratifié l'engagement de nos pères ([2]). A cette époque, ô fils d'Al-Mansoûr, prêt à quitter le Mahgrêb soumis et pacifié, tu proposais de ramener avec toi, dans la capitale de l'em-

([1]) « Ne dis jamais, je ferai telle chose demain, sans ajouter : si c'est la volonté de Dieu (*Koran*, s, XVIII, v. 23). » Jamais, en effet, les musulmans ne mentionnent une chose au futur, sans ajouter la formule *en scha Allah*. Les Espagnols, à leur exemple, et presque aussi fatalistes que les Arabes, ne manquent guère de dire en pareil cas : S'il plaît à Dieu (*si Dios quiere*).

([2]) Chez les musulmans, le père peut marier comme il l'entend ses enfants mineurs ; majeurs, il faut leur consentement formel. — La majorité est fixée à quinze ans ; mais si la puberté précède cet âge, l'homme peut être majeur à douze ans, la femme à neuf.

pire, les fils des nobles Arabes morts sous les ruines du palais de Fez, et de doter ces orphelins d'un précieux patrimoine, l'instruction des célèbres écoles de Cordoue. Je m'offris parmi les plus empressés; tu m'admis avec distinction, pour le nom de mon père, et peu de jours après, le cœur résigné, mais les yeux gonflés des larmes du dernier adieu, je quittai la terre d'Afrique pour monter sur ton vaisseau. La veuve et l'orpheline étaient restées au vallon d'Adjiad.

« Tu sais le reste. Quelques succès, dus à la persévérance d'un travail sans distraction, m'ayant fait distinguer au milieu de mes compagnons d'études, j'obtins, au sortir des écoles, d'être choisi pour ton médecin. Depuis ce moment, je t'accompagne dans tous les lieux où te conduit le service de l'État. J'ai gagné ta confiance et ton amitié. Ta générosité tient ouverte sur ma tête sa coupe inépuisable; tu as été pour moi prodigue de bienfaits, comme une nourrice est prodigue de caresses pour l'enfant qu'allaite son sein. Mon cœur reconnaissant s'est voué à te servir; je remplirai pieusement le devoir de la fidélité, et, comme une sentinelle attentive, je veillerai sur ta vie, précieux dépôt dont je dois compte à l'empire. Mais ne trouve pas mauvais, ô mon bienfaiteur, que de cuisants regrets mêlent leur amertume aux parfums de gloire et de plaisir que je respire en ta compagnie. Chaque fois qu'un messager du *Sahyb-al-Béryd* (1), parti de Fez, apporte à ton glorieux père des nouvelles de nos provinces d'Afrique, une lettre m'arrive, enfermée dans un roseau creux fermé par les deux bouts avec de la cire; ce discret dépositaire de douces et amères pensées

(1) Chef des courriers d'une province.

vient me rappeler ce que je n'oublie à nulle heure de mon existence, qu'au delà des mers et des montagnes, dans la solitude et l'abandon, gémissent inconsolables, une mère privée de son unique enfant, une vierge aux doux regards, volontaire victime d'un chaste et généreux amour. Songe que l'une est ma mère et l'autre ma bien-aimée; songe que je mesure aussi l'espace qui nous sépare, et que, souffrant mon affliction, je souffre aussi leur affliction dont je suis la cause et l'objet; songe enfin au nombre de lunes qui ont éclairé nos nuits depuis que le destin cruel nous tient condamnés aux ennuis de l'absence, à la honte du célibat; tu ne seras plus surpris de trouver, sur un visage qu'entoure à peine une barbe naissante, des lèvres pâles, des joues décolorées, des yeux éteints par l'insomnie et par les pleurs, car je me redis sans cesse ces paroles du Prophète : « Qui aime se tait, se prive, sait mourir. »

Yézyd avait achevé l'histoire de ses peines; un long silence succédait à son récit. Abd-al-Malek, fixant un regard attendri sur le triste amant d'Amyna, et de cet accent où l'amitié semble prophétique : « Fils d'Ayoub, lui dit-il, il est écrit; « Mets ta confiance dans le Seigneur, et tu ne pourras compter ses bienfaits. »

Deux mois après cet entretien, l'armée d'Al-Mansoûr, ayant pénétré sans obstacles jusqu'au pied des remparts de Barcelone, avait emporté d'assaut cette capitale, et traînant une foule de captifs chargés des dépouilles de leurs églises, elle reprenait le chemin des frontières. Le hagib revint à Cordoue, avec son fils et leur suite. La campagne n'avait pas été moins courte qu'heureuse, et l'on était encore aux belles journées de l'automne, quand

Al-Mansoûr déposa le haubert du général pour revêtir le caftan du ministre.

Le matin du premier *djouma* qui suivit son retour à Cordoue, Abd-al-Malek fit appeler Yézid. Ils étaient seuls.

« J'ai recours à ton amitié, lui dit le jeune wali de Fez, d'un ton mystérieux ; puis-je compter sur elle ? »

« Qu'ordonnes-tu de ton serviteur, répondit Yézyd? Je te dirai comme Zaÿd au Prophète [1] : « Mon sang est prêt à couler. »

« Je n'ai besoin que de ta science et de ta discrétion, reprit Abd-al-Malek. Une femme qui m'est proche se trouve dangereusement malade, au point que les sages-femmes déclarent leurs soins insuffisants, et qu'il devient licite d'appeler un médecin à son chevet [2]. Mais elle refuse les secours de la médecine plutôt que de laisser connaître sa demeure, et, par elle, sa famille et son nom. J'ai promis, pour vaincre des scrupules si légitimes [3], que tu consentirais à être conduit auprès d'elle, et ramené jusqu'en ta maison, comme un aveugle, un bandeau sur les yeux. Ai-je trop présumé de ta confiance et de ton dévouement? »

(1) Zaÿd-ben-Thabet (que nous appelons Séide), affranchi et fils adoptif de Mahomet, qui lui fit répudier sa femme pour l'épouser, recueillit et coordonna le Koran après la mort du Prophète. C'est le seul contemporain de Mahomet nommé dans son livre (sourate XXXVIII).

(2) Les sages-femmes, seuls accoucheurs chez les musulmans, sont aussi les médecins ordinaires des femmes, qui n'ont recours aux médecins que dans les cas très-graves.

(3) Il y a tant de réserve entre les sexes, chez les musulmans, qu'un homme, par exemple, ne demande jamais à un autre des nouvelles de sa femme ou de sa fille.

« La promesse de ta bouche, dit Yézyd, est le serment de la mienne; elle s'accomplira. » « Je te rends grâces, reprit Abd-al-Malek. Aujourd'hui donc, au sortir du bain, pare-toi de tes habits de fête, assiste à la *khotbah* du khalyfe, et quand les croyants quitteront la mosquée, sors par la porte du Pardon. Là, tu trouveras un guide pour te conduire. »

Yézyd suivit ponctuellement les instructions du fils d'Al-Mansoûr. Il quitta le temple aussitôt que l'imâm, prononçant la formule du *tekbyr*, eut fait le salut à droite et à gauche. A peine franchissait-il le seuil de la mosquée qu'un esclave noir, eunuque malgré la défense du Prophète (1), l'appela par son nom, et, le saisissant au passage, sans prononcer une autre parole, il le fit monter dans une litière de femme, portée par six esclaves. L'eunuque alors s'assit à ses côtés, lui banda étroitement les yeux, après avoir fermé les épaix rideaux de soie qui enveloppaient ce lit portatif, et commanda le départ. La course ne fut pas longue; mais de brusques détours, faits dans tous les sens, annonçaient au jeune médecin qu'on voulait déjouer jusqu'aux suppositions qu'il pourrait hasarder sur son itinéraire. D'ailleurs, le silence absolu de son guide rendait vaine toute espèce de question. Quand la litière s'arrêta, et qu'Yézyd, mis à terre, revit la lumière du jour, il était au milieu de la cour

(1) « Que la malédiction de Dieu soit sur lui (Satan) ! Il a dit : je m'empare d'une portion de tes serviteurs... Je leur ordonnerai de couper les oreilles de certains animaux, d'altérer la création de Dieu... (*Koran*, sourate. IV, v. 118). » Dans ces derniers mots, disent les commentateurs, Mahomet a voulu condamner la castration d'esclaves. (Kasimirski, note II, page 90).

intérieure d'une vaste et riche maison. De fines colonnettes en marbre blanc formaient, selon l'usage, la galerie carrée qui régnait au-devant des quatre corps de logis. Entre deux de ces colonnes était suspendue une riche escarpolette, semblable à une selle brodée d'or et d'argent. Quelques arbustes odorants, des plus rares et des plus précieux, entouraient la fontaine d'eau vive qu'on entendait jaillir au centre de la cour; et des troupes d'oiseaux étrangers, au brillant plumage, à la voix harmonieuse, retenus captifs par les mailles d'un filet tendu sur les terrasses, s'ébattaient joyeusement sous leurs rameaux fleuris. Tout, dans cette demeure, annonçait la noblesse, l'opulence et le bon goût.

Le muet compagnon d'Yézyd l'ayant mené par la main jusqu'à l'entrée d'une salle basse, dont il entr'ouvrit la porte avec précaution, lui fit signe d'entrer, et disparut. Cette pièce, assez vaste, était ornée de quelques paysages tracés à fresque sur les murs blanchis à la chaux; le plafond était en bois peint de couleurs mélangées, et le parquet couvert de nattes en sparterie qui formaient aussi d'élégants dessins. Une seule fenêtre, étroite, oblongue, tapissée d'étoffes de soie, laissait pénétrer un demi-jour, d'une teinte douce et rosée. Yézyd, encore ébloui par la lumière extérieure, ne distingua que peu à peu les objets. Il aperçut enfin, dans un angle de la salle, une alcôve [1], plus sombre encore, et, dans cette alcôve, un lit enveloppé des rideaux qui protégent le sommeil contre les mosquites. Près du lit, se

[1] *Al-koba*, voûte, cintre, arcade, construction voûtée, d'où les Espagnols ont fait *alcova*, et nous, alcôve.

tenait une femme assise, enveloppée d'un long voile. La malade et sa compagne gardaient un profond silence, une complète immobilité. Il s'approcha, muet aussi, et prit une blanche main qu'on lui tendait à travers les légers rideaux de mousseline bigarrée. L'agitation du pouls était extrême, mais non irrégulière comme celle de la fièvre, et les doigts de la malade, pressant ceux du médecin, semblaient vouloir aussi compter, à cet écho lointain, les battements de son cœur. Interdit, ému lui-même, Yézyd commençait à balbutier une insignifiante question, quand, tout à coup, la femme voilée se lève, étend les bras, se jette à son cou, et s'écrie : « Mon fils ! » C'était Fathmé. A ce cri les rideaux s'ouvrent, une femme paraît debout sur le bord de la couche, murmurant d'une douce voix : « Mon bien-aimé ! » C'était Amyna.

Le pauvre Yézyd, comme au sortir de sa léthargie, put croire une seconde fois que le ciel s'était ouvert pour son âme, et qu'il goûtait la félicité des justes. Accablé sous le poids de son ravissement, déchiré par les étreintes d'une joie convulsive, il se sentait mourir sous les caresses ardentes, jalouses, que lui prodiguaient sa mère et sa fiancée. La nature (elle est secourable dans l'excès du plaisir et de la douleur) vint à son aide. Il se rappela confusément sa profession et l'objet de sa visite : « Malade ! » s'écria-t-il, avec un accent d'effroi. Mais un regard d'Amyna, plein de vie, plein de bonheur, l'eut bientôt rassuré. Alors, comme le doute est le contre-poids de toutes les grandes émotions dont il amortit les coups, un autre doute vint assaillir son âme. La fiancée qu'il retrouve, n'est-ce pas cette même femme à qui l'a envoyé mystérieusement Abd-al-Malek ? D'où la connaît-il ? Cette

riche demeure, comment s'y trouve-t-elle? Ces précautions, pourquoi les avoir prises? Elle est donc dans le harem du vainqueur de Fez ! Toutes ces idées luisent à ses yeux comme les éclairs répétés d'un orage, et soudain, tel que le ver qui perce la datte jusqu'au noyau, le plus horrible soupçon glisse à travers ses joies, et va lui déchirer le cœur.

En ce moment, Abd-al-Malek paraît, calme, affectueux, souriant :

« Permets, ô fils d'Ayoub, lui dit-il, permets à l'amitié qui a partagé tes peines, de partager aussi ton bonheur. Le ciel a bien voulu que j'en fusse l'instrument. Pour me suivre, tu avais quitté tous les objets qui rendent la patrie chère. Je ne veux point non plus de ton sacrifice entier. Je te rends ta mère, celle qui t'a donné deux fois la vie, et cette vierge, compagne choisie par ton cœur, qui t'en fera bénir tous les instants. Cette maison t'appartient, avec tout ce qu'elle renferme ; ce sera ton présent nuptial. Elle touche à la mienne, et tu pourras, comme naguères dans nos tentes voisines, veiller sur la vie qui t'est confiée. J'exige une chose en retour : Le quatrième jour de la *walima* (1), quand tes amis, armés de la dague dorée, forceront pour toi le pavillon de la fiancée défendu par ses jeunes compagnes, c'est moi qui commanderai leur joyeux escadron ; puis, dès qu'Amyna t'aura rendu père, je présiderai à la fête des *Bonnes Fées*, et le premier né de tes fils portera mon nom (2). »

(1) La noce.

(2) La fête des *Bonnes Fées*, particulière aux Arabes d'Espagne, était celle où l'on nommait l'enfant. Elle avait lieu le huitième jour après sa naissance.

Chaque parole qui sortait de la bouche d'Abd-al-Malek tombait, comme une bienfaisante rosée, sur le cœur d'Yézyd, pour y éteindre les feux de la jalousie, et rallumer ceux d'une ardente reconnaissance. Trop émus, trop prénétrés pour trouver des mots, même dans leur langue riche et passionnée, qui pussent traduire leurs sentiments, les trois heureux s'étaient prosternés aux genoux d'Abd-al-Malek, et baignaient de douces larmes ses mains généreuses. Et le fils d'Al-Mansoûr répétait, en les pressant dans ses bras : « Qu'Allah reçoive vos actions de grâces ! N'est-ce pas son Prophète qui a dit : Mets ta confiance dans le Seigneur, et tu ne pourras compter ses bienfaits [1]? »

Suivant Mouradgeah d'Hosson, les mariages musulmans, presque tou-

En présence de tous les parents réunis à un banquet, le père ou l'aïeul, invoquant Allah, disait à l'oreille du nouveau-né le nom qu'il devait porter ; puis on lui coupait les cheveux, et on en donnait le poids aux pauvres, en or, en argent, ou en cuivre. La circoncision ne se faisait pas avant l'âge de sept ans. Elle était l'occasion d'une nouvelle fête de famille.

(1) Le fond de ce petit roman est une anecdote historique. Je n'ai fait que changer l'époque, les lieux et les personnages, en groupant autour du sujet quelques détails de mœurs. Léon l'Africain rapporte que le sultan Youzef-ben-Taschfyn (émyr des Almoravides), revenant d'Espagne en Afrique, avait emmené son médecin, Aben-Zohar le fils, qui était aussi un poëte élégant. « Un jour, il entra chez lui à l'improviste, et, ne le trouvant pas, se mit à regarder les papiers qui étaient sur sa table. Il y vit des vers où Aben-Zohar exprimait le regret d'être séparé de sa famille. L'émyr envoya aussitôt l'ordre au gouverneur de Séville de faire venir, en toute hâte, la famille du médecin à Maroc, où elle fut logée dans une belle maison, richement meublée, dont il lui fit présent. Aben-Zohar, envoyé dans cette maison, sous prétexte d'y visiter des malades, fut bien agréablement surpris de se trouver au milieu de sa famille, dont il se croyait si éloigné. »

jours de simple convenance, se font d'habitude par les parents, et pour leurs fils comme pour leurs filles, et pour leur fille veuve comme pour leur fille vierge. La mère du jeune homme va voir la jeune fille, converse avec elle, et, sur son rapport, le père du jeune homme demande la jeune fille à son père. Une fois résolue, la noce dure quatre jours, et commence habituellement le lundi. Les fêtes ont lieu dans les deux familles, mais séparément. Le quatrième jour, la fiancée est conduite chez le mari. On lui a tressé les cheveux avec des clinquants pour figurer, sur son front, le mot *masch-Allah*, qui doit la garantir des regards de l'envie, ou d'une admiration trop passionnée. C'est sa mère, ou sa plus proche parente, qui la conduit à son époux. Elle avait fermé un cadenas en donnant son consentement au mariage; en remettant sa fille à l'époux, elle ouvre ce cadenas. L'époux fait alors sa prière, et va s'asseoir près de l'épouse, qui ôte son voile. Comme c'est fort souvent la première fois qu'il aperçoit les traits de sa femme, il lui fait un présent *pour la vue du visage;* puis ils font ensemble une petite collation, et l'introductrice se retire. — On choisit d'habitude, pour ces dernières cérémonies nuptiales, la nuit du jeudi au vendredi, qui fut celle de la conception de Mahomet.

L'adultère, le concubinage, les amourettes, sont d'ailleurs inconnus dans les pays soumis à l'islam, où l'on ne voit aucune femme publique, au moins musulmane.

Plus libres dans leur choix, comme dans toutes les mœurs domestiques, que ne le sont les musulmans de l'Orient, ceux d'Espagne portaient aussi plus de gaîté dans leurs fêtes. « Les *walimas*, ou repas de noce, dit J. Conde, se célébraient avec l'assistance des parents, mâles et femelles, et avec de joyeux amusements, c'est-à-dire musique, bal et chansons amoureuses chantées par des femmes, avec de longues pauses d'un vers à l'autre (*partie II*, *cap.* 90, *nota* 1). » Et voici comment les historiens qu'il a traduits décrivent la noce d'Abd-al-Malek, le fils d'Al-Mansoûr : « Dans le printemps de cette année (376 de l'hégire, 986 de Jésus-Christ), se célébrèrent, à Cordoue, les noces d'Abd-al-Malek... Il y eut, pour ce motif, de grandes fêtes et des réjouissances publiques. Les noces se firent dans les beaux jardins du palais nommé Alameria, dont le khalyfe Hescham fit présent à son hagib Al-Mansoûr, quand il lui demanda la permission d'y célébrer ces noces. Toute la noblesse de Cordoue concourut aux fêtes. La jolie fiancée fut conduite en triomphe par les rues principales de la ville, accompagnée de toutes les jeunes filles amies de la famille, précédées et suivies du khady, des témoins, des chefs de tribus et des nobles de la ville. Les jeunes filles, toutes armées de cannes d'ivoire et d'or, gardèrent, tout le jour, la porte du pavillon de la fiancée. Le fiancé, accompagné d'un grand

cortége des nobles jeunes gens de sa famille, et protégé par les dagues dorées de ses amis, parvint, la nuit venue, à en forcer l'entrée, malgré la valeureuse défense des jeunes filles. Tous les jardins étaient illuminés, et dans tous leurs bosquets, comme dans toutes les barques de leurs claires pièces d'eau, résonnaient d'agréables concerts, et les louanges des époux étaient le sujet des chansons. Les vers et la musique durèrent toute la nuit, jusqu'a l'aube, et les réjouissances continuèrent tout le jour suivant.

Al-Mansoûr, à cette occasion, répartit entre ses gardes de riches vêtements et des armes précieuses. Il donna d'abondantes aumônes aux hospices de pauvres ; il maria et dota des orphelines pauvres de sa mosquée, et fit des présents aux beaux-esprits qui avaient célébré son fils et sa bru. On ne vit pas, à Cordoue, de plus belles journées que celles-là, ni de *walimas* ou fêtes nuptiales plus splendides. (*Parte II, cap.* 99.) »

CHAPITRE V.

LE MAHDY [1].

Il y avait plus d'une année [2] qu'Alphonse V, appelé par les Arabes Alanfoûs, occupait, après le vieux Bermudo, le trône de Léon et des Asturies. Depuis qu'Al-Mansoûr gouvernait l'empire arabe, le royaume des fils de Pélage avait été, presque chaque printemps, envahi, traversé, dévasté. Sa capitale et sa métropole étaient tombées aux mains d'un ennemi toujours victorieux; ses villes fortes avaient été prises et rasées, ses armées détruites, ses habitants traînés en esclavage. Mais, loin de plier sous des désastres si nombreux, les chrétiens, opiniâtres et patients, mettaient à défendre leur culte et

[1] Ou *Méhédy*. Littéralement *dirigé* (*bi'llah*, par Allah); et réciproquement *directeur* pour ceux qui le suivent : prophète. Mais il ne faut pas confondre ce mot avec ceux de *néby*, prophète qui reçoit une révélation, et de *rézoul*, prophète ou apôtre qui répand cette révélation par la parole. Ce dernier titre est celui de Mahomet.

[2] En 1001.

leur liberté le même zèle infatigable, la même énergique constance que rien ne peut vaincre, que rien ne peut abattre. Leur jeune roi préparait vigoureusement la défense du pays. Il avait relevé les murailles, tant de fois renversées, de Léon, de Toro, de Zamora; il avait assemblé, dans un *concile national* (1), ses évêques et ses grands vassaux, afin de pourvoir, avec leur concours, aux pressantes nécessités d'une situation suprême; il avait appelé à son ban tout homme en âge de porter les armes; enfin, il s'était assuré des alliances et des secours. Les Castillans, réduits à quelques lambeaux du comté de Hernan-Gonzalez, étaient toujours, par intérêt et par juste orgueil, au premier rang de l'armée chrétienne. Sancho de Navarre, que la frontière musulmane allait atteindre, sentait enfin le besoin de prendre part à la lutte autrement que par l'envoi de quelque insignifiant corps auxiliaire; il avait entraîné les trois républiques vasconnes, et de nombreux volontaires de l'Aquitaine passaient aussi les Pyrénées pour gagner le paradis, la gloire et la richesse à la guerre sainte. Centre et chef de cette confédération, Alphonse, entouré déjà de ses barons des Asturies, de la Galice et de Léon, rassemblait, sous les murs de Burgos, la plus puissante armée qu'eussent encore composée les bannières réunies de l'Espagne chrétienne.

Al-Mansoûr connaissait la ligue et ses préparatifs. Mais vingt-cinq années de victoires lui avaient donné tant de confiance en ses armes, que, sans augmenter la force des troupes qu'il avait coutume de mener à ses expéditions,

(1) Premier nom des cortès.

et croyant plus gagner par la rapidité de l'attaque que par le nombre des soldats, il s'était, cette fois encore, mis en marche le premier. Les douze lustres qui blanchissaient sa tête, ses veilles, ses fatigues, ses blessures, n'avaient altéré ni l'activité de son corps ni l'énergie de son âme. Il était, dans ses pensées et dans ses actions, aussi ardent, aussi impétueux qu'au temps où, chef encore adolescent de l'empire, il marqua dès le début sa haute destinée, et fit taire l'envie par l'admiration. Son but, pour la campagne qui s'ouvrait, n'était plus de pénétrer dans les provinces de la Catalogne ou de Léon pour reculer la frontière chrétienne au delà de l'Èbre ou du Duero ; il voulait rompre l'alliance des princes confédérés, et, pour en détacher le roi de Navarre, porter la guerre dans ses domaines, épargnés jusques-là. L'armée arabe avait franchi la *Sierra* de Aylon, et s'avançait, entre la Castille et l'Aragon, sur les champs de l'ancienne Numance.

Déjà l'on était parvenu dans la contrée où le Duero naissant, après avoir un moment suivi l'Èbre, le quitte brusquement pour porter ses eaux, par une pente opposée, à la *mer environnante* (1). Un *kaÿd* arabe marchait à la découverte avec sa *taïfa* de cavalerie. Tout à coup, il entend des *alaridos* de combat, et s'avance au galop pour porter secours à ses frères. Mais ce qu'il avait pris pour des cris de guerre n'était que des cris de joie. Un autre parti de cavaliers, ceux-ci Berbères, avait surpris, dans les ruines d'une vieille tour servant d'*atalaya*, un avant-poste chrétien ; et la prise était importante, car, au mi-

(1) Nom arabe de l'Océan.

lieu de ces éclaireurs, se trouvait un évêque espagnol, sans doute général d'un corps de l'armée ennemie. Coiffé d'une mitre d'acier, et portant une cuirasse sur sa robe violette, le prisonnier avait déjà les mains liées derrière le dos, et marchait, attaché par le cou à la queue d'un cheval, dans les rangs des Africains, dont son bizarre costume, moitié religieux, moitié militaire, excitait les rires et les insultes. A la vue de ce traitement ignominieux et cruel, que réprouvaient formellement et les paroles du Prophète et les ordonnances des khalyfes, le *kaÿd* arabe ordonna que les liens du captif fussent rompus; ajoutant qu'il se chargeait de le conduire à la tente d'Al-Mansoûr, qui voudrait sans doute l'interroger. Mais les Berbères refusèrent d'obéir. «Notre chef, disaient-ils, est Souléïman; c'est à lui que nous remettrons le prisonnier.» — «Mais Al-Mansoûr n'est-il pas le chef des chefs [1]? » reprenait vainement l'Arabe. « A Souléïman, à Souléïman, » répondaient à grands cris les Berbères; et ils chassaient le prisonnier devant eux, en le poussant comme un bœuf tardif avec le bois de leurs lances.

Souléïman commandait l'avant-garde de l'armée. Aux cris de ses soldats, il accourait avec quelques escadrons, quand son nom, jeté comme un défi menaçant à l'officier arabe, et la vue du prisonnier que traînaient les siens, lui apprirent quel était le sujet du tumulte. « Par Allah! s'écria-t-il arrogamment, ce captif m'appartient, mes soldats l'ont pris. Quiconque voudrait le disputer au chef des gardes du khalyfe aurait pris la témérité pour

(1) *Kaÿd-al-Kowad.*

monture, et l'on pourrait aller dire à ses proches que le torrent l'a emporté [1]. » L'Arabe, d'un ton plus doux, mais ferme néanmoins, persistait à demander que le prélat espagnol fût délivré de ses liens et conduit au généralissime. Souléïman ne daignait plus lui répondre.

Cependant, l'armée était en marche, et chaque instant amenait de nouvelles troupes sur le lieu de la querelle. Comme ces troupes, réunies volontairement et par districts, formaient leurs divisions d'après les races et les tribus, chaque *taïfa* prenait parti pour les hommes de son sang. Les Africains, venus de toutes les contrées que domine la longue chaîne de l'Atlas, se rangeaient aux côtés de Souléïman ; tandis que les guerriers originaires de l'Arabie, de la Syrie et de l'Egypte, appuyaient la prétention du kaÿd. Ceux-ci formaient les escadrons les plus brillants, les mieux disciplinés ; ceux-là, les cohortes les plus nombreuses. Les uns montraient dans la dispute cette fierté dédaigneuse que donne la supériorité de l'intelligence et l'habitude de la domination ; les autres, cette jalousie vindicative qu'excitent la honte de l'infériorité sentie et l'impatience d'un long assujétissement [2]. Ils étaient, les uns et les autres, suivis de leurs esclaves, qui obéissaient en silence à tous les mouvements de leurs maîtres. Ces hommes dégradés se reconnaissaient à deux caractères extérieurs : le menton rasé, car l'honneur de la barbe n'appartient qu'aux hommes

(1) Qu'il ne reviendra plus, qu'il est mort.

(2) Voici l'épigramme d'un poëte arabe : « Je vis Adam pendant mon rêve, et je lui dis : Père des croyants, serait-ce vrai ce qu'on rapporte, à votre honte éternelle, que les Berbères sont vos enfants ? — S' en est ainsi, dit-il, je répudie Eve. »

libres, et la longue touffe de cheveux qui leur couvre le front, tandis que les musulmans se rasent toute la tête, sauf le sommet de l'occiput (1).

Ce qui rendait la partie plus égale, c'est que les chrétiens et les juifs, mêlés aux rangs de l'armée musulmane, se jetaient tous dans le parti des Arabes. Aucun d'eux ne passait aux Berbères. Souléïman, irrité de cette préférence, et montrant aux siens les turbans bleus et jaunes de ces alliés de race et de croyance vaincues :

« Enfants, s'écria-t-il, voyez-vous ce troupeau de porcs immondes qui viennent prendre part aux luttes des coursiers? Ne vous semble-t-il pas, comme au poëte, que l'aigle céleste ait été purgé, durant la nuit, avec des médicaments de diverses couleurs, et qu'au matin, il ait vidé ses entrailles sur leurs têtes? (2) »

A cette plaisanterie, qu'il avait dite dans le grossier idiome berbère, les soldats de Souléïman répondirent par de bruyants éclats de gaîté. Leur chef, alors, arrêtant un chrétien au passage :

« Adorateur du fils de la Vierge, lui dit-il, que viens-tu faire au milieu des croyants? Va plutôt planter les piquets autour de nos tentes, et nettoyer les auges de nos chevaux. »

Le chrétien provoqué répondit : « Noble séÿd, ce captif n'est-il pas notre frère par le sang et par la foi? Ne pouvons-nous demander sa délivrance, et n'est-ce pas le délivrer que le remettre aux mains des fils du

(1) Couper les cheveux à un esclave, c'était l'affranchir. — Au contraire, chez les Goths, les Francs, et les autres nations du Nord, c'était déshonorer un homme libre.

(2) Vers d'Ala-Eddyn-Vaddaÿ.

Hedjaz? Ceux-là ont vaincu nos pères, il est vrai; mais ils nous ont laissé nos temples, nos prêtres, nos juges, nos anciennes lois, nos vieilles coutumes. A l'ombre de leur protection, nous vivons du travail de nos mains, sans trouble et sans ignominie. S'ils exigent que nous portions ces ceintures et ces turbans bleus, et les juifs ces ceintures et ces turbans jaunes, qui excitent tes moqueries, c'est uniquement pour que nous ne puissions entrer dans leurs mosquées, pas plus qu'ils n'entrent dans nos églises et dans les synagogues. Mais si nous habitions parmi tes frères de l'Afrique, où seraient pour nous la justice et le respect? On nous obligerait à suspendre à nos cous, comme des colliers d'esclaves, de longues croix de bois blanc, et les juifs, d'ignominieuses sonnettes, pour avertir eux-mêmes, comme les lépreux, que leur contact est impur et malfaisant. »

De grands cris, poussés dans les rangs des Arabes, interrompirent la réponse du chrétien. C'était le plus jeune des fils d'Al-Mansoûr que saluaient à son arrivée ces bruyantes acclamations. Abd-al-Rhaman ne ressemblait à son père et à son frère Abd-al-Malek que *par les* traits du visage. Vain d'une illustration qu'il avait reçue toute faite à sa naissance, présomptueux par caractère, emporté par tempérament, frivole dans ses goûts, déréglé dans ses mœurs, il se faisait difficilement pardonner, avec l'excuse d'une grande jeunesse, des défauts que l'âge mûr ne corrigea point, et que sa haute position mettait plus en évidence. On lui appliquait le juste proverbe : Les fautes sont grandes comme ceux qui les font [1]. Au lieu d'apaiser, par l'ascendant de son nom,

[1] Ce fut sous l'administration d'Abd-al-Rhaman, lorsqu'il succéda,

cette querelle qu'un sujet futile avait fait naître entre les corps de l'armée, et qui pouvait, d'une seule goutte de sang versé, rallumer la querelle mal éteinte des races ennemies, Abd-al-Rhaman, enivré par l'orgueil de ses Arabes, prit follement parti dans la dispute. Poussant son cheval sur les escadrons berbères :

« Fils d'Al-Hakem, cria-t-il à Souléïman, ce prisonnier appartient au butin commun, au trésor de l'armée; réponds, veux-tu me le rendre? »

— « Ni à toi, ni à nul autre, fils d'Al-Mansoûr, » répondit fièrement le général africain.

— « Tu désobéis à mon père. »

— « Quand la justice est pour moi, je n'obéis qu'à Dieu. »

— « D'où te viens cette audace, homme du Couchant? (1) »

— « De la même source que ton orgueil, homme du Levant. (2) »

— « Notre orgueil est juste, car nos pères ont vaincu tes pères. »

— « Notre audace est juste aussi, car un jour viendra, j'en jure par le voile de la sainte Kaaba, où les fils de nos pères vaincront à leur tour les fils de tes pères. »

Abd-al-Rhaman resta muet de surprise et de fureur. « Ah! dit-il d'une voix étouffée, si jamais le khalyfe fait passer le sceau de l'empire de la main droite à la

dans la charge de hagib à son frère aîné, qu'Hescham fut renversé du trône par Souléïman, et que s'alluma cette longue guerre civile, qui, après le démembrement du khalyfat, livra l'Espagne musulmane aux Africains.

(1) *Mahgrébyn.*

(2) *Scharakyyn.*

main gauche [1], qu'un homme de ton sang ose alors me tenir un pareil langage! Je commanderai à mes serviteurs de l'écorcher, je remplirai sa peau de foin, et je le ferai mettre en croix sur la porte de Fotouh. »

— « Mais je t'assure, répondit froidement le Berbère, que, du tombeau de cet homme, il ne sortira point chaque nuit un hibou pour crier : *Donnez-moi à boire* [2], car ses frères auront encore dans la main des arcs jaunes et des lances noires ; et quand même tous tes escadrons s'agiteraient autour de toi comme un aigle agite ses ailes, nous te laisserions sur la terre avec les doigts pâles et les vêtements teints du jus de mûrier rouge [3] »

A ces mots, Abd-al-Rhaman grinça des dents de rage : « Par la grandeur d'Allah, s'écria-t-il, si nous étions seuls ici, insolent mercenaire, l'un de nous reviendrait le soir avec deux épées. »

« Eh quoi! répliqua Souléïman d'un ton de mépris, la colombe défie l'aigle, le rossignol veut fermer la bouche à la vipère! Y penses-tu? toi, qui n'as jamais tenu dans ta main qu'une baguette de jonc, tu veux joûter contre une lance de bois de Naba? toi, qui fais huiler le duvet de tes joues par la main des femmes, tu veux saisir à la crinière un vieux lion de Schéra? En vérité, ta tête parfumée ressemble à un palmier dont la moelle est pourrie [4]. »

(1) C'est-à-dire, s'il transmet l'autorité du père aux enfants.

(2) Une ancienne superstition expliquait le cri du hibou comme la plainte d'un homme assassiné dont la mort n'est pas vengée. Les Arabes croyaient aussi que le sang qui demandait vengeance, et qu'ils nommaient *tollat*, restait frais, fluide et coloré.

(3) Expressions insultantes pour dire : mort et couvert de sang.

(4) Expression qui indique un écervelé, un fou.

Abd-al-Rhaman ne trouva plus de réponse à cette insulte; il tira son épée du fourreau. Ce fut le signal. La lueur du glaive, comme l'étincelle incendiaire, avait allumé l'explosion. Des deux côtés en même temps les lances se mirent en arrêt, les arcs se tendirent, les boucliers présentèrent leurs faces luisantes, et chaque parti reculant à la fois pour prendre du champ, un espace resta vide, où le choc devait se faire, plus terrible et plus meurtrier. Dans cet espace était demeuré le captif espagnol, première cause de cette sanglante querelle. Quoiqu'il ne pût comprendre toutes les paroles haineuses dont s'enflammait la dispute, le malheureux prélat voyait bien quel en était le sujet; et le cruel traitement qu'il avait reçu des Berbères, la fureur qui se lisait dans tous les yeux, les imprécations dont il était chargé, sa situation, enfin, garrotté qu'il était au milieu d'escadrons prêts à s'entre-choquer, tout lui montrait la mort inévitable. Calme et fier, cependant, tenant les yeux au ciel, avec la résignation d'un martyr qui voit aux mains des anges la palme immortelle, il récitait à voix basse les prières des agonisants. Au moment où les chevaux, arrêtés de part et d'autre dans leur retraite, allaient être lancés en avant, au moment où les premiers cris de combat se faisaient entendre, un homme sort des rangs africains. Il est à pied, vêtu de l'*irham* du *hadgy* (1); il s'avance d'un air solennel vers le captif garrotté, comme un sacrificateur que la victime attend sur l'autel. « Le Prophète d'Allah, s'écrie-t-il avec la voix du tonnerre, ne souffrira pas que les enfants d'Ismaÿl s'entre-déchi-

(1) Manteau du pèlerin de la Mekke.

rent pour un chien. » Il dit, tire un poignard de sa large manche, frappe l'Espagnol au cœur, et, revenant sur ses pas avec la même gravité, rentre et disparaît dans les rangs qui se referment sur lui. Aussitôt les Africains laissent éclater une joie féroce en bruyants transports. Les armes s'agitent et se heurtent dans leurs mains; les tambours battent, les trompettes sonnent, les chevaux hennissent, et parmi ce tumulte, dont l'air retentit et dont la terre est ébranlée, des milliers de voix font entendre cette parole unanime : *Gloire au Mahdy! gloire au Mahdy!*

En cet instant parut Al-Mansoûr. Comme à la vue de l'aigle qui plane immobile au haut des cieux, une troupe d'étourneaux, cessant leur joyeux concert, s'abattent dans les sombres abris d'une forêt, s'y cachent, s'y dispersent; ainsi, devant le regard sévère du général, les cris s'apaisent, les glaives rentrent au fourreau, les escadrons rivaux se séparent, s'écoulent et disparaissent. Ce n'était point chose nouvelle pour Al-Mansoûr que de prévenir ou de réprimer de semblables disputes. Rarement une campagne s'achevait sans que le camp ne fût troublé par quelque inimitié de races; et c'était le plus haut signe du respect qu'on portait au glorieux ministre, qu'il eût pu toujours empêcher que ce trouble ne s'étendît dans l'empire. Toutefois, et bien que le sang n'eût pas coulé, la qualité des hommes qui s'étaient mêlés à la querelle, l'aigreur de leurs paroles, les emportements de leur haine, tout donnait à la scène de ce jour une gravité inaccoutumée. Al-Mansoûr fit entendre d'amères réprimandes. Il reprocha, en termes également sévères, à Souléïman et à

son fils, d'avoir failli, en présence des ennemis de la foi, rallumer le feu de ces guerres impies qui avaient arrêté les conquêtes de leurs pères, et déchiré tant de fois le sein de l'islam. Il ajouta qu'un unique moyen leur était ouvert de réparer publiquement la faute qu'ils avaient publiquement commise, et de mériter un pardon difficile : c'était de se mettre l'un et l'autre à la tête des escadrons arabes et berbères, dans le combat qui allait se livrer aux chrétiens, et de vider leur défi par une noble lutte de courage. Tous deux gardèrent le silence; mais le fils d'Al-Mansoûr, en partageant des reproches qu'il ne croyait pas encourir, sentit s'envenimer la blessure de son orgueil, et le Berbère résolut, dans son cœur ulcéré, d'abaisser cette race insolente qui dominait la sienne, et l'empêchait, lui, le premier des hommes de son sang, d'être le premier des hommes de l'empire.

Les combattants séparés, et la querelle pacifiée, du moins en apparence, un dernier soin restait au général. Le sang d'un homme avait été versé. Un captif, que Mahomet appelle *ce que les mains droites ont acquis* [1], un captif, dont la rançon, s'il se rachetait, ou le prix, s'il était vendu, appartenait à l'armée entière, lui avait été soustrait. C'était un vol en même temps qu'un meurtre, et le coupable avait à rendre compte d'un double crime. Al-Mansoûr ordonna qu'il lui fût amené sur le lieu même où gisait encore le cadavre sanglant du prisonnier. Peu de moments après, le *Mahdy*, entouré d'un détachement de *kaschefs*, comparaissait devant le hagib.

[1] C'est avec ce mot (*Koran*, sourate XVI, v. 73) que l'esclavage devient, pour Mahomet, un fait accepté.

C'était un homme qui sortait depuis peu de l'adolescence, qui entrait à peine dans la virilité. Mais les austérités de sa vie, les veilles passées dans la prière, les longues contemplations et les brûlantes extases dans le délire desquelles se consumait un cerveau malade, avaient, comme le souffle des vents d'*Al-Kéblah*, flétri dès le bouton la fleur de sa jeunesse. C'est à ses marques de précoce caducité que la multitude reconnaît les saints ([1]). Nul n'obtiendrait ses respects avec l'embonpoint du corps et le teint fleuri du visage. Le *Mahdy* était maigre, pâle, exténué ; sa poitrine se courbait en voûte, de longues rides sillonnaient ses joues et son front ; toute la puissance de la vie semblait s'être retirée dans ses yeux, qui, de leurs orbites creuses et de leurs paupières rougies, lançaient des regards de feu. Son vêtement n'était pas moins bizarre que sa personne. Il était coiffé d'un long bonnet noir, semblable aux turbans des kadhys, que les Arabes nomment *cruches*, à cause de leur forme haute et renflée. De longues bandes jaunes tombaient de ce bonnet sur ses épaules. Il était seulement vêtu des deux pièces de laine noire qui forment l'*irham*, le manteau de pèlerin ; ses pieds nus n'étaient chaussés que de la sandale à deux courroies. Il portait, roulé autour du bras gauche, le long chapelet musulman qui a quatre-vingt-dix-neuf grains, autant que Dieu d'attributs et le Prophète de surnoms. Enfin il tenait à la main droite un fouet à trois cordes, semblable à ceux des conducteurs de chameaux. Mais ce fouet n'était pas l'instrument de son office ; c'était un emblème.

([1]) Chez les musulmans, les fous et les imbéciles sont tenus pour saints, et vénérés comme impeccables. (Mouradgea d'Hosson.)

Le *Mahdy* se présenta devant Al-Mansoùr d'un air assuré.

— « D'où viens-tu? Qui es-tu? Que fais-tu? » lui demanda sévèrement le hagib.

— « D'où je viens? Cet habit répond pour moi. Je viens d'accomplir le saint pèlerinage de la Mekke (1). J'ai fait les sept tournées dans la sainte *Kaaba*, de la pierre Noire à la pierre Noire (2); et les sept trajets entre les saintes collines Safa et Merwah; et le jet des sept pierres; et les sept ablutions dans le puits Zemzem (3); j'ai posé mes lèvres sur le tombeau du Prophète à Médine (4), et je porte sur la poitrine un morceau du *voile sacré* (5). — Ce que je suis? Un pauvre Faky, et des Fakys le plus pauvre, le plus austère, le plus souffrant, un *Roufaÿ* (6). — Ce que je fais? Je sème sur la terre.

(1) Le pèlerinage à la Mekke est obligatoire, une fois en la vie, pour tout musulman (homme ou femme) libre, majeur, bien portant, et en état d'aisance. Mais il peut se faire par mandataire, aux frais du mandant, ou volontairement pour un autre, même pour un mort.

(2) La pierre Noire, qu'on croit être un aérolithe, mais qui est plutôt un bloc de basalte volcanique, passe pour avoir été apportée par Adam du paradis, et remise ensuite par Gabriel à Abraham, lorsque celui-ci rebâtissait la *Kaaba*, sur la place où elle fut d'abord bâtie par Seth. On appelle la Kaaba *Beit-Allah*, maison de Dieu, *Beït-Schéryf*, maison sacrée, *Beït-al-Mamoùr*, maison de prospérité, etc. Abraham, sur l'ordre de Dieu, y fit l'*ezzann* au genre humain, c'est-à-dire l'invitation au pèlerinage.

(3) Le puits Zemzem est la source que l'ange Gabriel fit jaillir pour abreuver Agar et Ismaël, abandonnés entre Safa et Merwah.

(4) Quelques pèlerins fanatiques se crevaient les yeux après avoir vu ce tombeau, comme si le reste du monde était indigne de leurs regards.

(5) Le voile en soie noire de la Kaaba, nommé *voile sacré*, se change tous les ans, et celui qu'on enlève est coupé en petits morceaux qui se vendent comme des reliques.

(6) L'ordre des *Roufaÿs* comprend ceux qui tombent en extases, qui se

— « Et que sèmes-tu sur la terre, laboureur illustre? »

— « La parole de Dieu. »

— « Qui oserait prendre ce soin, et s'attribuer ce don, après le Prophète? N'a-t-il pas dit : « Ceux qui dérobent aux hommes les préceptes du Livre envoyé d'en haut remplissent leurs entrailles de feu? » N'a-t-il pas transmis aux hommes toutes les paroles divines?

— « Non; car Mahomet (que l'Eternel lui soit propice!) a dit lui-même : « Si toutes les branches des arbres de la terre étaient autant de plumes, et que Dieu ajoutât à la mer sept autres mers d'encre, cela ne suffirait point pour écrire toutes les paroles de Dieu. »

— « Mais ces mots ne s'appliquent qu'aux lois antérieures; ils justifient la mission du Prophète, la dernière des missions, car nul, après lui, n'a pu accréditer ses prétentions par ses œuvres. »

— « Tu te trompes encore, fils d'Amer. Souviens-toi que la race d'Aly, le saint en Dieu, s'est éteinte à la douzième génération, par la disparition du jeune enfant Abou'l-Kâsem, surnommé, comme ton serviteur, l'imâm *Mahdy* (1). Néanmoins les hommes de Misr et du Mahgrêb attendaient un autre *Mahdy*, suivant cette parole du Prophète : « Après trois cents années, un soleil se lèvera à l'Occident; » et le Schyite Obayd-Allah-ben-Mohammed,

frappent à coups de couteau le sein, les bras, les jambes, qui éteignent des fers rouges dans leurs bouches, qui font enfin les dernières extravagances mystiques.

(1) Les *schyites*, ou partisans d'Aly, attendent le retour de cette espèce de messie, et c'est pour combattre leur opinion que, parmi les qualités requises d'un khalyfe *sunnite*, ou partisan d'Omar, se trouve celle d'être *visible*.

s'appliquant à lui-même la prédiction, a fondé dans l'Orient la dynastie et l'empire des descendants de Fathima [1]. Tu sais que les plus grandes choses ont de faibles commencements, que les plus hauts palmiers doivent la naissance au noyau de la datte, et qu'à sa source, le Guadalquivir n'est qu'un ruisseau. »

— « Je sais aussi que les ambitieux sont comme la mer qui s'agite à tous les vents. Est-ce à dire que tu prétends à ton tour, vil vermisseau, disputer l'Occident aux fils d'Omméyah ? »

— « Je ne prétends régner que sur les âmes en les ramenant au droit chemin ; je ne dispute la postérité d'Héwah qu'aux embûches d'Iblis le Lapidé [2], aux ruses des *chemises* [3], aux tentations d'*Al-Dounia*, le trompeur, le charlatan, la vieille sorcière [4]. »

— « Alors, pourquoi ne prêches-tu pas dans les chaires ? Pourquoi suis-tu l'armée comme un homme d'action ? »

— « J'ai pour toutes les occasions deux flèches : l'une, je l'aiguise pour le combat ; l'autre, je la lance par la

[1] Toutes les usurpations, tous les déchirements qu'eut à souffrir le khalyfat, se firent par des schismes. Un peu avant Al-Mansoûr (en 909), le fondateur des fathémytes se donna le nom de prophète ; après lui, ce fut encore un *mahdy* qui créa la secte des Almoravides, par qui fut détruite la domination des Arabes en Espagne ; et ce fut un autre *mahdy* qui créa la secte des Almohades, par qui furent détruits à leur tour les Almoravides. De nos jours encore, on voit souvent s'élever de petits prophètes dans les pays musulmans, surtout en Afrique. Abd-el-Kader était une espèce de *mahdy*.

[2] Le diable est ainsi nommé dans le Koran (sourate III, v. 31), parce que, d'après la tradition, il fut un jour assailli à coups de pierre par Abraham qu'il voulait tenter.

[3] Mot de mépris pour dire les femmes.

[4] Epithètes données au monde. (D'Herbelot, au mot *Dunia*.)

prière. Elle part de l'arc de la nuit obscure et pénètre les voûtes célestes. »

— « Les flèches ne sont pas ta seule arme ; tu portes un poignard aussi. On t'accuse d'un meurtre ; on dit que tu as lâchement mis à mort un homme qui ne combattait plus, un captif enchaîné qui n'appartenait à personne, mais au butin commun. »

— « Le vulgaire ne saurait mesurer les desseins de l'homme inspiré des cieux. Ecoute cette parole : « L'heure arrive, elle est proche ; elle est toujours plus proche, et puis encore plus proche [1]. » La terre, ô Hagib, est chargée d'arbres verts et d'arbres desséchés ; et ceux-là seulement sont battus de pierres dont le front est couronné de fruits. Mais je me couvrirai du manteau de la patience, car, je le sais, tout *Mahdy* doit avoir son hégire [2]. »

— « Crois-tu donc, meurtrier, que la fuite seule te menace ? Non, ce n'est pas au chamelier que doit te livrer ton crime, mais au *meschaëly* [3]. Tu seras conduit au gibet, monté sur un âne, avec un singe en croupe, qui te fouettera le visage. »

— « Me menacer de la mort, ô Hagib ! c'est menacer le canard de la rivière [4]. La mort ! N'est-elle point la porte de l'éternelle vie ? Ah ! je ne suis ni ne veux être l'Abou'l-Omri [5]. Job disait : « Dieu l'a donné, Dieu l'a ôté, que le nom de Dieu soit loué ! » Et le Livre ajoute :

(1) *Koran*, sourate LXXV, v. 34.

(2) Doit être méconnu et persécuté, comme Mahomet chassé de la Mekke.

(3) Le bourreau.

(4) Proverbe arabe.

(5) Espèce de vautour qui passe pour vivre mille ans.

« Nous sommes à Dieu, et nous retournerons à Dieu [1].» Il dit aussi : « Toute âme goûtera de la mort [2]. » Il dit encore : « O mon peuple, la vie de ce monde n'est qu'un usufruit ; celle de l'autre est une demeure durable [3]. » La vie présente et la vie future sont opposées entre elles comme le levant l'est au couchant ; plus on s'approche de l'un, plus on s'éloigne de l'autre [4]. Ecoute : En broutant dans la campagne, le *daradj* [5] répète sans cesse : « *La farine que donnent les épis est agréable ; loué soit celui qui est avant tout et qui est éternel !* Eh bien ! depuis que je suis venu au monde, aussi nu que le dos d'un bouclier, je n'ai fait, comme le *daradj*, que chanter les louanges de Dieu. La peinture de Dieu est gravée sur la peau de mon bras [6]. Je ne crains donc ni le jour de la *grande nouvelle* [7] annoncée par la trompette de l'ange Israfyl, ni le monstre sorti d'une mosquée [8]. Je me

(1) *Koran* (sourate II, v. 151). Ce sont des formules de résignation.

(2) Sour. XXI, v. 36.

(3) Sour. XL, v. 42.

(4) Parole d'Aly.

(5) Oiseau de l'espèce du francolin.

(6) C'est la définition de Dieu contenue dans le long verset 256 de la IIe sourate du Koran. Les musulmans la portent en amulette.

(7) Le jugement dernier.

(8) « Lorsque la sentence sera prononcée contre eux (les réprouvés), nous ferons sortir de la terre un monstre qui leur criera : En vérité, les hommes n'ont point cru fermement à nos signes. » (*Koran*, s. XXVII, v. 81.) Le monstre, la bête dont il est question dans ce verset s'appelle, en arabe, *al-Jessaxa*, l'Espion. Les commentateurs donnent des détails sur sa grandeur et sa forme... Il doit avoir soixante coudées de long, la tête du taureau, les yeux du porc, les oreilles de l'éléphant, les cornes du cerf, le cou de l'autruche, le poitrail du lion, la queue du bélier, les sabots du chameau. On ne saurait l'atteindre dans sa marche, ni échapper à sa poursuite. Il sortira, d'après la tradition, d'une des grandes mosquées... (Kasimirski).

présenterai avec le visage blanc des élus, et les mains croisées sur la poitrine, comme les sept lecteurs du Koran, devant le trône d'Allah, qui me saluera par le mot: Paix [1]. »

— « Avant de répondre à la justice divine par qui sera connu le secret de tes pensées, il faut répondre à la justice humaine, qui, fusses-tu riche comme Karoun l'alchimiste [2], ne peut laisser impuni le crime qu'ont vu les yeux des hommes. »

— « Parle, interroge ton serviteur ; je suis né tandis que la mer était calme et la lune pleine [3], et je serai aussi véridique que le *kata* [4] »

— « Est-ce ta main qui a frappé cet évêque espagnol dont le corps est là sur la poussière? »

— « Mes frères du couchant l'avaient pris et voulaient le garder ; tes frères du levant voulaient le prendre. Déjà les lions et les tigres aiguisaient leurs griffes pour se disputer cette vile proie, indigne même des chacals. Alors je me suis rappelé le conseil du sage, et, pour ôter le péché, j'ai ôté l'occasion. »

— « Tu confesses donc avoir tué ce captif? »

— « Je l'ai tué. »

— « Alors, si tu ne peux livrer cent chameaux et

(1) *Koran*, s. XXXIII, v. 43.

(2) Le Coré de la Bible. « Karoun était du peuple de Moïse... Nous lui avions donné tant de trésors que leurs clés auraient pu à peine être portées par une foule d'hommes robustes. Ses concitoyens lui disaient : « Ne te glorifie pas de tes trésors, car Dieu n'aime pas les glorieux... — Ce que j'ai, je l'ai obtenu par la science que je possède seul. » *Koran*, s. XXVIII, v. 76 et 78.)

(3) Naître dans ces signes est une preuve de véracité.

(4) Proverbe ; le *kata* est un oiseau qui dit son nom par son cri.

affranchir une esclave musulmane [1], il ne me reste qu'à prononcer la peine du talion. Comment l'as-tu frappé? »

A cette question, le *Mahdy* cesse de répondre, et semble devenir muet. Il se recueille; il regarde attentivement le cadavre de sa victime; puis, tire son poignard, et, montrant du doigt le sang dont il est encore taché, il en pose la pointe sur son cœur, et l'enfonce jusqu'à la garde.

« Gloire à Dieu! dit froidement Al-Mansoûr; justice est faite. Puissent tomber ainsi de leurs propres mains tous ces insensés dont les rêveries agitent les peuples et troublent les empires! »

Et l'armée se remit en marche.

[1] C'est le *prix du sang* pour un meurtre involontaire, accidentel ou occasionnel.

CHAPITRE VI.

LA PRÉDICTION.

Non loin des amas de pierres et des débris de murailles qui marquent encore la place où l'héroïque Numance, *terreur de l'empire*, lutta soixante ans contre le destin de Rome, le Duero naissant enveloppe de ses sinuosités une vaste plaine, sur laquelle, du haut de la cime aiguë d'un rocher, semble, comme les hôtes de ses vieilles tours, planer le *fort des Aigles* (1). C'est dans cette plaine que s'étaient rencontrées l'armée d'Al-Mansoûr et celle des rois chrétiens. Après les efforts meurtriers d'une bataille demeurée douze heures indécise, les deux armées, séparées par la nuit, s'étaient repliées dans leurs camps.

(1) *Kala't-al-Nossour,* dont les Espagnols ont fait *Calatañazor*. J'ai cité précédemment (tome Ier, p. 187) le vieux proverbe : *En Calatañazor perdio' Almanzor el atambor*. Il est probable que, dans cette dernière bataille livrée par le hagib, le grand tambour de l'armée arabe était tombé aux mains des Espagnols.

La lune éclairait alors un spectacle horrible. Cette prairie qui, le matin encore, tout émaillée des fleurs du printemps, séparait d'un tapis de verdure les guerriers des deux lois, foulée aux pieds, désolée, sanglante, était jonchée de débris et de cadavres. A des amas confus d'hommes et de chevaux, qui formaient, au centre de la plaine, comme une chaîne de petits monticules d'où s'échappaient des ruisseaux de sang noir, on distinguait la place où s'étaient rencontrées dans toute leur longueur les lignes ennemies, où, sans reculer, sans se rompre, s'étaient heurtés tout le jour des flots de combattants. Quelques hommes, qui menaient de lourds chariots à bœufs, ou qui chassaient devant eux des mulets de bât, venaient de chaque côté creuser les flancs de ces montagnes de cadavres, lugubres frontières des deux camps, pour en retirer leurs blessés et leurs morts. Les chrétiens, adossés au fleuve, avaient ouvert sur ses rives de vastes fosses où ils donnaient à leurs frères des sépultures communes, que bénissait la main de leurs prêtres, et dont les tertres, surmontés de hautes croix, formaient les monuments des morts et les trophées des vivants. Devant le camp des Arabes, plusieurs grands bûchers, allumés avec de la naphte, recevaient dans leurs flammes bleuâtres et pétillantes les corps de ceux que les chirurgiens avaient déclarés sans vie [1].

Dans ce camp régnait le morne silence de la désolation. Autour d'une riche et vaste tente, plantée seule au milieu d'une espèce de place publique, on voyait se

[1] Voir précédemment à la page 160.

presser des groupes de guerriers qui, d'une voix basse et recueillie, s'interrogeaient avec anxiété sur le sort de leur général. Ceux qui arrivaient des extrémités du camp avaient ouï dire qu'il était mort; ceux qui venaient des quartiers plus voisins croyaient qu'il touchait à sa dernière heure; tous savaient qu'à la fin de la journée, Al-Mansoûr avait chargé l'ennemi comme un soldat, à la tête de ses escadrons. On avait vu, chaque fois qu'il levait son épée, le sang ruisseler jusque sur ses bras. Mais tous savaient aussi qu'Al-Mansoûr avait été retiré de la mêlée couvert de blessures. Tout à coup, cette foule inquiète et désolée, dont les entretiens animés, mais sans bruit, formaient comme un tumulte à demi-voix, fait silence, se range et s'entr'ouvre avec respect. Un jeune homme la traversait à pas lents, la tête sans casque et pressée par des mouchoirs de lin, un de ses bras enveloppé dans les plis d'une écharpe, l'autre appuyé sur le cou d'un ami. C'était Abd-al-Malek, que soutenait son médecin Yézyd. Il souleva la porte de cuir, et pénétra dans la tente de son père.

Cette tente était obscure, déserte, silencieuse. La seule lampe qui répandît une pâle lumière dans la spacieuse rotonde éclairait deux vieillards, les médecins du hagib, qui préparaient, avec une attention recueillie, les breuvages et les appareils du blessé. Al-Mansoûr était couché sur un hamac, son lit ordinaire dans les camps. On aurait pu croire qu'il reposait, car son corps mutilé était caché sous les plis d'une légère couverture de soie, et sa figure pâle, mais toujours calme, ne trahissait, par aucune altération des traits, les douleurs dont il était déchiré. Seulement ses yeux se tenaient fixés avec une pro-

fonde expression de tristesse sur une petite caisse de bois de cèdre, enrichie de ciselures d'or, qu'on avait placée près de ses armes, en face de son hamac penché. Depuis qu'il faisait la guerre aux chrétiens, cette caisse l'avait suivi dans toutes ses expéditions; il ne se séparait pas plus d'elle que de son épée, non moins célèbre que la *Samsamah* d'*Al-Farouk* (1). Ce n'était pourtant ni les perles ni les diamants de son trésor que contenait cette caisse, ni quelque ancien talisman d'une miraculeuse vertu; et l'ennemi qui l'aurait enlevée dans une attaque de nuit, avide de connaître la valeur de sa prise, eût été bien surpris, en l'ouvrant, de n'y trouver qu'un drap de toile et de la poussière. Le drap, fait de chanvre cueilli dans l'humble héritage de son père, avait été filé par les propres mains de ses filles; la poussière était celle qu'Al-Mansoûr avait soigneusement recueillie sur son armure au sortir de tous les combats qu'il avait livrés. Il s'était ainsi, dès sa jeunesse, préparé son suaire et ses aromates, car il voulait qu'on l'ensevelît dans cette poudre glorieuse. En ce moment, résolu de terminer une vie dont cette boîte lui rappelait les plus splendides journées, il la regardait comme un mourant regarde sa tombe entr'ouverte.

Abd-al-Malek s'approcha. Dès qu'il eut rencontré les

(1) *Al-Farouk*, le *Pourfendeur*, est un surnom du khalyfe Omar. — La *samsamah*, épée fameuse, lui fut donnée par Amroû, le conquérant de l'Egypte. Des courtisans persuadèrent au khalyfe qu'Amroû lui en avait offert une autre, et l'avait gardée pour lui-même. Amroû, indigné d'une telle accusation, se fit apporter l'épée, et sautant dans l'enclos des bêtes de somme, il abattit d'un seul coup la tête d'un chameau. « Je t'avais bien donné l'épée, dit-il à Omar, mais je ne t'avais point donné le bras. »

yeux de son père : « Toi aussi, mon fils, s'écria douloureusement le hagib, toi blessé ! »

— « Rassérène ton âme, ô mon père, répondit Abd-al-Malek, en faisant un effort pour affermir sa démarche et sa voix ; Yézyd, qui m'accompagne, promet qu'avant trois nuits, les cicatrices mêmes auront disparu de mon bras et de mon front. »

— « Qu'Allah le permette ! » reprit Al-Mansoûr.

Puis, après une longue pause, il ajouta : « Mon fils est le premier des chefs de l'armée qui se rende à l'appel de son général ; peut-être sera-t-il le seul !... Naguères, après chaque bataille, ils semblaient tous avoir aiguisé leur langue sur la pierre de l'adulation, et j'étais encensé comme le furent jadis les idoles du Djibt et du Thagout [1]. Ce matin même, au lever du soleil, ils se pressaient autour de moi comme les poussins sous les ailes de leur mère ; ma tente ne pouvait les contenir. Et ce soir... vois quelle solitude !... Dieu soit loué ! le Seigneur éprouve ses croyants [2]. »

— « N'accuse point tes fidèles compagnons, ô mon père, dit Abd-al-Malek ; le ciel leur refuse sans *doute* l'accomplissement de leur devoir. »

— « Que fait le kaȳd du Fort des Juifs [3] ? » demanda brusquement Al-Mansoûr.

— « Il veille, avec mon frère, à la garde du camp, » répondit Abd-al-Malek.

— « Moushafa al-Gamry ? »

— « On a jeté son corps dans les flammes. »

(1) Divinités des Arabes païens, citées dans le Koran (sourate IV, v. 54).

(2) Formule d'affliction.

(3) *Kala't-al-Yéhoud*, Calatayud.

— « Malek-al-Adel ? »

— « Ses os sont consumés aussi. »

— « Al-Kasem-ben-Hamoud ? »

— « J'ai vu ses soldats le rapporter sur des lances croisées. »

— « Ysmaÿl-al-Améry ? »

— « Son cheval, en tombant sous les piques des chrétiens, l'a jeté dans leurs rangs ; il est captif. »

— « Les deux fils du wali de Tolaïtola [1] ? »

— « L'un est devant toi, fils d'Amer, dit alors, en découvrant sa figure, un jeune homme accroupi dans l'ombre ; l'autre est devant Dieu. »

Chaque réponse était pour Al-Mansoûr une blessure faite à ses blessures.

« Dieu soit loué ! dit-il encore une fois ; le Seigneur éprouve ses croyants... Ainsi, de tous les chefs de mes légions, un seul est plein de vie, un seul n'a point à pleurer sur ses frères ! »

— « Le lâche ! » s'écria l'impétueux Abd-al-Malek en mordant l'écharpe qui soutenait son bras. »

— « Ne l'appelle point lâche, ô mon fils; Souléïman est brave, il aime la poussière du combat, les cris de guerre et la lueur des glaïves qui s'entre-choquent. Mais Souléïman est envieux, vindicatif, et, comme tous les hommes de son sang, plus ennemi du sang arabe que du sang espagnol. Il a saisi le futile prétexte de sa querelle avec ton frère pour désobéir à mon ordre d'attaque, pour tenir ses escadrons loin de la mêlée, pour nous laisser seuls aux prises avec toute l'armée chré-

(1) Tolède.

tienne. Quel bonheur il a dû ressentir en voyant les vains efforts et la chute de nos guerriers qui tombaient sous le fer des infidèles comme les épis sous la faucille ! Chacune de nos pertes est un gain pour lui, chacune de nos larmes, un transport de joie, et notre défaite, une victoire. Les voix de tant de victimes, dont il est l'assassin, crieront un jour contre lui devant le tribunal de Dieu. Il sera maudit, il sera livré à l'ange Malek [1], il sera plongé dans les eaux venimeuses et bouillantes du *Zakoun-Hamim* [2], car « l'Eternel, a dit le Prophète, verrait avec moins d'horreur le bouleversement du globe que le meurtre d'un croyant. » Mais qui me rendra ces nobles tribus dont les débris couvrent la plaine? Qui ranimera ces cœurs intrépides et ces bras aguerris? O mes frères, ô mes compagnons, avec qui je voulais mourir, non, Al-Mansoûr ne peut vous survivre. Il est vaincu... il a perdu son nom... il a bu dans la coupe amère de la honte; ce breuvage est pour ses entrailles un poison mortel, et l'on n'a plus qu'à réciter sur lui le *cœur du Koran* [3]. »

En disant ces mots, le malheureux hagib parut accomplir l'annonce de sa fin prochaine. Les efforts de cet emportement et l'excès de sa douleur l'avaient jeté dans un long évanouissement. Quand les soins de son fils et de ses médecins l'eurent rappelé à la vie, honteux d'un moment de faiblesse, il reprit toute sa première sérénité. Nulle plainte, nulle parole de regret ou de colère, ne

(1) L'ange qui préside aux supplices des damnés.

(2) Fleuve de l'enfer.

(3) C'est la sourate XXXVI, nommée *Ias*, et devenue prière pour les morts.

sortit plus de sa bouche, et il resta grand, par la patience, contre l'affliction d'un premier revers, comme il s'était toujours montré grand, par la modération, contre l'enivrement de cent triomphes.

Al-Mansoûr appela son fils et lui dit : « Il est un moment dans la vie où l'esprit de l'homme, se dégageant avant le corps des liens de la terre, commence à entrevoir la lumière des cieux, où ses paroles ont l'autorité d'une révélation. Ce moment est celui de la mort. Je veux le mettre à profit. »

— « Quelle pensée, ô mon père ! s'écria le jeune wali de Fez. Tu vivras pour la gloire de l'empire, pour l'amour de tes enfants. »

— « Nul mortel, ô mon fils, reprit Al-Mansoûr, ne peut vaincre sa destinée, écrite dans le Livre évident. L'écroulement d'une montagne, comme la chute d'une feuille de saule, tout se fait par la volonté du Très-Haut. Dès que son doigt marque l'heure sur le cadran de l'éternité, les cèdres tombent, les tours s'abîment, et le monde lui-même, quand son temps sera venu, brisé jusque dans les fondements de son axe, fondra comme du sel pour rentrer dans le primitif chaos. Mon temps est venu ; j'ai passé plus de la moitié d'un siècle sur la terre, et plus de la moitié de ma vie sur le trône, car, sauf le nom de roi, j'ai régné. Ouvrier des décrets célestes, j'ai fini ma journée ; il est temps que l'ange Sidjil plie mon rouleau ; il est temps que j'obtienne le repos et mon salaire. C'est toi que la volonté du Tout-Puissant appelle à me remplacer parmi les hommes. Avec le sceau de l'empire, le khalyfe te confiera son sceptre, ne pouvant le porter de sa main débile, et tu seras, comme je

le fus, dépositaire du pouvoir souverain. C'est une grande charge, ô mon fils, celle du gouvernement d'un peuple! C'est un compte difficile à rendre, celui que nous demandera le Dieu juste et bon, à nous autres pasteurs d'hommes, du sort de ses créatures! Le khalyfe Omar avait raison, lorsqu'il refusa de faire de son fils son successeur, de dire que, dans la famille de son père, c'était assez d'un homme chargé du soin de tant d'âmes. Mesure le sentier de ton devoir; tu verras avec effroi combien il est âpre, épineux et glissant. Je voudrais, moi, qui l'ai parcouru aux applaudissements des nations, moi, qu'ont souvent blessé ses épines, arrêté ses escarpements et menacé ses précipices, je voudrais t'y conduire et t'y donner la main. Mais, ne pouvant plus veiller sur toi du haut des demeures situées par delà le fleuve *Maï-Maïnn* où se boit l'oubli de la terre (1), je veux du moins te laisser pour guide mon expérience et mes leçons. »

Abd-al-Malek était assis au chevet de son père. La tête penchée, les yeux humides et le cœur agité, il recueillait, dans un religieux silence, et gravait au fond de sa mémoire toutes les paroles qui tombaient de la bouche du hagib. Al-Mansoûr se recueillit quelques moments, et continua de la sorte :

« Le ciel clément nous a fait naître dans la première des nations que nourrit actuellement la terre. Depuis qu'à la voix du Prophète, ils se sont levés pour répandre la parole de Dieu, les Arabes, nos frères, qui avaient échappé aux armes de *Koresch*, d'*Eskander* et d'*Al-Kayas*-

(1) Un des quatre fleuves du paradis.

sérah (1), ont élevé à leur tour un empire, rival de ces grands empires passés. Ils ont pris le nom d'Aben-Filicos (2), qui s'appelait *Dhoul'Karnéïn*, le possesseur de deux Cornes (3), parce qu'il possédait l'Orient et l'Occident. Accomplissant, avec leurs vaisseaux, la haute pensée du conquérant grec, ils règnent sur les deux mers, et réunissent, par le commerce, les points extrêmes du monde connu. Quant à ceux qui montent des coursiers, ils ont conquis plus de terres, en moins d'un siècle, que *Roumiah* (4) l'illustre n'en posséda jamais, après huit cents années de combats. Cette grandeur de la force, les Arabes l'ont soutenue et justifiée par la grandeur de l'intelligence. Nul peuple vivant ne saurait leur disputer la couronne dans les lettres, dans les sciences, dans les arts; et, comme les Grecs, qui furent leurs maîtres, ils sont aujourd'hui les maîtres du genre humain. Mais Allah ne les a point affranchis de la loi commune, générale, inexorable. Comme tous les peuples, comme tous les hommes, comme tous les êtres créés, ils portent en eux-mêmes le germe de la destruction, et cette nation glorieuse comptera aussi, dans son histoire, la naissance, la vie et la mort.

« Les Arabes ont fait trop vite de trop grandes choses; car ils n'ont pu étendre leur nombre comme ils étendaient leur puissance, ni se multiplier en multipliant leurs possessions. Compte-les sur les terres qu'ils ont conquises, et parmi les peuples qu'ils ont asservis; ils

(1) Cyrus, Alexandre et les Césars.

(2) Le fils de Philippe.

(3) Ou extrémités (*Koran*, sourate XVIII, v. 82).

(4) Rome.

sont comme le lion au milieu des troupeaux de gazelles, comme le cèdre au milieu des herbes de la prairie, comme le rocher au milieu des sables du rivage : un entre mille. Et leur gigantesque empire, où l'ont-ils élevé? Hors de leur pays, hors du sol que leur avait donné la nature. Semblables aux fleuves qui grossissent davantage à mesure qu'ils s'éloignent de leur source, ils ne sont devenus grands, par la force du glaive et le pouvoir de l'esprit, que loin de la contrée où ils avaient pris naissance. Leur berceau n'a produit qu'une génération, celle à qui le Livre fut révélé; puis, il a cessé de produire; et sans le précepte religieux qui envoie tout musulman boire une fois en sa vie à la source de la loi, les Arabes seraient devenus complétement étrangers à l'Arabie. C'est-à-dire, ô mon fils, qu'ils n'ont point de patrie, car, vainement, sur la terre étrangère, ont-ils bâti des temples, des palais et des forteresses; ils sont encore campés sous la tente du voyageur.

« Je devrais dire sous la tente du guerrier, puisque leur vie est un perpétuel combat. Dans leur petit nombre, ils n'ont pu, couvrant le monde entier, *toucher des* deux mains les deux pôles; de sorte que les peuples qu'ils avaient chassés devant eux ont enfin trouvé des asiles et reconstitué des frontières. En tous lieux, et surtout en Europe, nous sommes enveloppés d'une ceinture d'ennemis; non de ces ennemis ordinaires, dont l'hostilité naît du voisinage, et qui, lorsque la paix succède à la guerre, deviennent souvent des alliés; mais de ces ennemis implacables, avec qui nulle composition, nulle trêve n'est possible, et qui nous ont juré guerre à mort, parce qu'ils ont amassé contre nous, destructeurs

de leurs idoles et ravisseurs de leurs champs, toutes les haines du ciel et de la terre, parce qu'ils ne peuvent que par notre extermination recouvrer les tombeaux de leurs pères et les berceaux de leurs enfants. Comme la goutte d'eau qui creuse la pierre, comme l'insecte qui perce le palmier, sans cesse ils frappent au pied du colosse mal assis de notre puissance, et minent sourdement son étroite base. Comment dompter ces tigres toujours rugissants? Sera-ce par l'ascendant de l'esprit? Mais dans cette horreur d'un sang et d'un culte ennemis qu'ils sucent avec le lait, ils rejettent, comme un vêtement empesté, notre langue, nos mœurs, nos sciences, nos arts. Ils nous approchent, mais ne nous touchent point, et toutes les relations des deux peuples se font sur le champ de bataille, à portée de flèches ou à la pointe de l'épée. Sera-ce par la force des armes? On peut bien les vaincre, mais non les détruire, ni même les soumettre. Chassés des villes, ils se cachent aux forêts; chassés des plaines, ils gravissent aux montagnes. On prend le pays, non ses habitants. Nulle concession ne les apaise, nul danger ne les intimide, nul revers ne les décourage. Si on les laisse en repos, ils attaquent; si on les attaque, ils résistent; si on les défait, ils échappent; si on s'éloigne, ils reviennent; et chaque année il faut invariablement recommencer une œuvre toujours nouvelle, comme il faut parcourir le cercle toujours renaissant des saisons. Vois mon exemple : depuis que je dirige la lance de nos guerriers, je l'ai tournée sans relâche contre les chrétiens. J'ai franchi tous leurs fleuves; j'ai parcouru tous leurs champs; j'ai traversé toutes leurs villes; et pourtant, après vingt-cinq années d'heureux combats, il a

suffi d'un seul jour pour briser contre le roc de leur opiniâtreté la longue chaîne de mes victoires. »

Un long et douloureux soupir qui souleva sa poitrine sanglante, obligea le hagib à s'interrompre. Mais il maîtrisa promptement cet amer retour sur lui-même, et reprenant assez de fermeté d'âme pour remonter d'un sentiment personnel aux idées générales, il reprit de la sorte :

« Ces ennemis qui nous pressent et nous harcèlent, j'ai demandé, comment les vaincre? Je me suis trompé, mon fils; je devais dire : comment leur résister? D'où vient qu'à l'origine des conquêtes de l'islam, une seule de nos tribus suffisait pour subjuguer un peuple? C'est qu'elle était unie sous l'invocation du vrai Dieu; c'est que tous ses membres s'appelaient frères. La force est dans l'union, dans la fraternité. Or, jamais alchimiste, invoquant le hasard, n'a mêlé dans son creuset plus d'éléments divers que n'en réunit la nation qui obéit au sceptre du khalyfe. A ses conseils, à ses fêtes, parmi les chefs de ses guerriers, de ses prêtres, de ses écoles, il ne voit que des Arabes comme lui. Mais ce n'est que la tête du peuple; *examine* quels en sont les membres, et tu verras si l'on peut attendre, d'un corps ainsi constitué, l'unité de mouvement, la durée de cohésion, le maintien de la vie. Quels sont les laboureurs de nos champs et les artisans de nos cités? des chrétiens et des juifs, races asservies, races inférieures, qui croupissent dans leur ignorance et leur idolâtrie, qui ne peuvent nous donner leur affection en retour de notre mépris. Nous avons, il est vrai, désarmé la haine de ces vaincus par un noble usage de la victoire. Mais notre tolérance extrême n'a point gagné jusqu'à leur

dévouement; c'est beaucoup qu'elle ait obtenu d'eux l'indifférence et la neutralité. Leurs vœux secrets appellent sans nul doute le triomphe de nos ennemis extérieurs, leurs frères par le sang et par la foi, leurs semblables par le langage, les goûts et les coutumes, leurs égaux par l'intelligence, lesquels, en nous chassant de la terre de leurs communs aïeux, les délivreraient du joug de toutes nos supériorités.

« Telle est la nation dont les bras nous nourrissent. Quelle est celle dont les bras nous défendent? Quels sont les soldats de notre armée? Des Berbères, des fils de l'Atlas, des hommes du *Mahgrêb* enfin, races vaincues également, également inférieures, que nous avons tenues d'abord dans l'asservissement, et que nous avons traînées ensuite à d'autres conquêtes. On devait croire, en les voyant se rappeler, dans un passé lointain, une commune origine, en les voyant surtout adopter notre loi, qu'ils se donnaient à nous sans réserve. Loin de là : devenus frères par la croyance, ils ont oublié d'où et comment ils l'avaient reçue, pour prétendre à la parfaite égalité. Ils sont comme les coursiers que blessent les courroies de la bride; ils s'indignent du frein, exigent l'indépendance, et rêvent le commandement. Depuis longtemps ils ont compté leur nombre et le nôtre. Déjà ils ont appris que, sans eux, nous sommes impuissants; la triste et sanglante expérience d'aujourd'hui leur en donne une preuve éclatante. Quand ils sauront, et ce jour est proche, que, contre eux, nous sommes impuissants, alors notre dernière heure aura sonné. Ceux-là, mon fils, ceux-là qui semblent nos défenseurs, sont nos vrais ennemis; non moins implacables que les chrétiens,

car la vengeance d'une ancienne défaite, le ressentiment d'une longue infériorité, l'envie de nos richesses et l'ambition de notre puissance, tout excite, entretient, aigrit leur haine séculaire; et plus dangereux que les chrétiens, car, dispersés que nous sommes au milieu de leur multitude, ils n'ont qu'à marquer les victimes, et se partager le sacrifice pour se partager les dépouilles.

« Vois, depuis que nous régnons sur l'Espagne, combien de périls nous a fait courir leur inimitié. A-t-on vu le gouvernement d'un émyr, alors que nous étions province du khalyfat d'Orient, ou le règne d'un khalyfe, depuis que nous avons nos propres souverains, s'écouler dans la paix, sans que des discordes impies missent le glaive aux mains des enfants de l'islam, sans que des guerres sacriléges fissent tuer les frères par les frères et les croyants par les croyants? Le premier kaÿd factieux qui refuse le tribut au prince, et s'imagine d'ériger son district en royaume; le premier wali ambitieux qui convoite le trône impérial, et s'intitule chef de dynastie; le premier imâm insensé qui commerce avec les anges à l'heure de la prière *Térawih* (1), qui se croit *l'un* des cent vingt-quatre mille prophètes, et veut fonder une loi nouvelle; tous ces ennemis de la paix publique, tous ces fléaux de l'Etat, sont assurés de trouver aussitôt des complices de leur révolte, ou des apôtres de leur mission. A quelque tribu qu'ils appartiennent, fussent-ils éclos sous le sable du Sahara, ils ont, par leur seule naissance, un parti tout formé, que l'attrait des nouveautés, le goût du désordre, les haines de races, ont bientôt grossi de

(1) Prière de nuit.

tous ceux qui ne cherchent qu'à couvrir d'un nom moins odieux leur passion de la rapine et leur soif du sang. N'a-t-il pas fallu soixante années de combats et les efforts de quatre khalyfes pour écraser la rébellion des Hafsoun? On m'a loué d'avoir vaincu les chrétiens; on aurait dû me louer d'avantage d'avoir contenu les Berbères. C'est là qu'est ma vraie gloire, et je suis plus grand par vingt-cinq années de paix au sein de l'empire que par vingt-cinq années de victoires au delà des frontières.

« Pour résister à tant d'ennemis, qui nous attaquent du dehors et qui nous menacent au dedans, nous n'avons qu'une seule force, celle d'un prestige, celle d'un mot : le khalyfat. La mission céleste du Prophète, en se continuant, pour ainsi dire, dans ses successeurs, leur a transmis le pouvoir des deux glaives, le pouvoir de pontife et de roi. Cette qualité sacrée qui repose sur leurs têtes a fait des khalyfes le lien vénérable du faisceau de nations dont se compose la nation qu'on appelle arabe. Ce lien rompu, le faisceau se détache, et l'empire s'écroule. C'est donc le respect religieux qu'impose le nom de *vicaire*, de *successeur*, qu'il importe surtout d'entretenir dans l'esprit des peuples. La tiare impériale était sous ma main; vingt fois on m'a pressé de la prendre; et certes, s'il est en ce monde quelque objet digne d'une haute ambition, c'est ce pouvoir immense, absolu, presque divin, qui s'étend sur les choses et les hommes, sur les corps et les âmes. Mais Allah m'a donné la force de sacrifier aux intérêts de la grande famille de mes frères une satisfaction d'orgueil dans moi-même et dans mes enfants; et ce sacrifice, ô mon fils, pèsera plus que tous mes exploits dans la balance du suprême Khady.

Chaque usurpation est une mortelle atteinte à la vénération que rencontrait jadis l'héritage du Prophète, et qui ne s'use que trop par le seul effet du temps. Dans son œuvre immense et magnifique, le Prophète a fait un oubli : il n'a point réglé sa succession. En étendant leur puissance au delà des bornes de la vie, en désignant, à défaut de loi fixe, et par le caprice du choix, l'héritier de cette puissance, les khalyfes, comme Samson, ont renversé le temple sur eux-mêmes. Les enfants se sont disputé le trône de leur père, et souvent, à la faveur de ces querelles fratricides, des étrangers s'y sont assis. Vois combien de princes intrus, combien de dynasties usurpatrices, ont déjà passé sur le trône de Syrie. Si notre Andalousie s'est soustraite à la ruine immédiate dont la menaçaient les dissensions des émyrs et des races, c'est à la faveur d'un nouveau khalyfat; mais nous avons acheté notre salut par la rupture de la grande unité musulmane, par le scandale d'un schisme, par les périls de la rivalité entre les deux pouvoirs égaux d'Orient et d'Occident. Sans être à l'abri des guerres de succession, les héritiers du grand Abdérame ont tous dignement *soutenu* son édifice, en l'appuyant sur les colonnes de leurs vertus, héréditaires dans la noble famille d'Omméyah. Mais en quelles mains repose aujourd'hui le poids du sceptre? Hescham, toujours enfant, pourra parvenir à la vieillesse, sans passer par l'âge mûr. Il n'aura pas même l'intelligence et l'autorité suffisantes pour faire une élection. L'on peut dire que, durant sa vie, le trône, déjà vacant, est en proie aux compétiteurs; comme il n'a point de fils, que sera-ce après sa mort?

« Avec Hescham peut s'éteindre la dynastie; avec la

dynastie, le khalyfat ; avec le khalyfat, notre race entière. Crois, ô mon fils, à mes tristes pressentiments. Nous avons touché au dernier terme de notre grandeur ; la chute est prochaine ; elle sera rapide comme l'élévation. Délivrés de l'unique entrave qui contienne leurs hordes sauvages, les Africains vont se ruer sur nos frères les Arabes, qui n'ont plus de patrie, plus de retraite, plus d'asile ; puis, après la lutte à mort que se livreront ces deux irréconciliables races, les chrétiens, leurs communs ennemis, n'auront plus qu'à venir prendre une place que tant de combats auront laissée vide. Alors s'acharnera sur nous la double haine du sang et de la croyance ; alors périront, avec les hommes de notre sang, et les monuments dont nous avons chargé la terre, et les riches cultures qui fertilisent nos champs, et les ateliers d'industrie qui décorent nos cités, et les livres enfin, où la plume a gravé, pour l'enseignement des autres âges, tous les travaux de notre intelligence. Notre nom lui-même périra peut-être avec nos œuvres. S'il survit, sera-ce comme le nom d'un peuple bienfaisant qui a recueilli la lumière du passé et qui a répandu la lumière de l'avenir ? Haï par le Nord et le Midi, ne deviendra-t-il pas un outrage [1] dans la bouche des peuples ennemis qui nous combattent sans nous connaître ? Hélas, hélas ! notre noble race, confondue, par l'histoire à venir, avec les races mêmes qui l'auront détruite et remplacée sur la terre, deviendra leur complice aux yeux des nations, et sa mémoire, que devraient bénir toutes

[1] Du nom de *Scharakyyn*, Orientaux, que donnaient aux Arabes les musulmans d'Afrique, les *Mahgrébyn*, s'est formé l'expression injurieuse de *Sarrasins*.

les générations futures, sera maudite par la voix des siècles. »

Al-Mansoûr cessa de parler. Depuis qu'il annonçait les désastres de la race arabe, sa parole s'était affaiblie et presque éteinte. Il semblait épuisé par un si long effort, par de si douloureuses prédictions. Cependant, malgré les prières des médecins qui voulaient éloigner Abd-al-Malek, il appela de nouveau son fils: « Ecoute encore, lui dit-il à voix basse, écoute un dernier conseil; après quoi, je rentrerai dans le repos: Tant que j'ai gouverné, j'ai fait la guerre. Je voulais mettre une barrière puissante, infranchissable, entre les chrétiens et nous; je voulais occuper, distraire, éteindre peut-être, dans de continuelles entreprises extérieures, les inimitiés intestines. Je n'ai fait, hélas! qu'ajourner le double péril. Maintenant, pour arriver au même but, prends un autre chemin; pour continuer mon œuvre de guerre, essaie le pouvoir de la paix. L'empire en a besoin; les chrétiens affaiblis ne songeront de longtemps à rien tenter contre nous, et les Africains plieront, je l'espère, sous le joug toujours tolérable de la justice et de la modération. Veille sur les imprudents, comme ton frère, qu'emporte un fol orgueil. La moindre violence, la moindre injure, allumerait l'incendie qui doit nous dévorer. Songe, Abd-al-Malek, que Dieu remet en tes mains la destinée de tout un peuple. Songe aussi que, parmi nous, si les pères anoblissent leurs enfants, par une heureuse réciprocité les enfants illustrent leurs pères. Je pensais, à toute heure de ma vie, qu'on m'appelait fils d'Amer; n'oublie jamais qu'on t'appelle fils d'Al-Mansoûr. »

En achevant ces mots, le hagib attira son fils près de sa couche, et le baisa tendrement au front. Abd-al-Malek, inondé de pleurs, fut entraîné par son ami ; les médecins eux-mêmes s'éloignèrent, et la tente du blessé demeura déserte. Dès qu'il se vit seul, Al-Mansoûr accomplit sa résolution. Il arracha les appareils qui retenaient son sang, et se laissa mourir. Tous les soldats s'écrièrent, en apprenant sa fin : « Nous avons perdu notre père, » et, comme une famille éplorée, ils conduisirent ses restes jusqu'à Médina-Zélim. Là, encore couvert de son armure [1], le corps de leur général fut enseveli dans cette précieuse poussière recueillie sur tous les champs de bataille où il avait combattu, et, pour réunir en un seul les noms de cinquante victoires, on grava sur la pierre de son tombeau le nom glorieux d'Al-Mansoûr.

[1] « Inhumez les martyrs comme ils sont morts, avec leur habit, leurs blessures et leur sang. » (*Koran*, sourate II, vers. 149.)

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME DEUXIÈME.

SAINT-DENIS. — IMPRIMERIE DE PREVOT ET DROUARD.

COLLECTION D'AUTEURS CONTEMPORAINS

Propriétés littéraires

Publiée par PAGNERRE, éditeur

Format in-8 carré et cavalier à **3 fr. 50** le volume

4 fr. les volumes avec gravures

ŒUVRES DE LAMARTINE publiées par lui-même, édition définitive, revue et augmentée. 15 vol. sur cavalier vélin, *ornés* de 30 magnifiques gravures sur acier. 60 fr.

HISTOIRE DES GIRONDINS, par A. de LAMARTINE, 5e édition, sur cavalier vélin, *illustrée* de 40 magnifiques portraits-vignettes, d'après les dessins de Raffet. 8 volumes. 32 fr.

RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE, 1830 à 1848. 8 vol. avec 39 gravures. 32 fr.

Comprenant :

HISTOIRE DE DIX ANS, 1830 à 1840, par LOUIS BLANC, 8e édition, *illustrée* de 25 magnifiques gravures et portraits sur acier. 5 vol. sur carré vélin. 20 fr.

HISTOIRE DE HUIT ANS, 1840 à 1848, par ÉLIAS REGNAULT, belle édition *illustrée* de 14 gravures et portraits. 3 vol. 12 fr.

DE LA DÉMOCRATIE EN AMÉRIQUE, 12e édition augmentée d'un examen comparatif de la démocratie aux États-Unis et en Suisse, par M. Alexis de TOCQUEVILLE, membre de l'Institut. 4 beaux vol. in-8. 14 fr.

HISTOIRE DES ARABES ET DES MORES D'ESPAGNE, par M. Louis VIARDOT, membre de l'Académie espagnole. 2 beaux vol. 7 fr.

LA PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE, par M. Barthélemy HAURÉAU, ancien conservateur à la Bibliothèque nationale, ouvrage couronné par l'Institut. 2 vol. 7 fr.

LE BARREAU, Études et Portraits, par M. Oscar PINARD, conseiller à la Cour impériale de Paris. 1 beau vol. 3 fr. 50 c.

L'HISTOIRE A L'AUDIENCE, Esquisses contemporaines, depuis 1840, jusqu'aux procès Teste, Praslin et Beauvallon, par LE MÊME. 1 fort. vol. 3 fr. 50 c.

PROFESSION DE FOI DU 19e SIÈCLE, par M. Eugène PELLETAN. 1 vol. 3 fr. 50 c.

LA SOUVERAINETÉ DU PEUPLE, Essai *sur l'esprit de la Révolution*, par M. Paul DE FLOTTE, ancien représentant du peuple. 1 vol. 3 fr. 50 c.

HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS ET DES GUERRES D'ITALIE, en 1847, 48 et 49, par le général G. PEPE. 1 fort vol. 3 fr. 50 c.

INITIATION A LA PHILOSOPHIE DE LA LIBERTÉ, par M. Ch. LEMAIRE. 2 vol. 7 fr.

DES MONTS DE PIÉTÉ et des Banques de prêts sur nantissement, en France, Angleterre, Belgique, Italie, Allemagne, etc., par A. BLAISE, ancien directeur du Mont-de-Piété de Paris. 1 fort vol. 3 fr. 50 c.

LES ORATEURS DE LA GRANDE BRETAGNE, depuis Charles Ier jusqu'à nos jours, par H. LALOUEL. 2 tomes en un fort vol. 3 fr. 50 c.

PÉRIGRINATIONS EN ORIENT — Egypte, Syrie, Palestine, Turquie, Grèce, etc., par M. Eusèbe de SALLES. 2 tomes en un fort vol. 3 fr. 50 c.

DE L'ORGANISATION DE LA RÉPUBLIQUE depuis Moïse jusqu'à nos jours, par Auguste BILLARD, ancien conseiller d'Etat. 1 beau vol. 3 fr. 50 c.

LA CABANE DE L'ONCLE TOM, par Madame BEECHER STOWE, traduction de MM. de Wailly et Ed. Tixier, *illustrée* de 6 gravures. 3e édition. 1 vol. 4 fr.

(Voir le Catalogue général de la Collection.)

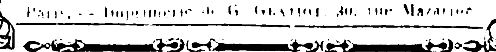
Même format et même prix.

ŒUVRES DE WALTER SCOTT, traduction de DEFAUCONPRET. 30 vol. avec 90 gravures. 120 fr.

Chaque volume se vend séparément. 4 fr.

ŒUVRES DE F. COOPER, traduction de DEFAUCONPRET. 30 vol. avec 90 gravures. 120 fr.

Chaque volume se vend séparément.



Paris. — Imprimerie de G. Gratiot, 30, rue Mazarine.